



ENCYCLOPÉDIE

D'HISTOIRE NATURELLE



ENCYCLOPÉDIE

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET C^o. RUE D'ERFURTH, 4

HISTOIRE NATURELLE



BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
I.L.L.L.

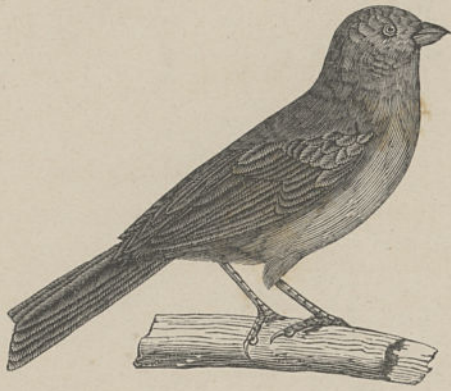


Fig. 1. — *Crithagra*.



Fig 2. — *Embérizoide*.



Fig. 5. — *Coturniculus*.



Fig. 4. — *Pytylus*.

ivable

710038
41.305
3

ENCYCLOPÉDIE D'HISTOIRE NATURELLE

OU
TRAITE COMPLET DE CETTE SCIENCE

d'après

LES TRAVAUX DES NATURALISTES LES PLUS ÉMINENTS DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

**BUFFON, DAUBENTON, LACEPÈDE,
G. CUVIER, F. CUVIER, GEOFFROY SAINT-HILAIRE, LATREILLE, DE JUSSIEU,
BRONGNIART, ETC., ETC.**

Cuvrage résumant les Observations des Auteurs anciens et comprenant toutes les Découvertes modernes jusqu'à nos jours.

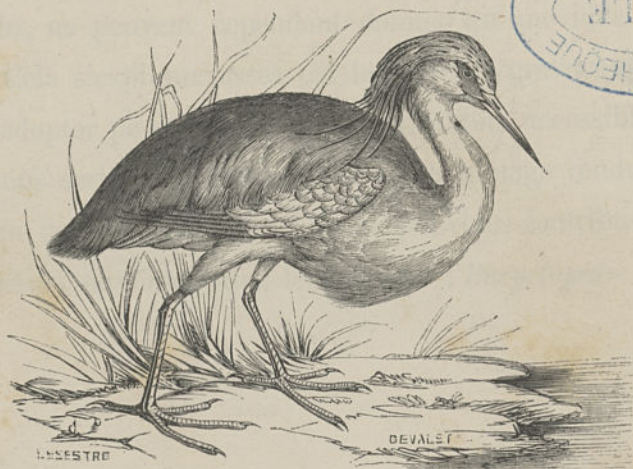
PAR LE D^r CHENU

CHIRURGIEN-MAJOR A L'HÔPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE, ETC.

OISEAUX

Avec la collaboration de M. O. DES MURS, membre de plusieurs Sociétés savantes.

SIXIÈME PARTIE



PARIS

CHEZ MARESCQ ET COMPAGNIE,
ÉDITEURS DE L'ENCYCLOPÉDIE,

5, RUE DU PONT-DE-LODI (PRÈS LE PONT NEUF).

CHEZ GUSTAVE HAVARD,
LIBRAIRE,

15, RUE GUÉNÉGAUD (PRÈS LA MONNAIE).



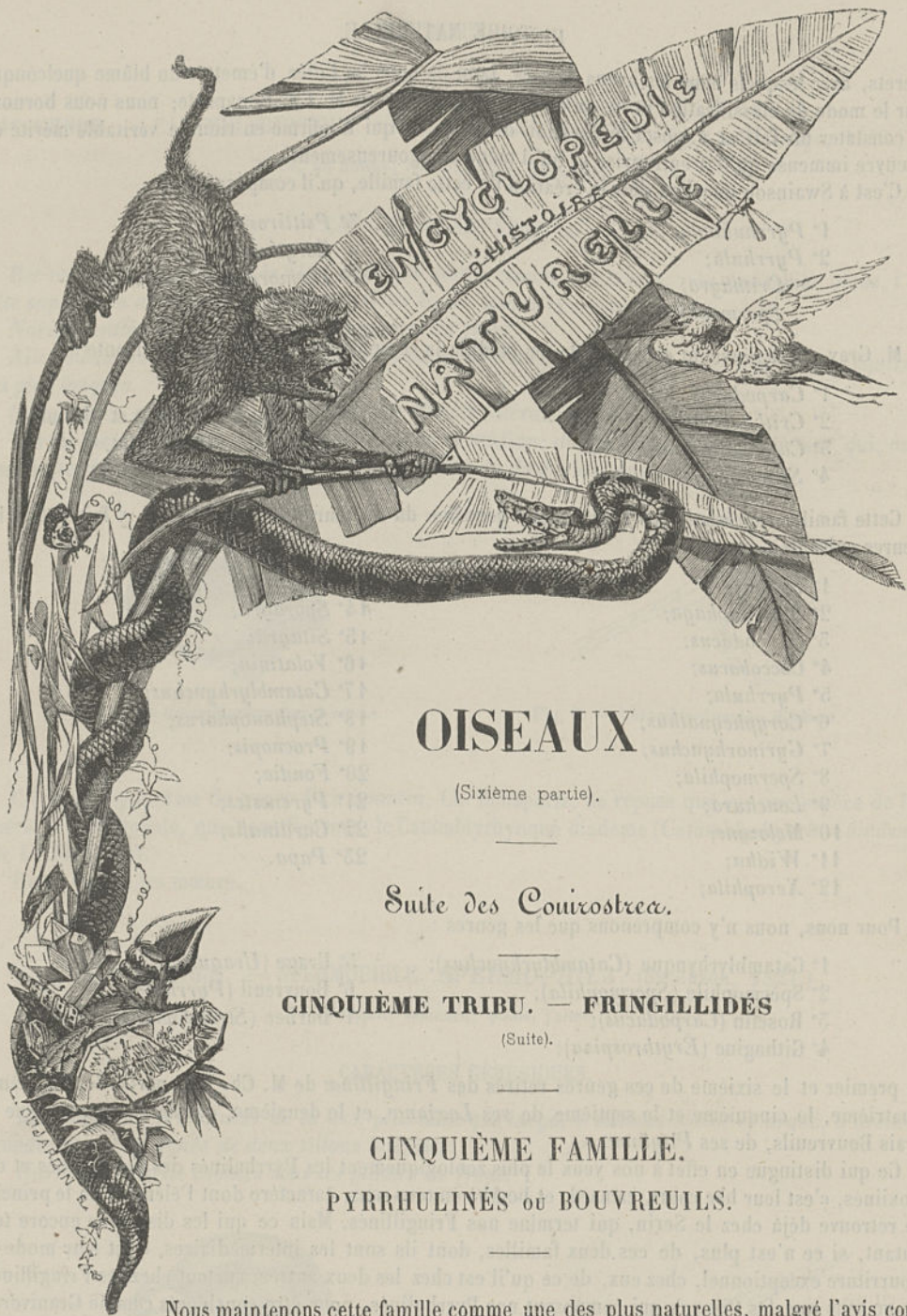
Ce volume est le dernier de l'ordre des Oiseaux; il comprend la suite des PASSEREAUX, les PIGEONS, les GALLINACÉS, les ÉCHASSIERS, les PALMIPÈDES, et les STRUTHIONS.

Comme pour les volumes précédents, nous avons cherché les modèles des figures surtout dans les magnifiques dessins de M. Gould (Oiseaux d'Europe et de la Nouvelle-Hollande) et dans ceux aussi remarquables de M. Gray (*Genera of birds*). Ces savants ont puissamment contribué aux progrès de l'Ornithologie, non-seulement par leurs travaux justement appréciés, mais encore par la perfection des planches qui illustrent leurs ouvrages. Nos vignettes, faites avec soin, ne peuvent cependant donner qu'une idée fort imparfaite des modèles. Cela s'explique assez par le genre de gravure que nous avons été obligés d'adopter pour rendre nos publications accessibles à toutes les bourses, et nous serions heureux si, par cet hommage rendu à deux Ornithologistes bien connus des savants, nous pouvions contribuer à faire connaître leurs beaux ouvrages aux lecteurs de l'*Encyclopédie d'Histoire naturelle*.

Die vorliegende Arbeit ist dem Herrn Dr. phil. Oskar von Guericke, dem Verfasser, gewidmet.
Halle, den 1. März 1881.

Die vorliegende Arbeit ist dem Herrn Dr. phil. Oskar von Guericke, dem Verfasser, gewidmet.
Halle, den 1. März 1881.

1881



OISEAUX

(Sixième partie).

Suite des *Couirostrea*.

CINQUIÈME TRIBU. — FRINGILLIDÉS

(Suite).

CINQUIÈME FAMILLE.

PYRRHULINÉS ou BOUVREUILS.

Nous maintenons cette famille comme une des plus naturelles, malgré l'avis contraire de M. Ch. Bonaparte, qui a su trouver le moyen de donner de l'esprit à une science qui en avait besoin depuis Buffon, et de lui faire adopter, grâce au mirage de son talent, des coupes génériques exclusivement fondées sur des rapports de coloration à défaut de rapports plus sérieux et plus zoologiques. C'est ainsi qu'en proclamant la famille des Pyrrhulinés ou Pyrrhuliens un groupe *artificiel*, il présente comme *naturelle* la réunion des Linots à ses Loxiens, qui comprennent les Bees-Croisés, etc., tout en avouant que, sans leurs teintes rouges, ces Loxiens linotacés, comme il les appelle, ne pourraient guère être séparés des Serins, des Tarins et des Chardon-

nerets, avec lesquels nous les avons laissés. Loin de nous ici l'idée d'émettre un blâme quelconque sur le mode de classification et les principes méthodiques de M. Ch. Bonaparte; nous nous bornons à constater un fait et à poser la question d'option; ce qui n'infirme en rien le véritable mérite de l'œuvre immense qu'il a entreprise et qu'il mène si vigoureusement.

C'est à Swainson que l'on doit la création de cette famille, qu'il composa ainsi :

- | | |
|-------------------------|----------------------------------|
| 1° <i>Pyrrhulanda</i> ; | 5° <i>Psittirostra</i> ; |
| 2° <i>Pyrrhula</i> ; | 4° <i>Corythus</i> , Cuvier; |
| <i>Crithagra</i> ; | 5° <i>Hæmorrhous</i> , Swainson; |
| <i>Spermophila</i> ; | 6° <i>Loxia</i> . |

M. Gray, en maintenant cette famille, en modifia la composition de la manière suivante :

- | | |
|------------------------------|--|
| 1° <i>Carpodacus</i> , Kaup; | 5° <i>Pyrrhula</i> ; |
| 2° <i>Crithagra</i> ; | 6° <i>Uragus</i> , Keysserling et Blasius; |
| 3° <i>Catamblyrhynchus</i> ; | 7° <i>Strobilophaga</i> , Vieillot. |
| 4° <i>Spermophila</i> ; | |

Cette famille représente les *Pyrrhulinæ genuinæ* du docteur Reichenbach, qui y fait entrer les genres suivants :

- | | |
|----------------------------|-------------------------------|
| 1° <i>Uragus</i> ; | 13° <i>Enetheia</i> ; |
| 2° <i>Strobilophaga</i> ; | 14° <i>Sporagra</i> ; |
| 3° <i>Carpodacus</i> ; | 15° <i>Sitagra</i> ; |
| 4° <i>Coccoborus</i> ; | 16° <i>Volatinia</i> ; |
| 5° <i>Pyrrhula</i> ; | 17° <i>Catamblyrhynchus</i> ; |
| 6° <i>Coryphegnathus</i> ; | 18° <i>Stephanophorus</i> ; |
| 7° <i>Gyrinorhynchus</i> ; | 19° <i>Procnopis</i> ; |
| 8° <i>Spermophila</i> ; | 20° <i>Fondia</i> ; |
| 9° <i>Lonchura</i> ; | 21° <i>Pyrenestes</i> ; |
| 10° <i>Meloxone</i> ; | 22° <i>Cardinalis</i> ; |
| 11° <i>Widha</i> ; | 23° <i>Papa</i> . |
| 12° <i>Xerophila</i> ; | |

Pour nous, nous n'y comprenons que les genres :

- | | |
|---|-------------------------------------|
| 1° Catamblyrhynque (<i>Catamblyrhynchus</i>); | 5° Urage (<i>Uragus</i>); |
| 2° Spermophile (<i>Spermophila</i>); | 6° Bouvreuil (<i>Pyrrhula</i>); |
| 3° Roselin (<i>Carpodacus</i>); | 7° Durbec (<i>Strobilophaga</i>); |
| 4° Githagine (<i>Erythrospiza</i>); | |

le premier et le sixième de ces genres retirés des *Fringillinæ* de M. Ch. Bonaparte; les troisième, quatrième, le cinquième et le septième de ses *Loxianæ*, et le deuxième, qui ne se compose que de vrais Bouvreuils, de ses *Pitylinæ*.

Ce qui distingue en effet à nos yeux le plus zoologiquement les Pyrrhulinés des Fringillinés et des Loxiinés, c'est leur bec court, camard, et bombé en tous sens, caractère dont l'élément ou le principe se retrouve déjà chez le Serin, qui termine nos Fringillinés. Mais ce qui les distingue encore tout autant, si ce n'est plus, de ces deux familles, dont ils sont les intermédiaires, c'est leur mode de nourriture exceptionnel, chez eux, de ce qu'il est chez les deux autres, surtout chez les Fringillinés; en ce sens que les Oiseaux qui composent nos Pyrrhulinés, pour être considérés comme Granivores, n'en sont pas moins exclusivement et par préférence baccivores et même frugivores.

Il faut avouer que si c'est une erreur de conserver cette famille, ce ne peut être une hérésie, et qu'il est difficile de voir une erreur reposer sur de meilleurs motifs et commise en aussi bonne compagnie.

1^{er} GENRE. — CATAMBLYRHYNQUE. *CATAMBLYRHYNCHUS*. (De La Fresnaye, 1842.)

Καττ, en dessus; αμελυς, obtus, et ρυδχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

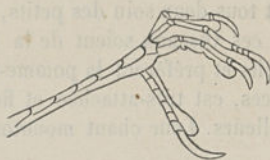
Bec moitié plus court que la tête, arqué en dessus comme en dessous, très-comprimé, obtus, l'arête supérieure aplanie et marquée par deux lignes latérales en gouttière.

Narines entièrement cachées par les plumes du front.

Ailes médiocres, surobtuses; les quatre premières rémiges étagées, la quatrième et la cinquième les plus longues.

Queue assez allongée; toutes les rectrices étagées latéralement et acuminées.

Tarses forts, allongés, de la longueur du doigt médian; doigts longs, le pouce surtout, qui, avec son ongle, égale le doigt du milieu, cet ongle étant du double des autres.

Fig. 1. — *Catamblyrhyynchus diadema*.Fig. 2. — *Catamblyrhyynchus diadema*.

Ce genre, synonyme du genre *Bustamantia*, Ch. Bonaparte, ne repose que sur une espèce de l'Amérique méridionale, que nous figurons, le Catamblyrhyynchus diadème (*Catamblyrhyynchus diadema*, De La Fresnaye).

On en ignore les mœurs.

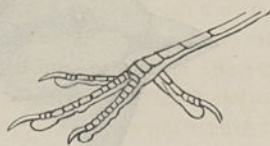
2^{me} GENRE. — SPERMOPHILE. *SPERMOPHILA*. (Swainson, 1827.)

Σπερμος, semence; φιλω, j'aime.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, plus haut que large, à sommet bombé et arqué, à arête arrondie et accompagnée de deux sillons latéraux.

Narines en partie cachées sous les plumes du front.

Fig. 3. — *Spermophila cinereola*.Fig. 4. — *Spermophila cinereola*.

Ailes courtes, arrondies, subaiguës; les deuxième et troisième rémiges les plus longues.

Queue médiocre et arrondie.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles courts.

Ce genre, dans lequel nous comprenons les genres *Pyrrhulagra* de Schiff, et *Phonipara*, Ch. Bonaparte, et qui est synonyme du genre *Sporophila*, Cabanis, est un des plus considérables de la famille, car il renferme, ainsi compris, quarante-cinq espèces, toutes de l'Amérique, surtout de l'Amérique méridionale et des Antilles. Nous figurons le Spermophile nègre.

Ce sont des Oiseaux sédentaires, assez rares et peu farouches. Ils ne pénètrent point dans les grands bois, mais ils se tiennent dans les halliers, les parcourent, se posent et se font voir au haut des buissons et des arbres, parmi lesquels ils choisissent ceux qui sont secs. Leur vol n'est ni lent, ni élevé, et leur naturel n'est ni inquiet, ni rusé. Quoiqu'ils mangent quelquefois des fruits, l'on ne peut guère douter qu'ils ne se nourrissent aussi de petites graines, qu'ils cherchent dans les halliers, dans les terrains cultivés, où ils peuvent aussi dévorer les Insectes. (D'AZARA.)

La même remarque a depuis été faite par M. Ricord au sujet du Spermophile à cou roux ou de Haïti, dont l'historique peut compléter le détail des mœurs du genre.

Ces Oiseaux, dit M. Alexandre Ricord, fréquentent le voisinage des habitations et vivent deux à deux. La femelle fait son nid très-grossièrement dans les halliers. Elle y pond de cinq à sept œufs; ils prennent tous deux soin des petits, avec lesquels ils passent plusieurs mois.

Bien que ces Oiseaux soient de la division des Granivores, ils se nourrissent presque exclusivement de fruits et préfèrent la pomme-rose. Ce fruit sert de nourriture aux petits. La femelle a des mœurs douces, est très-attachée et fidèle à son mâle, et ne s'en éloigne pas; ces Oiseaux ne sont point querelleurs. Leur chant monotone est un sifflement que l'on peut rendre par *pist-pist-pist... pist.*

Leur vol est court, rapide et droit. Le mâle et la femelle vivent assez bien en captivité; les petits noirs les prennent à la glue en profitant du moment où ils sont occupés à manger un fruit; une petite baguette très-fine enduite de glue est fixée à l'extrémité d'une longue gaule, on l'approche doucement de l'Oiseau, on l'applique brusquement sur les ailes, et l'Oiseau en voulant les étendre se trouve englué. Cette chasse demande une certaine dextérité très-commune aux petits noirs des habitations.

La chair de ces Oiseaux est très-délicate, et ne ressemble pas à celle de notre Moineau; cela tient sans doute à la bonté des fruits dont ils se nourrissent. (*Rev. zool.*, 1858.)

Nous citerons le Spermophile de Morellet (*Spermophila Morelleti*, Pucheran).

5^{me} GENRE. — ROSELIN. *CARPODACUS*. (Lesson, 1858; Kaup, 1829.)

Καρπος, fruit; δαξ, δακος, mordant.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, conique, à sommet à peine arqué jusqu'à la pointe, qui est échancrée à commissure droite.

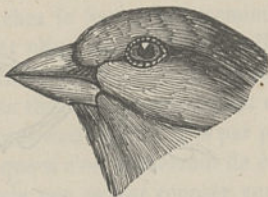
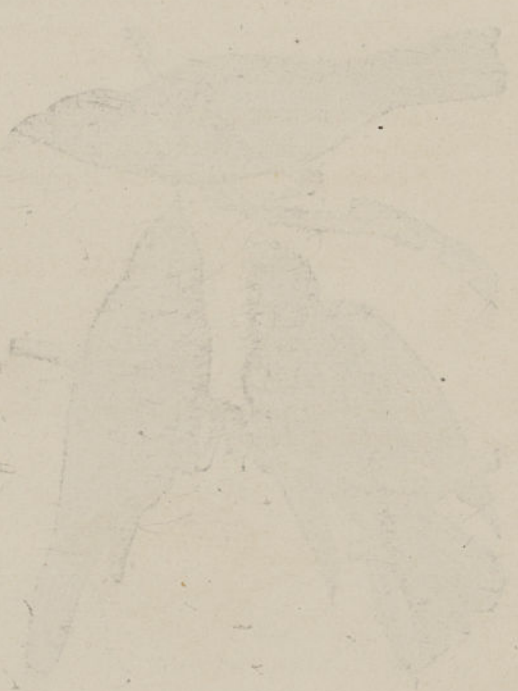
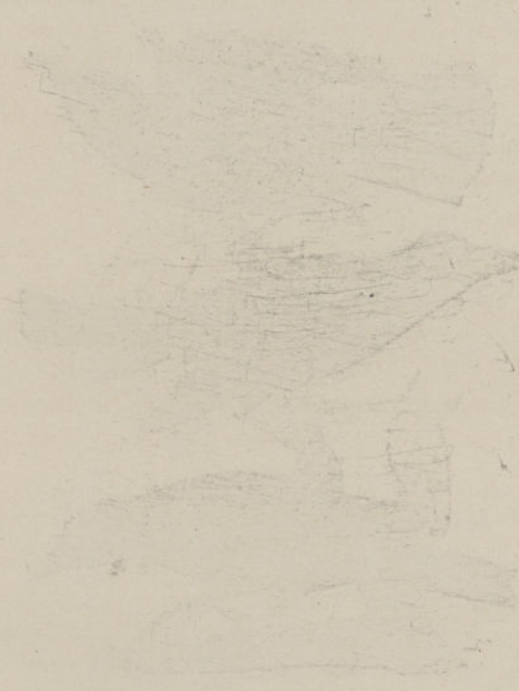
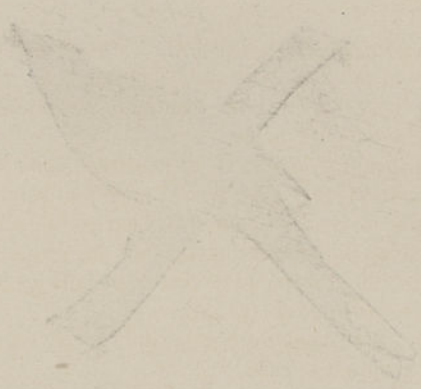


Fig. 5. — *Carpodacus purpureus*.



Fig. 6. — *Carpodacus purpureus*.

Narines cachées dans les plumes du front.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLIEN



Fig. 1. — *Loyca*.

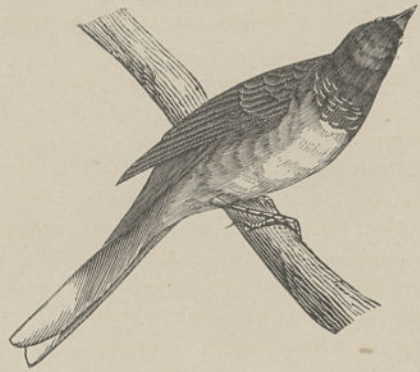


Fig. 2. — *Pipillo*.

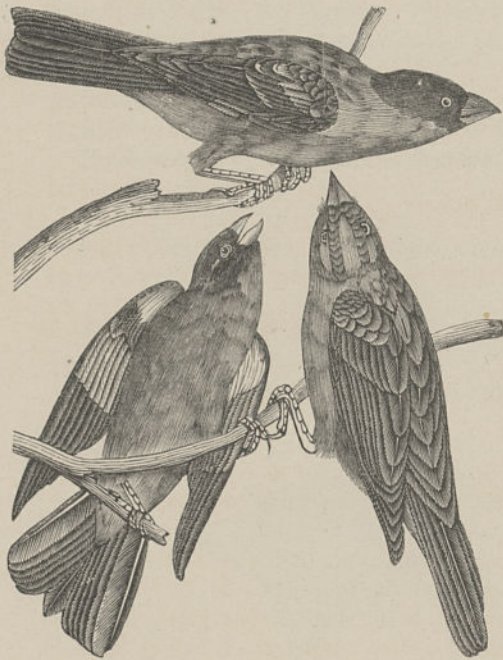


Fig. 3. — *Guiraca*. (Mâle, femelle et jeune.)

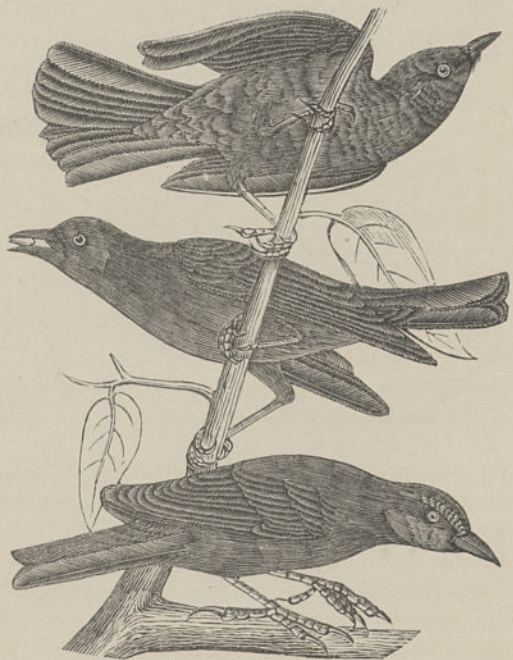


Fig. 4. — *Scolecophaga*. (Mâle, femelle et jeune.)

06

Ailes courtes, arrondies, subobtusées; la première rémige plus courte que la seconde, la troisième la plus longue de toutes.

Queue médiocre, échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian; ongles courts et crochus.

Ce genre, synonyme des genres *Erythrina* et *Erythrothorax* de Brehm, *Hæmorrhous* de Swainson, se compose de onze espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique septentrionales, dont une seule se rencontre en France.

Les Roselins sont des Bouvreuils dont le bec, bien que bombé de toutes parts, est moins obtus, moins en cône, et se rapproche davantage de celui des Moineaux. La ligne convexe de la mandibule supérieure ne se continue pas tout d'une venue avec la ligne du front... Les plumes de la face sont étroites et satinées. Toutes les espèces ont du rouge ou du rose dans leur plumage.

Ils se nourrissent de semences, fréquentent les bords des torrents, les vergers et les jardins, nichent sur les arbres (ou dans les broussailles au voisinage des eaux, d'après Naumann), et pondent de cinq à six œufs. (Lesson, *Complém. de Buffon*.)

L'espèce américaine, le Roselin pourpre, d'après Richardson, se nourrit, dans ses migrations vers le Nord, d'abord des téguments des fleurs de l'orme, ensuite des étamines des fleurs du cerisier, et ces Oiseaux finissent par exercer leurs ravages sur les fleurs du pommier. Leur cri d'appel est composé d'un seul son semblable à celui du *Dolichonyx oryzivora*, et que l'on peut rendre par la syllabe *ichink*. Nouvellement pris, ils sont très-farouches et mordent avec fureur; mais quelques jours suffisent pour les apprivoiser. (*Faun. bor. Amer.*)

Une autre espèce, le Roselin frontal, passe, d'après Gambel, pour un des meilleurs chanteurs de la Californie.

Enfin M. le comte de Gourcy-Droitaumont, qui a observé un mâle du Roselin rose en captivité, dit que son chant est simple, fort et peu agréable, mais qu'il a l'habitude d'imiter le chant de toutes sortes d'autres Oiseaux. (SCHLEGEL et CH. BONAPARTE.)

Nous citerons le Roselin rose (*Carpodacus rosea*, Pallas, Kaup) de l'Europe orientale et de l'Asie centrale et occidentale.

4^{me} GENRE. — GITHAGINE. *ERYTHROSPIZA*. (Chenu et O. Des Murs,
Ch. Bonaparte, 1850.)

Ερυθρος, rouge; σπιζα, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, moitié de la longueur de la tête, robuste, exactement conique; les mandibules de même hauteur et bombées.

Ailes allongées, suraiguës; la première rémige la plus longue de toutes.

Queue courte, légèrement échancrée.

Ce genre, qui n'est qu'un démembrement du genre Roselin, se compose de trois espèces de l'Europe méridionale, de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, dont une seule passe en France.

Mêmes habitudes que les Roselins.

Le nom de Githagine, que nous avons pris pour dénomination générique, a été donné à l'espèce qui le porte par analogie du rose de son plumage avec la couleur rose-lilas pâle de la nielle githago. Cette espèce, type du genre, porte à Malte, selon MM. Schlegel et Ch. Bonaparte, le nom de *Trombettièrè*, qui lui vient de l'un de ses chants, qui imite en effet la trompette. Elle a, en outre, un gazouillement très-harmonieux.

5^{me} GENRE. — URAGE. *URAGUS*. (Keysserling et Blasius, 1840.)

Ουρα, queue; αγω, je dirige.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus court que la tête, plus haut qu'épais, à mandibule supérieure carrément recourbée à son extrémité et à bords concaves.

Narines entièrement cachées.

Ailes allongées, assez amples, aiguës; la seconde rémige la plus longue.

Queue très-longue, fort peu échancrée au milieu, et fortement arrondie ou même étagée vers les côtés.

Tarses et pieds des Roselins.



Fig. 7. — *Uragus Sibiricus*.

Ce genre ne se compose que de deux espèces de l'Asie septentrionale et orientale, que l'on a ballottées dans les genres *Pyrrhula*, *Corythus* ou *Strobilophage* et *Spermophila*. Mais, ainsi que le disent fort bien MM. Schlegel et Ch. Bonaparte, on n'en connaît, à proprement parler, qu'une espèce habitant la Sibérie orientale, que nous figurons, mais remplacée, au Japon, par une race un peu plus petite et à teintes plus vives.

Ces Oiseaux présentent, par rapport à leurs teintes et à la structure de leurs plumes, la plus grande analogie avec les Roselins, mais ils s'en éloignent par la forme très-différente de leur queue et de leur bec. Ils rappellent, par leur queue allongée et leur taille peu forte, les Mésanges à longue queue.

Ils habitent en abondance, selon les indications de Pallas, les bois de peupliers ombrageant les rives des torrents des monts Altaï et de toute la Sibérie orientale. En hiver, on les voit errer, réunis en petites bandes, dans les buissons touffus. Ils se nourrissent de semences de toutes sortes de plantes, principalement de celles de l'*artemisia integrifolia*, des potentilles et des plantes à fleurs composées, dont abonde la flore de la Sibérie. Leur voix ressemble à celle du Sizerin. (*Monogr. des Loxiens.*)

Nous citerons l'Urage de Sibérie (*Uragus Sibiricus*, Pallas, Gray).

6^{me} GENRE. — BOUVREUIL. *PYRRHULA*. (Brisson.)

Πυρρος, rougeâtre, roux.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, gros, court, bombé en tous sens, aussi épais que haut, comprimé seulement vers la pointe de la mandibule supérieure, qui dépasse l'inférieure.

Narines basales, arrondies, cachées par les plumes du front.

Ailes médiocres, subaiguës; les seconde, troisième et quatrième rémiges égales, les plus longues.

Queue assez longue, large et échancrée.

Tarses courts, de la longueur à peine du doigt médian, scutellés; doigts latéraux égaux, pouce ordinaire; ongles moyens et comprimés.



Fig. 8. — *Pyrrhula rubicilla*.

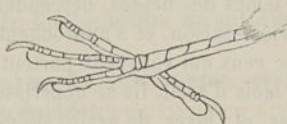


Fig. 9. — *Pyrrhula rubicilla*.

Ce genre, réduit aujourd'hui à sa plus simple expression et dans lequel nous confondons le genre *Pyrrhoptectes*, Hodgson, ou *Pyrrhuloides*, Blyth, ne comprend que six espèces de l'Europe et de l'Asie.

La nature a bien traité le Bouvreuil, car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix. Le plumage a toute sa beauté d'abord après la première mue; mais la voix a besoin des secours de l'homme pour acquérir sa perfection. Un Bouvreuil qui n'a point eu de leçons n'a que trois cris, tous fort peu agréables : le premier, celui par lequel il débute ordinairement, est une espèce de coup de sifflet; il n'en fait d'abord entendre qu'un seul, puis deux de suite, puis trois et quatre, etc. Le son de ce sifflet est pur; et, quand l'Oiseau s'anime, il semble articuler cette syllabe répétée *tui, tui, tui*, et ses sons ont plus de force. Ensuite, il fait entendre un ramage plus suivi, mais plus grave, presque enroué et dégénéral en fausset. Enfin, dans les intervalles, il a un petit cri intérieur, sec et coupé fort aigu, mais en même temps fort doux, et si doux qu'à peine on l'entend. Il exécute ce son, fort ressemblant à celui d'un ventriloque, sans aucun mouvement apparent du bec ni du gosier, mais seulement avec un mouvement sensible dans les muscles de l'abdomen. Tel est le chant du Bouvreuil de la nature, c'est-à-dire du Bouvreuil sauvage abandonné à lui-même et n'ayant eu d'autre modèle que ses père et mère, aussi sauvages que lui; mais, lorsque l'homme daigne se charger de son éducation, lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût, lui faire entendre avec méthode des sons plus beaux, plus moelleux, mieux filés, l'Oiseau docile, soit mâle, soit femelle, non-seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine, et à donner à ses petites phrases un accent pénétrant, une expression intéressante qui ferait presque soupçonner en lui une âme sensible, et qui peut bien nous tromper dans le disciple, puisqu'elle nous trompe si souvent dans l'instituteur. Au reste, le Bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable. On en a vu d'appivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année, et, au bout de ce temps, reconnaître la voix de la personne qui les avait élevés, et revenir à elle pour ne la plus abandonner. Un de ces Oiseaux, qui revint à sa maîtresse après avoir vécu un an dans les bois, avait toutes les plumes chiffonnées et tortillées. La liberté a ses inconvénients, surtout pour un animal dépravé par l'esclavage. On en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissés mourir de regret. Ces Oiseaux se souviennent fort bien, et quelquefois trop bien, de ce qui leur a nui : un d'eux ayant été jeté par terre, avec sa cage, par des gens de la plus vile populace, n'en parut pas fort incommodé d'abord; mais, dans la suite, on s'aperçut qu'il tombait en convulsions toutes les fois qu'il voyait des gens mal vêtus, et il mourut dans un de ces accès, huit mois après le premier événement.

Les Bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes; ils y font leur nid sur les buissons, à cinq ou six pieds de haut et quelquefois plus bas. Le nid est de mousse en dehors et de matières plus mollettes en dedans, mais fait sans art. La femelle y pond de quatre à six œufs. Elle dégorge la nourriture à ses petits, ainsi que les Chardonnerets, les Linots, etc., et le mâle a aussi grand soin de sa femelle. Linné dit qu'il tient quelquefois fort longtemps une Araignée dans son bec pour la donner à sa compagne. Les petits ne commencent à siffler que lorsqu'ils commencent à manger seuls; et, dès lors, ils ont l'instinct de la bienfaisance, si ce que l'on assure est vrai, que de

quatre jeunes Bouvreuils d'une même nichée, tous quatre élevés ensemble, les trois aînés, qui savaient manger seuls, donnaient la becquée au plus jeune, qui ne le savait pas encore. Après que l'éducation est finie, les père et mère restent appariés et le sont encore tout l'hiver; car on les voit toujours deux à deux, soit qu'ils voyagent, soit qu'ils restent; mais ceux qui restent dans le même pays quittent les bois au temps des neiges, descendent de leurs montagnes, abandonnent les vignes où ils se jettent sur l'arrière-saison, et s'approchent des lieux habités, ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins; ceux qui voyagent partent avec les Bécasses, aux environs de la Toussaint, et reviennent dans le mois d'avril. Ils se nourrissent, en été, de toutes sortes de graines, de baies, d'Insectes, de prunelles; et l'hiver, de grains de genièvre, des bourgeons du tremble, de l'aune, du chêne, des arbres fruitiers, du marsaule, etc., d'où leur est venu le nom d'*Ébourgeonneux*. On les entend, pendant cette saison, siffler, se répondre et égayer par leur chant, quoique un peu triste, le silence encore plus triste qui règne alors dans la nature.

Le Bouvreuil imite aussi fort bien les divers ramages des autres Oiseaux; mais, en général, on l'en empêche pour ne lui laisser répéter que les pièces dont on l'instruit. (BECHSTEIN.)

Nous citerons le Bouvreuil ordinaire (*Pyrrhula vulgaris*, Brisson), et le Bouvreuil ponceau (*Pyrrhula coccinea*, De Selys-Longchamps).

7^{me} GENRE. — DURBEC. *STROBILOPHAGA*. (Vieillot, 1827.)

Στροβίλος, graines de pin; φάγω, je mange.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié plus court que la tête, aussi haut que large, très-arrqué et bombé sur toutes ses faces; la pointe de la mandibule supérieure dépassant l'inférieure.

Narines cachées sous les plumes du front.

Ailes médiocres, subaiguës; la seconde et la troisième rémiges les plus longues.

Queue assez longue, ample et fourchue.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; doigts courts; ongles minces et aigus; celui du pouce du double plus fort que les autres.

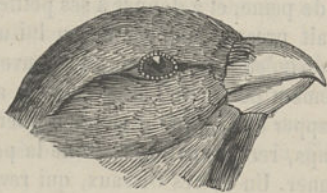


Fig. 10. — *Strobilophaga enucleator*.



Fig. 11. — *Strobilophaga enucleator*.

Ce genre, synonyme des genres *Corythus*, Cuvier; *Propyrrhula*, Hodgson; et *Pinicola* et *Spermopipes*, Cabanis, ne repose que sur deux espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique septentrionale, que l'on range tantôt avec les Becs-Croisés, tantôt avec les Bouvreuils.

Le Durbec, répandu dans toutes les régions septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; s'approche rarement vers le sud au-dessous du cinquante-troisième degré de latitude en Europe. Son séjour est dans les forêts de pins et de sapins, dont les graines font sa nourriture; il en sort en hiver pour aller à la recherche des baies, ce qui peut le faire ranger parmi les Oiseaux erratiques. Les jeunes sont brunâtres, avec une teinte jaune. Dans la première année, la couleur des mâles n'est que rouge clair; c'est dans la suite seulement qu'elle devient plus foncée, vermillon ou cramoisi. On fait la chasse de ces Oiseaux en automne et en hiver, soit au laçet, soit au filet, avec des

baies de sureau ou de cormier pour leurre. Ils sont si niais, que, dans le Nord, on n'emploie pour les prendre qu'un fil de laiton courbé en cercle, fixé au bout d'une longue perche, à laquelle sont attachés quelques collets de crin qu'on leur passe tout uniment par-dessus la tête. Dans les pays qu'ils fréquentent, on aime à les nourrir en cage, tant à cause de l'extrême docilité qu'ils montrent à s'approprier que de leur chant très-agréable, qu'ils prolongent jusque dans la nuit et qu'ils conservent toute l'année; tandis que, dans l'état sauvage, ils ne le font entendre qu'au printemps. (BECHSTEIN.)

MM. Schlegel et Ch. Bonaparte ajoutent que le Durbec imite la voix d'autres Oiseaux, et que son chant rappelle tantôt celui de la Grive, tantôt ceux du Tarin et du Pouillot.

Les Durbecs font le passage assez naturel des Pyrrhulinés aux Loxianés, c'est-à-dire des Bouvreuils, auxquels ils tiennent par tous leurs caractères zoologiques, aux Becs-Croisés, dont ils se rapprochent par leur coloration et leur manière de vivre.

Nous citerons le Durbec strobilophage, Vieillot (*Strobilophaga enucleator*, Linné).

SIXIÈME FAMILLE. — LOXIANÉS.

Cette famille, créée par M. Gray dans des limites excessivement restreintes que nous conservons, a été composée, par ce méthodiste, des trois genres suivants :

- 1° Bec-Croisé (*Loxia*);
- 2° *Paradoxornis*;
- 3° Psittacin (*Psittirostra*).

MM. Ch. Bonaparte et Schlegel ont compris cette famille d'une tout autre manière et dans un tout autre ordre d'idées, que nous ne pouvons mieux exposer qu'en citant ce qu'en disent ces savants ornithologistes eux-mêmes :

« Nous dépouillant, disent-ils, de toute idée préconçue et en vogue jusqu'à ce jour, nous composons notre famille des Loxiens d'une manière toute différente de nos devanciers. En effet, nous y groupons autour des Becs-Croisés (*Loxia*), non-seulement les Durbecs (*Corythus*), qui en diffèrent à peine, et les genres *Uragus*, *Carpodacus*, *Erythrospiza*, démembrés du genre artificiel *Pyrrhula*; mais, outre quelques genres anormaux, les Linottes elles-mêmes et leurs proches parents les *Montifringilla*, qui, quoique intimement liés avec les *Erythrospiza*, le semblent encore plus avec les véritables Pinsons, dont on a grand-peine à les séparer. Par contre, nous en avons exclu les véritables Bouvreuils pour les ranger parmi les Fringilliens, et les *Paradoxornis*, ainsi que le singulier genre *Psittirostra*, qui sont tout au plus des *Pityliens*! »

Puis ils ajoutent l'énoncé de ce principe, qui paraît la base de leur système :

« La teinte, bien plus que la couleur rouge, est de rigueur pour nous faire admettre un Fringillide parmi les Loxiens, non que nous la considérons comme caractère essentiel, comme on s'est plu à le dire et à le répéter, mais parce que ce caractère en représente d'autres moins difficiles à saisir qu'à énumérer, et qui rendent notre sous-famille éminemment naturelle. » (*Monogr. des Loxiens*.)

1^{er} GENRE. — BEC-CROISÉ. *LOXIA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, allongé, comprimé, à pointes mandibulaires déliées se croisant

en sens inverse, mais en sorte que l'extrémité de la mandibule inférieure se loge tantôt sur le côté gauche, tantôt sur le côté droit de la mandibule supérieure.

Narines petites et tout à fait rapprochées du front, recouvertes par un petit faisceau de plumes roides et touffues.

Ailes pointues, recouvrant plus de la moitié de la queue, subaiguës; la deuxième rémige ne dépassant guère la première et fort peu la troisième.

Queue courte et échancrée.

Tarses courts et très-robustes; doigts de longueur moyenne, également vigoureux, armés d'ongles assez longs, crochus et forts, et pourvus, à la plante des pieds, de protubérances assez développées.



Fig. 12. — *Loxia pytiopsittacus*.

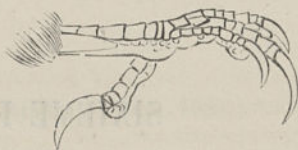


Fig. 13. — *Loxia pytiopsittacus*.

Ce genre, synonyme des genres *Curvirostra*, Scopoli, et *Crucirostra*, Cuvier, renferme sept espèces d'Europe, d'Asie et de l'Amérique septentrionale.

Les Becs-Croisés se distinguent de tous les autres Oiseaux par un caractère qui leur est propre. Les deux parties de son bec, prolongées à leur extrémité, se croisent l'une l'autre, et sont courbées, la partie supérieure de haut en bas, et l'inférieure de bas en haut. Mais, suivant les individus, tantôt c'est la partie inférieure du bec qui est tournée à son extrémité de droite à gauche, et la supérieure de gauche à droite; tantôt c'est la partie supérieure qui prend cette position, tandis que l'inférieure a la position contraire. Il n'y a rien de stable sur cet objet, qui varie dans les différents individus. Cette conformation du bec, sujette à des variations dans la position de ses parties, a paru à quelques naturalistes une monstruosité et un écart de la nature, ou un des essais qu'elle a faits de l'usage des différentes formes. (MAUDUYT.)

Une observation plus attentive eût fait voir à ces naturalistes que ce qu'ils croyaient être une variation dans la forme du bec de ces Oiseaux n'était, au contraire, que le résultat et la preuve de l'usage constant et alternatif qu'ils font des deux portions de leur organe mandibulaire, qu'ils sont forcés de croiser ainsi successivement pour la facilité de l'extraction laborieuse des graines de conifères, dont ils se nourrissent.

En effet, comme il n'existe rien qui n'ait des rapports et ne puisse par conséquent avoir quelque usage, et que tout être sentant tire parti même de ses défauts, ce bec difforme, crochu en haut et en bas, courbé par ses extrémités en deux sens opposés, est fait exprès pour détacher et enlever les écailles des pommes de pin et tirer la graine qui se trouve placée sous chaque écaille; c'est de ces graines que cet Oiseau fait sa principale nourriture; il place le crochet inférieur de son bec au-dessous de l'écaille pour la soulever, et il la sépare avec le crochet supérieur; on lui verra exécuter cette manœuvre en suspendant dans sa cage une pomme de pin mûre. Ce bec crochu est encore utile à l'Oiseau pour grimper; on le voit s'en servir avec adresse lorsqu'il est en cage pour monter jusqu'au haut des juchoirs; il monte aussi tout autour de sa cage à peu près comme le Perroquet; ce qui, joint à la beauté de ses couleurs, l'a fait appeler, par quelques-uns, le *Perroquet d'Allemagne*. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

Dans le petit nombre d'espèces de ce genre connues, plusieurs sont tellement voisines les unes des autres, qu'elles ne paraissent former que des races locales. Il arrive même quelquefois que les

individus varient par leur taille et qu'ils sont intermédiaires, sous ce rapport, à deux espèces ou races voisines. Aussi les différentes espèces ou races de Becs-Croisés ont-elles été souvent confondues par les naturalistes, et M. Tienemann (*Rhea*, II, 1849, p. 165) est allé jusqu'à vouloir prouver qu'il n'existe qu'une seule espèce de ce genre, et que toutes les différences que présentent entre eux ces Oiseaux ne doivent être attribuées qu'aux variations que subissent les formes. On peut diviser leurs Becs-Croisés en deux coupes : savoir, ceux qui ont les ailes d'une couleur uniforme, et ceux où les ailes sont ornées de deux larges bandes blanches. (SCHLEGEL et CH. BONAPARTE.)

Nous citerons le Bec-Croisé perroquet (*Loxia pytiopsittacus*, Bechstein), le Bec-Croisé ordinaire (*Loxia curvirostra*, Linné), le Bec-Croisé à double bande (*Loxia bifasciata*, Selys), et le Bec-Croisé à bandes rougeâtres (*Loxia rubrifasciata*, Brehm).

2^{me} GENRE — PARADOXORNIS. *PARADOXORNIS*. (Gould, 1836.)

Παράδοξος, paradoxal; ορνίς, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, trois fois plus haut que large; la mandibule supérieure très-comprimée, très-bombée, très-arquée, excessivement ondulée à son bord et retombant à sa base sur la mandibule inférieure, qu'elle recouvre : celle-ci robuste et bombée en dessous, plus courte que la supérieure.

Narines petites, arrondies et presque entièrement cachées par les plumes du front, qui sont crispées, décomposées et rebroussées.

Ailes courtes, arrondies, subobtusées; les quatre premières rémiges étagées, la cinquième avec la sixième égales à la quatrième, les plus longues.

Queue moyenne, étagée.

Tarses robustes, scutellés, de la longueur du doigt médian; doigts longs, épais; ongles robustes, celui du pouce vigoureux et le plus fort.

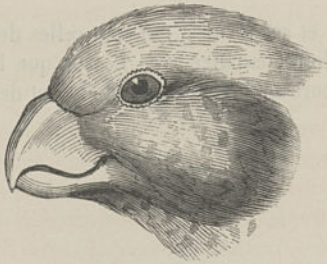


Fig. 14. — *Paradoxornis flavirostris*.

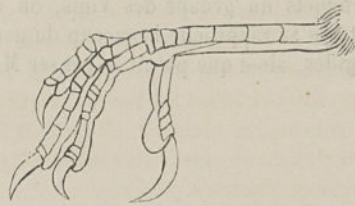


Fig. 15. — *Paradoxornis flavirostris*.

Ce genre si curieux, synonyme des genres *Bathyrhynchus*, Mac Clell; et *Heteromorpha*, Hodgson, renferme cinq espèces de l'Asie centrale. Nous figurons le Paradoxornis à tête rousse.

Tout ce que l'on sait de ces Oiseaux, c'est qu'ils fréquentent les montagnes de la région nord-est de l'Inde.

Il ne manque au bec du Paradoxornis que le prolongement des deux extrémités des mandibules, entrecroisées en forme de ciseaux, pour en faire un bec de Bec-Croisé.

Nous citerons le Paradoxornis à bec jaune (*Paradoxornis flavirostris*, Gould).

3^{me} GENRE. — PSITTACIN. *PSITTIROSTRA*. (Temminck, 1820.)De *psittacus*, Perroquet, par ellision, et de *rostrum*, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

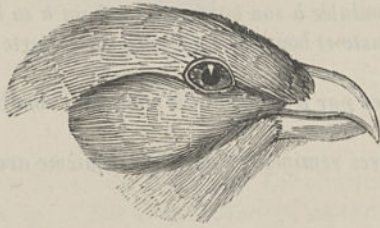
Bec moitié de la longueur de la tête, très-crochu, un peu bombé à sa base; mandibule supérieure droite à la base, fortement courbée à la pointe; l'inférieure très-évasée, arrondie, obtuse au sommet.

Narines basales, latérales, à moitié fermées par une membrane couverte de plumes.

Ailes courtes, surobtuses; la première rémige nulle, la deuxième un peu plus courte que la troisième; celle-ci égale à la quatrième, et toutes deux les plus longues.

Queue moyenne, légèrement échancrée.

Tarse robuste, squameux, à peine de la longueur du doigt médian; les doigts latéraux égaux; ongles courts

Fig. 16. — *Psittirostra psittacea*.Fig. 17. — *Psittirostra psittacea*.

Ce genre est synonyme des genres *Psittacopis* et *Psittacrostra*, et ne repose que sur une espèce unique de la Polynésie, le Psittacin icterocéphale.

On ne sait rien de ses mœurs; mais, à part sa coloration et ses formes, qui sont celles des petits Perroquets du groupe des Vinis, on ne peut s'empêcher de reconnaître avec Lesson que le genre Psittacin se rapproche beaucoup du genre Durbec. Ses couleurs seules le rapprocheraient des Melliphagidés, ainsi que paraît le penser M. Ch. Bonaparte.

SIXIÈME TRIBU — COLIIDÉS.

Cette tribu, ainsi qu'on le voit de récente création, ne renferme qu'une seule famille, les Collinés, composée elle-même d'un seul genre, le genre Coliou, comprenant des Oiseaux que l'on a toujours, jusqu'à cette époque, considérés comme de vrais Fringillidés, tandis que, s'ils n'en doivent pas être fort éloignés, au moins doivent-ils en être complètement distingués et séparés.

Leurs caractères principaux sont les suivants :

Le bec est arrondi sur ses faces; la mandibule supérieure étant très-arquée, large à sa base et diminuant insensiblement de largeur et d'épaisseur jusqu'au bout, où elle forme une pointe très-affilée et crochue, sans échancrure sur ses tranches. La mandibule inférieure, moitié moins épaisse que la

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
L.L.L.V.



Fig. 1. — *Cactornis*.



Fig. 2. — *Fringilla*. (Mâle et femelle.)

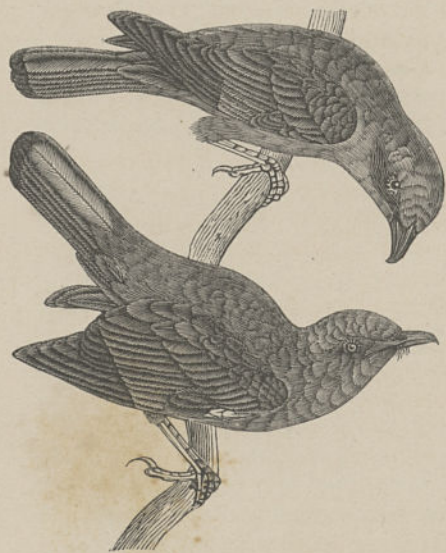


Fig. 3. — *Callacanthis*. (Mâle et femelle.)

0°

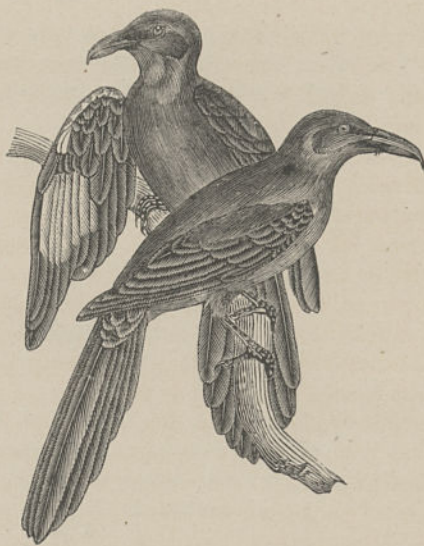


Fig. 4. — *Iconognathus*. (Mâle et femelle.)

Pl. 5.

supérieure, est droite et un peu plus courte que celle-ci. La langue est cartilagineuse et plate; les narines sont placées contre les plumes du front, qui en ombragent une partie; les ailes sont faibles et n'atteignent, dans l'état du repos, qu'un peu au delà de la naissance de la queue, qui est composée de douze pennes fortement étagées; la première de chaque côté étant si petite et si faible qu'elle est presque nulle, et les deux du milieu ayant quelquefois près d'un pied de long. Les pieds sont robustes, les ongles forts et les doigts disposés trois par devant et un par derrière; mais ce dernier est tellement rapproché de celui du dedans du devant, que souvent l'Oiseau le dirige en avant, suivant le besoin qu'il en a dans ses différents mouvements, soit pour s'accrocher et s'aider à grimper d'une branche à l'autre, soit pour se suspendre; de sorte que ce doigt postérieur est réellement plutôt un doigt de côté qu'un doigt de derrière. Tous les Colious ont enfin les plumes du corps fines, courtes et à brins soyeux, imitant le pelage des petits Quadrupèdes. (LE VAILLANT, *Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

FAMILLE UNIQUE. — COLIINÉS.

Depuis Buffon et Linné, on a pris généralement l'habitude de considérer les Colious comme de véritables Fringillidés.

Buffon les plaçait, en effet, entre les Veuves et les Bouvreuils, et exposait ainsi ses raisons :

« Il nous paraît que le genre de cet Oiseau doit être placé entre celui des Veuves et celui des Bouvreuils : il tient au premier par les deux longues plumes qu'il porte, comme les Veuves, au milieu de la queue; et il s'approche du second par la forme du bec, qui serait précisément la même que celle du Bouvreuil, s'il était convexe en dessous comme en dessus; mais il est aplati dans la partie inférieure, et, du reste, tout semblable à celui du Bouvreuil, étant également un peu crochu et proportionnellement de la même longueur. D'autre côté, nous devons observer que la queue du Coliou diffère de celle des Veuves en ce qu'elle est composée de plumes étagées, dont les deux dernières, ou celles qui recouvrent et excèdent les autres, ne les surpassent que de trois ou quatre pouces, au lieu que les Veuves ont une queue proprement dite, et des appendices à cette queue.

« ... Ainsi, le rapport réel entre la queue des Veuves et celle des Colious n'est que dans la longueur, et celle de toutes les Veuves dont la queue ressemble le plus à la queue des Colious est la Veuve dominicaine. » (*Hist. nat. des Ois.*)

C'est dans le même ordre d'idées que Cuvier et Lesson rangeaient les Colious : le premier, entre les Durbecs et les Phytotomes; le second, entre ceux-ci et les Bouvreuils.

Cependant Le Vaillant, frappé de la singularité de leurs mœurs et de leurs habitudes, qu'il avait pu observer, les rapprochait des Pics, les mettant entre ceux-ci et les Pigeons; et c'est à son exemple que M. De La Fresnaye les place dans ses Passereaux grimpeurs.

Depuis, M. Gray d'abord, puis M. Ch. Bonaparte, les ont élevés au rang de famille, en les plaçant, l'un entre ses Fringilles se terminant par les Phytolomes et les Musophages, l'autre entre ces mêmes Phytolomes, venant en suite de ses Oiseaux-Mouches et les Musophages.

Sans adopter le système de ces auteurs, nous nous déterminerons par des considérations à peu de chose près semblables. En effet, comme les Becs-Croisés, à la suite desquels nous les mettons, les Colious grimpent et se suspendent aux branches; comme les Bouvreuils, dont nous les séparons peu, ils sont frugivores et même *ébourgeonneux*.

Un seul caractère existe chez les Colious, qui ne se retrouve dans aucune des deux familles que nous venons de citer : c'est la position toute particulière et la versatilité du pouce; et c'est aussi le seul, selon nous, qui milite en faveur du rapprochement des Colious des Musophages.

Peut-être est-ce une raison aussi pour les isoler tout à fait, ainsi que nous le faisons, et des Grimpeurs ou Suspendeurs, et des vrais Fringillidés.

GENRE UNIQUE. — COLIOU. *COLIUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, plus large que haut à la base; la mandibule supérieure arquée et comprimée vers la pointe, qui est très-affilée et crochue sans échancrure; à bords ondulés; la mandibule inférieure légèrement renflée vers son milieu.

Narines placées dans une large membrane, un peu tubulées et à ouverture arrondie; en partie cachées par les plumes du front.

Ailes faibles, courtes, n'atteignant qu'un peu au delà de la naissance de la queue, surotuses, assez amples; la première rémige de moitié de longueur de la quatrième, celle-ci égale à la cinquième; toutes deux les plus longues.

Queue très-longue et étagée; à rectrices très-étroites et aiguës à leur pointe.

Tarses courts et épais, à peine de la longueur du doigt médian; doigts latéraux très-courts et égaux; ongles médiocres, celui du doigt médian le plus long; pouce court et grêle, ayant son point d'insertion en dedans du tarse et très-rapproché du doigt interne, presque versatile.

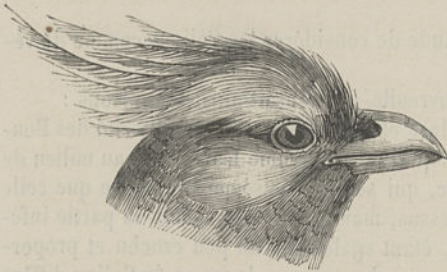


Fig. 18. — *Colius striatus*.



Fig. 19. — *Colius striatus*.

La langue est cartilagineuse et plate.

Ce genre unique se compose de six espèces, toutes de l'Afrique. Nous figurons le Coliou à gorge noire.

Les Colious sont purement frugivores et ne touchent ni aux graines, ni aux Insectes; ils vivent en troupes plus ou moins fortes et ne se séparent jamais, pas même dans le temps de l'incubation; car souvent le même buisson réunit autant de nids posés à côtés les uns des autres, qu'il y a de couples dans une de leurs troupes. Ils se réunissent également tous ensemble dans le même buisson pour y coucher; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils dorment suspendus aux branches la tête en bas, et qu'ils sont alors tellement pressés les uns contre les autres, qu'ils forment une masse qu'on ne peut comparer qu'à ces essaims d'Abeilles réunies en pelotons, qu'on voit suspendus aux branches des arbres; il suffit donc, lorsqu'on a bien reconnu le buisson dans lequel une troupe de Colious se couche, de s'y transporter la nuit ou bien de grand matin pour les y prendre tous, et, s'il fait froid, on les trouvera tellement engourdis, qu'on les décrochera sans qu'il s'en échappe un seul. Au reste, aucun Oiseau ne paraît plus stupide qu'un Coliou; enfermé dans une volière, il se tapit dans un coin par terre, ou bien il se suspend la tête en bas, ayant les pieds accrochés au plafond ou contre les parois latérales de la volière. Jamais, enfin, on ne voit ces Oiseaux se percher comme tous les autres Oiseaux, et encore moins sauter légèrement de branche en branche. Ils ne sont pas plus agiles dans leur marche; car, appuyés sur toute la longueur du tarse, ils se traînent ainsi sur le ventre. Les Colious sont très-charnus et pèsent au moins le double du poids d'un autre Oiseau de même taille, ou

du moins qui paraît aussi gros que lui; je dis qui paraît, parce que, en effet, comme les Colious ont les plumes courtes et très-serrées au corps, ils sont réellement plus gros qu'ils ne paraissent l'être. Si on ajoute à cela qu'ils ont tous les ailes faibles, on concevra qu'ils ont un vol pénible et qu'ils se portent à de petites distances. Ils ont même beaucoup de peine à se déterminer à s'envoler, et encore faut-il pour cela qu'ils s'y préparent en grimpant au sommet des branches, d'où ils s'élancent seulement en se dirigeant sur un buisson non loin de là, et où ils n'arrivent même qu'en perdant insensiblement de l'élévation du point de départ; de telle manière qu'ils arrivent toujours au pied du buisson, ayant bien plus l'air de se laisser tomber les uns après les autres que de s'y poser. Arrivés, ils restent tranquilles pendant un certain temps; on les voit ensuite chacun se traîner vers une des branches près le pied du buisson; puis, grimpant d'un pied et de l'autre, en s'aidant du bec à la manière des Perroquets, ils parviennent tous ainsi au sommet du buisson, où on les voit chacun collé au bout d'une branche.

Tels sont, quelque extraordinaires qu'ils puissent paraître, les mœurs et le naturel des Colious. Les Oiseaux de proie en font une grande destruction, par la facilité qu'ils ont de les prendre et parce que, d'ailleurs, ils sont très-déliés à manger et bien fournis en chair.

On a donné, au Cap, le nom de *Muys-Voogel* (Oiseau-Souris) aux Colious, parce que leurs plumes fines, soyeuses, à brins chevelus et séparés, n'imitent pas mal le pelage d'une Souris; et que, d'un autre côté, ils se traînent dans les buissons et à terre à peu près comme le feraient les Souris. Ces Oiseaux sont le fléau des jardins potagers des environs du Cap; non-seulement ils attaquent tous les fruits, mais ils mangent aussi les bourgeons des arbres, ainsi que les nouvelles pousses de toutes les graines potagères à mesure qu'elles germent; on a beau couvrir de fagotages les planches semées, ces Oiseaux trouvent le moyen d'y pénétrer en se glissant à travers les branches, et de tout dévorer dans un instant, d'autant plus qu'ils sont toujours en grandes troupes. (LE VAILLANT.)

Le plus commun est le Quiriwa, que Le Vaillant rencontra en si grande abondance dans des plaines où croît un arbrisseau qui produit un petit fruit nommé *goiré* par les Hottentots, et dont les Colious sont très-friands, qu'avec ses chasseurs il en tua plus de mille dont ils se nourrissent.

En Abyssinie, d'après les observations du docteur Quartin et Petit-Dillon, les Colious, notamment celui dit Sénégalais, se nourrissent du fruit mûr du *ouenza*.

Le nid de ces Oiseaux est ouvert, d'une forme sphérique et fait de racines flexibles, douillettement garni de plumes; c'est dans les buissons les plus touffus et les plus épineux que ces Oiseaux le placent. La femelle y pond de six à sept œufs, le plus souvent blancs.

COLIOU A DOS BLANC. (Le Vaillant.) *COLIUS CAPENSIS*. (Gmelin.)

Toute la tête, la huppe, les joues et la gorge d'un gris cendré; le front noir; les paupières et l'œil d'un gris bleuâtre; la mandibule supérieure de couleur de corne noire, celle inférieure de corne blanche; dessus du corps gris perlé, à l'exception d'une bande blanche sur un fond noirâtre qui descend du milieu du dos jusque sur le croupion, où elle aboutit à un petit faisceau de plumes pourpres qui touche les couvertures supérieures de la queue, lesquelles sont du même gris que le dessus du corps; ventre et couvertures du dessous des ailes et de la queue d'un blanc vineux; les tiges des plumes de cette dernière sont blanches.

Longueur totale, 0^m,35.

Habite l'Afrique méridionale et orientale; se trouve en Abyssinie.

QUATRIÈME ORDRE. — PIGEONS.

L'opinion des auteurs qui ont traité de la méthode ornithologique a été longtemps partagée sur la question de savoir si les Pigeons sont ou Passereaux ou Gallinacés, ou bien s'ils forment un ordre indépendant des uns et des autres.

Ceux qui, à l'exemple de Linné, en faisaient un groupe de l'ordre des Passereaux, invoquaient en leur faveur des faits puisés dans les mœurs et les habitudes de ces Oiseaux. Comme les Passereaux, disaient-ils, les Pigeons sont monogames, c'est-à-dire qu'un mâle, à toutes les époques de sa vie, ne s'unit jamais qu'à une femelle; ensuite, comme les premiers, le couple travaille en commun à la construction du nid; il se partage le soin de l'incubation et de l'éducation des jeunes. Ceux-ci, en naissant aveugles et incapables de chercher eux-mêmes leur nourriture, sont longtemps nourris par les parents dans le nid avant de prendre leur essor.

Enfin, un caractère zoologique qui peut encore contribuer à faire rapprocher les Pigeons des Passereaux est celui qui consiste dans la manière dont le pouce est articulé sur le tarse; il est presque au niveau des doigts antérieurs, ce qui permet aux Oiseaux dont nous allons faire l'histoire de percher. Le contraire ayant lieu chez les Gallinacés, il paraît donc assez rationnel que l'on ait proposé d'introduire les Pigeons dans l'ordre auquel ils semblaient appartenir sous tant de rapports relatifs aux mœurs.

Ceux, au contraire, qui n'ont eu égard qu'aux faits purement matériels, à certains caractères zoologiques qui sont communs aux Pigeons et aux Gallinacés, se sont crus autorisés à les classer avec ces derniers. Ils ont vu que les uns et les autres ont un bec voûté, sur lequel sont percées, dans un large espace membraneux, des narines que recouvre une écaille cartilagineuse renflée; un sternum osseux profondément et doublement échancré; un jabot extérieurement dilatable; et ces caractères leur ont suffi pour laisser les Pigeons et les Gallinacés dans le même ordre. Il est vrai que, parmi les premiers, il est des espèces qui participent en quelque sorte des seconds, soit par leurs mœurs et leurs allures, soit par quelques caractères extérieurs bien tranchés; tels sont, par exemple, les *Colombi-Gallines*, le *Pigeon-Caille* de Le Vaillant, dont les pieds, plus allongés que ceux de leurs congénères, les font ressembler davantage aux Gallinacés; mais ce sont là des exceptions rares qui ne peuvent motiver une assimilation suffisante.

Aujourd'hui, ce n'est ni avec les Passereaux, ni avec les Gallinacés que l'on est d'accord de placer les Pigeons. On a créé pour eux, comme l'avait fait Brisson et comme l'ont pensé ensuite quelques auteurs recommandables, un ordre particulier qui naturellement doit trouver place entre les Passereaux et les Gallinacés, parce qu'évidemment les Pigeons sont une transition des uns aux autres : ils sont le lien par lequel les premiers passent, sans interruption, aux seconds. Si les Pigeons ont dans leurs habitudes naturelles ou dans leurs caractères zoologiques des traits qui ont pu les faire confondre, soit avec les uns, soit avec les autres, on ne saurait nier qu'ils n'aient, en général, dans leur manière d'être, dans leur mode de vivre, un caractère distinctif qui servira toujours à les différencier. La manière dont ils nourrissent leurs petits, le son guttural qu'ils font entendre à défaut de chant, et, de là, la faculté de dilater leur œsophage au moyen de l'air qu'ils y introduisent; leurs singuliers témoignages de tendresse, la fixité remarquable du nombre d'œufs qu'ils pondent, leur façon de boire, etc., et, plus que cela, un *facies* tellement typique, qu'on ne confond jamais ou très-

rarement un Pigeon, à quelque espèce qu'il appartienne, avec un autre Oiseau, sont autant de motifs propres à légitimer l'ordre établi par Brisson et adopté par Latham, Temminck, Le Vaillant et quelques autres ornithologistes. (GERBE, *Dict. pitt. d'Hist. nat.*)

Les Pigeons forment donc un ordre. Swainson, à la suite des Passereaux, institua ensuite un ordre de *Rasores*, qu'il composa de quatre familles :

- 1° *Pavonidæ*;
- 2° *Tetraonidæ*;
- 3° *Struthionidæ*;
- 4° *Columbidæ*.

Cette dernière subdivisée elle-même en deux sous-familles :

- 1° *Columbinæ*;
- 2° *Megapodinæ*.

Lesson, suivant l'exemple de Swainson, avait établi dans ses Passereaux, sous le nom de *Passé-rigalles* au lieu de *Rasores*, un troisième sous-ordre qu'il subdivisait en deux familles :

- 1° *Colombes*;
- 2° *Mégapodes*.

M. Gray ne reconnaît qu'une famille :

Columbidæ.

M. Ch. Bonaparte, en 1850, de son ordre *Columbæ*, a fait deux tribus : l'une, qu'il nomme *Inertes*, consacrée à sa famille des *Dididæ*, composée des races éteintes, telles que le Dodo, etc.; l'autre, *Gyrantes*, formée de deux familles, les *Didunculidæ* et les *Columbidæ*, rentrant ainsi tout à fait dans le système de M. Gray. Mais depuis et tout récemment, M. Ch. Bonaparte, dans son *Schema systematicis Ornithologie*, communiqué, en octobre 1853, à l'Académie des sciences, et publié à la même date sans rien changer à cette division, a déplacé cet ordre, qu'il faisait suivre de celui des *Gallinæ*, en le rangeant entre les *Passeres* et son nouvel ordre des *Herodiones*.

Quant à nous, nous ne saurions diviser notre ordre des Pigeons, qui est par trop naturel, pour recevoir le moindre élément étranger, et nous renvoyons les *Didinæ* et les *Didunculinæ* à d'autres ordres. Nous en retirons également un genre, *Verulia* de Flemming, admis encore par M. Gray et fondé sur une espèce très-problématique, la Colombi-Galline de Le Vaillant.

L'ordre des Pigeons ne se composera donc, pour nous, que d'une seule tribu :

Colombidés (*Columbidæ*).

Cet ordre a pour caractères généraux : un bec plus ou moins faible, grêle, droit, comprimé latéralement, couvert à sa base d'une membrane voûtée sur chacun de ses côtés, étroite en devant; la mandibule supérieure est plus ou moins renflée vers le bout, crochue ou simplement inclinée à sa pointe; des narines oblongues, ouvertes vers le milieu du bec, placées dans un cartilage qui forme une protubérance membraneuse plus ou moins épaisse, plus ou moins molle; des pieds marcheurs, souvent noirs, rouges dans la plupart; quatre doigts, trois devant, un derrière articulé au niveau des doigts antérieurs; des ailes médiocres ou courtes.

Presque tous sont essentiellement granivores; quelques-uns seulement mêlent des baies à ce régime. Il paraîtrait, d'après M. De Cossigny, qu'il en est qui vivent d'Insectes; ainsi, il aurait remarqué pendant plusieurs années que les Pigeons de l'intérieur de l'Île-de-France se nourrissaient de préférence avec des Escargots dont la grosseur égalait tout au plus celle d'un grain de maïs. Il est à peu près certain qu'il doit en être ainsi de beaucoup d'espèces, surtout dans les moments de disette. Les aliments ingérés dans un sac membraneux très-extensible subissent une sorte de macération qui rend leur digestion plus facile. Au reste, l'estomac des Pigeons, déjà très-muscleux par lui-même, susceptible, par conséquent, d'agir puissamment sur des substances alimentaires très-dures, est aidé dans ses fonctions digestives par les petits cailloux dont presque tous les granivores non triturateurs ont la précaution d'emplir leur gésier, dans l'intention sans doute d'accélérer la décomposition des aliments, par l'action immédiate qu'ils exercent sur eux.

D'après des observations faites sur des Pigeons domestiques, il est à peu près certain que ces Oiseaux, dans l'état de nature, doivent ne contracter qu'une union, à moins cependant qu'un accident funeste à l'un des deux ne force celui qui reste à s'engager dans un nouveau lien. Ce qui pourrait faire penser qu'il doit en être ainsi, c'est que, dans la généralité des cas, la ponte donne pour produit deux œufs, desquels éclosent un mâle et une femelle destinés à reproduire bientôt d'autres individus. Cependant, on ne peut rien dire de bien positif à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que, vers la fin de l'été, après les nichées et l'éducation des jeunes, les Pigeons se réunissent en troupes nombreuses, soit pour aller chercher ensemble des climats qui puissent leur offrir une température et une nourriture convenables, soit pour errer dans les bois et les champs voisins des lieux qui les ont vus naître. Ces sociétés, composées d'individus de la même espèce, où se trouvent pêle-mêle les mâles et les femelles, restent formées durant l'automne et l'hiver et ne se rompent qu'au retour du printemps. Alors, stimulés par les désirs qui renaissent, les couples se forment, se séparent et vont se cantonner dans des lieux convenables à leur reproduction. On ne peut reconnaître une différence fondamentale dans la manière dont les Pigeons font leur nid; il est toujours informe, presque plat et assez large pour contenir le mâle et la femelle; de petits rameaux, du gramin, des bûchettes légères le composent; les uns choisissent, au fond d'une forêt solitaire, un arbre élevé sur lequel ils puissent convenablement l'établir; les autres préfèrent les jeunes taillis, les bosquets; d'autres enfin le logent dans les crevasses des rochers, ou même dans les trous poudreux des ruines ou des vieux bâtiments, et quelques-uns le font à terre. La ponte, comme nous l'avons dit, est ordinairement de deux œufs; le mâle et la femelle se partagent le soin de l'incubation et de l'éducation des petits. Ceux-ci, dans les premiers temps de leur vie, couverts d'un duvet rare et ordinairement blanc, sont nourris dans le nid par leurs parents. Le premier aliment qu'ils reçoivent est une sorte de bouillie qui a une grande analogie avec le lait des Mammifères. Cette bouillie est en partie un produit sécrété par les cryptes muqueuses qui criblent la face interne des parois de l'œsophage, au moment où cet organe se dilate pour former le jabot. Les Pigeons ont une manière toute particulière de donner la becquée à leurs nourrissons; ces derniers, au lieu d'ouvrir largement leur bec, ainsi que le font presque tous les jeunes Oiseaux élevés dans un nid afin de recevoir leur nourriture, l'introduisent en entier dans celui de leurs parents et l'y tiennent légèrement entr'ouvert; de cette façon, ils saisissent les matières à moitié digérées que les nourriciers, par un mouvement convulsif qui paraît assez pénible et qui a quelquefois des suites dangereuses pour certaines races dont nous parlerons plus bas, chassent de leur jabot. Cette opération est toujours accompagnée d'un tremblement rapide des ailes et du corps. Les Pigeonneaux n'abandonnent le nid que fort tard et seulement lorsqu'ils essayent de saisir eux-mêmes leur nourriture.

Buffon a vu dans les Pigeons le modèle de presque toutes les vertus domestiques et sociales. « Tous, dit-il, ont des qualités qui leur sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs, la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque et l'amour sans partage du mâle et de la femelle; la propreté, le soin de soi-même qui suppose l'envie de plaire, l'art de se donner des grâces, qui le suppose encore plus; les caresses tendres, les mouvements doux, les baisers timides, qui ne deviennent intimes et pressants qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques instants après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties; un feu toujours durable, un feu toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties, le mâle aimant assez pour les partager et même pour se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute liaison durable : quels modèles pour l'homme, s'il pouvait ou savait les imiter! »

Certainement, rien n'est plus charmant que ce tableau par lequel on a voulu nous peindre les mœurs des Pigeons; mais, au charme du style, à l'élégance de la pensée, la vérité se trouve-t-elle unie? Ces Oiseaux sont-ils réellement l'emblème de la fidélité? leur feu est-il toujours durable, et tout le temps de leur vie est-il consacré à la reproduction et aux soins de leur progéniture? Les Pigeons domestiques, pour lesquels cette page de notre illustre auteur paraît avoir été écrite, sont quelquefois bien loin de répondre à la haute opinion qu'on se fait, soit de leur constance, soit de cet

amour réciproque et durable qu'ils semblent se témoigner par des baisers timides, mais lascifs. En effet, il arrive souvent, dit Boitard, qu'après avoir été plus ou moins longtemps accouplés, une femelle se dégoûte de son mâle; elle refuse d'abord ses caresses, puis, quelques jours après, le fuit et l'abandonne pour se livrer au premier venu, sans que l'on puisse en trouver d'autres raisons que le caprice.

« Il arrive encore, continue-t-il, qu'un Pigeon, ce modèle de constance et de chasteté, non-seulement est infidèle à sa compagne, mais encore la force à vivre en commun avec une rivale préférée; il les veille toutes deux et les force, en les battant, à lui rester fidèles, au moins en sa présence. » Ces faits, qu'il n'y avait pas lieu à citer encore, mais que l'occasion nous a, pour ainsi dire, forcés à consigner ici, prouvent au moins qu'on s'est permis quelquefois l'exagération à l'égard des Pigeons domestiques, lorsqu'on a voulu les prendre pour modèles dans l'histoire des mœurs qu'on avait à donner des Pigeons en général. Buffon n'est pas le seul auteur qui ait sacrifié la vérité à la poésie, la plupart de ses successeurs l'ont imité, et quelques-uns de ses devanciers avaient déjà introduit bien des fables dans leur histoire des Pigeons.

Selon nous, le vrai moyen d'éviter l'erreur, autant du moins qu'il est permis de le faire lorsqu'on analyse la nature, lorsqu'on la surprend dans ses actes, aurait été de s'attacher moins aux races domestiques qu'aux espèces vivant en liberté. L'on aurait pu voir alors que les poétiques emblèmes d'une constance à toute épreuve ont leur époque de bonheur et leurs jours d'indifférence. (GERBES.)

Nous n'avons pas la prétention d'énumérer toutes les diverses espèces de Pigeons domestiques et sauvages; mais nous ne saurions nous abstenir de dire quelques mots sur la prétendue origine de nos races domestiques. Nous ne nous piquerons point, à cet égard, d'un silence trop modeste; nous n'exprimerons pas non plus une décision trop présomptueuse. On ne blesse personne en exprimant sa conviction sincère; or l'expérience nous autorise à prétendre que toutes nos races d'Oiseaux et animaux domestiques ne sont point des développements, mais bien des créations. Nous croyons que Dieu a donné à l'homme des créatures susceptibles d'appropriation pour le servir et le nourrir, comme il lui a donné des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des bras pour travailler. Nous croyons que la volaille de basse-cour n'a pas plus d'affinité avec le Coq de bruyère que le Mouton n'en a avec le Mouflon, le Chien avec le Loup, le Pigeon à cravate avec le Pigeon des roches ou Biset sauvage. Peut-être est-ce une hérésie; mais nous comptons, en ce cas, sur la tolérance des philosophes, qui, nous l'espérons, ne voudront pas nous condamner trop promptement, à cause de nos erreurs, au fagot ou au bûcher dans l'intérêt de notre âme.

Les écrivains français les plus recommandables regardent le Pigeon bleu des roches comme le type de nos Pigeons domestiques, que Buffon et Temminck nous représentent comme le résultat de plusieurs croisements successifs. Et, d'après eux, tous les ouvrages modernes d'ornithologie ne manquent pas d'admettre sans examen et comme un fait hors de doute que nos Pigeons de volière descendent en ligne directe du Pigeon des roches, altéré peu à peu par l'effet de la domesticité. Mais aucun d'eux ne nous a démontré ni le degré d'identité, ni les points de contact qui ont pu se conserver ou s'effacer entre l'habitant des colombiers et ses premiers ancêtres. Les écrivains naturalistes, dont il est impossible de lire les œuvres sans plaisir et sans admiration, ont malheureusement reçu comme un meuble de famille cette opinion qu'ils transmettent à leurs disciples et que ceux-ci enseignent pieusement à leur tour. Les zoologistes ont trop à faire pour étudier les variétés des animaux convertis à la vie privée; aussi ont-ils, qu'on nous permette de le dire, admis trop facilement les assertions de personnes qu'ils regardaient, non sans apparence de raison, comme des autorités infailibles. Oui, nous le répétons, c'est peut-être une grande témérité que de douter que les savants français et leurs successeurs se fussent placés sur un terrain inattaquable, lorsqu'ils ont représenté toutes nos curieuses variétés de Pigeons comme dérivant du Biset sauvage, dégénéré par l'effet de la domesticité, d'un traitement spécial et de soins particuliers; mais qu'on écoute au moins nos raisons. (*Rev. brit.*, 1852.)

Brisson, et avec lui quelques écrivains naturalistes, ont pensé que le Pigeon romain, que nous ferons bientôt connaître, était une espèce primitive, et que, de lui et du Biset, avec ses variétés, étaient issues toutes nos races. D'autres auteurs les ont attribuées au mélange du Ramier et de la Tourterelle, du Biset et de quelques autres espèces étrangères; mais, pour que leur opinion ne tombât pas devant les faits, qui prouvent que le produit issu de deux espèces différentes, bien qu'appartenant

au même genre, est généralement infécond, et, par conséquent, incapable de se perpétuer dans le temps, ils ont supposé, et l'on pourrait dire admis, qu'il n'y avait pas d'espèces dans la nature, mais plutôt des races primitives. Une discussion sur la valeur de ces mots, sur ceux d'*espèce* et de *variété*, etc., ne serait peut-être pas inutile ici, si le cadre de notre travail ne s'y refusait.

Buffon, suivi par Mauduyt, après avoir admis qu'on doit regarder les Pigeons de volière et ceux de colombier, c'est-à-dire les grands et petits Pigeons domestiques, comme émanant de la même espèce, qui est le Biset, finit néanmoins par dire qu'il pourrait bien se faire que ce dernier, « le Ramier et la Tourterelle, dont les espèces paraissent se soutenir séparément et sans mélange dans l'état de nature, se soient cependant unies dans celui de domesticité, et que, de leur mélange, soient issues la plupart des races de nos Pigeons domestiques. »

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est de voir Buffon arriver à ce doute, après être parti de ce principe : que des individus engendrés de deux espèces différentes ne peuvent se reproduire. Or, si c'est là une loi que des expériences multipliées sur les animaux et les plantes mêmes ont démontrée invariable, pourquoi y aurait-il exception pour les Pigeons? (GERBES.)

Buffon, ainsi que l'observe Le Vaillant, n'est pas plus heureux dans ses efforts pour rapprocher les espèces étrangères de Pigeons de nos espèces européennes; ce qu'il est facile de prouver par le raisonnement de cet éloquent écrivain, qui, en énumérant les nombreuses variétés de nos Pigeons domestiques, dit expressément « qu'elles appartiennent toutes à l'art de l'homme et que la nature ne les aurait jamais pu produire. » Or, d'après cela, comment le même auteur peut-il, un peu plus loin, rapporter à nos Pigeons d'Europe un grand nombre d'espèces étrangères, qui, toutes, sont le produit de la nature seule; espèces bien plus différentes entre elles et de nos Pigeons européens que ne diffèrent entre eux tous ces Pigeons, qui n'ont pu être produits que par les soins multipliés de l'homme.

Quoi qu'il en soit, il s'agit d'examiner s'il devra être toujours vrai de dire, ainsi que le pense Gerbes, que nous venons de citer, que le Biset est la souche de tous nos Pigeons de colombier et d'un bon nombre de ceux de volière; et que, quant aux races, sur l'origine desquelles il règne encore beaucoup d'obscurité, nous devons nous borner à les considérer comme un fait acquis, sans nous engager dans les conjectures qui ne tendraient à rien moins qu'à éclaircir une question difficile à résoudre.

Nous croirions manquer à la tâche que nous nous sommes imposée en suivant la doctrine de notre savant ami, et, pour examiner cette question sans entièrement l'approfondir, nous nous bornerons à citer un article éminemment remarquable et par les formes que revêt sa critique mesurée, et par la clarté du style, dont nous regrettons d'ignorer l'auteur, inséré dans la *Revue britannique* de 1852, et auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts.

L'*Histoire naturelle générale des Pigeons*, de Temminck, dit-il, est assurément un excellent ouvrage, mais dans lequel l'auteur avoue ingénument son éloignement à étudier les Pigeons de volière. « Ce n'est, dit-il, qu'avec quelque dégoût que nous nous en occupons. On ne peut guère s'occuper de ces races dégradées que d'après de simples suppositions que l'on hasarde pour la plupart. » Mais, en histoire naturelle, des suppositions hasardées pour la plupart ne sont pas des arguments dignes d'être employés à l'appui des brillantes théories de Buffon. Après cet aveu de l'auteur, nous ne saurions avoir en lui une entière confiance, quand il considère « comme autant de descendants du Biset sauvage » tous les Pigeons de colombier, les diverses races de Pigeons de volière qui, par la forme du bec et des parties principales, ressemblent à cet Oiseau, le Pigeon domestique des naturalistes, la prétendue espèce de Pigeon romain ainsi que ses variétés, et le Pigeon des roches ou Rocherai. Ces Oiseaux, continue Temminck, produisent ensemble des individus féconds, qui se reproduisent à leur tour et forment, par l'entremise de l'homme, ces races particulières que nous remarquons dans les Pigeons de volière; ceux-ci se maintiennent par les soins qu'on prend de les assortir. Ce sont particulièrement ces Pigeons dont les différentes nuances sont presque innombrables. Les hommes, en les perfectionnant pour leur jouissance, ont multiplié ces races plus par luxe que par nécessité; ils ont altéré leurs formes, et leur sentiment de liberté s'est trouvé totalement détruit.

« Le produit en grand nombre est la source des variétés dans les espèces. Nos colombiers, peuplés par une quantité de Pigeons accoutumés et familiarisés avec ces bâtisses, ont successivement offert des variétés accidentelles, parmi lesquelles on aura choisi les plus belles et les plus particulière-

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
I. I. I. M.



Fig. 1. — Stournelle à collier.



Fig. 2. — *Camarhynchus*.



Fig. 3 — Pinson. (Mâle et femelle.)



Fig. 4. — Chardonneret. (Mâle et femelle.)

ment bigarrées. Celles-ci, isolées de la troupe, élevées avec des soins assidus et assorties suivant le caprice, ont successivement engendré toutes ces races particulières dont l'homme est le créateur, et qui, sans lui, n'auraient jamais existé. »

La répugnance de Temminck à étudier ces espèces domestiques l'a porté à se reposer avec trop de confiance sur l'opinion d'hommes tels que Buffon, Olivier De Serres et Parmentier. Le premier attribue au climat seul des transformations que nous regarderions aujourd'hui comme miraculeuses. Et, toutefois, quand Temminck, observateur judicieux, daigne penser par lui-même, il arrive à une conclusion qui ne cadre exactement ni avec les idées de ses prédécesseurs, ni même avec son *Discours sur l'ordre des Pigeons*. En voici une preuve : « Les Pigeons à cravate, dit-il, ne s'apparient pas volontiers avec les autres Pigeons. Cette race nous paraît avoir des caractères constants qui ne nous permettent guère de les soupçonner originaires du Biset sauvage. Le bec, extrêmement court, gros et dur, éloigne beaucoup ces Pigeons des autres races. Les difficultés que les amateurs éprouvent à les faire propager avec les diverses races venues du Biset, jointes à leur petite taille, détruisent en quelque sorte toute supposition à l'égard de leur identité spécifique. Nous ne saurions cependant nous permettre des conjectures sur l'origine de ces Pigeons à cravate; leur esclavage, qui remonte à des temps trop reculés, sera un obstacle à toute perquisition. »

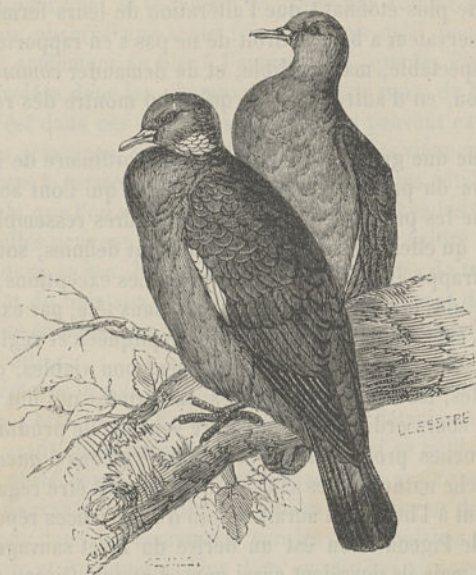


Fig. 20 et 21. — Ramier. (Mâle et femelle.)

Nous en demandons bien pardon à Temminck; mais parce que l'origine d'une race échappe à nos investigations, s'ensuit-il que nous devons accepter sans examen la première théorie qu'on nous présente? Lorsqu'un chimiste annonce au monde une découverte, un mode nouveau d'analyser ou de combiner tels ou tels atomes, on commence par l'écouter, soit; mais d'autres chimistes se mettent à vérifier sa leçon. S'ils obtiennent le même résultat que lui, ils admettent sans difficulté ses assertions, qu'ils répandent dans le monde savant; mais, s'ils échouent, ils déclarent ses démonstrations erronées, ils les repoussent et cherchent à les détruire.

Pour revenir à nos Pigeons, nous en avons, dans nos volières, de formes très-curieuses, et parfaitement différents les uns des autres. On nous dit qu'ils sont le produit du choix, de la combinaison, de certain mode d'éducation, de *soins particuliers assidus*, expression favorite de Temminck, et proviennent d'une autre race aussi différente d'eux-mêmes qu'ils le sont entre eux. Mais, pour nous con-

vaincre, il nous faut des preuves de cette transmutation, tout aussi bien que de l'expérience du chimiste. Aussi voudrions-nous qu'au moyen du choix, de la combinaison ou autrement, on créât (ce mot nous paraît hardi) une espèce, une race de Pigeons *vraiment nouvelle*, entièrement différente de celles qui existent aujourd'hui. La Société zoologique de Londres, toute riche, toute puissante, toute savante qu'elle est, ne l'a pas fait; l'expérience n'a donc pas été vérifiée, et l'on s'est trop hâté de conclure.

M. Yarrell, à qui la zoologie britannique est si redevable, a aussi négligé de s'occuper de nos Oiseaux vivant à l'état de domesticité. Tous les savants naturalistes semblent éviter délibérément d'approfondir leur histoire, et, lorsqu'ils sont forcés d'en parler, ils se montrent fort disposés à généraliser et à glisser trop rapidement sur cet objet, qui mériterait bien une attention sérieuse. Et pourtant M. Yarrell, tout aussi bien que Temminck, avance, sans en offrir la moindre preuve, « qu'il semble qu'il n'y ait aucune raison de douter que nos Pigeons domestiques proviennent primitivement du Biset sauvage. »

Chez quelques Pigeons, les changements ne se bornent point aux plumes, ils vont jusqu'à altérer les formes de leur structure. Comparez le *Calbutant* au *Messenger*, vous trouvez au premier une très-petite tête ronde, un bec court, cunéiforme, tandis que l'autre a la tête longue, ovale, et le bec long et droit. Si l'esclavage produit réellement des contrastes si frappants, n'est-on pas en droit de s'étonner qu'une nourriture abondante, bien préparée, ne fasse pas pondre aux Pigeons plus de deux œufs; il n'y aurait là rien de plus étonnant que l'altération de leurs formes; et pourtant cela n'a jamais lieu. Assurément l'observateur a bien le droit de ne pas s'en rapporter aveuglément à la simple assertion d'une autorité respectable, mais faillible, et de demander *comment, quand et où* ces races ont *d'abord été produites*, ou, en d'autres termes, qu'on lui montre des résultats zoologiques à l'appui des faits énoncés.

En effet, lorsqu'on allègue une grande déviation du cours ordinaire de la nature, il faut, pour mériter foi, exhiber une preuve du prodige et des circonstances qui l'ont accompagné. Or le cours ordinaire de la nature est que les produits de toutes les créatures ressemblent à leurs pères dans de certaines limites, qui, bien qu'elles ne soient pas exactement définies, sont cependant assez senties pour qu'un écart excessif frappe immédiatement les yeux. Les exceptions, assez rares, à cette règle, sont des animaux imparfaits, des monstres, ou défectueux, sans tête, par exemple, ou à deux corps, ou à membres superflus (toutes exceptions si bien définies, expliquées et réglées par le célèbre créateur de la science tératologique). Ces produits sont généralement non viables, et, à plus forte raison, improductifs. Dans les hybrides, issus de deux espèces ou variétés qui ont entre elles assez d'affinité pour propager ensemble, le cours ordinaire de la nature veut que le produit participe de toutes deux. Un couple de pigeons de roches produisant un couple de Pigeons à *queue de Paon*, serait un fait tellement contraire à la marche naturelle des choses, qu'il devrait être regardé comme un de ces prodiges dont nous parlions tout à l'heure, et aurait besoin d'expériences répétées pour être admis sans réplique. En avançant que le Pigeon-Paon est un dérivé du Biset sauvage, les naturalistes en font nécessairement un hybride; mais ils devraient aussi nous dire quel Oiseau connu a, pour le produire, prêté son concours au Biset. En se taisant sur ce point, ils nous enseignent bien qu'un prodige s'est opéré, mais ils se gardent d'en définir clairement le temps, le lieu et les moyens.

Le lecteur éclairé qui voudra juger avec impartialité cette question se demandera si les idées reçues par la grande majorité des naturalistes ne sont pas des hypothèses spécieuses, présentées avec art, plutôt qu'une série de faits justifiés par l'expérience. Si les preuves manquent, si la progression d'une variation si extraordinaire dans les formes et les habitudes de l'espèce primitive est, pour nous, insaisissable, nous pouvons bien, sans offenser personne, avouer notre scepticisme à l'égard de cette grande théorie d'un changement graduel dans la nature et la condition de tous les êtres animés.

Malgré nos objections contre une théorie qui nous paraît si contestable, nous professons pour les illustres écrivains dont nous parlons tout le respect qu'ils méritent. La science naturelle a grandi par eux; ils ont accompli la tâche difficile de classer et de décrire les formes existantes offertes à leurs observations. (*Rev. brit.*, 1852.)

Ces réflexions, dont nous adoptons entièrement la doctrine, nous amèneront, dans un autre travail, à faire quelques innovations que nous croyons indispensables dans la composition de l'ordre d'Oi-

seaux dont nous nous occupons, surtout à l'égard de prétendues variétés domestiques auxquelles on refuse le titre d'espèces.

On a plaidé souvent dans les contrées agricoles la cause des Pigeons fuyards, accusés pour être les plus grands ennemis des cultivateurs; on a démontré l'injustice de la proscription portée contre ces animaux et la fausseté des motifs sur lesquels avait été fondé l'arrêt de leur bannissement; on a observé avec vérité, et en leur faveur, qu'ils n'étaient point pulvérateurs; que, ne grattant jamais la terre, ils ne pouvaient découvrir le grain.

Extrêmement timide, le Pigeon ne peut donc que suivre de loin le semeur ou le moissonneur, et escamoter quelques grains à la dérobée, avant que la herse les ait recouverts, ou marcher à la suite des glaneurs pour profiter des grains que la secousse de la faucille aura détachés de l'épi. Cette espèce de picorée est certes très-innocente, et ne méritait pas toute la sévérité dont on a usé envers une race précieuse d'Oiseaux.

A quelque époque de l'année que l'on ouvre un Pigeon, soit au temps de la moisson, soit même à celui des semailles, on trouve toujours dans son estomac au moins huit fois autant de nourriture formée de la graine des plantes parasites qu'on en trouve en graminées à l'usage de l'homme, encore ce qu'on y rencontre de cette espèce est-il presque toujours de mauvais grain. On y trouve aussi une quantité assez forte de petits graviers ou de débris de pierres gypseuses qui servaient sans doute de noyaux à des molécules de sel, dont le Pigeon est très-friand.

Nous ne nions pas cependant que, si le Pigeon ne gratte pas comme la Poule, il écarte avec son bec, et qu'il suffit de l'avoir observé une seule fois pour voir qu'il peut parfaitement déterrer les graines; que ce n'est point seulement au blé, à l'avoine, etc., que les Pigeons s'attaquent; qu'ils se portent aussi par grandes volées dans les champs de fèves, de pois, de haricots et de toutes sortes de légumineuses, et que c'est dans ces champs surtout qu'ils peuvent causer des dommages; qu'ils cherchent et découvrent ces semences, non-seulement lorsqu'elles viennent d'être confiées à la terre, mais lorsqu'elles commencent à germer; et qu'alors ils dévorent les cotylédons.

Mais une opinion générale que l'on a souvent émise, c'est que chez les Oiseaux les grandes espèces compensent les dégâts qu'elles peuvent faire aux céréales par leur utilité comme aliments. C'est déjà dire que les Pigeons sont dans ce cas, bien que nous ne soyons pas du tout de l'opinion de ceux qui prétendent qu'ils font plutôt du bien aux récoltes qu'ils ne leur causent de dommage.

A ce point de vue, l'utilité économique des Pigeons fuyards compense avantageusement les dégâts qu'ils peuvent faire aux récoltes.

M. De Vitry, dans un mémoire lu à la Société d'agriculture de la Seine, a démontré, par un calcul très-simple et très-clair, la perte que la France avait faite en détruisant ou en dépeuplant les colombiers qu'elle possédait avant notre première révolution. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Au moment de l'arrêt porté contre les Pigeons fuyards, il y avait quarante-deux mille communes en France; il y avait donc quarante-deux mille colombiers. Je sais que dans les villes il n'en existait pas, et qu'on n'en voyait pas dans les communes rurales des environs de Paris; mais je sais aussi qu'on en trouvait deux, trois et quelquefois plus dans un très-grand nombre de villages; et je pense être bien loin de toute exagération en comptant un colombier par commune.

« Il y avait des colombiers où l'on comptait trois cents paires de Pigeons; mais, pour aller au-devant de toute objection, je ne compterai que cent paires par colombier, et seulement deux pontes par an, laissant la troisième pour repeupler et remplacer les vides occasionnés par les événements. Or cent paires par colombier donneraient un total de quatre millions deux cent mille paires; or chaque paire donnant facilement quatre Pigeons par an, il en résulte seize millions huit cent mille Pigeonneaux. Chaque Pigeonneau pris en nid au bout de dix-huit ou vingt jours, plumé et vidé, pèse quatre onces. Les quarante-deux mille colombiers fournissaient donc soixante-quatre millions huit cent mille onces d'une nourriture saine, et en général à un prix assez bas. On a vu le jeune Pigeonneau ne se vendre couramment que quatre sous dans plusieurs départements.

« Enfin, en divisant soixante-quatre millions huit cent mille onces par seize pour connaître le nombre de livres de viande dont l'arrêt contre les Pigeons nous a privés, on trouvera qu'à l'époque de leur proscription les colombiers entraient pour quatre millions deux cent mille livres pesant de viande dans la nourriture de la France, et diminuaient d'autant la consommation des autres substances animales.

« Il résulte un autre dommage de la suppression des colombiers, la perte de leur fiente, un des plus puissants engrais pour les terres qu'on destine à porter du chanvre, et qu'on a vu vendre dans certains départements au même prix que le blé. »

La colombine (c'est ainsi qu'on appelle la fiente de Pigeons) est en effet un des plus grands produits du colombier, et un des plus puissants engrais que nous possédions.

TRIBU UNIQUE. — COLOMBIDÉS.

Les Colombidés ne forment qu'un genre dans Linné; mais, démembré dans ces derniers temps, ce genre a été élevé au rang de tribu. Il est éminemment naturel et distinct, et se compose aujourd'hui de familles qu'il a fallu séparer les unes des autres, afin d'apporter plus d'ordre dans la connaissance de leurs rapports. Leach proposa le nom de *Colombinées*, Duméril celui de *Péristères*, et Vieillot celui de *Colombins*, à l'ensemble des races de Colombes. Buffon n'en a connu que fort peu d'espèces, et encore il se borne plutôt à mentionner quatre à cinq races étrangères qu'à les décrire, et les renseignements qu'il présente à leur sujet sont fort incomplets. Il n'en est pas de même de ses articles du Pigeon, du Ramier et de la Tourterelle, tracés avec une connaissance parfaite de tout ce qui intéresse dans l'histoire de ces animaux.

Le nombre des Pigeons ou Colombes est aujourd'hui considérable, et il s'accroît chaque jour. Les espèces les plus brillantes par leur coloration, les plus riches par l'éclat et leurs couleurs, les plus élégantes par leurs formes, sont venues s'accumuler dans nos collections. Réparties sur toute la surface du globe, il n'est pas un coin de la terre qui n'en nourrisse des espèces variées; et, comme toutes les Colombes paraissent avoir, à quelques nuances près, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même genre de vie, il en résulte que les documents que nous aurons à fournir sur elles offriront peu de variétés.

Le Vaillant le premier, comprenant les divisions naturelles auxquelles se prêtaient les Pigeons, les érigea au rang d'ordre et proposa trois familles : la première, celle des *Colombes*, ou Pigeons proprement dits; la seconde, des *Colombars*, dont le bec est plus gros, plus dur, le tarse plus court et plus rebordé; et la troisième, des *Colombi-Gallines*, pour les espèces plus voisines des Gallinacés, se tenant à terre, ayant un bec flexible et grêle et les pattes assez longues.

Cuvier adopta cette classification, que suivit également M. Temminck dans son somptueux ouvrage enrichi de figures par madame Pauline De Courcelles, et si heureusement complété depuis par Florent Prévost, avec le concours du brillant pinceau de son frère Alphonse.

Cette tribu correspond à la famille des *Colombini* de Vieillot, qui n'y admettait que trois grands genres : Tréron, Pigeon et Goura, et à la sous-famille *Columbinæ* de Swainson, qui l'a composée le premier des genres suivants :

1° *Ptilonopus*, Swainson;

2° *Columba*;

3° *Turtur*, Selby;

4° *Peristera*, Selby;

5° *Ptilophyrus*, Selby;

6° *Chionis*, Forster;

correspondant assez à autant de nos familles, la plupart de ces genres se subdivisant en plusieurs sous-genres.

Lesson simplifia, en la régularisant, la méthode de Swainson. Ainsi, ses Colombes ou Colombidées ne formaient qu'un genre divisé en trois sous-genres :

1° Vrais Pigeons (*Columba*);

2° Colombars, Le Vaillant; *Treron*, Vieillot;

3° Lophyre (*Lopnyrus*), Vieillot;

chacun se subdivisant en plusieurs sous-genres, ce qui, par le fait, élève ces genres à la valeur des familles actuelles.

M. Gray, insérant de nouveaux éléments dans les *Columbidæ* des auteurs, a cru pouvoir en faire cinq sous-familles, qui sont :

- 1° *Treroninæ*;
- 2° *Columbinæ*;
- 3° *Gourinæ*;

représentant exactement jusqu'ici la division de Lesson; puis :

- 4° *Didunculinae*;
- 5° *Dodinae*;

nous ne savons trop pour quels motifs.

Le docteur Reichenbach, qui a établi une tribu des *Columbariæ*, qu'il place entre celle des *Gallinariæ* et celle des *Rallariæ*, la divise en cinq familles

- | | |
|---------------------------------|-------------------------|
| 1° <i>Grallariæ Palumbinæ</i> ; | 4° <i>Penelopinae</i> ; |
| 2° <i>Treroninæ</i> ; | 5° <i>Megapodinae</i> ; |
| 3° <i>Peristerinæ</i> ; | |

rentrant de la sorte dans le système de Lesson.

Enfin, M. Ch. Bonaparte, qui, en 1850, ne reconnaissait qu'une sous-famille dans ses *Columbidæ*, celle des *Columbinæ*, vient tout récemment de les diviser en quatre familles

- 1° *Treronidæ*;
- 2° *Columbidæ*;
- 3° *Calenatidæ*
- 4° *Gouridæ*;

subdivisées elles-mêmes en plusieurs sous-familles.

Ainsi les *Treronidæ* en forment trois :

- 1° *Treroninæ*;
- 2° *Ptilopodinæ*;
- 3° *Alectrænadinæ*.

Les *Columbidæ* six :

- | | |
|--------------------------|-----------------------|
| 1° <i>Lopholaiminæ</i> ; | 4° <i>Turturinæ</i> ; |
| 2° <i>Carpophaginæ</i> ; | 5° <i>Zenaidinæ</i> ; |
| 3° <i>Columbinæ</i> ; | 6° <i>Phapinæ</i> . |

Les *Calenadinæ* une seule :

Calenadinæ.

Et les *Gouridæ* également une unique :

Gourinæ.

C'est au système de Lesson que nous nous rattachons, en ne reconnaissant dans nos *Columbidæ* que trois familles :

- 1° Tréroninés ou Colombars (*Treroninæ*);
- 2° Colombinés ou Vrais Pigeons (*Columbinæ*);
- 3° Gourinés (*Gourinæ*).

PREMIÈRE FAMILLE. — TRÉRONINÉS OU COLOMBARS.

Le Vaillant, fondateur de cette famille, la seconde de son système, en énonçait ainsi la proposition :

La seconde famille, très-nombreuse en espèces, sous le nom de *Columbars*, comprendra tous les Pigeons à bec épais, dont les deux mandibules, se renflant dans la forme très-particulière de celui du Pique-Bœuf, forment ensemble une sorte de pince solide. Les Pigeons de cette famille ne diffèrent pas seulement des autres par la forme du bec, mais ils s'en distinguent encore par leur tarse court, épais, et par leurs doigts larges et plats, réunis en partie à leur base, et formant une sorte de plante du pied épatée, comme l'est à peu près celle du Calao et des Martins-Pêcheurs. Ces Pigeons Colombars ne se nourrissent absolument que de fruits et ne quittent pas les grands bois.

Les éléments composant cette famille sont analogues à ceux dont Swainson formait son genre *Ptilonopus*, dont les sous-genres étaient :

- 1° *Vinago*, Cuvier;
- 2° *Sphenurus*, Swainson;
- 3° *Lophorhynchus*, Swainson.

Lesson a réduit ses Colombars à un seul genre. M. Gray, créateur de cette famille, l'a divisée en deux :

- 1° *Ptilonopus*;
- 2° *Treron*, Vieillot;

que le docteur Reichenbach a conservés.

M. Ch. Bonaparte, n'ayant encore rien publié de cette partie de son *Conspectus*, nous ignorons les détails de son système.

Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, M. Ch. Bonaparte divise cette famille en trois sous-familles :

- 1° *Treroninæ*;
- 2° *Ptilopodinæ*;
- 3° *Alectrenadinæ*;

renfermant, la première quatre genres :

- 1° *Butreron*, Ch. Bonaparte;
- 2° *Treron*;
- 3° *Sphenurus*;
- 4° *Leucotreron*, Ch. Bonaparte;

la seconde trois :

- 1° *Ptilopus*;
- 2° *Kurukuru*, O. Des Murs;
- 3° *Chrysænas*, Ch. Bonaparte

la troisième deux :

- 1° *Chlamydæna*, Ch. Bonaparte,
- 2° *Alectrenas*, Gray;

que nous réduisons aux genres suivants :

- | | |
|-------------------------------------|---|
| 1° Colombar (<i>Treron</i>); | 4° Colomgalle (<i>Alectrænas</i>), Gray; |
| 2° Ptilonope (<i>Ptilonopus</i>); | 5° Fourningo (<i>Furningus</i>), Chenu et |
| 3° Kurukuru (<i>Kurukuru</i>); | O. Des Murs. |

1^{er} GENRE. — COLOMBAR. *TRERON*. (Le Vaillant, Vieillot, 1816.)

Τρζζων, timide, colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, plus haut que large, comprimé sur les côtés, à mandibules robustes et également arrondies l'une vers l'autre à leurs pointes, la supérieure dépassant l'inférieure, à bords mandibulaires robustes et coupants.

Narines latérales, médianes, longitudinales, à protubérance membraneuse peu saillante.

Ailes médiocres, pointues, subobtusées, les trois premières rémiges régulièrement étagées et se suivant de très-près à la pointe, la troisième la plus longue de toutes et très-profondément échan-crée dans le milieu de la longueur de sa page interne.

Queue médiocre, plus ou moins régulièrement arrondie ou étagée.

Tarses courts, très-épais, largement scutellés sur le devant, de la longueur du pouce, légèrement emplumés au-dessous de l'articulation, à doigts soudés à leur base, les latéraux égaux et courts, le médian du double de longueur des tarses; pouce large et épaté; ongles médiocres, comprimés, ar-qués et peu aigus.

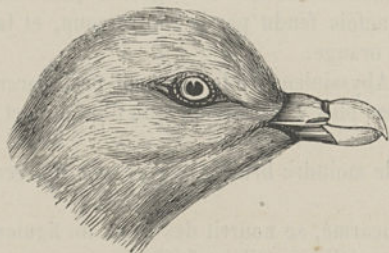


Fig. 22. — *Treron aromatica*.



Fig. 23. — *Treron aromatica*.

Ce genre, synonyme des genres *Vinago*, Cuvier, *Toria* et *Romeris*, Hodgson, comprend le genre *Sphenurus* de Swainson, et se compose d'une vingtaine d'espèces propres aux Indes, à l'archipel indien et à l'Afrique. Nous figurons le Colombar à queue pointue

Les Colombars se distinguent par un bec épais, large, et dont les deux mandibules, se renflant du bout, forment ensemble une pince solide, une sorte de tenaille souvent dentée sur les tranches, qui sert à ces Oiseaux à pincer les fruits dont ils se nourrissent. Ils ont aussi généralement la tête grosse et le cou court et renflé. Le tarse, chez eux, est court, robuste et noueux, et leurs doigts, particulièrement celui de derrière, sont larges, épatés, et ceux de devant sont comme soudés à leur base, ce qui leur forme un pied plat et chagriné en dessous, et donne à ces Oiseaux une forte assise. Ils se tiennent toujours au bois et vivent isolément par paires, mâle et femelle. Ils construisent leur nid dans des trous d'arbres. Le vol des Colombars est peu précipité, et ils montrent, dans cet exercice, quelque analogie avec les Geais ou les Rolliers, dont ils ont même le port et tous les mouvements lorsqu'ils sont perchés.

Leur ramage est une espèce de mugissement concentré qui diffère beaucoup du roucoulement vif et cadencé des autres Colombidés; et jusque dans leurs caresses on ne retrouve plus chez les Colom-

bars cette ardeur excessive, ces mouvements passionnés et ces gémissements langoureux qui précèdent et préparent une jouissance si voluptueuse pour les Pigeons en général, et qui les ont fait adopter comme l'emblème de l'amour heureux. Ce n'est donc pas sans raison que l'on a distingué ces Pigeons à gros bec des autres Pigeons, puisqu'ils en diffèrent autant par les formes extérieures, et bien plus encore par leur naturel et leurs habitudes. (LE VAILLANT.)

Quatre petits Colombars, que Le Vaillant dénicha un jour, vécurent tant qu'il trouva des fruits à leur donner; mais, aussitôt que ces fruits manquèrent, les Colombars moururent d'inanition, ayant refusé toute autre nourriture, car il essaya en vain de leur donner des graines de toutes les espèces, et même de la viande hachée, qu'ils refusèrent constamment.

Une autre espèce, le Waalia, d'après Bruce, fréquente le pays bas de l'Abyssinie, où il se perche sur les grands arbres et s'y tient tranquillement durant la chaleur du jour, de sorte qu'il est très-difficile de le découvrir, à moins qu'on ne le voie se poser. Les Waalias volent très-haut, et vont ordinairement par troupes. Ils recherchent une espèce de hêtre dont la graine sert à les nourrir. On ne les voit sur les montagnes que quand ils les traversent pour se rendre dans le sud et le sud-ouest de l'Afrique; ce qui a lieu au commencement de la saison des pluies. Alors on les voit passer en grand nombre. On croit que le climat des hauteurs de l'Abyssinie est trop froid pour eux, même dans la saison du beau temps; et l'habitude qu'ils ont de passer sur la côte de l'océan Atlantique, où il fait chaud, et où il tombe beaucoup moins de pluie que dans le Kolla, rend, selon ce voyageur, la chasse assez vraisemblable.

Quand les Waalias sont perchés au haut des grands arbres, les Abyssiniens ne peuvent leur faire aucun mal; mais ils se juchent ordinairement si près les uns des autres, que Bruce en tua six, et même davantage, d'un coup de fusil. Dès qu'on les tire ainsi, toute la bande plonge vers le chasseur et vient presque à le toucher, parce qu'elle ignore d'où part le coup. Alors, si on est bon tireur, on peut encore les atteindre parce qu'ils s'élèvent aussitôt au haut des airs; mais ils ne tardent pas à s'écarter, et, à moins qu'ils ne soient blessés, ils vont toujours se poser hors de la portée de la vue. Les Waalias sont excessivement gras, et, sans contredit, les meilleurs de tous les Pigeons. Quand on les tue, et qu'ils tombent sur le dos, leur estomac est quelquefois fendu par le contre-coup, et la graisse qui couvre le croupion se brise comme la pulpe d'une orange.

Quoique le Waalia soit bien certainement un Pigeon, les Abyssiniens ne le mangent pas, parce qu'ils le croient immonde; et, quand il est mort, ils n'osent pas plus y toucher qu'à un Cheval mort, de peur de se souiller.

Bruce ajoute qu'il ne l'a jamais entendu roucouler ni faire le moindre bruit. (*Voyage aux sources du Nil.*)

Enfin, le Colombar aromatique, d'après M. le comte de Bocarmé, se nourrit des fruits du figuier des Indes et des Pagodes. Il devient très-gras, et est un manger délicat qu'il est facile de se procurer dans toutes les parties de Java. Les œufs, au nombre de deux, sont blancs, et placés sur quelques bûchettes croisées dans un buisson ou sur un arbre peu élevé. On trouve ce nid dans les massifs des diverses espèces d'arbrisseaux épineux.

COLOMBAR A BEC NU. *TRERON NUDIROSTRIS* (Swainson, O. Des Murs et Chenu.)

Tête et corps en entier d'un vert olive plus ou moins nuancé de gris en dessus et de jaune en dessous; derrière du cou gris foncé, avec une teinte olive; cuisses d'un jaune pur; chaque plume de la région anale vert-olive, bordée de jaune pâle et de blanchâtre; tectrices caudales inférieures rousses, rectrices caudales supérieures gris foncé en dessus, bordées et terminées de vert-olive, noires en dessous, largement terminées de gris-blanc; petites tectrices alaires supérieures vert-olive foncé, suivi d'une tache violacée; moyennes vert-olive foncé, bordées de jaune pâle formant deux bandes transversales dont la première plus étroite; rémiges noires, légèrement bordées de jaune pâle sur une partie de leur longueur; bec moyen, assez crochu; mandibule supérieure dénudée, entamant les plumes du front, très-déprimée, rouge, la partie cornée d'un cendré bleu; mandibule inférieure rouge à sa base, terminée d'un cendré bleu; queue moyenne, carrée; ailes longues, à première et deuxième rémiges les plus longues; tarsi emplumés jusqu'à moitié de leur longueur seulement en avant, la

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — *Gubernatrix*.



Fig. 2. — *Catamblyrhynchus*.



Fig. 4. — *Estrela*. (Mâle et femelle.)

BU
LILLE



Fig. 5. — *Ammodromus*. (Mâle et femelle.)

partie dénudée rouge-orange, de même que les doigts; ongles forts et crochus, de couleur cornée.

Ce Colombar ressemble beaucoup au Colombar chauve; il habite l'Afrique méridionale et occidentale; se trouve au Gabon. (J. VERREAUX, *Revue et Magazin de Zoologie*, 1851.)

2^{me} GENRE. — PTILONOPE. *PTILONOPUS*. (Swainson, 1825.)

Πτελον, penne; πους, pied.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, mince jusqu'à son extrémité, où les deux mandibules s'arondissent et se recourbent l'une vers l'autre, très-comprimé, et du double plus haut que large.

Narines médiocres, linéaires et latérales.

Ailes médiocres, à première rémige courte, échancrée et falciforme dans sa dernière moitié, sub-obtuses; les troisième et quatrième rémiges les plus longues.

Queue courte, ample et carrée.

Tarses de la longueur du pouce, non scutellés, mais emplumés en devant et en arrière dans presque toute leur longueur; doigts soudés à la base, les latéraux presque égaux, courts, le médian du double de la longueur du tarse.



Fig. 24. — *Ptilonopus*.

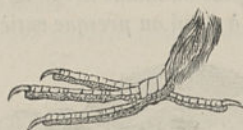


Fig. 25. — *Ptilonopus*.

Ce genre, synonyme du genre *Ptilopus*, Strickland, a été créé, pour une trentaine d'espèces de l'Australie et de l'Océan Pacifique, par Swainson, qui lui donnait pour type ce qu'il considérait comme une simple variété, nommée par lui *Varietas regina*, du *Ptilonopus purpuratus*, *Columba purpurata* de Gmelin et Latham, c'est-à-dire du Kurukuru de Temminck, la plus anciennement connue de toutes les espèces de ce groupe; mais, par suite de la création du genre suivant faite aux dépens du genre *Ptilonopus* de Swainson, celui-ci se trouve réduit par nous à dix-sept espèces. Nous figurons le Ptilonope hypogastre.

Les Ptilonopes, et les Kurukurus qui les suivent, sont, parmi les Colombidés, ceux qui offrent aux yeux les couleurs les plus vives et les plus agréablement réparties, mais où le vert domine généralement.

Ces Oiseaux semblent parfois accuser une origine commune, tant la répartition de leurs couleurs affecte une uniforme régularité, ce qui a pu faire dire avec quelque apparence de raison à Lesson, à l'époque où il décrivit sa *Columba kurukuru*, var. *Taitensis*, « que cette Colombe, qui se trouve dans toutes les îles de la Malaisie et de l'Océanie, depuis les Moluques, les Philippines et les Mariannes, jusqu'aux Sandwich et aux îles de la Société, et qui, en tout lieu, est identique par l'ensemble de ses formes et les masses de couleurs de son plumage, offre partout des nuances si variées, qu'elles ont déjà cent fois torturé les naturalistes systématiques, aux définitions précises desquels elle semble vouloir échapper. » (*Voyage de la Coquille*.)

Mais il paraît infiniment plus vrai, ainsi que l'a reconnu plus tard le même ornithologiste, que chacun de ces archipels a ses variétés constantes, et que force est de les décrire comme espèces distinctes.

Toutes sont remarquables par une calotte purpurine presque toujours entourée d'une bande étroite, ou jaunâtre ou blanchâtre.

Toutes fréquentent les coteaux boisés ou les vallons déserts; vivent exclusivement de fruits, les

unes de figues et de bananes, les autres du fruit rouge d'une orangine épineuse (*limonia trifoliata*), qu'elles transportent partout et qu'elles contribuent, par ce moyen, à multiplier d'une manière fort incommode.

« Dans nos promenades, disent Quoy et Gaimard, nous distinguons le Kurukuru des Mariannes, sans le voir, à ses roucoulements si plaintifs, qu'ils ressemblaient à de vrais gémissements. » (*Zoologie de l'Uranie.*)

Les Taitiens et tous les insulaires de l'océan Pacifique les apprivoisent facilement, et se servent de leurs plumes comme d'objets de parure.

5^{me} GENRE — KURUKURU. *KURUKURU*. (O. Des Murs et Fl. Prévost, 1850.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec grêle et légèrement renflé à son extrémité, comme dans le genre Ptilonope.

Narines médianes, obliquement percées sur le bord extérieur de la membrane qui recouvre les fosses nasales.

Ailes médiocres, subobtusées; la première rémige très-brève et falciforme, la plus courte; les troisième et quatrième les plus longues.

Queue plus ou moins arrondie ou flabellée

Tarses à demi ou presque entièrement emplumés.



Fig. 26. — *Kurukuru*.



Fig. 27. — *Kurukuru*.

Plumes du cou et de la poitrine roides, et échancrée à leur extrémité, qui est bifide.

Nous avons établi ce genre, en 1850, dans la partie ornithologique du voyage de la *Vénus*, en nous appuyant des considérations suivantes :

Le genre *Ptilonopus* de Swainson, adopté par tous les ornithologistes, a été destiné par son auteur à renfermer les Colombidés, offrant pour tous caractères des ailes médiocres, à première rémige très-brève, la plus courte, et tellement échancrée intérieurement, qu'elle en devient courbe et presque falciforme; à becs grêles et à tarses presque entièrement emplumés.

A prendre dans les termes de la caractéristique de Swainson, nul doute que son genre *Ptilonopus*, tel que l'a composé M. G. R. Gray, ne soit rigoureusement exact. Mais on remarquera que, parmi les espèces qui y figurent, il en est qui possèdent seules un caractère unique et des plus tranchés dans la conformation de leurs plumes pectorales, caractère véritablement suffisant pour en constituer un genre à part.

Nous pensons donc que le genre *Ptilonopus* demanderait, pour plus d'exactitude et de clarté, à être divisé en deux parties.

La première comprendrait les vrais Ptilonopes, tels que les a définis l'ornithologiste anglais, et conserverait son nom générique de *Ptilonopus*.

Et il conviendrait de composer la deuxième des espèces qui, aux caractères assignés aux Ptilo-

nopes, joindraient ce caractère si singulier que présente notamment le Kurukuru (*Columba purpurata*) dans la ptilose de sa région pectorale; nous voulons parler de la forme des plumes de cette partie, qui présentent toutes l'aspect de plumes dont le rachis serait coupé à peu de distance de sa pointe, qui se trouverait ainsi dépassée par la longueur des barbules de droite et de gauche, et ne figurerait plus alors qu'un V renversé Δ , dont l'extrémité subsistante du rachis serait le sommet. Il est même remarquable que le nombre de ces espèces ne laisse pas que d'être considérable, et comprend près de la moitié de celles rangées jusqu'à présent dans le genre *Ptilonopus*, toutes espèces appartenant exclusivement aux archipels de la mer du Sud. Cette seconde partie prendrait pour nom générique celui de *Kurukuru*, imposé par M. Temminck à celles des espèces les plus anciennement connues qu'il ait figurées le premier.

Le genre Kurukuru renferme en effet treize espèces. Nous figurons le Kurukuru de Temminck. Leurs mœurs sont celles des *Ptilonopes*.

4^{me} GENRE. — COLOMGALLE. *ALECTROENAS*. (Lesson, 1831; Gray.)

Αλεκτωρ, Coq; οινας, Pigeon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fort, élargi, enveloppé à la base d'une peau nue; les deux mandibules s'arrondissant l'une vers l'autre à la pointe, mais peu bombées.

Narines en fente longitudinale presque parallèle à la commissure ouverte dans la membrane du bec vers le milieu, mais non surmontées de bourrelet.

Ailes allongées, aiguës; la seconde rémige la plus longue.

Queue rectiligne, médiocre.

Tarses courts, épais, à peine de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés: ceux-ci assez crochus et aigus.

Joues nues et papilleuses; plumes de la tête et du cou rigides, étroites, lancéolées, comme hérissées.

Ce genre, si heureusement créé par Lesson, ne se compose que de deux espèces. Nous figurons l'espèce type, le Colomgalle hérissé.

Le Colomgalle appartient à l'Afrique méridionale, et n'est que de passage dans le pays des grands Namaquois, où il ne niche pas, et où il n'arrive que vers la fin de décembre, et où il ne passe qu'un temps fort court. Il se couche au bois; mais il se répand en grande troupe dans les plaines, et se nourrit de baies et de semences, notamment de celles d'une espèce de liane fort commune dans tout le pays des Namaquois. (LE VAILLANT.)

COLOMGALLE HÉRISSE. *COLUMBIGALLUS FRANCIÆ*. (Latham, Chenu et O. Des Murs.)

Toutes les plumes du dessus de la tête et du cou jusque sur la poitrine sont blanches, à barbes chevelues, et se terminent par un long filet, de sorte qu'elles forment au mâle un toupet hérissé et une sorte de crinière que dans l'action il a la faculté d'ébouriffer totalement; ce qui donne à cet Oiseau, sous ce dernier aspect, l'apparence d'un Porc-Épic en défense. Le tour des yeux, qui est nu, et la base du bec sont d'un rouge vif; la queue, dont les côtés sont bleuâtres, ainsi que la naissance de chacune de ses plumes, est d'un rouge pourpre jouant au violet; les ailes, le dos et le croupion, ainsi que tout le dessous du corps, sont d'un beau bleu d'indigo, très-brillant en dessus et mat brunissant en dessous; le bout des mandibules est jaune; les tarses sont noirs; les pieds sont d'un rouge vineux; les yeux d'un jaune d'or. (LE VAILLANT.)

Longueur totale, 0^m,33.

Habite l'Afrique méridionale et occidentale, les îles africaines de l'océan Indien, et Madagascar.

5^{me} GENRE. — FOURNINGO. *FURNINGUS*. (D'après Buffon, O. Des Murs et Chenu.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, mince dans les deux tiers de son étendue, très-renflé et subulé à la pointe de ses deux mandibules.

Narines linéaires, membraneuses, à renflement à peine sensible.

Ailes assez longues, atteignant la moitié de la longueur de la queue, subobtusées; la troisième rémige la plus longue

Queue carrée et légèrement arrondie sur les côtés.

Tarses courts, emplumés dans plus des deux tiers de leur longueur.

Région oculaire recouverte d'une peau granuleuse nue

Ce genre, dont on ne connaissait jusqu'à ce jour que l'espèce dont nous avons pris le nom pour dénomination générique, en renferme aujourd'hui trois, toutes du sud-Afrique et de Madagascar, grâce à la description de deux espèces nouvelles que vient de publier J. Verreaux.

C'est avec raison que M. Gray, qui, dans son *Genera*, avait avec Le Vaillant rangé l'espèce type dans son genre Pigeon, l'a élevée depuis au rang de genre. Le Fourningo, en effet, dont nous avons pris le nom pour terme générique, offre tous les caractères généraux des vrais Colombars, surtout ceux du bec; c'est un véritable Tréroniné et non un Colominé, qui, en outre, a quelques caractères qui lui sont propres et que nous venons d'indiquer.

Ses mœurs mêmes, ou du moins le peu que l'on en connaît, ne permettent pas de l'isoler de la famille dans laquelle nous le plaçons.

Le Fourningo, dit Le Vaillant, n'arrive dans le pays de Cafres, sur le continent d'Afrique, que vers le mois de février; il n'habite que les grands bois, et se perche sur les arbres les plus hauts et les plus touffus; de sorte qu'il serait très-difficile de le découvrir s'il ne se trahissait lui-même par une sorte de roucoulement, ou plutôt de beuglement guttural, qui a quelque rapport au son de la trompe avec laquelle les pâtres rassemblent leurs bestiaux dans plusieurs campagnes de la France; mais, quoiqu'à ce cri lugubre on connaisse l'arbre qui recèle quelques Fourningos, il n'est pas toujours facile de les découvrir à travers le feuillage et de les tirer, d'autant plus encore qu'étant d'un naturel très-farouche, ils fuient au moindre bruit qu'ils entendent. Ils vivent indistinctement de fruits et de graines. (*Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

Nous citerons le Fourningo de Sganzin (*Furningus Sganzini*, J. et Ed. Verreaux); de Madagascar.

DEUXIÈME FAMILLE. — COLOMBINÉS.

Le Vaillant, qui le premier a créé cette famille, y comprenait sous le nom de Colombes tous les Pigeons proprement dits, c'est-à-dire tous les Pigeons vulgaires connus dans l'état de domesticité, quelle que soit leur origine supposée; les Pigeons sauvages ou Ramiers, et enfin les Tourterelles, qui ne sont que de plus petits Pigeons que les autres.

Swainson insérait dans son genre *Columba*, correspondant à peu près à cette famille, les sous-genres suivants :

- 1° *Geopelia*, Swainson;
- 2° *Ectopistes*, Swainson;
- 3° *Macropygia*, Swainson;

et dans son genre *Turtur* ceux-ci :

- 1° *OEna*, Selby;
- 2° *Chæmepelia*, Swainson,
- 3° *Leptotila*, Swainson;

en sorte que, quant à l'introduction des éléments de ces deux genres réunis, Swainson peut être considéré comme le fondateur de cette famille.

Lesson distinguait dans son sous-genre des vrais *Pigeons* douze races ayant la valeur de nos genres; ce sont :

- | | |
|---------------------|-----------------------|
| 1° Pigeons; | 7° Ptilinopes; |
| 2° Muscadivores; | 8° Tourterelles; |
| 3° Vraies Colombes; | 9° Colombi-Turtures, |
| 4° Colomgalles; | 10° Colombi-Gallines; |
| 5° Colombines; | 11° Colombi-Collins; |
| 6° Turverts; | 12° Nicombars. |

M. Gray a composé ses *Columbinæ* des genres :

- | | |
|-------------------------------|------------------------|
| 1° <i>Carpophaga</i> , Selby; | 5° <i>Geopelia</i> ; |
| 2° <i>Lopholaimus</i> , Gray; | 6° <i>Macropygia</i> ; |
| 3° <i>Columba</i> ; | 7° <i>OEna</i> ; |
| 4° <i>Ectopistes</i> ; | 8° <i>Turtur</i> . |

Ce sont les mêmes genres qu'a adoptés le docteur Reichenbach pour la composition de ses *Palumbinæ*, en y ajoutant le genres nouveaux suivants :

- | | |
|---------------------------|------------------------|
| 1° <i>Megalopræpia</i> . | 6° <i>Tænioœnas</i> ; |
| 2° <i>Myristicivora</i> ; | 7° <i>Lithoœnas</i> ; |
| 3° <i>Zonoœnas</i> ; | 8° <i>Ianthoœnas</i> ; |
| 4° <i>Strictœnas</i> ; | 9° <i>Patagiœnas</i> ; |
| 5° <i>Chloroœnas</i> ; | 10° <i>Lepidoœnas</i> |

M. Ch. Bonaparte, qui a divisé sa famille *Columbidæ* en six sous-familles :

- | | |
|--------------------------|-----------------------|
| 1° <i>Lapholaiminæ</i> ; | 4° <i>Turturinæ</i> ; |
| 2° <i>Carpophaginæ</i> ; | 5° <i>Zenaidinæ</i> ; |
| 3° <i>Columbinæ</i> ; | 6° <i>Phapinæ</i> . |

a composé la première d'un genre :

Lopholaimus;

la seconde de six genres :

- | | |
|-------------------------------------|--|
| 1° <i>Carpophaga</i> ; | 4° <i>Chlorophaga</i> , Ch. Bonaparte; |
| 2° <i>Hemiphaga</i> , Ch. Bonaparte | 5° <i>Alsocomus</i> , Tickel; |
| 3° <i>Megalopræpia</i> ; | 6° <i>Myristicivora</i> ; |

la troisième de quatorze genres :

- | | |
|-----------------------------------|-------------------------|
| 1° <i>Zonoœnas</i> ; | 8° <i>Livia</i> ; |
| 2° <i>Palumbus</i> , Kaup; | 9° <i>Columba</i> ; |
| 3° <i>Strictœnas</i> ; | 10° <i>Ianthoœnas</i> , |
| 4° <i>Dendrotreton</i> , Hodgson; | 11° <i>Patagiœnas</i> , |
| 5° <i>Chloroœnas</i> ; | 12° <i>Lepidoœnas</i> ; |
| 6° <i>Tænioœnas</i> ; | 13° <i>Macropygia</i> ; |
| 7° <i>Lithoœnas</i> ; | 14° <i>Ectopistes</i> ; |

la quatrième de six genres :

- | | |
|--|-------------------------------------|
| 1° <i>Turtur</i> ; | 4° <i>Geopelia</i> ; |
| 2° <i>Peristera</i> , Gray, <i>ex</i> -Swainson; | 5° <i>OEna</i> ; |
| 3° <i>Tympanistria</i> , Reichenbach; | 6° <i>Tomopeleia</i> , Reichenbach. |

C'est à ces quatre sous-familles que correspond notre famille des Colombinés.

De cette réunion de genres, nous n'adoptons que les suivants pour nos Colombinés :

- | | |
|--|--|
| 1° Dilophe (<i>Lopholaimus</i>), Chenu et O.
Des Murs; | 6° Rameron, <i>ex</i> -LeVaillant (<i>Strictœnas</i>); |
| 2° Muscadivore (<i>Carpophaga</i>), Lesson; | 7° Colombi-Turture (<i>Macropygia</i>), Les-
son; |
| 3° Ramier (<i>Columba</i>); | 8° Voyageur (<i>Ectopistes</i>); |
| 4° Picazuro, <i>ex</i> -Azara (<i>Picazurus</i>), Chenu
et O. Des Murs; | 9° Tourterelle (<i>Turtur</i>); |
| 5° Bizet (<i>Livia</i>); | 10° Macquarie (<i>Geopelia</i>); |
| | 11° Tourterelle (<i>Æna</i>). |

1^{er} GENRE. — DILOPHE. *LOPHOLAIMUS*. (O. Des Murs et Chenu, Gray, 1844.)

Λεφος, crête, crinière.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, volumineux, beaucoup plus haut que large; les deux mandibules arrondies l'une vers l'autre à leur extrémité; la base de la mandibule inférieure saillante et très-développée en dehors.

Narines en fente diagonale en travers du bec, ouverte à la base d'une boursoffure membraneuse, ovulaire et très-renflée.

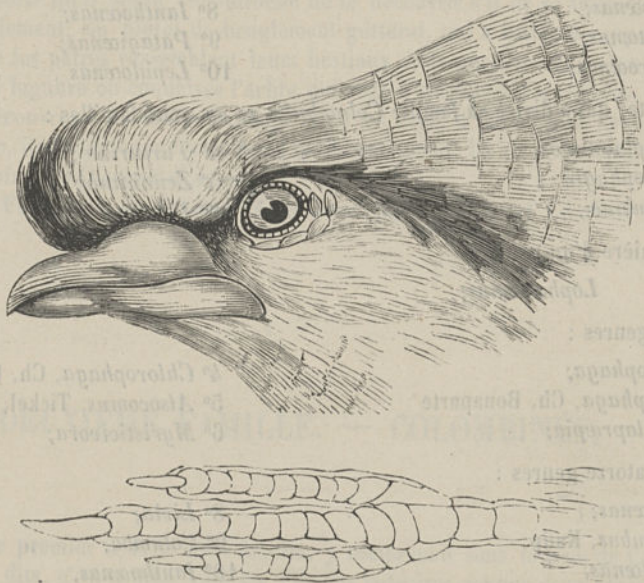


Fig. 28 et 29. — *Lopholaimus antarcticus*.

Ailes allongées, subbotuses; les deux premières rémiges étagées, la troisième la plus longue.

Queue longue et arrondie.

Tarses plus courts que le doigt médian et à moitié emplumés.

Une huppe garnissant tout le sommet de la tête depuis le front jusqu'à la nuque.

Ce genre, créé originairement par Swainson (1837) sous le nom de *Lophorhynchus*, précédemment employé, et qui a dû faire place à celui de M. Gray, ne repose que sur une seule espèce, dont les caractères sont assez remarquables.

Le principal de ces caractères est une huppe de larges plumes coupées carrément garnissant tout le sommet et toute la largeur de la tête depuis les yeux jusqu'à la nuque, et accompagnée sur le devant du front d'une touffe de longues plumes effilées en arrière desquelles la huppe paraît implantée.

Le second de ces caractères, beaucoup plus zoologique, et sur lequel on n'a pas encore insisté, c'est la conformation de la base mandibulaire inférieure qui a la forme qu'elle affecte en exagération chez les Rhampocèles ou Jacapas, mais en général chez un grand nombre de Conirostres. Cette conformation, qui ajoute une grande force au jeu des mandibules, est un indice de la résistance qu'opposent au bec les fruits ou les graines dont le Dilophe fait sa principale nourriture.

Sous le rapport du caractère du bec, ce genre sert assez heureusement de transition dans notre système pour passer des Conirostres aux Pigeons.

Le peu de connaissance que l'on ait sur les habitudes de ce Colombidé nous vient de J. Verreaux, et ce sont ses notes que nous allons reproduire.

Cette espèce est excessivement nombreuse dans les environs d'Adélaïde; elle s'y rencontre fréquemment par bandes de trente à quarante, et, quoique vivant dans les bois de moyenne futaie, il est plus ordinaire de les voir dans les plaines, où elles cherchent les semences qui servent à leur nourriture; il arrive même parfois qu'elles causent beaucoup de dégâts parmi les champs nouvellement ensemencés. Les colons sont alors obligés de se servir d'épouvantails pour les éloigner. Dans d'autres saisons, les Lophotes fréquentent de préférence les bois où ils trouvent des baies; ils mangent aussi les graines de plusieurs espèces de plantes parasites qui croissent en abondance sur les arbres; mais alors leur chair est de mauvais goût. (*Zool. tasm. et austral.*, mss.)

Le même voyageur a eu occasion d'en voir en assez grand nombre en état de domesticité chez un marchand de Sydney; ils paraissent vivre en assez bonne intelligence avec d'autres espèces; ils étaient si familiers, qu'ils venaient prendre leur nourriture presque dans la main; les mâles couvaient alternativement avec les femelles comme tous les Colombidés.

Nous citerons le Dilophe antarctique (*Lopholaimus antarcticus*, Shaw, Gray), de la Nouvelle-Hollande, surtout vers les montagnes Bleues.

2^{me} GENRE. — MUSCADIVORE. *CARPOPHAGA*. (Lesson, Selby, 1855.)

Καρφοζ, fruit; φάγω, je mange.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, robuste, assez renflé en dessus et comprimé sur les côtés; surmonté parfois à sa base d'une caroncule graisseuse de forme globulaire et arrondie.

Narines libres et médianes.

Ailes larges, aiguës; la première rênige la plus courte; la seconde et la troisième les plus longues, dépassant un peu le croupion.

Queue toujours ample, rectiligne ou échancrée au milieu, composée de rectrices larges et fermes.

Tarses robustes, garnis en avant de larges scutelles, emplumés ou nus, et seulement parfois recouverts dans le repos par les plumes tibiales; de la longueur du pouce; doigts soudés à la base, allongés, le médian du double plus long que le tarse; ongles forts.

Ce genre, synonyme des genres *Ducula* et *Rinopus*, Hodgson, renferme trente espèces de l'Inde,

des Moluques, des Célèbes, de l'Australie, de la Malaisie et de l'Océanie. Nous figurons le Muscadivore de Zoé.

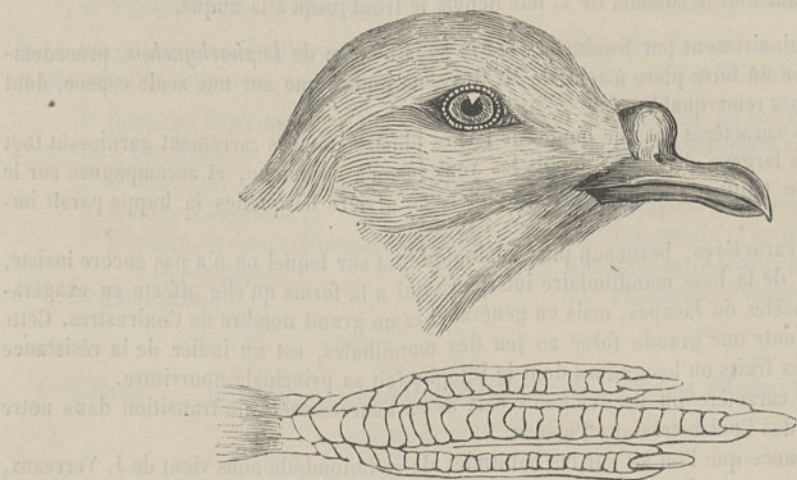


Fig. 50 et 51. — *Carpophoga anea*.

Les Muscadivores forment, dans la grande tribu des Colombidés, un groupe bien caractérisé par sa manière d'être, qu'il est fort difficile de préciser, et qui cependant, lorsqu'on en a vu les individus, ne permet pas de le confondre avec aucun autre groupe. Le nom de *Muscadivore* rappelle l'espèce type la plus anciennement décrite par les auteurs. Ainsi, indépendamment des caractères qui précèdent, les Colombidés de cette section ont une forte taille, un plumage métallisé ou rigide, et alors il est blanc; un bec surmonté, chez quelques espèces, à sa base d'une caroncule graisseuse qui se développe au temps des amours. (LESSON.)

Ils ne se nourrissent que de baies et de noix muscades au temps de leur maturité. Quant à ces dernières, il paraît positif que ceux qui s'en nourrissent ne digèrent que l'enveloppe extérieure des noix; qu'ils les rendent entières, à l'enveloppe près, sans avoir éprouvé une altération qui les empêche de germer, quand ils les rendent par hasard sur un terrain où elles peuvent croître; et c'est par cette raison, dit Sonnerat, que, n'ayant pu détruire le Muscadivore bronzé ou des Moluques, ainsi qu'une autre espèce qui se nourrit également de muscades, il est impossible d'empêcher que ces Oiseaux ne transportent de ces noix dans les lieux où on en a détruit les plans.

Le Colombar magnifique, d'après J. Verreaux, est assez abondant aux alentours de Port-Macquarie; on en tue un grand nombre dans les mois d'avril, de mai et de juin; il se tient le plus souvent sur les grands arbres pendant le jour, et ce n'est guère que le matin et le soir qu'on en voit trois ou quatre ensemble venir sur les vignes sauvages manger les graines ou les baies dont ils sont très-friands; aussi restent-ils pendant toute la saison dans cette localité; son roucoulement ressemble à celui du Pigeon ordinaire, ou à peu de chose près. C'est une de ces espèces qui ne descendent jamais ou très-rarement sur le sol, et qui, au contraire, se tiennent le plus souvent sur les branches les plus élevées. Son naturel est méfiant et farouche; aussi ne le voit-on jamais en cage. Cette espèce ne vient pas dans les environs de Sydney, et paraît plus abondante vers le nord que vers le sud. Elle émigre, vers le mois de septembre, pour les régions plus chaudes de l'Australie; et, à cette époque, il n'est pas rare d'en voir des bandes de cinquante à soixante, et même plus, disparaître dès les premiers rayons du soleil: les bandes sont assez distinctes; ainsi, il est ordinaire de voir les jeunes de l'année précédente faire bande à part des adultes. Ces jeunes sont assez délicats à manger, et les naturels en détruisent un grand nombre avec leur *boumarang*.

Une autre espèce, assez commune à la Nouvelle-Zélande, le Muscadivore géant, est si abondante

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — *Paradoxornis*.



Fig. 2. — *Veuve concolore*.

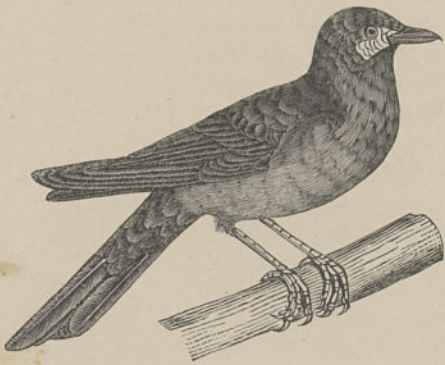


Fig. 3. — *Troupiale*.



Fig. 4. — *Tephrodornis*.

dans certaines localités, qu'un bon chasseur peut en charger un carnier en moins d'une demi-heure: c'est ce qui arriva à plusieurs des officiers du *Rhin*, alors sous le commandement du capitaine Bérard. Sa chair, quoique délicate aussi, ne l'est pas dans toutes les saisons, probablement à cause de son genre de nourriture à certaines époques; car certaines baies dont se nourrit cette espèce sont très-dangereuses, et il y en a même une ressemblant à de la vigne sauvage, qui, au dire du docteur Stephenson, est un violent poison pour l'homme. Cette espèce se tient presque toujours dans les grands bois, et, quoique très-commune, elle est fort difficile à découvrir lorsque le feuillage est épais. Il est arrivé au major Arnoux d'en tuer plusieurs sur le même arbre sans que les autres changeassent de place, surtout dans les contrées peu chassées. Ce Muscadivore émigre à certaines époques de l'année. C'est sur les arbres qu'il construit son nid, qui, quoique grand de volume, est peu épais et fort mal fait; les œufs sont au nombre de deux. Les naturels des îles Salomon se servent de ses plumes pour ornement. (*Zool. tasm. et austr.*, mss.)

Enfin, le Muscadivore marin couvre par essaims les rochers et les plages du littoral de quelques îles de l'archipel des Indes. M. Reindwardt, qui l'a observé aux Moluques et sur la côte sud-ouest de Java, où parfois ses volées couvrent un espace considérable du littoral, dit qu'il est de passage et que ses migrations sont régulières, suivant les époques de l'année. Il se nourrit de fruits d'*Eugenia*, et plus particulièrement de ceux de l'*Eugenia crassiformis*; il mange aussi des muscades.

Nous citerons le Muscadivore à tête grise (*Carpophaga poliocephala*, Gray).

3^{me} GENRE. — RAMIER. *COLUMBA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, mince à sa base et comme formé de deux pièces dans son ensemble; les deux mandibules arrondies l'une vers l'autre, mais la supérieure beaucoup plus que l'inférieure.

Narines percées en fente longitudinale et horizontale, recouvertes d'une lame renflée et convexe, séparée de celle du côté opposé par un profond sillon.

Ailes allongées, pointues, subobtusées; la première rémige profondément échancrée dans la dernière moitié de sa longueur; la troisième la plus longue de toutes.

Queue ample, arrondie ou rectiligne, mais stabellée.

Tarse presque égal au doigt médian, légèrement emplumé au-dessous de l'articulation; les latéraux soudés à la base; ongles assez longs et courbés.

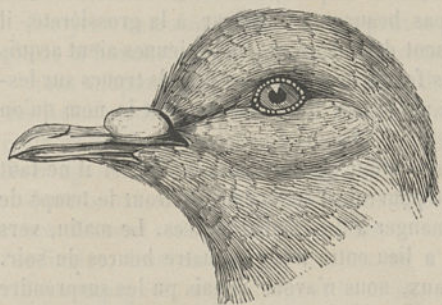


Fig. 52. — *Columba enas*.



Fig. 53. — *Columba enas*.

Le genre, synonyme du genre *Palumbus*, Kaup, a pour type principal le Ramier, dont les mœurs (que nous allons rapporter d'après les propres observations de Gerbes) nous donneront un aperçu de

celles des autres espèces du genre, qui en renferme vingt-huit communes à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique.

Les Ramiers, répandus dans toute l'Europe, sont abondants en France, surtout vers l'automne. Cependant, durant cette époque, il n'est pas rare d'en trouver encore quelques-uns qui bravent, au milieu de nos forêts, les intempéries de la saison. Même à Paris, l'on en voit qui n'abandonnent jamais les jardins du Luxembourg, des Tuileries et les Champs-Élysées. Ces Ramiers sont tellement familiarisés avec le bruit et la voix de l'homme, qu'ils ne s'en effarouchent nullement et qu'on les y voit, en tout temps et en toute saison, faire leur domicile habituel des arbres qui ornent les promenades publiques. Ils y vivent en compagnie des Corneilles et des autres Oiseaux. Mais, ordinairement, les Ramiers émigrent en octobre et en novembre, pour ne réparaître qu'en février, époque de leur pariade. Si l'on jugeait du caractère de cette espèce par les individus qui se reproduisent dans nos jardins publics, l'on serait naturellement conduit à conclure qu'elle est peu défiante et même familière; car elle se perche à peu de distance des promeneurs, vague à tous ses besoins sans distraction, s'y livre aux douces impulsions de la nature, etc. Mais l'on acquerrait une opinion contraire en observant ceux qui habitent nos forêts loin du voisinage de l'homme; là, leur naturel étant dans toute sa pureté, ils se montrent défiants, soupçonneux et farouches.

Les Ramiers se nourrissent de glands, de faines et même de fraises dont ils sont très-friands. A défaut de ces aliments, ils s'attaquent à diverses espèces de graines, aux pousses tendres de différentes plantes, se jettent en bandes nombreuses sur les terres nouvellement ensemencées, sur les moissons, et y causent des dégâts. Ils ont ceci de particulier avec un grand nombre de Gallinacés, qu'ils vont pâturer à des heures réglées et chôment presque tout le reste du temps. Ils aiment à se percher sur les branches dépouillées de verdure qui sont à la cime des arbres. C'est surtout au lever du soleil et pendant les froides matinées de novembre, décembre et janvier, qu'on les voit, immobiles durant des heures entières, attendre sur les plus hautes cimes qu'un rayon vivificateur vienne leur rendre un peu de souplesse et de vigueur. Pendant la belle saison, ils se plaisent dans les arbres feuillés, et c'est là qu'ils établissent leur nid. La part que le mâle et la femelle prennent à la construction de ce nid mérite d'être rapportée. Nous ne dirons pas que, pour les Ramiers comme pour tous les autres Oiseaux, c'est toujours la femelle qui choisit la place où doit convenablement s'élever le berceau de leur progéniture; ce que nous dirons, c'est que, ce choix fait, le rôle de la femelle se borne à coordonner les matériaux que le mâle apporte. L'une ne s'écarte pas de la branche où elle veut jeter les premiers fondements de son nid, et l'autre se met en quête et parcourt tous les arbres des alentours. Lorsqu'il aperçoit des bûchettes mortes attachées à leur tronc (car nous venons de dire qu'ils n'emploient point celles qui sont à terre), il s'y porte, en choisit une parmi le nombre, la saisit avec ses pieds ou quelquefois même avec le bec, et cherche à la détacher, soit en appuyant dessus de tout le poids de son corps, soit en agissant sur elle fortement par des tractions répétées; s'il parvient à l'enlever, il l'emporte, la remet à la femelle, et repart pour continuer sans relâche, pendant des heures entières, le même manège. La femelle reçoit et dispose; elle est ouvrière et le mâle n'est que manœuvre. L'ouvrage, il est vrai, n'annonce pas beaucoup d'art; car, à la grossièreté, il réunit peu de solidité; il est quelquefois même complètement détruit avant que les jeunes aient acquis assez de force pour prendre leur essor. Il est vrai que les fortes branches, les grands troncs sur lesquels ce nid est presque toujours établi offrent alors un appui aux *Ramereaux* (c'est le nom qu'on donne aux jeunes Ramiers.)

La ponte n'est ordinairement que de deux œufs. L'incubation dure quatorze jours, et il ne faut qu'autant de jours pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes. Durant le temps de leur accroissement, le père et la mère leur apportent à manger à des heures réglées. Le matin, vers huit heures, ils prennent leur premier repas; le second a lieu entre trois et quatre heures du soir. Malgré les soins que nous avons mis à observer ces Oiseaux, nous n'avons jamais pu les surprendre venant appâter leurs petits à d'autres heures de la journée. Pendant les premiers jours, la femelle ne les abandonne pas et les réchauffe; plus tard, elle demeure dans les environs, à portée de les observer. Le mâle, qui trahit sa présence par un roucoulement fort et plaintif, l'assiste et la remplace auprès de ses jeunes.

Les Ramiers, pris au nid et élevés, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'a dit. Ils se familiarisent aisément et ne cherchent même point à s'envoler. On prétend que les anciens possédaient l'art de les

faire multiplier en captivité : l'on doit regretter la perte de cette connaissance économique, car ces Oiseaux sont un excellent gibier. Suivant Mauduyt, on pourrait y parvenir en donnant aux jeunes, pris dans le nid et élevés en domesticité, plus de liberté qu'on n'a coutume de leur en accorder, en les plaçant d'abord dans des taillis enfermés sous des filets, et resserrant par degrés les entraves des générations qui se succéderaient. (*Dict. pitt. d'Hist. nat.*)

Au moment de leur départ et de leur arrivée, leurs bandes sont excessivement nombreuses, et si compactes, que parfois elles font l'effet d'un nuage glissant sur le soleil.

PIGEON RAMIER. *COLUMBA PALUMBUS*. (Linné.)

Tête, cou, croupion et couvertures supérieures de la queue d'un cendré bleuâtre; dos et couvertures des ailes d'un cendré brun; derrière et parties latérales du cou d'un vert doré à reflets bleu et cuivre rosé; de chaque côté de la partie inférieure du cou, un croissant d'un blanc de plomb; bas du cou en avant et poitrine d'une couleur vineuse à reflets; ventre, flancs et sous-caudales d'un gris bleuâtre; bord des ailes blanc; rémiges primaires brunes et bordées de blanc, les secondaires d'un gris brun; queue d'un cendré foncé en dessus, passant au noir vers l'extrémité, avec une large bande transversale d'un gris bleuâtre en dessous; bec rouge de chair, avec le bout jaune-orange et les narines couvertes d'une sorte de poussière blanche; pieds rouges; ongles d'un brun de corne; iris jaune pâle. *Mâle en été.* (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,45.

Répandu dans toute l'Europe; commun en France.

Pond deux œufs obtus aux deux bouts, d'un blanc pur. Grand diamètre, 0^m,044; petit diamètre, 0^m,027.

Nous citerons encore le Pigeon colombin (*Columba œnas*, Linné); de l'Europe.

4^{me} GENRE. — PICAZURO ou RAMIRET. *PICAZURUS*. (Lesson, 1838; Chenu et O. Des Murs, 1853.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec grêle, mince, peu renflé au bout, assez dur.

Narines comme chez le Ramier.

Ailes subobtusées; les deuxième et troisième rémiges les plus longues, dépassant le milieu de la queue.

Queue ample, arrondie.

Tarses courts, scutellés; à demi emplumés; à pouce grêle.

Les yeux entourés souvent d'une petite espace dénué de plumes et grenu, qui communique à l'angle de la bouche; et souvent aussi le derrière du cou est revêtu de plumes écailleuses métallisées.

Nous adoptons cette coupe de Lesson, dont les espèces, dit-il, taillées à peu près sur le modèle des Ramiers, forment une petite tribu qu'on ne rencontre qu'en Amérique, depuis les Antilles et le golfe du Mexique, jusqu'au Paraguay, au Chili et aux îles de Chilôé. Ce genre renferme dix espèces. Nous figurons le Picazuro azuré.

Ces Oiseaux vivent par paires en bandes très-nombreuses, qui se séparent avec une entière indifférence. Ils sont sédentaires, farouches, et se perchent à la cime des arbres, qu'ils choisissent, pour l'ordinaire, desséchés ou peu feuillés. Ils n'entrent point dans les bois; ils fréquentent les plantages et les campagnes, et ils mangent le maïs nouvellement levé, d'autres graines, des fruits et même des morceaux de la chair crue du bétail que l'on tue dans les campagnes.

Picazu est le nom que les Guaranis donnent à tout grand Pigeon, et particulièrement à l'espèce type de ce genre; la dernière syllabe *ro* signifie *amer*, parce que la chair de cet Oiseau contracte de l'amertume quand il se nourrit de certains fruits. (D'AZARA.)

Nous citerons le Picazuro aux joues nues, Temminck (*Picazurus gymnophthalmos*, Chenu et O. Des Murs); du Brésil et du Paraguay.

5^{me} GENRE. — BISET. *LIVIA*. (D'après Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec mince allongé, de la longueur de la tête, très-peu renflé à son extrémité, qui est simplement infléchié et dépasse de beaucoup la pointe de la mandibule inférieure.

Narines linéaires, médianes, percées à la base d'une membrane subulée assez élevée.

Ailes allongées, surabondantes; la troisième rémige la plus longue.

Queue assez ample.

Tarses allongés, nus, de la longueur du doigt médian.

C'est l'espèce type de ce genre que Buffon a considérée comme la souche d'où découlent toutes nos races domestiques.

Ses mœurs et ses habitudes la distinguent suffisamment du Pigeon proprement dit et du Ramier pour motiver son élévation au rang de genre.

Elle existe rarement à l'état sauvage dans les contrées les plus peuplées de l'Europe, où elle vit, au contraire, dans une sorte de captivité volontaire dans les demeures que l'homme lui élève et qu'on nomme colombiers. Cependant on trouve l'espèce en question dans un état complet de liberté, vivant au milieu des rochers qui lui servent d'asile, et se livrant, quand la saison l'y invite, à des migrations lointaines. Les contrées montueuses et rocailleuses de quelques îles de la Méditerranée, et surtout Ténériffe, en nourrissent un assez grand nombre.

Les Bisets, qui vivent de toutes sortes de semences et de graines, préfèrent, pour faire leurs nichées, les lieux rocailleux qu'ils fréquentent; c'est dans les fentes ou les trous des rochers, dans ceux des vieilles masures ou des tours isolées, qu'ils pondent deux œufs entièrement blancs. Ils émigrent en octobre; à cette époque, on en voit arriver des bandes assez nombreuses dans nos départements méridionaux.

C'est le Biset ordinaire que l'on voit sous les arches du pont Neuf à Paris, où il s'est établi de temps immémorial, vaquer à ses besoins et faire tranquillement ses pontes. (GERBES.)

PIGEON BISET. *COLUMBA LIVIA*. (Linné.)

Plumage gris ardoisé, avec les côtés et le bas du cou vert et vert-violet, chatoyant suivant l'incidence de la lumière; croupion blanc; ailes barrées transversalement de noir et marquées d'une grande tache de même couleur sur les pennes les plus rapprochées du corps; rémiges et rectrices brunes, terminées de noir; la rectrice la plus latérale blanche en dehors dans la plus grande partie de son étendue; bec brun, avec la membrane qui recouvre les narines farineuse; pieds rouges; iris rouge-jaune. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,32.

Habite, en Europe, quelques côtes rocailleuses de la Méditerranée, de l'Angleterre et de la Norvège; est de passage accidentel en France, dans la Provence et le département des Basses-Pyrénées; se trouve aussi en Afrique; très commun à Ténériffe.

Pond deux œufs un peu plus renflés que ceux du Colombin et d'un blanc pur. Grand diamètre, 0^m,035; petit diamètre, 0^m,030.

6^{me} GENRE. — RAMERON. *STRICTOENAS*. (D'après Le Vaillant, Reichenbach, 1850.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, légèrement renflé seulement à l'extrémité de la mandibule supérieure, dont la pointe est allongée.

Narines en fente longitudinale, basales, sans renflement membraneux pour opercule.
Ailes allongées, atteignant presque l'extrémité de la queue, subobtusées; la troisième rémige la plus longue.

Queue courte et carrée.

Tarses plus courts que le doigt médian; doigts longs; ongles assez courbés et aigus.

Les yeux sont entourés d'une peau nue qui s'étend plus au-dessous qu'en dessus.

Le Rameron a une manière toute particulière de voler au-dessus des arbres, en décrivant une suite de paraboles marquées chacune par un cri particulier, qui ressemble au bruit que produit une poulie à laquelle on hisse un fort poids. Mais ce jeu n'a lieu que le matin et le soir; car durant la chaleur du jour il se tient tranquille perché sur les plus grands arbres, ou bien il vaque à ses besoins particuliers et parcourt toute la forêt en cherchant de préférence une espèce d'olivier sauvage dont il aime beaucoup les fruits; ce qui lui a fait donner, dans le pays, le nom de Pigeon des olives. Ces olives, de la forme, de la grosseur et même de la couleur de nos olives d'Europe, et que l'Oiseau avale tout entières, croissent dans beaucoup de cantons sur la côte de l'est d'Afrique; et partout où l'on voit de ces fruits on est certain de trouver des Ramerons en bandes, ces Oiseaux ne laissant pas échapper le moment de leur maturité sans visiter les lieux où il en croît le plus.

Les Ramerons sont très-abondants dans les forêts du beau pays d'Anteniquoi. Dans le temps des amours, ils se séparent par paire, mâle et femelle; mais, dans toute autre saison, ils se tiennent en bandes. Ils construisent leurs nids sur les arbres, à la manière de nos Ramiers d'Europe, et pondent deux œufs tout blancs; les jeunes éclosent du treizième au quatorzième jour d'incubation, et font un mets très-délicat. On ne voit pas de ces Oiseaux là où il n'y a pas de grands bois, quoiqu'ils se répandent cependant dans les plaines et se nourrissent aussi de graines. (LE VAILLANT.)

RAMERON PARABOLOÏDE. *STRICTŒNAS ARCUATRIX*. (Linné, O. Des Murs et Chenu.)

Dessus de la tête d'un joli gris bleuâtre mêlé d'une légère teinte vineuse; devant du cou et poitrine écaillés d'un rouge lie-de-vin sur fond brun; tout le dessous du corps, sur un fond brun-rouge vineux, parsemé de taches blanches triangulaires, qui se retrouvent aussi sur toutes les couvertures du dessus des ailes, dont le fond est également d'un brun rougeâtre vineux; pennes des ailes et de la queue noirâtres, et lavées de gris sur leurs bords extérieurs; bec, pieds et ongles jaunes; iris d'un gris de perle; peau nue du tour des yeux orangée.

Longueur totale, 0^m,40 environ.

Habite l'Afrique méridionale et orientale.

7^{me} GENRE. — COLOMBI-TURTURE. *MACROPYGIA*. (Lesson, 1831; Swainson, 1837.)

Μακρος, long; τούρη, croupion.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, assez fort; les deux mandibules arrondies et courbées l'une vers l'autre.

Narines en fente longitudinale ouverte au devant d'un renflement membraneux arrondi.

Ailes longues et arrondies, subobtusées; les deux premières étagées et beaucoup plus courtes que la troisième, qui est la plus longue.

Queue longue et étagée, composée de rectrices très-amplées et très-développées.

Tarses de la longueur du pouce, à demi emplumés; les doigts latéraux égaux et séparés; le médian beaucoup plus long que le tarse; ongles courts et courbés.

Les deux angles externes de l'œil, et parfois son pourtour, nus.

Ce genre renferme huit espèces, toutes de l'Océanie. Nous figurons le Colombi-Turture de Reinwardt.

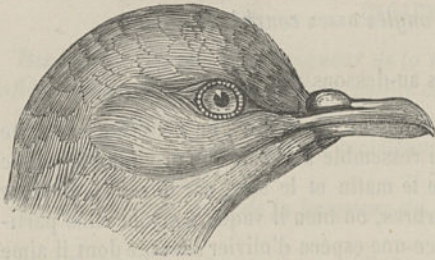


Fig. 54. — *Macropygia amboynensis*.

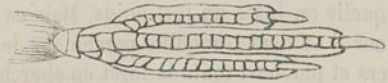


Fig. 55. — *Macropygia amboynensis*.

Ces Colombidés, propres aux Philippines, aux Moluques et à Java, vivent le plus ordinairement par paires sur les crêtes des hauts rochers, dans les bois, d'où ils se jettent sur les plantations de poivriers, qu'ils ravagent en mangeant les graines encore vertes. Ils aiment encore beaucoup les graines du poivre bétel et diverses graines âcres qu'ils recherchent dans les forêts et qui donnent à leur chair une saveur très-haute en goût; aussi sont-ils estimés comme un mets exquis et très-recherché. Leur gloussement se compose de deux notes, l'une fort basse et l'autre plus élevée; aussi celle-ci est le plus ordinairement la seule qui se fasse entendre.

Nous citerons le Colombi-Turture de Manada, Gray (*Macropygia Manadensis*, Quoy et Gaimard); des Célèbes.

8^{me} GENRE. — VOYAGEUR. *ECTOPISTES*. (Swainson, 1827.)

Εκτοπιστες, qui aime à changer de place, ou prêt à partir.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec d'un tiers moins long que la tête; à sommet droit et arrondi à la pointe, comprimé sur les côtés.

Narines percées vers le milieu de la longueur du bec, recouvertes et surmontées d'un renflement membraneux, ovulaire, situé à la base du bec et occupant le tiers de sa longueur.

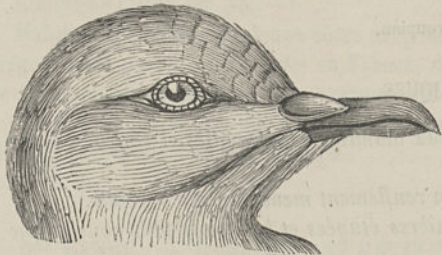


Fig. 36. — *Ectopistes migratorius*.

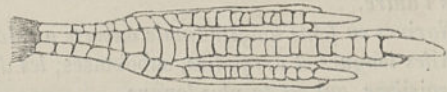


Fig. 37. — *Ectopistes migratorius*.

Ailes allongées et pointues, subaiguës; les deux premières rémiges fort peu plus courtes que la troisième, qui est la plus longue.

Queue allongée et presque cunéiforme; les deux rectrices médianes plus courtes que leurs deux premières latérales, qui les dépassent en longueur; toutes les autres, à partir de celles-ci, allant en diminuant d'un quart sur leur longueur.

Tarses de la longueur du pouce, emplumés un peu au-dessous de leur articulation; doigts longs, couverts de larges écailles; les latéraux égaux; ongles médiocres et légèrement courbés.

VOYAGEUR DU CANADA *ECTOPISTES MIGRATORIA*. (Linné, Swainson.)

Tête, nuque, dos et sus-caudales d'un gris bleuâtre, avec des reflets bleus, violets et dorés au bas des côtes et du derrière du cou; poitrine et abdomen d'un roux vineux; région anale et sous-caudales d'un blanc pur; couvertures alaires cendrées comme la tête, avec les scapulaires lavées de brunâtre et marquées de quelques taches irrégulières noires, reflétantes; rémiges noirâtres, bordées de blanchâtre et de roussâtre; les deux rectrices médianes d'un noir ardoisé, les latérales cendrées, passant graduellement au blanchâtre de la base à la pointe, toutes marquées d'une grande tache noire sur les barbes internes; bec noir; narines légèrement protubérantes; paupières nues, d'un rouge de chair pourpre; pieds rouge de laque; iris orange. (DEGLAND)

Longueur totale, 0^m,40 à 0^m,41.

9^{me} GENRE. — TOURTERELLE. *TURTUR*. (Selby, 1835.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, mince, peu épais, peu renflé.

Narines simples ou recouvertes par une lame cornée, convexe, voûtée.

Ailes allongées, subaiguës; les deux premières rémiges presque égales, la seconde la plus longue.

Queue moyenne, légèrement arrondie ou presque rectiligne.

Tarses longs, grêles, nus, garnis de scutelles en avant, de la longueur du doigt médian.

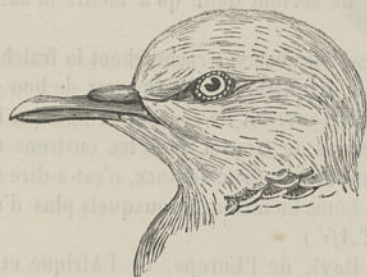


Fig. 58. — *Turtur auritus*.



Fig. 59. — *Turtur auritus*.

Les paupières nues.

Ce genre renferme douze espèce de l'Europe, de l'Inde et de l'Afrique.

Les Colombidés de ce genre sont caractérisés par des formes élancées, sveltes, allongées.

La Tourterelle aime, peut-être plus qu'un autre Oiseau, la fraîcheur en été et la chaleur en hiver; elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août; au lieu que les Bisets et les Ramiers arrivent un mois plus tôt, et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les Tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupes, partent, arrivent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq moins : pendant ce

court espace de temps, elles s'apparient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce, et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne. Seulement, Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce dans les endroits les plus abrités : cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque partout dans l'ancien continent; on les retrouve jusque dans les îles de la mer du Sud. Elles sont, comme les Pigeons, sujettes à varier, et, quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même et les faire multiplier dans les volières. On unit aisément ensemble les différentes variétés; on peut même les unir au Pigeon et leur faire produire des métis ou des mullets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles...

L'instinct irrésistible qui pousse presque tous les Colombidés à voyager, et soutient sans doute leur vigueur, trahit cependant parfois leur courage. Ainsi, la Tourterelle nous arrive quelquefois, dans le Midi, tellement épuisée de fatigue, qu'elle se laisse tuer sans faire effort pour prendre la fuite.

La Tourterelle est encore plus tendre, disons-le, plus lascive, que le Pigeon, et met aussi dans ses amours des préludes plus singuliers. Le Pigeon mâle se contente de tourner en rond autour de sa femelle, en piaffant et se donnant des grâces. Le mâle Tourterelle, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la branche sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissements les plus tendres accompagnent ces salutations : d'abord la femelle y paraît insensible; mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accents plaintifs qu'elle laisse échapper; et, lorsqu'une fois elle a senti les premières approches, elle ne cesse de brûler; elle ne quitte plus son mâle; elle lui multiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte, où elle se trouve forcée de partager son temps et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces Oiseaux sont ardents : c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des Tourterelles mâles et dans une autre des Tourterelles femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étaient de sexe différent; seulement, cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles. La contrainte et la privation ne servent donc qu'à mettre la nature en désordre et non pas à l'éteindre. (BUFFON.)

Les Tourterelles, dit Le Vaillant, ainsi que Buffon l'a très-bien observé, recherchent la fraîcheur en été; aussi ces Oiseaux étaient-ils, dans les déserts brûlants de l'Afrique, des Oiseaux de bon augure pour toute ma caravane. Lorsque, mourants de soif, il nous arrivait de rencontrer dans un lieu quelconque un couple de Tourterelles, nous étions bien certains de trouver dans les environs une source ou un amas d'eau de pluie, dont nous profitions toujours avec reconnaissance, c'est-à-dire que nous nous faisons un devoir religieux de ne pas troubler des hôtes bienfaisants auxquels plus d'une fois nous avons dû notre propre salut. (*Hist. nat. des Ois. d'Afr.*)

Nous citerons la Tourterelle ordinaire (*Turtur auritus*, Ray), de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie; très-commune en France; et la Tourterelle maillée (*Turtur Senegalensis*, Linné, Temminck), de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

10^{me} GENRE. — MAQUARIE. *GEOPELIA*. (Swainson, 1837.)

Τηζ, terre; πορευ, tourner.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, mince dans son milieu, renflé et recourbé à la pointe de la mandibule supérieure, qui déborde et recouvre entièrement celle de la mandibule inférieure.



Tétras des sautes. (Mâle, femelle et jeunes.)

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

Narines longitudinales, horizontales, ouvertes en devant d'une protubérance membraneuse très-développée et ovalaire.

Ailes assez longues, subobtusés; la première rémige un peu plus courte que la seconde, échancrée, amincie et presque falciforme dans sa dernière moitié, les troisième et quatrième les plus longues.

Queue allongée et cunéiforme.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, légèrement emplumés au-dessous de l'articulation; les doigts latéraux égaux et de fort peu plus courts que le médian; ongles médiocres et un peu courbés.



Fig. 40. — *Geopelia humeralis*.



Fig. 41. — *Geopelia humeralis*.

Le tour des paupières est nu.

Ce genre ne renferme que quatre espèces du continent et de l'archipel Indien, et de l'Australie. Nous figurons la Macquarie de Maugé.

De ces deux espèces, l'une, d'après les observations de J. Verreaux, la Macquarie humérale, se tient toujours à des hauteurs prodigieuses parmi les touffes formées par les plantes parasites, dont elle mange les graines gélatineuses; elle se nourrit aussi des baies d'autres plantes et surtout de celles de divers arbres. Il est excessivement rare de la voir descendre sur les branches basses, et jamais elle ne descend sur le sol. Dès le grand matin, elle fait entendre un roucoulement qui ne ressemble en rien à celui de notre Tourterelle européenne, et qui a quelque chose de lugubre; il dure le plus souvent plus d'une heure, et se renouvelle pendant une portion du jour et avant la nuit. Son vol est si léger, qu'on ne peut savoir que l'Oiseau est changé de place que par sa voix. Mais, comme avec beaucoup de ses congénères, on est souvent trompé, en ce que, sans changer de branche, elle tourne de manière à dérouter le chasseur, surtout dans ces forêts immenses où les arbres paraissent gradués, et où l'écho résonne. Elle ne vient dans les environs de Morton-Bay, au mois de juin, que pour y chercher une nourriture abondante, et remonte vers le nord pour les soins de la reproduction.

L'autre, d'après le même savant observateur, la Macquarie de Maugé, qui se voit également dans la même contrée, où elle vit par petites bandes dans les terrains découverts, vient, au contraire, souvent sur le sol y chercher les graines qui servent à sa nourriture. Pendant la forte chaleur du jour, elle se retire dans les bois de moyenne futaie, et le plus souvent sur les casuarinas ou les mimosas. Le mâle fait entendre, lorsqu'il est en repos, un petit gémissement qui se trouve répété par un autre mâle s'il y en a un à portée de l'entendre : dans ce cas la femelle est presque toujours avec lui, et en reçoit mille caresses. Quoique répandue sur une grande partie du vaste continent australien, cette espèce paraît plus commune vers le sud que vers le nord, quoique l'infortuné docteur Leichart l'ait rencontrée dans son expédition par terre au Port-Essington; il observa néanmoins qu'elle n'était que de passage, et ne se montrait qu'en petit nombre. D'un autre côté, des habitants des environs d'Adélaïde ont assuré en avoir vu des bandes de trente à quarante venir dans ces localités pour y nicher : d'après eux, les nids seraient posés sur les branches les moins élevées, à environ trois ou quatre pieds du sol, à une enfourchure, et composés de petites bûchettes et de graminées, mais si mal fait, qu'on y voit

jour au travers. On rencontre parfois quelques individus isolés dans les environs de Sydney, surtout du côté du Woulongong. (*Zool. tasm. et austr.*, mss.)

Nous citerons la Macquarie à queue pointue (*Geopelia cuneata*, Latham), Gray; des îles du sud du continent austral, et aussi la Tasmanie.

11^{me} GENRE. — TOURTELETTE. *OENA*. (Selby, Swainson, 1837.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec mince et médiocre, presque de la longueur de la tête.

Narines en fente diagonale à la base d'une membrane squameuse.

Ailes allongées, subobtusées; les trois premières rémiges presque égales, la troisième la plus longue.

Queue très-longue, étagée en forme de fer de lance.

Tarses minces, nus, de la longueur du doigt médian; les doigts latéraux et les ongles courts.

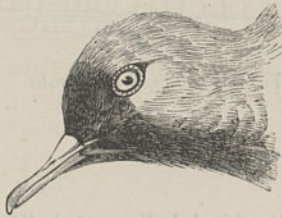


Fig. 42. — *Oena Capensis*.



Fig. 43. — *Oena Capensis*.

Ce genre ne repose que sur une espèce unique de l'Afrique méridionale, la Tourtelette de Le Vaillant.

La Tourtelette, dit ce voyageur, se trouve dans une grande partie de la colonie du Cap, où elle n'arrive cependant que dans la saison des chaleurs pour y faire sa ponte, et s'en retourner pendant l'hiver. Ainsi, elle n'est que de passage du côté du sud, pendant qu'on la trouve toute l'année chez les grands Namaquois. Elle niche dans les buissons, à peu d'élévation, parfois sur les arbres; son nid est plat, et composé de bûchettes comme l'est généralement celui de tous les Colombidés. La femelle pond deux œufs blancs.

TROISIÈME FAMILLE. — GOURINÉS ou COLOMBES.

Le Vaillant, créateur de cette troisième famille des Pigeons ou Colombidés, l'a nommée ainsi, parce que, dit-il, cette famille, dont les espèces joignent aux caractères extérieurs des Colombidés et des Gallinacés les mœurs de ces derniers, semble avoir été destinée par la nature, non-seulement à former le passage entre ces deux ordres d'Oiseaux pulvérateurs, mais encore à marquer la nuance entre les Pigeons proprement dits ou les Colombidés, et les différentes familles du grand ordre des Gallinacés.

Les Colombi-Gallines, ajoute cet observateur, ont en général la même forme de bec que les Colom-

bidés, et ils en ont aussi la nature de plumes; mais ils ont le tarse allongé, les ailes courtes et arrondies des Gallinacés, c'est-à-dire que chez eux les premières plumes de ces dernières sont les plus courtes, pendant que, comme tout le monde le sait, les Colombes et même les Colombars ont les ailes effilées, les premières étant les plus longues. Les Colombi-Gallines ont de plus le corps voûté, et portent la queue basse et pendante. Ils se réunissent en petites troupes, composées ordinairement d'une couvée entière et du père et de la mère. Ils sont omnivores, c'est-à-dire qu'ils mangent de tout, des semences, des baies et même des Insectes. Ils se tiennent communément par terre, où ils courent absolument comme les Perdrix et les volailles, et ils se posent sur les grosses branches basses des arbres pour passer la nuit. Ils nichent aussi par terre ou sur les rochers et pondent un certain nombre d'œufs. Mais les petits d'une espèce seule naissent couverts de duvet, et courent en sortant de la coquille. Enfin, jusque dans leur vol lourd et pénible, bien différent de celui des Colombidés, les Colombi-Gallines montrent une analogie frappante avec les Gallinacés, dont ils ont le port. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

Cette famille est de la création de M. Gray, qui a détaché, pour la composer, quelques-uns des sous-genres du genre *Columba* de Swainson. M. Gray y a réuni en effet les genres que voici :

- | | |
|------------------------------------|---------------------------------------|
| 1° <i>Columbina</i> , Spix; | 8° <i>Phaps</i> , Selby; |
| 2° <i>Zenoida</i> , Ch. Bonaparte; | 9° <i>Geophaps</i> , Gould; |
| 3° <i>Chamæpelis</i> ; | 10° <i>Calœnas</i> , Gray; |
| 4° <i>Peristera</i> ; | 11° <i>Verrulia</i> , Fleming; |
| 5° <i>Ocyphaps</i> , Gould; | 12° <i>Starnœnas</i> , Ch. Bonaparte; |
| 6° <i>Petrophassa</i> , Gould; | 13° <i>Goura</i> , Fleming. |
| 7° <i>Chalcophaps</i> , Gould; | |

Le docteur Reichenbach a formé ses *Peristerinæ* exactement des mêmes genres, en y ajoutant le genre *Leucosarcia*.

Le docteur Reichenbach, dont les *Peristerinæ* correspondent aux *Gourinæ* de M. Gray, les a composés des mêmes genres, en y ajoutant ceux-ci :

- 1° *Stectopeleia*, Reichenbach;
- 2° *Oreopeleia*, Reichenbach;
- 3° *Plegoœnas*, Reichenbach;
- 4° *Leucosarcia*, Reichenbach.

Les deux dernières sous-familles des *Columbidæ* de M. Ch. Bonaparte, ses *Zenoidinæ* et ses *Phapinæ*, représentent aussi exactement, en y réunissant ses *Calœneidæ* et ses *Gouridæ*, les *Gourinæ* de M. Gray; car M. Ch. Bonaparte compose ses *Zenoidinæ* des genres suivants :

- | | |
|--------------------------------------|------------------------|
| 1° <i>Columbina</i> ; | 5° <i>Chamæpelis</i> ; |
| 2° <i>Stectopeleia</i> ; | 6° <i>Starnœnas</i> ; |
| 3° <i>Zenoidura</i> , Ch. Bonaparte. | 7° <i>Orcopeleia</i> ; |
| 4° <i>Zenoida</i> , Ch. Bonaparte; | |

ses *Phapinæ* des genres :

- | | |
|--------------------------------------|--|
| 1° <i>Pampulana</i> , Ch. Bonaparte; | 6° <i>Leucosarcia</i> ; |
| 2° <i>Phlegoœnas</i> ; | 7° <i>Petrophassa</i> ; |
| 3° <i>Geotrigon</i> , Gosse; | 8° <i>Ocyphaps</i> ; |
| 4° <i>Chalcophaps</i> ; | 9° <i>Geophaps</i> ; |
| 5° <i>Phaps</i> ; | 10° <i>Trugon</i> , Hombron et Jacquinot |

Puis ses *Calœninæ* du genre :

Calœnas;

et ses *Gourinæ* du genre :

Goura.

Nous conservons pour nos Gourinés la plus grande partie de ces genres dans l'ordre suivant :

- | | |
|---|--|
| 1° Colombette (<i>Columbina</i>); | 8° Pétrophasse (<i>Petrophassa</i>); |
| 2° Zénoïde (<i>Zenoida</i>); | 9° Péristère (<i>Peristera</i>); |
| 3° Cocotzin, ex-Buffon (<i>Chamaepelia</i>); | 10° Longup (<i>Ocyphaps</i>); |
| 4° Colombi-Caille (<i>Coturnicænas</i>), Chenu
et O. Des Murs; | 11° Colombine (<i>Geophaps</i>); |
| 5° Colombi-Perdrix (<i>Starnœnas</i>) | 12° Trugon; |
| 6° Turvert (<i>Chalcophaps</i>) | 13° Nicobar (<i>Calœnas</i>); |
| 7° Lumachelle (<i>Phaps</i>); | 14° Colombi-Hocco (<i>Goura</i>). |

1^{er} GENRE — COLOMBETTE. *COLUMBINA*. (Spix, 1825.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, faible, peu renflé à son extrémité, mince dans le milieu, à pointe aiguë.

Narines médianes, linéaires, recouvertes d'une squamelle membraneuse.

Ailes médiocres, amples, surtout à leur extrémité, chacune des rémiges allant en augmentant de largeur vers leur pointe, qui est arrondie, obtuses; les trois premières rémiges égales, les plus longues de toutes, la quatrième échancrée.

Queue assez longue, et arrondie sur les côtés.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, nus, squamellés; doigts médiocres, à plante élargie et formant bourrelet, les latéraux égaux, le pouce de même longueur que ces doigts.



Fig. 44. — *Columbina picu*.



Fig. 45. — *Columbina picu*.

Ce genre se compose de six espèces propres à l'Amérique du Sud. Nous figurons le *Columbina strepitans*.

Ce sont, d'après Spix, de petites espèces qui fréquentent les bois et les plaines, construisent leur nid sur les arbres à la manière des vrais Colominés, sont assez familières, sont monogames, et ont un vol passable.

D'Azara dit qu'on les voit par paires et rarement en petites troupes de quatre ou six. Elles se perchent à la moitié de la hauteur des arbres et des buissons, et jamais à leur cime. Elles ne voyagent point, et elles s'approchent des habitations champêtres — elles entrent même dans les cours pour chercher leur nourriture; mais elles ne s'éloignent pas beaucoup des bois.

Nous citerons la Colombette tourteline (*Columbina campestris*), Spix; du Brésil, de Gayas et Bahia.

2^{me} GENRE. — ZÉNOÏDE. *ZENOIDA*. (Ch. Bonaparte, 1858.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

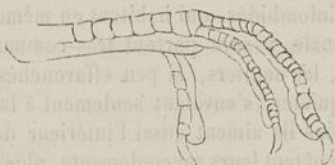
Bec presque droit, à peine de la longueur de la tête, légèrement voûté et arqué à son extrémité, qui est aiguë.

Narines médianes, latérales.

Ailes allongées, aiguës; la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est la plus longue.

Queue assez longue et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes; les doigts bordés à la plante, assez longs, soudés à la base; pouce allongé et mince.

Fig. 46. — *Zenoida amabilis*.Fig. 47. — *Zenoida amabilis*.

Ce petit genre, peu caractérisé, renferme quatre espèces de l'Amérique du Sud et des îles occidentales de ce continent, telles que les Galapagos. Nous figurons la Zénoïde à oreillons.

On voit quelquefois des troupes de cinquante de ces Colombidés; cependant ils se tiennent plus communément par paires ou par familles. Ils se perchent au haut des arbres, mais jamais à la cime, et ils préfèrent ceux qui sont le moins touffus. Ils n'entrent pas dans les bois et ne cherchent pas à se cacher; ils trouvent leur nourriture dans les campagnes et les plantages, et ils se laissent approcher de très-près. (D'AZARA.)

Ces Colombidés, ajoute le docteur Néboux, qui en a observé aux Gallapagos, vivent à terre, et sont si peu sauvages, que les déportés de Guayaquil qui habitent les Gallapagos les tuent au moyen d'une perche, et en assez grand nombre pour les vendre par paquets comme des Alouettes, et à assez bas prix. (*Revue zoologique*, 1840.)

Nous citerons la Zénoïde des Gallapagos (*Zenoida Gallapagoensis*, Néboux), Gould; de l'île Saint-Charles, de l'archipel des Gallapagos, où elle a été découverte par le docteur Néboux.

3^{me} GENRE. — COCOTZIN. *CHAMÆPELIA*. (D'après Buffon, Swainson, 1827.)

Χαμος, terre; περισσιν, tourner.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur, de la tête mince, étroit, légèrement renflé à la pointe des deux mandibules, qui sont égales.

Narines latérales, percées en fente dans une membrane à peine subulée à sa base.

Ailes courtes, arrondies, subobtusées; la première rémige à peine plus courte que la seconde et la troisième, les plus longues; la quatrième et la cinquième échancrées.

Queue généralement courte.

Tarses de la longueur du doigt médian, robuste, nus; pouce de la longueur des doigts latéraux; ongles courts.



Fig. 48. — *Chamapelia passerina*.



Fig. 49. — *Chamapelia passerina*.

Pas de nudité autour des yeux.

Ce genre renferme sept espèces propres à l'Amérique. Nous figurons le Cocotzin nain et la Chamapélie naine.

Ces Colombidés, qui habitent en même temps l'Amérique septentrionale, les Antilles et l'Amérique méridionale, y sont partout très-communs. On les voit toujours par couple parcourir surtout les champs, les sentiers, si peu effarouchés, qu'ils laissent passer auprès deux, sans paraître en rien s'en inquiéter, s'envolant seulement à la dernière extrémité pour se poser quelques pas plus loin; néanmoins ils aiment aussi l'intérieur des bois, où l'on peut les rencontrer souvent: c'est même là qu'ils répètent leurs roucoulements, plus tristes et plus plaintifs encore que ceux de notre Tourterelle d'Europe. Ils se nourrissent de grains, deviennent quelquefois très-gras et sont recherchés pour la bonté de leur chair: pris jeunes, ils deviennent on ne peut plus privés, et se conservent facilement en cage. Tel est notamment le Colombi-Collin passerine. (D'ORBIGNY ET RAM. DE LA SAGRA.)

COLOMBI-COLLIN CABOCOLO. *CHAMAPELIA TALPACOLI*. (Temminck, Swainson.)

Tête gris-perle; gorge blanche; corps en entier d'un brun cannelle, plus foncé en dessus, plus clair en dessous; rémiges noires, lisérées de blanchâtre; rectrices noires, terminés de fauve, à l'exception des deux médianes, qui sont uniformément de la même couleur que le corps; bec noir, jaunâtre à la pointe; pieds jaunes.

Longueur totale, 0^m, 18.

Habite le Brésil.

4^{me} GENRE. — COLOMBI-CAILLE. *COTURNICOENAS*. (Le Vaillant, Chenu et O. Des Murs.)

De *coturnix*, Caille, et *civz*, Pigeon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, mince, très-peu renflé à son bout; les deux mandibules égales.

Narines très-peu subulées, linéaires et médianes.

Ailes courtes, arrondies, surabondantes; la quatrième rémige la plus longue, dépassant à peine la naissance de la queue.

Queue courte et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, nus, à larges squamelles; pouces courts; ongles peu courbés.

Pas de nudité autour des yeux.

Nous formons ce genre aux dépens du genre *Chamaepelia*, tel que l'a composé M. Gray, d'où nous retirons l'espèce d'Afrique pour en faire le type de notre genre Colombi-Caille, que nous empruntons à Le Vaillant.

Ce sont des Colombidés qui se réunissent en très-grandes troupes composées de plusieurs familles. Ils habitent les montagnes, et vivent exclusivement à terre.

COLOMBI-CAILLE HOTTENTOT. *COTURNICOENAS HOTTENTOTA*. (Temminck, Cheu et O. Des Murs.)

Occiput, derrière du cou, manteau, couvertures des ailes, croupion et couvertures du dessus de la queue, d'un roux cannelle brillant, chaque plume de ces parties terminée de brun; front et gorge blanes; devant et côtés du cou écaillés de noir sur un fond gris-brun clair vineux, chaque écaille lisérée de blanc dans sa partie supérieure; milieu du sternum, ventre, cuisses et couvertures du dessous de la queue roux clair; pennes des ailes du même roux que le dos dans leur partie ostensible, noirâtres dans leur intérieur; queue, en dessus, roux-cannelle, et en dessous gris roussâtre; bec brun jaunâtre; pieds rougeâtres, ainsi que les yeux. (LE VAILLANT.)

Longueur totale, 0^m,16 à 0^m,18.

Habite l'Afrique méridionale; pays des grands Namaquois.

5^{me} GENRE. — COLOMBI-PERDRIX. *STARNOENAS*. (Le Vaillant, Ch. Bonaparte, 1838.)

Σταρξ, graisse; πύραξ, Pigeon

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, moitié de la longueur de la tête; la mandibule supérieure seule renflée à son bout, l'inférieure droite.

Narines longitudinales, en fissure à la base d'un opercule membraneux épais et ovalaire.

Ailes amples, arrondies, subobtusées; la première rémige aussi courte que la huitième; la deuxième égale à la sixième; les troisième, quatrième et cinquième les plus longues.

Queue large, courte, arrondie, à côtés étagés.

Tarses épais, nus, scutellés, plus longs que le doigt médian; doigts courts; pouce presque aussi long que les doigts latéraux.



Fig. 50. — *Sturnænas cyanocephala*.

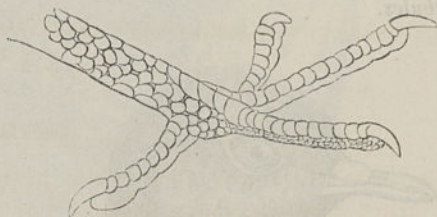


Fig. 51. — *Sturnænas cyanocephala*.

Base du bec, lorums et tour des yeux nus.

Ce genre ne renferme que trois espèces de l'Amérique méridionale et des Antilles, dont deux sont nouvelles. Nous figurons l'espèce type, le Colombi-Perdrix à cravate noire.

Les Colombi-Perdrix, dit Le Vaillant, tiennent aux Colombes par la forme du bec ainsi que par la nature de leurs plumes, en même temps qu'ils tiennent des Perdrix par la forme totale du corps, par leurs ailes courtes et arrondies, par leurs tarses élevés, par leur queue courte et étagée, qu'ils portent basse, pendante, et enfin par leur port et par leurs habitudes, puisqu'ils s'assemblent en petites compagnies comme les Perdrix, qu'ils vivent par terre où ils se blottissent de même, et qu'ils y font leur ponte ainsi qu'elles, et que, en un mot, ils ne se posent sur les arbres que pour échapper à un ennemi ou pour y passer la nuit en sûreté. (*Hist. nat. des Ois. d'Afr.*)

Le Colombi-Perdrix à cravate noire vit très-retiré dans les forêts vierges de l'île de Cuba, où il est très-difficile de le rencontrer, soit que le défrichement des forêts, qui éclaircit chaque jour davantage la campagne, le porte de plus en plus vers les lieux inaccessibles aux chasseurs, soit que la chasse meurtrière que lui fait, en tout temps, le créole avide de son excellente chair ou de l'argent de sa vente, ou plutôt ces deux causes réunies, tendent à en détruire l'espèce.

Il faut être matinal pour chasser cet Oiseau; car il se perche, dès le point du jour, sur les branches les plus élevées des plus grands arbres dans les parties exposées à l'est. La rosée, très-abondante pendant les nuits aux Antilles, le pénètre, comme au temps des pluies, d'une humidité dont il a besoin de se débarrasser; aussi recherche-t-il les premiers rayons du soleil. C'est alors qu'il faut, sans bruit, le rechercher et le tirer de bien loin; car son oreille, douée d'une finesse extrême, l'avertit du plus léger bruit, vers lequel sa vue se dirige à l'instant; alors, vous voir et vous fuir est pour lui un mouvement aussi prompt que la lumière.

Plus tard, on rencontre ces Giseaux dans l'épaisseur des forêts, sur les branches touffues, fuyant la chaleur du jour, recherchant de préférence les bords des rivières, où ils viennent se désaltérer; ils sont alors moins craintifs et semblent se croire en sûreté, cachés par les feuilles, la chaleur diminuant leur activité; mais, s'il est plus facile de les approcher, il est aussi plus difficile de les apercevoir, et l'on est peu disposé à les poursuivre, l'excessive chaleur du jour forçant bientôt le chasseur, comme le gibier, à se réfugier sous le feuillage.

On les trouve plus particulièrement, dans la saison, sur les *pois doux*, parce qu'ils mangent la pulpe de ceux dont les gousses s'entr'ouvrent. (Ricord, *Hist. de l'île de Cuba.*)

On voit qu'il existe quelques variantes entre les détails fournis par Ricord à MM. D'Orbigny et La Sagra et le résumé donné par Le Vaillant, quoiqu'il ne soit pas impossible de concilier ceux-là avec celui-ci.

Nous citerons le Colombi-Perdrix bridé (*Starnoenas frenata*, Tschudi, Gray), du Pérou.

6^{me} GENRE. — TURVERT. *CHALCOPHAPS*. (Lesson, d'après Buffon, 1831; Gould.)

Χαλκός, bronze; ψάψ, Colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, presque de la longueur de la tête, grêle, légèrement renflé aux deux bouts de ses mandibules.

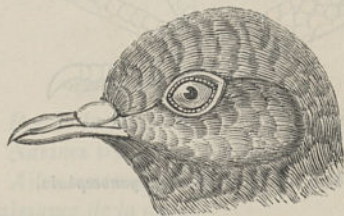


Fig. 52. — *Chalcophaps chrysochlora*.

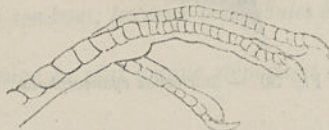


Fig. 55. — *Chalcophaps chrysochlora*.

Narines longitudinales, médianes, ouvertes en fissure à la base d'une membrane ovalaire



Tétras du Canada. (Mâle, femelle et jeunes.)

BU
VILLE

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

Ailes allongées, subobtusées, les deux premières rémiges étagées, la seconde égale à la quatrième, la troisième la plus longue.

Queue moyenne, arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; les doigts et le pouce allongés; ongles médiocres et un peu courbés.

Une petite nudité aux deux angles externes de l'œil.

Le nom de *Turvert* adopté par Lesson a été emprunté par lui à l'espèce la plus anciennement connue, que Buffon a décrite sous ce nom, et figuré dans ses planches sous celui de *Tourterelle de Java*, que nous figurons.

Ce genre, synonyme du genre *Monornis* de Hodgson, ne se compose que de deux espèces de l'Inde et de l'Australie.

Ce sont des Oiseaux qui vivent par paires, au milieu des jungles et des buissons, et dont le vol est assez rapide.

C'est, en effet, sur le sol qu'ils paraissent se plaire le plus, y recherchant les graines et les petites semences qui servent à leur nourriture. Les bandes vivent, dans le jour, disséminées sur un assez grand espace de terrain; ce n'est que vers le soir qu'elles se réunissent pour regagner les bois, où elles passent la nuit. Le jour, les Turverts préfèrent les taillis et surtout les petits bois de mimosas; car les graines de ces arbustes, étant excessivement abondantes, leur servent de nourriture principale. Le soir et le matin, le mâle fait entendre un roucoulement assez fort, qui se trouve répété par les autres à portée de l'entendre. Ils placent leur nid sur les branches basses des arbres, surtout des banksias, dans des endroits ombragés par les casuarinas, et où les broussailles sont le plus épaisses. Ce nid est d'un assez grand volume, comparativement à la grosseur de ces Oiseaux, et fort mal fait; il est en partie composé de petites bûchettes recouvertes au centre seulement de quelques substances moelleuses, telles que des écorces de *tea-tree* et de quelques plumes. Les œufs, au nombre de trois sont d'un blanc pur. Les Turverts se gardent facilement en volière. (J. VERREAUX, *loc. cit.*)

Il est arrivé au même voyageur, dans plusieurs de ses chasses, d'en faire lever avec ses Chiens de dessous les buissons.

TURVERT DE JAVA. *CHALCOPHAPS CHRYSOCHLORA*. (Wagler, Gould.)

Petites plumes de la base du bec blanches; tête, cou, poitriné d'un violet sombre et tirant sur le pourpre; ventre et couvertures du dessus de la queue d'un gris blanc; couvertures et moyennes pen-
nes des ailes vertes; grandes pen-
nes brunâtres; bec et pieds rouges.

Habite Java.

7^{me} GENRE. — LUMACHELLE. *PHAPS*. (Chenu et O. Des Murs, Selby, 1835.)

Φζψ, Colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec droit, presque de la longueur de la tête, plus élevé qu'épais, légèrement renflé à son extrémité, qui est aiguë.

Narines linéaires, ouvertes à la base d'un renflement membraneux ovalaire.

Ailes allongées, aiguës; la première rémige égale à la quatrième, la seconde la plus longue.

Queue longue et arrondie.

Tarses épais, robustes, scutellés, nus, de la longueur du doigt médian; doigts, ongles et pouce allongés.

Tour de l'œil nu.

Ce genre, qui renferme le genre *Leucosarcia* de Gould, comprend cinq espèces propres au continent australien. Nous figurons la Lumachelle élégante.

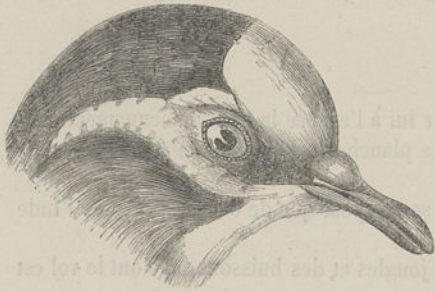


Fig. 54. — *Phaps chalcoptera*.

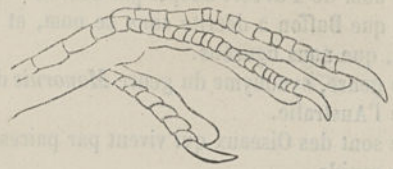


Fig. 55. — *Phaps chalcoptera*.

Ce sont des Oiseaux qui fréquentent de préférence les bois de moyenne taille, où on les rencontre en grand nombre, surtout dans les bois de wattels, dont ils mangent les graines; il est assez commun d'en voir plusieurs ensemble et le plus souvent sur le sol que perchés; ils causent assez de dégâts dans les terrains nouvellement ensemencés; car, comme nos Pigeons domestiques, ils aiment le blé, l'orge et l'avoine. Ils font généralement leur nid dans les buissons et à fort peu de distance du sol; aussi ces nids et leurs œufs sont-ils souvent détruits par les Dasyures. (J. VERREAUX, *Zool. tasm. et austr.*, mss.)

Il est arrivé souvent au même voyageur de les chasser, notamment la Colombine armillaire, avec des Chiens, qui suivaient leurs traces absolument comme ils le font pour les Perdrix. Leur chair est fort délicate.

LUMACHELLE A REFLETS DE PIERRE DU LABRADOR. *PHAPS ELEGANS*. (Temminck, Selby.)

Plumage fauve, passant au gris blanchâtre sur l'occiput, au blanchâtre sur la poitrine et le ventre; une tache brune chocolat au milieu du thorax; moyennes couvertures portant, sur l'aile au repos, deux larges bandes transversales chatoyant comme les gemmes la première bande avec l'éclat du rubis et de l'opale, et l'inférieure resplendissant comme le saphyr et l'émeraude, chaque plume terminée par du blanc argentin. Bec noir; pieds d'un rouge vif. (LESSON.)

Longueur totale, 0^m,50 environ.

Habite l'Australie et la Tasmanie

8^{me} GENRE. — PÉTROPHASSE. *PETROPHASSA*. (Gould, 1840.)

Πετρος, pierre; φαψ, Colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, épais en hauteur et très-comprimé; la mandibule supérieure arquée et voûtée à sa pointe, l'inférieure droite.

Narines percées en fente au milieu du bec, à la base d'un renflement membraneux assez élevé, mais très-comprimé.

Ailes médiocres, arrondies, amples, subobtusées; les trois premières rémiges régulièrement égales, la troisième, la quatrième et la cinquième égales, les plus longues.

Queue longue et arrondie.

Tarses robustes, scutellés, de la longueur du doigt médian; doigts épais, médiocres, les latéraux égaux; ongles courts, peu courbés et obtus.

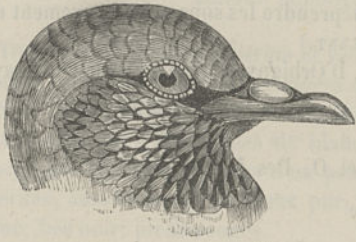


Fig. 56. — *Petrophassa albipennis*.

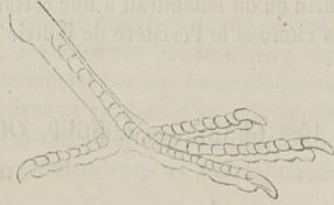


Fig. 57. — *Petrophassa albipennis*.

Ce genre ne repose encore que sur une espèce que M. Gould, à tort, rapproche des Péristères, tandis que ses caractères, surtout celui du bec, le mettent, au contraire, très-près du Longup, ainsi que l'a compris M. Gray : cette espèce est le Pétrophasse à plumes blanches, que nous figurons.

Cette espèce habite les parties rocheuses et les plus arides de l'Australie.

Nous citerons le Pétrophasse à plumes blanches (*Petrophassa albipennis*, Gould), de l'Australie occidentale

9^{me} GENRE. — PÉRISTÈRE. *PERISTERA*. (Swainson, 1827.)

Περίστερα, Colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, de la longueur de la tête, grêle, renflé à la pointe de ses deux mandibules.

Narines percées en rainure longitudinale, recouvertes par une membrane sous laquelle elles s'ouvrent en scissure oblique et au milieu du bec.

Ailes allongées, subobtusées; la première rémige très courte, la seconde égale à la quatrième, les deuxième et troisième les plus longues.

Queue médiocre et très-arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, grêles, scutellés, complètement nus, terminés par des doigts faibles.



Fig. 58. — *Peristera jamaicensis*

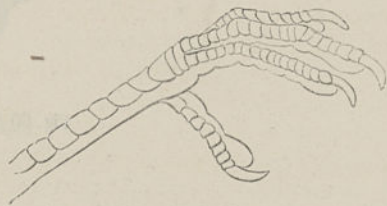


Fig. 59. — *Peristera jamaicensis*

Ce genre renferme quinze espèces d'Afrique et d'Amérique. Nous figurons le Péristère à taches bronzées.

Le plus grand nombre de ces espèces vit exclusivement dans les grands bois en montagnes. Il est

fort difficile de les tuer, parce que, se tenant toujours à terre, on les aperçoit difficilement à travers le fourré. Lorsqu'on les fait même partir, on les entend souvent s'envoler avec grand bruit sans pouvoir les découvrir, car ils ne se perchent guère que sur les branches basses des arbres ou dans les buissons, entre les ramifications desquels ils placent leur nid, qui est plat et ne contient jamais que deux œufs. Le roucoulement d'une de ces espèces imite à s'y méprendre les sons et le mouvement d'un tambourin qu'on entendrait à une certaine distance. (LE VAILLANT.)

Nous citerons le Péristère de Bolivie (*Peristera Boliviana*, D'Orbigny et De La Fresnaye, Gray).

10^{me} GENRE. — LONGUP. *OCYPHAPS*. (Chenu et O. Des Murs, Gould, 1842.)

Ωωω, léger; φαψ, Colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, robuste, aussi haut qu'épais; la mandibule supérieure arquée et voûtée dans le dernier tiers de sa longueur et à pointe aiguë, la mandibule inférieure droite jusqu'à la pointe.

Narines longitudinales très-courtes, ouvertes à la base d'un renflement membraneux assez épais, ovalaire.

Ailes un peu courtes, subobtusées; la première rémige égale à la sixième, la seconde et la troisième très-aiguës et finissant en pointe, égales, les plus longues.

Queue longue, ample et très-arrondie; à côtés étagés.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés, légèrement emplumés au-dessous de l'articulation; le doigt interne plus court que l'externe; tous les doigts à rebords membraneux.



Fig. 60 et 61. — *Ocyphaps lophotes*.

Une huppe occipitale de plumes minces, couchées en arrière et recourbées; tour de l'œil nu.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de l'Australie, le Longup lophote, que nous figurons.

Cet élégant Colombidé habite l'intérieur de l'Australie, dans les montagnes Bleues. Il fréquente de préférence les terrains inondés d'eau; dans lesquels il séjourne une partie de l'année. M. Gould en a souvent observé des bandes nombreuses s'abattant près des lagunes sur le bord des rivières, dans les temps de sécheresse; ou bien les quittant pour couvrir en grand nombre les arbres, sur lesquels

chacun d'eux se repose et se perche, sautant de branche en branche, montant et descendant sans cesse. Ils ont une grande aptitude pour le vol; ils font leur nid sur les arbres et y déposent deux œufs.

LONGUP LOPHOTE. *OCYPCHAPS LOPHOTES* (Temminck, Gould.)

Tête, devant du cou, poitrine et ventre gris cendré; huppe cendré noirâtre; nuque cendré vineux; plumes du dos et petites couvertures des ailes brun cendré, rayées d'une bande noire à leur extrémité et terminées de cendré roussâtre; grandes couvertures terminées par une large plaque vert brillant et métallique, et lisérées de blanc pur; pennes secondaires et rémiges d'un gris cendré très-foncé, avec une grande tache d'un pourpre brillant, à reflets métalliques, disposées sur leurs barbes externes, aussi lisérées de blanc pur; rectrices noir lustré, à reflets verts et violets, terminées de blanc; bec noir; pieds rouges.

Longueur totale, 0^m,35.

Habite la Nouvelle-Hollande.

44^{me} GENRE. — COLOMBINE. *GEOPHAPS*. (Gould, 1842.)

Газ, terre; φαψ, Colombe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, moitié de la longueur de la tête, épais, plus large que haut; le renflement de la mandibule supérieure commençant à la base même de la membrane des narines; la mandibule supérieure également renflée à sa pointe.

Narines courtes et cachées sous le renflement membraneux de la base du bec.

Ailes amples, subobtusées; la première rémige fort peu plus courte que la seconde, la troisième, la quatrième et la cinquième égales, les plus longues.

Queue moyenne, arrondie sur les côtés.

Tarses robustes, trapus; scutellés, nus, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles courts.



Fig. 62 — *Geophaps scripta*

Le tour des yeux nu.

Ce genre, exclusivement australien, ne se compose que de trois espèces. Nous figurons la Colombine de Smith.

Les Colombines, qui se rencontrent en assez grand nombre dans les bois et les ravins, sont communément par paire, et on les voit toujours sur le sol, cherchant parmi les débris les baies et les semences qui composent leur nourriture, le plus souvent dans les localités humides et près de l'eau;

leur vol est assez lourd, car elles courent plus qu'elles ne volent, et ressemble un peu à celui de la Perdrix; leur nid est généralement placé sur le sol, au pied de buissons épais, et se compose de petites bûchettes; il est très-plat. Leur chair est estimée et d'un goût délicat. Lorsque l'on s'approche d'un de ces nids où se trouvent des petits non encore couverts de plumes, la mère paraît ne s'en envoler qu'avec peine et reste à peu de distance, allant et venant avec inquiétude; dès qu'on s'en éloigne, on la voit revenir et reprendre sa place en couvrant ses enfants de tout son corps et élargissant ses ailes, comme pour défier l'importun visiteur de les venir prendre. Le mâle, qui, dans ces circonstances, n'est jamais éloigné, revient également; et, après avoir rôdé autour du nid où se trouve l'objet de toutes ses affections, il se couche tout auprès, semblant imiter sa compagne. En observant bien le couple, caché dans une cavité d'un énorme eucalyptus, on voit alors tantôt le mâle, tantôt la femelle, venir dégorger dans le bec des jeunes la nourriture qu'ils leur apportent. Fréquemment le mâle témoigne à sa nichée autant de caresses que la femelle, et tous les deux se becquettent après s'être occupés de leurs petits. Telles sont les habitudes notamment de la Colombine marquetée (*Geophaps scripta*). (J. VERREAUX, *loc. cit.*)

Nous citerons la Colombine plumifère (*Geophaps plumifera*, Gould), des côtes nord-ouest de l'Australie.

12^{me} GENRE. — TRUGON. *TRUGON*. (Pucheran, 1855; Hombron et Jacquinot.)

Τρουγών, Tourterelle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, élevé à sa base, comprimé, subulé à l'extrémité de la mandibule supérieure, qui se recourbe en forme de crochet assez saillant.

Narines très-peu étendues, linéaires, couvertes en dessus et en dehors d'une écaille fort large, percées en fente oblique au tiers de la longueur du bec.

Queue courte et arrondie.

Tarses allongés, plus longs que le doigt médian, dénudés, couverts de larges écussons sur leur face antérieure; ongles très-peu courbés, émoussés; celui du pouce le plus long.

Ce genre, dont nous prenons les caractères dans la partie zoologique du *Voyage au pôle Sud*, rédigée par le laborieux docteur Pucheran, ne repose que sur une espèce unique, le Trugon terrestre.

Ce genre de Colombidé, dit M. Pucheran, est, comme tous ceux dont nous devons la connaissance première à MM. Hombron et Jacquinot, un des plus intéressants à étudier. Les rémiges du seul exemplaire qui a fourni les caractères qui précèdent sont dans un si triste état de conservation, qu'il est impossible de donner, en ce qui les concerne et d'une manière satisfaisante, les détails nécessaires.

Quoi qu'il en soit, les notions qui précèdent semblent de nature à établir que, par son bec, le genre Trugon se rapproche des Colombars. Cet organe est intermédiaire chez lui, sous le point de vue de la grosseur, entre les espèces ordinaires de *Vinago* et le genre *Butreron*, créé par M. Ch. Bonaparte pour le Colombar capelle (*Columba capellei*, Temm., Reinw.). Mais, dans tous les Tréroninés, aucun bec n'offre le degré de compression et l'étroitesse transversale offerts par le type générique auquel sont consacrés les renseignements qui précèdent.

Par son tarse, au contraire, le genre Trugon s'éloigne des Tréroninés et se rapproche des genres récemment créés pour les diverses Colombes de la Nouvelle-Hollande. C'est un nouveau terme ajouté à cette dernière série, tout comme, pour quelques zoologistes, le genre *Didunculus* en est un autre. Si l'on fait deux séries parallèles parmi les Colombidés, l'une composée des espèces à tarses emplumés (*G. Butreron*, *Treron*, *Ptilonopus*, etc.), l'autre, des espèces à tarses nus, le nouveau genre *Trugon* sera dans cette dernière l'homologue des deux genres *Butreron* et *Treron*, sans toutefois ressembler à l'un ou à l'autre. (*Voy. au pôle Sud*,

TRUGON TERRESTRE. *TRUGON TERRESTRIS*. (Hombron et Jacquinot.)

Front gris blanchâtre; dessus de la tête, cou et thorax gris ardoisé; dos et croupion gris noirâtre à reflets bleus; rémiges noirâtres ou peu lisérées de roux en dessus; une tache blanche sur les côtés des joues, au-dessous de l'œil; abdomen blanc au milieu et roux sur les côtés; iris orangé; bec gris-blanc à la pointe; pattes d'un rougeâtre clair.

Longueur totale, 0^m,53.

Habite la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

15^{me} GENRE. — NICOBAR. *CALOENAS*. (Lesson, 1851; Gray, 1840.)

Καλος, beau; οινας, Pigeon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, plus haut que large, voûté, convexe, renflé à la pointe de la mandibule supérieure; la mandibule inférieure se relevant carrément vers celle-ci.

Narines latérales, médianes, percées en fente au-dessous d'une peau nue, qui est renflée, globulaire, caronculiforme, et dilatée sur la base du bec.

Ailes longues et arrondies, subobtusées; la troisième rémige la plus longue, atteignant l'extrémité de la queue.

Queue très-courte et arrondie.

Tarses trapus, forts, garnis d'écaillés sur le devant, réticulés sur les côtés et derrière, égalant le doigt médian en longueur; doigts également forts, allongés, scutellés; ongles longs et recourbés, celui du pouce surtout.

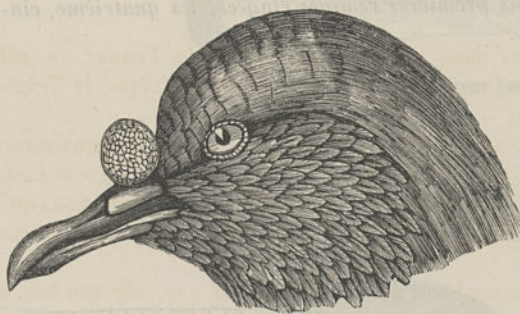


Fig. 65. — *Caloenas nicobarica*.

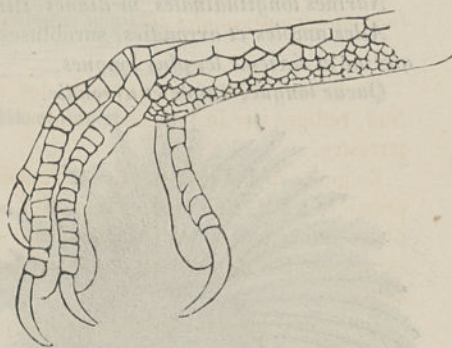


Fig. 64. — *Caloenas nicobarica*.

Les plumes du cou sont longues, étroites et contournées.

Ce genre a été créé par Lesson sous le nom que nous lui conservons pour l'espèce singulière de Colombidé, décrit par Albin sous celui de Pigeon de Nicobar, et figuré par Edwards et par Buffon sous le même nom, et dont Le Vaillant, avec son instinct si sûr, a fait un Colombi-Galline, auquel il a appliqué la dénomination spécifique à *camail*, parce que, observe-t-il avec raison, cet Oiseau, tout en se trouvant dans l'île de Nicobar, n'en habite pas moins aussi dans beaucoup d'autres contrées de l'Inde : il est en effet très-commun dans toutes les Moluques et à la Nouvelle-Irlande, où les nègres le nomment *Manico*. Nous en donnons la figure.

Ce que l'on sait de ses habitudes résulte des observations minutieuses que Le Vaillant en a faites sur des individus en état de domesticité.

NICOPAR A CAMAIL. *CALONAS NICOBARICA*. (Linné, Gray.)

Le Nicobar à camail a le corps de la force et de la grosseur à peu près de celui d'une Poule moyenne; il est très-fourni en chair. Sa queue, extraordinairement courte, et dont les plumes dépassent à peine ses couvertures hautes et basses, pendant que les ailes, fort amples, la cachent entièrement, donne à cet Oiseau un air trapu qui lui prête peu de grâce. Mais tout cela est racheté par un riche plumage et par un élégant camail composé de longues plumes effilées qui, du derrière du cou, où elles prennent naissance, flottent sur le dos, et retombent négligemment en franges de chaque côté de la poitrine, vers le poignet des ailes. Ces plumes, qui n'imitent pas mal celles du Coq de basse-cour, sont nuancées des couleurs les plus brillantes, et prennent des tons d'or, de vert, de pourpre et de bleu d'acier poli, suivant les incidences de la lumière; celles de la tête et du haut du cou, ainsi que de la gorge, sont fort courtes, et paraissent noires, quoiqu'à certain jour elles reflètent des tons bleus ou violet foncé. Quelques parties des couvertures des ailes brillent du même éclat que le camail, pendant que d'autres sont d'un vert lustré uniforme, ainsi que le croupion et les couvertures du dessous de la queue. Tout le dessous du corps est d'un vert sombre qui, dans l'ombre, semble noir. Les plumes alaires sont d'un noir bleuâtre dans leur intérieur, et celles de la queue d'un blanc pur. Le bec et les ongles sont noirs; les pieds grisâtres, et les yeux d'un brun orangé. (LE VAILLANT.)

14^{me} GENRE. — COLOMBI-HOCCO. *GOURA*. (Le Vaillant, 1808; Fleming, 1822)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, un peu grêle, un peu gibbeux vers le bout; mandibule supérieure sillonnée sur les côtés, inclinée et légèrement renflée vers la pointe.

Narines longitudinales, médianes, situées dans une rainure parallèle au bec.

Ailes amples et arrondies, surabondantes; les trois premières rémiges étagées, les quatrième, cinquième et sixième les plus longues.

Queue longue, ample et arrondie.



Fig. 65. — *Goura coronata*

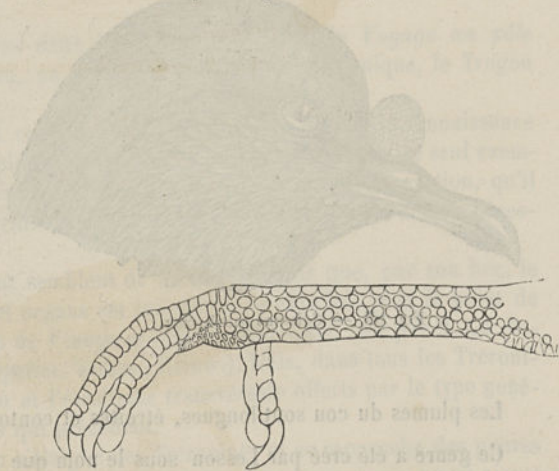


Fig. 66. — *Goura coronata*.

Tarses forts, robustes, beaucoup plus longs que le doigt médian, légèrement dénudés au-dessus de l'articulation, couverts d'écaillés arrondies qui ne se touchent pas; doigts courts, soulés à leur



Fig. 1. — *Turnix tachydrome*. (Mâle et femelle.)

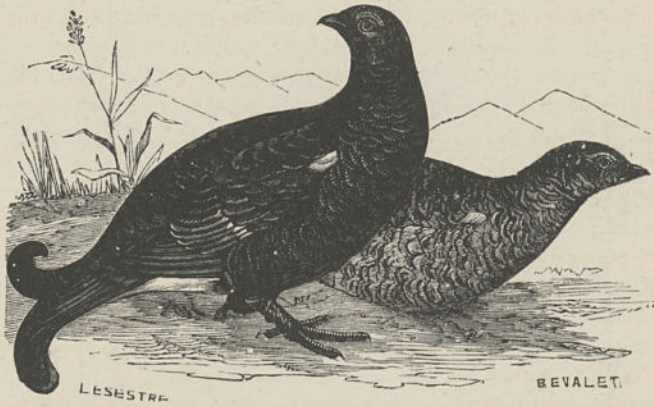


Fig. 2. — Tétràs à queue fourchue. (Mâle et femelle.)

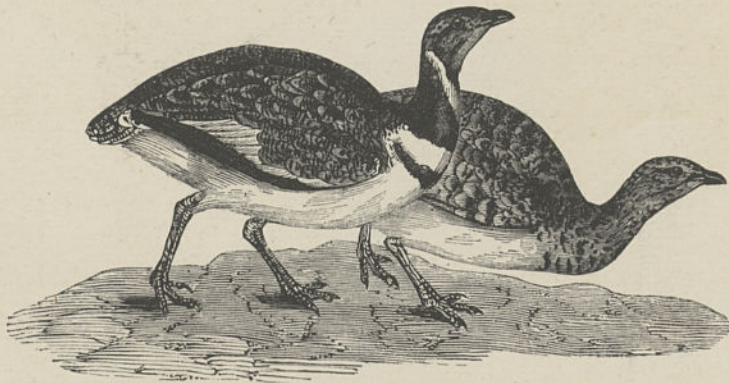
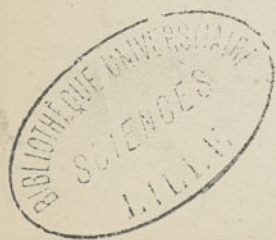


Fig. 3. — Outarde canepetière (Mâle et femelle.)



origine par une membrane, avec les écailles disposées comme chez tous les Colombidés; ongles médiocres, assez forts.

La tête est ornée d'une huppe ou espèce de crête composée d'une infinité de baguettes allongées, roides et très-minces, munies de barbes soyeuses et désunies.

On connaît aujourd'hui deux espèces de ce curieux genre appartenant à l'archipel Indien et à la Nouvelle-Guinée. Nous figurons le Goura de Steurs.

Ces Oiseaux, dont le type était connu du temps de Buffon, et auxquels nous avons conservé le nom donné par Le Vaillant, quoiqu'ils n'aient du Hocco que le port et la taille, joignent à tous les caractères zoologiques des Colombidés des mœurs et des habitudes exactement les mêmes. Ils roucoulent comme les Pigeons; ils dégorgerent la nourriture à leurs petits, qui naissent sans plumes de même que ceux-ci.

Ces Oiseaux, dit Lesson, vivent en état de liberté dans l'épaisseur des bois par bandes de cinq à six individus, qui se perchent sur les branches les plus basses, et presque au ras de terre. Il nous arrivait de les tuer les uns après les autres sans que ceux qu'étonnait le coup de fusil songeassent à prendre la fuite.

On est depuis peu parvenu à les acclimater si bien, qu'ils pondent et qu'ils produisent. C'est ce qui a eu lieu au Muséum d'Histoire naturelle de Paris et au jardin zoologique de Londres, où l'on a réussi même à obtenir un hybride des deux espèces. De là à leur domestication il n'y a pas loin, et l'on ne peut manquer d'y arriver avec des soins.

Dans l'état de domesticité, dit Temminck, on peut nourrir le Goura de maïs, dont il est très-friand; il mange aussi de petites fèves de marais et des petits pois secs. Il fait entendre fréquemment un bruit sourd produit par la colonne d'air qui s'échappe de sa poitrine, espèce de beuglement ventriloque qui paraît lui être commun avec le Dindon, lequel fait un bruit à peu près semblable.

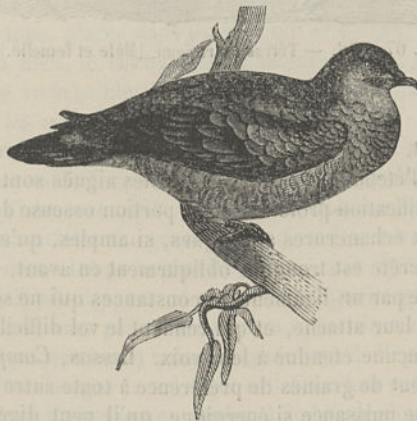
Les œufs de Goura sont de forme sphérique, blancs comme ceux de tous les Colombidés, mais avec cette différence qu'ils sont luisants: caractère oologique qui les rapprocherait de ceux d'une autre tribu dont nous parlerons bientôt, celle des Tinanidés.

COLOMBI-HOCCO GOURA. *GOURA CORONATA*. (Latham, Stephan.)

En entier d'un blanc couleur de plomb; petites et moyennes couvertures des ailes et plumes du haut du dos terminées d'un beau brun marron; grandes couvertures de même couleur à leur origine et à leur extrémité, leur centre d'un blanc pur; bec noir; iris rouge; tarse d'un rosé blanchâtre.

Longueur totale, 0^m,80 à 0^m,82.

Habite la Nouvelle-Guinée.



CINQUIÈME ORDRE. — GALLINACÉS.

Les Oiseaux qui composent cet ordre se ressemblent par une réunion de caractères généraux dont le Coq domestique présente le type. Leur bec, moins long que la tête, a sa mandibule supérieure voûtée, c'est-à-dire convexe et recouvrant l'inférieure, et sa base est munie d'une peau nue ou cire. Les narines sont percées dans un large espace membraneux, et sont recouvertes par une écaille cartilagineuse. Leurs tarses, diversement emplumés, ne le sont le plus communément que jusqu'au talon. Ils sont médiocres, robustes, scutellés ou munis d'écailles en losanges, et terminés par trois doigts en avant, réunis à leur naissance ou comme rebordés par une membrane épaisse. Les ongles sont convexes, obtus, légèrement recourbés, mais nullement rétractiles ni acérés comme ceux des Oiseaux rapaces. Le pouce est constamment élevé au-dessus de l'articulation des doigts, et souvent n'existe qu'à l'état rudimentaire ou manque complètement. La queue varie beaucoup dans sa forme : ou elle est nulle, ou elle est médiocre, ou elle est longue, composée de douze ou quatorze et même dix-huit rectrices disposées obliquement ou en toit.

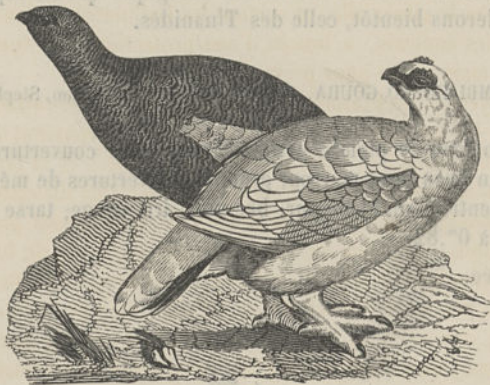


Fig. 67 et 68. — Tétrras Ptarmigan. (Mâle et femelle.)

Les Oiseaux de cet ordre ont, en général, des ailes courtes et concaves, ce qui leur donne un vol pesant, embarrassé et de peu d'étendue. Les espèces à ailes aiguës sont les seules qui possèdent un vol rapide. Cela tient à une modification profonde de la portion osseuse de leur squelette : le sternum a sa surface diminuée par deux échancrures si longues, si amples, qu'elles occupent presque la totalité de ses côtés. De plus, sa crête est tronquée obliquement en avant, de sorte que la pointe aiguë de la fourchette ne s'y joint que par un ligament, circonstances qui ne sont pas favorables aux muscles pectoraux, ainsi affaiblis à leur attache, et qui rendent le vol difficile. Leur larynx inférieur est très-simple, ce qui ne donne aucune étendue à leur voix. (Lesson, *Complém. de Buffon.*)

Tous ces Oiseaux se nourrissent de graines de préférence à toute autre substance, et ils ont un gésier très-musculeux, doué d'une puissance si énergique, qu'il peut digérer les substances les plus

dures, des noix, par exemple, avec leur enveloppe ligneuse. Ordinairement, on trouve ce gésier rempli en grande partie de petites pierres, que l'on suppose contribuer beaucoup à l'augmentation de ses forces; en effet, la trituration qu'opèrent les muscles, aidés de ces pierres, est un mécanisme qui prépare et hâte la digestion, mais l'action des sucs gastriques est néanmoins indispensable pour le compléter; on doit même admettre que le phénomène s'opérerait également malgré l'absence des pierres; en effet, Spallanzoni a vu qu'il en était ainsi non-seulement chez les Oiseaux qui n'ont avalé qu'une très-faible quantité de ces corps, mais aussi chez ceux qui, élevés à part et surveillés depuis leur sortie de l'œuf jusqu'au moment où le célèbre physiologiste les soumettait à ses expériences, n'avaient, par conséquent, aucune pierre dans leur intérieur.

Les mœurs des vrais Gallinacés offrent quelques particularités dignes d'être remarquées. Ces Oiseaux sont ordinairement polygames, c'est-à-dire que les mâles sont moins nombreux que les femelles, et qu'ils ont plusieurs de ces dernières qui les suivent et qu'ils protègent contre les attaques des animaux nuisibles, en même temps qu'ils ne les laissent point approcher par les autres mâles de leur espèce. Les femelles, comme il arrive toujours dans le cas de polygamie, pondent un nombre plus ou moins considérable d'œufs, qu'elles couvent seules, sans que les mâles partagent jamais les soins de l'incubation. Comme elles sont granivores, il leur est facile, en se plaçant au milieu des champs de graminées, de se procurer une nourriture suffisante sans avoir besoin de s'écarter beaucoup de leurs œufs, et, par suite, de les priver longtemps de l'incubation. On sait que, chez les espèces insectivores ou carnivores qui trouvent leurs aliments avec plus de difficultés, le mâle remplace la femelle pendant qu'elle est en chasse, condition qui est de toute nécessité; car, pendant l'absence de la femelle, les œufs se refroidiraient et le développement vital s'arrêterait, si le mâle ne continuait à entretenir dans le nid une chaleur convenable. Les Gallinacés déposent ordinairement leurs œufs dans quelque trou pratiqué à la surface du sol, dans un creux quelconque, qu'ils recouvrent de paille ou de quelques herbes sèches; mais ils ne construisent pas un véritable nid. La grande fécondité de ces Oiseaux, encore augmentée par une abondante nourriture, est un des principaux avantages que nous procurent les espèces domestiques. (GERBES, *Dict. pitt. d'Hist. nat.*)

On est tenté de croire que le gibier ailé, et surtout les Gallinacés de toute espèce, exposé plus que les autres à de formidables ennemis, a besoin d'une protection plus spéciale non-seulement pour favoriser sa propagation, mais même pour prévenir son extinction.

Les nids du Coq de bruyère et du Ptarmigan ont tout à craindre des attaques d'un pillard emplumé dont les déprédations sur les montagnes et dans les bruyères surpassent de beaucoup celles de tous les autres. C'est la Corneille mantelée, dont le nombre, les ruses et la famille affamée donnent lieu de s'étonner qu'il y ait encore des Coqs de bruyère dans certains districts maritimes de l'Écosse et de l'Irlande. L'Aigle, le Busard, le Faucon, le Renard lui-même, sont presque d'innocents, ou, du moins, d'honorables ennemis, auprès de la Corneille, qui s'empare de tout; pas une pointe de rocher, pas une motte de terre où elle n'aille se poser, vigilante et craintive, comme si elle n'avait d'autre pensée que d'échapper au châtement de ses méfaits. En possession de retraites inaccessibles au-dessus des précipices, elle se rit de la guerre de l'homme, qui n'a contre elle d'autre ressource que le stratagème. On aurait autrefois traversé les montagnes de l'Irlande sans en rencontrer plus d'une douzaine; une trappe, placée dans un faux nid de Faisan, avec un œuf de Mouette pour appât, suffisait contre elle; ou bien, le contenu de la coquille, remplacé par un mélange de graisse et de noix vomique, tentation irrésistible, limitait facilement le nombre de cette race prolifique, malfaisante jusqu'à arracher les yeux des jeunes Agneaux.

Mais ici, comme partout, l'homme est encore, à nos yeux, le principal obstacle à la propagation du gibier ailé; il le poursuit toute l'année; en vain les gardes attribuent ses ravages aux autres animaux; en vain ils confondent l'innocent qu'ils détruisent avec le coupable qui leur échappe; oui, il faut en convenir, de toutes les variétés du genre *Pillard*, et leur nom est *Légion*, le voleur d'œufs est la plus désastreuse et en même temps la plus difficile à saisir. Privé du courage du tireur nocturne, dénué de la science de l'adroit trappeur, il n'a pas une qualité qui rachète ses vices et qui lui mérite les sympathies du compatissant philanthrope. Son industrie n'a d'autre excuse que le profit qu'il en tire, grâce à d'imprudents amateurs, qui s'indigneraient de l'épithète de recéleurs et ne se font pourtant aucun scrupule d'encourager le vol pour satisfaire leur passion.

Un dernier mot, et ceci s'adresse aux gardes. L'habitude des armes à feu, hors en ce qui concerne

le bon état du fusil de son patron, est peut-être le talent le moins utile à un bon garde-chasse. Le piège est la seule dont il doive faire usage. Une connaissance exacte des mœurs des animaux réellement préjudiciables aux objets confiés à ses soins lui suggérera les moyens les meilleurs, les plus efficaces de s'en défaire. Il saura alors que la disparition des œufs dans le nid du Faisan, quelque bien caché qu'il soit sous un dais de fougère, quelque bien défendu qu'il soit par un rempart de ronces, n'est l'ouvrage ni du pauvre Geai, ni de la Corneille vagabonde, ni de la Pie errante, mais bien de l'hypocrite Hérisson, le plus insatiable de tous nos Ovivores, quoi que puissent dire ses tendres défenseurs. Il saura alors que les œufs n'ont rien à redouter des Faucons; il lira dans le livre de la Nature, et comprendra, sans consulter les naturalistes, que le Coucou n'est jamais métamorphosé en Épervier; que la Chouette, loin de commettre aucun dégât, est un excellent destructeur de Souris; que l'Épervier et la Cresserelle, de mœurs tout opposées, ne doivent pas être traités de la même manière; il apprendra à distinguer l'innocent du coupable, à épargner l'un, à punir l'autre; il saura enfin que, en laissant vivre en paix des animaux inoffensifs et utiles, il servira utilement les intérêts de son maître et deviendra un membre intelligent de la communauté. (*Rev. brit.*, 1853.)



Fig. 69. — Francolin à collier roux. (Mâle.)

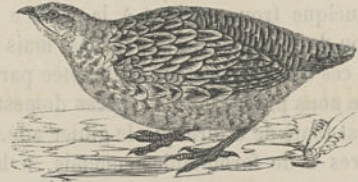


Fig. 70. — Francolin à collier roux. (Femelle.)

La classification des Gallinacés a, de tout temps, été fort peu embarrassante.

Cuvier, en faisant son quatrième ordre, les plaçait entre les Grimpeurs et les Échassiers:

Lesson, les plaçant de même entre les Passereaux et les Échassiers, les partageait en quatre tribus. — 1° les Gallinacés véritables, — 2° les Passérigalles, — 3° les Poutogalles, — 4° et les Himantogalles.

Cet ordre correspond à celui que Swainson a nommé *Rasores*, et dans lequel il réunissait les familles suivantes: — 1° *Pavonidæ*, — 2° *Tetraonidæ*, — 3° *Struthionidæ*, — 4° *Columbidæ*.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire compose ainsi son ordre des Gallinacés, qu'il divise en Passéripèdes et en Grallipèdes: — 1° Colombidés, — 2° Opisthocomidés, — 3° Mégapodidés, — 4° Tinamidés, — 5° Turnicidés, — 6° Attagidés, pour les premiers; et Phasianidés pour les seconds.

M. Gray, sous le nom de *Gallinæ*, l'a formé de six familles ou tribus: — 1° *Cracidæ*, — 2° *Megapodidæ*, — 3° *Phasianidæ*, — 4° *Tetraonidæ*, — 5° *Chionididæ*, — 6° *Tinamidæ*.

Le docteur Reichenbach divise ses *Gallinariæ*, qui ne sont autres que nos Gallinacés, en *Gallinariæ* proprement dits, et en *Gallinariæ cursoriæ*; les premiers subdivisés en: — 1° *Chioninæ*, — 2° *Glareolinæ*, — 3° *Perdicinæ*, — 4° *Tetraoninæ*, — 5° *Didinæ*, — 6° *Phasianinæ*, — 7° *Cryptonidrinæ*, — 8° *Lophophorinæ*, — 9° *Phasianinæ*, — 10° *Pavoninæ*, — 11° *Gallininæ*.

Enfin, M. Ch. Bonaparte, dans son *Schema systematis Ornithologie*, divise ses *Gallinæ* ou *Rasores*, qu'il place entre ses *Struthiones* et ses *Grallæ*, en deux tribus: — 1° *Passerigalli*, qu'il propose aussi d'appeler *Passeripedes*; et — 2° *Gallinacæi*, pour lesquels il propose le nom de *Grallipedes*.

La première divisée en trois familles: — 1° *Penelopidæ*, — 2° *Megapodidæ*, — 3° *Mesitidæ*.

La deuxième formant deux cohortes (*cohors*), sous les noms de *Galli* (*Longicaudæ*) et de *Perdices* (*Brevicaudæ*), en dix familles : — 1° *Cracidæ*, — 2° *Phasianidæ*, — 3° *Meleagridæ*, — 4° *Nu- midæ*, — 5° *Rollulidæ*, — 6° *Thinocoridæ*, — 7° *Pteroclidæ*, — 8° *Tetraonidæ*, — 9° *Perdicidæ*, — 10° *Crypturidæ*.

Nous composons nos *Gallinacei* de onze tribus, qui sont : — 1° *Verrulidæ*, — 2° *Didunculidæ*, 3° *Mesitidæ*, — 4° *Megapodidæ*, — 5° *Meleagridæ*, — 6° *Argidæ* — 7° *Ogithocomidæ*, — 8° *Cra- cidæ*, — 9° *Galloparidæ*, — 10° *Gallidæ*, — 11° *Tetraonidæ*.

PREMIÈRE TRIBU. — VERRULIDÉS.

Nous formons cette tribu pour deux espèces dont l'authenticité, après avoir été admise pendant près de cinquante ans, paraît aujourd'hui douteuse aux yeux de quelques naturalistes : c'est notamment la Colombi-Galline de Le Vaillant (*Verrulia*, Fleming).

Cette tribu ne peut donc renfermer qu'une famille; ce sera celle des Verrulinés (*Verrulinæ*).

FAMILLE UNIQUE. — VERRULINÉS ou COLOMBI-GALLINES.

On paraît aujourd'hui d'accord, et c'est l'opinion de M. Ch. Bonaparte, pour supprimer et rayer définitivement de la liste des Oiseaux la Colombi-Galline de Le Vaillant. Le motif donné pour cette suppression repose sur l'examen détaillé que J. Verreaux aurait fait, dès 1852, des deux seuls exemplaires de cette espèce existant au Musée de Leyde, et que cet observateur, si perspicace et si bien organisé, considérerait comme des Oiseaux factices (fabriqués avec des Pigeons domestiques), tels que le fameux Bec-de-fer du même auteur, et une ou deux autres espèces de Grimpeurs. Ces zoologistes s'appuient encore, pour motiver cette condamnation, sur ce que jamais, depuis Le Vaillant, on n'a retrouvé cette douteuse espèce, et enfin sur l'étrangeté des mœurs que lui assigne Le Vaillant, mœurs qui, quelle que soit, dans leur ensemble, leur identité avec celles des Pigeons, ne permettraient plus, suivant nous, de les comprendre dans cet ordre.

Sans protester directement contre cet anathème, dont il est permis d'appeler, nous le croyons pour le moins prématuré; il a besoin de l'œuvre du temps pour obtenir sa sanction, et il nous faut des preuves plus convaincantes qu'une négation inspirée par l'inspection de peaux mal préparées et en mauvais état pour y donner notre adhésion. On ne songe pas assez, en acréditant cette opinion, que, si elle devait être confirmée, elle ne tendrait à rien moins qu'à convaincre Le Vaillant de l'imposture la plus éhontée que se fût permise aucun de nos voyageurs modernes. Qu'il ait été abusé lui-même par la représentation d'un Oiseau fabriqué ou artificiel, rien de bien extraordinaire; mais qu'il ait prêté à un Oiseau qu'il n'avait pas vu en nature des mœurs aussi anormales de sa propre invention, nous ne le penserons jamais. Sans doute, Le Vaillant a pu faire des erreurs, presque toujours involontaires, et sur le lieu de provenance de plusieurs espèces d'Oiseaux, et sur leur distribution géographique (ce sont les seules qu'il ait commises); mais jamais on ne l'a surpris en flagrant délit de mensonge au sujet des détails de mœurs, dans lesquels, au contraire, il a été d'une précision et d'une exactitude remarquables. Et encore ces erreurs ont-elles eu pour cause la perte qu'il fit, dans un de ses retours, d'une partie des Oiseaux découverts par lui et des notes qui les accompagnaient.

On oublie, d'ailleurs, en supprimant ainsi d'un trait de plume la Colombi-Galline de Le Vaillant, que cette espèce, avec ses caroncules si caractéristiques, n'est pas la seule dans la série. Dès 1823, en effet, Temminck, dans son *Histoire naturelle des Pigeons et des Gallinacés*, a décrit, sous le nom de Colombe oricou (*Columbo auricularis*), une espèce d'un des archipels de l'océan Pacifique, offrant exactement les mêmes caractères et presque les mêmes caroncules que la Colombi-Galline. Si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est que ce rapprochement ne se soit pas présenté, dès cette époque, à l'esprit du savant monographe des Pigeons qui a reproduit l'article de Le Vaillant sur cette dernière espèce, tout en plaçant l'une dans ses Colombes et l'autre dans ses Colombi-Gallines. La même réflexion peut s'appliquer à Wagler, qui a nommé la Colombe oricou de Temminck *Columbo Temminckii*, ainsi qu'à M. Gray, qui l'a mise dans le genre Muscadivore.

Il n'y a plus de raison, après tout, pour conserver le Colombi-Caille (*Columba Hottentota*) de Le Vaillant, dont, depuis lui, on n'a jamais retrouvé d'individus ni vu de dépouilles.

C'est donc par respect pour Le Vaillant, une des gloires de la science, que nous conservons la Colombi-Galline; et c'est en nous fondant sur la nature des mœurs et des habitudes qu'il lui assigne que nous nous en servons pour motiver la création de cette famille.

La place que nous lui assignons dans la série, sur la limite des Pigeons et des Gallinacés, un peu plus pourtant au delà qu'en deçà, est indiquée, d'un côté, par ses caractères zoologiques, qui, à l'exception des caroncules accompagnant le bec, sont ceux de tous les Pigeons; et, d'un autre côté, par ses mœurs et la manière dont naissent et éclosent leurs petits, qui sont celles des Gallinacés.

En agissant ainsi, du reste, nous ne faisons, nous le répétons, que suivre les indications de Le Vaillant lui-même, dont nous allons reproduire tout à l'heure les raisons et les observations.

GENRE UNIQUE. — COLOMBI-GALLINE. *VERRULIA*. (Le Vaillant, 1808; Fleming.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec mince, de la longueur de la tête, arrondi aux deux extrémités de ses mandibules, mais sans être voûté, droit jusqu'au bout, où seulement il se courbe.

Narines médianes, ouvertes en fente longitudinale à la base d'un renflement membraneux prenant la forme d'un caroncule qui remonte en s'y appliquant vers le front.

Ailes longues, amples, aiguës; la première rémige un peu plus courte que la seconde, qui est la plus longue de toutes.

Queue courte, ample et arrondie, et légèrement étagée.

Tarses de la longueur du doigt médian, nus, scutellés; doigts divisés.

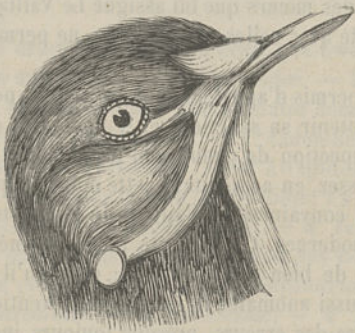


Fig. 71. — *Verrulia carunculata*.

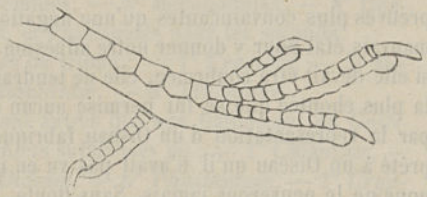


Fig. 72. — *Verrulia carunculata*.

Peau du front, de la base du bec et de la gorge, nue; un barbillon charnu pendant de chaque côté de la gorge et s'étendant sous les joues.

Le Vaillant, qui a découvert la première espèce d'Afrique sur laquelle repose ce genre, qui en renferme deux aujourd'hui, pressentait, à l'époque à laquelle il la fit connaître, qu'elle devait donner lieu à l'établissement d'un petit groupe distinct dans ce qu'il appelle ses Colombi-Gallines; voici comme il s'exprimait :

Cette espèce, à laquelle nous appliquons le nom de la tribu ou de la famille de tous les Pigeons qui s'allient aux différentes branches des Gallinacés, étant celle qui, par les parties nues de sa tête et par le barbillon rouge qui lui pend sur la gorge, se rapproche le plus du Coq et de la Poule, il est naturel qu'elle porte le nom de Colombi-Galline, d'autant plus que, d'après ce que nous avons déjà dit, il est probable que de nouvelles découvertes obligeront les naturalistes à former par la suite autant de petites familles de toutes les espèces analogues à chacune de celles que dans ce moment nous ne réunissons que provisoirement en une seule. Ainsi, par exemple, l'espèce dont nous faisons le sujet de cet article sera, si on lui trouve d'autres analogues, la souche d'une famille ou d'un genre qui portera, si l'on veut, le nom de cette première espèce, qu'on pourra distinguer elle-même par le caractère de son barbillon; pourvu toutefois que ce caractère ne soit pas propre aussi à d'autres espèces de cette même famille, car, dans les dénominations particulières, il faut, autant qu'il est possible, éviter ces noms, qui, pouvant convenir à d'autres espèces en même temps, occasionnent souvent des erreurs.

Notre Colombi-Galline tient des Pigeons proprement dits ou des Colombes par la forme de son bec, qui est absolument le même que chez ces derniers, et par la nature de ses plumes; mais il en diffère par le barbillon nu et rouge qui lui pend sous le bec, par ses tarsi plus longs que chez les Pigeons, par la forme arrondie de son corps, par le port de sa queue courte, qu'il tient pendante comme les Perdrix portent la leur, et enfin par ses ailes arrondies; caractères qui tous, en le rapprochant d'un autre côté des Gallinacés, placent naturellement cette intéressante espèce entre les Colombes et les Gallines, comme pour marquer et former le passage entre ces deux genres.

Il est impossible, ce nous semble, d'être plus sérieux dans ses appréciations et l'établissement des rapports zoologiques que ne se montre Le Vaillant dans tout ce passage. Un voyageur n'invente pas ainsi, et surtout ne raisonne pas autant ce qu'il sait être le rêve de son imagination. Puis il continue :

Si des formes nous passons aux mœurs, aux habitudes, à la manière de se nourrir, à la nidification, à la ponte et à l'éducation des petits, tout est ici différent de chez les Pigeons, comme nous le verrons. De sorte que la nature semble n'avoir conservé à cet Oiseau que quelques traits superficiels, accessoires, pour servir seulement à indiquer un Pigeon, pendant que, par tous ses attributs fondamentaux, ceux qui constituent enfin la nature des êtres, il doit être un Gallinacé : de manière que, s'il fallait opter entre ces deux ordres pour placer cet Oiseau dans l'un ou l'autre, il est évident qu'il appartiendrait de droit au dernier par sa manière d'être, car il vit en petites troupes composées de toute la famille et du père et de la mère, et ces derniers rappellent leurs petits aussitôt qu'ils sont séparés d'eux par quelque accident. Ils se tiennent et vivent par terre, où ils trottent très-vite à la manière des Perdrix; mais toute la petite bande se juche dans les buissons et sur les grosses branches basses des arbres pour passer la nuit ou pour se cacher lorsqu'elle est poursuivie par un ennemi quelconque.

Cet Oiseau niche par terre, dans un petit enfoncement recouvert de petites bûchettes et de quelques brins d'herbes sèches, sur lesquels la femelle pond de six à huit œufs d'un blanc roux, que le mâle ou la femelle couve alternativement. Les petits, qui naissent couverts d'un duvet gris rousâtre, courent au sortir de la coque, et, dès cet instant, ils ne quittent plus le père et la mère, qui les mènent partout en les rappelant sans cesse, et les couvrant de leurs ailes pour les réchauffer ou les préserver de la trop grande ardeur du soleil. Leur première nourriture se compose de nymphes de Fourmis, d'Insectes mous et de Vers, que le père et la mère montrent aux petits, et qu'ils mangent seuls, et sont bientôt en état de trouver eux-mêmes. Devenus plus forts, ils se nourrissent de toutes sortes de graines, de baies et d'Insectes; et, quoiqu'ils aient acquis tout leur développement, ils ne se séparent par couple qu'au temps des amours : manière d'être qui, à quelques légères nuances près, est la même pour tous les Oiseaux qui appartiennent au grand ordre des Gallinacés.

J'ai trouvé l'espèce des Colombi-Gallines dans l'intérieur des terres, au pied des monts hérissés du

pays des Namaquois, pays sec et aride que fuient en général toutes les Colombes, qui, comme on sait, fréquentent les cantons frais et arrosés. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

COLOMBI-GALLINE A BARBILLONS. *VERRULIA CARUNCULATA.* (Temminck, Fleming.)

Une plaque de peau nue embrasse le front, le tour du bec et la gorge en s'étendant vers les oreilles. Sur le milieu de la gorge pend un barbillon charnu, plat, dont la couleur, ainsi que celle de toutes les parties nues, est rouge. La tête, les joues, le cou, la poitrine et tout le sternum, sont couverts de plumes d'un gris ardoise, brunissant plus ou moins sous certains aspects, et paraissant finement rayées de brun foncé sous d'autres. Les scapulaires et les couvertures du dessus des ailes sont d'un gris argentin, ces dernières étant de plus terminées par un liséré blanc. Le ventre, les couvertures du dessus et du dessous de la queue, le croupion, toutes les couvertures du dessous des ailes, ainsi que les flancs et le bord extérieur de la dernière penne de chaque côté de la queue, sont d'un blanc pur. La queue est, dans toutes ses parties ostensibles, d'un brun gris en dessus et noirâtre en dessous, les parties cachées par ses couvertures étant blanches. Bec rouge à sa base, noir à sa pointe, les angles sont brun-noir, et les pieds d'un rouge vineux. Les yeux ont un double cercle, l'un jaune et l'autre rouge. (LE VAILLANT.)

La femelle n'a pas de barbillons.

Longueur totale, 0^m,50 environ.

Habite l'Afrique méridionale, pays des Namaquois.

DEUXIÈME TRIBU. — DIDUNCULIDÉS.

Cette tribu, érigée par M. Ch. Bonaparte, ne renferme qu'une seule famille, celle des Didunculines (*Didunculine*).

FAMILLE UNIQUE. — DIDUNCULINÉS.

Cette famille, créée par M. Gray, qui en a fait une sous-famille de ses *Columbidae*, ne repose que sur une espèce tout à fait exceptionnelle et à la veille de s'éteindre, dont on a fait le genre *Didunculus*, à cause de l'analogie qu'offre le bec dans son ensemble avec celui du Dodo (*Didus*), mais dans des dimensions beaucoup plus petites.

Nous sortons les Didunculines de l'ordre des Pigeons, parce que nous leur trouvons moins d'affinités avec ceux-ci qu'avec les Gallinacés, et parmi ceux-ci les Mégapodidés surtout, auxquels nous rattachons cette famille.

GENRE UNIQUE. — DIDUNCULE. *DIDUNCULUS.* (Peale.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-robuste, de la longueur et presque de la hauteur de la tête, à sommet arrondi, du double plus haut que large, très-comprimé; la mandibule supérieure convexe, recourbée et crochue à sa

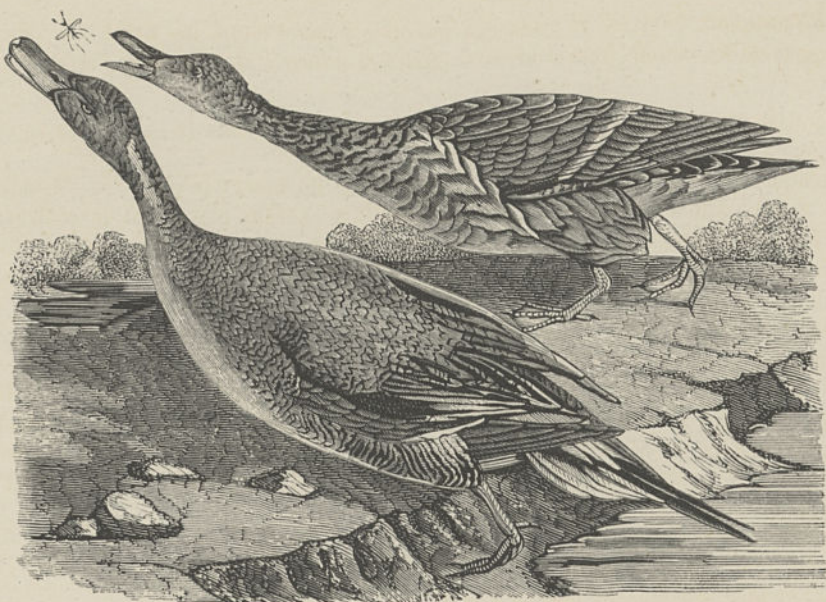
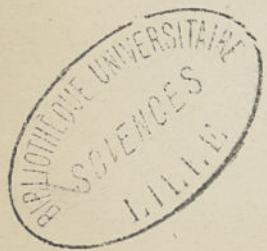


Fig. 1. — *Anas acuta*. (Mâle et femelle.)



Fig. 2. — Canard à crête. (Mâle et femelle.)



pointe, à bords lisses; la mandibule inférieure se relevant à son extrémité vers la supérieure, coupée carrément à sa pointe et portant deux profondes échancrures à chacun de ses bords.

Narines percées dans une peau membraneuse à la base du bec, de forme elliptique, et percées diagonalement à la direction du bec.

Ailes concaves, à rémiges acuminées, recouvrant presque entièrement la queue, et munies d'un éperon rudimentaire au poignet, suraiguës; les cinq premières rémiges étagées et se suivant de très-près, la première la plus longue.

Queue médiocre, ample et arrondie sur les côtés.

Tarses de la longueur du doigt médian, dénués de plumes au-dessus de l'articulation, nus, scutellés en devant, réticulés en arrière; les doigts séparés à la base, allongés, le pouce égal aux latéraux, et inséré presque au niveau des autres doigts; ongles assez longs, courbés et aigus.



Fig. 73. — *Didunculus*.

Le bord extérieur des paupières et les lorums sont nus.

L'embarras que l'on éprouve à classer la seule espèce connue de ce genre propre aux groupes des îles Samoa de l'océan Pacifique, à raison de ses caractères si exceptionnels, est le motif qui force les ornithologistes qui s'en sont occupés jusqu'à ce jour à créer pour elle, les uns, comme M. Gray, une sous-famille; les autres, comme M. Ch. Bonaparte, une famille ou tribu.

Tout ce qu'on sait des habitudes de cette curieuse espèce, que nous figurons, c'est qu'elle se nourrit principalement des racines de plantes bulbeuses.

DIDUNCULE A BEC DE STRIX. *DIDUNCULUS STRIGIROSTRIS*. (Jardine.)

Tête, cou, gorge et poitrine, d'un vert foncé à reflets métalliques brillants; tout le reste du corps d'un brun cannelle; les rémiges brun obscur; bec, lorums et paupières, d'un beau jaune orange; iris rouge.

TROISIEME TRIBU. — MÉGAPODIDÉS.

Nous composons cette tribu, dont la création est due à M. Gray, de familles dont les caractères zoologiques sont loin sans doute d'être d'une homogénéité parfaite, si ce n'est celui de la nudité constante du bas du tibia, un peu au-dessus de son articulation avec le tarse; mais qui rachètent ce défaut d'harmonie par une similitude très-grande d'habitude et de mœurs. Telle est l'habitude de se réunir par bandes plus ou moins nombreuses et de vivre en société, d'être plus ou moins polygames; tel est encore le mode d'éclosion et d'éducation de leurs petits, qui sont en état de courir et de chercher leur nourriture au sortir de l'œuf, etc., etc.

M. Gray ne comprenait dans cette tribu que les familles suivantes : — 1° *Talegallinae*, — 2° *Megapodinae*, division adoptée par M. Ch. Bonaparte.

Nous réunissons, nous, ces deux familles en une seule, sous le nom de Mégapodinés.

FAMILLE UNIQUE. — MÉGAPODINÉS.

Swainson, créateur de cette famille, la composait des genres suivants : — 1° *Menura*, — 2° *Megapodius*, Gaimard; — 3° *Palamedia*, Linné; — 4° *Dicholophus*, Illiger; — 5° *Psophia*, Linné; — 6° *Crax*, Linné; — 7° *Ourax*, Cuvier; — 8° *Ortallida*, Merrem; — 9° *Penelope*, Linné; — 10° *Lophoceros*, Swainson.

M. Gray a composé ses deux familles, que nous réunissons en une seule, *Talegallinae* et *Megapodinae*, savoir, la première des genres : — 1° *Megacephalon*, Temminck; — 2° *Talegalla*, Lesson; et la seconde des genres : — 1° *Megapodius*, — 2° *Leipoa*, Gould; — 3° *Mesites*, Isid. Geoffroy Saint-Hilaire.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire n'y comprend que les deux genres : — 1° Ménure, — 2° Mégapode.

M. le docteur Reichenbach compose ses *Megapodinae* des cinq mêmes genres que M. Gray, en y ajoutant le genre : — 1° *Pleidus*, Reichenbach, qui n'est autre que le *Didunculus*.

Enfin M. Ch. Bonaparte, admettant les deux familles de M. Gray, les compose, l'une des genres : — 1° *Megapodius*, — 2° *Megacephalon*; l'autre des genres : — 1° *Talegalla*, — 2° *Leipoa*, — 3° *Alecthelia*, Lesson.

Les genres que nous y comprenons sont les suivants : — 1° Talégalle (*Talegallus*), — 2° Maléo (*Megacephalon*), — 3° Mégapode (*Megapodius*), — 4° Leïpoa (*Leipoa*).

Les Mégapodinés forment, malgré le peu d'uniformité de quelques-uns de leurs caractères zoologiques, une famille des plus naturelles.

Ce sont en effet des Oiseaux qui, ne couvant pas, ramassent, pour y placer leurs œufs, des herbes qu'ils savent devoir les échauffer au point convenable pour les faire éclore, sans que jamais la meule entre en combustion, comme le foin rentré en temps inopportun, ni fermente trop vite, autre danger qui serait également fatal au principe vital de l'œuf.

Tous les genres qui composent cette famille sont indigènes de la Nouvelle-Hollande, de ce merveilleux pays qui semble être un reste d'un autre temps, oublié à dessein pour nous donner l'idée de ce qu'a été jadis notre planète.

1^{er} GENRE. — MALÉO. *MEGACEPHALON*. (D'après Temminck.)

Μεγας, grand; κεφαλη, tête.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, un peu plus haut que large, fort, presque conique, à sommet élevé à la base et infléchi jusqu'à la pointe, qui n'est ni courbée ni crochue, convexe et sans arête en dessus; la mandibule inférieure se relevant à son bout vers la supérieure, toutes deux à bords lisses et droits.

Narines basales, latérales, ovalaires; percées sous une membrane presque osseuse formant voûte.

Ailes médiocres et arrondies, des plus surobtuses; la première rémige très-courte, les quatre suivantes étagées, la cinquième et la sixième égales, les plus longues.

Queue médiocre, échancrée dans son milieu, arrondie sur les bords.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, dénudés au-dessus de l'articulation, largement scutellés sur le devant; doigts longs et robustes, les latéraux égaux, unis par une membrane à leur base au médian jusqu'à la première articulation, le pouce le plus court; ongles vigoureux, comprimés, légèrement courbés et pointus.



Fig. 74. — *Megacephalon*.

Les joues et le tour des yeux sont nus; la face et le cou garnis seulement d'un léger et rare duvet et de quelques poils courts au lieu de plumes, et laissant apparaître la peau de ces parties. La tête est nue et présente cette singularité d'une protubérance crânienne monstrueuse faisant saillie et loupe en arrière dans toute la largeur postérieure de la tête.

Ce genre ne repose que sur une espèce unique, que nous figurons.

Le Maléo enfouit ses œufs sous le sable et les recouvre parfois de plantes.

Quoy et Gaimard, dans leur voyage de circumnavigation de l'*Astrolabe*, s'en étaient procuré une couvée de dix jeunes qui vécurent assez longtemps à bord. On les nourrissait avec du riz. De temps à autre ils faisaient entendre un petit et court roucoulement. Leur attitude la plus ordinaire était celle des Cailles.

MALÉO A PIEDS ROUGES. *MEGACEPHALON RUBRIPES*. (Quoy et Gaimard, Temminck.)

Cette belle espèce, dont MM. Quoy et Gaimard n'avaient connu et découvert que le jeune, est tout autre à l'âge adulte que le supposaient ces voyageurs.

Tout le dessus du corps est brun noirâtre; les rectrices sont noires; tout le dessous du corps, à partir de la base du cou, qui est noire, est d'un blanc uniforme légèrement rosé; toutes les parties de la tête et du cou, y compris le casque, sont d'un beau rose vineux prenant un ton orangé sur le devant du cou, à partir de la base du bec, qui est de couleur cornée bleuâtre; les tarses et les pattes sont d'un rose terne; l'iris est brun.

2^{me} GENRE. — TALÉGALLE. *TALEGALLUS*. (Lesson, 1826.)

Mot hybride de *talève*, Poule d'eau, et *gallus*, Coq.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-robuste, épais, de la longueur de la tête, comprimé en dessus, à mandibule supérieure convexe, entamant les plumes du front; la mandibule inférieure moins haute et plus large que la supérieure, presque droite en dessous, obliquement taillée en bec de flûte à sa pointe, à bords lisses, à branches écartées à la base.

Narines latérales, ovalaires, oblongues, percées dans une membrane élargie.

Ailes très-surobtuses; la première rémige très-courte, les suivantes étagées jusqu'à la cinquième et à la sixième, qui sont les plus longues.

Queue assez longue, arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, garnis de larges scutelles en devant; doigts assez longs, celui du milieu le plus long, l'externe le plus court, tous garnis à leur naissance d'un repli membraneux, plus large entre le doigt externe et le médian; ongles convexes, aplatis en dessous, légèrement recourbés et médiocrement robustes; le pouce long, appuyant en entier sur le sol, et terminé par un ongle également robuste.



Fig. 75. — *Talegallus*. (Mâle.)



Fig. 75 bis. — *Talegallus*. (Femelle.)

Ce genre n'a pendant longtemps reposé que sur une seule espèce, le Talégalle de Cuvier, découvert en 1826 dans les forêts de la Nouvelle-Guinée, où le premier individu fut tué par un des officiers de la *Coquille*, M. Bérard; il en compte aujourd'hui deux par suite de la découverte d'une nouvelle espèce propre à la Nouvelle-Hollande.

On sait qu'en règle générale tous les Oiseaux se placent sur leurs œufs pour les couvrir; nous allons voir l'exception au sujet du Dindon à grosse queue (*Brush turkey*) des colons de la Nouvelle-Hollande, le *Weclah* des naturels de *Namoi*. Si quelqu'un venait dire à une personne non initiée aux mystères de l'ornithologie que cet Oiseau, de même que bien d'autres, ne couve jamais ses œufs, mais qu'il les plante dans une couche comme fait un jardinier des graines de melons et de concombres, cette personne ne manquerait pas de prendre le *cicerone* pour un faiseur de contes du premier ordre. Si, persistant à éclairer le néophyte, le même individu lui disait que ces Oiseaux ramassent eux-mêmes les matériaux nécessaires à la couche en question, et attendent ensuite tranquillement que la fermentation ait atteint le degré nécessaire à l'éclosion des œufs, il risquerait fort, assurément, de passer pour un des membres de l'illustre famille du célèbre baron De Crac. Rien n'est plus vrai cependant.

Examinons d'abord les mœurs de ce singulier animal.

Le Talégalle marche par compagnies, mais en petit nombre néanmoins. Il est, du reste, très-peu confiant, et sa prudence est excessive. Comme le Faisan et quelques autres Gallinacés, c'est un habile coureur; et souvent il échappe au chasseur à travers des fourrés inextricables. Le Chien d'Australie est son plus grand ennemi. Quand une bande de ces Oiseaux se trouve poursuivie par un Chien et serrée de près, ils sautent tous sur la plus basse branche du premier arbre qu'ils rencontrent, et, d'échelons en échelons, ils finissent par gagner le faite. Une fois arrivés là, ils s'y tiennent ou prennent leur volée vers un autre point du bois. Quand ils n'ont rien à craindre, ils vont se percher dans les branches pour s'abriter contre la chaleur du jour. Le chasseur, qui connaît leur habitude, profite de leur sieste fatale pour les tirer l'un après l'autre (car ils ne prennent aucun souci de leurs

compagnons qui tombent), jusqu'à ce que toute la bande ait subi le même sort, ou que le chasseur soit fatigué de charger son fusil.

Jusqu'ici rien assurément de bien extraordinaire; mais c'est dans la reproduction de l'espèce que se manifestent les anomalies les plus étranges. Après avoir ramassé petit à petit des herbes et des plantes fanées, l'Oiseau en fabrique une sorte de couche artificielle. Il emploie patiemment plusieurs semaines à réunir les matériaux, jusqu'à ce qu'il y en ait à la fin un tas capable de remplir deux ou trois tombereaux. Il est bien entendu qu'un aussi grand travail n'est pas l'œuvre d'un seul individu ou d'un couple, toute la bande se met à la besogne. Une couche de cette espèce leur sert plusieurs années, c'est-à-dire qu'ils reviennent toujours pondre au même endroit, et, à mesure que la partie inférieure se décompose, ils y ajoutent un nouveau supplément d'herbages avant d'y déposer leurs œufs.

Dans la construction des nids les plus compliqués, le bec de l'Oiseau est toujours l'outil principal; les pattes ne sont que des instruments accessoires. Ici le contraire a lieu. Les pattes sont les agents principaux pour ramasser et empiler les matériaux; le bec ne sert à rien dans ce travail; c'est avec les pattes que l'Oiseau recueille et vient placer son contingent au centre du dépôt commun. Les alentours de ce singulier nid sont tellement propres et dépouillés de tout ce qui peut servir à sa fabrication, qu'on aurait grand'peine à y trouver une feuille ou un brin d'herbe sèche. Quand la pyramide de végétaux a eu le temps de fermenter de manière à acquérir un degré de température suffisant, l'Oiseau y enfouit ses gros œufs, non point à côté les uns des autres, comme dans les cas ordinaires, mais séparés entre eux par un espace régulier de neuf à douze pouces (0^m,25 à 0^m,35), parfaitement alignés et enterrés à une profondeur de près de deux coudées, le gros bout tourné vers le sol. Il les recouvre ensuite, et les laisse dans leur trou jusqu'à ce qu'ils soient éclos.

John Hunter expérimenta la chaleur naturelle d'une Poule qui couve, et obtint cent quatre degrés Fahrenheit; il arriva au même résultat en plaçant la cuvette du thermomètre sous la couveuse au moment où elle était sur ses œufs. Ayant pris sous la même Poule des œufs couvés aux trois quarts, il fit un trou dans la coquille, et, y plongeant le thermomètre, il vit le mercure s'élever à quatre-vingt-dix-neuf degrés et demi Fahrenheit. Dans certains œufs stériles, la chaleur était de deux degrés moins forte, de sorte que l'embryon, comme lui-même l'a fait remarquer, donnait à l'œuf couvé quelque chose de sa propre chaleur. On n'a point encore cherché quel est le degré de chaleur de ces *couches à Oiseaux* au moment de l'incubation; mais le Talégalle, sans autre secours que cet instinct qui lui vient d'en haut, sait exactement l'instant où elles arrivent à la température nécessaire, température qui sans doute est la même que celle que Hunter a constatée sous une Poule couveuse.

M. Gould apprit des naturels et des colons habitant le voisinage des endroits fréquentés par ces Oiseaux qu'il n'est pas rare de trouver, dans un seul de leurs tas de plantes, à peu près un boisseau d'œufs qui sont, dit-on, un excellent manger.

On ne s'accorde pas sur le degré de sollicitude apporté par les parents à leur *oviplantation*. Il y a des indigènes qui prétendent que les femelles restent constamment dans les alentours de leur dépôt d'œufs, qu'elles découvrent et recouvrent fréquemment, dans le but sans doute d'aider les Oisillons nouveau-nés à sortir de leur prison; d'autres ont assuré à M. Gould qu'une fois les œufs pondus, les parents laissent aux petits le soin de se frayer un chemin comme ils peuvent sans les aider en rien.

Si cette dernière version est correcte, on se demande comment sont nourris les Oiseaux au sortir de leur coquille. M. Gould fait observer que, selon toute probabilité, la nature ayant adopté ce mode de reproduction, doit aussi avoir doué les petits de la faculté de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance dès l'instant où ils viennent à la lumière. D'ailleurs, comme le remarque encore ce naturaliste, l'énorme grosseur des œufs mène à cette conclusion; car il est raisonnable de supposer que, dans un espace comparativement aussi large, on doit trouver l'animal infiniment plus développé qu'il ne l'est dans des œufs de plus petites dimensions. M. Gould a, en quelque sorte, obtenu la confirmation de cette opinion; car, en cherchant des œufs dans un de ces tas d'herbages, il a trouvé le corps d'un petit, mort probablement en quittant sa coquille, et cet Oiseau était couvert de plumes, au lieu de n'avoir que du duvet comme en ont d'ordinaire les autres Oiseaux du même âge. La position constamment droite des œufs vient à l'appui de l'opinion qu'ils ne sont plus touchés par les parents après qu'ils ont été pondus; car c'est un fait connu et que chacun peut observer sous la Poule commune,

que les œufs des Oiseaux qui les posent horizontalement sont très-souvent dérangés et retournés dans le nid pendant l'acte d'incubation. La saison était trop avancée, lors du voyage de M. Gould, pour qu'il découvrit des œufs ou des petits; il ne put que voir les nids de ces Oiseaux, ou plutôt les monceaux de plantes qui leur servent de nids. Il en trouva dans l'intérieur du continent australien et à Illawara. Ils étaient tous situés dans les vallées les plus ombreuses et les plus retirées, et placées au bas d'un versant de colline. Toute la partie du sol dominant les nids était parfaitement déblayée, on n'y eût pas rencontré une feuille morte, tandis qu'au-dessous aucun débris de ce genre n'avait été amassé; il semblerait que les Oiseaux trouvent plus facile de descendre leurs matériaux que de les remonter. M. Gould ne put avoir qu'un œuf entier; mais il vit beaucoup de coquilles, placées dans la position ci-dessus décrite, d'où les petits étaient sortis.

Nous avons parlé de la grosseur des œufs; M. Gould les décrit comme étant parfaitement blancs, de forme allongée, hauts de trois pouces trois quarts et d'un diamètre de deux pouces et demi. Il vit à Sydney, dans le jardin de feu Alexandre M'Leay, un Talégalle vivant qui, depuis deux années, avait entassé une immense quantité de plantes sèches et d'autres matériaux, comme s'il avait été au milieu de ses forêts natales. Toute la partie du jardin où on le laissait se promener était d'une propreté rare qui eût satisfait l'amateur le plus scrupuleux; ou eût dit que les plates-bandes, la pelouse et les bosquets étaient, chaque jour, régulièrement balayés, tant l'Oiseau s'évertuait à ramasser tout ce qu'il rencontrait à terre, pour en aller grossir sa profusion de fumier, laquelle s'élevait déjà à trois pieds de haut et couvrait une surface de dix pieds carrés. En plongeant le bras dans cette couche, M. Gould lui trouva à peu près quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze degrés Fahrenheit de chaleur. L'Oiseau était un mâle; il avait une démarche majestueuse; tantôt il se pavanait fièrement autour de son œuvre, tantôt il allait se percher au sommet, montrant, dans leur plus beau jour, les brillantes couleurs de son cou et de ses barbes, qu'il avait le pouvoir de contracter et d'allonger à volonté.

Voici un exemple de l'irrésistible puissance de l'instinct : cet Oiseau solitaire continua son édifice avec la persévérance la plus opiniâtre, attendant toujours la femelle qu'il ne devait jamais voir. La pauvre bête mourut noyée; c'est à son autopsie qu'on a découvert son sexe. (*Rev. brit.*, 1851. Extr. du *Fraser's-Magazine*.)

TALÉGALLE DE LATHAM. *TALEGALLUS LATHAMI*. (Gray.)

La partie supérieure du plumage du mâle adulte, ses ailes et sa queue sont d'un brun foncé; mais, à la surface inférieure du corps, les plumes, également brun foncé à la base, se terminent en gris argenté; la peau de la tête et du cou est violacée, déteignant en rouge sous le bec, et légèrement parsemée d'une sorte de crin court brun foncé comme les plumes; ses barbes sont jaune brillant, teintées de rouge à l'endroit où elles rejoignent la peau rouge du cou; il a le bec noir et les pattes brunes, ainsi que l'iris.

La femelle est d'un quart moins grosse environ que le mâle et de même couleur; seulement, ses barbes sont moins longues.

Lorsqu'ils ont atteint tout leur développement, ces Oiseaux sont à peu près de la grosseur du Dindon. (*Rev. brit.* Extr. du *Fraser's-Magazine*.)

5^{me} GENRE. — LEIPOA. *LEIPOA*. (Gould, 1840.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, à sommet déprimé, à arête arrondie, presque aussi haut que large, légèrement renflé à partir des narines, et recourbé jusqu'à la pointe; la mandibule inférieure un peu renflée également et se relevant vers la supérieure; bords lisses et légèrement courbes.

Narines basales, latérales, elliptiques et percées diagonalement.

Ailes amples et arrondies, subobtusées; la première rémige la plus courte, la quatrième la plus longue; rémiges aiguës.

Queue allongée, large et arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, légèrement dénudés au-dessus de l'articulation, et recouverts, du reste, de larges écailles hexagones; les doigts longs et unis à la base par un repli membraneux; ongles allongés, vigoureux, minces et aigus.



Fig. 76. — *Leipoa*.

Le tour de l'œil et une partie des joues sont nus; l'ouverture des oreilles est à découvert et clairsemée de petits poils.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de la Nouvelle-Hollande, découverte en 1840, dont nous donnons la figure.

Après le *Tallegalla*, l'Oiseau de cette singulière famille le plus remarquable est le *Leipoa ocellata*, le *Ngow* des aborigènes des plaines de l'Australie occidentale, le *Ngow-Oo* de ceux des montagnes, et le *Faisan australien* des colons du même pays.

Cette espèce d'Oiseau dépose ses œufs dans un tas de sable haut d'environ trois pieds. Le mâle et la femelle contribuent, chacun de son côté, à élever cet édifice. Les naturels prétendent que, pour y parvenir, ils grattent le sable à plusieurs toises à la ronde. L'intérieur présente plusieurs couches superposées de feuilles sèches, d'herbes, etc., au milieu desquelles sont déposés douze œufs, que le couple a soin de recouvrir en attendant que le soleil les fasse éclore. Ainsi terminé, le monticule de sable ressemble à un nid de Fourmis. Ces œufs, trois fois gros comme ceux de la Poule, sont d'un blanc légèrement teinté de rouge; ils sont disposés par lits et toujours séparés les uns des autres.

Deux ou trois fois par saison, les naturels fouillent les buttes de sable pour s'emparer du contenu. Avant de les ouvrir, ils jugent du plus ou moins grand nombre d'œufs par le plus ou moins de plumes semées autour de l'éminence. La collection enlevée, la femelle vient repondre une seconde et même une troisième fois.

Dans ces buttes, on trouve souvent autant de Fourmis que dans une fourmilière, et l'espèce de croûte de sable qui forme le bas de la muraille extérieure devient parfois tellement dure qu'il faut un ciseau pour l'entamer.

Le capitaine Gray, du 85^e régiment de ligne, disait à M. Gould qu'il n'avait jamais rencontré ces *monticules à œufs* que dans les endroits où le sol était sec et sablonneux, et qu'ils étaient toujours couverts d'une espèce naine de *leptospermum*, de manière à les mettre à l'abri des pieds du voyageur qui quitterait les sentiers tracés par les naturels du pays.

Le *Leipoa* est plus petit que le *Talégalle*. Il vit davantage à terre et ne grimpe guère sur les arbres que lorsqu'il est poursuivi de près. Souvent même, dans ce cas, il se fourre la tête dans un buisson et s'y fait prendre. Comme le *Talégalle*, il se nourrit surtout de baies et de graines. Il articule une note plaintive assez semblable au roucoulement du Pigeon, mais plus sourde. (*Rev. brit.*, 1851. Extr. du *Fraser's-Magazine*.)

LEIPOA OCELLÉ. *LEIPOA OCELLATA*. (Gould.)

Il a la tête et la crête brun foncé, et les épaules et le cou gris cendré. Du bec à la poitrine, la partie antérieure du cou est couverte de plumes en fer de lance portant une raie blanche à leur centre. Le dos et les ailes sont marqués de trois bandes distinctes, l'une blanc sale, l'autre brune, la troisième noire; ces bandes affectent sur chaque plume la forme d'un œil, surtout au bout de celles qui

forment la seconde rangée de l'aile. Les grandes plumes des ailes sont brunes, elles ont leur dernière tache traversée de deux ou trois lignes en zigzag. Le ventre est jaune clair, et les plumes des flancs ont une barre noire à leur extrémité; la queue, brun foncé, se termine par une large marque jaunâtre; enfin, le bec est noir et les pattes sont brun foncé.

4^{me} GENRE. — MÉGAPODE. *MEGAPODIUS*. (Quoy et Gaimard, 1824.)

Μεγας, grand; ποδος, pied.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, grêle, faible, droit, aussi large que haut et aplati en dessus à sa base; mandibule supérieure plus longue que l'inférieure, légèrement courbée à son extrémité; mandibule inférieure droite, peu renflée, point cachée par les bords de la supérieure.

Narines ovalaires, ouvertes, placées plus près de la pointe du bec que de sa base; fosses nasales longues, couvertes d'une membrane garnie de petites plumes.

Ailes médiocres, concaves, arrondies, subobtusées; les troisième et quatrième rémiges les plus longues de toutes.

Queue petite, cunéiforme, dépassant à peine les ailes.

Tarses de la longueur du doigt médian, gros et longs, couverts de grandes écailles, comprimés surtout en arrière; pieds grands et forts; doigts très-allongés, presque égaux, réunis à leur base par une petite membrane, plus apparente entre le doigt interne et celui du milieu qu'entre ce dernier et l'externe; le postérieur horizontal, posant à terre dans toute sa longueur; ongles très-longs, très-forts, plats en dessous, très-peu recourbés, à pointe obtuse.



Fig. 77. — *Megapodius tumulus*.

Ce genre, essentiellement moderne, renferme sept espèces, toutes de l'archipel Indien et de la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, dont la première a été découverte et décrite, en 1826, par Quoy et Gaimard.

Le plus remarquable de ce groupe extraordinaire est, sans contredit, l'*Ooeregoorga* des naturels de la péninsule de Cobourg, comme des colons de Port-Essington sous le nom de *Jungle-Fowl* (*Megapodius tumulus*).

Quand M. Gilbert, le collaborateur de M. Gould, arriva à Port-Essington, certains habitants, membres probablement de la Société des Antiquaires, lui montrèrent de nombreux monticules de terre, qu'ils lui désignèrent comme étant les anciens tombeaux des indigènes. Les naturels lui dirent de ne rien croire aux histoires de ces savants amateurs d'antiquités, et lui affirmèrent que, loin d'être des lieux de sépulture, ces éminences étaient les nids où se couvaient les œufs de l'*Ooeregoorga*. Personne dans la colonie ne voulut croire un fait qui renversait les lois connues de l'incubation chez les animaux; et quand les naturels apportèrent de gros œufs à l'appui de leur déclaration, ils furent traités comme le sont quelquefois les avocats qui veulent rendre leur cause trop bonne, et l'erreur

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
J. I. I. M.



Fig. 1. — *Phaeton aethereus*. (Mâle et femelle.)

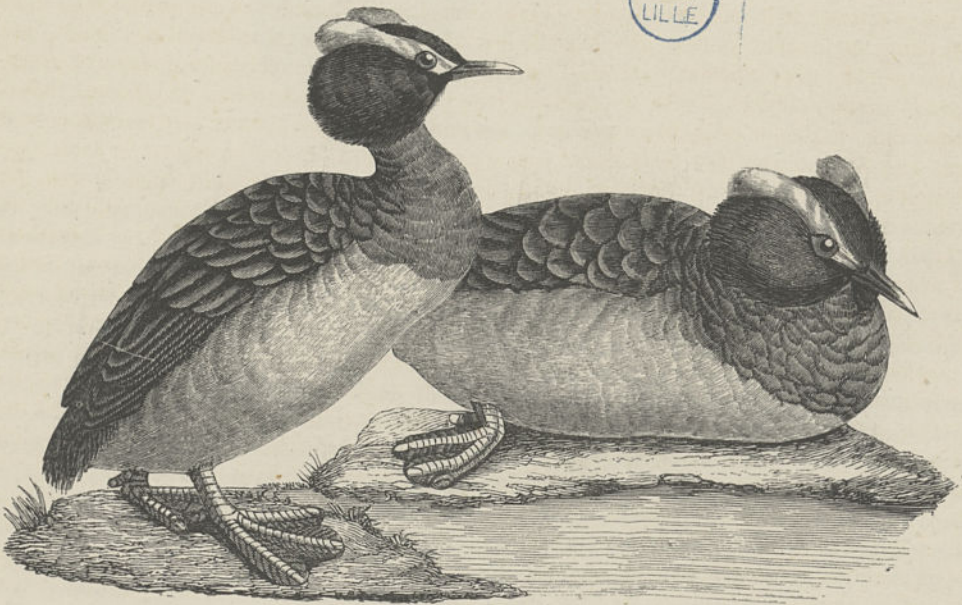


Fig. 2 — Grèbe cornu. (Mâle et femelle.)

0°

n'en fut que mieux accréditée. Mais M. Gilbert, qui savait déjà quelque chose des habitudes du *Leipooa*, prit avec lui un indigène intelligent et s'embarqua, vers le milieu de novembre, pour Knocker's-Bay, sur la rade de Port-Essington, partie peu connue, mais où on lui avait annoncé qu'il trouverait beaucoup de ces Oiseaux. Il prit terre près d'un fourré épais, et, après s'être éloigné de quelques pas de la côte, il aperçut un monticule de sable et de coquilles d'œufs mêlés à une espèce de fumier noir, dont la base reposait sur le sable du rivage, à quelques pieds au-dessus du niveau de la marée haute. Ce tumulus, de forme conique, haut de cinq pieds sur une base de vingt pieds de circonférence, était enveloppé de toutes parts dans les tiges rampantes de l'*hibiscus* aux larges fleurs jaunes.

« Qu'est-ce que c'est que cette éminence? demanda M. Gilbert à son Australien.

— *Ooergoorga rambal*, » répondit celui-ci, c'est-à-dire nid ou maison du *Jungle-Fowl*.

M. Gilbert grimpa sur le mamelon et trouva, dans un trou de deux pieds de profondeur, un jeune Oiseau né sans doute depuis quelques jours, et reposant sur un lit de feuilles sèches. L'indigène assura M. Gilbert qu'il serait tout à fait inutile de chercher des œufs, attendu qu'il n'y avait aucune trace récente des parents. Le naturaliste se contenta alors du jeune Oiseau, qu'il enferma dans une grande boîte avec une certaine quantité de blé pilé pour sa nourriture. Il mangeait assez bien, mais il était d'une intraitable sauvagerie, et, le troisième jour de sa prison, il faisait tous les efforts possibles pour s'échapper. Pendant tout le temps qu'il resta dans la boîte, il ne cessa de gratter le sable et de le mettre en petits tas. Il n'était pas plus gros qu'une Caille; cependant, la vigueur et la rapidité avec lesquelles il jetait son sable d'un bout de la boîte à l'autre étaient quelque chose de surprenant. Ce pauvre M. Gilbert ne pouvait guère prendre de sommeil avec son turbulent prisonnier. Toute la nuit, l'Oiseau faisait un abominable vacarme dans ses tentatives d'escalade et de fuite. Il ne se servait que d'une patte pour gratter le sable, et quand il en avait saisi *une poignée*, il le rejetait derrière lui sans efforts et sans bouger de sa position sur l'autre jambe. Tout ce mouvement de l'Oiseau ne parut être à M. Gilbert que le résultat de son inquiétude et d'un violent besoin d'exercice. Ce n'était point pour chercher les graines dans le sable; car jamais, dans ces circonstances, M. Gilbert ne le vit manger le blé qui y était mêlé.

Tous les jours, on apportait des œufs à M. Gilbert; mais il ne put en voir extraire des monticules qu'au commencement de février, à une autre visite à Knocker's-Bay; il fallut creuser six pieds pour les avoir. Dans ce tumulus, les trous étaient percés non point en ligne perpendiculaire, mais obliquement du sommet et du cône aux parois; de manière que, bien qu'à six pieds de profondeur, les œufs n'étaient qu'à deux ou trois pieds des côtés. M. Gilbert apprit que les Oiseaux ne pondent qu'un œuf dans chaque trou, et que, aussitôt après, ils remplissent l'ouverture avec de la terre légère. Les flancs et le sommet de la montagne trahissent les récentes excavations de l'Oiseau par les empreintes de ses pattes sur le sable. La terre avec laquelle il rebouche ses trous est tellement peu foulée, que, avec une perche, on peut pénétrer jusqu'à l'œuf. Le plus ou moins de résistance de la terre, en enfonçant la perche, indique le plus ou moins de temps écoulé depuis le travail de l'Oiseau. Mais ce n'est pas chose facile que cette chasse aux œufs. Les naturels creusent la butte avec leurs mains seulement, et y font un trou juste assez grand pour y passer le corps et pouvoir rejeter le sable entre leurs jambes. En grattant ainsi avec leurs doigts, ils suivent plus sûrement la direction du trou, qui, souvent, rencontrant un obstacle trop dur, change de route et tourne à angle droit au milieu du trajet. Aussi, la patiente persévérance du sauvage est souvent mise à l'épreuve dans ces opérations. Pour avoir deux œufs, l'Australien de M. Gilbert creusa successivement sans succès six trous de sept pieds au moins de profondeur. Fatigué de son travail inutile, il refusa de tenter une septième épreuve; mais M. Gilbert tenait tellement à vérifier l'authenticité du fait qu'on lui avait rapporté, qu'il promit un supplément de récompense pour une nouvelle tentative. Celle-ci fut couronnée d'un plein succès: cette fois, le naturel ramena un œuf, et, tout fier de sa découverte, il recommença deux fois son travail et en rapporta un second. « Ceci prouve, ajoute ce bon M. Gilbert, combien les Européens doivent se garder de toujours repousser les naïfs récits de ces pauvres enfants de la nature, parce qu'ils peuvent se trouver en désaccord avec nos connaissances et l'ordre ordinaire des choses. »

Dans un autre mamelon, M. Gilbert, aidé de son indigène, découvrit, après un pénible travail, un œuf enseveli à cinq pieds de profondeur. Cet œuf était placé tout droit. Le monticule avait quinze pieds d'élevation et couvrait une circonférence de soixante pieds à la base. Il était, comme presque tous ceux qu'avait vus M. Gilbert, tellement caché sous l'épais feuillage des arbres qui l'entouraient,

qu'il était impossible que les rayons du soleil l'éclairassent jamais. Les trous qui le traversaient commençaient au bord intérieur du sommet du cône, et descendaient obliquement vers le centre. On y sentait parfaitement la chaleur avec la main.

On se demande maintenant comment font les jeunes Oiseaux pour sortir du tombeau où ils ont été littéralement enterrés vivants.

Cette question semble encore à l'état de mystère.

Des naturels ont dit à M. Gould que les petits sortent sans aucune assistance; d'autres ont prétendu que les parents, quand le temps est venu, pratiquent des issues souterraines pour délivrer leur progéniture.

C'est presque toujours près du rivage, dans le fourré le plus épais, que M. Gilbert a rencontré le *Megapodius tumulus*. Il n'y a pas d'apparence qu'on le trouve bien loin dans l'intérieur des terres, si ce n'est au sommet des côtes de quelques criques profondes. Ces Oiseaux vont ou seuls ou par couples. Ils ramassent à terre leur nourriture, qui consiste surtout en racines, que leurs ongles puissants leur permettent de déterrer. Ils se nourrissent aussi de graines, de baies et d'insectes, particulièrement de gros Coléoptères. Il n'est pas facile de prendre ces Oiseaux, et, quoiqu'on entende souvent le battement de leurs ailes dans leur fuite quand on approche de leurs habitations, il est très-rare qu'on puisse les apprivoiser jamais. Ils ont un vol pesant qui ne paraît pas pouvoir se soutenir longtemps. Quand un *Jungle-Fowl* est inquiété, il commence invariablement par gagner un arbre sur lequel il se perche; puis, le corps droit, la tête haute et le cou perpendiculaire, il reste immobile dans cette attitude. Lorsqu'il est poursuivi de près, il s'envole péniblement à une centaine de toises en ligne horizontale et les jambes pendantes.

M. Gilbert n'a jamais été à même d'entendre la voix de l'Oiseau; mais les naturels la lui ont décrite et l'ont imitée devant lui. D'après eux, ce serait une espèce de gloussement semblable à celui de la Poule domestique, mais qui se terminerait un peu comme le cri du Paon. Suivant les observations du même naturaliste, le *Megapodius tumulus*, qui commence à pondre à la fin d'août, continuait encore en mars, époque à laquelle il a quitté le pays; et, à en croire les naturels, il ne se repose que quatre ou cinq mois pendant la saison des chaleurs. M. Gilbert a encore remarqué que les matières qui composent les tumulus ont une certaine influence sur la coloration de l'épais épiderme qui recouvre la coquille de l'œuf. Cette pellicule tombe promptement et laisse à nu une coquille extrêmement blanche. Par exemple, les œufs enfouis dans un terrain noir sont extérieurement brun-rouge foncé, tandis que ceux déposés dans une terre sablonneuse ont une couleur blanc sale jaunâtre. Leur grosseur varie considérablement, mais ils ont tous la même forme et sont aussi ronds d'un bout que de l'autre. On peut leur donner, comme mesure moyenne, trois pouces cinq lignes de haut sur deux pouces trois lignes de large.

La distribution géographique de ce singulier groupe d'Oiseaux ne se confine pas à l'Australie, elle s'étend jusqu'aux îles Philippines, à travers l'archipel Indien. (*Rev. brit.*, 1851. Extr. du *Fraser's Magazine*.)

MÉGAPODE TUMULAIRE. *MEGAPODIUS TUMULUS*. (Gould.)

La tête et la crête de cet Oiseau à longues pattes sont brun-rouge foncé. Il a le cou et tout le dessus du corps gris sombre; le dos et les ailes brun-rouge clair, et la queue couleur noisette foncée en dessus et en dessous. En général, les iris sont brun-noir; mais, chez quelques individus, elles sont brun-rouge clair. Son bec, rougeâtre, est bordé de jaune. Il a les jambes et les pattes jaune-orange brillant. Sa grosseur est celle de la Poule commune.

5^{me} GENRE. — ALECTHÉLIE. *ALECTHELIA*. (Lesson.)

Ἀλεκτῶς, Coq; ἥλιος, soleil.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec petit, comprimé, pointu; à mandibule supérieure prolongée; à mandibule inférieure un peu renflée et plus courte.

Narines placées à la base du bec, séparées par une arête étroite.

Ailes concaves, arrondies, subobtusées; les troisième et quatrième rémiges égales, les plus longues.

Queue nulle, sans aucune plume.

Tarses de la longueur du doigt médian; le doigt interne un peu plus court que les deux autres; la membrane qui unit le doigt du milieu avec l'interne presque nulle; ongles légèrement recourbés, aigus, convexes en dessus, concaves en dessous.



Fig. 78. — *Alecthelia*.

La tête et le front sont abondamment recouverts de plumes jusqu'aux narines; le tour des yeux est garni de plumes courtes et serrées. Les rectrices de la queue sont remplacées par des plumes très-lâches, composées de barbes très-fines, hérissées chacune de barbules très-ténues, très-rapprochées, présentant beaucoup d'analogie avec celles du Casoar, et qui, implantées dans le croupion de la même manière, ne composent la queue de cet Oiseau que d'une touffe plumeuse. Il est à remarquer, à cet égard, que, comme chez le Casoar, toutes les plumes de cet Oiseau, moins celles des ailes, sont composées de tiges multiples, très-grêles et très-molles, et garnies de barbules égales et très-fines, plumes qu'on pourrait appeler *multirachidées*. (LESSON.)

Ce genre, auquel Lesson a donné le nom d'*Alecthelia*, pour indiquer, d'une part, ses rapports avec les Gallinacés, et, de l'autre, que l'Oiseau qui en est le type vit dans les régions les plus chaudes de la terre, sous la ligne équinoxiale, ne repose que sur une seule espèce, découverte aux Moluques par l'expédition de la *Coquille*. Nous en donnons la figure. On a été longtemps dans le doute, au sujet de cet Oiseau, sur la question de savoir si l'individu, unique jusqu'à ce jour, qui a servi de type à l'établissement de ce genre, était adulte, ou s'il ne serait pas un jeune d'une des espèces de *Mégapodes* déjà connues. On paraît aujourd'hui sorti de cette incertitude.

ALECTHÉLIE DE D'URVILLE. *ALECTHELIA URVILLII*. (Lesson.)

Ramassé dans ses formes, très-recouvert de plumes lâches et peu serrées, l'Alecthémie présente sur l'occiput un faisceau de plumes allongées, qui revêtent cette partie d'une manière très-épaisse. La teinte générale est brune fuligineuse, plus foncée en dessus; le ventre et la gorge sont d'un brun légèrement roussâtre; la gorge est cendrée; le dessus des ailes est brun et parsemé de lignes en zigzag ou irrégulières, peu prononcées, d'un jaune roux. Le bec est grisâtre, de même que les pieds; les ongles sont bruns; l'iris est rougeâtre.

Longueur totale, 0^m,16 à 0^m,18.

Cette espèce, qui provient de l'île de Guébé, placée immédiatement sous l'équateur, est sans doute propre aux terres voisines, telles que la grande et belle île d'Halamira ou de Gilolo, si peu connue et si peu étudiée par les naturalistes, de même que toutes les grandes terres de la domination hollandaise aux Indes orientales. (LESSON.)

QUATRIÈME TRIBU. — MÉSTITIDÉS.

Cette tribu renferme l'unique famille des : — Mésitinés (*Mesitinae*), Ch. Bonaparte, 1853.

FAMILLE UNIQUE. — MÉSTITINÉS.

Les Mésitinés forment un type curieux par leurs divers points d'analogie avec plusieurs genres d'Oiseaux; car M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui, le premier, les a fait connaître, les dit analogues par les pattes aux Pigeons, par les ailes à la plupart des Gallinacés ordinaires, et par la forme caractéristique du bec et la coupe des narines aux Héliornes ou Grébifoulques. De ces analogies découle le nom de *Mésite*, donné au genre unique de cette famille, qui rappelle les rapports mixtes et le rang transitoire que les deux espèces qui le composent doivent occuper entre plusieurs genres d'Oiseaux fort disparates.

Jusqu'à présent, tous les auteurs, à la suite du savant professeur, ont été d'accord pour placer cette famille dans l'ordre des Gallinacés.

Cette famille ne se compose donc que du genre unique : — Mésite (*Mesites*), Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

GENRE UNIQUE. — MÉSITE. *MESITES*. (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, 1838.)

Μεσιτης, tenant le milieu, intermédiaire.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque aussi long que la tête, presque droit, comprimé; mandibule supérieure sans aucune trace de crochet ni d'échancrure, et à pointe terminale mousse; l'inférieure présentant en dessous un angle au point de jonction avec ses deux branches.

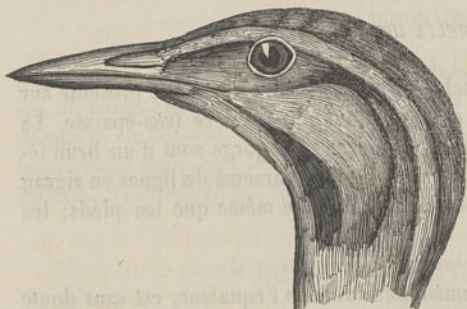


Fig. 79. — *Mesites variegata*.

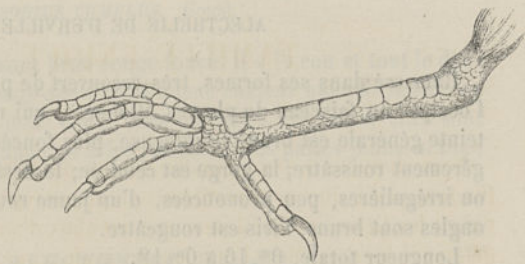


Fig. 80. — *Mesites variegata*.

Narines percées dans un espace membraneux, commençant à peu de distance de la base du bec, et se prolongeant jusqu'au milieu de sa longueur; de forme linéaire et parallèle au bec.

Ailes courtes, dépassant à peine l'origine de la queue, subobtusées; la première rémige extrêmement brève, la seconde très-courte encore, mais les cinquième, sixième et septième égales et les plus longues de toutes.

Queue à rectrices très-larges et longues, légèrement arrondie sur les côtés.

Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian, dénudés au-dessus de l'articulation, écussonnés; doigts entièrement séparés ou à peine unis par une fort petite membrane; ongles assez petits, comprimés, très-peu recourbés. (Acad. des Sc., avril 1838.)

Tour de l'œil nu.

Ce genre, qui, dans l'origine, ne reposait que sur une seule espèce, en renferme aujourd'hui deux, par suite d'une seconde espèce que nous avons fait connaître, en 1845, dans notre *Iconographie ornithologique*.

Toutes deux vivent à Madagascar, où les a découvertes Bernier, chirurgien de la marine; et les deux exemplaires qui en existent au Musée de Paris sont les seuls que connaisse le monde savant.

MÉSITE VARIÉE. *MESITES VARIEGATA*. (Is. Geoffroy Saint-Hilaire.)

Dessus de la tête et du corps, ailes et queue d'un roux feuille-morte; ventre roux, avec des raies irrégulières noires; poitrine formant un plastron jaune clair, avec des taches elliptiques noires placées dans le sens transversal; gorge blanche; côtés de la tête et du cou marqués par une raie jaune clair passant immédiatement au-dessus de l'œil; en dessous est un espace nu le débordant en avant comme en arrière; plus bas encore, une bande irrégulière jaune, et puis, enfin, une tache noire séparant celle-ci de la gorge.

Longueur totale, 0^m,29 à 0^m,30.

Habite Madagascar.

CINQUIÈME TRIBU. — MÉLÉAGRIDÉS.

Cette tribu ne renferme également qu'une famille : — les Méléagridinés (*Meleagridinæ*), qui, pour nous, sont les Pintades et non les Dindons, ainsi que nous allons nous en expliquer.

FAMILLE UNIQUE. — MÉLÉAGRIDINÉS.

Nous donnons à cette famille le nom de Méléagridinés, appliqué jusqu'ici aux espèces du genre Dindon, parce que nous restituons au genre type de cette famille le nom de *Meleagris*, que lui donnaient les Grecs, et que Linné, par un abus d'autorité ou par une faiblesse déplorable, et par une déférence inexcusable à l'opinion qui avait régné jusqu'à lui, a transporté d'un Oiseau d'Afrique bien connu des anciens à un Oiseau d'Amérique qu'ils n'ont jamais pu connaître. On sait en effet qu'Aristote, qui ne parle qu'une seule fois de la Pintade dans tous ses ouvrages sur les animaux, la nomme Méléagride. Et Columelle, en reconnaissant de deux sortes qui se ressemblaient en tout point, excepté que l'une avait les barbillons bleus et que l'autre les avait rouges, appelait *Méléagride* cette dernière, et *Poule africaine* la première. C'est même cette différence, mal appréciée, mal étudiée dans la couleur du barbillon, qui servit pendant longtemps d'argument principal aux partisans de

l'opinion qui voulait que le Dindon eût été connu des anciens, et que c'est lui qu'il fallait reconnaître dans la Mélagride aux barbillons rouges. Tout en retirant donc au genre Dindon un nom usurpé et qu'il n'aurait jamais dû porter, ainsi que nous le dirons en son lieu, nous pensons que ce nom doit rester dans la science, et c'est par cette raison que nous le rendons à l'Oiseau qu'il a servi à spécifier le premier.

Les Méléagridinés, ou Pintades, forment un groupe dont Buffon n'a connu qu'une seule espèce, bien qu'on en compte six aujourd'hui, qu'on pourrait peut-être réduire à un moindre nombre, tant les nuances qui les séparent sont légères, et découlent peut-être des simples croisements.

Nous composons cette famille de deux genres : — 1^o *Meleagris*, que nous réservons pour les espèces à casque; — 2^o *Numida*, que nous conservons pour celles qui ont la tête unie ou plus ou moins emplumée.

Nous composons cette famille d'un seul genre : — *Meleagris*, ex-Linné.

La Pintade est un Oiseau très-criard; et ce n'est pas sans raison que Brown l'a appelée *Gallus clamorosus* : son cri est aigre et perçant, et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la Pintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever : les Grecs avaient un mot particulier pour exprimer ceci. Élien dit que la Mélagride prononce à peu près son nom; le docteur Cai, que son cri approche de celui de la Perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant; Belon, qu'il est quasi comme celui des petits Poussins nouvellement éclos; mais il assure positivement qu'il est dissemblable de celui des Poules communes, quoique Aldrovande et Salerne lui aient fait dire le contraire.

C'est un Oiseau vif, inquiet, turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans les basses-cours : il se fait craindre des Dindons mêmes; et, quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance. « La Pintade, dit P. Margat, a plutôt fait dix tours et donné vingt coups de bec que ces gros Oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense.... »

La Pintade est du nombre des Oiseaux pulvérateurs qui cherchent dans la poussière, où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des Insectes; elle gratte aussi la terre comme nos Poules communes, et va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les insulaires les chassent au Chien courant, sans autres armes que des bâtons. Comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vite, et, selon Belon, en tenant la tête élevée comme la Girafe; elles se perchent la nuit pour dormir, et quelquefois le jour, sur les murs de clôture, sur les haies, et même sur les toits des maisons et sur les arbres. Elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivrè; et, en effet, elles doivent consommer beaucoup, et avoir plus de besoins que les Poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paraît, par le témoignage des anciens et des modernes, et par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la Pintade est un Oiseau demi-aquatique : aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion de leur naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques et marécageux.

Si on les élève de jeunesse, elles s'approprient très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent, d'une princesse du pays, deux Pintades, l'une mâle et l'autre femelle, toutes deux si familières, qu'elles venaient manger sur son assiette; et qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendaient régulièrement sur la barque au son de la cloche, qui annonçait le dîner et le souper. Moore dit qu'elles sont aussi farouches que le sont les Faisans en Angleterre; mais il est douteux qu'on ait vu des Faisans aussi privés que les deux Pintades de Brue; et ce qui prouve que les Pintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises. Tout bien considéré, il semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la Perdrix que de celui du Faisan.

La Poule-Pintade pond et couve à peu près comme la Poule commune; mais il paraît que sa fécondité n'est pas la même en différents climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité, où elle regorge de nourriture, que dans l'état sauvage, où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflus.

On assure qu'elle est sauvage à l'île de France, et qu'elle y pond huit, dix et douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, et qui cherchent aussi le

plus épais des haies et des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent et cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid.

Ces œufs sont plus petits, à proportion, que ceux de la Poule ordinaire, et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure... Ces œufs sont fort bons à manger... Les Pintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlants d'Afrique; ils se nourrissent, ainsi que les vieux, à Saint-Domingue, avec du millet; selon le P. Margat, dans l'île de May, avec des Cigales et des Vers, qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles. (BUFFON.)

Dans le pays des grands Namaquois, dans la Guinée et quelques autres contrées plus chaudes de l'Afrique, les Pintades, d'après Temminck, se nourrissent de Vers, d'Insectes, de baies et de graines; on les y rencontre formant des bandes composées de plusieurs couvées réunies, et faisant entendre, le matin et le soir, leurs cris discordants.

Le Coq-Pintade a produit avec la Poule domestique; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions; la principale est de les élever ensemble de jeunesse; et les Oiseaux métis qui résultent de ce mélange forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée, pour ainsi dire, de la nature, et qui, ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement.

Les Pintadeaux de basse-cour sont d'un fort bon goût, et nullement inférieurs aux Perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue sont un mets exquis et au dessus du Faisan.

On en trouve à l'île de France et à l'île de Bourbon, où elles ont été transplantées assez récemment (1750 ou 1750), et où elles se sont fort bien multipliées; elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*Acanques*, et au Congo sous celui de *Quetèles*; elles sont fort communes dans la Guinée, à la Côte-d'Or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra, à Sierra-Leone, au Sénégal, dans l'île de Gorée, dans celle du cap Vert, en Barbarie, en Égypte, en Arabie et en Syrie. (BUFFON.)

Originaires d'Afrique, dit enfin Lesson, ce n'est que par la domestication qu'on trouve les Pintades introduites en Asie, en Amérique et en Europe. Portées sur l'île de l'Ascension, et vivant de baies de la physalis du Pérou, qui couvrent les vallées de Green-Hill, les Pintades s'y sont complètement naturalisées.

1^{er} GENRE. — MELÉAGRIDE *MELEAGRIS*. (Chenu et O. Des Murs.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, médiocre, légèrement comprimé sur les côtés, infléchi jusqu'à la pointe, qui est large et dépasse de beaucoup le bout de la mandibule inférieure.



Fig. 81. — *Meleagris*.

Narines ovales, larges, percées à la base d'une membrane épaisse formant bourrelet.

Ailes médiocres, surobtuses; les trois premières rémiges aiguës et étagées, la quatrième la plus longue.

Queue très-courte et égale.

Tarses de la longueur du doigt médian, un peu dénudés au-dessus de l'articulation, largement scutellés, sans éperon; doigts médiocres, les antérieurs unis par une membrane à leur base; le pouce court, un peu élevé au-dessus du plan d'insertion des autres doigts, mais posant encore à terre par son extrémité.

Des barbillons de forme ovale, carrée ou triangulaire, prennent naissance de la mandibule supérieure. En arrière de ces barbillons, on voit, sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles, qui, dans la plupart des Oiseaux, est ombragée par des plumes, et se trouve ici à découvert. Mais ce qui est propre à ce genre, c'est un tubercule calleux, une espèce de casque qui s'élève sur sa tête, comme chez le Maléo, et que nous retrouvons dans une autre forme chez l'Oréophasse, dans les Pénélopinés et chez le Casoar. Il est semblable, par sa forme, à la contre-épreuve du bonnet ducal du doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière : sa substance intérieure est comme celle d'un clair durcie et calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche et ridée qui s'étend sur l'occiput et sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux. Le cou est en partie dénudé de plumes et en partie garni de petites plumes duveteuses ou fort courtes.

Les barbillons sont plus ou moins apparents, de même que la nudité de la gorge et du cou, selon les espèces; quant au casque, il varie dans sa forme également, ou, lorsqu'il n'existe pas, est remplacé par une peau nue du sommet de la tête plus ou moins abrité par quelques plumes occipitales formant huppe.

Ce genre renferme trois espèces. Nous figurons la Méléagride ptilorhynque.

MÉLÉAGRIDE MITRÉE. *MELEAGRIS MITRATA*. (Pallas, Chenu et O. Des Murs.)

Sommet de la tête et contour du bec rouge sale; casque conique et moins grand que chez la Méléagride à casque; pendeloques plus développées chez le mâle, amincies à leur attache, rouges à leur sommet; gorge nue et présentant un aspect singulier par l'effet des replis longitudinaux de la peau, qui est lâche; partie supérieure du cou nue et bleuâtre; plumage généralement noirâtre, avec des taches, un peu plus grandes que celles de la Méléagride commune ou à casque; bec corné; pieds noirâtres.

Habite l'île de Madagascar, la Californie et quelques autres points de la côte d'Afrique.

2^{me} GENRE. — PINTADE. *NUMIDA*. (Ex-Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, fort; mandibule supérieure courbée, convexe et voûtée, couverte d'une peau nue à la base.

Narines latérales, placées dans la cire et divisées par un cartilage.

Ailes courtes, surobtuses; les trois premières rémiges étagées, plus courtes que la quatrième, qui est la plus longue.

Queue courte, déprimée.

Tarse un peu plus long que le doigt médian, sans éperon; les doigts antérieurs réunis par une courte membrane.

La tête est sans casque, nue ou emplumée; on remarque des nudités à la gorge et au cou, mais pas de barbillons ou caroncules.

Ce genre renferme également trois espèces. Nous figurons la Pintade huppée ou Cornal.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — Tétras d'Écosse. (Mâle et femelle.)



Fig. 2. — Tétras Rakhelhan.

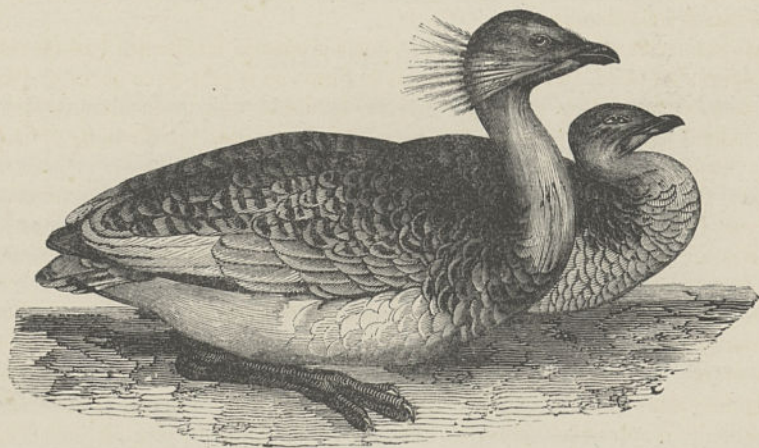


Fig. 3. — Outarde barbue. (Mâle et femelle.)

131
LILLE

PINTADE HUPPÉE ou CORUAL. *NUMIDA CRISTATA*. (Pallas.)

Les barbillons remplacés par deux replis de la peau, qui sont manifestes sur les branches de la mandibule inférieure; front surmonté d'une huppe large, épaisse, dont une partie est recourbée en avant et plus considérable en arrière; occiput et haut du cou recouverts d'une peau nue, d'un bleu foncé sur les côtés et le derrière du cou, à teinte grise au-dessus des oreilles et rouge cramoisi en devant; ces nudités, revêtues çà et là de poils noirs et déliés; tout le plumage noir, sans taches sur le cou et le haut de la poitrine, semé partout ailleurs de très-petits points blancs, entourés d'un cercle fort étroit de bleu clair; rémiges brun noirâtre, sans taches; pennes secondaires avec quatre raies longitudinales près la tige, à l'exception de trois ou quatre d'entre elles ayant une large bande blanche bordant toute la longueur des barbes extérieures; queue avec des raies ondulées blanc bleuâtre sur fond noir; iris brun; pieds noirâtres; bec couleur de corne, surmonté d'une cire banchâtre.

Habite l'Afrique méridionale.

SIXIÈME TRIBU. — ARGIDÉS.

Cette tribu ne comprend qu'une famille, les Arginés (*Argine*).

FAMILLE UNIQUE. — ARGINÉS.

Nous formons cette famille du seul genre *Argus*, que nous retirons des Faisans, où l'ont compris les auteurs jusqu'à ce jour, et où, suivant nous, il ne peut pas figurer. L'Argus, dit Temminck, est une de ces espèces, dans l'ordre des Gallinacés, dont la classification a dû embarrasser singulièrement le naturaliste à système; une place dans un des genres de Linné ou de Latham ne peut lui être accordée, et c'est sur des bases aussi légères que, peu conformes aux règles de la classification, les auteurs systématiques se sont permis de le ranger dans le genre ou la famille des Faisans. (*Histoire naturelle générale des Gallinacés*.)

Il ne faut pas oublier en effet qu'un caractère constant chez la famille des Faisans est la présence d'un ergot ou éperon au tarse. Or, quelle que soit la forme ou le port de la queue de l'Argus, cet Oiseau manque complètement de ce caractère. De plus, la nudité toute particulière de sa tête et de son cou sont des indices qui ne se rencontrent dans aucun genre des Phasioninés, et le peu que l'on connaît de ses mœurs, enfin, semble devoir l'en éloigner tout à fait.

Il n'est point d'Oiseaux dans l'ordre des Gallinacés dont les ailes soient si peu propres au vol que celles de l'Argus; les grandes pennes ou rémiges sont non-seulement plus courtes que les secondaires, mais tellement disproportionnées, que l'on serait tenté de considérer cette conformation comme une erreur de la nature.

En effet, les pennes secondaires sont trois fois plus longues que les premières rémiges; elles ont, outre cette prodigieuse longueur, des baguettes très-faibles, et manquent de ces rangées de plumes appelées couvertures; ajoutez-y la pesanteur de l'Oiseau, sa large queue, au centre de laquelle se trouvent implantées deux grandes et larges plumes qui excèdent les autres de plusieurs pieds, et il ne sera pas difficile, d'après cet exposé, de conclure que l'Argus est jusqu'ici non-seulement uni-

que dans son genre, mais qu'il est le seul de tous les Oiseaux connus chez qui une disproportion aussi remarquable ait lieu.

Il n'est guère surprenant qu'un Oiseau en quelque sorte dépourvu des membres qui sont destinés à le soutenir en l'air, tels que les Casoars ou les Atruches, ou d'autres chez qui manquent à ces parties un nombre assez considérable de grandes plumes, tels que les Manchots et les Pingouins, soit attaché à la terre ou confiné dans les abîmes de la mer.

Mais on est bien plus surpris en voyant un Oiseau pourvu de grandes ailes, ou plutôt d'énormes éventails, être si peu propre à se porter au loin dans les airs. L'Argus court plus vite qu'il ne vole; ses pieds assez longs l'y rendent propre; il est encore puissamment secondé dans cette action par l'usage qu'il fait de ses ailes, dont le mécanisme répond au mouvement des rames. C'est en étendant et en agitant ces éventails qu'il parvient à accélérer la vitesse de sa course; la faculté du vol ne lui est cependant pas entièrement refusée, il s'élève quelquefois, mais son vol est alors pesant et peu soutenu.

Quand l'Argus piaffe autour de sa femelle, il étale ses belles plumes des ailes en les faisant traîner à terre; c'est alors que paraissent comme par un charme ces miroirs variés; il relève aussi sa queue, qui ressemble alors à un large éventail : quand l'Oiseau ne voit rien autour de lui qui l'inquiète, ou qu'éloigné de sa femelle il marche paisiblement, alors les miroirs ne sont point visibles; sa queue forme deux plans verticaux adossés l'un à l'autre; les plumes secondaires des ailes sont couchées le long de cette queue, et dépassent de beaucoup les plumes latérales de celle-ci. (TEMMINCK.)

GENRE UNIQUE. — ARGUS. *ARGUS*. (Temminck.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, nu à la base, assez robuste, convexe en dessus, comprimé sur les côtés, renflé à l'extrémité, dilaté aux bords, à mandibule supérieure voûtée, plus longue que l'inférieure et la recouvrant.

Narines enveloppées par une membrane convexe, et occupant la partie moyenne du demi-bec.

Ailes énormes comme amplitude, courtes, concaves, sans type connu, ou pour mieux dire anormales; les premières rémiges plus courtes que les secondaires, les huitième, neuvième et dixième les plus longues.

Queue formée de douze larges rectrices graduées, dont les deux intermédiaires sont beaucoup plus longues que les deux autres.

Tarses plus longs que le doigt médian, scutellés en avant, réticulés et sans ergot; le pouce portant à terre par son extrémité.



Fig. 82. — *Argus*.

Les joues et le devant du cou sont recouverts d'une peau nue, où sont implantés quelques poils. La langue est charnue et entière.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce, l'Argus, ainsi nommé par les Européens de ce que sa queue est semée d'yeux. Buffon en a parlé sous le nom de *Luen*, que lui donnent en Chine les Tartares. Cependant sir Raffles, dans son catalogue, mentionne le nom de *Kuawow*. L'Argus paraît

commun dans les forêts de Malak et de l'île de Sumatra, où il vit par couples. Il est mentionné dans les poèmes des Malais, où il est caractérisé en quelques vers avec prédilection. Marsden avait parlé de cet Oiseau dans son *Histoire de Sumatra* sous le nom de *Coo-ow*, ou fameux Faisan. « C'est, dit-il, un Oiseau d'une grande beauté, son plumage étant peut-être, sans exagération, le plus riche de toute la race volatile. » Pris dans les bois, l'Argus ne peut s'accoutumer à la captivité, et meurt bientôt après qu'il a été privé de sa liberté. Il fuit une trop vive lumière, et préfère l'obscurité. Sa chair a le goût de celle du Faisan.

On dit avoir rencontré des Argus à Java, dans les Moluques, et en Chine, au Pégou, à Siam, à Camboge; mais l'indication de ces localités mérite confirmation. (LESSON.)

ARGUS GÉANT. *ARGUS GIGANTEUS*. (Temminck.)

Gorge, haut du cou en avant et joues recouverts d'une peau nue, d'un rouge passant au bleu, sur laquelle sont implantés quelques poils noirs clairsemés; plumes du front, du dessus de la tête et de l'occiput très-petites et veloutées; d'autres très-étroites, à barbes décomposées et piliformes, se relevant un peu sur le derrière du cou; cou, en avant et en bas, de même que la poitrine et toutes les parties postérieures, d'un brun rougeâtre, chaque plume tachetée irrégulièrement de jaune foncé et de noir; haut du dos et petites couvertures des ailes portant de grandes taches noires, avec des petites lignes d'un jaune d'or; reste du dos, croupion et couvertures supérieures de la queue, marqués de brun sur fond jaune clair; rectrices d'un brun marron très-foncé, parsemées de petits points blancs entourés de noir, les deux intermédiaires terminées de gris sale; pennes des ailes très-larges, couvertes d'un grand nombre d'yeux; tiges des primaires d'un beau bleu, celles des secondaires d'un blanc pur; extérieures des premières pennes d'un blanc sale, tacheté de noir, et l'intérieur finement rayé, avec une large bande rousse, parsemée de petits points blancs, avec d'autres taches noires entourées de brun; secondaires d'un gris blanc pointillé de noir; internes avec de grands yeux rangés le long des tiges et de diverses teintes; entre les miroirs apparaissent de petites raies ondulés d'un brun noirâtre sur un fond bleu; pieds rouges; ongles et iris orangé vif; bec jaune. (LESSON.)

Longueur totale, 1^m,74; de la queue, 1^m,21.

SEPTIÈME TRIBU. — OPISTHOCOMIDÉS.

La tribu des Opisthocomidés, composée pour l'unique genre *Opisthocomus*, dont la place est encore si incertaine, ne comprend qu'une famille : — les Opisthocominés (*Opisthocominae*).

PREMIÈRE FAMILLE. — OPISTHOCOMINÉS.

Cuvier, dans la dernière édition du *Règne animal*, tout en laissant l'Oiseau type de cette famille, le Sasa ou Hoazin, dans les Gallinacés, à la suite des Pénélopes et des Parraquas, met en note : « Il (cet Oiseau) forme un genre très-distinct des autres Gallinacés, et qui pourra devenir le type d'une famille particulière quand on connaîtra son anatomie. »

Les prévisions de ce savant se sont réalisées en 1837 par suite des observations du docteur Lherminier de la Guadeloupe, publiées dans l'*Écho du monde savant* à cette époque, et que nous allons bientôt reproduire. Mais, ainsi que le disait, dans le même journal, M. De La Fresnaye, déjà La-

treille, dans ses *Familles naturelles du Règne animal*, en 1855, avait formé, d'après Vieillot, une famille de cette seule espèce sous le nom de Dysodes, qu'il plaçait en tête de son nouvel ordre des Passérigalles, en la faisant précéder immédiatement de celle de ses Galliformes (Frugivores, Vieillot), renfermant les Musophages et les Touracos.

C'est en se rattachant à cette idée de rapprochement, qui ne repose que sur certaines analogies dans la structure du bec, et entraîné par l'opinion chaudement soutenue par M. De La Fresnaye, que M. Gray a compris les Opisthocominés dans ses *Musophagidae*, les isolant ainsi complètement des Gallinacés...

Or il est bien évident, en étudiant le Sasa, que la plus grande somme des rapports dans ses analogies, et Lherminier l'a dit lui-même, est en faveur de ces derniers, sans parler encore de sa distribution géographique, qui, l'isolant des premiers, confirme davantage ce rapprochement.

C'est aussi ce qui nous engage, en partageant la manière de voir de Lesson et de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, à ranger les Opisthocominés dans l'ordre des Gallinacés et à les grouper auprès des Pénélopes.

Cette famille ne peut donc se composer que d'un genre, que Linné confondait dans son grand genre *Phasianus*, c'est l'*Opisthocomus*, Illiger; *Othocorys* et *Sasa*, Vieillot. Ce sera pour nous : — l'Hoazin ou Sasa (*Opisthocomus*).

Son caractère principal consiste dans la conformation intérieure du bec, signalée d'abord en ces termes par le docteur Lherminier :

« Parcouru par une fente nasale très-longue, le palais est hérissé de papilles coniques, circonscrites latéralement par deux plans plus prononcés et dentelés. »

Et sur laquelle après lui et sur cette indication est revenu plus en détail M. De La Fresnaye, la décrivant ainsi :

A la mandibule supérieure du Sasa, une arête très-sensiblement denticulée se fait remarquer intérieurement et de chaque côté; elle en suit parallèlement le bord jusqu'à son extrémité, dont elle se rapproche toutefois insensiblement; mais elle ne descend pas, à beaucoup près, aussi bas que ce bord, et est entièrement cachée, non-seulement lorsque le bec est fermé, mais même lorsqu'il n'est qu'entr'ouvert; l'espace existant entre elle et ce bord forme, comme chez le Phylotome, une sorte de rainure ou gouttière, dans laquelle le bord tranchant de la mandibule inférieure vient se loger lorsque le bec se ferme; cette mandibule inférieure présente aussi à la base, intérieurement et de chaque côté, une arête saillante parallèle au bord, mais qui ne le suit que jusque vers le milieu de sa longueur; une rainure existe aussi entre elle et ce bord; d'où il résulte que, lorsque le bec se ferme, le bord intérieur entre dans la rainure supérieure et la moitié de celle-ci entre dans la rainure inférieure; de plus, l'extrémité de la mandibule supérieure, étant comme creusée d'une fossette, y reçoit celle de la mandibule inférieure. (*Écho du Monde savant*, 18 novembre 1857.)

Les caractères anatomiques, que le docteur Lherminier a, le premier, fait connaître, ne sont pas moins curieux.

A l'extérieur, dit-il, le Sasa a quelques rapports avec les Pénélopes; mais il en diffère notablement à l'intérieur. Dès qu'on a enlevé la peau, on aperçoit un énorme jabot qui recouvre les pectoraux; après l'avoir soulevé, on découvre une vaste excavation cordiforme, ouverte et bornée en haut par la clavicule, qui est reléguée à deux pouces au-dessus de la crête sternale. Le jabot, qui, dans cet Oiseau, recouvre ainsi la moitié du tronc et au moins les quatre cinquièmes de la longueur du sternum et de ses annexes qu'il déborde encore en tous sens, reçoit, à gauche et en avant, l'insertion de l'œsophage, et, à droite, il se rétrécit pour pénétrer dans la poitrine. Dans l'intervalle de cette bifurcation est comprise la trachée-artère.

... Le sternum est plein, allongé, élargi en arrière, peu profond. Sa crête ou carène est la partie la plus remarquable : fortement excavée dans l'étendue de son bord antérieur, qui est tranchant, elle n'y a pas moins de deux pouces de longueur, tandis que son bord inférieur, qui devient ici postérieur, n'a guère plus d'un pouce de long, mais s'élargit de deux à trois lignes pour former une sorte de tubercule ou de callosité sous-cutanée, ovale, aiguë, concave et doublée de cartilage. La crête se termine en avant en une longue apophyse qui se soude complètement avec la clavicule.

L'appareil digestif du Sasa est tout aussi extraordinaire que son appareil sternal. La longueur totale de l'intestin est de trois pieds six à neuf pouces, celle du tronc étant d'un pied.

... L'œsophage égale en grosseur le volume de l'index; mais c'est surtout dans la partie de l'intestin comprise entre le jabot et le gésier que l'on observe le plus de singularité et de complication. En effet, placé, comme nous l'avons dit, au-devant des os coracoïdes, de la clavicle et du sternum, dont il a, pour se loger, refoulé la crête fort en arrière, le jabot représente une large bourse plate et arrondie, qu'une scissure oblique de droite à gauche traverse sur ses deux faces : disposition très-curieuse et entièrement différente de celle des Gallinacés, chez qui le jabot constitue un sac entièrement libre et hors de l'axe de l'intestin.

Au jabot succède une portion d'intestin renflée de cinq pouces de longueur, diversement contournée et frontée extérieurement. Vient ensuite le ventricule succenturié, cylindrique et égalant à peine en largeur le duodénum, tandis qu'en longueur il n'atteint pas un pouce. Ses parois sont d'ailleurs si minces, qu'il se rompt fréquemment sous la moindre traction à sa jonction avec l'estomac. Cette dernière cavité n'est pas plus grosse qu'une olive et offre elle-même fort peu d'épaisseur. Autre différence avec le gésier si volumineux et si puissant des vrais Gallinacés.

En négligeant l'élément essentiel de la mastication, c'est-à-dire l'existence des molaires, et en ne tenant compte que de la conformation favorable du bec et de la complication de l'appareil digestif, on dirait, en vérité, que le Sasa représente les Ruminants parmi les Oiseaux. Dans cette hypothèse, la singulière dilatation de l'œsophage paraît l'analogue de la *panse* et du *bonnet*. (*Écho du Monde savant*, 4 novembre 1837.)

GENRE UNIQUE. — HOAZIN ou SASA. *OPISTHOCOMUS*. (Illiger, 1811.)

Οπισθος, par derrière; κομω, avoir de longs cheveux.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, convexe, triangulaire ou élargi à la base, dentelé intérieurement près des bords, aussi haut que large, courbé de la base à la pointe, mandibule inférieure renflée.

Narines médianes, arrondies, percées dans une membrane.

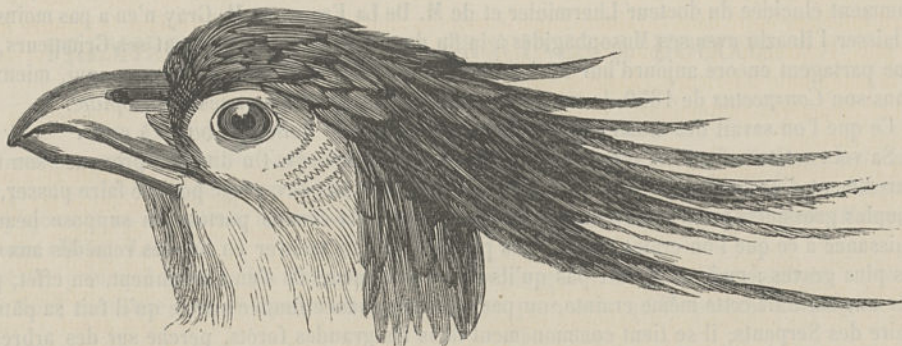


Fig. 83. — *Opisthocomus cristatus*.

Ailes médiocres, concaves, plus que surobtuses; la première rémige courte, les quatre suivantes graduées, les sixième et septième les plus longues.

Queue longue et étagée.

Tarses de la longueur du doigt médian, forts, robustes, réticulés; les doigts seuls garnis de scutelles, ceux-ci longs et entièrement divisés.

Les joues, les orbites et la gorge sont nus; les paupières sont garnies de cils; le dessus de la tête garni de plumes allongées, effilées, couchées en arrière, mais susceptibles de se relever en huppe.

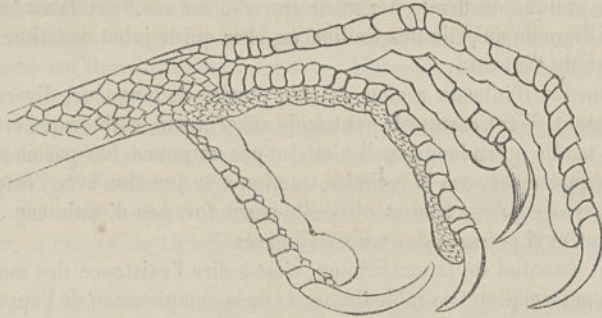


Fig. 84. — *Opisthocomus cristatus*.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de l'Amérique méridionale, vulgairement nommée Faisan huppé de Cayenne, *Cigana* au Para, *Sasa* à la Guyane, *Guacharaca de agua* en Colombie. Nous en donnons la figure.

Presque tous les auteurs, depuis Buffon, se sont accordés à placer ce genre parmi les Gallinacés. Illiger le rangeait entre les genres *Craz* et *Paro*, Cuvier entre les Alectors et les Faisans; Vieillot, tout en l'isolant des Gallinacés, l'en rapprochait le plus possible, puisqu'il le classait tout à la fin de ses Sylvains ou Passereaux, suivis immédiatement de ses Colombins, qui précédaient ses Gallinacés. Latreille lui-même, élevant ses Passérigalles au rang d'ordre, fit des Dysodes, dans lesquels il comprenait l'Hoazin, sa première famille, et les plaça à côté des Pigeons et des Pénélopes. Lesson est le premier qui, en 1851, isola complètement l'Hoazin et des Gallinacés et des Pigeons, en le reportant non à la fin, mais en tête des Passereaux et dans son premier sous ordre des Grimpeurs, à la suite des Musophages; idée qu'il modifia bientôt, en 1858, en déplaçant les Musophages et les reportant dans ses Gallinacés, entre ses Passérigalles et les Pigeons. Malgré ces précédents et l'opinion si sagement élucidée du docteur Lherminier et de M. De La Fresnaye, M. Gray n'en a pas moins persisté à laisser l'Hoazin avec ses Musophagidés à la fin de ses Passereaux et avant ses Grimpeurs, système que partagent encore aujourd'hui le docteur Reichenbach et M. Ch. Bonaparte, qui, mieux inspiré dans son *Conspectus* de 1850, le rangeait entre ses *Megapodidæ* et ses *Penelopidæ*.

Ce que l'on savait des mœurs de cet Oiseau du temps de Buffon se borne à ceci :

Sa voix est très-forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement. On dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant : il n'en fallait pas davantage pour le faire passer, chez les peuples grossiers, pour un Oiseau de mauvais augure; et comme partout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves : mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent, en effet, peut-être par une suite de cette même crainte, ou par une répugnance fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire des Serpents; il se tient communément dans les grandes forêts, perché sur des arbres le long des eaux, pour guetter et surprendre ces Reptiles.

Aublet assurait, à cette même époque, que cet Oiseau s'apprivoisait; qu'on en voyait parfois de domestiques chez les Indiens, et que les Français les appelaient des Paons; qu'enfin, ils nourrissaient leurs petits de Fourmis, de Vers et d'autres Insectes. (*Histoire des Oiseaux*.)

Suivant les chasseurs, desquels, plus récemment, M. Lherminier s'est plusieurs fois procuré cet intéressant Oiseau, il vit par petites troupes sur le bord des criques et des rivières. Il se nourrit des feuilles d'un arbre que les Brésiliens du Para appellent *aninga*, et que, d'après sa tige articulée, ses feuilles larges, son fruit écailleux semblable à un ananas sans couronne et son odeur musquée, l'auteur a reconnu pour le moucou-moucoué d'Aublet, ou l'*arum arborescens* de Linné. Peu farouche,

il se laisse facilement approcher, fuit au coup de fusil, en poussant le cri de *cra-cra*, pour aller se poser quelques pas plus loin et sur la même branche, les uns à côté des autres. Il exhale une odeur forte et pénétrante, mélange de musc et de castoréum, et qui tient aussi de celle du Bouc; elle se communique à l'alcool de conservation et aux vases, au point de les infecter, et résiste même fort longtemps à des lavages répétés avec l'eau chlorurée. Par suite de cette désagréable propriété, la chair de cet Oiseau n'est pas mangeable, et ne sert, à la Guyane, que d'appât pour les Poissons. (*Écho du Monde savant*, 1857.)

HOAZIN HUPPÉ. *OPISTHOCOMUS CRISTATUS*. (Linné, Illiger.)

Poitrine d'un blanc jaunâtre; ailes et queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de distance les unes des autres; dos, dessus du cou, côtés de la tête d'un fauve brun; pieds ocracés; peau nue de la face, des orbites et de la gorge bleuâtre; plumes de la huppe blanchâtres d'un côté, noires de l'autre.

Habite la Guyane, le Brésil.

HUITIÈME TRIBU. — CRACIDÉS.

M. Gray a composé ses *Cracidae* de deux familles : — 1^o *Penelopinae*, — 2^o *Cracinae*, que nous conservons.

M. Reichenbach, lui, les a réunies en une seule, sous le premier nom.

M. Ch. Bonaparte, tout en conservant la division de M. Gray, a élevé chacune de ces sous-familles au rang de famille; mais il a mis entre l'une et l'autre un intervalle en désaccord complet avec les principes de distribution géographique appliqués souvent par lui d'une manière si heureuse; car il les sépare par les Mégapodes et les Mésites.

PREMIÈRE FAMILLE. — CRACINÉS ou HOCCOS.

Cette famille, composée par M. Gray, renferme pour lui, comme pour M. Temminck qui les a indiqués le premier, les deux genres : — 1^o *Crax*, Linné, — 2^o *Pauxi*, Temminck, que nous conservons, en y ajoutant un troisième, dans l'ordre suivant : — 1^o *Hocco* (*Crax*), — 2^o *Pauxi* (*Pauxi*), — 3^o *Hoccau* (*Mitu*), Lesson.

Le caractère principal de tous les Oiseaux de cette famille, que le docteur Reichenbach a été le premier à faire connaître, est un éperon obtus, mais assez prononcé, qu'ils portent au poignet de l'aile.

1^{er} GENRE. — HOCCO. *CRAX*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, fort, comprimé sur les côtés, muni d'une cire unie qui le recouvre jusqu'à moitié de sa longueur, en dessus comme en dessous; courbé depuis sa base jusqu'à la pointe, qui est crochue et déborde la mandibule inférieure; celle-ci droite.

Narines elliptiques, ouvertes en devant de la cire.

Ailes courtes et arrondies, plus que surotbuses; les cinquième et sixième rémiges les plus longues.

Queue longue, ample et arrondie.

Tarses plus longs que le doigt médian, robustes, scutellés; doigts longs, les latéraux égaux, unis par une courte membrane à la base; ongles médiocres, comprimés et crochus, celui du pouce le plus fort.



Fig. 85. — *Crao.*

Le tour des yeux et les joues sont nus; la tête est surmontée d'une huppe de plumes redressées, rigides, longues et recoquillées au bout.

Ce genre renferme six espèces de l'Amérique tropicale. Nous figurons le Hooco.

Les Hoocos vivent en grandes troupes dans les forêts de l'Amérique méridionale; mais ils n'ont de sauvage que leur demeure : la douceur et la tranquillité forment leur caractère. Ils ne semblent craindre ni même connaître les dangers; peu soigneux, en apparence, de la conservation de leur propre existence, ils ne fuient nullement les occasions de la perdre. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande avec le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire. Ils eurent cette patience. Je me suis souvent trouvé, dit Sonnini, au milieu de bandes considérables de ces paisibles Oiseaux, que ma présence ne paraissait pas intimider. Aussi cette sorte d'insouciance donne la plus grande facilité de les détruire.

Le meilleur moyen de faire la chasse aux Hoocos, dit D'Azara, c'est de parcourir les bois, le soir et le matin, jusqu'à ce qu'on entende crier ces Oiseaux; on avance alors droit et vite vers eux, pour les faire voler sur quelque arbre où il est facile de les tirer; sans cette précaution, ils courent et se perdent sans qu'on puisse les découvrir.

Ils deviennent ombrageux aux alentours des habitations; aussi ne se présentent-ils jamais en plus grand nombre que deux ou trois individus. Ces Oiseaux, une fois pris, se plient avec la plus grande facilité à la domesticité, et bientôt on les voit aussi familiers que les Poules dans les basses-cours. Quoique apprivoisés, ils s'écartent pendant le jour et vont même fort loin; mais ils reviennent toujours pour coucher. On en a même vu un devenir familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oubliaient, suivre son maître partout, et, s'il en était empêché, l'attendre avec inquiétude et lui donner, à son retour, des marques de la joie la plus vive. Les Hollandais se sont plu depuis longtemps à en élever un bon nombre d'individus qui avaient été importés en Europe; mais, en général, leur reproduction a été empêchée par l'infécondité des femelles. M. Temminck cite toutefois M. Ameshoff, qui, dès 1813, était parvenu à faire multiplier ces Oiseaux dans des ménageries élevées à grands frais, de manière à pouvoir les servir sur sa table. La chair des jeunes Hoocos est blanche et d'un fumet plus délicat que celle des Pintades et des Faisans. Il est étonnant qu'on ne se soit pas occupé de façonner à nos basses-cours des Oiseaux qui y seraient aussi précieux que le Dindon et aussi faciles à habituer à nos climats. Leur naturel est trop empreint de cette indolence et de cette tranquillité d'habitudes, pour qu'on

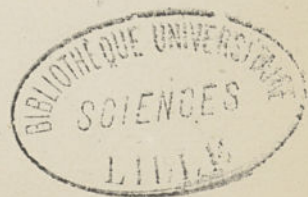




Fig. 1. — Dindon sauvage (Mâle.)



Fig. 2. — Dindon sauvage. (Femelle et jeunes.)

n'obtienne pas en peu de temps des résultats favorables. D'ailleurs, ils semblent se plaire au voisinage de l'homme, dont ils recherchent la société, et reviennent chaque soir se réfugier dans les gîtes qu'il leur a préparés et où ils demeurent en paix. Ces Oiseaux ne sont pas délicats sur le genre de nourriture. Une fois acclimatés, ils mangent indifféremment du maïs, des petits pois, des graines de sarrasin, du riz, du pain. Leur cri peut se rendre par les syllabes *po-hic*, bien qu'ils fassent entendre parfois un bourdonnement sourd, dû, sans doute, aux sinuosités que décrit la trachée-artère. Dans l'état de liberté, ils vivent dans les bois de bourgeons et de fruits, nichent et se perchent sur les arbres.

A Cayenne, les Hocco sont assez familiers pour entrer dans les maisons : ils reconnaissent celles où ils ont trouvé des aliments. Ils perchent sur les toits par suite de leur goût pour les lieux élevés. Ils ont été naturalisés à Porto-Rico. (LESSON, *Complément de Buffon*.)

Les jeunes courent au sortir de l'œuf, et mangent de suite comme les Poussins; les femelles rassemblent leurs petits sous les ailes pour les réchauffer, et elles ont alors des cris particuliers d'ap- pel. (TEMMINCK.)

HOCCO ROUGE. *CRAX RUBRA*. (Linné.)

Sa huppe est très-fournie en plumes recoquillées, à moitié blanches et à moitié noires; ses joues sont revêtues d'un épais duvet noir et blanc; son cou et sa gorge sont blanc pur; le dos est vêtu d'un manteau marron à reflets bronzés; la poitrine est d'un brun roux; le ventre et les cuisses sont d'un roux jaune; les ailes sont rousses, mais vermiculées de noir et de blanc; la queue est brune.

Longueur totale, 0^m,90 à 0^m,92.

Habite le Pérou.

2^{me} GENRE. — PAUXI. *PAUXI*. (Temminck, 1815.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus court que la tête, haut, médiocrement comprimé sur les côtés, et surmonté à sa base d'un tubercule osseux, pyriforme, très-développé.

Narines percées obliquement au milieu d'une membrane qui recouvre une large fosse nasale.

Ailes très-amplés, surobtuses; la sixième rémige seulement la plus longue.

Queue moyenne et arrondie.

Tarses robustes, longs et scutellés.



Fig. 86 — Pauxi.

Ce genre, créé dans l'origine par Temminck et conservé par M. Gray pour plusieurs espèces, a été subdivisé par Lesson, qui en a extrait son genre Hocco, ce qui réduit celui-ci à une seule espèce, le Pauxi à pierre.

Cet Oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les Faisans, mène ses petits, et

les rappelle de même; les petits vivent d'abord d'Insectes, et ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains et de tout ce qui convient à la volaille.

Le Pauxi est aussi doux et, si l'on veut, aussi stupide que les autres Hocco; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver; avec cela il ne se laisse ni prendre ni toucher. Il ne se trouve, d'après Aublet, que dans les lieux inhabités.

3^{me} GENRE. — HOC CAU. *MITU*. (Lesson, ex-Marc-Grave, 1829.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, élevé, très-comprimé; la mandibule supérieure surmontée d'un prolongement de la même nature cornée que le bec, formant avec lui une même pièce, s'élevant beaucoup au-dessus du crâne et se dessinant en tranchant aigu; la mandibule inférieure courte, plus haute, mais obtuse.

Narines arrondies, percées en avant d'une cire poilue qui recouvre des fosses nasales peu saillantes.

Ailes amples, concaves, surobtuses.

Queue moyenne et arrondie.

Tarses hauts, robustes, à larges scutelles.

Les joues sont emplumées. La trachée-artère est fort élargie. Derrière la protubérance cornée apparaît une touffe de plumes que l'Oiseau a la faculté de relever.

Ce genre ne renferme que deux espèces.

Le Hoccau a des mœurs douces et sociables. Il vit en troupes nombreuses qui habitent les bois de montagnes, perchent sur les arbres, et cherchent leur nourriture à terre. On le rencontre assez communément au Brésil. Il n'a pas encore été plié à la domesticité. Quelques individus vivants, nourris dans les ménageries, ne se sont pas reproduits. Un individu conservé dans les galeries de Paris provenait de Surinam.

HOC CAU DU BRÉSIL. *MITU BRASILIENSIS*. (Brisson, Chenu et O. Des Murs.)

Tête, joues, pourtour des yeux et haut du cou, couverts de petites plumes veloutées très-courtes, d'un noir mat; reste des parties supérieures, poitrine, ventre, cuisses et plumes de la huppe, d'un noir à reflets violets et pourprés; chaque plume bordée par un cercle étroit d'un noir mat; queue terminée de blanc; abdomen et couvertures inférieures de la queue d'un marron foncé; bec et son casque du plus beau rouge; iris noirâtre; pieds d'un rouge ponceau clair.

Longueur totale, 0^m,80 environ.

Habite le Brésil.

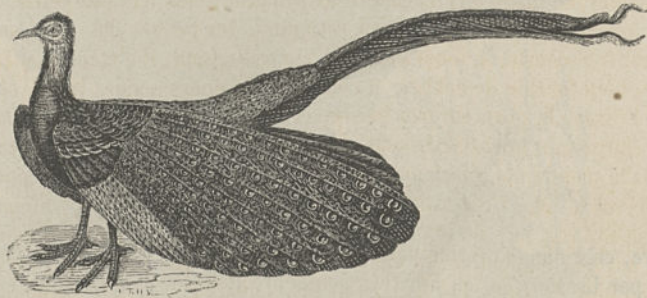


Fig. 87. — Argus.

DEUXIÈME FAMILLE. — PÉNÉLOPINÉS.

Cette famille appartient à la cinquième classe *Gallinæ* du *Systema naturæ*, au vingt et unième ordre de Lacépède, aux *Rasores gallinacci* d'Illiger, au quatrième ordre du *Règne animal* de Cuvier, aux Sylvains tétradactyles, famille des Alecridés de Vieillot; au dixième ordre de Temminck, aux Passérigalles alecridés de Latreille, aux Gallinacés cracidés de Vigors et de Lesson. M. Gray et M. Ch. Bonaparte en ont fait la première famille de leurs *Gallinæ*; M. Reichenbach la quatrième de ses *Columbariæ*.

Les Pénélopinés sont des Oiseaux essentiellement américains et confinés dans les régions intertropicales et tempérées, où ils ne dépassent point au sud le Paraguay. Leurs mœurs sont peu connues; toutes les espèces se ressemblent par les teintes du plumage, au point qu'il est nécessaire d'employer une minutieuse comparaison pour les distinguer. Ces Oiseaux sont monogames, ou du moins vivent en petites familles, et tiennent des Gallinacés par toutes leurs habitudes et les formes corporelles; cependant ils en diffèrent par une particularité assez remarquable, qui est d'avoir le pouce placé au niveau des doigts antérieurs, tandis que toutes les autres espèces de Gallinacés sans distinction ont ce doigt plus élevé que les autres. On dit aussi, et c'est Vieillot qui rapporte ce fait, que les Pénélopinés boivent à la manière des Pigeons. (LESSON.)

D'Azara est le seul ornithologiste qui ait donné des détails assez précis sur les mœurs et sur les habitudes de ces Oiseaux.

Ces Oiseaux, dit-il, que les Guaranis appellent *Yacus*, ont le vol bas, horizontal et de peu de durée; ils habitent les forêts les plus grandes et les plus fourrées; ils se perchent sur les branches inclinées des arbres, et ils marchent avec tant de légèreté, qu'un homme ne peut les atteindre. Ils passent la journée cachés sur les arbres touffus; mais le matin et le soir ils sont en mouvement, et ils se montrent à la lisière des bois, sans néanmoins entrer dans les campagnes ni dans les lieux découverts. Ils sont aussi disposés à la domesticité que les Poules, et ils se nourrissent des mêmes substances; mais, quoiqu'ils avalent les grains de maïs, ils ne les digèrent pas, et ils les rendent tout entiers avec leurs excréments. Dans l'état de liberté, ces Oiseaux composent leur subsistance de fleurs, de bourgeons et de fruits. Si le maître de la maison où on les nourrit a l'air de ne pas faire attention à eux, ils lui becquettent les jambes pour qu'il les prenne et les gratte; mais ils n'aiment pas être enfermés, et ils courent sur les toits du voisinage. On pourrait les réduire en domesticité avec avantage, car leur chair est excellente à manger.

Tous font entendre fréquemment la syllabe *pi*, d'un ton aigu, mais bas, sans ouvrir le bec, et comme par les narines. Leurs jambes sont longues et grosses; les trois doigts du devant sont joints par une membrane jusqu'à la première articulation; leur tête est petite; leur bec est fort, gros et semblable à celui des Gallinacés; l'œil est grand; les plumes des ailes sont concaves et courtes, la première est très-courte; le fouet des ailes est très-grand; il s'étend facilement en dehors. La queue est longue, bien fournie de barbes, et composée de douze plumes larges et coupées carrément à leur extrémité; l'Oiseau la porte un peu baissée et ouverte; presque à chaque pas elle fait un petit mouvement en s'élargissant horizontalement. Lorsqu'ils boivent, ils plongent leur bec dans l'eau, remuent quelquefois la mandibule inférieure, remplissent d'eau la gorge et une partie du jabot, et, pour l'avaler, ils lèvent la tête. Leur attitude pour dormir est d'appuyer la poitrine sur leurs jambes pliées. Quoiqu'il ne soit pas rare de les rencontrer par paires, il est plus ordinaire de les voir réunis en familles; ils ont tant d'affection les uns pour les autres, que souvent on en tue sur le même arbre jusqu'à sept ou huit de suite. Les Espagnols les connaissent sous la dénomination de *Pabos de monte* (Dindons de montagne), parce qu'ils ont le port, la physionomie, l'aile, la queue, le pied, le bec, la docilité et la douceur du Dindon. Cependant ils en diffèrent par la taille et le cri, et en ce qu'ils n'ont

pas la faculté de faire la roue, ni les ergots, ni la caroncule au front, ni la tête dénuée de plumes, enfin le bouquet de poils à la poitrine. (*Voyage au Paraguay.*)

Leurs formes rappellent les formes générales des Faisans, dont ils sont les représentants dans le nouveau monde; mais le pouce est placé sur le même plan d'insertion que les doigts.

Les fruits des lauriers, des ardisiacés, des araliés, composent leur nourriture. Leur nid est formé d'un amas de feuilles sèches déposées entre les fourches des arbres; la ponte est de trois œufs blancs presque elliptiques, à coquille rugueuse. Leurs chants sont les derniers qui se font entendre lorsque la nuit arrive; ce sont aussi les premiers qui annoncent l'aube du jour. (J. GouDOT.)

Tous les naturalistes ont de tout temps été d'accord pour reconnaître dans cette famille deux genres : — 1^o Marail (*Penelope*), — 2^o Parrakoua (*Ortalida*), Merrem, auquel est venu se joindre depuis une dizaine d'années un troisième genre : — Oréophasé (*Oreophasis*), Gray.

1^{er} GENRE. — PARRAKOUA. *ORTALIDA*. (Merrem.)

Ορταλις, ορταλιδος, petit Oiseau, Poussin (petit Faisan).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, nu à la base, entier, convexe en dessus, un peu plus large que haut, presque droit, fléchi à la pointe.

Narines percées dans une cire ou membrane tubulée, ressemblant assez à celle des Pigeons, ovulaires, percées sur le devant et à demi fermées.

Ailes amples, arrondies, surabondantes; les trois premières rémiges graduées et très-espacées, les trois suivantes presque égales, la sixième la plus longue de toutes.

Queue allongée, large et arrondie.

Tarses forts, scutellés sur le devant, réticulés par derrière, de la longueur du doigt médian; doigts allongés, unis par une membrane jusqu'à la première articulation; ongles courbés, forts, comprimés et pointus.



Fig. 88. — *Ortalida*.

La base du bec, le tour des yeux et la gorge, nus : celle-ci sans barbillons.

Ce genre, qui comprend le genre *Chamæpetes* de Wagler, renferme treize espèces de l'Amérique méridionale. Nous figurons le Parrakoua à gouttelettes.

PARRAKOUA MAILLÉ. *ORTALIDA SQUAMATA*. (Lesson.)

Tour des yeux nu; deux bandelettes de peau dénudée sur la gorge, séparées par une ligne de poils noirs; une sorte de petite huppe peu apparente à l'occiput; gorge, tête, joues et haut du cou, de couleur marron; dos et ailes gris fauve; plumes de la poitrine squameuses, c'est-à-dire taillées en rond, brunes à leur centre et bordées de gris cendré clair; ventre et flancs de cette dernière couleur; queue renflée; tarses plombés; bec noirâtre, marqué de blanchâtre.

Habite l'Amérique méridionale.

2^{me} GENRE. — MARAIL. *PENELOPE*. (Merrem.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, nu et couvert d'une cire à sa base, qui est déprimée, corné dans la dernière moitié de sa longueur, courbé et crochu à la pointe.

Narines latérales, de forme ovulaire, placées dans la cire au milieu de la mandibule, à moitié fermées par une membrane et ouvertes par devant.

Ailes très amples, très-arrondies, les trois premières rémiges largement espacées, se rétrécissant en pointe dans la dernière moitié de leur longueur et falciformes; les trois suivantes presque égales, la sixième la plus longue de toutes.

Queue longue, à pennes élargies, et arrondie sur les côtés.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts unis par une membrane.



Fig. 89. — Pénélope.

La base du bec, le tour des yeux et la gorge sont nus; mais celle-ci est le plus généralement munie d'un appendice ou barbillon charnu pendant, composé d'une peau double et clairsemée de poils. Parfois une huppe occipitale.

Ce genre, synonyme du genre *Salpiza*, Wagler, se compose de dix espèces de l'Amérique méridionale.

MARAIL PÉSA. *PENELOPE SUPERCILIARIS*. (Illiger.)

Occiput d'un noir fauve; dos d'un cendré verdâtre; rémiges bordées de gris et vertes, ainsi que les rectrices secondaires, et lisérées de fauve; ventre et croupion roux; bec jaune; iris rouge; pieds cendrés; région temporale violâtre; membrane gutturale rouge.

Longueur totale, 0^m,60 environ.

Habite le Brésil.

3^{me} GENRE. — ORÉOPHASE. *OREOPHISIS*. (Gray, 1844.)

Ορειος, montagnard; φασιανος, Faisan.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, recouvert, au lieu de cire, de plumes décomposées et veloutées dans les deux premiers tiers de sa longueur, légèrement infléchi à sa pointe; la commissure ondulée.

Narines entièrement cachées par les plumes de la base du bec
Ailes courtes, arrondies, surobtuses; les six premières rémiges régulièrement étagées, la première la plus courte, la sixième la plus longue.

Queue allongée, très-ample et arrondie.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts allongés, réunis par une membrane s'étendant jusqu'à la seconde articulation; ongles forts, assez longs, courbés et peu aigus.

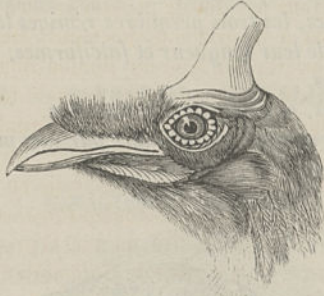


Fig. 90. — *Oreophasis*.

Le tour des paupières nu; deux lignes de peau nue et couverte de poils de chaque côté du menton; un caroncule clairsemé de poils, formant pendeloques sous la gorge, ou plutôt au bas du menton. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le sommet de la tête est occupé par une membrane osseuse formant un cylindre élargi à sa base, élevé de quatre à cinq centimètres, se courbant légèrement en arrière, allant en diminuant vers le sommet, qui est tronqué et comme coupé carrément.

Ce genre ne repose que sur une magnifique espèce, découverte en 1843 dans les montagnes du Guatémala, l'*Oreophase* de Derby.

On en ignore les mœurs, qui doivent être celles de toute la famille.

ORÉOPHASE DE DERBY. *OREOPHISIS DERBIANUS*. (G. R. Gray.)

Toute la face, y compris les plumes de la base du bec et du menton, d'un noir intense velouté; nuque et tout le dessus du corps d'un vert noirâtre uniforme, à reflets bronzés, tournant au noir sur les rémiges et au bord des rectrices; cuisses, bas-ventre et région anale, noir pur; tout le dessous du corps depuis la gorge d'un blanc argenté, chaque plume marquée d'un trait noir tout le long de sa tige; casque, paupières, bec, caroncule du menton et pieds, d'un beau rouge corail.

NEUVIÈME TRIBU. — GALLOPARIDÉS ou DINDONS.

Cette tribu, dont le nom peut paraître nouveau, ne comprend qu'une famille : — les Galloparinés (*Galloparinæ*), sur la dénomination de laquelle nous allons nous expliquer.

FAMILLE UNIQUE. — GALLOPARINÉS.

Comme nous n'envisageons la science qu'au point de vue de ceux qui ont à l'apprendre et non de ceux qui la possèdent, nous ne croyons pas devoir pousser jusqu'à l'absurde le principe si sagement posé du respect dû à l'ancienneté ou à la primauté des noms. Ainsi, pendant près de deux siècles, dans l'ignorance où l'on était de l'origine du type du Dindon domestique, on se figura qu'il devait avoir été connu des anciens, et les naturalistes de cette époque, tels qu'Aldrovande, Gessner, Belon et Ray, voulurent prouver que le Dindon n'était autre que la véritable *Méléagridé* des Grecs, tandis que ceux-ci n'avaient jamais désigné que la Pintade. Et Linné, au lieu de couper court à une aussi grossière erreur, semble vouloir la perpétuer ou la renouveler en appliquant au Dindon le nom de *Meleagris*. D'un autre côté, J. Sperling, dans sa *Zoologica Physica*, pour éluder la difficulté, prétendit que le Dindon était un monstre (il aurait dû dire un mulet) provenant du mélange de deux espèces, celle du Paon et du Coq ordinaire, d'où le nom de *Gallopardus*, inventé à cette époque.

Nous pensons avec Lesson que de tels travestissements sont aussi fâcheux pour la philologie que ridicules par leur maladroite application, car c'est donner aux néophytes de la science des idées fausses qui ne peuvent que jeter de la confusion dans leur esprit. La science, en effet, doit avant tout être logique. C'est pour essayer de la remettre dans cette voie que nous remplaçons le nom étymologique de cette famille, *Meleagris*, faux en tout point, par celui de *Gallopardus*, imaginé au seizième siècle, qui lui du moins offre un sens, puisque le Dindon redresse sa queue et fait ce qu'on appelle la roue, à la manière du Paon.

Nos Gallopardinés remplacent donc les *Meleagrinæ* des auteurs, placés par eux dans la tribu des *Phasianidæ*.

M. Gray, créateur de cette famille, l'a formée de la réunion des deux genres : — 1° *Meleagris*, Linné; — 2° *Numida*, Linné.

M. Ch. Bonaparte a suivi le même système en élevant chacun de ces genres au rang de famille : — 1° *Meleagridæ*, — 2° *Numididæ*.

Dans notre manière de voir, nous ne pouvons également comprendre dans nos Gallopardinés qu'un seul genre : — *Gallopardus*.

En rangeant, comme nous le faisons, et contre tous les précédents, les Dindons parmi les Cracidés, nous savons faire encore une chose nouvelle et qui peut ne pas avoir l'assentiment général; mais nous n'avons agi ainsi qu'après mûre réflexion. Nous avons vu en effet entre les Hoccoes, les Marails ou Pénélopes et les Dindons, une telle affinité de caractères zoologiques, de mœurs et d'habitudes, que cette remarque, rapprochée du lieu d'origine, qui est le même, c'est-à-dire l'Amérique, nous a démontré qu'en éloignant, ainsi qu'on l'a fait jusqu'à ce jour, les Dindons de ces Oiseaux pour les mettre entre les Paons et les Pintades avec les Faisans, les méthodistes risquaient de faire fausse route. Les Dindons, comme les Hoccoes et les Marails, sont naturellement frugivores, ont la même nature de pilose, la plume large, dure et carrée, la même tendance aux nudités et aux caroncules de la gorge. Ils sont comme eux américains. Il est vrai que les Dindons n'habitent que l'Amérique septentrionale; mais les Marails n'habitent pas exclusivement l'Amérique méridionale, puisqu'on en retrouve jusqu'à Buénos-Ayres, au Rio de la Plata et au Mexique. La seule objection que l'on puisse faire à ce classement, c'est, outre la présence d'un éperon au tarse du mâle, la position du pouce, qui, chez le Dindon, n'est pas inséré tout à fait sur le même plan que les autres doigts, ce qui en ferait un Grallipède et non un Passérripède. Mais cette distinction purement théorique n'est-elle pas plus illusoire que réelle?

Cette famille est au surplus et par cela même le lien de transition le plus naturel des Cracidés aux Gallidés, dont nous nous occuperons bientôt.

GENRE UNIQUE. — DINDON. *GALLOPAVUS*. (Chenu et O. Des Murs, *ex-auct.*)

De *gallus*, Coq, et *pavo*, Paon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, à mandibule supérieure convexe, recourbée, munie d'une cire épaisse qui s'étend de sa base à la moitié de sa longueur, terminée par une caroncule allongée, pendante.

Narines latérales, percées dans la cire, à demi closes par une membrane voûtée.

Ailes courtes, amples, surobtuses; la quatrième rémige la plus longue.

Queue ample arrondie.

Tarses robustes, plus longs que le doigt médian, scutellés, éperonnés; doigts épais, unis à la base par une membrane; doigts courts et légèrement courbés; le pouce le plus court.

La tête et le devant du cou sont garnis d'une peau nue chez le mâle, injectée, vivement colorée et pendante en fanons. Un bouquet de crin est implanté au milieu du thorax.

Ce genre, synonyme du genre *Melcagris*, auquel nous le substituons, a aussi été nommé *Cenchramus* par Mœhring.

Ce que ce genre a de plus remarquable, ce sont les caractères suivants :

De la base du bec descend sur le cou, jusqu'à environ le tiers de la longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paraît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant. Sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes; cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire lorsque le Dindon, ne voyant autour de lui que des objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais si quelque objet étranger se présente inopinément, surtout dans la saison des amours, cet Oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout à coup avec fierté; sa tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge vif; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre. Dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler. Dans ces deux cas, sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont nous avons parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connaît, et qu'on peut lui faire répéter tant qu'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques. Il recommence ensuite à faire la roue, qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour et tantôt sa colère; et ces espèces d'accès seront beaucoup plus violents si on paraît devant lui avec un habit rouge; c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique, qui s'allonge et se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort... On se ferait une fausse idée de la queue du Coq d'Inde si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail. A proprement parler, le Dindon a deux queues, l'une supérieure et l'autre inférieure : la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, et que l'animal relève lorsqu'il piaffe; la seconde, ou l'inférieure, consiste en d'autres plumes moins grandes, et reste toujours dans la situation horizontale. C'est encore un attri-



Anas boschas. (Mâle, femelle et jeunes.)





BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCE
1.11.11

DE
1911

but propre au mâle d'avoir un éperon à chaque pied : ces éperons sont plus ou moins longs; mais ils sont toujours beaucoup plus courts et plus mous que dans le Coq ordinaire.

Il est certain qu'avant la découverte du nouveau continent les Dindons n'existaient point dans l'ancien.

On ne voit pas même qu'il en soit fait mention dans aucun ouvrage moderne écrit avant la découverte de l'Amérique. Une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François I^{er}, l'époque de leur première apparition en France; car c'est dans ce temps que vivait l'amiral Chabot. Les auteurs de la *Zoologie britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I^{er}, ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment, car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb sur la fin du quinzième siècle, et les rois François I^{er} et Henri VIII étant montés sur le trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces Oiseaux apportés d'Amérique aient été introduits comme nouveauté, soit en France, soit en Angleterre, sous le règne de ces princes; et cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivait avant 1660, et qui assure expressément qu'ils avaient été transportés des nouvelles Indes en Europe plus d'un siècle auparavant. (BUFFON.)

Franklin lui-même, dans sa lettre à M. Bache, datée de Passy, 26 janvier 1784, dit que les premiers qui aient été vus en Europe ont été apportés du Canada en France par les jésuites et servis sur la table de noces de Charles IX.

Mais l'éditeur de cette correspondance rapporte qu'un savant, ami de Franklin, lui fit remarquer que cette anecdote du premier Dindon rapporté en France, etc., n'était qu'une méprise; que lors de la conquête du Mexique, longtemps avant Charles IX, les compagnons de Cortès trouvèrent cet Oiseau en grand nombre dans ce pays, et que son importation dans la vieille Espagne est relatée par Pierre-Martyr d'Angleria, secrétaire du conseil des Indes, institué immédiatement après la découverte de l'Amérique, lequel connaissait personnellement Christophe Colomb. (*Fraser's-Magaz. et Revue britannique*, 1850.)

Le Dindon ocellé, type du genre, a été si rare pendant longtemps en Europe, que ce n'est qu'il y a vingt-cinq ou trente ans (de 1820 à 1830), que le Muséum d'Histoire naturelle de Paris s'en procura le premier individu, et encore en dut-il la possession à Cuvier, qui l'acheta à la vente du célèbre cabinet Bullock, à Londres. Les gens d'un vaisseau envoyé à la coupe du bois de Campêche, dans la baie de Honduras, en virent trois, dont ils réussirent à prendre un vivant. Ils l'envoyèrent à sir Henri Halfort, médecin du roi d'Angleterre; mais cet individu se noya dans la Tamise en arrivant à Londres, et le chevalier Halfort en fit présent à Bullock, alors propriétaire du riche cabinet d'Histoire naturelle dit le Temple égyptien, dans la rue de Piccadilly. C'est à la vente de cette collection que le Muséum de Paris en fit l'acquisition; acquisition précieuse aussi pour la science, car, jusqu'à cette époque, les naturalistes n'avaient compté qu'une espèce dans le genre Dindon.

Le Dindon sauvage, sur lequel Buffon n'a publié que quelques lignes, a été, dans ces derniers temps, étudié avec une rare sagacité par Audubon, que nous avons déjà plus d'une fois cité dans le cours de cet ouvrage, et dont nous allons publier l'article entier sur cette souche de nos Dindons domestiques.

La taille et la beauté du Dindon sauvage, dit-il, sa réputation comme objet de nourriture, et l'intérêt qui s'attache à lui comme étant l'origine de la race domestique aujourd'hui si abondamment répandue sur les deux continents, en font un des Oiseaux les plus remarquables de ceux que nourrissent les États-Unis d'Amérique.

Les parties sauvages des États de l'Ohio, du Kentucky, des Illinois et d'Indiana, immense étendue de pays qui occupe le nord-ouest de ces distances, sur le Mississippi et le Missouri, et les vastes régions que baignent ces deux fleuves depuis leur confluent jusqu'à la Louisiane, en y comprenant les parties boisées des Arkansas, du Tennessee et de l'Alabama, sont les lieux où l'on rencontre en plus grand nombre ce magnifique Oiseau. Il est moins abondant dans la Géorgie et les Carolines, devient plus rare encore dans la Virginie et la Pensylvanie, et ne se voit aujourd'hui qu'à de longs intervalles à l'est de ces derniers États. Dans le cours de mes recherches à travers l'île Longue, l'État de New-York et les pays autour des lacs, je n'en ai pas rencontré un seul individu, quoiqu'on m'ait rapporté qu'il s'en trouvait quelques-uns. Il en existe également tout le long de la chaîne des



monts Alléghany, où ils sont devenus tellement craintifs, qu'on ne peut les approcher qu'avec une extrême difficulté.

Le Dindon n'est qu'à demi voyageur, et ne vit également en troupe qu'à demi; et d'abord, lorsque les arbres d'une partie du pays sont beaucoup plus riches en graines de toute espèce que ceux d'une autre partie, il est bien vrai que les Dindons y sont entraînés par degrés, et que, rencontrant une nourriture plus abondante à mesure qu'ils s'approchent de la région où les fruits sont en effet plus abondants, une troupe succède à une autre, jusqu'à ce que la race entière ait couvert le nouveau district de ses nombreux essaims. Mais ces émigrations n'ont rien de régulier; elles embrassent une vaste étendue de pays, et il peut être utile de faire connaître la manière dont elles ont lieu.

Vers le commencement d'octobre, lorsqu'à peine quelques graines et quelques fruits se sont encore détachés des arbres, ces Oiseaux se rassemblent en troupes et s'enfoncent peu à peu vers les riches contrées de l'Ohio et du Mississipi. Les mâles, réunis en nombre variable, depuis dix jusqu'à cent individus, se mettent à la recherche de la nourriture, à part des femelles; celles-ci marchent de leur côté, soit isolément, chacune avec sa couvée de petits, qui ont alors acquis les deux tiers de leur taille, soit en troupes de soixante-dix ou quatre-vingts individus; toutes sont attentives à éviter les vieux mâles, qui attaquent leurs petits, et souvent les tuent par des coups répétés sur la tête. Jeunes et vieux cependant suivent la même direction, et toujours à pied, à moins que leur marche ne soit interrompue par une rivière, ou que les Chiens de quelque chasseur ne les obligent à prendre leur vol. Lorsqu'ils arrivent au bord d'une rivière, ils se rassemblent sur les éminences les plus élevées et ils y demeurent un jour entier, quelquefois deux, comme s'ils avaient à délibérer. Pendant ce temps on entend les mâles crier, faire beaucoup de bruit; on les voit marcher en se rengorgeant, comme s'ils voulaient élever leur courage à la hauteur de la circonstance où ils se trouvent. Les femelles et les jeunes imitent aussi quelquefois la démarche solennelle des mâles; ils épanouissent leur queue, courent autour les uns des autres en gloussant fortement et faisant des sauts extravagants. Enfin, lorsque le temps est calme, et que tout aux environs paraît tranquille, la troupe gagne le sommet des arbres les plus élevés, et de là, au signal que donne l'un des guides, par un seul gloussement, tous ensemble prennent leur vol pour le rivage opposé. Les individus adultes et vigoureux traversent facilement quand la rivière aurait un mille de largeur; mais les jeunes et ceux qui sont moins forts tombent fréquemment dans l'eau. Cependant ils ne s'y noient pas, comme on pourrait le croire; ils rapprochent leurs ailes du corps; leur queue épanouie sert à les soutenir; ils étendent le cou, et, poussant de leurs jambes avec énergie, ils se dirigent rapidement vers le rivage. Quand ils s'en approchent, et que le bord trop escarpé ne leur permet pas d'aborder, ils s'arrêtent quelques moments; descendent le courant jusqu'à ce qu'ils aient atteint un point accessible, et, par un effort violent, réussissent en général à sortir de l'eau. Un fait remarquable, c'est qu'aussitôt après avoir ainsi traversé une grande masse d'eau ils courent dans tous les sens pendant quelques instants, comme s'ils étaient hors d'eux-mêmes. Dans cet état, ils deviennent facilement la proie des chasseurs.

Quand les Dindons arrivent dans des lieux où les graines sont abondantes, ils se séparent en troupes plus petites, où des individus de tout âge et les deux sexes sont confondus, et ils dévorent tout ce qu'ils ont devant eux. Cela a lieu vers le milieu de novembre, et, après ces longs voyages, ces animaux deviennent quelquefois si familiers, qu'on les voit s'approcher des fermes, se mêler aux Oiseaux de la basse-cour, et chercher même leur nourriture jusque dans les étables et dans les greniers à grains. C'est en parcourant ainsi les forêts et en se nourrissant surtout des fruits des arbres, qu'ils passent l'automne et une partie de l'hiver.

Dès le milieu de février, ils commencent à ressentir les besoins de la reproduction. Les femelles se séparent et s'envolent loin des mâles, qui les poursuivent avec persévérance. Les deux sexes se perchent à part, mais à peu de distance l'un de l'autre. Quand la femelle fait entendre un cri d'appel, tous les mâles lui répondent par des sons répétés avec rapidité. Si le cri de la femelle est venu de terre, les mâles s'y élancent aussitôt; puis à peine l'ont-ils touchée, qu'on les voit épanouir et redresser leur queue, porter la tête en arrière jusque sur leurs épaules, abaisser leurs ailes avec une secousse convulsive, et, marchant avec une gravité solennelle, repoussant l'air de leur poitrine par des secousses rapides, ils s'arrêtent d'espace en espace pour écouter et pour regarder; et ils continuent ces mouvements, soit qu'ils aient ou non aperçu la femelle. Dans ces moments, il arrive souvent que les mâles se rencontrent, et alors ils se livrent des combats acharnés qui se terminent par des blessures, souvent

même par la mort des plus faibles, qui succombent sous les coups multipliés que les vainqueurs leur portent à la tête.

J'ai plusieurs fois assisté au spectacle de deux mâles qui, tantôt avançant, tantôt reculant suivant qu'ils avaient repris ou perdu l'avantage, les ailes tombantes, la queue à demi relevée, les plumes en désordre et la tête sanglante, se livraient à une lutte des plus violentes. Si au milieu du combat l'un des deux, pour respirer, cède et lâche prise, il est perdu; car l'autre, le poursuivant avec énergie, le frappe violemment des ongles et de l'aile, et réussit en peu de minutes à le renverser à terre. Quand l'un des combattants est mort, le vainqueur le foule aux pieds, mais, chose étrange, non pas avec l'expression de la haine, mais comme s'il éprouvait un sentiment d'amour.

Lorsque la femelle a été découverte par le mâle, qu'il s'en approche, et que celle-ci est âgée de plus d'un an, on le voit aussitôt glousser et se rengorger; elle tourne autour de lui, tandis qu'il continue ses mouvements, et tout d'un coup ouvre ses ailes, se précipite au-devant de lui, et, comme si elle voulait mettre un terme à ses retards, se laisse tomber et reçoit ses tardives caresses. Si le mâle rencontre une jeune femelle, sa manière d'agir n'est plus la même. Il se rengorge avec moins de pompe et plus de vigueur; il met plus de rapidité dans ses mouvements; quelquefois il s'élève en volant autour de la femelle, à la manière de quelques Pigeons, et, au moment où il retombe à terre, il se met à courir de toute sa force, en laissant traîner à terre et sa queue et ses ailes; il se rapproche ensuite de la timide femelle, cherche par le renflement de sa voix à adoucir les craintes qu'elle semble éprouver, et lorsqu'enfin elle y consent, il la couvre de ses caresses.

Quand un mâle et une femelle se sont ainsi réunis, je suppose qu'ils continuent d'être dans les mêmes rapports pendant toute la saison, quoique le mâle ne demeure pas exclusivement attaché à une seule femelle, car j'ai vu un Dindon en couvrir plusieurs lorsqu'il lui était arrivé de pénétrer dans un lieu où elles se rassemblaient : dès lors les Dindes s'attachent à leur Coq favori; elles se perchent non loin de lui, souvent sur le même arbre, jusqu'à ce qu'elles commencent à pondre : elles se séparent alors, afin de soustraire leurs œufs au mâle, qui les buserait, afin de prolonger ses plaisirs amoureux. Dès ce moment aussi les mâles deviennent lents et peu soigneux d'eux-mêmes, si l'on peut ainsi dire; plus de combats, plus de ces fréquents gloussements; leur indifférence oblige leurs femelles à faire toutes les avances; elles les appellent sans cesse et avec force; elles accourent vers eux, et semblent vouloir, par leurs caresses et par leurs efforts, ranimer leur ardeur expirante.

Les Coqs d'Inde, quand ils sont perchés, se rengorgent quelquefois et gloussent; mais j'ai remarqué que le plus souvent ils épanouissent et redressent leur queue, font entendre ce bruit d'expiration saccadée, cette secousse respiratoire, si remarquable chez eux, et abaissent aussitôt leur queue et le reste de leurs plumes. Dans les nuits claires ou par le clair de lune, ils répètent ces mouvements, par intervalles de quelques minutes, pendant des heures entières, sans changer de place, sans même quelquefois se redresser sur leurs jambes, surtout quand la saison des amours est prête à atteindre son terme. Lorsque la fin de cette saison est tout à fait arrivée, ils sont alors fort amaigris, cessent de glousser, et leur appendice pectoral se flétrit, s'affaisse; ils s'éloignent des femelles, et on pourrait croire quelquefois qu'ils se sont entièrement éloignés du voisinage. A cette époque, je les ai rencontrés à côté de quelque vieux tronc, dans les parties retirées et les plus épaisses des bois; ils se laissent quelquefois alors approcher jusqu'à la distance de quelques pieds, hors d'état de voler, mais ils courent avec rapidité et à de grandes distances. J'ai souvent suivi mon Chien pendant des milles avant de réussir à forcer l'individu qu'il suivait.

Ce n'était pas dans le but de tuer l'Oiseau que j'entreprenais une poursuite semblable; car il est alors couvert de vermine et mauvais à manger, mais dans le simple but de connaître ses mœurs. Ils paraissent à cette époque chercher ainsi la retraite pour reprendre des forces avec de l'embonpoint, en se nourrissant peut-être de quelques espèces de plantes particulières, et en faisant moins d'exercice. Quand leur état s'est amélioré, ces Oiseaux se rassemblent de nouveau et recommencent leurs courses.

Revenons maintenant aux femelles.

Vers le milieu d'avril, si la saison est sèche, les Poules commencent à chercher une place pour y déposer leurs œufs. Cette place doit être autant que possible hors de la vue de la Corneille; car cet Oiseau épie souvent le moment où la Poule d'Inde a quitté son nid pour en ôter et en manger les œufs. Le nid, formé de quelques feuilles sèches, est placé à terre, dans une excavation creusée à

côté de quelque tronc d'arbre, ou au milieu des feuilles de quelques branches tombées et desséchées, ou sous quelque bouquet de sumac ou de ronces, mais toujours dans un endroit sec. Les œufs, d'un blanc de crème, semés de points rouges, sont quelquefois au nombre de vingt, mais le plus communément au nombre de dix à quinze.

Au moment de déposer ses œufs, la femelle gagne son nid avec une extrême précaution; il est rare qu'elle y arrive deux fois par le même chemin, et, quand elle doit le quitter, elle le recouvre de feuilles avec un tel soin, qu'il est fort difficile à celui qui aperçoit l'Oiseau de savoir où est son nid. Il est même certain qu'on ne trouve guère de nid de Poule d'Inde que lorsque la femelle l'a quitté précipitamment, ou qu'un Lynx, un Renard ou une Corneille en ont mangé les œufs et répandu leurs coquilles aux alentours.

Il arrive assez fréquemment que les Poules d'Inde préfèrent les îles pour y déposer leurs œufs et y élever leurs petits, sans doute parce que ce sont des lieux moins fréquentés par les chasseurs, et que les grandes masses de bois flotté qui s'accumulent à leur extrémité leur offrent un asile plus sûr dans les moments de danger. Quand j'ai rencontré ces Oiseaux dans des endroits de cette nature, j'ai toujours remarqué qu'il suffisait d'un coup de fusil pour qu'ils se missent tous à courir vers l'amas de bois flotté, et à y chercher retraite. J'ai souvent escaladé ces grandes masses, qui ont jusqu'à dix et vingt pieds d'élévation, pour y chercher le gibier que je savais y être caché.

Si un ennemi passe à la vue de la femelle quand elle est occupée à pondre ou à couvrir, elle ne bouge pas, à moins qu'elle ne s'aperçoive qu'elle est découverte; elle se tapit, au contraire, jusqu'à ce que le danger soit éloigné. Souvent j'ai pu approcher jusqu'à cinq ou six pas d'un nid dont je connaissais d'avance la position, en ayant soin de prendre un air d'inattention, en sifflant ou en me parlant à moi-même : la femelle alors demeurait tranquille; mais si je marchais avec précaution et en la regardant, elle ne me laissait jamais arriver à plus de vingt pas sans se sauver, la queue ouverte d'un côté, et jusqu'à une distance de vingt ou trente yards; là, prenant une démarche fière et imposante, elle se mettait à marcher d'un pas résolu, poussant un gloussement de moment en moment. Il est rare qu'elles abandonnent leur nid quand il a été découvert par l'homme; mais je crois qu'elles n'y retournent jamais lorsqu'un Serpent ou quelque autre animal en a détruit les œufs. Si en retournant à ses œufs elle ne les retrouve plus ou n'en retrouve que les débris, elle appelle bientôt un mâle; mais en général elle n'élève qu'une couvée par saison. On voit aussi quelquefois plusieurs Poules s'associer, sans doute pour leur sûreté mutuelle, déposer leurs œufs dans le même nid, et élever leurs couvées réunies. J'en ai une fois trouvé trois qui couvaient quarante-deux œufs. Dans ce cas-là le nid commun est toujours gardé par l'une des femelles, de sorte que ni la Corneille ni le Corbeau n'osent en approcher.

La mère n'abandonne point ses œufs, dans quelque circonstance que ce soit, lorsqu'ils sont près d'éclore. Sa persévérance va même jusqu'à souffrir qu'on élève autour des palissades et qu'on l'emprisonne. J'ai été une fois témoin de la naissance d'une couvée de Dindons, que je surveillais dans le but de les prendre tous avec leur mère. Je m'étendis et me cachai par terre à la distance de quelques pieds, et je vis la mère, qui m'avait aperçu, se redresser à demi sur ses jambes, regarder ses œufs non encore éclos avec une expression d'inquiétude, glousser d'une manière qui est particulière à la femelle dans ces sortes d'occasions, écartier ensuite avec soin les fragments des coquilles quand les petits furent sortis des œufs, caresser de son bec les petits, qui, déjà debout et chancelants, faisaient des efforts pour sortir du nid. Voilà le spectacle dont j'ai été témoin, et, renonçant à mon projet, j'ai laissé la mère et ses petits à des soins meilleurs que n'auraient pu être les miens, aux soins de notre Créateur commun. Je les vis tous sortir de la coquille, et, peu de moments après, aller, venir, s'agiter et se pousser l'un l'autre pour satisfaire à leurs besoins avec un étonnant et merveilleux instinct.

Avant d'abandonner son nid avec sa couvée, la mère se secoue d'une manière violente, nettoie et replace ses plumes le long de son ventre et prend un aspect tout nouveau. Elle tourne les yeux dans tous les sens, étend son cou pour s'assurer qu'elle n'a à craindre ni Faucon ni ennemis d'aucune espèce, se hasarde à faire quelques pas, ouvre un peu ses ailes en marchant, et glousse doucement pour garantir et conserver auprès d'elle son innocente famille. Ses petits marchent lentement, et, comme ils éclosent en général vers la fin du jour, ils retournent ordinairement à leur nid pour y passer la première nuit; ensuite ils se retirent à quelque distance, se tenant toujours sur les parties

élevées des ondulations du terrain. La mère redoute la pluie pour ses petits, car rien n'est plus dangereux pour eux dans un âge aussi tendre, et lorsqu'ils ne sont encore couverts que d'un léger duvet. Dans les saisons très-pluvieuses, les Dindons sont peu communs, car lorsque les petits ont été fortement mouillés, il est rare qu'ils se rétablissent. Pour prévenir les désastreux effets d'une atmosphère pluvieuse, la mère, avec une sollicitude et une prévoyance admirables, arrache les bourgeons des plantes aromatiques et les donne à ses petits.

Au bout d'une quinzaine, les jeunes Oiseaux, qui étaient jusque-là demeurés à terre, prennent leur vol, et la nuit gagnent quelque grande branche peu élevée, où ils se placent sous les ailes de leur mère, en se divisant pour cela en deux troupes presque égales. Plus tard, ils quittent l'intérieur des bois pendant le jour, et s'approchent de leurs bords pour y chercher des fraises et ensuite des mûres et des Sauterelles, et ils trouvent ainsi à la fois une nourriture abondante et l'heureuse influence des rayons du soleil. Ils se roulent dans des fourmilières abandonnées pour nettoyer leurs plumes naissantes des petites écailles qui les embarrassent, et pour écarter aussi les Tiques et autres espèces d'animaux parasites qui ne peuvent supporter l'odeur de la terre imprégnée d'acide formique qui a servi de demeure aux Fourmis.

Cependant les jeunes Dindons se développent rapidement, et au mois d'août ils sont en état de se préserver des attaques imprévues des Loups, des Renards, des Lynx et même des Couguards. Ils y réussissent en s'élevant rapidement de terre avec l'aide de leurs jambes vigoureuses, et en se réfugiant sur les branches élevées des petits arbres. C'est à cette époque que paraît, chez les jeunes mâles, la touffe de la poitrine, qu'ils commencent à glousser et à se pavaner, et que les jeunes femelles ronflent et sautent de la manière que j'ai déjà décrite.

A cette époque aussi les vieux mâles se sont rassemblés, et il est probable que toute la race quitte alors les districts de l'extrémité nord-ouest pour se retirer vers la rivière Wabash, vers celle des Illinois, vers la rivière Noire et dans le voisinage du lac Érié.

Parmi les nombreux ennemis du Dindon sauvage, les plus formidables après l'homme sont le Lynx canadien, la Chouette blanche et celle de Virginie. Le Lynx suce les œufs, et s'empare avec beaucoup d'adresse des individus jeunes ou vieux. Il s'y prend de la manière suivante. Lorsqu'il a découvert une troupe de Dindons, il les suit à quelque distance pour s'assurer de la direction qu'ils ont prise; puis il fait un détour avec rapidité, prend de l'avance sur la troupe, se place en embuscade, et, lorsque les Oiseaux sont proche, il s'élance d'un seul bond sur l'un d'eux et s'en empare. Un jour que je me reposais dans les bois, sur les bords de la rivière Wabash, j'observai deux grands Coqs d'Inde qui, perchés sur un tronc d'arbre plongé dans la rivière, se livraient un combat violent. J'étudiais leurs mouvements depuis quelques instants, quand soudain l'un des deux prit son vol de l'autre côté de la rivière, et je vis l'autre se débattant sous les ongles d'un Lynx. Quand ces Oiseaux sont attaqués par les deux grandes espèces de Chouettes dont j'ai parlé plus haut, ils réussissent souvent à leur échapper par un procédé assez remarquable. Comme les Dindons ont l'habitude de percher en troupes sur les branches dépouillées des arbres, ils sont facilement aperçus par leurs ennemis les Chouettes, qui s'en approchent en silence pour les reconnaître et les surprendre. Il est rare cependant qu'elles réussissent à n'être pas découvertes, et alors un simple gloussement poussé par l'un des Dindons avertit toute la troupe du voisinage d'un ennemi. Tous à l'instant se redressent sur leurs jambes et surveillent les mouvements de l'Oiseau de proie, qui, ayant choisi sa victime, se précipite sur elle comme un trait, et réussirait sans doute à l'emporter si le Dindon au même instant ne baissait apidement la queue et ne renversait sa tête sur son dos en l'épanouissant; de cette façon l'agresseur rencontre un plan incliné le long duquel il glisse sans saisir le Dindon, qui aussitôt après le choc se laisse tomber à terre et parvient ainsi à échapper au danger au prix de quelques-unes de ses plumes.

Il ne paraît pas que le Dindon sauvage soit exclusivement attaché à une espèce de nourriture; cependant il semble préférer à tout autre le *pecannut* et le *wintergrappe*, et là où ces fruits abondent, ces Oiseaux se rencontrent aussi en plus grand nombre. Ils mangent des plantes de diverses espèces, du blé, des baies et toutes sortes de fruits; j'ai même trouvé dans l'estomac de quelques-uns des Escargots, de petits Crapauds et des Lézards de petite dimension.

Les Dindons sont aujourd'hui extrêmement sauvages, et à peine ont-ils aperçu un homme, soit de la race blanche, soit de la race rouge, qu'un mouvement instinctif les porte à s'en éloigner. Leur

mode ordinaire de progression est le marcher; dans ce mouvement ils ouvrent et déploient leurs ailes à demi et l'une après l'autre, puis ils les reploient, comme si le poids en était trop grand. Souvent, comme s'ils s'amusaient, on les voit courir quelques pas, ouvrir leurs ailes, se battre les flancs à la manière de la Poule commune, faire deux ou trois sauts en l'air, et se secouer fortement. Lorsqu'ils cherchent leur nourriture parmi les feuilles mortes ou dans la terre, ils tiennent la tête haute et regardent de tous côtés; mais, dès que les jambes et les pieds ont fini leur travail, on voit les Dindons saisir instantanément leur nourriture d'un coup de bec, ce qui me fait supposer que souvent ils la reconnaissent en grattant, et par le seul sentiment du toucher. Cette habitude de gratter et d'écarter les feuilles mortes dans les bois est fatale à leur sûreté; car les endroits qu'ils dénudent de la sorte ayant environ deux pieds d'étendue, se voient à quelque distance, et indiquent, quand ils sont frais encore, que les Oiseaux sont dans le voisinage. Durant les mois d'été, ils s'arrêtent sur les chemins et dans les terres labourées, afin de pouvoir se rouler dans la poussière, et se débarrasser ainsi des Insectes parasites qui les rongent à cette époque, et éviter aussi les attaques des Moustiques, dont les piqûres les incommodent beaucoup.

Lorsqu'après une neige abondante il gèle assez fortement pour former une croûte solide à la surface, les Dindons restent perchés pendant trois ou quatre jours, quelquefois même plus longtemps, ce qui prouve chez eux une grande faculté d'abstinence. Cependant s'ils se trouvent dans le voisinage des fermes, ils pénètrent jusque dans les étables pour y chercher de la nourriture. Quand la neige fond en tombant, ils parcourent des espaces considérables, et c'est en vain qu'alors on tenterait de les suivre; aucun chasseur, quel qu'il soit, ne parviendrait à les atteindre. Ils ont alors une manière de courir en se balançant qui, toute pesante qu'elle paraisse, leur permet de surpasser en vitesse tous les autres animaux. Souvent, monté sur un bon Cheval, je me suis vu obligé de renoncer à l'idée de les forcer, après les avoir suivis pendant plusieurs heures. Au reste, ce n'est pas seulement chez le Dindon sauvage que s'observe cette habitude de courir continuellement dans des temps pluvieux ou d'extrême humidité: elle paraît être commune à la plupart des Gallinacés. En Amérique, les différentes espèces de Tétrins manifestent la même tendance.

Au printemps, quand les mâles, à la suite de la saison des amours, sont fort amaigris, il arrive quelquefois qu'ils peuvent, en plaine, être dépassés et forcés par un bon Chien courant; dans ce cas ils s'accroupissent et se laissent prendre, soit par le Chien, soit par le chasseur, s'il a pu suivre sur un bon Cheval. J'ai entendu citer des cas semblables, mais je n'ai jamais été assez heureux pour en rencontrer moi-même.

Les bons Chiens sentent les Dindons, réunis en grandes troupes, à des distances considérables, peut-être même à un demi-mille. Quand le Chien est bien dressé à cette espèce de chasse, il marche avec rapidité et en silence jusqu'au moment où il aperçoit les Oiseaux; puis il aboie aussitôt, et, s'élançant autant que possible jusqu'au centre de la troupe, il oblige tous ceux qui la composent de s'envoler dans différentes directions, ce qui est d'un grand avantage pour les chasseurs; car si les Dindons prenaient tous le même chemin ils cesseraient bientôt de rester perchés, et se remettraient à courir, tandis que lorsqu'ils ont été ainsi séparés, et que le temps est calme, celui qui a l'habitude de cette espèce de chasse trouve ces Oiseaux avec facilité et peut les tirer à son aise.

Quand les Dindons s'abattent sur un arbre, il est quelquefois très-difficile de les apercevoir, à cause de leur parfaite immobilité. Lorsqu'on en a découvert un, on peut s'en approcher sans beaucoup de précaution, pourvu qu'il ait les jambes pliées; s'il est debout, on a besoin de se conduire plus prudemment, car, pour peu qu'il vous aperçoive, il s'envole à l'instant, et à des distances assez grandes parfois pour rendre vaine toute tentative de poursuite.

Quand un Dindon a été blessé à l'aile, il tombe rapidement à terre dans une direction oblique, et aussitôt, sans perdre de temps à se rouler et à s'agiter comme le font d'autres Oiseaux quand ils sont blessés, il s'enfuit avec une telle vitesse, qu'à moins d'être pourvu d'un excellent Chien, on peut dire adieu à sa proie. Je me rappelle en avoir suivi un, blessé de cette manière, pendant plus d'un mille, depuis l'arbre où il était perché; mon Chien l'avait suivi à cette distance à travers l'un de ces bouquets épais de roseaux dont sont couvertes en beaucoup d'endroits les riches alluvions des bords de nos rivières de l'Ouest. On tue aisément les Dindons quand on les atteint à la tête, au cou ou à la partie supérieure de la poitrine; mais, si on ne les touche que dans les parties postérieures, ils s'envolent alors assez loin pour être perdus pour le chasseur. En hiver, beaucoup de personnes les chas-

sent, au clair de la lune, sur les arbres où ils sont perchés. On en détruit aussi une grande quantité d'une manière qui prouve peu de mérite, c'est-à-dire en automne, lorsqu'ils font effort pour traverser les rivières, ou immédiatement au moment où ils touchent le rivage.

Puisque j'en suis à la chasse des Dindons, je veux rapporter le fait suivant, qui m'est arrivé à moi-même. Un soir d'automne, au temps où les mâles sont rassemblés, et où les femelles se rassemblent aussi, mais à part, j'étais à la recherche du gibier, quand j'entendis le gloussement d'une femelle que je découvris bientôt perchée sur une haie. Je m'avançais lentement et avec précaution, quand j'entendis, d'un autre côté, le glapisement de quelques mâles. Je m'arrêtai pour bien m'assurer de la direction de ce bruit, et, quand je l'eus découvert, je courus me cacher derrière le large tronc d'un arbre renversé, mon fusil armé, attendant avec impatience ce que le hasard pourrait m'offrir. Les Coqs d'Inde continuèrent de glapir en répondant à la femelle, qui n'avait pas quitté sa haie. En regardant au-dessus du tronc, je vis encore vingt beaux Coqs d'Inde qui marchaient avec précaution droit vers le lieu où j'étais caché. Ils arrivèrent si près, que je pouvais distinguer la lumière briller dans leurs yeux. Je lâchai la détente de mon arme et en atteignis trois; mais les autres, au lieu de s'envoler, se mirent à marcher gravement autour de leurs compagnons morts; de sorte que, si je n'avais pas reculé devant un meurtre inutile, j'aurais pu en abattre encore quelques-uns. Je me montrai, et, marchant vers l'endroit où étaient tombés les Oiseaux, j'en écartai le reste de la troupe.

Je crois aussi qu'il pourra y avoir quelque intérêt dans le récit suivant que je vais rapporter, tel que je le tiens de la bouche d'un respectable fermier. Il y avait beaucoup de Dindons dans son voisinage, et ceux-ci, s'abattant dans ses champs à l'époque où le grain commençait à sortir de terre, en détruisaient d'énormes quantités. Il se résolut à en tirer vengeance, et pour cela creusa, dans une situation choisie, une longue tranchée dans laquelle il répandit du blé en abondance; puis il chargea fortement une longue canardière placée de manière à pouvoir facilement, au moyen d'un cordon et sans se laisser voir des Oiseaux, lâcher la détente. Les Dindons eurent bientôt découvert et dévoré le blé dans la tranchée, et un jour, la voyant presque noire par le nombre des Dindons, il siffla fortement, et, à l'instant où les Oiseaux, attentifs à ce bruit, levaient la tête, il lâcha la détente. Une terrible explosion s'ensuivit, et l'on vit les Dindons fuir dans toutes les directions au milieu d'un extrême désordre. On trouva dans la tranchée neuf individus, et le reste de la troupe renonça, pour cette année du moins, à aller manger le blé du fermier.

Au printemps on fait venir les Dindons en soufflant d'une certaine façon à travers l'un des os de la seconde articulation de l'aile de cet Oiseau : on produit ainsi un son qui ressemble à la voix de la femelle; en l'entendant, le mâle s'approche, et on le tire. Mais cet exercice demande une grande perfection, car les Dindons tardent peu à reconnaître les sons contrefaits, et font preuve, lorsqu'ils sont à demi civilisés, de beaucoup de circonspection et d'adresse. J'en ai souvent vu répondre à cette espèce de cri sans bouger d'un pas, et déconcerter ainsi le chasseur, qui n'osait sortir du lieu qui le cachait, de peur que l'Oiseau, venant à le découvrir, ne mit en défaut tous ses efforts pour l'atteindre. Dans cette saison, on en tue beaucoup quand ils sont perchés et qu'ils répondent par un gloussement prolongé à un bruit qui imite le cri de la Chouette.

Mais le moyen le plus ordinaire de se procurer des Dindons sauvages est l'emploi d'une espèce de pièges. On les place dans la partie des bois où l'on a remarqué que ces animaux avaient l'habitude de percher, et on les construit de la manière suivante : on coupe de jeunes arbres qui ont quatre ou cinq pouces de diamètre, et on les partage en morceaux de la longueur de douze ou quatorze pieds. On place deux de ces pièces à terre parallèlement et à une distance de dix à douze pieds; on en place deux autres sur les extrémités des deux premières et à angle droit, et on place ainsi successivement des pièces de bois l'une au-dessus de l'autre jusqu'à ce que l'on ait atteint une élévation de quatre pieds environ. On recouvre alors la cage de morceaux semblables, espacés d'à peu près quatre pouces, et on les charge d'un ou deux troncs d'arbre pesants pour donner au tout plus de solidité. Cela fait, on creuse sous un des côtés une tranchée d'environ dix-huit pouces de profondeur et autant de largeur, et qui s'ouvre dans la cage obliquement; on la continue en dehors à quelque distance, de manière à atteindre graduellement le niveau du terrain. En dedans de la cage et le long de sa paroi, on place au-dessus de la tranchée quelques morceaux de bois de manière à former une sorte de pont d'un pied de largeur. Le piège étant ainsi achevé, le propriétaire place au milieu une provision de maïs; il en sème aussi dans la tranchée, et, en se retirant, en répand d'espace en espace quelques

grains, souvent dans l'étendue d'un mille. Cela se renouvelle chaque fois que l'on visite le piège, après que les Dindons l'ont découvert. Quelquefois on creuse deux tranchées, et dans ce cas leurs extrémités s'ouvrent aux deux côtés opposés de la cage, et toutes deux sont garnies de blé. Aussitôt qu'un Dindon a découvert la trainée de grain, il en avertit sa troupe par un gloussement; tous accourent bientôt, et, en cherchant les graines çà et là répandues, sont bientôt conduits vers la tranchée, dans laquelle ils s'engagent, et où ils se poussent l'un l'autre à travers le passage au-dessous du pont. De la sorte, il arrive quelquefois qu'en temps de gelée toute la troupe pénètre dans la cage; mais le plus souvent on n'y en trouve que six ou sept, car le moindre bruit, le simple craquement d'un arbre suffit pour les alarmer. Ceux qui ont pénétré dans le piège, après s'être repus, redressent la tête et essayent de trouver un passage à travers la paroi supérieure ou les côtés de la cage; ils passent et repassent sur le pont, mais jamais ils ne baissent les yeux un seul instant, ni essayent de s'échapper par le passage qui leur a donné entrée. Ils demeurent ainsi prisonniers jusqu'au moment où le propriétaire du piège arrive, ferme la tranchée et s'en empare. J'ai entendu rapporter qu'on avait pris ainsi dix-huit Dindons en une seule fois. J'ai eu moi-même beaucoup de ces pièges, mais je n'y ai jamais trouvé plus de sept individus à la fois. Un hiver, je tins compte du produit d'une cage que je visitais chaque jour, et je trouvai que dans l'espace d'environ deux mois j'en avais pris soixante-seize. Quand ces Oiseaux sont abondants, les propriétaires des cages, rassasiés de leur chair, négligent quelquefois de les visiter durant plusieurs jours, quelquefois même pendant des semaines. Alors les pauvres prisonniers périssent de faim; car, quelque étrange que cela puisse paraître, il est très-rare qu'ils retrouvent leur liberté en descendant dans la tranchée et en revenant sur leurs pas. J'ai dans plus d'une occasion trouvé quatre ou cinq ou même dix individus morts dans une de ces cages par suite de négligence. Quand les Renards ou les Lynx sont nombreux, il leur arrive quelquefois de s'emparer de la proie avant que le propriétaire de la cage soit arrivé. Un matin j'eus le plaisir de surprendre dans l'une de mes cages un beau Renard noir, qui se tapit en me voyant, croyant que je passais dans une autre direction.

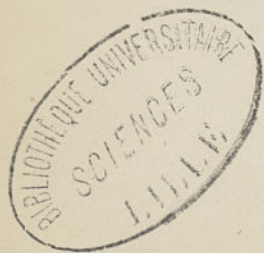
Les Dindons sauvages se rapprochent souvent des Dindons domestiques et s'associent à eux, ou bien ils les attaquent et leur enlèvent leur nourriture. Les mâles quelquefois font leur cour aux femelles domestiques, et sont en général fort bien accueillis par elles et par leurs maîtres, qui connaissent parfaitement les avantages résultant pour eux de semblables réunions; car ces produits croisés, étant beaucoup plus vigoureux que ceux des individus domestiques, sont aussi plus facilement élevés.

Quand j'étais à Henderson, sur l'Ohio, j'avais parmi beaucoup d'Oiseaux sauvages un beau Dindon mâle que j'avais fait élever sous mes yeux dès sa plus tendre enfance, car je l'avais pris quand il n'avait guère encore que deux ou trois jours d'existence. Il était devenu si familier, qu'il suivait ceux qui l'appelaient, et qu'il était le favori de tout le village. Cependant il ne perchait jamais avec les Poules d'Inde domestiques, et chaque soir il se retirait au sommet de la maison, où il restait jusqu'à la pointe du jour. A l'âge de deux ans, il commença à voler vers la forêt, où il passait la plus grande partie du jour, pour revenir à son gîte à la nuit tombante. Il continua ce manège jusqu'au printemps suivant, où je le vis plusieurs fois voler depuis la maison jusqu'au sommet d'un grand cotonnier, sur le bord de l'Ohio, et, après s'y être reposé quelques instants, il se dirigeait vers le bord opposé, la rivière ayant là près d'un demi-mille de largeur; puis il revenait le soir. Un matin, je le vis s'envoler de fort bonne heure vers les bois dans une tout autre direction, sans d'ailleurs y faire aucune attention; cependant quelques jours s'écoulèrent et l'Oiseau ne reparut pas. Un jour que j'allais chasser vers quelques lacs situés près de la rivière Verte, je vis, après avoir marché environ cinq milles, un beau Coq d'Inde traverser le chemin que je suivais, et le suivre aussi lentement que moi. C'était le temps où les Dindons sont le plus estimés pour la table, et j'ordonnai à mon Chien de le chasser. L'animal s'élança avec ardeur, et, comme il approchait du Dindon, je vis avec une extrême surprise que celui-ci s'en inquiétait fort peu. Mon Chien était sur le point de s'en saisir, quand je le vis s'arrêter tout d'un coup et tourner ses regards vers moi : je pressai le pas, et l'on peut juger de ma surprise quand je reconnus mon Oiseau favori. Il avait lui-même reconnu le Chien et ne s'était pas envolé, tandis que la vue d'un Chien étranger l'aurait déterminé à fuir au premier aspect. Un de mes amis survint, suivant les traces d'un Cerf qu'il avait blessé, et prenant sur le devant de sa selle mon Oiseau, il le reconduisit chez moi. Le printemps suivant, il fut tué par accident,



Canard de la Caroline. (Mâle, femelle et jeunes.)





ayant été pris pour un Oiseau sauvage. On me le renvoya quand on l'eut reconnu au ruban rouge que je lui avais mis au cou.

A l'époque où je parcourus le Kentucky, il y a déjà plus d'un quart de siècle (un demi-siècle aujourd'hui), les Dindons étaient si abondants, que le prix, au marché, n'en était pas égal à celui d'une Poule commune aujourd'hui. Je les ai vus offrir pour la plus modique somme, chaque individu pesant de dix à douze livres. Un Dindon de première qualité, pesant de vingt-cinq à trente livres, était regardé comme bien vendu quand on en retirait un quart de dollar.

Le poids des Poules d'Inde est en général de neuf livres. Cependant j'ai tué des Poules stériles, dans la saison des fraises, qui pesaient treize livres. Il y a plus de variété dans le volume et le poids des mâles. On peut évaluer à quinze ou dix-huit livres leur poids le plus ordinaire. J'en ai vu un au marché de Louisville qui pesait trente-six livres. Son appendice pectoral avait plus d'un pied de longueur.

Quelques naturalistes de cabinet ont supposé que la Poule d'Inde n'a pas d'appendice sur la poitrine, mais cela n'est point exact pour la femelle adulte. Chez les jeunes mâles, comme je l'ai dit, on observe, à l'approche du premier hiver, une petite protubérance dans la chair, tandis qu'on ne voit rien de semblable chez les jeunes Poules du même âge. La seconde année, les mâles se distinguent par le bouquet de poils, qui a environ quatre pouces de longueur, tandis que dans les femelles qui ne sont pas stériles il est encore à peine visible. La troisième année, on peut dire que le mâle est adulte, quoique sans aucun doute sa taille et son poids continuent de prendre, durant plusieurs années encore, de l'accroissement. Les femelles, à quatre ans, sont dans toute leur beauté, et ont un appendice pectoral long de quatre à cinq pouces, mais plus mince que chez le mâle. Chez les Poules stériles, il ne se développe que dans un âge fort avancé; aussi les chasseurs expérimentés les reconnaissent tout de suite dans une troupe et les tirent de préférence. C'est sans doute le grand nombre de jeunes femelles que l'on rencontre dépourvues de l'appendice thoracique qui aura fait naître l'idée qu'il n'existe pas chez la Dindon femelle.

Les longues plumes cotonneuses qui garnissent les cuisses et les parties inférieures et latérales du corps de cet Oiseau servent souvent aux femmes de nos fermiers pour en faire des palatines; et ce vêtement, quand il est fait avec soin, est aussi beau qu'il est agréable. (*Biogr. ornith.*)

Nous croyons, après des détails aussi complets et aussi piquants, qu'il serait superflu et sans intérêt de s'occuper des habitudes du Dindon domestique. Ces détails au surplus ne sont pas les seuls qui existent sur cet Oiseau; presque à la même époque où Audubon rendait ainsi compte de ses observations, M. Ch. Bonaparte, dans ses suites à Willon, en donnait d'une manière plus concise des détails tout aussi intéressants.

DINDON OCELLÉ. *GALLOPAVUS OCELLATUS*. (Temminck, Chenu et O. Des Murs.)

Bas du cou, de la partie supérieure du dos, des scapulaires et de tout le dessous du corps d'un vert bronzé, chaque plume bordée de deux lignes, une noire, et l'autre plus extérieure d'un bronze un peu doré; milieu et bas du dos des mêmes couleurs, mais plus belles; le vert bronzé, en descendant vers le croupion, passant par degrés à un bleu de saphir, qui, selon les reflets de la lumière, se change en un vert d'émeraude, et la bordure, bronze doré, s'élargissant de plus en plus, et prenant sur le haut du dos l'éclat de l'or; et, vers le bas, ainsi que sur le croupion, cet or, en augmentant toujours d'éclat et de largeur, prenant une teinte rouge de cuivre, aussi vive, à certaines expositions, que celle de la gorge de l'Oiseau-Mouche appelé Rubis-Topaze; l'éclat de cette bordure d'or rouge d'autant plus frappant, qu'elle est séparée de la partie verte et bleue de la plume par une ligne d'un beau noir de velours; couvertures supérieures et penes de la queue, au moyen de leur partie bleue et verte, entourées de toutes parts par un cercle noir, et bordées, en outre, du côté du bout de la plume, par une large bande de la plus belle couleur d'or changeant en cuivre, représentant quatre rangées transversales d'yeux éclatants séparés par des espaces gris et vermiculés. (CUIVIER.)

DIXIÈME TRIBU. — GALLIDÉS.

Nous substituons ce nom de *Gallidæ* à celui de *Phasianidæ*, que l'on a pris l'habitude jusqu'ici de donner à cette tribu, parce qu'il nous paraît peu rationnel de voir qu'un ordre n'ait pour étymologie de sa dénomination qu'un simple nom générique, et ne soit représenté dans la série que par un genre. Il faut que la division dont un ordre est l'expression et tire son nom ait une importance relative pour le motiver. On comprend mieux en effet que l'ordre des Gallinacés soit représenté par une famille appartenant à la tribu des *Gallidæ* que par une famille appartenant à la tribu des *Phasianidæ*. Que si l'on persiste à adopter ce dernier nom pour la tribu qui nous occupe, au moins faut-il s'arranger de manière à en transporter le sens ou la signification dans le mot servant à la dénomination de l'ordre. Sinon il faut supprimer ce nom et le remplacer par un qui, comme le nôtre, soit plus d'accord avec cette dénomination.

Le mot *Gallinacæi* représente à l'esprit tout un groupe d'Oiseaux ayant une même communauté de mœurs. Le mot *Gallidæ*, qui vient ensuite, représente un groupe moins considérable, mais uni par un caractère presque exclusif et identique chez tous : c'est celui tiré de la présence d'un ou plusieurs éperons aux jambes. Or le genre *Gallus* est de tous les Oiseaux celui chez qui cette arme est le plus anciennement connue, et à ce titre, la dénomination de *Gallidæ* appliquée à toute la tribu lui imprime le même cachet de communauté sous le rapport de ce caractère.

Tous nos Gallidés sont donc des Oiseaux armés d'ergots ou d'éperons, idée que généralise beaucoup moins à l'esprit l'expression de Phasianidés. On peut se figurer un Faisan sans éperon, tandis que l'idée d'ergot est inséparable du mot Coq.

Cette tribu représente la famille des *Pavonidæ* de Swainson, qui la composait des genres (ou sous-familles) suivants : — 1° *Pavo*, Linné; — 2° *Pasianus*, Linné; — 3° *Gallus antiquorum*; — 4° *Numida*.

M. Gray, sous le nom de *Phasianidæ*, y a compris les sous-familles : — 1° *Pavoninæ*, — 2° *Phasianinæ*, — 3° *Gallinæ*, — 4° *Meleagrinx*, — 5° *Lophophorinæ*.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire compose sa famille des Phasianidés de deux genres : — 1° Tétroniens, — 2° Phasianiens.

M. Reichenbach, sous la dénomination de *Gallinarinæ*, y admet cinq divisions : — 1° *Cryptonichinæ*, — 2° *Lophophoninæ*, — 3° *Phasianinæ*, — 4° *Pavoninæ*, — 5° *Gallinæ*.

Enfin M. Ch. Bonaparte, sous le même nom de *Phasianinæ* que M. Gray, les divise en deux sous-familles : — 1° *Phasianinæ*, — 2° *Pavoninæ*, subdivisées, la première en : — 1° *Gallophasææ*, — 2° *Phasianææ*, — 3° *Gallææ*, et la seconde en : — 1° *Polyplectronæ*, — 2° *Pavonææ*.

Nos Gallidés se composent pour nous des trois familles : — 1° Pavoninés (*Pavoninæ*), — 2° Gallinés (*Gallinæ*), — 3° Phasianinés (*Phasianinæ*).

PREMIÈRE FAMILLE. — PAVONINÉS.

Cette famille a été composée par M. Gray pour les trois genres suivants : — 1° *Pavo*, — 2° *Polyplectron*, Temminck, — 3° *Crossoptilon*, Hodgson.

Elle représente le genre *Pavo* de Swainson, qui le subdivisait ainsi : — 1° *Pavo*, — 2° *Argus*, — 3° *Polyplectron*, — 4° *Melcagris*.

M. Reichenbach n'y comprend que les trois premiers genres de Swainson.

Nous le réduisons à trois genres : — 1° Paon (*Pavo*), — 2° Éperonnier (*Polyplectron*), — 3° Lophophore (*Lophophorus*), Temminck.

1^{er} GENRE. — PAON. *PAVO*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, nu à sa base, convexe, assez épais, à mandibule supérieure voûtée, et débordant l'inférieure.

Narines basales, latérales, percées sur le rebord du front et recouvertes par une membrane convexe.

Ailes courtes, convexes, surobtuses; les cinquième et sixième rémiges les plus longues.

Queue composée de dix-huit plumes, accrues de trois nombreuses couvertures étagées, et qui peuvent se redresser pour s'étaler en roue.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, garnis d'écaillés et armés d'ergots prononcés; les doigts réunis par une courte membrane.

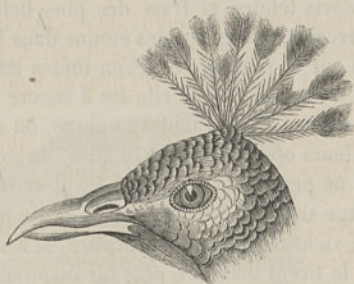


Fig. 91. — *Pavo*.

La tête est emplumée et surmontée d'une aigrette; les joues sont en partie nues; les grandes couvertures de la queue ont des barbes lâches et soyeuses, et sont terminées par un miroir en forme d'yeux à leur extrémité.

Le mot Paon est emprunté par euphonie au cri que poussent les Oiseaux de ce genre : on n'en connaît bien que deux espèces.

Il a été depuis longtemps décidé que l'Inde est le berceau du Paon. C'est dans les contrées de l'Asie méridionale et dans le vaste archipel des Indes que cet Oiseau paraît avoir fixé sa demeure et vit dans l'état de liberté. Tous les voyageurs qui ont visité ces pays en font mention. Thévenot en a trouvé un grand nombre dans la province de Guyarate; Tavernier, dans toutes les Indes; Payrard, aux environs de Calicut. Labillardière dit que les Paons sont communs dans l'île de Java. Nous savons que la chasse du Paon est un des plus grands amusements au Bengale et dans les îles de Java et de Sumatra; mais cette chasse est dangereuse; la proximité du Tigre est presque certaine dans les lieux qui sont abondamment peuplés de Paons : ce Carnivore, ayant une prédilection particulière pour la chair de ces Oiseaux, oblige les chasseurs à prendre beaucoup de circonspection...

On ne saurait déterminer avec précision l'époque de la domesticité du Paon; nous savons qu'elle remonte à la plus haute antiquité, puisque les flottes de Salomon, dans leurs courses lointaines, rap-

portaient tous les trois ans des Paons, qu'on énumérait dans ces temps parmi les richesses dont se composaient les cargaisons de ces vaisseaux. Pline le naturaliste nous apprend que l'orateur Hortensius fut le premier Romain qui fit tuer un Paon pour sa table lorsqu'il donna son repas de réception au collège des pontifes; et le premier qui ait engraisé des Paons est Aufidius Lurcon, vers le temps de la dernière guerre des pirates; il se procura par ce moyen un revenu de soixante mille sesterces, qui font treize mille cinq cents francs. Dans les festins des empereurs Vitellius et Héliogabale, on servait fréquemment d'énormes plats composés de ragoûts de langues et de cervelles de Paons; le premier de ces empereurs avait coutume de désigner un plat de ce mets par le nom de l'égide de Pallas. Guéneau De Montbeillard dit qu'ils furent d'abord très-rares; à Athènes, on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curiosité, et on accourait en foule des villes voisines pour voir les Paons.

Les cris sonores et discordants du Paon sont produits, comme chez tous les Oiseaux, dans le bas de la trachée-artère; le larynx inférieur et les bronches sont pourvus de membranes, dont la vibration ajoute à la dilatation de la voix. Les anneaux de la trachée sont entiers, ronds et osseux; on ne voit point de socle à l'ouverture du larynx supérieur.

Le croupion est très-musculeux; ce sont ces muscles qui servent de moteurs aux longues plumes dorsales implantées sur leurs réseaux et dont la tension ou la dilatation les font relever, étaler ou baisser suivant la volonté de l'Oiseau. (TEMNICK.)

Si l'empire appartenait à la beauté, non à la force, le Paon serait sans contredit le roi des Oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du Paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de la magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent, de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du Paon lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient; ses yeux s'animent et prennent de l'expression; son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'Oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

PAON SPICIFÈRE. *PAVO MITICUS*. (Linné, Shaw.)

Sommet de la tête et partie supérieure du cou d'un vert changeant et bleu, selon l'incidence des rayons lumineux; brins de la huppe longs d'environ dix centimètres, garnis dans toute leur longueur de barbes vertes et bleues; plumes de la poitrine et du ventre variées de bleu, de vert, et disposées en forme d'écailles; celles du dos, taillées sur une même forme, bleues, vertes, et terminées de noir, avec un trait bleu à leur partie moyenne; couvertures supérieures des ailes d'un vert changeant en bleu; ce bleu, sous un aspect, semblant plus étendu et plus brillant que l'autre couleur; pennes primaires des ailes blanches, tirant au roux, surtout vers leur extrémité; tectrices de la queue brunes, tirant au marron, avec leur tige blanche, un miroir doré au milieu, bleu, cerclé de vert au pourtour;

queue verte et bordée de blanc; bec cendré; iris jaune; parties nues des côtés de la gorge d'un rouge éclatant; tarsi gris.

Habite l'archipel de la Malaisie, Java.

2^{me} GENRE. — ÉPERONNIER. *POLYPLECTRON*. (Temminck, 1815.)

Πολυς, plusieurs; πλκτρον, aiguillon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, grêle, droit, comprimé; base couverte de plumes; mandibule supérieure courbée vers son extrémité.

Narines latérales, placées dans le milieu du bec, à moitié couvertes par une membrane nue, et ouvertes par devant.

Ailes courtes, concaves, à peine dilatées, surobtuses; les quatre premières rémiges également étalées, plus courtes que les cinquième et sixième, qui sont les plus longues.

Queue longue, arrondie, composée de vingt-deux rectrices, recouvertes en partie par une seconde rangée de plumes.

Tarsi allongés, grêles, de la longueur du doigt médian, armés de plusieurs éperons; doigts réunis par de courtes membranes; ongles petits, surtout celui du pouce.

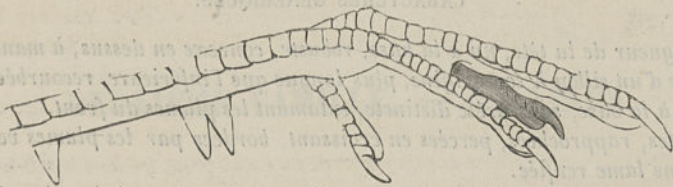


Fig. 92 et 93. — *Polyplectron Hardwickii*.

La tête est généralement ornée d'une huppe de plumes minces et effilées.

Ce genre, synonyme du genre *Diplectron*, Vieillot, renferme six espèces de l'Inde et de l'archipel Indien.

Un caractère particulier aux espèces de ce genre, c'est d'avoir plusieurs éperons aux tarsi, variant de deux à six, et rarement de même nombre à chaque pied; ainsi, on en voit ayant trois éperons à l'un, deux à l'autre. De plus, on remarque toujours que deux de ces ergots, soit au premier rang, soit au second, sont soudés ensemble et comme jumeaux. Ce jeu étonnant de la nature, comme l'appelle Temminck, ne se retrouve dans aucun des Oiseaux à double ergot dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Un second attribut caractéristique qui distingue l'Éperonnier se voit dans les deux plans, ou, si l'on veut, les deux étages de la queue: le plan inférieur, composé des plus longues plumes, forme la véritable queue; il est couché sur le premier rang, de manière à en recouvrir les deux tiers. Cette double queue a toutes les plumes dont elle est composée arrondies par le bout et étagées: quand l'Oiseau est agité, il étale ces deux rangées, sans cependant relever la queue, dont les deux plans restent toujours dans une direction horizontale.

Le naturel de l'Éperonnier est peu farouche; il s'accoutume assez bien en domesticité, et l'on parviendrait aisément à l'acclimater et à le faire propager dans les ménageries; il n'est pas plus délicat que le Faisan tricolore de la Chine.

ÉPERONNIER NAPOLÉON. *POLYPLECTRON NAPOLEONIS*. (Pr. Masséna, in Lesson, Orinthal.)

C'est un des beaux Oiseaux connus; sa livrée somptueuse chatoie sous l'azur, l'émeraude, l'or glacé, qui y sont répandus à profusion, et qui étincellent par leurs reflets métallisés.

Huppe d'un vert doré brillant; tête, poitrine et devant du cou du même vert tirant au noir, et brillant de reflets métallisés; joues noires; cou comme duveté et peu fourni de plumes; un large bandeau blanc sur le front, surmontant les yeux en descendant à l'occiput; une plaque neigeuse sur les joues; dos et ailes d'un vert émeraude des plus suaves; thorax noir, avec des reflets bronzés; ventre d'un noir mat; dos et toutes les parties supérieures de la queue d'un brun finement vermiculé de roux jaune; deux rangées d'yeux ou miroirs d'un ovale régulier sur la queue terminant les couvertures de la première, et occupant le tiers terminal de chaque penne; ces miroirs, d'un vert glacé d'émeraude, entourés d'un cercle noir, bordé lui-même d'un cercle gris-de-perle; queue lisérée de roux, de brun, puis de blanc; bec brun; tarsi gris. (Lesson, *Complément de Buffon*.)

Habite l'Inde.

5^{me} GENRE. — LOPHOPHORE. *LOPHOPHORUS*. (Temminck, 1815.)

Λοφωσις, huppe; φερω, je porte.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, nu à la base, robuste, convexe en dessus, à mandibule supérieure voûtée, marquée d'un sillon à son origine, plus longue que l'inférieure, recourbée et dentée à l'extrémité, élargie à la base, sans arête distincte, entamant les plumes du front.

Narines étroites, rapprochées, percées en croissant, bordées par les plumes veloutées du front, couvertes par une lame renflée.

Ailes courtes et concaves, surotuses; les quatrième et cinquième rémiges les plus longues.

Queue ample et arrondie.

Tarsi robustes, de la longueur du doigt médian, emplumés jusqu'au-dessous de l'articulation, scutellés, armés d'un fort ergot acéré; doigts allongés, unis par une membrane basale.

Le pourtour des yeux est nu, et les joues, sans être tout à fait nues, ne sont implantées qu'à claire-voie de petites plumes; une huppe qui surmonte la tête du mâle se compose de brins filiformes, élargis à leur sommet en palettes.

Ce genre, synonyme des genres *Monautus*, Vieillot; *Lophofera*, Fleming, et *Impeyanus*, Lesson, ne comprend qu'une espèce, qui vit dans les forêts montagneuses de la chaîne des monts Himalaya, et qu'on a vainement essayé de plier à la domesticité. Sa voix a de l'analogie avec celle des Faisans. Il a reçu le nom de *Monaut* des Hindoustans, ce qui peut se traduire par *Oiseau d'or*. On en doit la découverte à lady Impey, à laquelle Latham l'a dédié.



Fig. 94. — *Lophophorus*.

Cet Oiseau, dit M. Temminck, rivalise avec le Paon par la vivacité et le brillant des couleurs du plumage. Il porte comme le Paon un élégant diadème de plumes flexibles, à baguettes effilées, à teintes métalliques, garnies à l'extrémité d'une palette ou foliole dorée qui ondule sur chacune de ces tiges fines et mobiles. L'ensemble de toutes ces parures compose un panache d'émeraude.

M. Gray a fait du Lophophore le type d'une famille *Lophophorinae*, qu'il a composée de genres assez hétérogènes, surtout en y joignant le genre *Tetraogallus*, dont nous parlerons tout à l'heure. Le Lophophore ne nous semble pas pouvoir être séparé des Paons.

LOPHOPHORE RESPLENDISSANT. *LOPHOPHORUS IMPEYANUS*. (Latham, Vieillot.)

Plumes du sommet de la tête, des joues et de l'occiput, d'un vert doré brillant; partie postérieure et côtés du cou d'un pourpre à reflets rubis; nuque et manteau brillant d'une teinte cuivrée à reflets pourprés; cette couleur nuancée sur le milieu du dos en violet à reflets dorés; croupion d'un brun vert doré coupé par un large espace blanc; queue d'un roux vif; rémiges primaires noires; secondaires vert doré; couvertures pourpre nuancé de blanc chatoyant; gorge, poitrine et parties inférieures, d'un beau noir à reflets vert doré; l'espace dénudé autour des yeux injecté de pourpre; joues à reflets dorés; bec couleur d'ocre; tarsi gris noirâtres.

Longueur totale, 0^m,65.

DEUXIÈME FAMILLE. — GALLINÉS.

Cette famille, qui est la famille typique de toute la tribu des Gallidés, a été composée par M. Gray de toutes les espèces constituant les Coqs proprement dits, qu'il a distingués en trois genres : — 1^o *Gallophas*, Hodgson; — 2^o *Gallus*, Linné; — 3^o *Ceriornis*, Swainson, que M. Reichenbach réduit aux deux premiers, mais que nous adoptons.

La dernière section C des *Gallæ*, que M. Ch. Bonaparte vient d'introduire dans ses *Phasianinæ*, représente probablement notre famille des *Gallinæ*, car quant à présent nous ignorons les éléments dont l'illustre méthodiste compose sa section.

1^{er} GENRE. — COQ. *GALLUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, en cône arqué.

Narines basales, latérales, à moitié fermées par une membrane voûtée, ouvertes.

Ailes arrondies, concaves, obtuses, surobtuses; les trois premières rémiges les moins longues et la première très-courte.

Queue généralement verticale, à plumes très-larges, garnie souvent sur ses côtés de deux plumes pendant en arc.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, armés d'éperons arqués et aigus; doigts unis par une membrane jusqu'à la première phalange.



Fig. 95. — *Gallus*.

Une partie de la tête nue, ainsi que le devant du cou; le plus souvent une crête charnue qui surmonte la tête, et des prolongements de même nature sous le bec. (TEMMINCK.)

Ce genre, tel qu'on le comprend aujourd'hui, renferme une douzaine d'espèces, toutes de l'Inde et de l'archipel Indien.

Le Coq est un Oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures; et son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du Coq, c'est-à-dire qui font le même effort de gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avalier. Il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté. Par suite de cette attitude habituelle, dit-on, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, et nos gourmands prétendent la distinguer de l'autre dans les Chapons et les Poulardes. Son corps, dans cette situation, se soutient à peu près parallèle au plan de position, le bec de même; le cou s'élève verticalement...

Le Coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses Poules: il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne parle différents langages. Quand il les perd, il donne des signes de regrets. Quoique aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrents: s'il se présente un autre Coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, et lui livre un combat opiniâtre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille. Le désir de jouir, toujours trop vio-

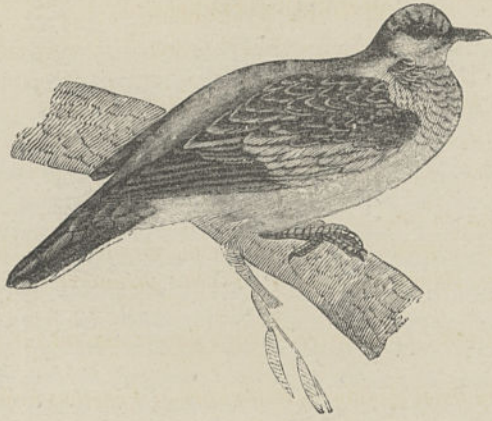


Fig. 1. — Tourterelle.

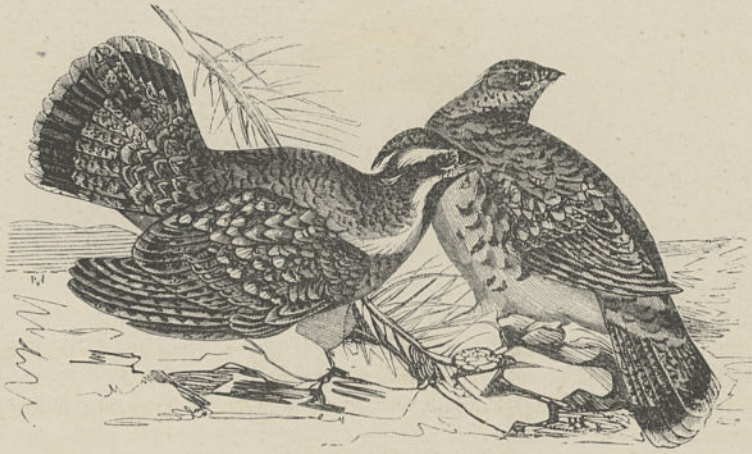


Fig. 2. — Gelinottes. (Mâle et femelle.)

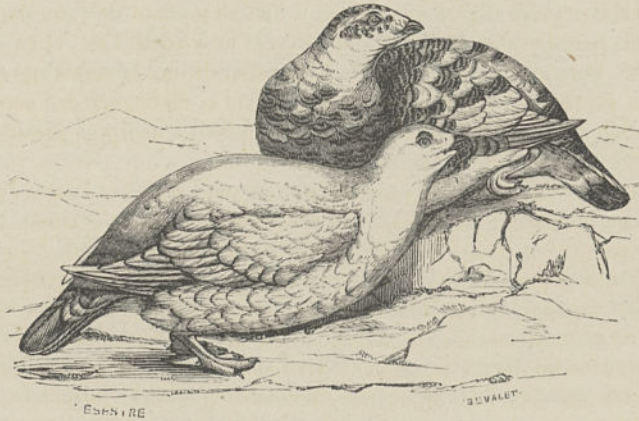
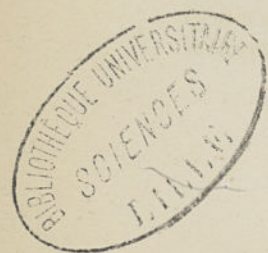


Fig. 3. — Tétrás des saules. (Mâle et femelle.)



lent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent; il bat et tue quelquefois les Poussins pour jouir plus à son aise de la mère...

Les hommes, qui tirent parti de tout pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un Coq et un Coq; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux Oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples polis, et en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les âmes cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme. On a vu, on voit encore tous les jours, dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis, chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle, et le dernier coup de bec de l'Oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles. C'était autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame; c'est aujourd'hui celle des Chinois, des habitants des Philippines, de Java, de l'isthme de l'Amérique et de quelques autres nations des deux continents. (BUFFON.)

Les combats de Coqs sont pour les habitants de Manille (capitale de Luçon) ce que les courses de Taureaux sont pour les Espagnols. Il y a dans la ville, les faubourgs, et même les provinces, des endroits désignés par l'autorité pour les combats de Coqs; c'est là que ces intrépides animaux viennent défendre, au prix de leur sang et souvent de leur vie, les intérêts de leurs maîtres. Avant le combat, les arbitres, tirés de la foule des spectateurs qui entourent une petite arène couverte de sable fin, décident, après bien des discussions, si les combattants sont égaux en force, et surtout en pesanteur. La question résolue, de petites lames d'acier, longues, étroites, et d'une excellente trempe, arment la patte gauche de chacun des gladiateurs, que les caresses et les exhortations intéressées de leurs propriétaires excitent au combat. Pendant ce temps les paris ont lieu, l'argent est prudemment opposé à l'argent; enfin le signal est donné, les deux Coqs se précipitent à la rencontre l'un de l'autre; leurs yeux brillent, les plumes de la tête sont hérissées et éprouvent un frémissement que partage une belle crête écarlate. C'est alors que l'animal le mieux dressé oppose l'adresse à la force et au courage aveugle de son ennemi. Ils dédaignent les coups de bec, ils savent combien est dangereux l'acier dont leurs pattes sont armées; aussi les portent ils toujours en avant en s'élançant au-dessus du sol. Il est rare que le combat dure longtemps; un des champions tombe, le corps ouvert ordinairement par une large blessure; il expire sur le sable, et devient la proie du maître de son vainqueur: celui-ci, le plus souvent blessé lui-même, ne chante pas sa victoire; emporté loin de l'arène, il est comblé de soins, et reparait au combat quelques jours après, plus fier encore qu'auparavant, jusqu'à ce que le fatal coup d'épéron d'un rival heureux vienne terminer sa vie glorieuse. Si parfois les combattants tiennent la victoire en suspens et s'arrêtent pour reprendre haleine, le vin chaud aromatisé leur est prodigué. Alors avec quelle avide et inquiète curiosité chaque parti compte leurs blessures. Après quelques courts instants de repos, le combat recommence avec une nouvelle fureur, et ne finit que par la mort d'un des champions. Il arrive quelquefois qu'un Coq, craignant la mort ou reconnaissant la supériorité de son adversaire, abandonne le champ de bataille après quelques efforts. Si, ramené deux fois au combat, les cris, les encouragements de son maître ne peuvent ranimer son courage, les paris sont perdus, et le Coq déshonoré va le plus souvent expier sa lâcheté sous l'ignominieux couteau de cuisine d'une maîtresse doublement irritée. (*Voyage de la Favorite autour du monde.*)

Ce n'est pas seulement aux Philippines que le peuple se plaît aux combats de Coqs. On sait combien ces sortes de spectacles ont encore d'attrait pour nos voisins d'Angleterre. En France on a tenté plusieurs fois d'introduire ce triste divertissement, notamment il y a quelques années à Paris; mais la spéculation était mauvaise, et n'a pas enrichi ses auteurs: les affiches n'ont attiré le public qu'une seule fois. (*Mag. pitt.*, 1833.)

On ne peut, dit l'auteur des observations sur le jeune Condor couvé par une Poule, dont nous avons parlé en nous occupant des Oiseaux de proie, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la modification de l'instinct dans la Poule ou de quelque chose qui se rapproche beaucoup du raisonnement. En général, dès que le temps de son incubation est accompli, la Poule abandonne son nid, que les œufs soient couvés, ou que, par toute autre cause, les petits ne soient pas éclos. Mais celle-ci continua de couvrir pendant une période plus que double de son temps ordinaire sans bouger, si ce

n'est pour aller prendre sa nourriture. Ne serait-ce pas qu'elle sentait que la vie se développait sous elle, et que sa tendresse maternelle lui disait qu'elle ne devait pas abandonner l'embryon avant qu'il fût à point?

Il est remarquable aussi qu'elle ne songeait point à engager le petit Condor à manger, comme font les Poules avec leurs propres Poussins. Elle semblait le regarder comme quelque chose d'incompréhensible, mais qui lui appartenait; elle manifestait une satisfaction évidente lorsque le gardien le prenait pour lui donner de la chair crue à manger, et, son repas achevé, elle le recevait de nouveau sous ses ailes avec un gloussement affectueux. (*Zoolog. Mag. et Rev. brit.*, 1850.)

Les Oiseaux, qui en d'autres temps sont les plus timides des créatures, attaquent avec fureur l'ennemi qui vient leur enlever leurs nids et leurs petits. On sait que les Grives et même de plus petits Oiseaux livrent bataille aux Pies, aux Geais, aux Corbeaux, aux Faucons et aux méchants écoliers dénicheurs de nids, voire même aux hommes. Dans nos basses-cours, nous voyons la Poule se jeter sur les Oiseaux de proie, sur les Chats, les Chiens et les gens qui viennent vers ses Poussins avec des intentions sinistres, ou qui se permettent simplement d'en approcher de trop près. Dans son charmant ouvrage, White cite un exemple de la fureur avec laquelle des Poules, victimes dans leurs plus tendres affections, exercèrent leur vengeance sur l'auteur d'une série non interrompue de larcins et de meurtres qui finit par tomber en leur pouvoir. Il raconte qu'un gentleman du voisinage avait eu, un été, tous ses Poulets croqués par un Épervier qui se glissait clandestinement entre le pignon de sa maison et une pile de fagots, à l'endroit où se trouvait la cage aux Poussins. Ennuyé de voir sa basse-cour diminuer, le propriétaire tendit adroitement un lacet auprès des fagots, et un beau jour le voleur vint se prendre au piège.

Le ressentiment, continue White, inventa la loi du talion. Maître de l'Épervier, le gentleman lui rognait les ailes, lui coupa les ongles, lui prit le bec dans un bouchon, et le livra ainsi aux couveuses. Il est impossible de rendre la scène qui s'ensuivit; la terreur, la rage, la haine, l'instinct de vengeance des Poules ne peuvent se traduire. Les matrones, exaspérées, le couvraient d'exécration, d'injures, d'anathèmes; elles étaient ivres de leur triomphe. En un mot, elles ne cessèrent de le frapper et de le martyriser que lorsqu'elles l'eurent mis en pièces.

Une Poule d'humeur peu facile, qui se jetait avec fureur sur tous ceux qui approchaient de ses Poussins, avait emmené sa petite famille près d'une pile de fagots. Les Poussins y étaient grimpés et s'étaient fourrés si avant dans les branches, qu'ils n'en pouvaient plus sortir. Les malheureux égarés poussaient des cris de détresse auxquels la mère répondait par des gloussements d'impatience et d'inquiétude, allant et venant de tout côté, mais n'y pouvant rien. Quand on vint à son secours, au lieu de se jeter, comme à l'ordinaire, sur l'individu qui s'approchait, elle le laissa tranquillement enlever quelques fagots, prendre ses Poussins et les lui rendre.

Une coutume généralement répandue, c'est de faire couvrir les œufs de Cane par une Poule. Il faut avouer que par ce moyen, peu généreux il est vrai, on obtient généralement de plus belles couvées qu'en laissant à la Cane elle-même le soin de faire éclore ses œufs. En effet, peut-être parce que la servitude ne lui a pas fait perdre totalement le souvenir de son premier état de liberté et des douceurs d'un nid bien frais au milieu des roseaux et des herbes de la rive, toujours est-il qu'elle se dérange facilement et qu'elle n'apporte pas une bien grande constance à son nid de basse-cour. Mais il n'est pas d'Oiseau qui couve avec plus de ferveur que le Canard sauvage de nos contrées et qui amène des nichées plus nombreuses et mieux portantes. Du reste, il ne manque pas d'exemples, surtout dans les moulins et les fermes situés près d'un étang ou d'une rivière, de Canards domestiques couvant avec autant de persévérance et d'opiniâtreté que la Poule. Mais, dans presque toutes les maisons distantes des courants d'eau, on préfère la nourrice terrestre. Alors, en pareil cas, les Canetons ne sont pas plutôt éclos, qu'en apercevant la mare ils courent s'y précipiter, au grand émoi de la Poule, qui, du bord, s'évertue à glousser, à appeler, à user enfin de tous les gestes et les cris en son pouvoir pour sauver les imprudents de l'imminent danger auquel elle les croit exposés. Quelquefois même, dans l'excès de son tourment, la malheureuse mère, au péril de sa vie, entre dans l'eau pour secourir la couvée. Les Canetons, pendant ce temps, nagent avec la plus parfaite quiétude, font la chasse aux Mouches et s'amusent tranquillement sur l'élément où les a conduits leur instinct naturel, en dépit des remontrances de leur nourrice indignée et des obstacles qu'elle essaye d'opposer à leur indomptable penchant.

Dans notre basse-cour, nous avons adopté le moyen de faire couver nos œufs de Cane par une Poule; mais, pour diminuer la somme des souffrances, en faisant le moins de malheureuses possible, nous avons choisi entre nos couveuses une victime destinée spécialement à cet office. Naturellement, la première année fut pour elle une triste épreuve; mais l'expérience, jointe à cette modification d'instinct chez les animaux, qui fait qu'ils se soumettent patiemment dans certains cas, produisit plein effet, et, les années d'ensuite, elle-même conduisait à l'eau ses Palmipèdes; elle les voyait sans inquiétude se jouer sur l'élément perfide, et restait tranquillement sur la rive à secouer ses plumes au soleil dans la plus parfaite indifférence. C'était une Poule jaunâtre de Dorking, et, plus d'une fois, il lui arriva d'amener deux couvées de Canards la même année. (*Rev. britan.*, 1851. Extr. de *Fraser's Magazine*.)

Quoique l'espèce du Coq et de la Poule domestiques soit très-anciennement connue, que les variétés en soient très-nombreuses, qu'on les trouve dans la plupart des pays de l'ancien continent, et aujourd'hui dans beaucoup de contrées du nouveau monde, les naturalistes ont été bien longtemps avant de connaître aucune espèce sauvage qu'on pût raisonnablement considérer comme la souche primitive de celle-ci.

A la vérité, Gemelli Careri disait avoir aperçu des Coqs sauvages aux îles Philippines, et le P. Merolla assurait en avoir vu au Congo; mais ce dernier, par excès de crédulité, avait entassé dans sa relation tant de contes ridicules, que, faute d'y pouvoir distinguer ce que l'auteur rapportait d'après ses propres observations, et ce qu'il racontait sur la foi d'autrui, on ne faisait nul fond sur son témoignage. Pour Gemelli Careri, il inspirait encore moins de confiance, son voyage autour du monde étant considéré alors, quoique très-injustement, comme une pure fiction. Un troisième voyageur, dont la véracité n'était pas suspecte, Dampier, comptait les Coqs sauvages parmi les Oiseaux de l'île de Timor. Il disait encore en avoir vu et tué à Poulo-Condor, île située en face de l'embouchure de la rivière de Camboge; mais cette assertion avait eu peu de poids près des savants, qui, se fondant sur ce que Dampier n'était pas naturaliste, pensaient qu'il avait pu prendre pour un Coq quelque Oiseau appartenant réellement à un autre genre ou peut-être même à une autre famille.

Buffon, cependant, admit que les Coqs domestiques de l'Inde peuvent bien tirer leur origine de l'espèce sauvage mentionnée par le voyageur anglais; mais il sembla croire que ceux de l'Europe descendent de quelque autre espèce de Gallinacé propre aux climats tempérés. Il n'y avait point d'in vraisemblance à supposer que cette race primitive sauvage s'était complètement éteinte, puisqu'on savait que cela était arrivé pour d'autres animaux domestiques, pour le Chameau, par exemple, qui n'existe nulle part qu'à l'état de servitude.

Il eût été ridicule de supposer que les couveuses de nos basses-cours tiraient leur origine d'Oiseaux propres à l'Amérique; mais c'eût été un fait fort curieux si la Poule, qu'on disait ne pas se trouver à l'état sauvage dans l'ancien continent, s'était rencontrée dans le nouveau monde à l'époque où les Européens y abordèrent. Le P. Acosta affirmait positivement qu'il y avait dans la langue du Pérou un mot pour désigner le Coq (*Gualpa* ou *Hualpa*), qui n'était évidemment dérivé d'aucun des noms que l'animal porte en Europe; d'où il résultait, selon l'auteur, que l'Oiseau n'avait point été introduit par les Européens. Cet argument, qui est assez spécieux, n'a pourtant aucune valeur, ainsi que l'a prouvé l'inca Garcilasso. *Hualpa* n'est qu'une abréviation pour *Atahualpa*, nom du dernier inca du Pérou. Or ce nom fut imposé au Coq, parce que son apparition dans ce pays coïncida avec l'époque de la tragique mort du prince, et que les quatre syllabes dont le mot se compose semblèrent aux indigènes représenter jusqu'à un certain point le chant de l'Oiseau.

Plus tard, Sonnini, ayant vu de loin dans les bois de la Guyane un petit Oiseau qui lui parut avoir le port du Coq, crut que c'était à cet Oiseau qu'il fallait rapporter les chants qu'il avait entendus quelquefois dans des lieux où il ne paraissait pas qu'il y eût aucune habitation humaine. Il soutint en conséquence qu'il existait à la Guyane une espèce de Coq sauvage semblable à l'espèce domestique, mais dont la grosseur n'excédait pas celle d'un Merle. Personne, au reste, depuis Sonnini, n'a revu ces Coqs lilliputiens, et tout porte à croire qu'ils n'ont jamais eu d'existence que dans son imagination. Il n'avait pas sans doute l'intention de tromper, mais il se sera trompé lui-même. Ainsi, les chants qu'il avait entendus dans le fond des forêts pouvaient fort bien être ceux d'un Oiseau domestique; car les nègres marrons, quand ils ont établi leur case dans quelque retraite assez profonde pour ne pas craindre que le bruit de la basse-cour les fasse découvrir, nourrissent assez souvent des

Poules. Quant à l'animal qu'il a vu, c'était peut-être un Coq de roche, Oiseau qui, comme son nom l'indique, a quelque chose du port du Coq, qui, comme lui, gratte la terre, et dont la taille d'ailleurs est comparable à celle du Merle. Dans cette espèce, le mâle, brun la première année, prend plus tard une robe d'un beau jaune orangé; mais, avant qu'il ait acquis toute sa parure, il présente quelquefois un mélange de couleurs sombres et de couleurs dorées qui le fait ressembler davantage au Coq de nos basses-cours.

A peu près dans le même temps où Sonnini revenait de nos colonies des Indes occidentales, un autre voyageur, François-Pierre Sonnerat, était envoyé dans les établissements que nous avons aux Indes orientales. A son retour, qui eut lieu en 1781, il annonça avoir découvert, dans les montagnes qui couvrent le pied de la chaîne des Ghattes, un Coq sauvage; il en donna une description détaillée; et, comme il indiquait les différences assez sensibles qui existent entre cette espèce et l'espèce domestique, il prévint une objection qu'on aurait pu lui faire; savoir : que ces Oiseaux pouvaient provenir de quelques Coqs et Poules domestiques qui se seraient sauvés dans les bois.

Sonnerat ne se contenta pas de décrire la nouvelle espèce qu'il avait observée; il rapporta en France des individus mâle et femelle qui furent déposés au Muséum d'Histoire naturelle de Paris; de sorte qu'il ne fut pas possible d'élever des doutes sur l'exactitude de ce qu'il avait avancé, et de contester l'étroite parenté existant entre le Coq sauvage des Ghattes et le Coq de nos basses-cours. Les différences que l'auteur avait fait remarquer entre l'un et l'autre pourraient, quoique assez importantes, être considérées comme le résultat de la domesticité. Cependant on a découvert depuis, dans les îles de l'océan Indien, plusieurs espèces différentes de celle décrite par Sonnerat, et dont deux, le *Baukiva* de Java et le *Jago* de Sumatra, se rapprochent plus qu'elle de l'espèce domestique. C'est encore à un naturaliste français, M. Leschenault, que l'on doit les premiers renseignements satisfaisants sur ces Oiseaux. (MAUDUYT.)

Il ne paraît pas que jusqu'à présent on ait bien étudié les mœurs des espèces sauvages qui se trouvent dans l'archipel Indien; quant à leurs formes, elles ont été très-exactement décrites, notamment dans l'ouvrage de Temminck sur les Gallinacés. (*Mag. pitt.*, 1855.)

Il paraît que le Coq sauvage prend soin de ses Poules comme le Coq domestique; il marche fièrement autour d'elles et veille à leur sûreté. Si un étranger, si un Chien se présente, il est le premier à l'apercevoir; il vole aussitôt sur quelque haute branche, et de là, faisant entendre sa voix perçante, il avertit les femelles, qui, sans perdre de temps, cherchent un refuge sous les feuilles et dans les trous des arbres. Sa vigilance est telle, qu'il est bien difficile d'approcher de son petit troupeau à portée de fusil; aussi ne parvient-on guère à se procurer que des individus pris au lacet. Cette chasse se fait comme celle des Alouettes dans la Beauce, c'est-à-dire qu'on tend à quelques pouces de terre une longue corde qui porte de nombreux nœuds coulants, et qu'ensuite on bat les buissons de manière à pousser les Oiseaux vers le lieu où le piège est préparé. De cette manière, on ne les a que morts; car, dans les efforts qu'ils font pour se dégager, le nœud serrant de plus en plus autour de leur cou, ils sont étranglés en un moment; mais quelquefois les lacets, au lieu d'être suspendus, sont mis à plat sur le sol, de sorte que c'est la patte qui s'engage. Les individus qu'on prend de cette manière, s'ils sont jeunes, s'accoutument à l'esclavage, et, quoiqu'ils ne deviennent jamais parfaitement domestiques, on les recherche pour les croiser avec l'espèce commune et obtenir par ce moyen des Coqs de combat qui sont, dit-on, très-courageux. (MAUDUYT.)

2^{me} GENRE. — TRAGOPAN. *CERIORNIS*. (Cuvier, Swainson, 1857.)

Κερας, corne; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, épais, conique, à mandibules robustes et presque égales; l'inférieure presque aussi épaisse que la supérieure : cette dernière renflée sur ses bords.

Narines petites, basales, ovalaires, nues.

Ailes amples et très-concaves, surtoutes; les quatrième, cinquième, sixième et septième les plus longues.

Queue courte et rectiligne.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés, munis d'ergots ou d'éminences cornées; doigts unis par une faible membrane; ongles forts et recourbés.



Fig. 96. — *Ceriornis*.

La tête est généralement huppée, et parfois porte de chaque côté une excroissance d'une substance calleuse, arrondie et semblable à une corne; la gorge et les parties supérieures du cou généralement nues, et souvent garnies de pendeloques charnues et membraneuses.

Ce genre, synonyme des genres *Satyra*, Lesson, et *Tragopan*, Cuvier, précédemment employés, renferme trois espèces habitant exclusivement l'Inde.

On ignore leurs habitudes. On sait cependant que chez une de ces espèces, le Tragopan de Temminck, les membranes nues de la tête et de la base de la mandibule inférieure commencent à se tuméfier dans les premiers mois de l'année, c'est-à-dire de janvier à mars, et que dès lors elles acquièrent une telle ampleur, qu'elles tombent sur la gorge en forme de pendeloques. C'est alors que le tissu érectile s'élève au-dessus de la tête en simulant deux petites cornes charnues.

Tel est le résultat d'observations faites sur des individus vivants, vus par Bennett à Macao.

TRAGOPAN A TÊTE NOIRE. *CERIORNIS MELANOCEPHALA*. (Gray.)

Dos brun, ondulé de fauve; le ventre d'un rouge foncé; plumes tibiales noires au sommet, et parsemées de gouttelettes blanches dans leur milieu; huppe formée de plumes noires, à pointes rouges; croupion noir, maculé de blanc; cou, en arrière, rouge; poitrine orangée; peau nue du pourtour de l'œil et pendeloques charnues jaunes; rectrices noires, rayées de lignes onduleuses jaune blanchâtre.

Habite les montagnes de l'Himalaya.

3^{me} GENRE. — HOUPPIFÈRE. *GALLOPHASIS*. (Temminck, Hodgson, 1827.)

Γαλλος, Coq; φασις, phase (fleuve), d'où Faisan.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, élevé, recourbé, garni d'une cire à la base.

Narines ovalaires, nues, placées sur le rebord de la cire.

Ailes concaves, très-arrondies, surobtuses; les quatrième, cinquième, sixième et septième les plus longues, dépassant le croupion.

Queue ample, distique, c'est-à-dire recouverte de grandes couvertures arquées.

Tarses allongés, grêles, beaucoup plus longs que le doigt médian, scutellés en avant, armés d'un fort ergot; doigts assez courts, unis par une courte membrane; le pouce et son ongle très-courts.

Les joues sont dénudées presque jusqu'à la ligne moyenne du crâne, et tombantes; la tête est surmontée d'une huppe composée d'aigrettes.

Ce genre est synonyme des genres *Euplocomus*, Temminck, et *Lophura*, Fleming, précédemment employés, *Macartneya*, Lesson; *Genneus*, Wagler; *Nycthemerus*, Swainson, et *Spicifer*, Kaup, et renferme le genre *Alectrophasis*, Gray. Il se compose de treize espèces de l'Inde. Nous figurons le Houppifère de Horsfield.

On ne sait rien de leurs mœurs.

HOUPIFÈRE DE REYNAUD. *GALLOPHASIS LINEATUS* (Latham, Gray.)

Huppe d'un bleu indigo foncé; tout le dessus du corps d'un gris bleuâtre, finement vermiculé de brun par lignes minces et étroites; tout le dessous du corps d'un bleu indigo foncé, relevé par une belle flamme blanche longitudinale occupant le milieu de chaque plume; rémiges et rectrices grises, rayées de brunâtre; couvertures supérieures et les deux grandes rectrices d'un blanc sans taches; bec de couleur cornée blanchâtre; tarsi plombés.

Longueur totale, 0^m,75.

Habite le Pégou.

TROISIÈME FAMILLE. — PHASIANINÉS OU FAISANS.

M. Ch Bonaparte compte six genres pour ses *Phasianinæ* : — 1° *Phasianus*, — 2° *Syrmaticus*, Wagler; — 3° *Thaumalea*, — 4° *Nycthemerus*, — 5° *Gallophasis*, — 6° *Gallus*.

M. Swainson composait son genre *Phasianus* des trois genres suivants : — 1° *Phasianus*, — 2° *Nycthemerus*, Swainson; — 3° *Ceriornis*.

M. Gray, en élevant le même genre au rang de famille ou sous-famille, y a compris ceux-ci : — 1° *Argus*, — 2° *Phasianus*, — 3° *Thaumalea*, Wagler, dont les deux derniers seuls ont été adoptés par le docteur Reichenbach.

Nous composons nos Phasianinés des genres qui suivent : — 1° Bicolor (*Nycthemerus*), Swainson; — 2° Faisan (*Phasianus*), — 3° Thibétain (*Crossoptilon*), — 4° Eulophe (*Pucrasia*), Gray; — 5° Plectropède (*Ithaginis*), Wagler.

Les naturalistes, dit Temminck, se trompent en disant que les Faisans (Phasianinés) ont sur les joues une nudité plus ou moins considérable : cette nudité apparente n'existe pas chez eux; toutes les espèces qui n'ont pas la tempe emplumée l'ont revêtue d'une peau épaisse capable d'extension, ce qui a lieu dans le temps des amours, ou lorsque l'Oiseau est agité; cette peau est couverte de petites barbules formant un tissu très-serré, qui ressemble à du velours; ces petites plumes (ou papilles), d'une nature toute particulière, se colorent du plus beau rouge, ou pâlissent plus ou moins, suivant que l'Oiseau est agité ou dans un état de calme; elles sont sujettes surtout à se décolorer après la mort. Ceci donne lieu de croire que leurs filaments déliés sont d'une tout autre nature que les barbules des plumes, et que ce sont plutôt de fines membranes transparentes dans lesquelles le sang s'introduit, et sert à leur fournir l'éclat dont on les voit s'animer, particulièrement dans le temps des amours. (*Hist. des Gallin.*)

1^{er} GENRE. — BICOLOR. *NYCTHEMERUS*. (Ex-Temminck, Swainson.)

Νύξ, la nuit; ἡμερα, le jour (noir et blanc).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, voûté et à pointe déprimée.

Narines dans une membrane basale.

Ailes surobtuses, ne s'étendant pas plus loin que l'origine de la queue.

Queue longue, très-étagée, composée de deux plans qui s'inclinent en forme d'angle ouvert.

Tarses armés d'ergots longs et très-acérés.

La tête est ornée d'une huppe longue et à barbes décomposées, retombant en arrière.

Ce qui distingue ce genre, c'est la bordure nue et papilleuse des yeux, qui est plus large et plus étendue chez celui-ci; car elle lui tombe de chaque côté au-dessous de la mandibule inférieure en forme de barbillons, et de l'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus de la mandibule supérieure.

Ce genre ne repose que sur une espèce de la Chine, que M. Gray, exagérant l'idée de Temminck, a rangée dans son genre *Gallophasis*, le Bicolor (Faisan) argenté.

A ne considérer le Bicolor, eu égard à son naturel autant qu'à ses formes extérieures, l'on trouvera dans cette espèce beaucoup de ressemblance avec les Oiseaux qui composent le genre Coq; il s'apprivoise très-facilement, et peut devenir un Oiseau entièrement domestique; son naturel, plus robuste que ne l'est celui des autres espèces de Faisans, le rapproche des Coqs. Comme ces derniers, il demande seulement des soins ordinaires; pour élever les jeunes, l'on n'a pas besoin des attentions assidues qu'exige l'éducation des petits des autres espèces, dont nous aurons occasion de parler: la forme des plumes caudales et la manière dont ces plumes sont implantées dans le croupion offrent encore quelques ressemblances avec les Coqs, et rapprochent cet Oiseau de l'espèce du Houppifère Macarthy. Ce dernier, qui tient plus des Coqs que des Faisans, sera la dernière espèce dans le genre *Gallus*, tandis que le Bicolor occupera la première place dans le genre *Phasianus*. (TEM-MINCK.)

C'est à l'opinion du célèbre ornithologiste hollandais que nous nous conformons en mettant le genre Houppifère à la fin de nos Gallinés, et le genre Bicolor à la tête de nos Phasianinés.

BICOLOR ARGENTÉ. *NYCTHEMERUS ARGENTATUS*. (Swainson.)

Huppe d'un noir pourpré; derrière du cou et tout le dessus du corps d'un blanc éclatant traversé obliquement par des traits noirs d'une grande finesse; devant du cou et tout le dessous du corps d'un noir pourpré, contrastant agréablement avec la première couleur; ailes et queue blanches et rayées comme le dessus du corps, à l'exception des deux penes du milieu de la queue, sur lesquelles il n'y a point de raies noires; peau nue du tour des yeux rouge pourpre; iris jaune rougeâtre; bec jaune, un peu rembruni à son bout; pieds d'un beau rouge de laque; ergots blancs.

Longueur totale, 0^m,86.

Habite la Chine.

2^{me} GENRE. — FAISAN. *PHASIANUS*. (Linné.)

Φασις, fleuve de Colchide.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médian, moitié de longueur de la tête, à base nue; mandibule supérieure voûtée, convexe et déprimée vers le bout.

Narines basales, latérales, à moitié fermées par une membrane voûtée.

Ailes courtes, subrotuses; les trois premières rémiges externes plus courtes que les quatrième et cinquième, qui sont les plus longues.

Queue allongée, très-étagée, conique, et composée de dix-huit plumes.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés, munis d'un éperon en forme de cône; les doigts réunis par une courte membrane.



Fig. 97. — *Phasianus*.

Les joues et le tour des yeux sont nus et couverts de petites barbules verruqueuses.

Ce genre, qui comprend les genres *Syrmaticus* et *Thaumalea* de Wagler, renferme huit espèces, toutes de l'Asie. Nous figurons le Faisan doré de la Chine.

Le naturel des Faisans est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle, et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin. Les Coqs-Faisans sont moins ardents que les Coqs ordinaires. Un mâle suffit à plusieurs femelles dans l'état sauvage. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

Quoique le naturel du Faisan soit très-sauvage, et qu'il fuie au moindre danger, rien n'est plus facile que de lui tendre des pièges; il se laisse prendre indistinctement dans toutes les espèces de trappes et de filets.

Il court beaucoup et avec une grande célérité; il ne s'envole que lorsqu'il est poursuivi ou chassé: souvent aussi change-t-il ainsi de place quand l'herbe ou les buissons sont trop mouillés. Il prend l'essor avec un grand bruit d'ailes; c'est alors que le mâle jette des cris sonores qui peuvent se rendre par les syllabes *kock-kock*. La vie des Faisans est calculée de six à dix ans; il est rare qu'ils vieillissent davantage.

Les Faisans se plaisent dans les bois en plaine; ils diffèrent en cela des Tétrins et des Gelinottes, qui semblent préférer les bois en montagne; ils fréquentent les lieux humides, où se trouvent en abondance de petits Limaçons, dont ils sont très-friands; la baie du mûrier sauvage est aussi un de leurs mets favoris; ils en mangent en grande abondance: leur nourriture consiste encore en toutes sortes de graines, petits pois, lentilles, baies de genévrier, de sureau, de groseille, graine de genêt, en nêles, faines, choux, pimprenelle, en Vers, en Fourmis et autres Insectes.

Les Faisans se perchent d'ordinaire pour passer la nuit, et les jeunes de l'année étant poursuivis se posent souvent sur les branches à la vue même du Chien qui les tient en arrêt, ce qui donne au chasseur la faculté de les tuer à son aise. (TEMMINCK)

M. Ménétrier dit que le Faisan ordinaire est très-commun dans la province du Caucase, près des fleuves Terek et Soulak, et que dans l'automne, époque à laquelle il se rend dans les steppes, on le chasse à Cheval, et, le faisant lever plusieurs fois, on le fatigue aisément, et c'est alors qu'on peut l'abattre à coups de cravache.

Nous ne terminerons pas sans placer ici quelques détails relatifs aux femelles de Faisans, qui prennent le plumage des mâles, et que les chasseurs connaissent sous le nom de *Faisans coquards*.

On a cru longtemps, et l'inspection de leur coloration portait naturellement à admettre cette idée, que les Faisans coquards étaient des mâles malades. Mauduyt et Vicq-D'Azyr disséquèrent de ces fe-



Tetraco umbellatus. (Mâle, femelle et jeune.)





BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
L. H. L. B.

melles, chez lesquelles ils trouvèrent les ovaires oblitérés. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (*Ann. du Mus.*, 1826) constate que des femelles soumises à son observation manifestèrent le changement de leur livrée vers l'âge de cinq ans, d'autres à huit et dix ans, et que chaque année ensuite le plumage prenait plus d'analogie avec celui des mâles, au point que, vers huit ans, ou plus tard, suivant les individus, l'analogie était si grande, que l'œil le plus exercé ne pourrait saisir aucune dissemblance si l'existence de l'ergot et le peu d'ampleur de la partie nue du pourtour de l'œil n'étaient des caractères quelquefois suffisants, mais non toujours certains, puisque quelques femelles ont des ergots, et que certains mâles en sont privés. L'espace dénudé des joues est un meilleur caractère. Ces femelles, qui prennent en vieillissant le plumage des mâles, en acquièrent aussi la voix; cette modification de l'organisme s'est représentée d'ailleurs chez les femelles d'autres Faisans, le Faisan doré (ou tricolore) entre autres, et chez diverses autres espèces d'Oiseaux. Mais M. Yarrell (*Phil. trans.*, 1827) s'est assuré que l'âge avancé n'était pas une condition à la manifestation de ce phénomène, puisqu'il a vu des femelles âgées à peine d'une année revêtir déjà la livrée des mâles. Après avoir disséqué sept femelles, et dans une livrée du sexe opposé, et après avoir trouvé, chez toutes, les ovaires dans un état d'apathie ou d'induration, il en conclut que c'est à l'altération organique des ovaires qu'est due la masculation des femelles. (LESSON.)

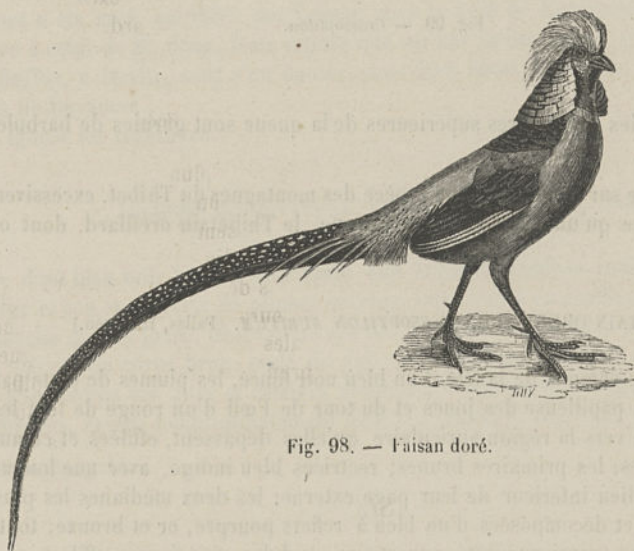


Fig. 98. — Faisan doré.

FAISAN DE WALLICH. *PHASIANUS WALLICHI*. (Hardwich.)

Plumpe de plumes effilées derrière la tête; et plumage fauve, chaque plume portant un chevron noir; bas-ventre et croupion rouge cannelle; queue barrée de noir; bec et tarses de couleur corne. Longueur totale, 0^m,53.

Habite l'Inde.

3^{me} GENRE. — THIBÉTAÏN. *CROSSOPTILON*. (Hodgson, 1858.)

Κροσσος, frange; πτερον, plumage.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, à mandibule supérieure bombée, sans arête, un peu déprimée, dé-

bordant de toutes parts la mandibule inférieure, qu'elle emboîte, et à pointe allongée et crochue; bords mandibulaires irréguliers.

Narines basales, latérales, à ouverture large, subovale, pratiquée dans une cire garnissant la base du bec et légèrement engagée sous les petites plumes crispées du front.

Ailes médiocres et arrondies, surobtuses; les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.

Queue assez longue, composée de pennes élargies, arrondie à la pointe.

Tarses un peu plus longs que le doigt médian, scutellés, armés d'un ergot; doigts médiocres, mis par une membrane; le pouce court et élevé.



Fig. 99. — *Crossoptilon*.

Toute la face est nue; les couvertures supérieures de la queue sont garnies de barbules démesurément allongées et frisées.

Ce genre ne repose que sur une magnifique espèce des montagnes du Thibet, excessivement rare, et dont on ne connaît encore qu'un exemplaire en Europe, le Thibétain oreillard, dont on ignore les mœurs.

THIBÉTAIN OREILLARD. *CROSSOPTILON AURITUM*. (Pallas, Hodgson.)

Plumage blanc argenté; sommet de la tête d'un bleu noir foncé, les plumes de cette partie crispées et comme veloutées; peau papilleuse des joues et du tour de l'œil d'un rouge de feu; les plumes du bas des joues, se relevant vers la région auriculaire, qu'elles dépassent, effilées et comme soyeuses; rémiges secondaires grises; les primaires brunes; rectrices bleu indigo, avec une longue tache ovale blanche vers le milieu inférieur de leur page externe; les deux médianes les plus longues, à grandes barbules effilées et décomposées d'un bleu à reflets pourpre, or et bronze; tout le plumage blanc en dessus du corps, ainsi que les couvertures caudales supérieures effilées et d'un aspect soyeux; bec et ongles brun clair; tarses rouge orangé; iris brun.

Habite les régions montueuses du Thibet.

4^{me} GENRE. — EULOPHE. *PUCRASIA*. (Lesson, 1837; Gray, 1844.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié plus court que la tête, muni d'une cire étroite à la base, arqué vers la pointe, qui dépasse le bout de la mandibule inférieure.

Narines basales, petites, touchant les plumes du front.

Ailes concave, subobtuses; la troisième et la quatrième rémiges les plus longues, dépassant le croupion.

Queue longue, cunéiforme, disposée en toit.

Tarses grêles, de la longueur du doigt médian, scutellés, armés d'ergot aigu; doigts légèrement soudés à la base; pouce touchant à peine la terre.



Fig. 400. — *Pucrasia*.

La tête est surmontée d'une huppe formée de plumes nombreuses, étroites et assez roides, qui partent de l'occiput et se dirigent en arrière; la face sans nudité.

Ce genre a été créé, en 1837, par Lesson sous le nom de *Euplocomus*, déjà employé, qui a dû faire place à celui de M. Gray. Il ne repose que sur une seule espèce, que Lesson, dans ses *Compléments* à Buffon, a décrite, sans s'en douter, sous deux noms différents, *Faisan pucrasia* et *Eulophe huppé* ou de Duvaucel.

On en ignore les habitudes.

EULOPHE DE DUVAUCEL. *PUCRASIA MACROLOPIA*. (Lesson, Gray.)

Huppe d'un bleu noir bronzé dans toute son étendue, couleur rouille sur le devant à sa base; tête, gorge et cou recouverts de plumes serrées, imbriquées en écailles, d'un vert noir bronzé; large tache blanche sur les joues, descendant sur les côtés du cou, bordée en avant par quelques écailles aurore; dessus du corps brun, ondulé de gris; dessous marron foncé et luisant; chaque plume lancéolée; couvertures des ailes et rémiges secondaires brunâtres, frangées de blanc; région anale et cuisses brunes, rayées longitudinalement de blanc jaunâtre; bec noir; tarses plombés.

Habite le Bengale.

5^{me} GENRE. — PLECTROPÈDE. *ITHAGINIS*. (Lesson, 1858; Wagler, 1852.)

ἰθαγενής, noble.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, court, robuste et très-bombé.

Narines oblongues et percées dans le rebord de la cire.

Ailes courtes, arrondies, surabondantes; les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.

Queue moyenne, formée de rectrices étagées, en toit voûté, et arrondie à son extrémité.

Tarses grêles, de la longueur du doigt médian, scutellés, armés d'éperons dont le nombre varie; doigts longs, terminés par des ongles grêles.

Le tour des yeux est garni d'une peau nue et sans papilles. Le nombre des éperons varie: ainsi il

y en a deux, trois ou quatre à chaque tarse ou à un seul, bien que le nombre deux soit le plus ordinaire.

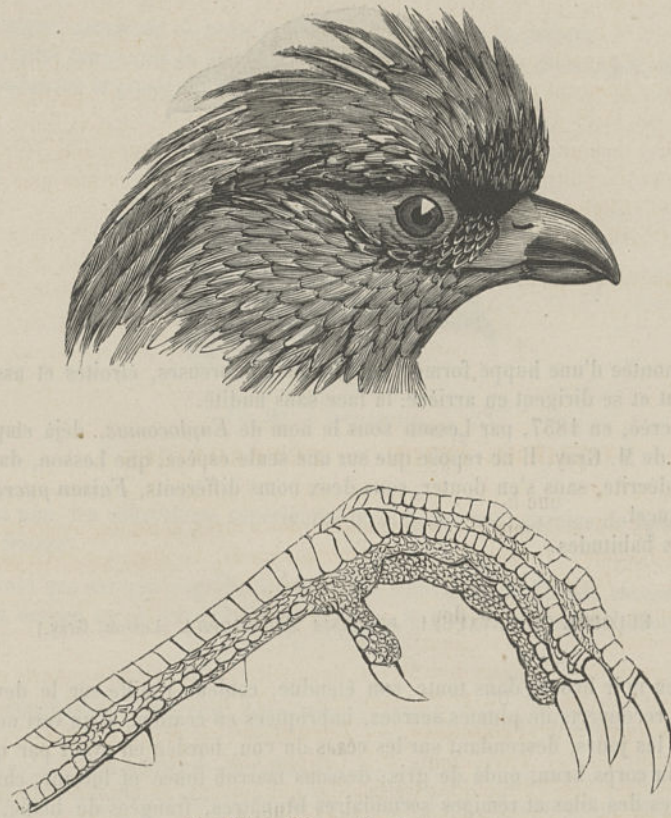


Fig. 101 et 102. — *Ithaginis cruentus*.

Ce genre, synonyme des genres *Plectrophora*, Gray, et *Plectropus*, Lesson, ne renferme que trois espèces de l'Himalaya et du nord de l'Inde.

Les Plectropèdes ont généralement les plumes étroites, lancéolées et en recouvrement des Eulophes et des Coqs. Les plumes de la tête sont lâches, et forment même sur l'occiput, en s'allongeant, une sorte de petite huppe.

Ils sont caractérisés par leurs éperons, et constituent un genre qui les approche singulièrement des Faisans, mais qui n'a pas une analogie véritable avec les Francolins, auxquels M. Temminck les a réunis. « Il suffit de jeter un coup d'œil sur la figure du Francolin (Plectropède) ensanglanté, dit M. Temminck dans le texte de ses planches, pour être convaincu que cet Oiseau n'est pas un Faisan, ainsi que le veut le major général Hardwich » A cela nous répondrons que l'Oiseau type du genre en question est bien plus voisin des Faisans, dont il a tous les caractères généraux, que les Francolins, auxquels il ne ressemble en rien; la possession de deux ou trois ergots exceptée. (Lesson.)

En conséquence de cette diversité d'opinions, la place de ce genre a toujours été ballottée des Faisans aux Francolins.

MM. Gray, Reichenbach et Ch. Bonaparte, à l'exemple de Temminck, l'ont mis dans leurs *Perdicinæ*. Avec Lesson, nous le mettons dans nos Phasianinés, et tout à la fin de cette famille.

On ne sait, du reste, rien des habitudes de ces Oiseaux.

PLECTROPÈDE ENSANGLANTÉ. *ITHAGINIS CRUENTUS*. (Hardwich, Wagler.)

Parties supérieures du corps et du cou d'un gris pur, chaque plume portant une raie blanche sur toute l'étendue de la ligne moyenne entre deux raies noires; couvertures supérieures de la queue frangées d'un riche carmin, qui se retrouve encore sur les barbes des rectrices, dont la base est grise, le sommet blanc et le rachis argenté; couvertures des ailes rayées de vert tendre, bordées de noir; plumes de la tête panachées de blanc sur fond gris; celles du front, des joues et du menton, d'un rouge cramoisi, s'avancant au-dessus de l'œil en une sorte de sourcil; parties inférieures du corps et devant du cou lavés d'un vert glacé, de jaune sur la poitrine, et plus foncé sur les flancs; devant du cou panaché de noir sur fond jaune verdâtre; gorge et couvertures inférieures de la queue d'un rouge carmin fort vif; poitrine semée irrégulièrement de taches d'un carmin plus clair, s'arrondissant sur les flancs, et imitant des gouttes de sang.

Longueur totale, 0^m,40 à 0^m,45.

Habite les montagnes du Népal.

ONZIÈME TRIBU. — TÉTRAONIDÉS.

Swainson, fondateur de cette famille, la composait des genres suivants, ayant la valeur de nos familles : — 1° *Cryptonyx*, Temminck; — 2° *Odontophorus*, Vieillot; — 3° *Ortygis*, Illiger; — 4° *Tetrao*, Linné; — 5° *Perdix*, Brisson; — 6° *Crypturus*, Illiger.

M. Gray y a compris cinq sous-familles : — 1° *Perdicinæ*, — 2° *Turnicinæ*, — 3° *Odontophorinæ*, — 4° *Tetraoninæ*, — 5° *Pteroclinæ*.

Cette tribu correspond aux *Perdices* dont M. Ch. Bonaparte fait la seconde cohorte de ses *Gallinaeci grallipedes*, et qu'il divise en : — 1° *Thinocoridae*, — *Thinocorinæ*; = 2° *Pteroclidæ*, — *Syrhaptinæ*, — *Pteroclinæ*; = 3° *Tetraonidæ*, — *Tetraoninæ*; = 4° *Perdicidæ*, — *Perdicinæ*, — *Ortyginæ*, — *Coturnicinæ*, — *Turnicinæ*; = 5° *Crypturidæ*, — *Crypturinæ*.

Nous comprenons dans nos Tétrœonidés les familles qui suivent, au nombre de neuf : — 1° *Rollulinæ*, — 2° *Francolinæ*, — 3° *Perdicinæ*, — 4° *Odontophorinæ*, — 5° *Ortyginæ*, — 6° *Thinocorinæ*, — 7° *Turnicinæ*, — 8° *Tetraoninæ*, — 9° *Pteroclinæ*.

PREMIÈRE FAMILLE. — ROLLULINÉS ou ROULOULS.

Cette famille a été créée par M. Ch. Bonaparte pour trois ou quatre espèces d'Oiseaux de l'Inde ayant, avec le port et presque les habitudes des Perdrix, la coloration brillante des Faisans. Elle ne se compose que d'un genre : — Rouloul (*Rollulus*), Bonnaterre.

GENRE UNIQUE. — ROULOUL. *ROLLULUS*. (Bonnaterre, 1790.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, assez épais, un peu comprimé, à mandibule supérieure fléchie à la pointe.

Narines nues, basales, longitudinales, à demi fermées par une membrane.

Ailes courtes, arrondies, surobtuses; la première rémige brève, les deuxième et troisième graduellement plus allongées, les quatrième, cinquième et sixième égales, les plus longues.

Queue très-courte, plane, rudimentaire.

Tarses trapus, de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés en devant, réticulés dans le reste de leur étendue, munis d'un ou plusieurs ergots ou éperons; les doigts réunis à leur base par une membrane; le pouce totalement privé d'ongle.

Le caractère le plus remarquable de ce petit genre est en effet le manque d'ongle au pouce; le pourtour de l'œil est garni d'une peau nue turgescence; la tête parfois surmontée d'une huppe de plumes décomposées, roides et piliformes.

Ce petit genre ne se compose que de trois à quatre espèces à formes ramassées, de l'Inde et de la Malaisie. Le nom de *Rollulus* est synonyme des noms *Cryptonyx*, Temminck, et *Liponyx*, Vieillot. Nous citerons le Rouloul ocellé.

Les Roulouls évitent les plaines, et se tiennent cachés dans les fourrés les plus épais; leurs mœurs sont farouches; ils périssent aussitôt qu'ils sont retenus en captivité. Le cri d'appel du mâle est un petit gloussement plus sonore que celui de la Perdrix grise.

ROULOUL DE DUSSUMIER. *ROLLULUS NIGER*. (Vigors, Gray.)

Plumage en entier d'un noir profond, avec de légers reflets bronzés; bec et tarses plombés; pas de huppe.

Habite la presque île de Malak.

DEUXIÈME FAMILLE. — FRANCOLINÉS OU FRANCOLINS.

Nous formons cette famille pour le groupe de Perdricinés éperonnés, auxquels on a donné le nom de Francolin, et qui nous paraît éminemment propre, par le genre *Tetraogallus*, à relier la tribu des Tétraronidés à celle des Gallidés. Nous y faisons donc entrer les deux genres : — 1° Nigelle (*Tetraogallus*), Gray; — 2° Francolin (*Francolinus*), Stephens.

1^{er} GENRE. — NIGELLE. *TETRAOGALLUS*. (Gray, 1834.)

De *tetrao*, Tétrás, et *gallus*, Coq.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, large à la base, à sommet arqué jusqu'à la pointe, comprimé, à commissure ondulée.

Narines percées en demi-cercle à la base d'une ciré renflée, entourée par les petites plumes du front.

Ailes subaiguës; les seconde et troisième rémiges les plus longues.

Queue ample et arrondie.

Tarses trapus, égaux au doigt médian, largement scutellés, munis d'un fort éperon un peu

obtus; doigts unis par une faible membrane; le pouce court, et ne touchant pas le sol; ongles médiocres.



Fig. 103. — *Tetraogallus*.

Ce genre, synonyme des genres *Megaloperdix*, Gleber, et *Chourtha*, Motschoulsky, et que M. Gray range encore dans les Lophophores, repose aujourd'hui sur cinq espèces, toutes deux des plus curieuses comme exagération en volume du type *Perdix*.

Ce sont des Oiseaux que l'extrême difficulté de les atteindre au sommet les plus escarpés des monts Himalaya, et en quelque sorte dans la région des neiges, rend excessivement rares dans les collections. On ne connaît rien de précis sur leurs habitudes.

NIGELLE DU CAUCASE. *TETRAOGALLUS CAUCASICUS*. (Pallas, Gray.)

Tête, face et gorge grises; la partie inférieure de celle-ci terminée par des plumes blanches finement lisérées de noir, avec une large tache en fer de flèche renversé brune; tout le dessus du corps d'un fauve clair, vermiculé transversalement de brun; rémiges secondaires gris clair, vermiculées de gris noirâtre; primaires brunes; rectrices gris clair dans la première partie de leur longueur à partir de la base, se terminant en brun à leur extrémité; estomac, sommet du ventre et croupion, d'un blanc de neige; abdomen et cuisses d'un brun noir; peau nue de l'angle externe de l'œil jaune soufre; opercule membraneux des narines rouge orangé; tarses et pattes jaune foncé; bec et ongles noirs.

Habite le Caucase.

2^{me} GENRE. — FRANCOLIN. *FRANCOLINUS*. (Stephens.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, à arête entamant le front, arqué jusqu'à la pointe, qui est crochue et obtuse et dépasse de beaucoup la mandibule inférieure.

Narines latérales, basales, ouvertes dans une membrane qui les recouvre en forme d'écaille.

Ailes médiocres, arrondies, subobtus; les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues.

Queue courte, cachée par les couvertures supérieures.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, scutellés et armés d'un ou de plusieurs épérons obtus ou tuberculeux; les doigts unis à la base par une membrane; le pouce court et relevé.

Ce genre est synonyme des genres *Chaetopus*, Swainson, et *Attagen*, Keysserling et Blasius; et comprend les genres *Pternistis*, Wagler, et *Rhizothera*, Gray. Il se compose d'une vingtaine d'espèces, toutes de l'ancien continent ou de l'Afrique, dont une seule d'Europe.

Les Francolins ont longtemps été confondus avec les Perdrix; et, de fait, les caractères qui les en

séparent ne sont pas fort tranchés, sauf un seul. Leur bec est généralement plus fort, plus long que celui des Perdrix; leur queue a aussi des proportions plus grandes; les tarsi sont plus hauts, plus robustes, terminés par des doigts plus forts. Les mâles ont à leur tarse un ou deux robustes éperons, parfois même trois; quelques-uns ont le pourtour des yeux ou la gorge dénudés.



Fig. 104. — *Francolinus vulgaris*.

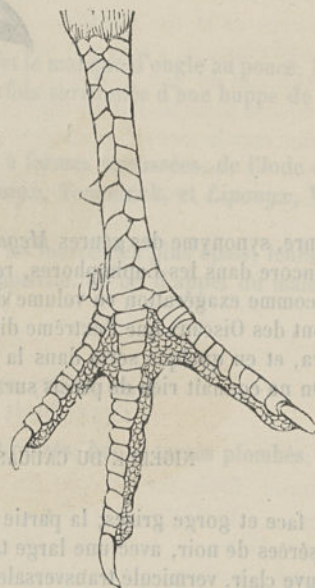


Fig. 105. — *Francolinus vulgaris*.

Les Francolins vivent en compagnies nombreuses dans les forêts et sur les collines sablonneuses couvertes d'arbustes, se perchent sur les arbres, et se nourrissent de bulbes de plantes et de racines, qu'ils déterrent avec leur bec à pointe évasée et plus ou moins en forme de pioche; ils se nourrissent aussi d'Insectes. Ils courent avec une rapidité qui les rend difficiles à tuer. Lorsqu'ils sont chassés, dit M. Malherbe, ils prennent un assez long vol; mais, la pesanteur de leur corps les obligeant bientôt à ne plus quitter le sol, il devient facile, avec de la persévérance, de les prendre en vie. Leur naturel sauvage les rend très-difficiles à apprivoiser lorsqu'ils sont en captivité. Le chant que le mâle fait entendre au point du jour et le soir, dans le temps des amours, est assez sonore. La femelle couve à terre, dans un nid fait sans beaucoup d'apprêt et caché par les buissons; elle y pond jusqu'à dix-huit œufs. La petite famille suit le père et la mère, et ne se sépare qu'au renouvellement de la saison des amours.

Leur chair est exquise.

FRANCOLIN VULGAIRE. *FRANCOLINUS VULGARIS*. (Stephens.)

Plumes du vertex et du haut de la nuque noires, bordées de roux jaunâtre, avec quelques taches blanches sur les côtés de l'occiput; haut du dos noir, tacheté de blanc, avec les plumes bordées de roussâtre; parties moyennes, postérieures et sus-caudales, rayées transversalement de noir et de gris; parties inférieures d'un noir profond, avec un large collier marron vif à la partie moyenne du cou, comprenant toute la circonférence de cette partie, et des taches blanches ovalaires sur les côtés de la poitrine et sur les flancs; bandes transversales de même couleur, et une teinte rousse sur les côtés du bas-ventre; jambes et sous-caudales marron foncé; côtés du front, dessous des yeux, joues et

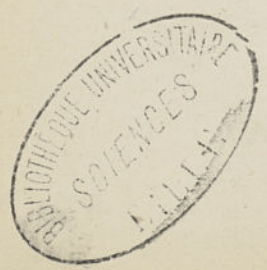
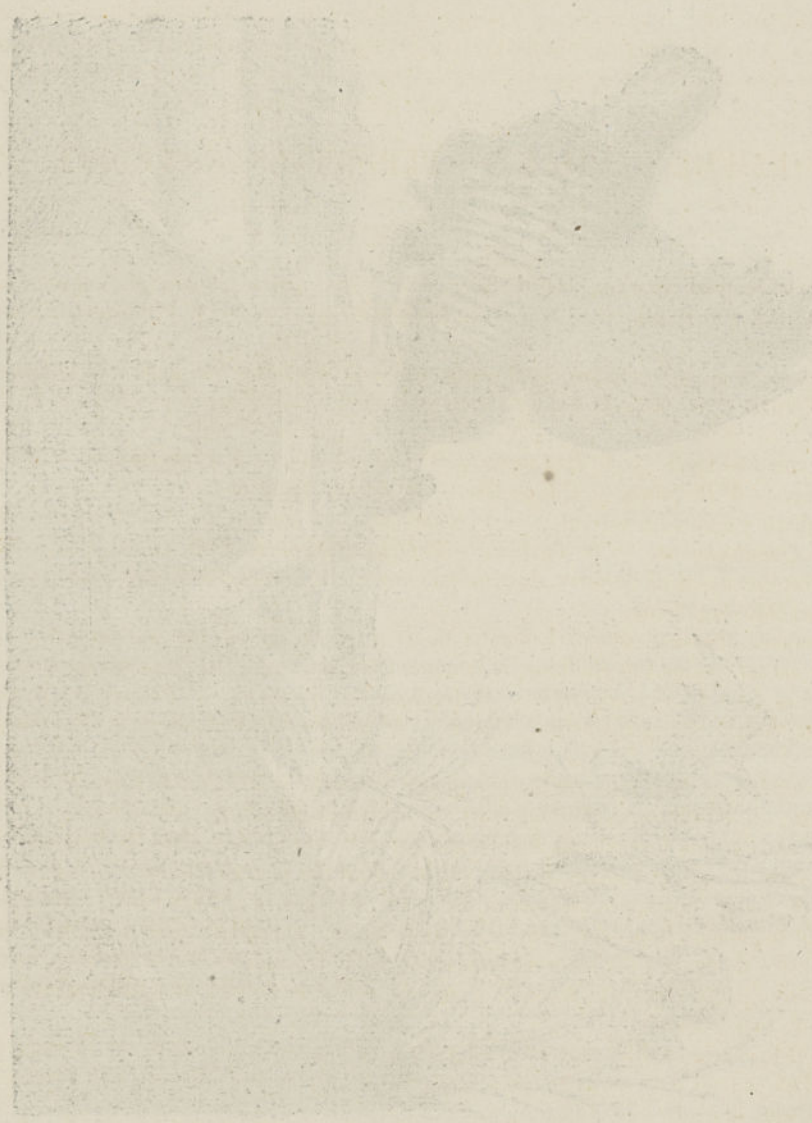


Tétrastix Cupidon. (Mâle, femelle et jeune.)



1850

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MICHIGAN



gorge, d'un noir profond, avec une bande au-dessus des yeux recouvrant les oreilles; ailes d'un brun noirâtre, avec les plumes bordées largement de roux clair, et les plumes transversalement de taches ovalaires de même couleur; queue noire, avec des raies transversales blanches sur les plumes médianes, et seulement dans leur moitié basale sur les latérales; bec noir; pieds rougeâtres. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,50 environ.

Habite, en Europe, la Sicile, l'île de Chypre, la Turquie, les côtes sud et sud-ouest de la mer Noire et l'Afrique.

TROISIÈME FAMILLE. — PERDICINÉS ou PERDRIX.

Cette famille correspond au grand genre *Perdix* de Swainson, qu'il subdivisait en cinq sous-genres : — 1° *Perdix*, — 2° *Chaetopus*, Swainson; — 3° *Coturnix*, Brisson; — 4° *Ptilopachus*, Swainson; — 5° *Ortyx*, Stevens.

Lesson la rangeait en quatre tribus, qu'il nommait : — 1° Perdrix à bec court et à doigts médiocres, — 2° Perdrix à bec long et à doigts très-prolongés, — 3° Perdrix gangas, — 4° Perdrix tétras.

M. Gray la compose ainsi : — 1° *Ithaginis*, — 2° *Ptilopachus*, — 3° *Francolinus*, — 4° *Perdix*, — 5° *Coturnix*, — 6° *Rollulus*, — 7° *Caccabis*, — 8° *Lerwa*, Hodgson.

M. Reichenbach y ajoute les suivants : — 1° *Synoicus*, — 2° *Callipepla*, — 3° *Ortyx*, — 4° *Cyrtonyx*, — 5° *Odontophorus*, — 6° *Turnix*, — 7° *Ortyxelos*, — 8° *Pedionomus*, c'est-à-dire tous genres, à l'exception des trois derniers, dont on est convenu de former une famille à part sous le nom d'*Artyginæ* ou *Odontophorinæ*.

M. Ch. Bonaparte, laissant, comme Lesson et M. Gray, les *Ortyx* de côté, adopte tous les genres de ce dernier auteur, moins son *Rollulus*, et le genre *Coturnix*, qu'il élève au rang de famille, puis y ajoute ceux-ci : — 1° *Tetraogallus*, — 2° *Galloperdix*, Blyth; — 3° *Pternestes*, Wagler; — 4° *Rhyzothera*, Gray; — 5° *Ammoperdix*, Gould; — 6° *Starna*, Ch. Bonaparte; — 7° *Arborophila*, Hodgson.

Nous ne comprenons dans cette famille que quatre genres : — 1° Lerwée (*Lerwa*), — 2° Barta-velle (*Caccabis*), — 3° Ptilopaque (*Ptilopachus*), — 4° Perdrix (*Perdix*).

Ces genres ainsi réunis forment une famille que caractérisent un bec voûté, de longueur inégale suivant les genres, à narines basales, placées sur le rebord des plumes frontales, et à demi fermées par une écaille solide; des tarses médiocres, forts, nus, inermes, à scutelles sur l'acrotarse seulement; une tête emplumée; le pourtour des yeux papilleux; une queue très-courte, arrondie, penchée vers le sol, formée de douze à dix-huit rectrices roides; enfin des ailes courtes et concaves. La réunion de ces caractères, joints à un corps arrondi, à une tête petite, leur donne une physionomie particulière connue de tout le monde.

La marche et la course sont les moyens que les Perdricinés mettent ordinairement en usage pour se transporter d'un endroit dans un autre. Ils n'emploient le vol que pour franchir des distances assez grandes et lorsque la nécessité l'exige.

On aurait une idée fautive de la manière dont les Perdricinés dirigent leur vol si, sous ce rapport, on les comparait à tout autre Oiseau. Lorsqu'ils abandonnent le sol, ils commencent, s'ils sont dans les bois, à s'élever à quelques pieds au-dessus des arbres, non pas perpendiculairement, mais obliquement; puis ils filent droit et de telle sorte, que leur vol, qui, dans les premiers temps, semblait se soutenir toujours à la même distance du sol, finit, lorsqu'elles approchent du point où elles veulent s'arrêter, par décliner de plus en plus. Lorsque ceux que leur nature retient dans les lieux acciden-

tés veulent se rendre d'un coteau sur un autre coteau, ils ne le font pas par un vol direct que représenterait une ligne horizontale, mais en suivant tous les contours qu'ils rencontrent pour arriver au lieu vers lequel ils tendent, et de manière à décrire une ou plusieurs courbes continues et plus ou moins fortes, selon les accidents de terrain. On dirait qu'ils sont constamment attirés vers le sol, et qu'il ne leur est pas donné de s'élever à une hauteur de plus de vingt à trente pieds. Rarement les Perdici- nés dirigent leur vol vers le sommet des coteaux ou des collines; ils en suivent les flanes, les escar- pements, et tendent toujours plus ou moins vers les bas-fonds. Le contraire a lieu lorsqu'ils gagnent terre; alors ils cherchent, en courant, à atteindre les points élevés des contrées qu'ils fréquentent. Les chasseurs possèdent parfaitement la connaissance de ces habitudes; aussi vont-ils chercher ces Oiseaux bien au-dessus du point où ils se sont reposés. Ce qui prouve avec quelle rapidité les Perdici- nés volent, c'est que, lorsqu'on les tire au travers, au moment surtout où ils sont bien lancés, ils vont quelquefois tomber à vingt ou trente pas du point où ils ont été mortellement atteints, par le seul effet de la force impulsive qui les portait en avant.

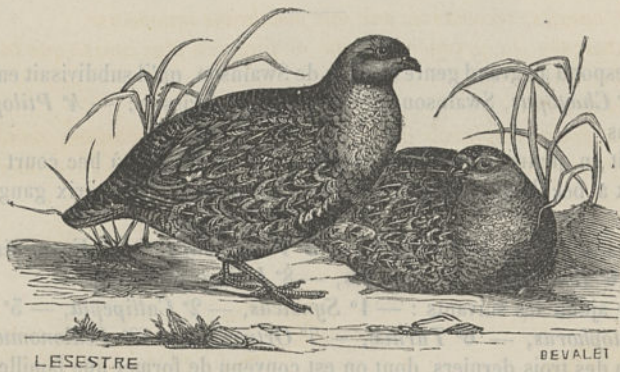


Fig. 106 et 107. — Perdrix grise. (Mâle et femelle.)

Il n'existe peut-être pas d'Oiseaux dont les habitudes naturelles soient aussi réglées, aussi constantes que celles des Gallinacés : c'est dire qu'on doit trouver chez les Perdici- nés cette constance et cette régularité. En effet, ils ont des heures pendant lesquelles ils vaquent à la recherche de leur nourriture, et des moments de repos. Le matin, dès le point du jour, on les entend caqueter. Cet indice de leur réveil est aussi le signal de leur départ, car bientôt on les voit s'élever pour se rendre, d'une seule volée, dans un champ cultivé, où ils trouveront de quoi contenter leur premier appétit. Ici le naturel craintif et défiant des Perdici- nés se déclare dans toute sa plénitude : en gagnant terre, ils ont garde de se mettre tout de suite en évidence, de se livrer immédiatement à la recherche des subsistances dont ils s'alimentent. Loin de là; ils n'ont pas plutôt touché le sol, qu'ils se blottissent de façon à disparaître entièrement. En vain chercherait-on alors à les découvrir; leur immobilité ne peut trahir leur présence; mais peu à peu on les voit relever la tête, puis le corps, et enfin se mettre en mouvement. Ils ont besoin de prendre confiance, en s'assurant, par la vue, que rien dans les environs ne pourra les troubler. Le moindre objet qu'ils n'ont point l'habitude de voir les détermine à demeurer plus longtemps dans une immobilité complète, et quelquefois peut les forcer à gagner un autre canton. Lorsqu'ils sont suffisamment repus, ils volent ou courent se désaltérer à la source voi- sine; après quoi ils regagnent, les uns leurs collines rocailleuses, les autres les taillis et les buissons, d'autres, enfin, les prairies artificielles ou les vignes, dont ils font leur demeure d'été. Durant la belle saison, les Perdici- nés abandonnent ordinairement les lieux cultivés qui fournissent à leurs be- soins, vers les dix heures du matin, pour n'y reparaitre que vers trois et quatre heures, époque de leur second repas. Pendant l'hiver, leur nourriture étant plus rare, on les voit plus longtemps occu-

pès à la chercher, et il en résulte que toute la journée se passe presque dans cette occupation. Aussitôt que le jour commence à décliner, les Perdicinés cherchent un lieu favorable pour y passer la nuit. Ils rôdent longtemps et en *caccabant* de temps en temps avant d'avoir fait choix d'une place qui puisse leur convenir; puis, lorsque ce choix est fait, ils se rapprochent et se livrent au repos. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que jamais ils ne reviennent, le lendemain au soir, précisément sur le même point où, la veille, ils ont couché; c'est toujours ou dans les environs, ou même dans une autre localité. (GERBES, *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle*.)

1^{er} GENRE. — LERWÉE. *LERWA*. (Hodgson, 1837.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, à sommet arqué jusqu'à la pointe, qui dépasse la mandibule inférieure, dilaté à la base.

Narines latérales, basales, recouvertes par une membrane squameuse.

Ailes longues, subaiguës; la première rémige de fort peu plus courte que la seconde et la troisième qui sont les plus longues.

Queue médiocre et arrondie.

Tarses très-courts, épais, emplumés jusqu'au-dessous de l'articulation, scutellés et munis d'un ergot tuberculeux ou rudimentaire; doigts longs, unis par une très-courte membrane; ongles robustes et courbés.



Fig. 108. — *Lerwa*.

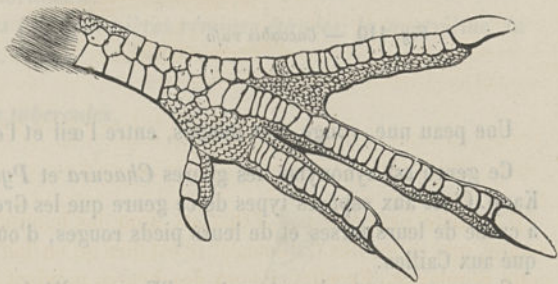


Fig. 109. — *Lerwa*.

Ce genre, que son auteur a appelé aussi *Tetraoperdix*, d'où Lesson fit son mot Perdrix-Tétrás, ne repose que sur une seule espèce du nord du Népal, où ses mœurs la rapprochent du Tétrás. Elle se tient sur la limite des neiges perpétuelles, sur les rochers ou dans les broussailles, où elle trouve les bourgeons aromatiques, les feuilles et les Insectes dont elle fait sa pâture.

LERWÉE NIVICOLE. *LERWA NIVICOLA*. (Hodgson.)

Plumage noir, transversalement rayé de blanc et de marron; à poitrine brune.

Longueur totale, 0^m,35 environ.

Habite le Népal.

2^{me} GENRE. — BARTAVELLE. *CACCABIS*. (Kaup, 1829.)

Κακαβα, Perdrix.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

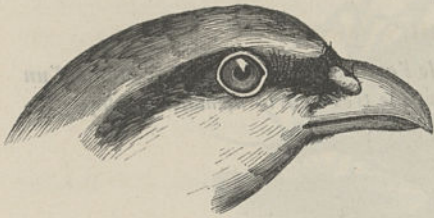
Bec un peu moins long que la tête, voûté; la mandibule supérieure emboitant l'inférieure, qui lui est parallèle.

Narines basales, percées dans une squamelle membraneuse.

Ailes médiocres, pointues, subobtus; les seconde, troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues.

Queue courte et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, munis d'un tubercule calleux; les doigts longs, unis à la base par une membrane; ongles légèrement courbés et obtus.

Fig. 410. — *Caccabis rufa*.Fig. 411. — *Caccabis rufa*.

Une peau nue, rouge, aux tempes, entre l'œil et l'oreille.

Ce genre est synonyme des genres *Chacura* et *Pycetes*, Hodgson, et renferme le genre *Alectoris*, Kaup. C'est aux espèces types de ce genre que les Grecs appliquaient le nom d'Oiseaux à cothurnes, à cause de leurs tarses et de leurs pieds rouges, d'où le nom de *Coturnix*, si mal à propos appliqué aux Cailles.

Ce genre comprend sept espèces d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

Les Bartavelles se tiennent, les unes sur les rochers, les autres sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouve la Gélinoite, mais dans des parties moins élevées, et par conséquent moins froides et moins sauvages. Pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu : le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher longtemps par les chasseurs, et partent difficilement... Elles vivent de grains, d'herbes, de Limaces, de Chenilles, d'œufs de Fourmis, et d'autres Insectes; mais leur chair se sent quelquefois des aliments dont elles vivent.

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les Perdrix; et on peut les reconnaître de même sans les voir au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec roideur : lorsqu'elles sont suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois, ce que ne font point les Perdrix.

Les Bartavelles diffèrent encore des Perdrix par le naturel et les mœurs, elles sont moins sociales; à la vérité, elles vont par compagnies, mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite. Quoique nées, quoique élevées ensemble, les Bartavelles se tiennent plus éloignées les unes des autres; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, et ne se rappellent

pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour; et alors même chaque paire se réunit séparément. Enfin, lorsque cette saison est passée et que la femelle est occupée à couvrir, le mâle la quitte, et la laisse seule chargée du soin de la famille...

En Asie, dans quelques îles de l'archipel et même en Provence, on en a vu des troupes nombreuses qui obéissaient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphyre parle d'une Bartavelle privée venant de Carthage, qui accourait à la voix de son maître, le caressait, et exprimait son attachement par des inflexions de voix que le sentiment semblait produire, et qui étaient toutes différentes de son cri ordinaire. Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étaient devenues très-familiales.

L'on a tiré parti de la haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle où ces animaux, ordinairement si timides et si pacifiques, se battent entre eux avec acharnement; cet usage est encore très-commun dans l'île de Chypre, et nous voyons dans Lampridius que l'empereur Alexandre-Sévère s'amusait beaucoup de ce genre de combat. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

Nous citerons les Bartavelles grecque (*Caccabis græca*), rouge (*Caccabis rufa*) et gambra (*Caccabis petrosa*).

5^{me} GENRE. — Ptilopaque. *PTILOPACHUS*. (Swainson, 1837.)

Πτιλον, plumage; παχυσ, épais.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête.

Narines percées au milieu d'un opercule membraneux.

Ailes médiocres et arrondies, surabondantes; les trois premières rémiges étagées; la quatrième, la cinquième et la sixième égales, les plus longues.

Queue large et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, sans tubercules.



Fig. 112. — *Ptilopachus ventralis*.

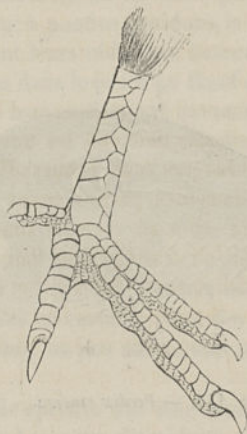


Fig. 113. — *Ptilopachus ventralis*.

Les plumes du dos et du croupion sont très-épaisses et ont l'apparence roide et épineuse de celles de certains Passereaux, tels que les Échenilleurs; les couvertures inférieures de la queue sont larges, étagées et arrondies à leur extrémité.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de la côte occidentale d'Afrique.
On ne sait rien de ses mœurs.

PTILOPAQUE BRUN. *PTILOPACHUS VENTRALIS*. (Valenciennes, Jardine et Selby.)

Tête, gorge, cou, dos, croupion, couvertures supérieures de l'aile, plumes secondaires et côtés du corps, en dessous, brun chocolat, couvert de lignes étroites et de petites mouchetures blanches; grandes plumes alaires rousses; milieu de la poitrine avec une grande plaque roussâtre; ventre et parties postérieures de la queue brun noirâtre; bec et pieds rouges.

Habite le Sénégal.

4^{me} GENRE. — PERDRIX. *PERDIX*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, large à la base, comprimé sur les côtés et arqué vers la pointe, qui dépasse la mandibule inférieure.

Narines basales, ovalaires, percées sur le côté d'une membrane squameuse.

Ailes médiocres, arrondies, subobtusées; les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues.

Queue courte et entièrement cachée par les couvertures supérieures.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, sans-tubercule; doigts longs, unis par une membrane.



Fig. 114. — *Perdix cinerea*.

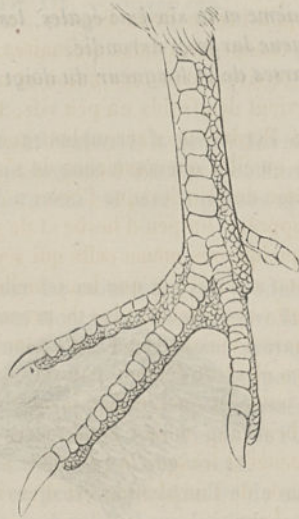


Fig. 115. — *Perdix cinerea*.

Une peau nue, rouge, à côté des tempes, entre l'œil et l'oreille.

Nous comprenons parfaitement la réforme tentée par M. Ch. Bonaparte au sujet de la nouvelle application à faire de la dénomination *Perdix*. Ainsi, cet auteur, d'accord en cela avec les anciens, qu'on oublie trop, ne consent à donner ce nom qu'aux Bartavelles et aux Perdrix rouges, appelant les Perdrix grises du nom de *Starna*. Cette réforme, qui entre dans nos idées, nous l'adopterions de

suite si elle était plus complète et plus radicale. Les Perdrix grises restant *Starna*, nous ne donnerions le nom de *Perdix* qu'à *Perdix græca*, en y joignant une ou deux autres espèces; et toutes les autres Perdrix rouges deviendraient pour nous des *Coturnices*, car nous pensons toujours que l'étymologie de ce nom réside dans le mot *κόττυνις* des Grecs, qui appelaient ainsi ces Perdrix, à cause de leurs pieds rouges. Et ce nom de *Coturnix*, mal à propos appliqué aux Cailles, ferait place à celui d'*Ortyx*, le seul sous lequel elles aient été connues des Grecs.

Quoi qu'il en soit, ce genre, synonyme du genre *Starna*, Ch. Bonaparte, et qui embrasse les genres *Arborophila* ou *Arborocola*, Hodgson, se compose de dix à douze espèces, toutes de l'ancien continent. Le type en est la Perdrix grise.

Les Perdrix ont l'instinct social : chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, jusqu'au temps où l'amour, qui l'avait formée, la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles mêmes dont, par quelque accident, les pontes n'ont point réussi, se rejoignant ensemble et aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment, sur la fin de l'été, de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la parade de l'année suivante.

Ces Oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et surtout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en Insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût. Les Perdrix aiment la pleine campagne, et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'Oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes : cependant on a trouvé un nid de Perdrix dans un buisson au pied d'une vigne. Elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver, après les grandes gelées, c'est-à-dire que chaque mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, et quelquefois entre les femelles, des combats fort vifs. Faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, et surtout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la Perdrix : aussi les femelles pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les Poules ordinaires. Lorsque les Perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus, et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve. Quelquefois, lorsque après la parade il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent et se reforment en compagnie.

Les Perdrix ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans le mois de mai et même de juin lorsque l'hiver a été long. En général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins et d'appâts; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un Bœuf ou d'un Cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées et déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes apportaient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourraient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé et défendu naturellement par des broussailles. Elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes et celles des veilles sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées, que des Perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, et qu'on appelle en certains pays des *recoqués*... La durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couvrir, et pendant ce temps elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent; elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher sa nourriture; et son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres Perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coquille assez facile-

m^{ent}, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine : dans ce cas, on trouve les plumes du jeune Oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf; et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte...

Le mâle, qui n'a point pris de part au soin de couvrir les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un près de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs Poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs; dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante; mais enfin, si un Chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier, en poussant des cris particuliers réservés pour cette seule circonstance; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas; et on en a vu plusieurs fois revenir sur le Chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides. Mais quelquefois il inspire à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en trainant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais assez pour décourager le chasseur; il l'écarte de plus en plus de la couvée : d'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles; elle les rassemble promptement; et, avant que le Chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la nature, et la Perdrix en est un exemple; car il y a peu d'Oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

L'instinct qui pousse les animaux à défendre si énergiquement leurs petits, fait aussi qu'ils se soumettent patiemment dans certains cas, lorsqu'ils ont besoin qu'on leur vienne en aide.

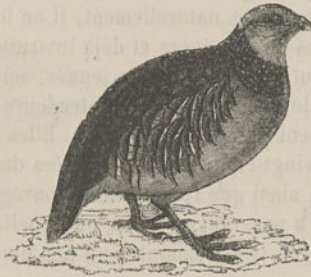


Fig. 116. — Perdrix de Barbarie.

Tout le monde a entendu parler de Perdreaux ensevelis l'été dans les gerçures de la terre, et beaucoup de personnes n'ont considéré ces récits que comme autant de contes de braconniers, faits pour expliquer la rareté des œufs et des petits, qui, selon ces sceptiques, s'en vont tout simplement en chemin de fer peupler d'autres contrées moins giboyeuses. Rien n'est cependant plus vrai que ces accidents-là.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
L.M.M.



Fig. 1. — Faisan panaché. (Mâle et femelle.)



Fig. 2. — Faisan blanc. — Fig. 3. — Faisan à collier. — Fig. 4. — Faisan panaché.

Dans une région argileuse du Sommersetshire, où, pendant un certain été, les crevasses étaient devenues dangereuses, même pour les Chiens, par une belle matinée de juin, deux Perdrix se tenaient en grand émoi sur le bord d'un de ces précipices, grattant la terre tout autour, faisant ainsi plus de mal que de bien. Le témoin de cette scène s'approcha et vit au fond du gouffre une douzaine de gentils Perdreaux qu'à l'aide d'un bâton il retira l'un après l'autre. Eh bien, pendant cette opération, les pauvres parents ne se tenaient qu'à une toise de là, guettant le sauvetage et recevant chaque petit à mesure qu'il sortait du trou. (*Rev. brit.*, 1851. Extr. du *Fraser's-Magazine.*)

Le pasteur de Selborne raconte que, sous ses pas, il vit sortir d'un fossé une Perdrix les ailes frissonnantes; elle court, crie, en apparence blessée, hors d'état d'aller plus loin. Il la suit, l'attention absorbée par le pauvre Oiseau, et le jeune compagnon du naturaliste voit derrière lui les petits Perdreaux, encore nus et dépourvus de plumes, fuir en se culbutant l'un l'autre, et se précipiter, effrayés et tremblants, dans un terrier abandonné.

Un propriétaire du Lincolnshire faisait retourner une vaste jachère, lorsqu'une Perdrix se glisse hors du nid, si proche des laboureurs, qu'il y avait lieu de craindre que ses œufs n'eussent été écrasés par eux. Cependant aucun n'était endommagé, et plusieurs semblaient sur le point d'éclore. Le maître et les hommes quittaient à peine la place, que l'Oiseau y revenait, bien que le soc et le versoir dussent enterrer infailliblement dans le sillon le nid et la couvée. L'observateur continuait de surveiller les travaux; toujours accompagnant la charrue, il regagne l'endroit où il avait fait lever la Perdrix, et retrouve le nid vide; œufs et mère s'étaient éclipsés. Persuadé que la couveuse, en prévoyance du danger, avait elle-même reculé ses œufs, il voulut en avoir le cœur net; avant de quitter le champ, il la chercha et finit par la trouver. Cachée sous la haie, à trente ou quarante mètres de son premier asile, elle réchauffait sous ses ailes les vingt et un œufs que, dans l'intervalle d'un quart d'heure, aidée sans doute par le mâle, elle était venue à bout de transporter à cette distance. De cette couvée voyageuse, dix-neuf Perdreaux vinrent à bien.

Ailleurs, un fermier aperçoit dans une prairie une Perdrix accroupie sur ses œufs. Il passe doucement, à plusieurs reprises, la main sur le dos de l'Oiseau immobile, qui se laisse caresser sans remuer, sans donner une marque de crainte. L'homme tâche-t-il d'arriver aux œufs: soudain ses doigts sont vigoureusement attaqués par le bec de la mère, et, pour protéger sa famille, elle déploie une énergie qui manquait à sa propre défense.

Parfois la Perdrix couveuse est tellement absorbée dans sa tâche maternelle, qu'on en a vu se laisser prendre sur leurs œufs, et, emportées avec eux dans un chapeau, continuer de couvrir en domesticité. Rien ne prouve mieux qu'il ne tient qu'à nous d'enrichir nos basses-cours de cet Oiseau, dont la chair est si délicate et si saine, la forme si élégante, le plumage d'une couleur si harmonieuse dans la Perdrix grise, si riche de teintes dans le Perdreau rouge.

Les animaux deviennent faciles à apprivoiser à proportion des rapports que leurs habitudes et leurs qualités offrent avec les nôtres, et se rapprochent de nous lorsque nous sommes en mesure de satisfaire aisément à leurs besoins. Plus leurs affections sont développées, plus ils montrent d'intelligence et donnent ainsi prise à l'éducation. Reflet de notre raison, leur instinct s'y soumet et reconnaît l'empire de notre volonté. Les Perdrix qui, dès la fin de l'hiver, s'unissent par paires, qui ne se séparent plus, dont les diverses familles, loin de se désunir à mesure que les petits grandissent, s'agglomèrent, en automne, par grandes compagnies, dont la nourriture variée abonde autour des habitations de l'homme, semblent particulièrement destinées à devenir les compagnes de nos Poules et à peupler nos basses-cours. Les essais répétés qui ont réussi partiellement en divers lieux devraient être repris en grand et continués avec persévérance. Déjà, vers le milieu du dix-septième siècle, Tournefort trouvait, à Grasse, chez un Provençal, des bandes de Perdrix apprivoisées; le cardinal de Châtillon en nourrissait, dans ses fermes de Lisieux, des troupeaux qui allaient aux champs tous les matins et revenaient le soir. Dans l'île de Chio, plus communs, à ce que l'on assure, que ne le sont les Poules en France, les Perdreaux se rassemblent chaque matin au coup de sifflet du jeune pâtre, qu'ils suivent dans les plaines où il les conduit, et d'où il les ramène à l'aide du même signal.

On poursuit, en Allemagne, une domestication incomplète encore, puisque ce sont les Poules qui couvent par vingtaine des œufs de Perdrix pondus dans les champs, et qu'on y a recueilli le plus loin possible des habitations; car si les Perdreaux en grandissant entendaient l'appel de leur vraie mère, ils la reconnaîtraient tout d'abord et voleraient la rejoindre. C'est pour prévenir cette fuite

qu'on leur arrache les deux dernières rémiges de l'aile, et que l'on coupe l'extrémité des autres grandes plumes. Un meilleur moyen de retenir ces Oiseaux et de les apprivoiser serait l'étude attentive et constante de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs goûts. Il faudrait que le nid des Perdreaux, chaud et propre, fût légèrement creusé dans le sol, et disposé comme il l'aurait été au milieu des bruyères ou des gazons, parmi le serpolet et les herbes odoriférantes; que l'eau qu'ils boivent, pure et cristalline, coulât sur le sable et les cailloux; que la nourriture qu'ils préfèrent leur fût donnée aux lieux qu'on veut leur faire aimer, à l'heure du lever et du coucher; qu'ils eussent à leur portée le buisson, les touffes de genêts sous lesquels ils ont plaisir à s'abriter; il faudrait, enfin pour conquérir les générations successives d'une nouvelle espèce, surprendre les tendres secrets de la nature, et joindre à l'intelligence, à l'observation, à la persévérance de volonté, qui n'appartiennent qu'à notre race, la constance minutieuse d'affection que les mères des animaux montrent à leurs petits. (*Magasin pittoresque*, 1849.)

La première nourriture des Perdreaux, ce sont les œufs de Fourmis, les petits Insectes qu'ils trouvent sur la terre, et les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez longtemps, et il y a apparence que c'est leur dernière nourriture : à tout âge ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouton, le laiteron, le seneçon, et même la pointe des blés verts; dès le mois de novembre, on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords, et qui leur sont très-contraires : en été, on ne les voit point boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les Perdreaux poussent le rouge; car, ainsi que nous l'avons dit, les Perdrix ont aussi du rouge à côté des tempes, entre l'œil et l'oreille, et le moment où ce rouge commence à paraître est un temps de crise pour ces Oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans le même cas : cette crise annonce l'âge adulte. Avant ce temps, ils sont délicats, ont peu d'aile, et craignent beaucoup l'humidité; mais, après qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter; et, si on est parvenu à disperser la compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent. Tout le monde connaît le chant des Perdrix, qui est fort peu agréable : c'est moins un chant ou un ramage qu'un cri aigre imitant assez bien le bruit d'une scie, et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en Perdrix l'inventeur de cet instrument. Le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied.

Dans les Perdrix comme dans beaucoup d'autres genres d'Oiseaux, il naît plus de mâles que de femelles, et il importe pour la réussite des couvées de détruire les mâles surnuméraires, qui ne font que troubler les paires assorties et nuire à la propagation. La manière la plus usitée de les prendre, c'est de les faire rappeler, au temps de la parade, par une femelle, à qui, dans cette circonstance, on donne le nom de *chanterelle* : la meilleure pour cet usage est celle qui a été prise vieille; les mâles accourent à sa voix et se livrent aux chasseurs en donnant dans les pièges qu'on leur a tendus; cet appât naturel les attire si puissamment, qu'on en a vu venir sur le toit des maisons et jusque sur l'épaule de l'Oiselleur...

Les Perdrix sont des Oiseaux sédentaires qui non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours. Elles craignent beaucoup l'Oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres, et tiennent ferme, quoique l'Oiseau, qui les voit aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol. Au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent à l'âge de Perdrix. Quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la force de l'âge et le temps de la pleine ponte sont de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olin dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

La chair de la Perdrix est connue depuis très-longtemps pour être une nourriture exquise et salubre; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. (GUÉNEAU DE MONTEILLARD.)

PERDRIX GRISE. *PERDIX CINEREA*. (Brisson.)

Vertex, occiput et milieu de la queue, d'un brun roussâtre, nuancé de cendré et varié de taches jaunâtres; dos, croupion, sus-caudales, d'un cendré légèrement varié de zigzags noirâtres et de traits roux-marron; cou, poitrine et abdomen, d'un cendré parsemé de petites taches et de zigzags noirâtres, avec des raies transversales sur les côtés de la poitrine; des bandes d'un roux rouge sur les flancs, et des traits blancs sur la tige des plumes; une large tache marron foncé, encadrée de blanc plus ou moins pur, en forme de fer à cheval, au milieu de l'abdomen; partie comprise entre les branches du fer à cheval d'un cendré blanchâtre, rayé de brunâtre; côtés du bas-ventre et sous-caudales roussâtres, parsemés de taches brunâtres; front, face, gorge, d'un roux clair s'étendant un peu sur le devant du cou; ailes d'un cendré brun, avec des taches roux rouge, des lignes longitudinales blanc roussâtre et de nombreux zigzags sur les couvertures; rémiges brunes, avec des taches et des bandes d'un roux jaunâtre; rectrices d'un roux rougeâtre, brunâtre vers leur extrémité; les six médianes variées de cendré, de noir et de roux; bec brun olivâtre; pieds gris; iris brun roussâtre (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,50.

Pond douze à dix-huit œufs d'un gris jaunâtre uniforme, sans taches. Grand diamètre, 0^m,56; petit diamètre, 0^m,28.

Habite l'Europe, l'Asie et l'Afrique; commune en France

QUATRIÈME FAMILLE. — ODONTOPHORINÉS ou COLINS.

Cette famille, démembrement des *Perdicidés*, n'a pendant longtemps formé qu'un sous-genre sous le nom d'*Ortyx*. Nous conservons à cette famille le nom que lui a imposé M. Gould, son fondateur, malgré l'antériorité du nom *Ortyx*, parce que nous supprimons complètement celui-ci comme improprement appliqué par Moehring à des espèces exclusivement américaines, qui peuvent bien avoir de grands rapports avec les Cailles; mais qui, n'ayant jamais été connues des Américains, ne peuvent à aucun droit usurper un nom créé tout exprès et spécialement par eux pour désigner la Caille.

M. Gould a composé cette famille des genres : — 1° *Odontophorus*, Vieillot; — 2° *Dendroortyx*, Gould; — 3° *Cyrtonyx*, Gould; — 4° *Ortyx*, Stephens; — 5° *Eupsychortyx*, Gould; — 6° *Philortyx*, Gould; — 7° *Callipepla*, Wagler, que M. Gray a réduits à quatre : — 1° *Odontophorus*, — 2° *Cyrtonyx*, — 3° *Ortyx*, — 4° *Callipepla*.

Nous nous conformons à cette dernière division, en remplaçant la dénomination d'*Ortyx*, que nous rayons des *Odontophorinés*, par celle de *Philortyx*, déjà appliquée par M. Gould à plusieurs des espèces renfermées dans ce genre.

Les *Odontophorinés*, qui, par leurs caractères extérieurs, font un passage naturel aux Cailles, se rapprochent un peu des *Perdrix* par leur manière de vivre, et des *Francolins* par l'habitude qu'ont quelques-uns d'entre eux de chercher un refuge et un abri dans les arbres. Cependant leurs mœurs offrent quelques particularités remarquables que ne présentent ni les *Francolins* ni les *Perdrix*. (GERBES.)

Vieillot, qui a observé en liberté un des principaux types de cette famille, le *Colin Ho-oui* (*Perdix borealis*), raconte de cette espèce que son vol est plus vif et plus inégal que celui des *Perdrix*. Il arrive souvent que toute une compagnie s'élève, en masse, perpendiculairement, à sept ou neuf mètres de haut, se disperse de tous côtés, tellement que deux individus suivent rarement la même direction. Les uns se réfugient dans les broussailles les plus épaisses et s'y retranchent de manière qu'il n'est pas aisé de les faire lever une seconde fois; les autres, et c'est le plus grand nombre, cherchent leur

sûreté sur les arbres, où ils se blottissent, et restent immobiles sur les plus grosses branches. Ils se croient alors tellement à l'abri de tout danger, qu'on peut, si on les voit, les tuer tous les uns après les autres sans qu'un seul fasse le moindre mouvement pour s'échapper.

D'Azara ajoute qu'ils sont si brusques et si étourdis, qu'ils se tuent quelquefois contre les arbres en se sauvant au moindre bruit.

Les observations d'Audubon confirment la plupart de ces faits. Il a vu de plus cette espèce, lorsque, poursuivie par les Chiens ou par quelque autre ennemi, elle s'est réfugiée à la hauteur moyenne des arbres, y demeurer jusqu'à ce que le danger soit passé et marcher avec facilité sur les branches. Si elle s'aperçoit qu'on l'observe, elle dresse les plumes de la tête, fait entendre un bruit sourd, et fuit sur une branche plus élevée ou sur un autre arbre à quelque distance.

Ce n'est pas seulement lorsque les Colins veulent éviter les poursuites d'un ennemi qu'ils se jettent sur les arbres; à l'époque des amours, on voit très-souvent les mâles, perchés sur quelque haie ou sur les branches basses, conserver la même position pendant des heures entières et répéter, par intervalles de quelques minutes, leurs cris d'appel. Ces cris ne sont plus, comme ceux des Perdrix, une sorte de *cacabement*, mais une espèce de sifflement clair, composé, selon Audubon, de trois notes, dont la première et la dernière sont d'égale longueur. C'est d'après ce cri et la manière de l'entendre que les Natchez donnent à ce Colin le nom de *Ho-oui*, d'après Vieillot, et les habitants du Massachusets celui de *Bob-White*, d'après Audubon. Les Colins, lorsqu'un ennemi les surprend, font, en outre, entendre un grasseyement fréquemment répété, et s'enfuient la queue ouverte, les plumes de la tête redressées et les ailes pendantes. Ces Oiseaux, lorsqu'ils sont séparés, se rappellent comme les Perdrix, et se battent pour la possession d'une femelle.

La femelle, selon Audubon, construit un nid de gazon de forme ronde et ayant une entrée assez semblable à celle d'un four ordinaire; elle le place au pied de quelque touffe d'une herbe haute ou d'un bouquet d'épis bien rapprochés, et l'enfonce en partie en terre; elle n'élève qu'une couvée par an, de dix à dix-huit œufs. Si toutefois il arrive qu'une première ponte ou les petits qui en proviennent soient détruits, alors la femelle construit immédiatement un nouveau nid et produit de nouveaux œufs.

Azara dit que, bien que ces Oiseaux se tiennent ordinairement par paires, on assure qu'ils se réunissent quelquefois en troupes, et que toutes les femelles pondent, couvent et nourrissent leurs petits, comme les Anis (*Crotophaga*), dans le même nid, qu'elles placent à terre sur une couche de feuilles.

Du reste, l'espèce type est considérablement multipliée. Elle est si nombreuse dans le sud des États-Unis, dit Vieillot, que l'on m'a assuré à New-York qu'en un seul hiver il en a été tué, dans un arrondissement de cinq à six lieues, plus de six mille, et qu'il en a été pris la même quantité sous les trappes; cependant, au printemps suivant, on s'aperçut à peine qu'on les avait chassés plus qu'à l'ordinaire. Au centre des États-Unis, ils sont également fort communs; car il n'est pas rare d'en voir au marché de New-York deux à trois cents vivants et morts à l'époque où la terre est entièrement couverte de neige. Il arrive quelquefois, lorsque l'hiver se prolonge et que la fonte des neiges se fait tard, qu'on dépeuple tout un canton; mais alors les personnes qui veulent repeupler leur terre après la mauvaise saison ont soin de garder en volière plusieurs paires de Colins et de les mettre en liberté au printemps; par ce moyen, ils sont certains de ne jamais en manquer, car ces Oiseaux ont deux qualités précieuses pour les amateurs de chasse : celle d'être féconds et celle de s'éloigner très-peu de l'endroit où ils se sont fixés.

Comme ils sont peu méfiants, il est facile de les attirer dans des pièges. On les prend dans des trappes ou dans des cages semblables à celles dont on se sert pour capturer les Dindons sauvages.

Un fait très-curieux est la manière dont, au rapport d'Audubon, se comportent les Colins, le soir, lorsqu'ils sont sur leur lieu de repos. Tous les individus qui composent une couvée se placent d'abord en rond, laissant une certaine distance entre eux, puis ils marchent à reculons jusqu'à ce qu'ils soient près les uns des autres, alors ils s'arrêtent et s'accroupissent. De cette manière, chaque individu a par devers lui le champ libre, et toute la couvée peut s'envoler en cas d'alerte, tous les Oiseaux peuvent partir en même temps sans être exposés à se nuire mutuellement.

Les émigrations des Colins s'effectuent, d'après le même auteur, au commencement d'octobre.

Dans cette saison, dit-il, les rives nord-ouest de l'Ohio sont, pendant plusieurs semaines, couvertes de troupes de ces Oiseaux. Elles suivent le cours de ce fleuve au milieu des bois qui garnissent ses bords, et elles le traversent, en général, vers le soir. De même que les Dindons, les plus faibles tombent fréquemment dans l'eau, et le plus souvent ils y périssent; car, quoiqu'ils nagent avec une facilité merveilleuse, leur force musculaire ne peut pas suffire aux efforts nécessaires, et ils ne réussissent à échapper au danger que quand ils sont tombés à peu de distance du rivage. Aussitôt que ces Oiseaux ont traversé les principaux cours d'eau qui se trouvent sur leur route, ils se répandent en troupe dans le pays, et reprennent leur genre de vie ordinaire. (*Amer. ornith. biograph.*)

Wilson a écrit d'intéressants détails sur les Colins, qui commencent à nicher, ainsi que nos Perdrix, à la sortie de l'hiver; la femelle aussi guide les petits au sortir de l'œuf, qui éclôt au bout d'un mois; elle les appelle par de petits cris répétés qui ressemblent au piaulis d'un jeune Poulet. Comme tous les Gallinacés, dit-il, la Perdrix et le Colin font un grand bruit causé par la concavité et le rapide mouvement de leurs ailes, courtes comparativement au poids du corps. La continuité de leur vol horizontal les rend un but facile pour le fusil du chasseur. Wilson raconte que leurs œufs, fréquemment placés sous des Poules, sont couvés avec succès. Plus remuants, d'humeur plus errante que les Poussins, les petits Colins se perdent quelquefois; il faut donc, poursuit-il, leur donner pour nourrice une bonne Poule qui ne soit point coureuse; alors on les élève fort bien, et ils deviennent aussi familiers que des Poulets; en persévérant quelques années, on parviendrait à les domestiquer tout à fait. Deux jeunes Colins élevés ainsi par une Poule, abandonnés par la mère adoptive lorsqu'ils furent en âge, s'associaient aux Vaches, qu'ils accompagnaient régulièrement aux champs, revenaient avec elles le soir, demeurant auprès d'elles tandis qu'on s'occupait à les traire, puis les suivant de nouveau à la pâture. Ils passèrent l'hiver dans l'étable et disparurent au commencement du printemps.

Les Colins pondent quelquefois dans le nid les uns des autres; ceux-ci, encore dans l'œuf, avaient été déposés par leur mère dans le nid d'une Poule ordinaire qui s'était écartée de la maison, et qui, lorsque ses propres œufs étaient déjà éclos, couva plusieurs jours encore ceux de l'étrangère.

Des Colins, à leur tour, ont couvé parfois des œufs de Poulets qui leur avaient été confiés; ils promenaient ces Poussins adoptifs de la même façon que leur progéniture, même lorsqu'ils étaient devenus plus gros que leurs nourrices. Les Poussins avaient les mêmes notes de détresse et d'appel que tous les autres petits Poulets; mais ils montraient les mêmes alarmes, la même timidité, déployaient les mêmes ruses que les jeunes Colins. Ils se cachaient comme eux en s'accroupissant dans l'herbe, et seraient facilement devenus une race sauvage.

Ainsi, l'on pourrait, comme l'avait pensé Vieillot, meubler nos bois de nouveaux Oiseaux de chasse. (*Magasin pittoresque, 1849.*)

1^{er} GENRE. — TOCCRO. ODONTOPHORUS. (Vieillot, 1816.)

Ὀδοντος, dent; φορεω, je porte.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, glabre à la base, très-robuste, gros, convexe en dessus et très-comprimé sur les côtés; mandibule supérieure voûtée et très-crochue vers son extrémité; l'inférieure droite, plus courte et bidentée sur chaque bord vers la pointe.

Narines grandes, couvertes et bordées d'une membrane.

Ailes concaves, arrondies, surbuteses; la première rémige courte, la cinquième et la sixième les plus longues.

Queue courte, arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, réticulés; doigts longs, à peine unis par une membrane à la base; ongles longs, peu courbés et aigus; le pouce posant à terre.

Les yeux sont entourés d'une peau nue, prolongée jusqu'au bec; la langue est charnue, entière,

large. Les plumes du sommet de la tête sont pointues, un peu étroites, et elles forment une huppe toujours plus ou moins relevée.



Fig. 117. — *Odontophorus Guyanensis*.

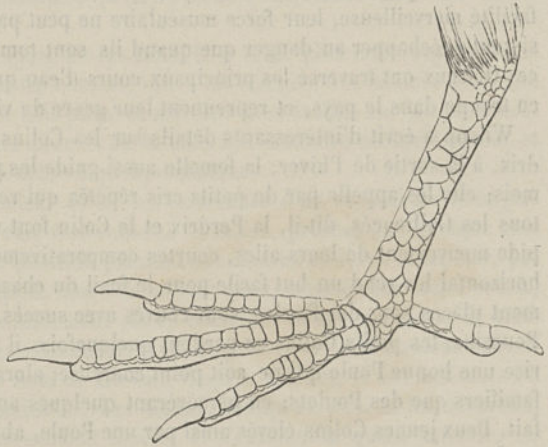


Fig. 118. — *Odontophorus Guyanensis*.

Ce genre, dans lequel nous comprenons le genre *Ortyx*, renferme douze ou quatorze espèces des régions tropicales de l'Amérique.

TOCCRO DU PARAGUAY. *ODONTOPHORUS DENTATUS*. (Temminck, Gray.)

Tête roux noirâtre; bandelette s'étendant de la base de la mandibule supérieure sur les côtés de l'occiput, d'un roux clair comme le derrière de la tête; nuque brune, tachetée de blanc; derrière du cou, haut du dos et scapulaires, brun varié de petites taches d'un noir velouté et de lignes transversales d'un blanc roussâtre; les taches noires beaucoup plus grandes et les lignes d'un roux vif sur le dos et les scapulaires; dos et croupion bruns, rayés faiblement de noirâtre; petites et moyennes couvertures supérieures alaires rayées de noir et de blanc roussâtre; les grandes, ainsi que les rémiges, noirâtres, avec des taches blanches sur la page externe; rectrices noires, rayées de roussâtre; parties inférieures d'un gris de plomb; bec noir; tarses plombés, tour des yeux rouge.

Longueur totale, 0^m,28 environ.

Habite le Paraguay.

2^{me} GENRE. — MASSÉNA *CYRTONYX*. (Gould, 1845.)

Κυρτός, courbé; ονύξ, ongle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié plus court que la tête, un peu plus haut que large, très-arcué, à pointe recourbée et obtuse; la mandibule supérieure bidentée.

Narines basales, percées en croissant dans une large fosse membraneuse.

Ailes courtes, arrondies, surélevées; les rémiges tertiaires égales aux primaires et pendantes.

Queue courte, cachée par les couvertures.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts unis par une membrane; le pouce court, élevé; les ongles très-allongés, robustes et recourbés, mais à pointe obtuse.

Pas de nudités autour de l'œil; les plumes de la tête allongées, serrées et retombant sur l'occiput en une sorte de huppe lâche.



Fig. 119. — *Cyrtonyx Massena*.



Fig. 120. — *Cyrtonyx Massena*.

Ce genre ne repose que sur deux espèces du Mexique.

MASSÉNA DE MONTÉZUMA. *CYRTONYX MASSENA*. (Gould, Lesson.)

Huppe d'un roux cannelle, plus clair à l'extrémité, et marqué de stries blanches et de rayures transversales noires; front noir, avec deux traits d'un blanc pur partant des narines et remontant sur le front; pourtour de l'œil, côtés du cou et jugulaires, d'un blanc pur relevé par une tache et par un trait noir occupant le bas des joues et le milieu du cou en devant à partir du menton; blanc du cou encadré par un demi-collier noir; dos, manteau et grandes couvertures des ailes, d'un fauve noisette, chaque plume traversée par une flammèche blanc jaunâtre dans son milieu, striée de raies un peu plus foncées, et bordée de petits traits noirs; épaules fauves, avec des points blancs; côtés du cou et dessous du corps d'un noir bleu émaillé de taches rondes, albinos; partie médiane du collier jusqu'à l'anus d'un rouge ferrugineux; mandibule supérieure noire, l'inférieure nacrée; pieds plombés; ongles jaunâtres.

Longueur totale, 0^m,47 à 0^m,20.

Habite le Mexique.

3^{me} GENRE. — COLIN. *PHILORTYX*. (Gould, 1845.)

Φίλος, ami; ορτύξ, mal à propos appliquée aux Colins.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Ceux du genre *Masséna*, à l'exception des ongles, qui sont moyens, courbés et aigus.

Pas de huppe, pas de nudité autour de l'œil.

Nous adoptons pour dénomination de ce genre celle de *Philortyx*, créée par M. Gould pour une subdivision des vrais Colins, et nous la substituons à celle d'*Ortyx* des auteurs, que, fidèle à nos

principes, nous restituons aux Cailles. Ce genre, qui renferme aussi pour nous le genre *Eupsychortyx* de Gould, se compose d'une quinzaine d'espèces du nord et du centre de l'Amérique.



Fig. 121. — *Philortyx Virginianus*.

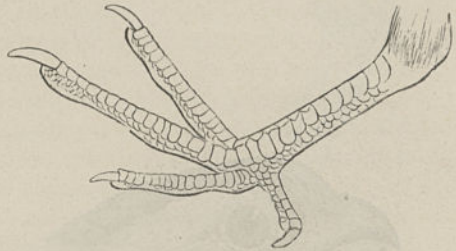


Fig. 122. — *Philortyx Virginianus*.

COLIN DE VIGORS. *PHILORTYX AFFINIS* (Vigors, Chenu et O. Des Murs.)

Plumage brun clair, tacheté de roux et de brunâtre sur le dos et les ailes; tête, cou, thorax et ventre, roux : cette dernière partie tachetée de blanc et de noir; front et sommet de la tête d'un roux brunâtre lavé de blanchâtre.

Habite le nord de l'Amérique.

4^{me} GENRE. — ZONÉCOLIN. *CALLIPEPLA*. (Wagler, 1852.)

Καλός, beau; πέπλος, manteau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, non bombé, simplement infléchi et allongé; la mandibule inférieure finement bidentée.



Fig. 123. — *Callipepla squamata*.



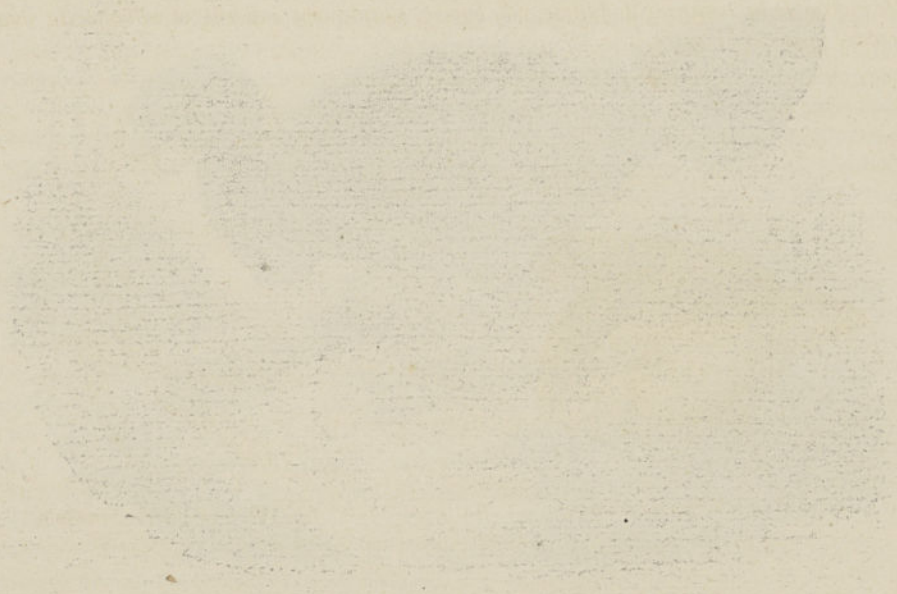
Fig. 124. — *Callipepla squamata*.

Une huppe occipitale; pas de nudités autour des yeux.

Ce genre, synonyme du genre *Lophortyx* de M. Ch. Bonaparte, renferme six espèces de la Californie et du Mexique.



1871 - 1872 - 1873 - 1874 - 1875 - 1876 - 1877 - 1878 - 1879 - 1880



BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

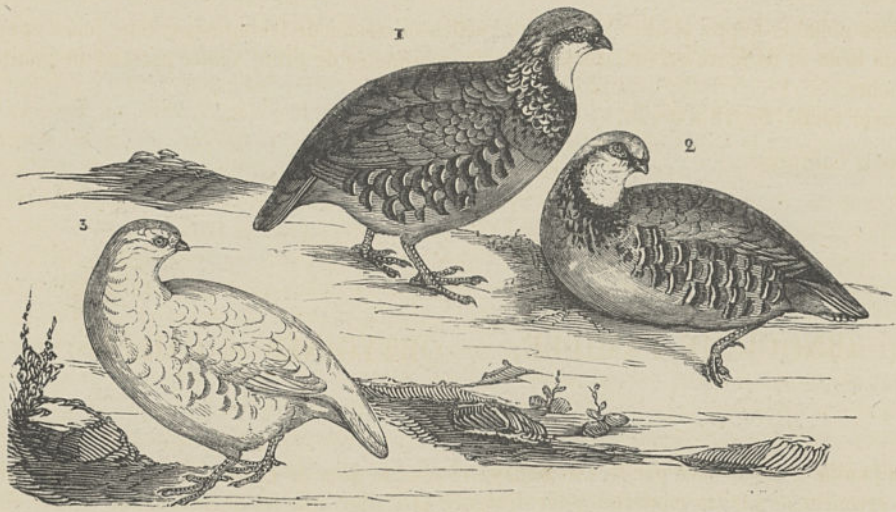


Fig. 1. — Perdrix rouge. — Fig. 2. — Rochassière. — Fig. 3. — Perdrix blanche.

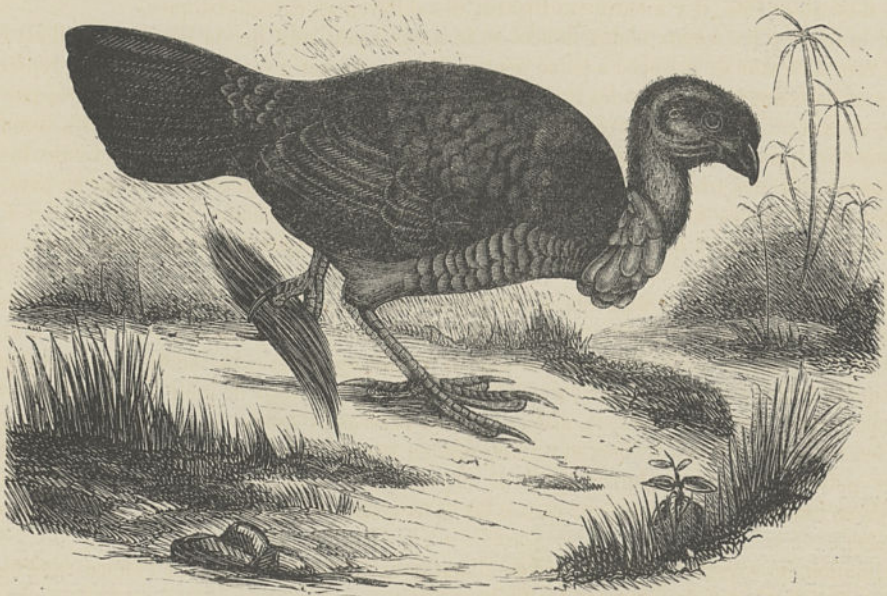


Fig. 4. — Talégalle de Latham.

ZONÉCOLIN DE DOUGLAS. *CALLIPEPLA DOUGLASHI*. (Vigors, Gray.)

Plumage plombé; huppe et ailes brun foncé : celles-ci striées de ferrugineux; tête, joues et nuque striées de brun et de fauve ocreux; gorge blanche, marquée de brun; ventre parsemé de gouttelettes blanches.

Longueur totale, 0^m,18 à 0^m,20.

Habite la Californie.

CINQUIÈME FAMILLE. — ORTYGINÉS ou CAILLES.

Cette famille a été formée par M. Ch. Bonaparte sous le nom de *Coturnicinae*, du mot *Coturnix*, adopté erronément par les modernes pour désigner la Caille, que les anciens n'ont jamais connue que sous le nom d'*Ortyx*, que nous croyons devoir être maintenu, malgré les précédents entachés d'erreur : c'est même de ce mot et du passage fréquent de ces Oiseaux que les deux îles de Délos avaient pris le nom d'*Ortygia*.

Nous ne reconnaissons dans cette famille qu'un seul genre : — *Ortyx antiquorum*.

Les Ortyginés, ou Cailles, ont, comme les Francolins et les Colins, quelques rapports avec les Perdrix. Comme celles-ci, ce sont des Oiseaux pulvérateurs; ils ont le même régime, construisent leur nid à peu près de même et souvent dans les mêmes endroits, montrent le même attachement pour leurs petits, sont, comme elles, disposés à se battre à l'époque des pariades, et sont peut-être plus qu'elles ardents en amour. (GERBES.)

Mais, d'un autre côté, il y a entre ces Oiseaux des différences caractéristiques.

Ainsi, la Caille a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif que la Perdrix; car il est extrêmement rare d'en voir de privées : à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix, étant renfermées de jeunesse dans une cage. Elle a les inclinations moins sociales; car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune, demeure attachée à la mère, dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause, agissant sur toute la famille à la fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays; mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite; car, dès que les Cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement.

Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit : encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles, qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement, de préférence pour aucune en particulier. Dans cette famille, les accouplements sont fréquents, mais l'on ne voit pas un seul couple : lorsque le désir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes; le mâle alors non-seulement quitte et semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec, et ne s'occupe en aucune façon des soins de la famille. De leur côté, les petits sont à peine adultes, qu'ils se séparent; et, si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, et ils finissent par se détruire.

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année est l'une des affections les plus fortes de l'instinct des Cailles.

La cause de ce désir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute la famille, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes Cailles

élevées dans des cages presque depuis leur naissance, et qui ne pouvaient ni connaître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude et des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril et au mois de septembre : cette inquiétude durait environ trente jours à chaque fois, et recommençait tous les jours une heure avant le coucher du soleil; on voyait alors ces Cailles prisonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élançer contre le filet qui lui servait de couvercle, et souvent avec une telle violence, qu'elles retombaient tout étourdiées; la nuit se passait presque entièrement dans ces agitations, et, le jour suivant, elles paraissaient tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les Cailles qui vivent dans l'état de liberté dorment aussi une grande partie de la journée; et, si l'on ajoute à tous ces faits qu'il est très-rare de les voir arriver le jour, on sera fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent. (Tous les chasseurs savent en effet aujourd'hui que les Cailles aiment surtout à voyager au clair de lune. On ne connaît naturellement que peu de chose sur les circonstances qui accompagnent ces voyages nocturnes; les faits recueillis jusqu'à présent concernent principalement les migrations de jour.)

Ce désir de voyager est donc inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été et des méridionales pendant l'hiver; ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différents pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

Les Hébreux rencontrèrent dans le désert une telle quantité de Cailles, qu'ils purent abondamment s'en nourrir pendant plusieurs jours. Pline dit que des Cailles, épuisées de fatigue, vinrent s'abattre un jour sur un navire en si grand nombre, que le bâtiment coula à fond. Ce récit paraîtra sans doute exagéré; il est cependant vrai que le nombre de ces Oiseaux, qui passent chaque année dans certains pays, est vraiment incroyable; on en prend dans l'île de Capri jusqu'à cent soixante mille par année; il en arrive beaucoup aussi à Malte, dans l'île de Chypre, en Égypte et dans tout le Levant.

La Caille a été de tout temps citée pour la régularité et l'étendue de ses migrations. Elle nous arrive dans le Midi vers le commencement d'avril; elle niche aussitôt après sa venue; dès la première quinzaine de mai, dans les départements du Midi, on voit déjà des Cailleteaux. Vers le milieu du mois d'août, elle quitte la plaine pour s'élever dans les endroits montueux où la moisson n'a pas encore eu lieu; vers la mi-septembre, elle quitte nos départements du Nord pour prendre la direction des provinces méridionales; elle nous quitte définitivement à l'approche de l'hiver. Il règne encore de grandes incertitudes sur les lieux où elle se rend en quittant les régions tempérées; nous savons seulement qu'elle nous arrive d'Afrique et qu'elle retourne régulièrement chaque année dans ce pays. Mais que devient-elle après avoir touché la terre africaine? Sur quel point va-t-elle établir son quartier d'hiver? Quelques données portent à croire qu'elle ne s'arrête pas sur le premier littoral qu'elle rencontre après avoir franchi le détroit méditerranéen, mais qu'elle poursuit sa route plus loin. Suivant quelques auteurs qui ont écrit sur le sujet qui nous occupe, la Caille ferait, dans chacune de ses migrations annuelles, le tour entier du globe. Quittant donc, après quelque repos, l'Égypte ou les côtes de Barbarie, sur lesquelles elle s'abat d'abord, elle continuerait son voyage à travers l'Afrique, en allant directement du nord au sud; arrivant bientôt jusque sous la ligne, qu'elle dépasserait même, elle irait s'arrêter, une partie de l'hiver, en des contrées que nous ignorons jusqu'à présent, pour reprendre de nouveau la direction du Nord et revenir encore parmi nous. Ces conjectures ne sont pas sans fondement; elles reposent sur quelques faits précis. Ainsi, tous les navigateurs ont rencontré des Cailles dans la mer du Sud et dans la mer des Indes. Le Vaillant a observé, au cap de Bonne-Espérance, des passages considérables de Cailles de la même espèce que celle qui vit dans nos régions; d'autres voyageurs en ont rencontré encore sur différents autres points du globe très-éloignés les uns des autres. Toutefois, ces faits n'autorisent pas à conclure d'une manière absolue que les Cailles font réellement chaque année un voyage aussi long qu'on le suppose; avant d'admettre pour incontestable une pareille conclusion, il faudrait d'abord connaître, par des observations suffisamment étendues et fidèlement recueillies, la répartition géographique véritable de la famille; or ces observations nous manquent totalement jusqu'à ce jour. (*Magasin pittoresque*, 1851.)

Dans une excursion qu'il fit à l'île Roben, située sur les côtes du cap de Bonne-Espérance, parlant des Perdrix et des Cailles qui s'y trouvaient en telle quantité que dans une matinée il en tira quelquefois cinquante à soixante, Le Vaillant ajoute :

Je dois ici rapporter une observation qui intéresse l'histoire naturelle. Les Cailles de l'île Roben et celles des terres du Cap n'offrent absolument qu'une seule et même espèce, sans aucune différence qui puisse rendre mon assertion même douteuse. Cependant la Caille est au Cap un Oiseau de passage tout comme en Europe; ce fait est reconnu de tout le monde; et, quoiqu'il n'y ait que deux lieues de l'île Roben à la terre ferme, il est également constant que jamais il n'y a d'émigration de ces Oiseaux. Ils y sont toujours aussi abondants en toute saison. Si j'ajoute encore que les Cailles d'Europe sont absolument la même espèce que celle-ci, ne faut-il pas en conclure que la Caille d'Europe ne passe point la mer, comme on l'a prétendu jusqu'à présent? Quelques voyageurs assurent, à la vérité, en avoir rencontré en mer; mais cela ne décide point la question; car, à plus de soixantedix lieues des côtes, j'ai tiré, sur les vergues de mon navire, des Étourneaux, des Pinsons, des Linottes, une Chouette. Tous ces Oiseaux, qu'on sait très-bien ne pas passer la mer, avaient été sans doute dérouterés par quelque ouragan, quelque tempête violente; et je croirai toujours qu'il en était ainsi des Cailles qui ont été rencontrées, jusqu'à ce que cette partie de l'histoire des Oiseaux ait reçu des éclaircissements plus positifs.

Je suis d'ailleurs d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi à cette traversée par la mer, que les Cailles peuvent se rendre par terre en Afrique, et venir en Europe par le même chemin. Il est très-probable que si celles de l'île Roben n'osent franchir le petit espace qui les sépare de la côte, bien moins encore oseront-elles risquer un trajet incomparablement plus considérable. La Caille est un Oiseau très-lourd; la petitesse de ses ailes, en proportion de son corps, ne convient nullement à un vol continu de long cours. Est-il quelque chasseur qui ne sache positivement et d'après l'expérience que, lorsqu'un Chien a fait lever une Caille trois ou quatre fois de suite, il ne lui est plus possible de s'envoler, et que, accablée de lassitude, elle se laisse prendre à la main? La même chose arrive à tous les Oiseaux de ce genre. (*Premier voyage.*)

Vieillot, lui, sans en apporter de faits nouveaux, soutient que rien n'est plus positif que ce long et périlleux voyage des Cailles, et ne fait que reproduire à l'appui de son affirmation tout ce que l'on savait déjà à l'époque où Le Vaillant rédigeait l'histoire de ses voyages.

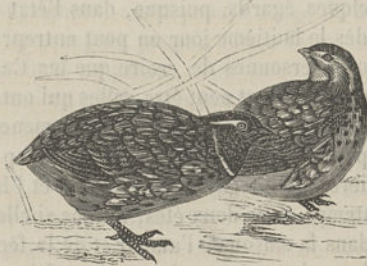


Fig. 125 et 126. — Caille. (Mâle et femelle.)

Le nombre des Cailles qui arrivent chaque année dans une même contrée varie extrêmement; il est rare de les voir plusieurs années de suite dans une abondance soutenue; pendant plusieurs saisons consécutives, quelques individus seulement apparaîtront dans un pays, puis une certaine fois ils arriveront tout à coup par milliers. On sait combien cet Oiseau devint fameux dans l'ancienne Égypte pour sa grande abondance annuelle en certaines parties de ce pays; il en arriva une fois dans le camp des Israélites une quantité si prodigieuse, que toute l'armée put s'en nourrir. Josèphe raconte que les Cailles paraissent par vols innombrables, à quelques époques de l'année, aux environs de la mer Rouge. Ces variations dans la quantité doivent être attribuées aux causes qui déterminent aussi les déplacements irréguliers. (*Magasin pittoresque, 1851.*)

Au reste, en admettant qu'il soit vrai en général que les Cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que, provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop faibles au temps du départ; et ces Cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester. Le nombre en est fort petit dans nos provinces; mais les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, et que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant, vers le mois d'octobre, de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, et principalement dans celles d'Écosse, où elles restent tout l'hiver : lorsque la gelée ou la neige les oblige de quitter les jachères et les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer, où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, et vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute et de la basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne et dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparaître entièrement les Insectes ou les graines qui leur servent de nourriture...

Aussitôt que les Cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre : elles ne s'apparient point; et cela serait difficile, si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles : la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seraient des qualités estimables dans les individus, seraient nuisibles à l'espèce; la foule des mâles célibataires troublerait tous les mariages, et finirait par les rendre stériles; au lieu que, n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, et, si l'on veut, moins de moral dans leurs amours; mais aussi il y a beaucoup de physique : on a vu un mâle réitérer dans un jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement. Ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire que chaque mâle suffisait à plusieurs femelles; et la nature, qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce : chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'Oiseau de proie; elle les couve pendant environ trois semaines; l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les Cailleteaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les Perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque, dans l'état de liberté, ils quittent la mère beaucoup plus tôt, et que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les Cailles faisaient deux couvées par été; mais il est permis d'en douter, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées et dérangées dans leur première ponte; il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisque, au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne et l'hiver, et que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps et de deux étés, comme si elles ne changeaient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été : chaque mue dure un mois; et, lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres; et, si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux Cailles que quatre mois pour prendre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus faible. Le mâle ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui. La femelle a un cri que tout le monde connaît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle; et, quoique ce cri soit faible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, et souvent avec

une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur.

La Caille ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent et qu'elles semblent pondre malgré elles. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

Gerbes a vu une Caille, à laquelle on enlevait tous les jours ou tous les deux jours l'œuf qu'elle pondait, en produire successivement jusqu'à soixante-treize, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que tous ces œufs étaient féconds, ce dont on a pu se convaincre en les faisant couvrir par une Poule.

Les Cailles se nourrissent de blé, de millet, de chènevis, d'herbe verte, d'Insectes, de toutes sortes de graines.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces Oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de bryone ou couleuvrée, *baies aux Cailles*; ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture...

Elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, et elles ne perchent jamais sur les arbres. Quoiqu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les Perdrix : on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, et on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté et les jambes étendues : il faut que le Chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

Avec le caractère querelleur que l'on attribue aux Cailles, on n'a pas manqué d'en profiter pour les faire battre en public, afin d'amuser la multitude. Solon voulait même que les enfants et les jeunes gens vissent ces sortes de combats pour y prendre des leçons de courage; et il fallait bien que cette sorte de gymnastique, qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les Romains, et qu'elle tint à leur politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de ces Oiseaux qui avait acquis de la célébrité par ses victoires. Encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie : on prend deux Cailles à qui on donne à manger largement; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car, parmi les animaux, il faut un sujet réel pour se battre) : d'abord elles se lancent des regards menaçants; puis, partant comme un éclair, elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre, en dressant la tête et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille. Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une Caille et un homme. La Caille était mise dans une grande caisse, au milieu d'un cercle qui était tracé sur le fond; l'homme lui frappait la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachait quelques plumes : si la Caille, en se défendant, ne sortait point du cercle tracé, c'était son maître qui gagnait la gageure; mais, si elle mettait un pied hors de la circonférence, c'était son digne antagoniste qui était déclaré vainqueur; et les Cailles qui avaient été souvent victorieuses se vendaient fort cher. Les Chinois eux-mêmes font, à l'occasion de ces combats de Cailles, des gageures considérables, chacun pariant pour son Oiseau, comme on fait en Angleterre pour les Coqs. Il est à remarquer que ces Oiseaux, de même que les Perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce; ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On se sert de la femelle, ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piège; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils prennent pour un autre Oiseau de leur espèce. A la Chine, on les prend avec des troubles légères, que les Chinois manient fort adroitement; et, en général, tous les pièges qui réussissent pour les autres Oiseaux sont bons pour les Cailles, surtout pour les mâles, qui sont moins défiants et plus ardents que leurs femelles, et que l'on mène partout où l'on veut en imitant la voix de celle-ci. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

Les Cailles ont un vol plus vif que les Perdrix; elles filent plus droit. Il faut qu'elles soient vivement pressées pour qu'elles se déterminent à prendre leur essor; elles courent donc plus vite qu'elles ne volent. Lorsqu'on surprend une famille, il n'arrive jamais que tous les individus qui la compo-

sent partent ensemble et se suivent en volant; ils se lèvent un à un, prennent des directions diversés, mais ils ont pour habitude de revenir bientôt au même endroit d'où ils sont partis, ce que ne font pas les Perdrix proprement dites. (GERBES.)

GENRE UNIQUE. — CAILLE. *ORTYX*. (Chenu et O. Des Murs, *nec auctorum*.)

Орты́, Caille.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, élevé à la base, courbé jusqu'à la pointe, qui est obtuse et comprimée.

Narines basales, latérales, percées sous une squamelle membraneuse.

Ailes courtes, subobtusés; la première rémige un peu plus courte que la seconde; celle-ci avec la troisième et la quatrième la plus longue.

Queue courte, cachée par les couvertures supérieures, qui la dépassent.

Tarses de la longueur du doigt médian, lisses et nus; doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation; pouce court et relevé; ongles courts, courbés et aigus.



Fig. 127. — *Ortyx communis*.

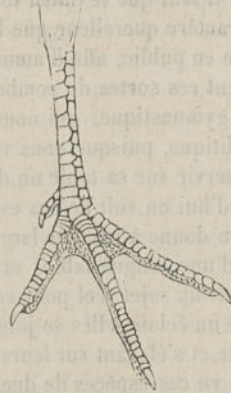


Fig. 128. — *Ortyx communis*.

Ce genre, synonyme du genre *Ortygion*, Keysserling et Blasius, et qui renferme les genres *Perdicula*, Hodgson, et *Synaicus*, Gould, se compose de quinze espèces, toutes de l'ancien monde et de l'Australie.

CAILLE VULGAIRE. *ORTYX COTURNIX*. (Linné, Chenu et O. Des Murs.)

Dessus de la tête noir, varié de roussâtre, avec trois bandes longitudinales d'un blanc roussâtre, dont une sur la ligne médiane, les deux autres au-dessus de chaque œil; dessus du cou et du corps, sus-caudales, d'un brun cendré, avec des taches noires, des raies transversales roussâtres et des traits d'un blanc roux jaunâtre sur les tiges des plumes; gorge d'un roux brun, entourée de deux bandes noires séparées l'une de l'autre par du blanc jaunâtre; dessous du corps d'un roux clair, un peu plus foncé au bas du cou et à la poitrine, avec des raies longitudinales blanches sur la tige des plumes, et des taches brunes et rousses sur les flancs; joues brunâtres, parsemées de petites taches roussâtres; ailes brun grisâtre, avec des taches, des raies transversales et des zigzags sur les couvertures et les rémiges; queue brunâtre, avec des raies transversales et un trait longitudinal d'un

blanc jaunâtre sur sa penna externe; bec noir; pieds couleur de chair; iris brun noisette. (DEGLAND.)
Longueur totale, 0^m,16 à 0^m,17.

Habite presque toute l'Europe et le nord de l'Afrique.

Pond de huit à quatorze œufs très-ventrus, un peu pyriformes, blanchâtres, jaunâtres ou fauves, avec des points et des taches irrégulières d'un brun foncé. Grand diamètre, 0^m,29; petit diamètre, 0^m,24. Ces œufs varient beaucoup : quelques-uns paraissent finement et très-régulièrement tachetés; les autres sont largement maculés; les taches couvrent, dans certaines variétés, presque tout le fond; dans d'autres, elles forment une guirlande au gros bout de l'œuf et vers le milieu; il existe aussi des variétés sans taches.

SIXIÈME FAMILLE. — TURNICINÉS.

Les Turnicinés sont des Oiseaux que les auteurs ont longtemps confondus, tantôt avec les Perdrix, tantôt avec les Cailles.

Les formes de ces Pygmées, de l'ordre des Gallinacés, retracent en petit, dit Temminck, celles des Outardes.

Ces petits Gallinacés, dont le volume du corps n'est point aussi considérable que celui d'une Grive, sont polygammes; ils vivent dans les landes stériles et dans les herbes, et habitent sur les confins des déserts; ils courent plus qu'ils ne volent, et avec une vitesse surprenante; c'est à la course qu'ils savent se dérober à leurs persécuteurs, mais ils paraissent trouver un moyen plus sûr encore d'échapper aux enquêtes de ceux-ci en se cachant dans les touffes d'herbes, où, blottis, il est plus facile de les saisir, lorsqu'on a eu le bonheur de découvrir leur remise, que de leur faire prendre la fuite par le vol. Les jeunes et les vieux vivent solitaires, et ils ne se réunissent point en bandes.

Les particularités qui ont rapport à leurs mœurs ne nous étant point encore toutes connues, nous ignorons si les Turnicinés sont erratiques comme les Cailles. (M. Malherbe assure qu'on trouve l'espèce type, le Turnix d'Europe, toute l'année dans le nord, l'est et l'ouest de la Sicile.)

Leur nourriture se compose le plus habituellement d'Insectes; ils touchent rarement aux menues semences et presque jamais aux grains.

Ces Oiseaux sont très-estimés à Java, surtout celui appelé *Combattant*, et fort recherchés des Javanais pour les combats; l'argent qu'on parie pour et contre les deux adversaires est quelquefois très-considérable : il y a des paris qui vont jusqu'à cent piastres; et, lorsque ces Oiseaux sont vaillants et éprouvés, ils valent jusqu'à vingt-cinq piastres. (*Histoire des Gallinacés.*)

M. Gray a compris dans cette famille les genres suivants : — 1^o *Turnix*, Bonnaterre; — 2^o *Pedionomus*, Gould; — 3^o *Ortyxelos*, Vieillot, que nous conservons.

1^{er} GENRE. — TURNIX. *TURNIX*. (Bonnaterre.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, moins long que la tête, grêle, droit, très-comprimé, à arête élevée, courbée vers la pointe.

Narines latérales, longitudinalement fendues jusque vers le milieu du bec, et en partie fermées par une petite membrane nue.

Ailes suraiguës; les trois premières rémiges les plus longues.

Queue courte, en entier cachée par les couvertures supérieures.

Tarses un peu plus longs que le doigt médian; robustes, scutellés; doigts assez longs, au nombre de trois, dirigés en avant et entièrement divisés; pouce nul ou rudimentaire, ongles courts et minces.

Ce genre, synonyme des genres *Tridactylus*, Lacépède; *Ortygis*, Illiger; *Hemipodius*, Reinwardt, et *Ortygodes*, Vieillot, renferme vingt-deux espèces du sud de l'Europe, de l'Inde et de l'archipel Indien, de l'Afrique, de Madagascar et de l'Australie.

TURNIX D'ANDALOUSIE. *TURNIX ANDALUSICUS*. (Linné, Gray.)

Dessus et derrière de la tête variés de noir, de roux, avec une raie blanche longitudinale sur la ligne médiane; dessus du cou, du corps et scapulaires noirâtres, avec des zigzags roux et les plumes encadrées par une bande étroite blanchâtre ou roussâtre; gorge, quelquefois le bas de la poitrine et de l'abdomen, d'un blanc tirant plus ou moins sur le roussâtre; milieu du cou, de la poitrine, d'un roux vif, avec les plumes des côtés noires au centre et blanc roussâtre sur les bordures; flancs et sous-caudales d'un roux moins vif qu'au cou; couvertures alaires marquées d'une tache noire sur les barbes externes et d'une tache rousse sur les barbes internes; rémiges d'un brun cendré, les deux premières largement bordées de blanchâtre en dehors; extrémité du bec et pieds couleur de chair. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,15 à 0^m,16.

Habite le midi de l'Europe, l'Espagne, la Sicile et le nord de l'Afrique.

2^{me} GENRE. — TORTICELLE. *ORTYXELOS*. (Vieillot, 1825.)

Diminutif de ορτυξ, Caille.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, grêle, comprimé, courbé à la pointe.

Ailes subobtusées; les trois premières rémiges largement étagées et étroites; la troisième et la quatrième les plus longues.

Queue médiocre, arrondie; les rectrices aiguës.

Tarses dénudés au-dessus de l'articulation, un peu plus longs que le doigt médian; pouce nul.

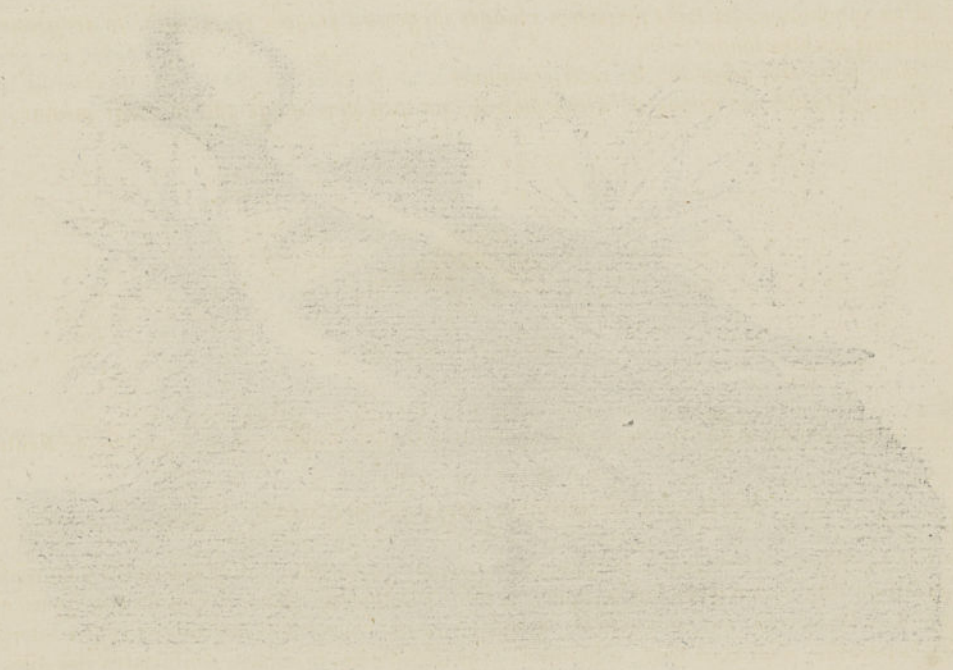
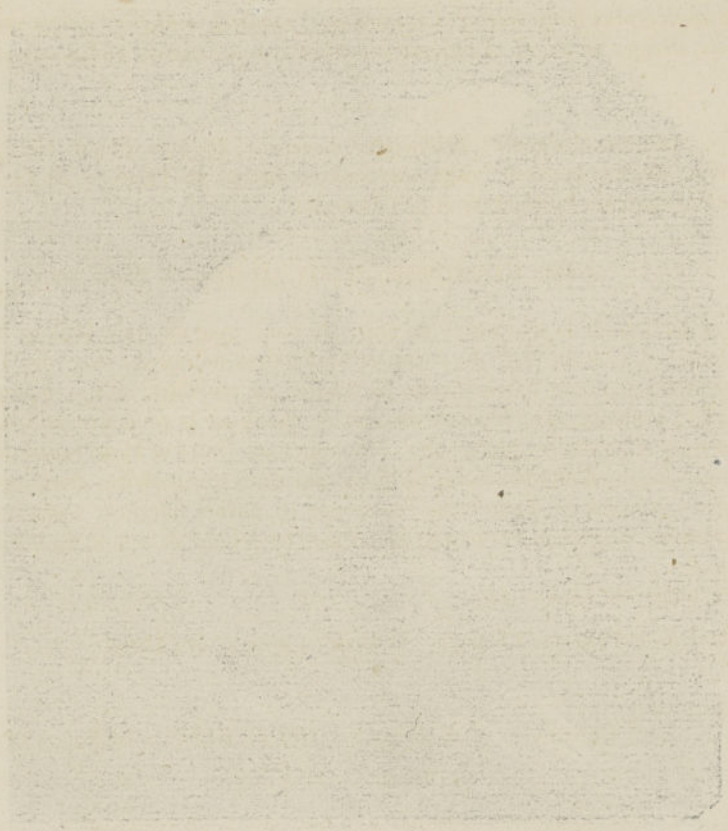


Fig. 129. — *Ortyxelos*

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de l'Afrique occidentale, le Torticelle de Meiffren.

TORTICELLE DE MEIFFREN. *ORTYXELOS MEIFFRENNII*. (Vieillot.)

Une bandelette au-dessus des yeux jusqu'à la nuque; espace entre les deux sourcils d'un roux doré couvert de fines taches blanches marquant la ligne moyenne du crâne; devant du cou, joues et nuque, d'un blanc roux; dos, scapulaires, croupion, queue, couvertures des ailes et collier interrompu sur la poitrine, d'un roux doré, à bordures et petites taches blanches; couvertures des ailes d'un



BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — *Ordea candissima*.

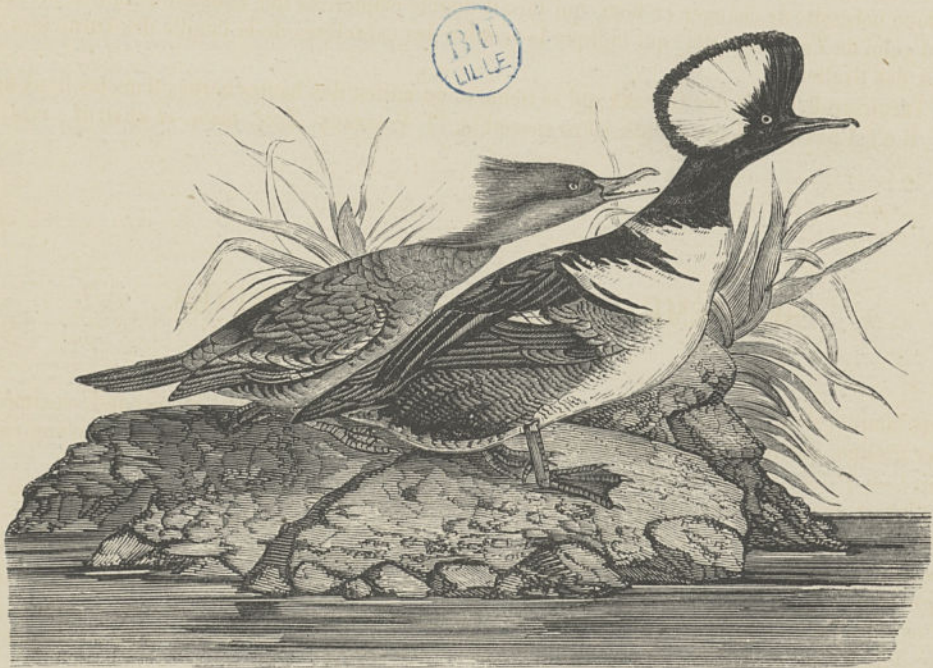


Fig. 2. — Harle couronné. (Mâle et femelle.)

blanc pur uniforme; rémiges noires, bordées, dans le milieu et au bout, de roussâtre, et marquées intérieurement d'une grande tache rousse; ventre et parties inférieures d'un blanc pur; bec grisâtre; pieds couleur de chair; ongles blancs.

Longueur totale, 0^m,12 environ.

Habite l'Afrique.

5^{me} GENRE. — TURNICIGRALLE. *TURNICIGRALLA*. (O. Des Murs, 1845.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, comprimé, à sommet arqué vers la pointe.

Narines basales, percées dans une fosse membraneuse, en forme de fente longitudinale.

Ailes médiocres, suraiguës; la première et la seconde rémiges les plus longues.

Queue courte, cachée par les couvertures.

Tarses un peu plus longs que le doigt médian, scutellés, dénudés au-dessus de l'articulation; doigts courts et minces, séparés; pouce élevé et mince; ongles courts et courbés.



Fig. 150. — *Turnicigralla*.

Ce genre a été créé par Gould, pour une espèce de la Nouvelle-Hollande, sous le nom de *Perdionomus*, en 1840; mais dès 1816 ce nom avait été donné par Vieillot au groupe des Outardes; il y avait donc nécessité de changer ce nom, qui faisait double emploi, ce que nous avons fait en lui substituant celui de *Turnicigralla*, qui indique la réunion des caractères de la famille des Turnicinés et de ceux des Gralles.

Les Turnicigralles sont des Oiseaux qui se tiennent au milieu des hautes herbes dans les lieux humides; il n'est pas rare d'en voir plusieurs ensemble. (J. VERREAUX, *Zool. tasm. et austral.*, mss.)

SEPTIÈME FAMILLE. — THINOCORINÉS.

Cette famille, dont M. Gray n'a fait qu'une sous-famille de ses *Chionidæ*, correspond, comme ce dernier groupe, aux Gallinacés Tétrachores ou Pontogalles de Lesson, dans lesquels ce dernier comprenait : — 1^o les Chionis, — 2^o les Attagis, — 3^o les Thinocorés.

La plupart de ces Oiseaux vivent, non loin de la mer, à l'extrémité méridionale de l'Amérique ou sur les îles antarctiques de l'hémisphère austral, d'où le nom de Pontogalles.

Les caractères de cette famille, établis par Lesson, sont : bec gros, bombé, voûté, très-dur, subconique, obtus, garni à sa base d'une lame renflée; ailes allongées, pointues; queue médiocre, ectiligne ou cunéiforme; tarses médiocres, réticulés, dénudés au niveau de l'articulation, terminés par quatre doigts : les antérieurs libres, assez allongés, soudés à leur base par un repli membraneux; le pouce rudimentaire, surmonté, terminé par un très-petit ongle.

1^{er} GENRE. — THINOCORE. *THINOCORUS*. (Eschscholtz, 1827.)

Θινος, côte, rivage; κρησιν, balayer, fréquenter, orner.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, conique, élargi à la base, aminci à la pointe, convexe en dessus, à arête arrondie, voûtée, légèrement recourbée et comprimée vers la pointe, à bords lisses; mandibule inférieure droite, convexe en dessous, terminée en pointe arrondie, mousse.

Narines occupant le rebord du front et la base du bec, recouvertes par une lame cornée, voûtée, convolutive en dedans, percées sous cette lame en fente ovulaire, basale et latérale, ouvertes de toutes parts.

Ailes allongées, pointues, suraiguës; la première rémige la plus longue, les autres graduellement raccourcies.

Queue courte, pointue, étagée, couverte par les tectricès.

Tarses un peu plus courts que le doigt médian, minces, grêles, réticulés en arrière, scutellés en devant; doigts non bordés, soudés à leur base par un très-léger repli membraneux; pouce grêle, interne, surmonté; ongles médiocres, courbés, concaves en dessous, pointus, comprimés.

Fig. 151. — *Thinocorus Orbignyanus*.Fig. 152. — *Thinocorus Orbignyanus*.

Ce genre, synonyme des genres *Ocyptes* et *Ithys*, Wagler, se compose de quatre espèces, toutes de l'Amérique du Sud, où elles vivent non loin des côtes. M. Darwin dit qu'ils fréquentent de préférence les vallées et les plaines en montagnes; qu'ils choisissent les endroits les plus déserts et les moins fréquentés des animaux; qu'on les y rencontre par petites bandes de cinq ou six; que leur vol est rapide et circulaire, et que leur nourriture consiste en plantes et racines de plantes et parfois en Insectes; ils font leur nid à terre.

Nous citerons le Thinocore de D'Orbigny.

Ces quatre espèces sont de la taille d'une Alouette Cochevis et d'une petite Bécassine; elles ont le bec tout à fait semblable à celui d'un *Attagis* et plusieurs des caractères généraux; mais leur plumage est celui d'une Bécassine, et leurs tarses sont scutellés. Ces espèces ont donc le port et les habitudes de certains Échassiers; cependant tout rappelle en elles le genre *Attagis*. (LESSON.)

2^{me} GENRE. — ATTAGIS. *ATTAGIS*. (Lesson et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, 1830.)

Nom d'un Oiseau mentionné par Aristote, que quelques-uns ont pensé être un Ganga.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, robuste, comprimé sur le côté, voûté et convexe en dessus,

légèrement recourbé à la pointe, qui est arrondie; mandibule inférieure convexe en dessous, droite, relevée sur ses bords, et comme caniculée, à pointe arrondie et mousse; bords mandibulaires lisses, légèrement recourbés.

Narines amples, demi-circulaires, en partie recouvertes par une lame membraneuse, arrondie et convexe à son bord, et en partie couverte elle-même par les plumes du front.

Ailes courtes, suraiguës; la première et la deuxième rémiges à peu près égales, les plus longues; la troisième plus notablement courte, et les suivantes graduées.

Queue courte, large, arrondie; à rectrices roides, cachées par les tectrices supérieures et inférieures.

Tarses courts, moins longs que le doigt du milieu, forts, réticulés et granuleux, à plante des pieds très-rugueuse, débordant les doigts : ceux-ci réunis à leur base par un repli membraneux; pouce très-court, surmonté; ongles allongés, recourbés, assez forts, aplatis en dessous, comprimés sur les côtés.



Fig. 133. — *Attagis Malouina*.



Fig. 134. — *Attagis Malouina*.

Les *Attagis* se distinguent donc des *Francolins* et des *Perdrix* par leur pouce plus court, leurs ailes pointues et coudées près de l'épaule, un bec et des ongles d'une autre forme, mais surtout par leurs narines à opercule. D'un autre côté, ils en ont la conformation générale, le port et la disposition des couleurs et la nature du plumage. Ils conduisent, par leurs tarses et par le bec à lame accessoire, aux *Chionis*. (Lesson.)

Ce genre ne renferme que deux espèces de la partie australe de l'Amérique, vivant au Chili et aux Malouines.

Leur plumage est doux, mollet, coloré en roux, cerclé de brun et de fauve, et soyeux comme celui de certaines *Gelinottes*.

On ne possède aucuns détails sur les mœurs et sur les habitudes de ces singuliers Oiseaux, qui représentent fidèlement, dans l'Amérique du Sud et sur la côte occidentale, les *Gangas* de l'ancien continent.

Nous citerons l'*Attagis* de Latreille.

5^{me} GENRE. — CHIONIS ou BEC-EN-FOURREAU. *CHIONIS*. (Forster, 1788.)

Χιών, χιονος, neige, de neige.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fort, gros, dur, conico-convexe, comprimé sur les côtés, fléchi vers la pointe; la base de la mandibule supérieure à moitié recouverte par un fourreau de substance cornée, découpé en avant et garni de sillons longitudinaux.

Narines placées au milieu du bec.

Ailes médiocres, aiguës; la deuxième rémige la plus longue; un éperon obtus au poignet.

Queue moyenne, presque carrée.
Tarses trapus, épais, de la longueur du doigt médian, entièrement réticulés; doigts longs, épais, à demi bordés d'un rudiment de membrane; ongles épais et courbés.

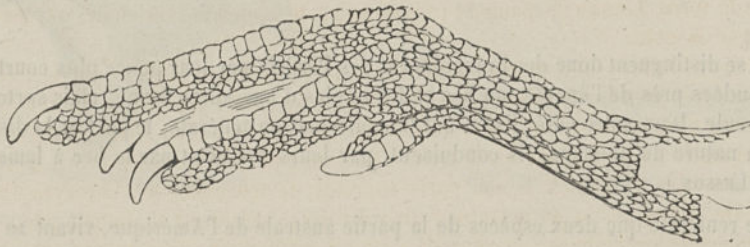
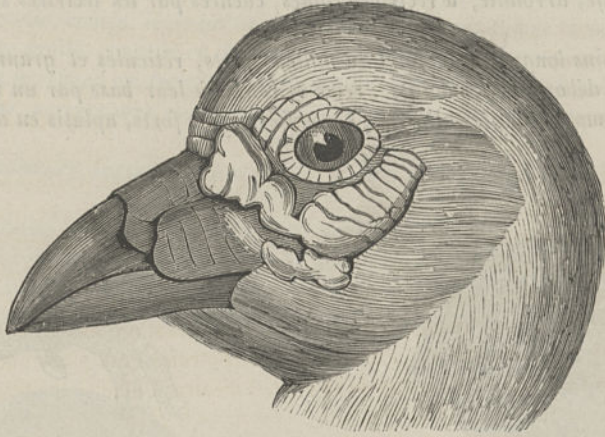


Fig. 135 et 136. — *Chionis alba*.

Face et tour des yeux nus et mamelonnés; le corps glanduleux qui occupe ces parties et la base du fourreau corné ne peut être mieux comparé, d'après Lesson, qu'au tissu de la glande lacrymale.

Ce genre, très-caractérisé et singulièrement organisé, est synonyme des genres *Vaginalis*, Gmelin, et *Coleorhamphus*, Duméril, il se compose aujourd'hui de deux espèces propres aux îles de l'Océan Antarctique, à plumage d'une blancheur éblouissante, et à corps gros et massif. Nous citerons le *Chionis* nain.

Les *Chionis* ne sont pas très-communs sur les îles Malouines. Pendant un séjour dans ces îles, Lesson les rencontra toujours par individus solitaires sur les rochers qui hérissent les plages de la baie française. Leurs mœurs sont farouches, et, bien qu'il en vit de petites troupes, il ne put en tuer que deux; leur vol est lourd et peu analogue à celui des Oiseaux de mer. Leur chair est fort bonne. Les *Chionis* vivent sur les rivages et y trouvent leur nourriture, qui se compose d'herbes et de goémones, et aussi de Vers marins et de petits Mollusques. Leur aspect est tellement celui d'un Oiseau gallinacé, que tous les navigateurs les désignent par le nom de *Pigeon*, de *Poule antarctique*. (LESSON.)

Cependant, De Blainville, et à sa suite J. Verreaux et M. Ch. Bonaparte, tout récemment, ont fait du *Chionis* un Échassier ou Gralle, qu'ils rangent à côté et à la suite de l'Ilintrier.

HUITIÈME FAMILLE. — TÉTRAONINÉS.

M. Gray a composé cette famille des genres suivants, que nous conservons : — 1° *Tetrao*, — 2° *Bonasa*, — 3° *Lagopus*.

M. Reichenbach y ajoute les genres : — 1° *Cupidonia*, Reichenbach; — 2° *Canace*, Reichenbach; et M. Ch. Bonaparte ceux-ci : — 1° *Lyrurus*, Swainson; — 2° *Centrocerus*, Swainson; ce qui porte à sept le nombre de genres admis dans les Tétréoninés par ce dernier naturaliste.

Les Tétrés grattent la terre comme tous les Frugivores. Ils vivent de feuilles ou de sommités de sapin, de genévrier, de cèdre, de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de myrtille, de ronces, de chardons, de pommes de pin, des feuilles et des fleurs du blé-sarrasin, de la gesse, de la mille-feuille, du pissenlit, du trèfle, de la vesce et de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car, lorsque les graines commencent à se former, ils ne touchent plus aux fleurs, et ils se contentent des feuilles; ils mangent aussi, surtout la première année, des mûres sauvages, de la faine, des œufs de Fourmis, etc. On a remarqué, au contraire, que plusieurs autres plantes ne convenaient point à ces Oiseaux, entre autres la livèche, l'éclair, l'hièble, la stramoine, le muguet, le froment, l'ortie, etc.

On a observé, dans le gésier de Tétrés que l'on a ouvert, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire; preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair, qui est excellente, contracte un mauvais goût.

Les Tétrés mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque Coq, pendant sa chaleur, se tient dans un certain canton, d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée par le redressement de ses plumes, et prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflus. Il a un cri particulier pour appeler ses femelles, qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient, et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder; c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très-fort et se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *Faisan bruyant*. Ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise : cette voix cesse et recommence alternativement; et, après avoir continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première.

Le Tétrés, qui, dans tout autre temps, est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, et surtout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou, si l'on veut, tellement enivré, que, ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil, ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il soit dans une espèce d'extase.

On juge bien que c'est cette saison où les Tétrés sont en amour qu'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des pièges.

La femelle des Tétrés pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus. Elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule et sans être aidée par le mâle; lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin; et, quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils soient tout à fait éclos, puisqu'on en voit qui vont et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps: la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection; elle les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de Fourmis, de mûres sauvages, etc. La famille demeure unie tout le reste de l'année et jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts, les disperse, et surtout les mâles, qui aiment à vivre séparément; car ils ne se souffrent pas les uns les autres, et ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Chez certaines espèces, les Tétràs à queue fourchue, par exemple (*Tetrao tetrix*), on voit, au temps de l'amour, les mâles se rassembler chaque jour dès le matin, au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyères, etc., qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel. Là, ils s'attaquent, ils s'entre-battent avec fureur jusqu'à ce que les plus faibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronç d'arbre ou sur l'endroit le plus élevé du terrain, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment, et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille... Les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles par un cri qui leur est propre; elles se rassemblent autour d'eux, et reviennent très-exactement les jours suivants au même rendez-vous. Chaque Coq a deux ou trois Poules auxquelles il est plus spécialement affectionné. (BUFFON.)

Le Lagopède d'Écosse est un Oiseau presque exclusivement britannique, qu'on trouve en Irlande, dans le pays de Galles, dans les comtés nord de l'Angleterre, aussi bien qu'en Écosse. Habitant principalement les montagnes incultes et les marais, il recule constamment devant les envahissements de la civilisation. C'est ainsi qu'il a presque disparu du sud de l'Angleterre, est devenu très-rare dans la partie centrale, au nord du Staffordshire et du Derbyshire, et, bien qu'on le rencontre encore assez souvent sur les marais du Yorkshire, il y abonde cependant moins qu'à l'époque encore récente où le garde de lord Strathmore en tuait quarante-trois paires en une demi-journée. Le Coq de bruyère a établi son quartier général dans les montagnes d'Écosse, où il est gardé avec tant de soin, où le droit de chasse se concède à un prix si élevé, qu'en dépit de l'abattage annuel, pendant les trois premières semaines de la saison, on ne peut guère prévoir son extermination ni même sa réduction immédiate. Qu'un chasseur s'en réjouisse, nous le comprenons; mais le naturaliste a bien aussi le droit de regretter que la protection excessive dont il est l'objet fasse disparaître rapidement une foule d'Oiseaux et de Quadrupèdes dignes de tout son intérêt.

Après le mois d'août, le Lagopède est parfaitement en état de se garder lui-même, et se trouve, pendant l'hiver, presque légalement à l'abri du chasseur; mais rien n'arrête le montagnard, qui, surtout lorsque la neige couvre la terre, le poursuit, le prend au piège, au filet. C'est ainsi qu'au moyen d'une foule de ruses, jusqu'au milieu de mars, le marché de Londres est approvisionné d'Oiseaux évidemment victimes du braconnage, puisqu'ils ne portent aucune trace du plomb du chasseur.

Tandis que le Tétràs à queue fourchue semble préférer les bois et les terres humides, que le Lagopède d'Écosse recherche les grandes étendues de montagnes dépourvues ou de terres à bruyères, le Ptarmigan (*Lagopus mutus*) ne se trouve qu'aux sommets des plus hautes montagnes du nord et du centre de l'Écosse, et sur quelques îles de l'ouest, dans la région des neiges, bien au delà des bruyères. La nature elle-même a pourvu à sa sûreté par un plumage dont le noir, le jaune, le blanc, le gris se confondent, en été, avec le lichen et la mousse dont se couvrent les rochers sous lesquels il s'abrite, et qui, blanchissant à mesure que la saison avance, finit, en hiver, par prendre presque la teinte des neiges qui l'entourent.

Peu de chasseurs prennent plaisir à le poursuivre; car, bien qu'il soit peu timide et de facile approche, outre les difficultés qu'il faut vaincre pour atteindre aux hauteurs qu'il habite, le jeune Ptarmigan, assez fort pour voler, montre déjà, pendant l'été, un merveilleux instinct pour se cacher rapidement entre les pierres. Là, il se tient coi jusque sous les pieds des touristes aventureux dont l'œil cherche en vain à le découvrir; prudence encore favorisée par les ruses de la mère, qui, dans ces occasions, ne manque jamais, par de feintes angoisses, d'attirer sur elle l'attention pour la détourner de ses petits. Son attachement est même tel pour sa couvée, qu'on en a pris une sur ses œufs sans qu'elle songeât à s'échapper.

Cette espèce, de même que toutes celles qui fréquentent et habitent exclusivement la région des neiges, a recours à une autre ruse quand elle est découverte ou poursuivie par un chasseur. Ces Oiseaux alors vont se cacher dans les broussailles épaisses sur lesquelles la neige forme une sorte de voûte; c'est sous cette voûte qu'ils échappent en courant; ils n'en sortent, pour reprendre leur vol, qu'à une distance très-éloignée de l'endroit où ils ont disparu aux yeux du chasseur. Quelques auteurs assurent même qu'ils usent de ce moyen partout où la neige est épaisse et qu'ils s'y plongent indifféremment en s'y frayant un passage invisible, soit qu'elle repose sur des broussailles ou des bruyères, soit qu'elle ne pose que sur le sol nu.

On a pu s'étonner parfois des quantités immenses de Ptarmigans qui, vers la fin de l'hiver, et parfois jusqu'aux premiers jours de mai, garnissent les boutiques des marchands de victuailles et les marchés de Londres; toute surprise cessera quand on saura que fort peu de ces Oiseaux sont tués en Écosse, mais qu'ils sont importés de la Laponie et surtout de la Norwège. M. Yarrell assure qu'en 1859 un seul marchand en a expédié six mille pour Londres, deux mille pour Hull et autant pour Liverpool; et qu'en mars 1840, un marchand de Leadenhall-Market (marché de Londres) en a reçu quinze mille en consignment. Sir A. De Capell a calculé qu'en Laponie, pendant un seul hiver et sur une seule paroisse, il en avait été tué soixante mille; enfin, M. Loyd avance qu'en Norwège un marchand en vend régulièrement cinquante mille par année. Ce commerce est lucratif, puisqu'un Ptarmigan, vendu à Drammen pour la modique somme de quarante-deux centimes, vaut rarement à Londres moins de deux francs cinquante centimes à trois francs douze centimes. La plupart de ces Oiseaux sont pris au collet pendant l'hiver, et les paysans se livrent avec tant d'activité à ce genre d'industrie, que l'un d'eux ne tendait pas moins, dit-on, de cinq cents à mille pièges...

A beaucoup d'égards, le Tétràs à queue fourchue semble être un intermédiaire entre le Lagopède d'Écosse et le Faisan. Comme le premier, il aime les bruyères; mais il préfère les vallées basses et le voisinage de l'eau et des bois aux fronts sourcilleux des montagnes. Quoiqu'il ait le tarse couvert de plumes courtes, ses doigts sont nus et dentelés, tandis que la sole est remarquablement unie et flexible, conformation particulière plus développée encore dans le grand Coq de bruyère, et admirablement propre à assurer son pied sur les branches glissantes des sapins pendant les orages et les longues gelées d'un hiver hyperboréen.

Contrairement au Lagopède, le Tétràs à queue fourchue est polygame, comme le Faisan; en conséquence, de même que chez tous les Oiseaux qui partagent ce penchant, le mâle adulte est plus gros que la femelle. (*Revue britannique*, 1852.)

1^{er} GENRE. — TÉTRAS. *TETRAO*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, courbé dès la base, à mandibule supérieure plus longue et plus large que l'inférieure, très-infléchi sur celle-ci et formant crochet.

Narines basales, cachées sous les plumes du front.

Ailes courtes, concaves, arrondies, subobtusées; la troisième et la quatrième rémiges les plus longues.

Queue médiocre et variant de forme, tantôt longue, ou arrondie, ou fourchue.

Tarses de la longueur du doigt médian, entièrement emplumés jusqu'aux doigts: ceux-ci assez longs, nus et recouverts de squamelles, à bords pectinés, les trois antérieurs nus, unis à leur base par une membrane, le postérieur portant à terre par son extrémité; ongles courbés, creusés en dessous, obtus et évasés à la pointe.

Les yeux sont surmontés d'une bande sourcilleuse verruqueuse.

Ce genre, synonyme des genres *Urogallus*, Scopoli; *Orcias* et *Attagen*, Kaup; *Lyrurus* et *Centrocercus*, Swainson, se compose de neuf espèces propres à l'Europe et à l'Amérique.

Nous citerons les Tétràs auerhan (*Tetrao urogallus*), Tétràs à queue fourchue (*Tetrao tetrix*), Tétràs hybride (*Tetrao hybridus*).

2^{me} GENRE. — GELINOTTE. *BONASA*. (Stephens, 1819.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Ceux du genre Tétrás, sauf :

Bec moins courbé et plus allongé.

Queue arrondie.

Tarses emplumés seulement dans leur première moitié, nus dans le reste.



Fig. 157 et 158 — *Bonasa umbellus*.

Les plumes du vertex formant une petite huppe.

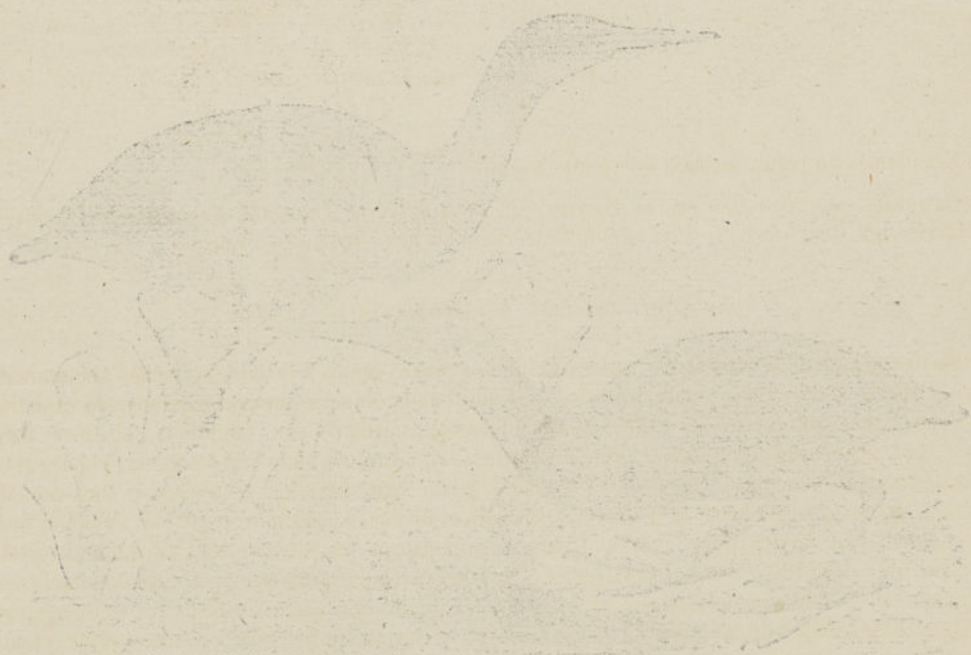
Ce genre, synonyme des genres *Bonasa*, Ch. Bonaparte, et *Tetrastes*, Keyserling et Blasius, ne renferme que deux espèces, dont une de l'Amérique du Nord et l'autre d'Europe.

GELINOTTE DES BOIS. *BONASIA SYLVESTRIS*. (Brehm.)

Parties supérieures roussâtres, variées de petites taches grises à la tête, de taches transversales noires sur le corps; gorge noire, encadrée par une bande blanche prenant naissance au capistrum et s'élargissant sous formes de taches au-devant du cou; partie du cou, haut de la poitrine et flancs roux, avec les plumes terminées de brun et tachetées, en outre, de blanc sur les flancs; plumes abdominales noires à leur partie moyenne et blanches à leur extrémité; bas-ventre blanc; sous-caudales brunes et rousses dans leurs trois quarts supérieurs et blanches dans le reste de leur étendue; quelques taches blanches derrière l'œil; une partie du capistrum de cette couleur; ailes d'un roussâtre cendré, avec des taches noires, brunâtres et blanchâtres; rémiges brunes et d'un roussâtre tacheté de brunâtre en dehors; queue cendrée, avec des zigzags; toutes les pennes, excepté les médianes, traversées, vers l'extrémité, par une large bande noire, et terminées par une bordure cendrée; plumes des tarses brunes et blanchâtres; bec, doigts et iris bruns. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,35 à 0^m,36.

Pond douze à treize œufs d'un roux clair, avec des points et des taches brunes; quelquefois ces



BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — Cormoran nigaud.

BU
LILLE

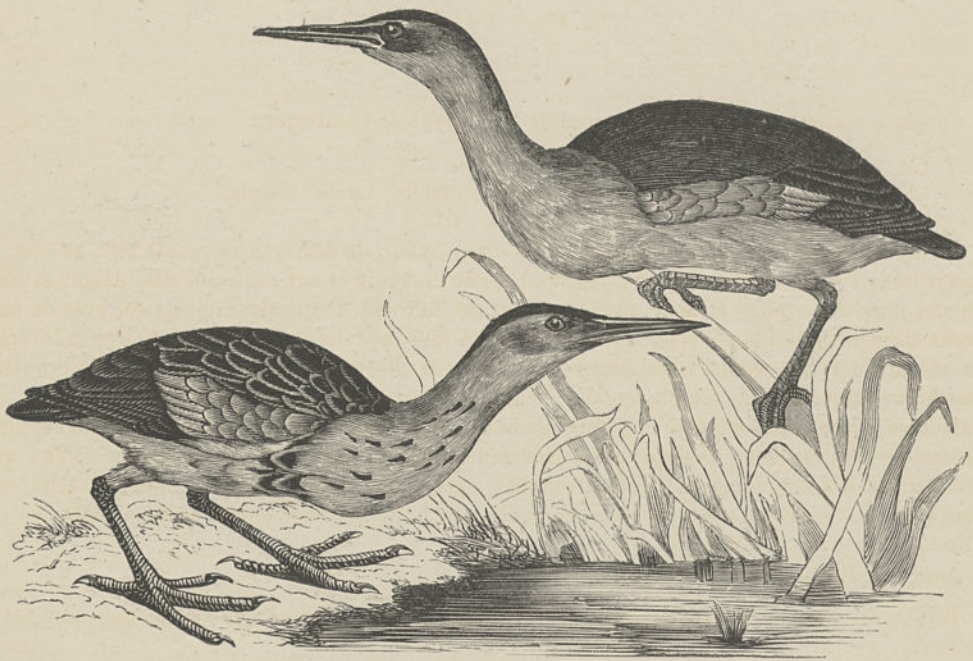


Fig. 2. -- Barge rousse. (Mâle et femelle)

taches sont presque effacées; d'autres fois on ne voit qu'une ou deux taches, mais elles sont très-considérables. Grand diamètre, 0^m,037; petit diamètre, 0^m,027.

Habite l'Europe : en Suisse, en Allemagne, en France, sur les Pyrénées, les Vosges, le Dauphiné et jusque dans les Ardennes.

5^{me} GENRE. — LAGOPÈDE. *LAGOPUS*. (Brisson.)

Λαγώς, lièvre; πους, pied.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Ceux du genre *Tétras*, sauf :

Bec très-court, du tiers de la longueur de la tête, garni de plumes dans la moitié de sa longueur.

Tarses et doigts entièrement emplumés; ongles larges, obtus, creusés en gouttière en dessous.



Fig. 139. — *Lagopus scoticus*.

Ce genre renferme huit espèces du nord de l'Europe et de l'Amérique.

LAGOPÈDE ROUGE. *LAGOPUS SCOTICUS*. (Latham, Stephens.)

Parties supérieures d'un noir plus ou moins foncé, varié de taches rousses à la tête, au cou, de lignes transversales vermiculées en zigzag au cou, au croupion et aux sous-caudales; devant et côtés du cou d'un brun rouge marron; parties inférieures du corps d'un marron moins vif, avec de nombreux zigzags noirs à la poitrine, sur les flancs, les sous-caudales, et des taches noires et blanches au milieu du ventre; plumes des jambes, des tarses et des doigts variées de blanc et de brunâtre; membrane papilleuse du sourcil dentelée, d'un rouge vermillon, saillante et élevée; bord libre des paupières et une petite tache sur les côtés de la mandibule inférieure blancs; quelques points blanchâtres sur le capistrum; joues colorées comme les côtés du cou; ailes variées comme le dos, avec les rémiges brunes; rectrices également brunes, excepté les quatre médianes, qui sont d'un roux marron rayé transversalement de noir; bec noir; iris brun noisette; ongles cendrés. *Mâle en été*. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,42 à 0^m,45.

Habite, en Europe, la Grande-Bretagne; très-abondant en Écosse, plus rare en Angleterre et en Irlande.

Pond de six à dix œufs d'un fauve rougeâtre, avec des points et des taches irrégulières d'un brun foncé. Grand diamètre, 0^m,04; petit diamètre, 0^m,03.

LAGOPÈDE BLANC ou DES SAULES. *LAGOPUS ALBUS*. (Gmelin, Stephens.)

Parties supérieures d'un roux marron plus ou moins foncé, varié de noir et de petites taches blanchâtres ou roussâtres à la tête et au cou, de raies transversales vermiculées, noires, rousses et d'un blanc roussâtre au dos, au croupion et aux sus-caudales; devant et côtés du cou, haut de la poitrine, d'un marron pur, ou avec l'extrémité des plumes faiblement bordée de noirâtre; bas de la poitrine, abdomen, sous-caudales, jambes, tarsi et doigts, d'un blanc pur, avec les flancs rayés, en travers, de roux, de noir et de blanchâtre; espace papilleux au-dessus de l'œil rouge vif, s'élevant en membrane dentelée; bord libre des paupières d'un blanc pur; côtés de la tête colorés comme le devant du cou; ailes, avec les scapulaires et une partie des moyennes couvertures, semblables au dos, le reste d'un blanc pur, avec les baguettes des rémiges à reflets noirs et cendrés; queue, avec les deux médianes, brunes variées de roux et de roussâtre, les autres noires, avec l'extrémité d'un blanc pur; bec brun de corne; ongles d'un blanc nuancé de cendré, iris cendré. *Mâle en été.* (DEGLAND.)

Longueur totale, 0^m,37 à 0^m,30.

Habite le nord de l'Europe et de l'Amérique, et principalement la Suède, la Laponie et le Groënland.

Pond de dix à douze œufs d'un fauve rougeâtre ou d'un gris fauve, avec des taches irrégulières brunes. Grand diamètre, 0^m,041; petit diamètre, 0^m,029.

NEUVIÈME FAMILLE. — PTÉROCLINÉS ou GANGAS.

Les Ptéroclinés ou Gangas diffèrent complètement des Tétrars, avec lesquels on les a longtemps associés, par leur taille svelte, leur corps peu charnu, leurs ailes pointues, propres à un vol de longue haleine. Leurs pieds, à doigts larges et courts, dont le pouce très-remonté est rudimentaire, sont organisés pour une marche rapide sur les sables mouvants. Leur organisation, leurs mœurs, leurs habitudes les éloignent des Perdrix. Par leur ponte nombreuse, la négligence apportée dans la confection de leurs nids, l'instinct qu'ont les petits de courir au sortir de l'œuf, leurs mœurs, leurs caractères, les Gangas sont de véritables Gallinacés. Quelques naturalistes les ont rapprochés des Pigeons; M. De Blainville, entre autres, a publié à ce sujet un mémoire détaillé, lu à l'Institut en 1829. Mais les Gangas diffèrent de ces derniers Oiseaux par la forme du bec, des ailes et des tarsi, et aussi par les doigts, les quatre pieds des Pigeons étant attachés sur un même plan, ce qui n'a pas lieu chez les Gangas. Ces derniers doivent donc faire une famille à part, tenant des Oiseaux gallinacés par la ponte, le genre de vie, etc.; des Passereaux par la coupe des ailes, et des Passerigalles par le sternum et quelques habitudes. (LESSON.)

Ainsi s'exprimait, en 1838, Lesson, qui, en effet, a le premier eu l'idée de créer cette famille, qu'il nommait *Gangas* ou *Attagens*. Les Grecs donnaient en effet ce dernier nom à un Oiseau que l'on suppose être le Ganga ordinaire (*Pterocles setarius*).

M. Gray, lui, a latinisé le nom de cette famille, qu'il a formée des genres : — 1° *Pterocles*, — 2° *Syrhaptus*.

Cette famille, ainsi composée, a depuis été conservée par MM. Reichenbach et Ch. Bonaparte; mais ce dernier auteur, d'accord en cela avec Lesson, l'a divisée, en faisant de chacun de ces deux genres le type d'une famille, la première sous le nom de *Pterocline* et la seconde sous celui de *Syrhaptine*.

Dans l'ordre de ce système, que nous adoptons également, la famille des Ptéroclinés ne se composera donc que d'un seul genre : — Ganga (*Pterocles*).

Les Gangas vivent uniquement dans les contrées chaudes de l'Afrique et de l'Asie; leur passage n'est qu'accidentel en Europe. La rencontre de ces Gallinacés est un présage heureux pour le voyageur égaré dans les vastes solitudes qui occupent une portion très-considérable de ces deux parties du globe; la proximité des torrents ou des fontaines est annoncée par les Gangas; ces Oiseaux habitent les confins des déserts ou dans les bruyères et les plaines desséchées, couvertes seulement de quelques buissons; voyageurs et aimant à se déplacer, ils parcourent journellement une étendue très-considérable de pays; ils exécutent ces voyages dans le but de visiter les lieux où ils ont coutume de s'abreuver; lorsque les citernes naturelles ou les torrents des environs viennent à tarir, et que la chaleur de l'atmosphère dessèche ces abreuvoirs, les Gangas se hasardent alors à traverser ces océans d'un sable mouvant, que tous les êtres redoutent, et que les autres Oiseaux voyageurs de ces contrées évitent en opérant leur migration le long des côtes.

Si la nature destine ces Oiseaux à vivre dans des lieux tristes et déserts, elle semble compenser en quelque sorte une telle défaveur par un bienfait. Les Gangas se réunissent dans ces solitudes par compagnies de plusieurs centaines, qui ne se séparent qu'à la seule époque où ils vaquent à la reproduction de leur espèce : le reste de l'année, en association nombreuse, ils bravent en commun les périls d'un voyage dangereux, ou jouissent ensemble de l'abondance. Cette dernière particularité doit être appliquée aux seules espèces de Gangas dont les deux pennes du milieu de la queue sont allongées et subulées; ces Oiseaux nomades vivent toute l'année par bandes de plusieurs centaines; les autres espèces vivent par compagnies composées, comme celles des Perdrix, du mâle, de la femelle et des jeunes. Il ne se perchent jamais. (TEMMINCK, *Histoire naturelle des Gallinacés.*)

GENRE UNIQUE. — GANGA. *PTEROCLES*. (Temminck, 1809)

Πτερον, aile; et, par contraction, ορζαεσς, rapide.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, du tiers à peine de la longueur de la tête, médiocre, plus ou moins grêle, comprimé, à mandibule supérieure droite, courbée vers la pointe.

Narines basales, à moitié fermées par une membrane couverte par les plumes du front, ouvertes en dessous.

Ailes longues, acuminées, suraiguës; la première rémige la plus longue.

Queue conique, quelquefois les deux plumes du milieu allongées en fils.

Tarses plus longs que le doigt médian, entièrement couverts, en devant, de petites plumes duvetuses jusqu'à la naissance des doigts, nus par derrière; doigts courts, nus, réunis jusqu'à la première articulation, et bordés latéralement de membranes; le pouce presque nul, articulé très-haut sur le tarse; ongles très-courts, celui du pouce comprimé et acéré, les autres obtus.



Fig. 140. — *Pterocles alchata*.



Fig. 141. — *Pterocles alchata*.

Ce genre, synonyme du genre *Enas*, Vieillot, se compose de douze espèces propres aux parties chaudes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Nous citerons le Ganga cata et le Ganga unibande.

DIXIÈME FAMILLE. — SYRRHAPTINÉS ou HÉTÉROCLITES.

Cette famille a été originairement formée par Lesson, qui, en 1831, en a fait ses Hétéroclites. M. Ch. Bonaparte est le seul ornithologiste qui l'ait conservée en latinisant la dénomination.

Les Hétéroclites, disait Lesson, ont, au premier aspect, les formes générales des Gangas. On n'en connaît que deux espèces à la fois types de genre et types de famille; car les Hétéroclites ne sont ni de vrais Gallinacés, ni des Passérigalles. On ne les place à côté des Gangas que par l'ensemble de leurs formes, bien qu'on puisse les en distinguer par des caractères particuliers. (*Complément de Buffon*, 1838.)

Cette famille ne renferme en effet qu'un genre : — Hétéroclite (*Syrrhaptès*).

L'Hétéroclite habite les steppes nues et stériles de la Bucharie et les déserts de la Tartarie. Les Kirguis lui donnent le nom de *Buldruch*, qui veut dire jolie femme, et les Russes celui de *Sadscha*. Il vit de petites graines, qu'il cherche dans les sables, marche très-mal, vole avec beaucoup de rapidité, a besoin de se reposer fréquemment. La femelle couve avec soin, dans un nid composé de quelques brins d'herbe et entouré de sable, quatre œufs blanc-roux tachés de brun.

Nous supposons fort à ces Oiseaux les mêmes habitudes qu'aux Gangas, quant à la chasse des Sauterelles.

GENRE UNIQUE. — HÉTÉROCLITE. SYRRHAPTÈS. (Illiger, 1811.)

De la particule $\sigma\upsilon\upsilon$, avec, et $\rho\alpha\pi\tau\iota\varsigma$, aiguille (à cause de la pointe effilée des plumes de l'aile et de la queue).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, du quart à peine de la longueur de la tête, mince, grêle, un peu obtus, à arête côtoyée par un sillon, fléchi à sa pointe et faiblement comprimé.

Narines recouvertes par les plumes du front.

Ailes très-longues, pointues, suraiguës, à première rémige beaucoup plus longue que les autres, et terminée par un brin filiforme; la deuxième également amincie à son extrémité.

Queue conique, formée de rectrices pointues, les deux moyennes terminées par deux brins minces et allongés.

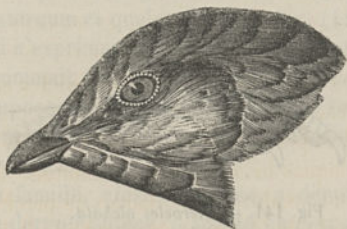


Fig. 142. — *Syrrhaptès paradoxus*.



Fig. 143. — *Syrrhaptès paradoxus*.

Tarses courts, pas plus longs que le doigt médian, privés de pouce, et réduits à trois doigts

courts, épais, emplumés jusqu'aux ongles, réticulés en dessous et soudés par un fort repli membraneux.

La femelle est privée des brins que le mâle seul possède aux rémiges externes et aux rectrices moyennes.

Ce genre, synonyme des genres *Nematura*, Fischer, et *Heteroclitus*, Vieillot, a été longtemps réduit à une seule espèce, découverte par Pallas; on en compte aujourd'hui deux. Nous citerons l'Hétéroclite paradoxal.

HÉTÉROCLITE PARADOXAL. *SYRRHAPTES PARADOXUS*. (Pallas, Illiger.)

Plumage d'un jaune pâle variant dans ses teintes; front, poitrine et bas-ventre, d'un gris cendré ou teinté d'orangé; plumes du dos et de la ceinture de la poitrine cerclées de brun; une ligne en travers sur les moyennes couvertures; bas-ventre traversé par une écharpe noire.

Longueur totale, 0^m,50 environ.

Habite le nord de l'Asie.

DOUZIÈME TRIBU. — TINAMIDÉS.

Cette tribu a été formée, par M. Gray, pour un groupe d'Oiseaux américains ne composant qu'une famille. C'est par elle qu'il termine l'ordre des Gallinacés. Dans tous les systèmes ou les méthodes d'ornithologie, il est remarquable, en effet, que les Tinamidés soient placés dans l'ordre des Gallinacés et auprès de cette tribu, quand ce n'est avec, qui se compose des Perdrix, des Turnix, des Tétrins, etc.; tribu parfaitement naturelle par les formes, les habitudes, et même par ses mœurs générales.

Ils ne se composent que d'une seule famille : — les Tinaminés (*Tinamine*), adoptée également par M. Ch. Bonaparte, qui a préféré à cette dénomination celle de *Cryptorine*.

FAMILLE UNIQUE. — TINAMINÉS OU TINAMOUS.

Les Tinaminés ou Tinamous sont appelés *Ynambus* par les Guaranis, et *Perdrix* par les colons espagnols pour les grosses espèces, ou *Cailles* pour les petites.

Dans le vrai, dit D'Azara, ces Oiseaux ressemblent aux Perdrix par le nombre considérable de leurs œufs, par la ponte sur la terre, recouverte seulement de quelques brins d'herbe, l'habitude de ne boire ni de voyager, d'être pulvérateurs, et, pour le plus grand nombre, de ne jamais se percher; le naturel timide et triste, le vol pesant, court et bruyant, la rapidité de la course, la bonté de la chair, l'estomac charnu et la grosseur du corps. Cependant il y a entre eux beaucoup plus de différences que de ressemblances; ils ne vont point en compagnies, et on ne les voit que rarement réunis par paires; de sorte que les petits, même nouvellement éclos, courent de côté et d'autre sans que personne les ait vus rassemblés. Ces Oiseaux se nourrissent plutôt de Chenilles que de graines, et ils préfèrent les terres incultes aux campagnes cultivées. Aucune espèce n'a de peau nue autour des

yeux. Ils ont la tête plus petite, le cou plus long et délié; la langue et le bec différent de ceux des Gallinacés; la langue semblable à celle de la Cigogne, et le bec plus droit et long, moins gros, moins fort et moins pointu; les ouvertures des narines allongées et avancées sur le bec. Ils n'ont pas de queue; leur doigt postérieur est plus court, et parfois nul, et leur chair est plus savoureuse. Leur ponte est de moitié moins nombreuse que celle des Perdrix.

Ils diffèrent également des cailles en ce qu'ils sont sédentaires, qu'ils ne prennent pas autant de graisse, qu'ils font entendre leur cri pendant toute l'année, soir et matin, et quelques-uns durant toute la journée. Ils ont néanmoins plusieurs traits de conformité avec les Cailles, tels que le peu de défiance, le naturel peu sociable, la timidité, la tristesse et l'indolence qui les font rester tranquilles presque tout le jour à la même place. En résumé, les Tinamous forment une famille distincte et séparée.

Du reste, ces Oiseaux ont tous le croupion sans queue, large, arrondi et incliné vers le bas; l'envergure courte; le bec sans échancrure, aplati en dessus; la langue très-courte, triangulaire et presque enfoncée dans la gorge; le cou un peu long et très-mince à la nuque; l'estomac gros; le tarse arrondi; les doigts charnus; la démarche vive et agile; la course rapide; enfin le vol bas, horizontal et droit. Le manque de queue les empêche de se tourner avec facilité en volant; ils ne prennent leur essor que quand ils y sont forcés, et ils sont bientôt fatigués. Leur naturel est stupide, et si peureux, qu'ils s'effrayent de tout, et qu'ils ne savent résister à aucune attaque. Ils ne boivent point, et ils composent leur principale subsistance d'Insectes; ils mangent aussi des fruits et des graines, qu'ils cherchent au commencement et à la fin du jour, même au clair de lune. On ne remarque point de dissemblances entre le mâle et la femelle.

Quelques espèces habitent les bois, d'autres les campagnes. Les chasseurs et les Oiseaux de proie détruisent un grand nombre de ces derniers, mais ils ne peuvent guère nuire aux premiers, qui ne quittent pas les cantons des forêts les plus fourrés. (*Voyage au Paraguay.*)

Cependant, au dire de Sonnini, les Indiens tuent beaucoup de ceux-ci au crépuscule, lorsque ces Oiseaux se sont retirés sur les branches basses des arbres.

L'instinct a en effet enseigné à ces espèces des bois un moyen assez sûr de se soustraire à tous dangers de la part des animaux carnassiers et des Oiseaux de proie; cet instinct, qui paraît être commandé par la localité, les fait échapper pendant le jour à leur poursuite opiniâtre, et les garantit pendant la nuit d'être enveloppés dans leur sommeil : c'est en se posant sur les plus grosses branches des arbres, et par une habitude qui semble contraire en quelque sorte à celle de tous les autres Oiseaux auxquels on pourrait les comparer, qu'ils se dérober aux recherches de leurs nombreux ennemis. C'est pour se soustraire aux mêmes dangers que les Colins et presque tous les autres Oiseaux fissipèdes et palmipèdes de ces contrées se perchent la nuit sur les arbres ou se dérober, sous l'ombre hospitalière du feuillage, aux poursuites de cette multitude d'Oiseaux de rapine et de Mammifères carnassiers attirés par l'abondance du gibier.

Plus exposées aux poursuites de leurs ennemis, les espèces qui ont reçu pour demeures habituelles les champs et les pays découverts se voient réduites à chercher leur refuge dans un autre expédient qui leur réussit pour se dérober aux yeux des animaux, mais duquel l'homme a su profiter pour leur livrer une guerre à mort. Opiniâtrément blottis dans les fourrés des herbes très-hautes, les Tinamous des champs n'ont que rarement recours au vol et se laissent facilement tuer à coups de bâton par le chasseur qui a pu découvrir leur remise. (TEMMINCK, *Histoire des Gallinacés.*)

Quelques espèces appartenant au genre Nothure ne se cachent pas autant que celles dont nous venons de parler, et elles évitent difficilement la serre de l'Oiseau de rapine... La manière de les prendre est une preuve de leur naturel stupide. La voici : le chasseur a une gaulle de six à neuf pieds de long au bout de laquelle est ajusté un lacet en nœud coulant fait avec une plume d'Austruche, afin qu'il se tienne ouvert. Muni de cet instrument et d'un sac, le chasseur entre dans les campagnes, et, quand il rencontre un Nothure, il en approche en faisant quelques circuits avec son Cheval; l'Oiseau se tapit, et reçoit sans bouger le lacet au cou. La quantité innombrable de Nothures que l'on mange à Buénos-Ayres se prend de cette manière. On en tue quelquefois à coups de fusil ou d'épée, et on peut même les saisir à la main. (D'AZARA.)

Un enfant sur un vieux Cheval poussif, ajoute à ce sujet un voyageur anglais, en attrapera souvent trente et quarante de cette manière dans un seul jour. Les Indiens de l'Amérique du Nord arctique

chassent et prennent le Lièvre en décrivant autour de lui des cercles en spirale. Le milieu du jour est, dit-on, le temps le plus favorable à cette chasse, alors que le soleil est haut et que l'ombre du chasseur est courte. (*Revue britannique*, 1847. Extr. de *Home and colon. libr.*)

On dit cependant que quand quelqu'un passe auprès d'un nid de Tinamou, la mère en sort les ailes trainantes, et, par différentes attitudes, cherche à engager à la suivre et à s'éloigner des objets de son affection... On élève quelquefois des petits dans les maisons. D'Azara en a eu chez lui plusieurs de l'espèce *Tataupa* qui étaient adultes; ils se tenaient presque toujours cachés, et ils ne sortaient pas de leur cachette, même pour manger, tant qu'ils voyaient du monde. Noséda mit en cage, dans les mois d'octobre et de novembre, trois *Tataupas* adultes; ils faisaient entendre leur ramage, et, en septembre de l'année suivante, ils laissèrent tomber trois œufs, sans arranger de nid et sans chercher à les couvrir; il est vrai qu'ils n'avaient point de matériaux à leur portée. (*Voyage au Paraguay.*)

Le Muséum d'Histoire naturelle de Paris a aussi obtenu d'une espèce vivante, à la faisanderie, plusieurs œufs que l'administration conserve dans ses collections.

Des espèces d'un autre genre, au contraire (le genre *Rhynchote*), paraissent assez susceptibles de domestication. A la fin de décembre, dit encore D'Azara, j'achetai un jeune *Ynambus guaza* (*Rhynchote isabelle*). Je le lâchai dans ma maison, et il commença aussitôt à me suivre en criant sans jamais s'éloigner de moi. Je lui présentai du maïs pilé et de petits morceaux de pain et de viande crue; il mangeait de tout, et il aimait mieux prendre sa nourriture dans ma main que de l'amasser à terre. Il dormait derrière un coffre près de mon lit, et, s'il m'entendait faire le moindre mouvement, il semblait répondre par un petit cri. Quand il avait envie de manger, il me becquetait les jambes, et il en faisait autant à tous ceux qui entraient dans ma chambre, de sorte qu'il ne paraissait pas me préférer. Au bout d'un mois et demi, il mourut de convulsions, après avoir pris les deux tiers de son accroissement et les couleurs de l'Oiseau adulte. J'attribuai sa mort à la grande quantité de viande qu'il mangeait, et qu'il préférait à toutes les autres nourritures. (*Voyage au Paraguay.*)

La nature du plumage des Tinamous offre quelques particularités. Ainsi, les plumes, particulièrement celles du dos et du croupion, ont des baguettes très-larges, lisses et voûtées à leurs parties supérieures, profondément cannelées en dessous et très-peu adhérentes à la peau; les baguettes, vers le milieu des plumes, deviennent tout à coup très-minces; elles sont à un tel point déliées, que, vers le bout, il n'est plus possible de les distinguer des barbes. Dans quelques espèces, il sort deux plumes du même tuyau; l'inférieure est simplement garnie de duvet. Enfin un petit nombre a le tarse garni à sa partie postérieure d'aspérités dont les pointes sont tournées en haut. (TEMMINCK.)

M. Gray admet dans cette famille quatre genres : — 1° *Tinamus*, Latham; — 2° *Nothura*, Wagler; — 3° *Rhynchotus*, Spix; — 4° *Tinamotis*, Vigors, que nous adoptons, en restituant au dernier genre le nom que lui a imposé le premier M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, celui de : — *Eudromia*.

Les Tinamous sont pour nous les seuls Oiseaux que, dans un système de parallélisme, on puisse mettre en regard des Outardes, et non, comme paraît le penser un savant ornithologiste, les Agamis; car nous ne pouvons nous décider à considérer les Outardes comme *Grallæ*.

Cette famille est une des plus remarquables de la série sous le rapport oologique : les œufs sont, chez toutes les espèces, d'une couleur uniforme et sans taches, ne variant que par la teinte, qui est, ou verte, ou bleue, ou lilas, ou rose, ou brune; et leur coquille est unie et luisante comme de l'émail.

1^{er} GENRE. — TINAMOU. *TINAMUS*. (Latham, 1790.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, obtus à sa pointe et dilaté à sa base, à mandibule supérieure droite jusque vers son extrémité, où elle se recourbe faiblement; l'inférieure infléchie parallèlement jusqu'à son extrémité.

Narines percées vers le milieu du bec à la base d'un renflement membraneux.

Ailes courtes, arrondies, surobtuses; la quatrième et la cinquième rémiges les plus longues.

Queue courte et arrondie.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian, scutellés en devant, écussonnés sur les côtés, et garnis derrière, au genou surtout, de squamelles rugueuses imbriquées de bas en haut, et dont la tranche forme une aspérité dont la pointe est dirigée en haut, assez minces; doigts courts, grêles, séparés; doigt postérieur très-court, n'appuyant pas sur le sol.

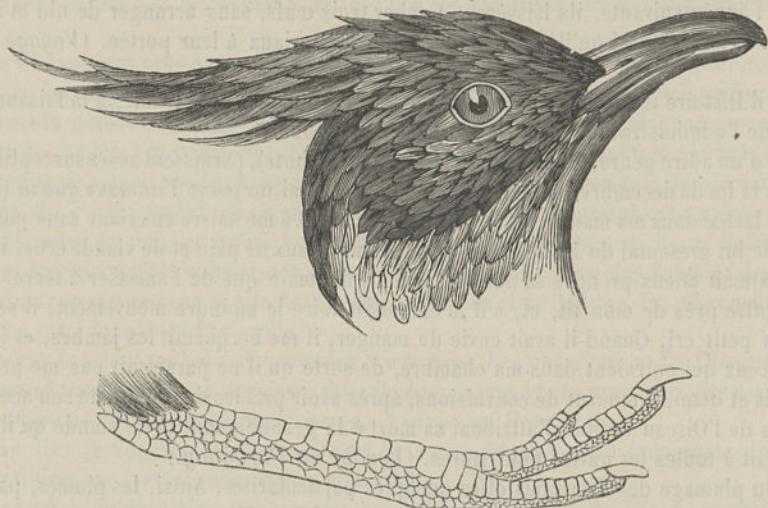


Fig. 144 et 145. — *Tinamotis elegans*.

Les plumes des cuisses sont arrondies, et les couvertures supérieures du croupion dirigées en arrière, bien fournies de barbes, et remarquables par leurs bordures, qui font le trait le plus saillant du plumage.

Ce genre, synonyme des genres *Crypturus*, Illiger; *Cryptura*, Vieillot, et *Pezus*, Spix, renferme seize espèces.

Toutes se tiennent de préférence dans les bosquets et les forêts.

2^{me} GENRE. — NOTHURE. *NOTHURA*. (Wagler, 1827.)

Но́тур, бѣтарад; цура, queue.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu moins long que la tête, épais, à pointe obtuse, à mandibule supérieure conservant une même épaisseur jusqu'à sa courbure apicale; l'inférieure infléchie parallèlement.

Narines séparées par l'épaisseur déprimée de la mandibule supérieure, formant un sillon dans la presque totalité de la longueur du bec de chaque côté de cette épaisseur, et percées d'une petite ouverture elliptique.

Ailes courtes, subobtuses, à première rémige très-petite; les trois suivantes étagées de très-près, la quatrième la plus longue.

Queue presque nulle.

[Faint, illegible text]

[Faint, illegible text]

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

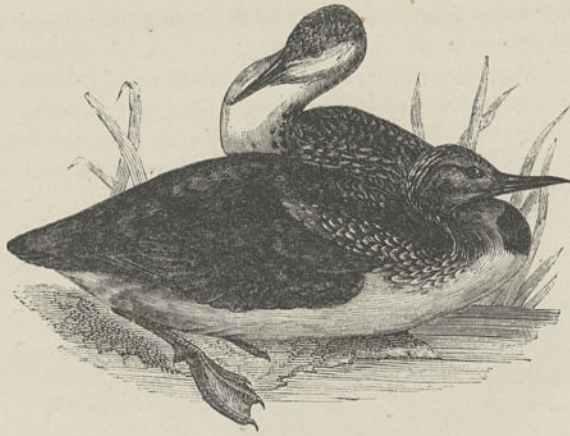


Fig. 1. — Plongeon cat-marin. (Mâle et femelle.)

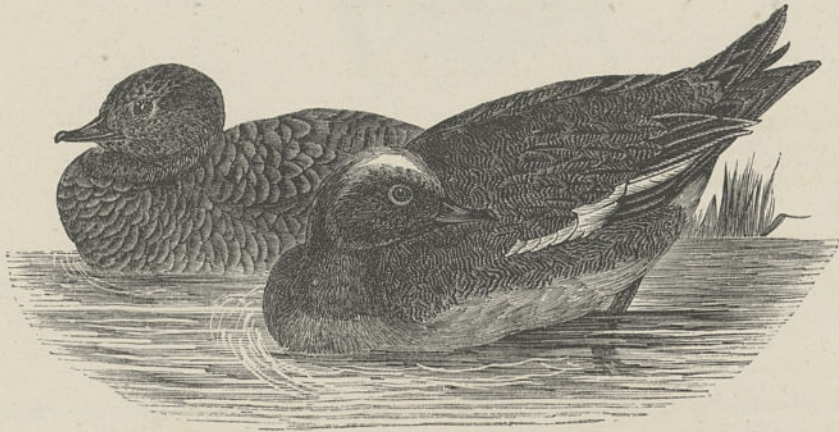


Fig. 2. — Canard siffleur. (Mâle et femelle.)



Fig. 3. — Canard morillon. (Mâle et femelle.)

Tarses épais, de la longueur du doigt médian, scutellés et écussonnés; doigts assez longs; pouce très-bien formé, et ne touchant pas le sol.



Fig. 146. — *Nothura*.

Ce genre renferme cinq espèces.

3^{me} GENRE. — RHYNCHOTE. *RHYNCHOTUS*. (Spix, 1825.)

Ρυγχος, bec; ονις, Outarde.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, élevé à la base et courbé dans toute son étendue jusqu'à la pointe, qui est aiguë.

Narines basales, latérales, ovalaires, et comme tubulées à la base d'une squamelle membraneuse.

Ailes moyennes, surobtuses; la première rémige très-courte; les trois suivantes étagées; la cinquième la plus longue de toutes.

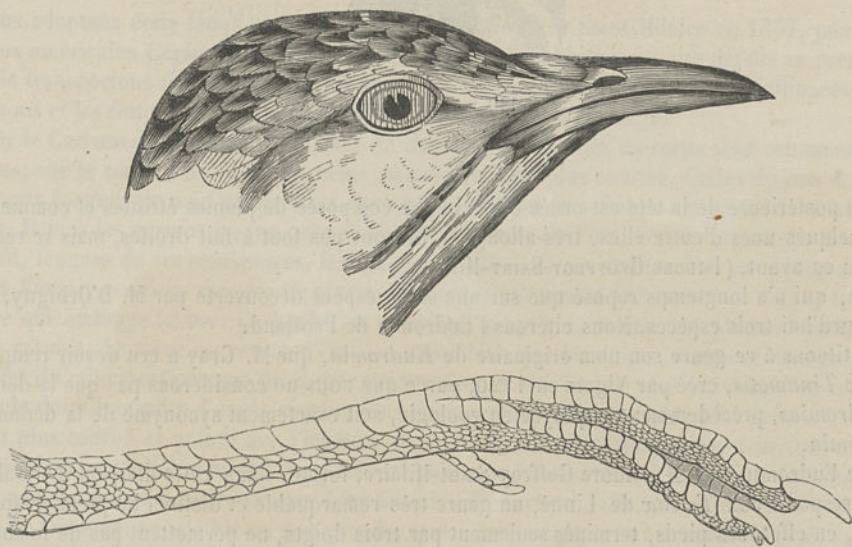


Fig. 147 et 148. — *Rhynchotus rufescens*.

Queue nulle, entièrement cachée sous les couvertures supérieures.

Tarses presque aussi longs que le doigt médian, scutellés sur le devant, réticulés dans le surplus; doigts longs; pouce très-prononcé, mais ne touchant pas le sol; ongles forts et courts.

Le bec de ce genre de Tinaminés a les plus grands rapports d'ensemble avec le bec des Outardes: de là le nom que Spix lui a imposé. Un autre caractère se trouve être fourni par la queue, qui n'est pas composée de vraies rectrices, mais de nombreuses plumes molles, longues, larges et retombantes. On n'en compte que deux espèces de l'Amérique du Sud. Nous figurons le Rhynchote isabelle.

4^{me} GENRE. — EUDROMIE. *EUDROMIA*. (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et D'Orbigny, 1852.)

Eu, bien; ῥομεω, je cours.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, gros, fort, élargi vers la base, courbé de haut en bas dans sa seconde moitié, arrondi à son extrémité.

Narines basales, latérales, irrégulièrement ovoïdes, formant un sillon borné par le bord de la mandibule.

Ailes courtes et arrondies, subobtusées; la troisième et la quatrième rémiges les plus longues, atteignant à peu près l'origine de la queue.

Queue presque nulle, dépassée et recouverte par ses couvertures supérieures.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian, robustes, à peu près carrés, réticulés sur les faces latérales et postérieures, recouverts en avant d'écussons qui s'avancent aussi sur les doigts; ceux-ci courts, gros et bordés d'un étroit repli membraneux; pouce complètement nul; ongles longs, très-convexes en dessus et assez pointus.



Fig. 149. — *Eudromia*.

La partie postérieure de la tête est ornée d'une huppe composée de plumes étroites et comme lan-céolées; quelques-unes d'entre elles, très-allongées, ne sont pas tout à fait droites, mais se recour-bent un peu en avant. (ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE.)

Ce genre, qui n'a longtemps reposé que sur une seule espèce découverte par M. D'Orbigny, ren-ferme aujourd'hui trois espèces. Nous citerons l'Eudromie de Pentland.

Nous restituons à ce genre son nom originaire de *Eudromia*, que M. Gray a cru devoir remplacer par celui de *Tinamotis*, créé par Vigors en 1826; parce que nous ne considérons pas que la dénomi-nation *Eudromias*, précédemment employée en zoologie, soit exactement synonyme de la dénominati-on *Eudromia*.

Le genre Eudromie, dit M. Isidore Goffroy Saint-Hilaire, forme, dans cette division des Gallina-cés qui correspond aux *Tetraæ* de Linné, un genre très-remarquable et distinct au premier aperçu. D'une part, en effet, ses pieds, terminés seulement par trois doigts, ne permettent pas de le confon-dre avec les Tinamous (les Nothures ou les Rhynchotes), et, d'un autre côté, il n'offre pas de diffé-rences moins tranchées à l'égard des Turnix par son bec, qui, loin d'être comprimé, est aussi large que haut; par ses tarses et ses doigts, gros et courts; par ses ongles, longs et forts; par la longueur de son cou, et par les plumes de ses ailes, qui sont étagées entre elles, pourvues de barbes assez fortes et résistantes, et terminées par une pointe aiguë; leur bord interne est légèrement échancré. (*Magasin de Zoologie*, 1852.)

Quant à nous, l'ensemble de ces caractères, joint à la huppe occipitale allongée que portent les Eudromies, nous offre un rapprochement des plus sensibles entre ces Oiseaux et les Outardes; c'est à l'évidence de ce rapport que s'est rendu Vigors en créant pour une de ces espèces, qu'il croyait la seule de son genre, le nom de *Tinamotis*.

On paraît trop avoir oublié jusqu'à présent que ce genre a été connu de D'Azara, qui s'exprime ainsi :

J'observerai que, dans les Pampas ou plaines de Buénos-Ayres, au delà du trente-septième degré de latitude, il existe une autre espèce d'*Ynambu* (Tinamou), que l'on appelle *Perdrix à aigrette*, à cause d'une huppe ou aigrette qui orne sa tête. On dit que cet Oiseau peut à peine voler, qu'il court beaucoup, et qu'il se cache, lorsqu'on l'inquiète, dans les terriers des *Viscaques* et des *Tatores*. Il doit être fort grand, à en juger par la grosseur de ses œufs, dont les deux bouts sont égaux, la longueur de vingt-quatre lignes et la grosseur de dix-neuf lignes et demie. Leur couleur est un vert gai très-brillant. (*Voyage au Paraguay.*)

On voit par ces détails, signalant d'une manière aussi explicite l'existence d'une espèce bien connue des colons espagnols, qu'il n'était pas difficile à un voyageur aussi intelligent et aussi actif que M. D'Orbigny, qui refaisait tout le voyage de D'Azara, d'arriver à découvrir des exemplaires de cette espèce. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que les créateurs du genre n'aient pas eu la pensée de dédier leur espèce type à D'Azara, qui avait le premier révélé son existence.

Les mœurs, d'après les détails fournis par M. D'Orbigny, paraissent être les mêmes que celles de tous les Tinaminés.

TREIZIÈME FAMILLE. — CARIAMIDÉS.

Nous adoptons cette famille, créée par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire en 1837, pour les deux Oiseaux américains *Cariama* et *Agami*, et que M. Ch. Bonaparte a réduite depuis au premier; mais nous le transportons des Gralles, où l'a placé cet auteur, dans l'ordre de nos Gallinacés, entre les Tinamous et les Outardes, dont il reproduit et les mœurs et le plumage.

Chez le *Cariama*, dit Azara, les plumes du dessous et des côtés du corps sont cotonneuses et fort longues; sur le corps, elles sont de même nature, quoique plus courtes. Celles du cou et de la poitrine sont longues de neuf centimètres environ; leurs tiges très-faibles et leurs barbes désunies et lâches. Depuis les narines jusque près de l'angle antérieur de l'œil, règne une rangée de plumes en éventail, longues de six centimètres, fermes, et à barbes courtes et désunies; en se joignant presque l'une à l'autre, ces deux rangées de plumes forment constamment une espèce de toupet très-étalé et bizarre qui ombrage le bec. La jambe est couverte, jusqu'à sa moitié, de plumes courtes; l'autre moitié est nue. Le tarse est revêtu d'écailles, aussi bien que les doigts, courts et très-gros. L'ongle du doigt du milieu est presque droit, peu pointu, fort, et muni à son côté intérieur d'un rebord tranchant; le doigt interne a l'ongle courbé, plus épais que large, et passablement pointu; l'externe est un peu plus courbé et pointu que l'interne; il en est de même du doigt postérieur, qui est placé si haut, qu'il ne peut toucher au sol. La première phalange des trois doigts de devant est jointe par une membrane. La queue a douze pennes bien fournies de barbes; l'aile, pliée, aboutit à peu près à la moitié de la queue. La tête est un peu grande; le cou long et gros; le bec robuste, et de la forme de ceux des Gallinacés. La paupière supérieure est garnie de cils durs, penchés en arrière et presque longs de trois centimètres; ceux de la paupière inférieure sont rares et courts. Le tour de l'œil est nu.

Le *Cariama* ressemble donc aux Oiseaux de rivage par ses jambes, ses pieds, ses ongles et même par l'ensemble de sa conformation... Néanmoins on ne peut le rapprocher de ces Oiseaux, parce qu'il ne se tient pas près des eaux ni même dans les lieux bas, et qu'il fréquente la lisière des forêts

claires, sèches et élevées, et de préférence les collines pierreuses. Sa nourriture se compose de Lézards, de Reptiles et d'Insectes... On le rencontre réuni par paires ou en petites troupes. Il fuit l'homme de très-loin; et il ne vole qu'à la dernière extrémité et seulement pour monter sur quelque arbre voisin. Autrement il se blottit dans les buissons et dans les trous. Sa voix est forte et sonore; sa course rapide, son vol lourd et peu étendu. On ne distingue point à l'extérieur le mâle de la femelle. Il ont tous deux assez de chair en proportion de leur volume. Leur cou est gros et assez long pour prendre à terre leur nourriture; ils le tiennent droit et vertical, avec la tête toujours levée et le regard fier et dédaigneux. Leur démarche ordinaire est grave et mesurée; quand ils soupçonnent quelque sujet de crainte, ils examinent avec attention autour d'eux avant de se décider à demeurer ou à prendre leur course; c'est leur seule défense, et ils n'inquiètent jamais aucun autre Oiseau.

Les jeunes Cariamas que l'on nourrit en domesticité mangent quelquefois de petits morceaux de viande, mais ils refusent le maïs. Ils parcourent le bourg ou le village où ils sont élevés, sortent même dans les campagnes et reviennent à leur demeure. (*Voyage au Paraguay.*)

D'Azara a vu un Cariama femelle qu'un Coq de basse-cour suivait et fêtait constamment; mais il ne le cocha point, quoique le Cariama l'y engageât en se blottissant. On chercha un mâle de son espèce qui le couvrit, et il déposa deux œufs sur le sol, sans faire de nid, au pied d'un oranger.

5^{no} GENRE. — CARIAMA. *CARIAMA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fendu jusque sous les yeux; mandibule supérieure recourbée ou crochue à sa pointe.

Narines basales, médiocres, petites, cachées à moitié sous les plumes longues et décomposées de la base du bec.



Fig. 150. — *Cariama cristata*.



Fig. 151. — *Cariama cristata*.

Ailes médiocres, surobtuses; la première rémige plus courte que la seconde; la cinquième et la sixième les plus longues.

Queue longue, large et étagée.

Tarses très-longs, grêles, scutellés; jambes nues au-dessus de l'articulation; doigts courts, robustes, unis par un léger repli membraneux; pouce très-court, élevé, n'appuyant point sur le sol; ongles courts, robustes, crochus, excepté celui du milieu, qui est dentelé sur le bord interne.

Le tour des yeux est nu, et les paupières sont garnies de longs cils.

Ce genre, synonyme des genres *Microdactylus*, Geoffroy Saint-Hilaire; *Dicholophus*, Illiger, et *Lophorhynchus*, Vieillot, ne renferme qu'une espèce de l'Amérique méridionale : — le Cariama huppé (*Cariama cristata*, Linné), Latham.

Cet Oiseau, véritable Échassier s'il en fut, avait été compris par Lesson dans les Oiseaux de proie, section des *Accipitres gallinacés*, qu'il composait du Secrétaire et du Cariama.

QUATORZIÈME TRIBU. — OTIDIDÉS OU OUTARDES.

Cette tribu, établie par M. Ch. Bonaparte, ne se compose, pour lui, que d'une seule famille : — *Otidinæ*.

A l'instar de Lesson, dont l'idée mérite d'être étudiée, nous y en rajoutons une seconde, celle des : — *Cursorinæ*, pour les Court-Vite.

Les Oiseaux de cette tribu, qui représente les Himantogalles de Lesson, sont regardés, dit ce naturaliste, comme des Échassiers par la plupart des ornithologistes, et cependant ils se lient d'une manière assez intime aux Gallinacés. Leur bec est plus ou moins court et bombé, plus ou moins convexe et recourbé; leurs tarses sont dénudés au-dessus de l'articulation. Leurs habitudes et leurs mœurs sont celles de la famille précédente.

PREMIÈRE FAMILLE. — OTIDINÉS OU OUTARDES.

Les Otidinés sont des Oiseaux dont les formes ambiguës ont longtemps embarrassé les naturalistes qui ont cherché à les classer d'après leurs véritables rapports. Leur bec assez semblable à celui du Coq, du Dindon, et leurs jambes allongées et en partie nues, comme celles des Cigognes, ont contribué, suivant qu'on donnait plus ou moins d'importance à l'un ou à l'autre de ces caractères, à les réunir, tantôt aux Gallinacés, tantôt aux Échassiers. Pourtant le plus grand nombre les a rapportés à ce dernier ordre. Quelques auteurs, comme Temminck et Illiger, Swainson et Gray, les ont réunis dans un même ordre (celui des Coureurs) avec les Autruches, les Casoars, etc. Du reste, tous les ornithologistes sont portés à en faire le passage des Gallinacés aux Échassiers, en les plaçant, soit à la suite des premiers, soit à la tête des seconds. (GERBES, *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle*.)

Les Otidinés ont en effet, avec le port massif des Gallinacés, un cou et des pieds assez longs, un bec médiocre, à mandibule supérieure légèrement arquée et voûtée, et qui, aussi bien que les très-petites palmures entre les bases de leurs doigts, rappelle encore les Gallinacés. Mais la nudité du bas de leurs jambes, toute leur anatomie, et jusqu'au goût de leur chair, les placent parmi les Échassiers; et, comme ils n'ont point de pouce, les plus petites espèces se rapprochent infiniment des Pluviers. Leurs tarses sont réticulés; leurs ailes courtes et concaves. Ce sont des Oiseaux qui volent

peu, ne se servent le plus souvent de leurs ailes que pour accélérer leur course, et vivent également de grains, d'herbes, de Vers et d'Insectes. (Cuvier, *Règne animal.*)

M. Gray compose cette famille, dont Vieillot faisait ses Pédionomes (*Pedionomi*), de deux genres, que nous adoptons : — 1° *Otis*, Linné; — 2° *Eupodotis*, Lesson.

Le docteur Reichenbach y a introduit les genres : — 1° *Houbara*, Ch. Bonaparte; — 2° *Lissotis*, Reichenbach; — 3° *Trachetotis*, Reichenbach; — 4° *Comatotis*, Reichenbach; — 5° *Lophotis*, Reichenbach.

Les Outardes courent avec assez de promptitude en s'aidant de leurs ailes; elles ont beaucoup de peine à prendre leur vol, et ne parviennent à s'enlever qu'après avoir parcouru un certain espace; elles sont très-sauvages, ou, si l'on veut, très-timides; on pourrait aussi bien dire très-prudentes. Un animal qui a aussi peu d'avantages, qu'on ne manque guère de poursuivre toutes les fois qu'on l'aperçoit, ne saurait fuir de trop loin. Elles craignent surtout les Chiens, et c'est peut-être parce qu'on a coutume de s'en servir pour les chasser : on les force quelquefois à la course de cette façon avant qu'elles aient pu s'enlever; on les chasse aussi à l'Oiseau de proie, et surtout on les tire; mais leur timidité les rend très-difficiles à approcher. (MAUDUYT.)

Le caractère défiant de ces Oiseaux est si bien connu, qu'il était devenu proverbial, et que du temps de Belon nos ancêtres disaient *faire la cannepetière*, par allusion à une personne rusée et soupçonneuse. Rarement elles prennent leur volée du côté où leur vient un ennemi. Si elles voient qu'on cherche à les surprendre, aussitôt elles partent. Presque toujours elles se tiennent dans un endroit assez élevé, afin de pouvoir découvrir tous les lieux environnants, et, s'il arrive que le chasseur qui les poursuit échappe à leur vue, soit en se cachant, ou bien encore en se courbant pour les approcher de plus près, elles cherchent aussitôt, d'un air inquiet, un point dominant d'où elles puissent le découvrir. Les animaux leur inspirent plus de confiance que l'homme; on peut les aborder plus aisément lorsqu'on est à Cheval ou en voiture. La grande Outarde est celle de toutes les espèces qui montre le plus de défiance. C'est d'elle surtout que l'on pourrait dire ce que l'on a tant de fois répété, à tout propos, de ces êtres que la peur domine : que son ombre même l'effraye. Et cependant cet Oiseau, auquel un rien fait prendre la fuite, est dompté par la faim (comme le sont d'ailleurs tous les animaux pressés par le besoin), au point de se laisser approcher de très-près, quelle que soit pour lui l'apparence du danger. En 1836, l'hiver, dans toute la France, fut très-rigoureux, et les terres demeurèrent longtemps couvertes de neiges. On vit alors les Outardes, affamées par plusieurs jours de jéûne, s'avancer jusque dans les jardins voisins des habitations et se laisser tuer sans trop chercher à fuir. (GERBES.)

M. le marquis De Turin nous a rapporté qu'une troupe d'une douzaine de grandes Outardes fut aperçue, vers la même époque, par un paysan rentrant, sur la brune, dans sa ferme, située aux environs de Châteaudun; que cet homme, les prenant pour des Oies, se dirigea vers elles en prenant un détour, la main munie d'une petite branche; puis, avec le geste et le son de voix habituels aux gardeurs de volaille, il les conduisit devant lui et les fit entrer ainsi sans difficulté dans la cour de son habitation, et de là dans son écurie, de façon qu'il les eut toutes vivantes, comprenant très-bien alors qu'il avait affaire à d'autres Oiseaux que des Oies, mais dont il ignorait l'espèce. Le lendemain, le bruit de sa trouvaille circulait dans le pays; on vint voir ces Oiseaux, qu'on reconnut alors pour ce qu'ils étaient véritablement, de belles Outardes barbues, formant quatre à six paires mâles et femelles. Puis commença la spéculation : la première paire fut vendue dix francs, la seconde vingt-cinq, et ainsi de suite jusqu'aux dernières, qui, demandées par de riches propriétaires, atteignirent le prix de cent cinquante francs.

Quoi qu'il en soit, les habitudes des Outardes et leurs besoins les portent à vivre dans les campagnes maigres et pierreuses, dans les plaines frappées en quelque sorte de stérilité. Le Houbara d'Afrique établit de préférence son domicile dans des lieux incultes, voisins des déserts.

En France, la grande Outarde a été bien plus commune qu'aujourd'hui. Le docteur Dorin dit qu'autrefois les Outardes barbues arrivaient en nombre si considérable dans les environs de Châlons-sur-Marne, qu'il ne craint pas d'affirmer qu'on les voyait par milliers dans certains cantons. De nos jours, elles y sont beaucoup plus rares, et on ne les trouve plus à l'état sédentaire que sur quelques points. Il en est de même de quelques autres localités de la Champagne dite *pouilleuse*, où l'espèce se reproduisait assez souvent. Aujourd'hui, elle y est devenue très-rare et n'y niche plus. Elle est de

passage irrégulier dans le nord de la France. Quelques individus isolés s'y montrent vers la fin de février ou au commencement de mars; mais, pendant les hivers rigoureux, lorsque la neige est abondante, on y en voit de petites troupes. (DEGLAND.)

C'est au printemps que les Outardes entrent en amour. De même que chez les Gallinacés, plusieurs femelles passent le temps convenable pour la fécondation avec un seul mâle; et, comme chez eux aussi, celui-ci trahit ses transports en étalant à la vue des femelles les plumes de sa queue et de ses ailes. Il tourne autour d'elles; il se gonfle, s'irrite; en un mot, il fait ce qu'on nomme vulgairement la roue. L'accouplement semble être un acte pénible pour le mâle et une cause d'épuisement profond; car, immédiatement après la consommation de cet acte, il est tellement fatigué, qu'il ne peut reprendre son vol. Alors on s'en rend aisément maître, et ce n'est que dans ce moment que les Chiens peuvent le forcer; à ce moment aussi, il arrive assez souvent qu'au lieu de fuir, il se couche à l'approche de son ennemi. Ces faits ont été principalement observés chez l'Outarde barbue. Du reste, dans toutes les espèces, les mâles, aussi bien que les femelles, sont très-silencieux, même à l'époque des amours, ce qui est assez exceptionnel.

C'est à cette époque, dit le docteur Degland, que les mâles se livrent de fréquents combats et se disputent la possession des femelles. Dans ces luttes, les vieux, plus forts, plus vigoureux que les jeunes, demeurent presque toujours vainqueurs, battent et chassent avec acharnement les vaincus, jusqu'à ce qu'ils soient loin du troupeau des femelles. « Les coups d'aile qu'ils se portent, lui écrit le docteur Dorin, sont si violents, qu'on rencontre souvent chez les derniers, non-seulement des ecchymoses considérables, mais encore des dénudations à toute la face inférieure des ailes, sur les humérus, les radius et les cubitus. » Tout rival étant écarté, le mâle vainqueur reste en possession d'un certain nombre de femelles.

Après l'accouplement, les femelles se séparent de leur mâle pour faire leur ponte. Elles ne font ordinairement point de nid; elles choisissent, dans les seigles ou dans les blés les plus fourrés, un lieu propice et y déposent leurs œufs.

C'est un trou qu'elles font en grattant légèrement la terre, qui reste nue et battue autour dans une étendue de deux à trois mètres environ, espace qui leur est nécessaire pour qu'elles puissent prendre leur essor. Si pendant leur absence on touche à leurs œufs, elles les abandonnent, quelque avancée que soit l'incubation.

L'Outarde barbue n'en fait ordinairement que deux, de la grosseur de ceux du Dindon, mais plus allongés et tachés de brun rougeâtre sur un fond olivâtre. Les autres espèces sont plus fécondes: ainsi, l'Outarde canepetière en pond jusqu'à cinq, d'un beau vert uniforme et luisant, et l'Outarde houbara en produit à peu près le même nombre, de même couleur que ceux de la grande Outarde.

Sous le rapport oologique, du reste, il y a même homogénéité de caractères et de coloration chez les Otidinés que chez les Tinaminés.

Si l'Outarde abandonne facilement ses œufs, il n'en est pas de même à l'égard de ses petits. M. Jules Ray, auteur de la *Faune de l'Aube*, raconte qu'un faucheur poursuivait deux jeunes Outardes qui ne pouvaient pas encore voler, quand la mère, accourant au secours de ses petits, vint s'élaner contre le faucheur, qui, pour se défendre, fut forcé d'avoir recours à sa faux, avec laquelle il lui trancha le cou.

Une opinion des plus erronées, et qui ne résultait certes pas d'une longue observation, mais bien plutôt d'une hypothèse, était celle qui voulait que l'Outarde barbue prit ses œufs sous ses ailes pour les transporter dans un autre lieu lorsque celui où elle les avait déposés tout d'abord était découvert. A cette opinion, on en a substitué une autre que d'autres faits analogues rendent plus vraisemblable. Ainsi, on a dit que, comme l'Engoulevent, l'Outarde barbue prenait ses œufs dans son gosier pour les transporter ailleurs. L'on sait positivement que le Coucou d'Europe emploie les mêmes moyens pour enlever du sol l'œuf qu'il y pond, et pour le porter dans un nid voisin. Il est probable que l'Outarde barbue use du même expédient, s'il est vrai toutefois qu'elle cherche réellement à cacher ses œufs lorsqu'ils ont été découverts.

Les jeunes Outardes naissent couvertes d'un duvet blanc. Elles quittent le nid, courent et cherchent leur nourriture aussitôt après leur éclosion. Leur mère les guide, et elles vivent longtemps sous sa conduite, à la manière des Gallinacés. Comme les *Outardeaux* n'acquièrent que fort tard la faculté

de pouvoir voler, si un objet ou une cause quelconque vient les effrayer, au lieu de fuir, ils se blottissent contre terre, de manière à se laisser écraser plutôt que de dévoiler leur présence par un mouvement. Prises jeunes, les Outardes s'appriivoient aisément et s'habituent à vivre dans une basse-cour. On les nourrit alors avec de la mie de pain de seigle mêlée à du foie de Bœuf.

En liberté, les Outardes mangent de l'herbe, des grains, des Vers, des Insectes, et, selon quelques auteurs, des Grenouilles, des Crapauds et des petits Lézards : nous pouvons même ajouter de petits Reptiles; car J. Verreaux nous a dit avoir souvent observé des luttes entre les grandes espèces d'Outardes d'Afrique et des Serpents, luttes dans lesquelles celles-ci se servaient de leurs ailes pour attaquer, étourdir et tuer le Reptile dont elles voulaient faire leur proie.

Lorsque la terre est recouverte de neige, quelques espèces se contentent d'écorces d'arbres. Elles ont, comme les Gallinacés, l'habitude d'avaler de petites pierres afin de faciliter à leur estomac la trituration des aliments.

Les Outardes sont un très-bon gibier : la chair des jeunes, un peu faisandée, est, dit-on, excellente. Ce qui le prouve, c'est que partout, et par tous les moyens possibles, on leur fait une chasse assidue. En Crimée, où l'Outarde barbue vit en troupes, principalement pendant l'hiver, on la force à l'aide de Chiens courants ou de Lévrier. Il arrive même quelquefois qu'on la prend à la main, et cela lorsque des morceaux de glace s'attachent à ses ailes, ce qui arrive souvent dans les temps de neige et de verglas. Les Arabes, au contraire, se servent du Faucon pour la chasse de l'Houbara. Cette chasse est curieuse, et Desfontaines, qui en a rendu compte dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1788, assure avoir souvent pris plaisir à voir toutes les ruses que le Houbara emploie pour échapper au Faucon lorsqu'il en est poursuivi. « Il court rapidement, dit ce savant, revient tout à coup sur ses pas, s'enfonce dans les broussailles, en sort, y rentre plusieurs fois de suite, et, lorsqu'il se voit sur le point d'être saisi par l'Oiseau de proie, il se renverse sur le dos et frappe fortement avec les pieds. » (GERBES.)

1^{er} GENRE. — OUTARDE. *OTIS*. (Linné)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, large à la base, comprimé sur les côtés vers la pointe, qui est échan-crée, à sommet arqué et voûté à partir de la moitié de sa longueur.

Narines percées dans une large fosse membraneuse à la base du bec, et de forme linéaire ou elliptique.

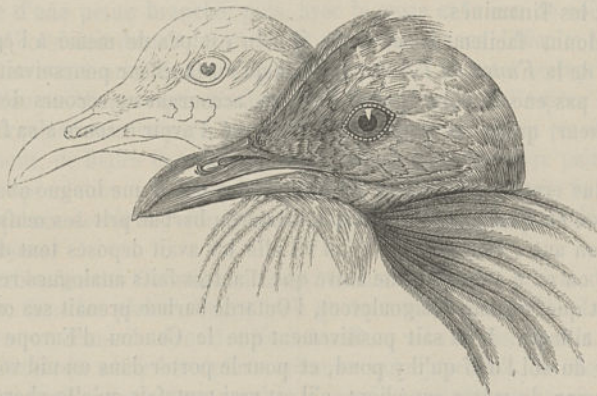


Fig. 152 — *Otis*.

Ailes longues, presque subaiguës; la première rémige un peu plus courte que la seconde; celle-ci égale à la troisième et à la quatrième, qui sont les plus longues.



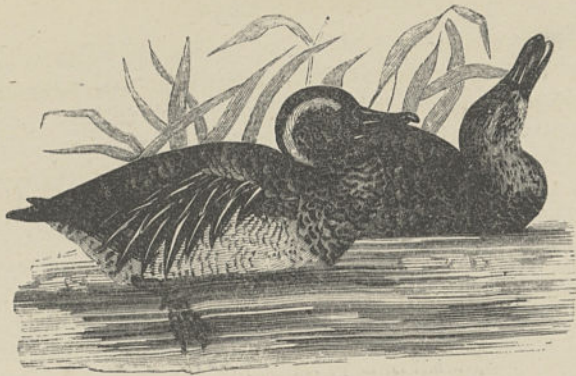


Fig. 1. — Sarcelle d'été. (Mâle et femelle.)

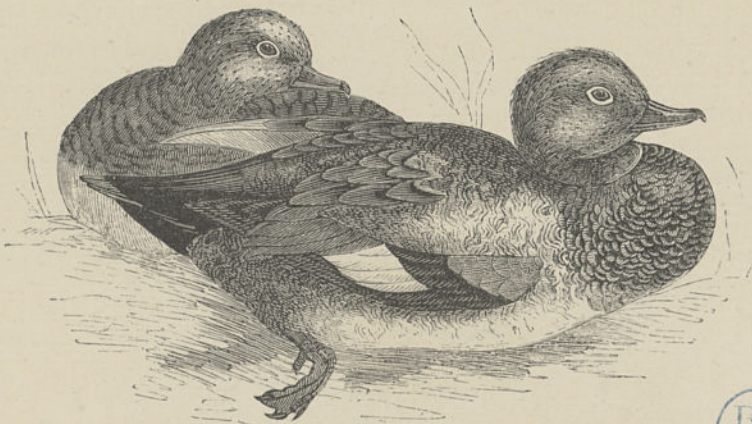


Fig. 2. — Canard Chipeau ou ridenne. (Mâle et femelle.)

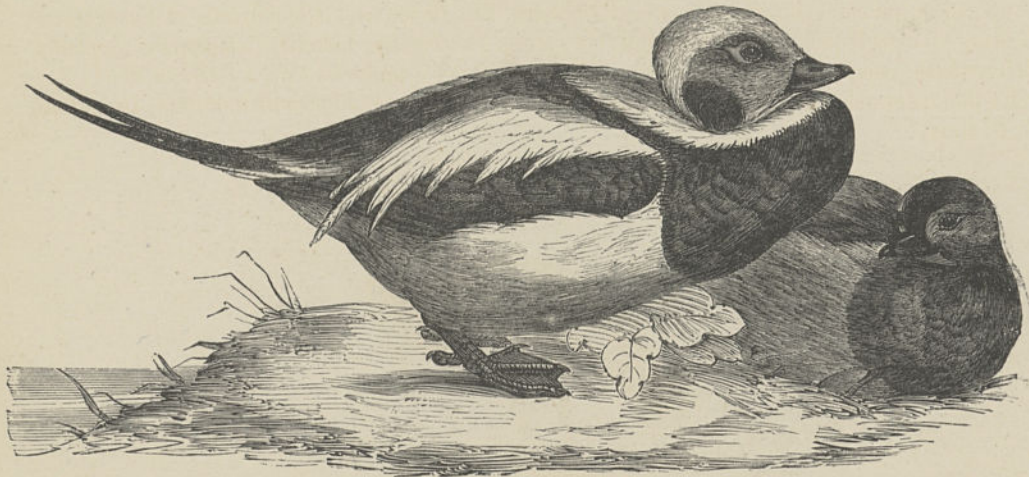


Fig. 3. — Canard de Miclon. (Mâle et femelle.)

Queue médiocre, large et arrondie.

Tarses du double plus longs que le doigt médian, couverts d'écaillés hexagones; doigts courts, épais, recouverts de larges squamelles; ongles courts, épais.

Ce genre, qui renferme le genre *Tetrax* de Leach, ne se compose que de deux espèces, toutes deux d'Europe et d'Asie : — 1° l'Outarde barbue (*Otis tarda*, Linné), dont le mâle porte une touffe de plumes poilues au bec; — 2° l'Outarde cannepetière (*Otis tetrax*, Linné).

2^{me} GENRE. — HOUBARA. *EUPODOTIS*. (Lesson, 1859.)

Ευ, bon; ποδος, pied; οτις, Outarde.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aussi long ou plus long que la tête, très-déprimé dans les deux tiers de sa longueur à partir de la base, comprimé et courbé à son sommet seulement vers la pointe, qui est échancrée.

Narines médianes, latérales, ovalaires.

Ailes plus ou moins longues, parfois surabondantes; les quatre premières rémiges étagées; la quatrième seulement la plus longue.



Fig. 153. — Houbara.

Les autres caractères communs au genre Outarde.

Ce genre, qui est synonyme des genres *Houbara*, Ch. Bonaparte; *Chlamydotis* et *Sypheotides*, Lesson, et dans lequel nous renfermons les genres *Trachetotis*, *Lissotis*, *Comatotis* et *Lophotis*, Reichenbach, comprend toutes les autres espèces d'Otidinés propres à l'Asie, à l'Afrique et à la Nouvelle-Hollande; une seule fait apparition en Europe : — le Houbara (*Eupodotis nudulata*, Jacquinet), G. R. Gray.



Fig. 154. — Houbara.

DEUXIÈME FAMILLE. — CURSORINÉS OU COUREURS.

Les Cursorinés sont des Oiseaux qui ont les mœurs et les habitudes des Outardes; comme elles, ils se tiennent dans les lieux secs, sablonneux et loin des eaux.

M. Gray, créateur de cette famille, qu'il range entre les Œdicnèmes et les Pluviers, la compose des genres suivants : — 1° *Pluvianus*, Vieillot; — 2° *Cursorius*, Latham; — 3° *Oreophilus*, Jardine et Selby.

Nous la réduisons au seul genre : — Court-Vite (*Cursorius*).

Les Coureurs ou Court-Vite ont, dit Lesson, les mœurs et les habitudes des Outardes; comme elles, ils se tiennent dans les lieux secs, sablonneux et loin des eaux.

M. Cresson a nourri un individu de l'espèce d'Europe pendant deux mois dans une grande volière avec d'autres Oiseaux. Il avait été pris au milieu d'une bande de Vanneaux. Il lui donnait pour nourriture du foie de Bœuf et de petits Hélines, qu'il écrasait d'avance. Il courait dans sa cage avec une célérité étonnante, s'arrêtait tout à coup, puis restait dans un état d'immobilité complète. Il aimait à fouiller avec son bec dans la terre humide qui entourait un bassin; il s'entendait très-bien avec d'autres Oiseaux. Un autre individu, pris près de Metz, était en compagnie d'Alouettes. (DEGLAND.)

GENRE UNIQUE. — COURT-VITE. *CURSORIUS*. (Latham.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, médiocre, presque cylindrique, un peu déprimé à sa base, légèrement voûté et courbé vers la pointe.

Narines ovales, couvertes d'un petit tubercule.

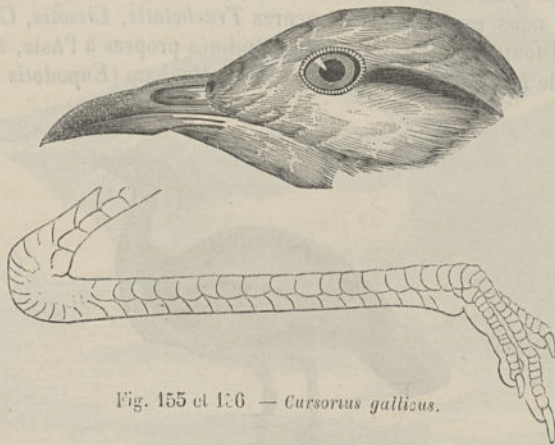


Fig. 155 et 156 — *Cursorius gallicus*.

Ailes moyennes, suraiguës; la première rémige la plus longue; les autres étagées. Queue courte, rectiligne.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian, grêles, scutellés, ainsi que les doigts; ceux-ci divisés et courts; ongles courts, minces et aigus.

Ce genre, synonyme des genres *Tachydromus*, Illiger, et *Cursor*, Wagler, se compose de sept espèces de l'Asie et de l'Afrique, dont une seule se trouve accidentellement en Europe, c'est : — le Court-Vite isabelle ou d'Europe (*Cursorius gallicus*, Gmelin), Gray.

SIXIÈME ORDRE. — GRALLES ou ÉCHASSIERS.

Les Oiseaux que les naturalistes réunissent par l'épithète collective d'Échassiers ou d'Oiseaux riverains se ressemblent presque tous par des mœurs assez semblables, des allures analogues, des habitudes assez uniformes. Il n'y a pas jusqu'à leur plumage qui n'ait des caractères communs, et dans toutes les autres espèces une analogie dont quelques légères différences viennent à peine rompre l'uniformité. La nudité du bas de leurs jambes est toutefois leur principal caractère, et sert de base au nom d'Échassiers, qu'ils ont reçu parce que la plupart ont de longues jambes. Leur bec, de taille et de forme variables, est généralement supporté par un long cou, et peut atteindre les animaux dont ils vivent, dans l'eau, dans la terre humide, dans les sables marins, sur les rives des fleuves, sur le bord des ruisseaux, dans les marais comme sur les rivages de la mer. Les espèces de grande taille se nourrissent de Poissons, de Reptiles, de Grenouilles. Les petits recherchent les Vers, les Mollusques, et beaucoup paissent jusqu'aux jeunes pousses d'herbes. (LESSON.)

Presque tous sont semi-nocturnes et migrateurs. Ceux qui font leur nid à terre sont en général polygames; leurs petits courent peu de temps après leur naissance et prennent eux-mêmes leur nourriture; ceux qui s'établissent sur les arbres sont monogames, et nourrissent leur petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de voler. La plupart volent avec les pattes étendues en arrière. Leur mue est généralement double, et, dans le plus grand nombre, le mâle se distingue de la femelle par quelques attributs. (DEGLAND.)

Dès que la mue commence à descendre, les Échassiers, tels que les Courlis, les Bécasseaux, les Chevaliers, les Hutriers, etc., quittent régulièrement les dunes et les bancs de galets où ils se reposaient pour venir chercher leur pâture sur les sables encore humides, et il faut que la marée apporte d'immenses provisions pour les nourrir tous. Cet approvisionnement se compose de petits Mollusques, de Crevettes, de Vers de mer et autres Insectes. Ce qui prouve, du reste, que l'approvisionnement est proportionné à la demande, c'est que chaque Oiseau de ces innombrables bandes est non-seulement en bon état, mais bien pourvu de graisse, surtout en automne : la même remarque s'applique d'ailleurs à tous les Oiseaux sauvages, à moins que quelque blessure ou autre cause ne les empêche d'aller eux-mêmes à la provision.

Les Échassiers que nous venons de citer ont encore une habitude remarquable, c'est de voler contre le vent; s'il les amène à leur remise, ils la dépassent d'abord, puis se retournent et rentrent dans le rumb avant de se poser. (*Portefeuille d'un chasseur et Revue britannique*, 1850.)

Vieillot, sous le nom de *Grallatores*, divisait cet ordre en deux tribus : — 1° Ditridactyles (*Ditridactyli*), — 2° Tétradactyles (*Tetradactyli*), la première renfermant trois familles : — 1° Mégystanes (*Megystanes*), pour les Autruches et les Casoars; — 2° Pédionomes (*Pedionomi*), pour les Outardes; — 3° OEgyalites (*OEgyalites*), pour les OEdicnèmes, les Pluviers, etc.

Swainson en a fait cinq grandes familles ayant la valeur de tribus : — 1° *Ardeidae*, — 2° *Tantalidae*, — 3° *Rallidae*, — 4° *Scolopacidæ*, — 5° *Charadriadæ*, conservées par M. Gray, qui a rem-

placé les *Tantalidæ*, renfermés par lui dans ses *Ardeidæ*, par une nouvelle famille, celle des *Palamedeidæ*, système que nous adoptons.

Lesson, après en avoir détaché ses Himantogalles, composés des Gallinogralles, Agamis et Outardes, qu'il y comprenait d'abord, les a réduits à deux sous-ordres : — 1° Échassiers macrodactyles; — 2° Échassiers vrais.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire les divise en quatre sous-ordres : — 1° Déodactyles, — 2° Hérodactyles, — 3° Palamodactyles, — 4° Macrodactyles.

Le docteur Reichenbach les distingue en : — 1° *Rallariæ*, — 2° *Fulicariæ*; — 3° *Gallinivros*, — 4° *Magnirostres*, — 5° *Longirostres*, — 6° *Subnatares*.

Enfin M. Ch. Bonaparte vient d'en faire deux grandes tribus, qu'il regarde à peu près comme parallèles entre elles, sous les noms de : — 1° *Cursorès*, — 2° *Alectorides*; la première renfermant huit familles : — 1° *Otididæ*, — 2° *Charadriidæ*, — 3° *Glarcolidæ*, — 4° *Hæmatopodidæ*, — 5° *Chionididæ*, — 6° *Recurvirostridæ*, — 7° *Phalaropodidæ*, — 8° *Scalopacidæ*; la seconde les familles suivantes : — 1° *Psophiidæ*, — 2° *Guidæ*, — 3° *Cariamidæ*, — 4° *Palamedeidæ*, — 5° *Parridæ*, — 6° *Rallidæ*.

Nous ne terminerons pas ces généralités sans dire quelques mots sur les œufs des Échassiers, considérés soit comme objets de nourriture, soit comme objets de simple curiosité.

L'époque de l'incubation est un temps de persécution pour une foule d'Oiseaux échassiers et nageurs. Le chasseur passionné, quelque heureux, quelque infatigable qu'il puisse être, le tireur ou pierrier qui, d'un seul coup, en tue quatre à cinq douzaines et en estropie le double, détruit dix fois moins d'Oiseaux que le maraudeur qui court les bois, les marais, les bruyères, les vallées, les rochers, les précipices, pour s'emparer des œufs et les vendre aux gourmands ou aux curieux.

Les œufs du Vanneau huppé sont un article de luxe très-recherché en Angleterre; ils abondent dans les marais de l'Écosse et du Yorkshire, dans les tourbières de l'Irlande, dans les garennes sablonneuses du Yorkshire, dans les marécages du Lincolnshire et du Cambridgeshire, d'où ils sont naturellement apportés à Londres. Ce commerce est si fructueux, qu'on va jusqu'à dresser des Chiens pour l'entretenir.

Les œufs ont encore pour plus grand ennemi ailé la Corneille mantelée, qui épie l'instant où une couveuse quitte momentanément son nid pour fondre sur sa proie, qu'elle emporte transpercée au bout de son bec en dépit des cris et des dispositions belliqueuses de nombreuses troupes de Vanneaux, qui unissent leurs efforts contre l'ennemi commun.

Les œufs du Combattant, du Chevalier aux pieds rouges, du Pluvier doré, de beaucoup d'autres Échassiers vermivores et de plusieurs espèces de Mouettes et d'Hirondelles de mer, ressemblent presque exactement à ceux du Vanneau; aussi les marchands les font-ils souvent passer les uns pour les autres; au reste, cette tromperie a peu d'importance, puisqu'ils sont tous également délicats. Toutefois, quand ces derniers ne sont point parfaitement frais, ils ont un goût de Poisson peu agréable pour un palais raffiné.

Les œufs du Goëland à manteau noir, du Guillemot, du Pingouintorde, sont l'objet d'un trafic important sur les côtes britanniques, dont les précipices où ces Oiseaux vont pondre sont constamment explorés, pendant les mois de mai et de juin, par de hardis escaladeurs (*cragsmen*), initiés dès leur jeunesse à cette dangereuse industrie.

Mais le trafic des œufs, considérés comme un article de nourriture, se borne, en définitive, à un petit nombre d'espèces d'Oiseaux. Le haut prix qu'en payent les curieux a contribué bien davantage à la diminution de nos espèces les plus rares. Qu'en est-il advenu? c'est que des charlatans n'ont que pendant trop longtemps fait d'excellentes affaires par la vente d'œufs contrefaits des espèces les plus estimées, et cette fraude a été souvent si habilement pratiquée, que d'honnêtes marchands, qui se flattaient de connaître toutes les ruses du métier, et qui pour rien au monde n'auraient voulu tromper leurs acheteurs, y ont été pris. Cet art mensonger, en effet, a été poussé à un degré surprenant de perfection. D'abord, la nuance extérieure de beaucoup d'œufs les plus communs, comme ceux des Oies et des Dindons, est enlevée au moyen de procédés chimiques; puis on leur donne la teinte du fond et les taches de l'œuf qu'on veut imiter avec une exactitude si parfaite, que non-seulement les amateurs les prendraient pour des échantillons d'un cabinet d'histoire naturelle, mais que les plus instruits de nos ovologistes y seraient eux-mêmes attrapés. (*Revue britannique*, 1853.)

PREMIÈRE TRIBU. — CHARADRIIDÉS.

Swainson, créateur de cette tribu, dont il ne faisait qu'une famille, la composait des genres suivants, la plupart élevés depuis au rang de famille : — 1° *Squatarola*, Cuvier; — 2° *Charadrius*, Linné; — 3° *Vanellus*, Brisson; — 4° *OEdicnemus*; — 5° *Tachydromus*, qu'il divisait en deux sous-genres, le second sous le nom de *Ammoptila*, Swainson; — 6° *Glarcola*, Linné.

M. Gray compose cette tribu de six familles : — 1° *OEdicnemineæ*, — 2° *Cursorineæ*, — 3° *Glarcolineæ*, — 4° *Charadrineæ*, — 5° *Hæmatopodineæ*, — 6° *Cinclineæ*, que nous conservons, moins celle des *Cursorineæ*, que nous avons détachée des Gralles pour la reporter à la suite des Outardes; celle des *OEdicnemineæ*, que nous réunissons aux *Charadrineæ*; celle des *Hæmatopodineæ*, que nous renverrons à la tribu des *Scolopacidæ*, et celle des *Cinclineæ*, dont nous disséminons les genres, partie dans les Charadriidés, partie dans les Scolopacidés, ce qui réduit nos Charadriidés aux deux seules familles : — 1° Glaréolinés, — 2° Charadrinés.

Cette tribu correspond à la division des *Gallinirostres* du docteur Reichenbach, qu'il distingue en : — 1° *Strepsilineæ*, — 2° *Calidrineæ*, — 3° *Vanellineæ*, — 4° *OEdicnemineæ*.

M. Ch. Bonaparte l'a réduite aux sous-familles suivantes : — 1° *OEdicnemineæ*, — 2° *Charadrineæ*, qu'il subdivise en : — 1° *Charadriææ*, — 2° *Vanellææ*; — 3° *Cursoriineæ*.

Ce qui caractérise le plus particulièrement les Oiseaux de cette tribu, c'est que le bec est membraneux dans les deux premiers tiers de sa longueur à partir de la base, et n'offre d'aspect corné que dans le dernier tiers jusqu'à la pointe.

PREMIÈRE FAMILLE. — GLARÉOLINÉS.

Cette famille ne se compose que d'un seul genre : — *Glarcola*, Brisson.

Les Glaréoles, nommées *Perdrix de mer*, ont été, dit Lesson, un écueil pour les naturalistes nomenclateurs, qui les ont placées, tantôt avec les Hironnelles, ainsi que l'a fait Linné, tantôt à côté des Secrétaires et des Kamichis, comme l'a prétendu Vieillot; entre les Faulques et les Flamants, par Cuvier; entre le Sariama et le Kamichi, par Temminck.

Gmelin et Latham les ont rangées après les Huitriers; Meyer et Wolf entre les Vanneaux et les Râles, et tous les auteurs modernes avec les Charadriidés, entre les Coure-Vites et les Pluviers. Elles réunissent, en effet, non pas à un bec de Pluvier, comme on a coutume de le répéter, mais à des pieds de Pluvier, des ailes longues et pointues.

On comprend, au surplus, l'embarras des auteurs sur la place à donner à cet Oiseau en présence de l'assemblage hétérogène de ses caractères et surtout de quelques particularités de ses habitudes. De là la nécessité d'en élever le genre au rang de famille.

Les Glaréoles sont des Oiseaux qui fréquentent les bords des rivières et des lacs ou les côtes de la mer, mais qui partout recherchent les grèves ou rives sablonneuses plutôt que celles de vase ou les marécages : ce qui établit déjà quelque différence entre eux et les Pluviers.

De plus, leur vol est rapide, et bien différent de celui de ces derniers. On les voit à diverses heures du jour, dit M. Nordmann, voler à la manière des Hironnelles, en décrivant toutes sortes de figures et en

remplissant l'air de leurs cris, ou courir avec rapidité, comme les Pluviers, dans les steppes arides et même sur les grands chemins, agitant leur queue à la manière des Saxicoles et sans s'inquiéter des passants. Aussi est-il facile de les tirer.

Ce dernier fait est confirmé par M. Crespon, qui nous apprend que lorsqu'on blesse une Glaréole dans une bande, toutes viennent auprès en poussant de grands cris; qu'un jour il en abattit six sur le même lieu en un instant, parce qu'il en avait démonté une qui criait en courant. Cet ornithologiste a constamment trouvé des calandres de blé dans leur estomac.

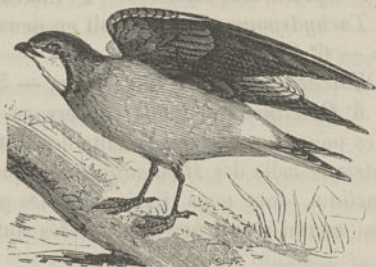


Fig. 157. — Glaréole à collier. (Mâle.)



Fig. 158. — Glaréole à collier. (Femelle.)

Leur nourriture consiste en Insectes et en Vers.

Mais il nous paraît évident que cette différence caractéristique dans le mode de voler d'avec ce qui se voit chez les Pluviers doit en entraîner une autre dans le mode de s'emparer des Insectes dont ils se nourrissent.

Et cette remarque nous confirme une observation des plus curieuses faite sur les Glaréoles par J. Verreaux, observation qui est toute une révélation sur le genre d'existence de ces Oiseaux, et peut même jeter un certain jour sur le véritable rang à leur assigner.

Ainsi ce voyageur, si méconnu de la science officielle, nous a dit avoir observé que les Glaréoles, au moment d'un passage de Sauterelles, accompagnaient et poursuivaient de leur vol ces Insectes dévastateurs, à la destruction desquels ces Oiseaux contribuaient pour leur bonne part. Il ajoute même, comme si leur estomac ne paraissait pas conformé de manière à pouvoir digérer le corps de ces Insectes, que les Glaréoles se bornent à en extraire toute la substance sans altérer la forme de leur corps, dont l'enveloppe ressort intacte du cloaque.

Du reste, les Glaréoles arrivent vers le milieu d'avril dans le midi de la France, et repartent dans les premiers jours d'août; elles voyagent par petites troupes de quinze à vingt individus. Dans les parages des mers Noire et Caspienne, au contraire, elles arrivent par grandes bandes vers la fin de mars et y demeurent jusque dans le mois de novembre.

GENRE UNIQUE. — GLARÉOLE. *GLAREOLA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, convexe, courbé dès le milieu, rétréci vers le front, renflé au milieu et comprimé vers la pointe.

Narines basales, obliques.

Ailes très-longues, dépassant la queue, suraiguës; la première rémige la plus longue; toutes les autres régulièrement étagées.

Queue fourchue et rectiligne.

Tarses allongés et minces; doigts grêles, le médian et l'externe unis par une petite membrane

pouce ne touchant à terre que par le bout; ongles subulés; celui du milieu dentelé en forme de scie à son arête supérieure près la pointe.



Fig. 159. — *Glareola pratincola*.

Ce genre, synonyme des genres *Trachelia*, Scopoli, et *Pratincola*, Kramer, renferme une dizaine d'espèces, toutes propres à l'ancien continent, dont une seule habite l'Europe : — la Glaréole à collier (*Glareola pratincola*, Linné), Pallas.

DEUXIÈME FAMILLE. — CHARADRINÉS ou PLUVIERS.

M. Gray a composé cette famille, l'une des plus nombreuses de la tribu, des genres suivants : — 1° *Vanellus*, Linné; — 2° *Chettusia*, Ch. Bonaparte; — 3° *Erythrogonys*, Gould; — 4° *Hoplopterus*, Ch. Bonaparte; — 5° *Squatarola*, Cuvier; — 6° *Charadrius*, Linné; — 7° *Thinornis*, Gray; — 8° *Phegornis*, Gray.

Mais les caractères de la plupart de ces genres sont tellement homogènes, qu'ils n'en constituent véritablement que deux, fondés sur l'absence ou la présence d'un pouce au pied; ce sont les genres : — 1° Vanneau (*Vanellus*), — Pluvier (*Charadrius*), auxquels nous ajoutons les genres : — 1° OEdicnème (*OEdicnemus*), Temminck; — 2° Pluvian (*Pluvianus*), Vieillot, que nous retirons de la famille tout artificielle des *OEdicneminae*, qui ne nous paraît avoir aucune raison d'être, ses caractères n'étant en détail que ceux des Charadrinés et ne différant que par les dimensions ou le volume de leur ensemble; et enfin le genre Drôme (*Dromas*, Paykull), qui tient autant de l'OEdicnème que de l'Avocette, et que nous retirons des Ardéidés ou Hérons, où l'ont placé la plupart des auteurs.

L'instinct social n'est pas donné à toutes les espèces d'Oiseaux; mais, dans celles où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé que dans les autres animaux. Non-seulement leurs attroupements sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des Quadrupèdes, mais il semble que ce n'est qu'aux Oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union de volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les Oiseaux suppose d'abord une nombreuse multiplication et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilité de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble; ce qui les met à portée de s'étendre et de se communiquer assez d'intelligence pour connaître les premières lois de la société, qui, dans toute espèce d'êtres, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadru-

pèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrions les comparer aux grandes sociétés des Oiseaux formées par un pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les Pigeons chérir leur commun domicile et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux; nous voyons les Cailles se rassembler, se reconnaître, donner et suivre l'avis général du départ; nous savons que les Oiseaux gallinacés ont, même dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder, sans contraindre leur nature; enfin nous voyons tous les Oiseaux qui se sont écartés dans les bois ou dispersés dans les champs s'attrouper à l'arrière-saison, et, après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers plus tempérés; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoique alentour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle, au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes : en les détruisant, il les a dispersés. La marmotte, sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire, à la cime des montagnes; le Castor, encore plus aimant, plus uni, et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts. L'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux; il a éteint celle du Cheval en soumettant l'espèce entière au frein; il a gêné celle même de l'Éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les Oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran; il n'a rien pu sur leur société, qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus; il en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des Oiseaux que nous ne connaissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les moments de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie. Telle est en général la société de la plupart des genres d'Oiseaux d'eau, et en particulier de presque tous ceux de la famille des Charadrinés. (Buffon.)

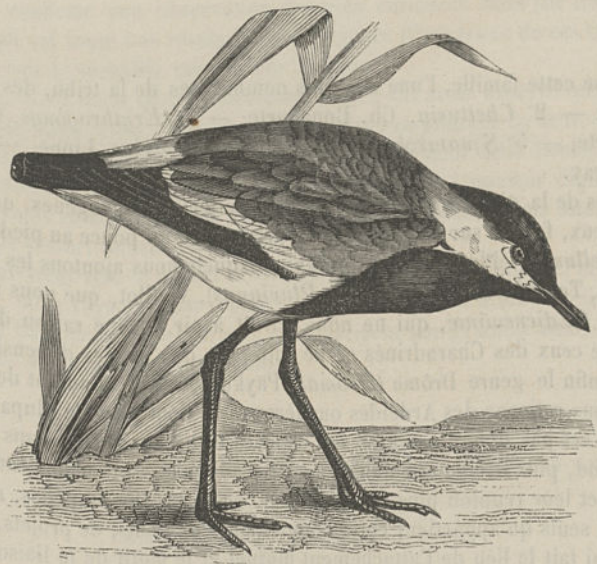


Fig. 160. — Pluvier armé.

Les Charadrinés, en général, sont des Oiseaux de rivage qui fréquentent habituellement le bord de la mer, les embouchures des fleuves et des rivières, les marais maritimes et les prairies humides. Ils se nourrissent de Crustacés, de petits Mollusques marins qu'ils saisissent dans les sables des grèves



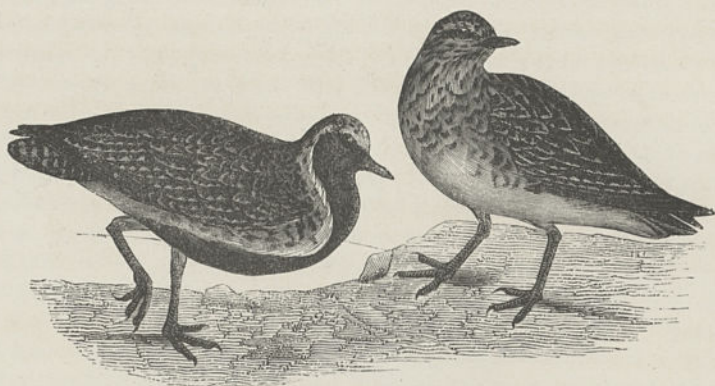


Fig. 1. — Pluvier doré. (Mâle et femelle.)

BU
LILLE

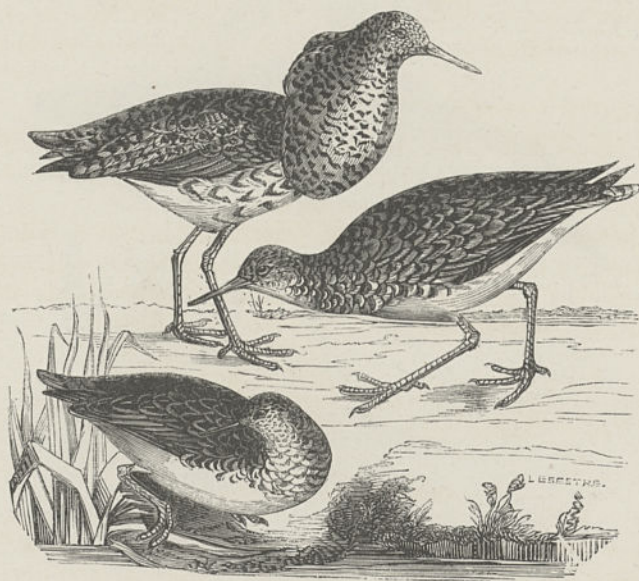


Fig. 2. — Chevalier combattant. (Mâle, femelle et jeune.)

ou des côtes, le long de la ligne des eaux, qu'ils suivent constamment en poussant un petit cri, ou bien de Vers, de Lombrics, de frai de Batraciens, et même de pousses d'herbes tendres. Plusieurs espèces vivent solitaires ou par couples, quelques autres par petites troupes. Ils sont propres à toutes les contrées. On les trouve aussi bien sous l'équateur que dans les zones les plus froides du Nord ou même de l'hémisphère austral. Tous ont une livrée composée de couleurs sombres, mais mélangées assez agréablement; ils subissent une double mue pour la plupart, et revêtent des livrées différentes suivant l'âge et suivant les sexes. Quelques espèces ont des aiguillons aux ailes qui leur servent de défenses; quelques autres ont des portions charnues à la base du bec. (LESSON.)

1^{er} GENRE. — PLUVIAN. *PLUVIANUS* (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, épais à la base, comprimé vers le milieu, pointu; la mandibule supérieure fléchie en arc.

Narines percées dans une large membrane, longitudinales et nues.

Ailes allongées, aiguës; la seconde rémige la plus longue.

Queue médiocre, égale.

Tarses plus longs que le doigt médian, scutellés en devant et en arrière; doigts grêles; pouce nul; ongles courts, comprimés, courbés et aigus.



Fig. 161 — *Pluvianus Aegyptius*.

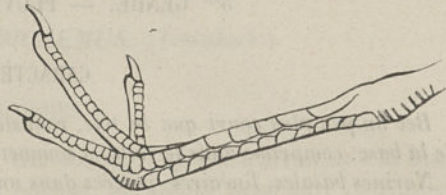


Fig. 162. — *Pluvianus Aegyptius*.

Ce genre, synonyme des genres *Hyas*, Gloger, *Ammoptila*, Swainson, et *Cheilodromas*, Rüppell, ne repose que sur une seule espèce d'Afrique, que l'on a longtemps confondue avec les Pluviers; c'est : — le Pluvier égyptien (*Pluvianus Aegyptius*, Linné), Gray.

Cette espèce est célèbre par son habitude de rechercher jusque dans la bouche du Crocodile les Insectes et les Vers qui s'y introduisent pendant que ce vorace Saurien avale sa proie. C'est à Geoffroy Saint-Hilaire que l'on doit d'avoir précisé ce fait par ses propres observations, en ramenant ainsi à son véritable type ornithologique le fameux *Trochilus*, d'Hérodote.

2^{me} GENRE. — PLUVIANELLE. *PLUVIANELLUS*. (Hombron et Jacquinot.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, plus court que la tête, aplati supérieurement dans presque toute l'étendue de la moitié postérieure, puis relevé, grêle, effilé, et terminé par une légère excurvation.

Narines linéaires, couvertes par une écaille, situées dans une fosse ne dépassant pas la portion aplatie du bec.

Ailes allongées, suraiguës; la première rémige la plus longue, la seconde visiblement plus courte, dépassant la queue.

Queue arrondie.

Tarses plus courts que le doigt médian, réticulés, emplumés au-dessus de l'articulation; doigt externe plus long que l'interne, uni à sa base par une petite membrane; pouce rudimentaire.



Fig. 163. — *Pluvianellus socialis*.



Fig. 164. — *Pluvianellus socialis*.

Ce genre ne renferme qu'une seule espèce : — le Pluvianelle sociable (*Pluvianellus sociabilis*, Hombron et Jacquinot), découvert dans leur voyage au pôle sud, dans le détroit de Magellan, par MM. Hombron et Jacquinot.

5^{me} GENRE. — PLUVIER. *CHARADRIUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, robuste, déprimé dans les deux tiers de sa longueur à partir de la base, comprimé dans le reste, à sommet voûté et renflé à la pointe.

Narines basales, linéaires, percées dans une ample fosse membraneuse.

Ailes longues et pointues, suraiguës; la première rémige la plus longue.

Queue médiocre, large et arrondie.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian, minces, réticulés; doigts unis à la base par une étroite membrane; pouce nul; ongles courts, comprimés, faiblement courbés et aigus.



Fig. 165. — *Charadrius pluvialis*.

Parfois des caroncules à la base du bec et des épines ou éperons aux ailes.

Ce genre, synonyme du genre *Pluvialis*, Brisson, qui renferme les genres *Eudromias*, et *Ægyptalites*, Boié, avec leurs synonymes *Hiaticula*, Gray; *Pipis*, Lichtenstein, et *Autruchon*, Temminck, et dans lequel nous confondons les genres *Phegornis*, *Thinornis*, *Anharhynchus*, *Hoplopterus*, *Ery-*

*throgony*s, se compose de près de soixante à soixante-dix espèces, qui se trouvent sur tous les points du globe. Celles propres à l'Europe sont les suivantes : — 1° Pluvier armé (*Charadrius Persicus*), Bonnatere; — 2° Pluvier doré (*Charadrius pluvialis*), Linné; — 3° Pluvier guignard (*Charadrius morinellus*), Linné; — 4° Pluvier asiatique (*Charadrius asiaticus*), Pallas; — 5° Pluvier à plastron (*Charadrius pyrrhorthorax*), Temminck; — 6° Pluvier rebandet (*Charadrius hiaticula*), Linné; — 7° Pluvier gravelotte (*Charadrius curionicus*), Beseke; — 8° Pluvier à collier interrompu (*Charadrius cantianus*), Latham.

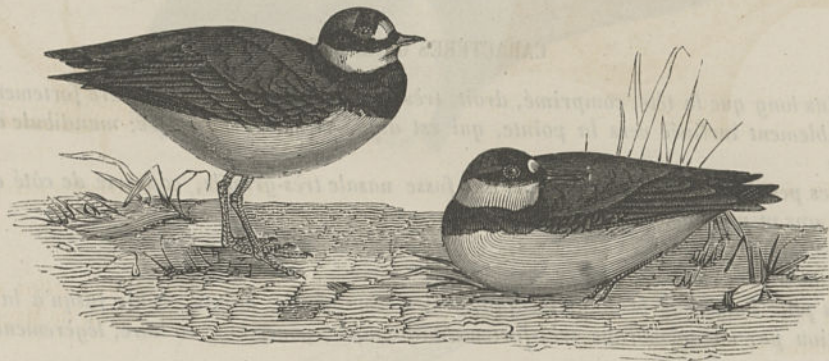


Fig. 166 et 167. — Grand Pluvier à collier. (Mâle et femelle.)

4^{me} GENRE. — OEDICNÈME. *OEDICNEMUS*. (Temminck.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, triangulaire, très-robuste, déprimé légèrement à la base, comprimé sur les côtés, renflé à l'extrémité, qui est conique; mandibule supérieure convexe au bout, l'inférieure anguleuse et renflée en dessous.

Narines nues, longitudinales, complètement percées de part en part dans une membrane ample, oblongue, s'étendant jusqu'au renflement du bec.

Ailes allongées, aiguës, à première rémige très-longue, la seconde la plus longue.

Queue médiocre, étagée.

Tarses très-longs, minces, grêles, dénudés aux deux tiers du tibia avant l'articulation, nus, réticulés; doigts courts, soudés par un repli membraneux; pouce manquant complètement; ongles très-courts.

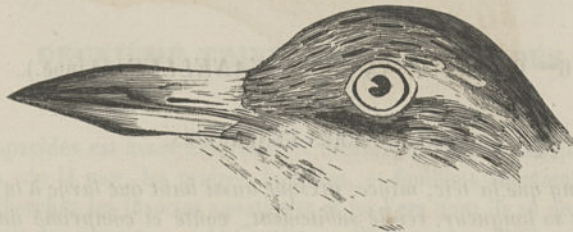


Fig. 163. — *Oedicnemus crepitans*

Ce genre, synonyme du genre *Fedoa*, Licht., et auquel nous réunissons le genre *Esacus*, Lesson,

renferme huit espèces propres à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique, à l'Amérique et à la Nouvelle-Hollande, dont une seule espèce se trouve en France : — l'OEdicnème ordinaire (*OEdicnemus crepitans*), Temminck.

5^{me} GENRE. — DROME. *DROMAS*. (Paykull, 1805.)

Δρομας, coureur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, comprimé, droit, très-fort, déprimé; base inférieure fortement évasée; arête faiblement inclinée vers la pointe, qui est aiguë et sans échancrure; mandibule inférieure conique.

Narines percées de part en part dans une fosse nasale très-grande, couverte de côté et en dessous par une membrane.

Ailes suraiguës.

Queue médiocre et large.

Tarses plus longs que le doigt médian, grêles, comprimés; doigts réunis jusqu'à la dernière articulation par une membrane très-fortement découpée; pouce long et libre, légèrement élevé de terre.

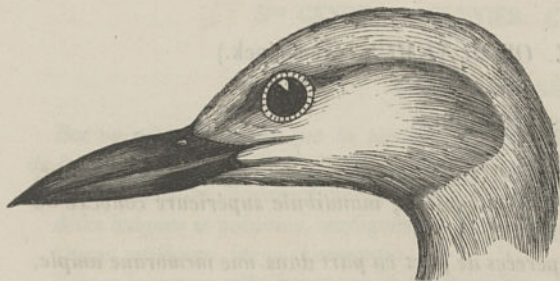


Fig. 169. — *Dromas ardeola*.

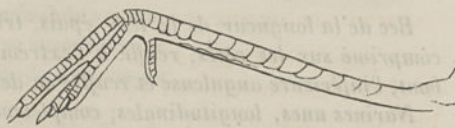


Fig. 170. — *Dromas ardeola*.

Ce genre ne repose que sur une espèce de l'Inde et du nord de l'Afrique, découverte par Salt sur les bords de la mer Rouge; c'est : — le Drôme ardéole (*Dromas ardeola*), Paykull.

C'est un Oiseau qui joint au bec des OEdicnèmes, ou mieux des Sternes, les jambes de l'Ombrette, le plumage et quelque chose dans le port de l'Avocette.

6^{me} GENRE. — VANNEAU. *VANELLUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque aussi long que la tête, mince, presque aussi haut que large à la base, droit dans les deux premiers tiers de sa longueur, renflé subitement, voûté et comprimé dans son dernier tiers jusqu'à la pointe.

Narines latérales, percées en fente longitudinale dans une épaisseur membraneuse.

Ailes très-longues et pointues, subaiguës; la première rémige plus courte que la seconde et la troisième, qui sont égales et les plus longues.

Queue ample et égale.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian, minces, scutellés; le tibia plus ou moins emplumé; doigts unis à la base; pouce court, ne touchant pas la terre.

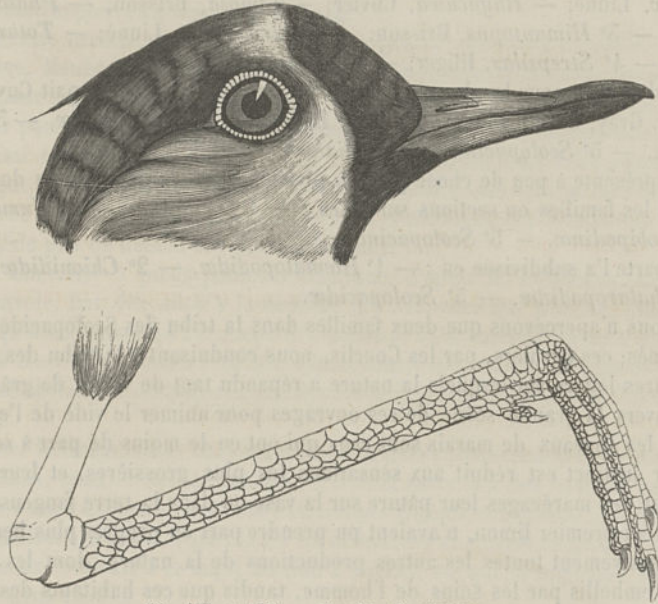


Fig. 171 et 172. — *Vanellus Cayennensis*.

Parfois une aigrette occipitale, ou des caroncles au bec, ou des épines ou éperons aux ailes.

Ce genre, synonyme du genre *Parra*, Lacépède, et auquel nous réunissons les genres *Chettusia* et *Squatarola*, ne renferme que vingt espèces d'Europe, d'Afrique et d'Amérique; les espèces qui se trouvent en Europe sont : — 1° Vanneau huppé (*Vanellus cristatus*), Meyer; — 2° Vanneau suisse (*Vanellus Helveticus*), Brisson; — 3° Vanneau social (*Vanellus gregarius*, Pallas), Vieillot.

Le Vanneau paraît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au van qu'on agite pour purger. Son nom anglais, *Lap-wing*, a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes.

DEUXIÈME TRIBU. — SCOLOPACIDÉS.

La tribu des Scolopacidés est assez naturelle, et comprend des Oiseaux qui fréquentent les bords fangeux des rivières, de la mer, les prairies humides, et fouillent constamment la vase ou la terre avec le bec pour y chercher les Insectes aquatiques et les Vers dont ils se nourrissent.

Cuvier la composait des genres : — 1° Courlis, — 2° Barge, — 3° Chevalier, — 4° Combattant, — 5° Bécasse, — 6° Bécassine, — 7° — Sanderling, — 8° Tournepierre.

Vieillot en faisait, dans sa tribu des Tétradactyles, sa famille des Élonomes, qu'il composait des genres : — 1° Vanneau (*Vanellus*), — 2° Tournepierre (*Strepsilas*), — 3° Tringa (*Tringa*), — 4° Chevalier (*Totanus*), — 5° Chorlite (*Rostratula*), Vieillot; — 6° Bécassine (*Scolopax*), — 7° Bé-

casse (*Rusticola*), — 8° Barge (*Limicola*), Vieillot; — 9° Caurale (*Helias*), Vieillot; — 10° Courlis (*Numenius*), Latham.

Cette tribu correspond à la famille créée sous ce nom par Swainson et conservée par M. Gray.

Le premier de ces naturalistes la composait des genres et sous-genres : — 1° *Eurypygia*, Illiger; — 2° *Scolopax*, Linné; — *Rhynchæa*, Cuvier; — *Limosa*, Brisson; — *Phalaropus*, Brisson; — *Tringa*, Linné; — 3° *Himantopus*, Brisson; — *Recurvirostra*, Linné; — *Totanus*, Linné; — *Machales*, Cuvier; — 4° *Strepsilas*, Illiger; — 5° *Numenius*, Brisson.

Tous genres devenus, pour la plupart, comme les genres qu'y comprenait Cuvier, types de sous-familles pour M. Gray, sous les noms de : — 1° *Limosinæ*, — 2° *Totantinæ*, — 3° *Recurvirostrinæ*, — 4° *Tringinæ*, — 5° *Scolopacinæ*, — 6° *Phalaropodinæ*.

Cette tribu représente à peu de chose près la division des *Longirostres* du docteur Reichenbach, qui y comprend les familles ou sections suivantes : — 1° *Tringinæ*, — 2° *Numeniinæ*, — 3° *Tantalinæ*, — 4° *Lobipodinæ*, — 5° *Scolopacinæ*.

M. Ch. Bonaparte l'a subdivisée en : — 1° *Hematopodidæ*, — 2° *Chionididæ*, — 3° *Recurvirostridæ*, — 4° *Phalaropodidæ*, — 5° *Scolopacidæ*.

Pour nous, nous n'apercevons que deux familles dans la tribu des Scolopacidés : — 1° *Tringinés*, — 2° *Scolopacinés*; ces derniers, par les Courlis, nous conduisant à la tribu des Ardéidés.

De tous ces êtres légers sur lesquels la nature a répandu tant de vie et de grâce, et qu'elle paraît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les Oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons : leurs sens sont obtus, leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher alentour des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse, comme si ces espèces, attachées au premier limon, n'avaient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la nature dont les développements se sont étendus et embellis par les soins de l'homme, tandis que ces habitants des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les grâces ni la gaieté de nos Oiseaux des champs; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entre eux sur la terre ou dans l'air; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent, comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux ni même s'y poser; ils gisent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour; une vue faible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat qu'ils cherchent leur nourriture. C'est ainsi que vivent les Bécasses, les Bécassines, les Barges (tous les Scolopacidés) et la plupart des autres Oiseaux de marais (BUFFON.)

PREMIÈRE FAMILLE. — TRINGINÉS.

M. Gray, d'accord en cela avec les auteurs modernes, tels que Cuvier, Lesson, MM. Temminck et Ch. Bonaparte, a fait des Bécasseaux ou Maubèches et des Chevaliers deux familles distinctes sous le nom de *Tringinæ* pour les premiers, et de *Totantinæ* pour les seconds; composant l'une des genres : — 1° *Hemipalma*, Ch. Bonaparte; — 2° *Philomachus*, Mæhring; — 3° *Tringa*, Linné; — 4° *Eurinatorhynchus*, Nilson; — 5° *Heteropoda*, Nuttall; — 6° *Calidris*, Illiger; et l'autre des genres : — 1° *Totanus*, Bechstein; — 2° *Trigoides*, Ch. Bonaparte.

Comprenant peu la raison de cette distinction et moins encore celle de l'immense intervalle par lequel on les a séparés, raison que ne justifient ni l'importance des caractères, ni celle des mœurs

et des habitudes, nous réunissons ces deux groupes en une seule et même famille sous le nom de Tringinés, reposant, comme étymologie, sur la dénomination générique la plus ancienne.

Nous y comprenons les genres suivants : — 1° Chevalier (*Totanus*), — 2° Combattant (*Ptilomachus*), — 3° Bécasseau (*Tringa*), — 4° Oréophile (*Oreophilus*), Jardine et Selby; — 5° Sanderling (*Calidris*), — 6° Tournepierre (*Arenaria*), Brisson.

Les Oiseaux de cette famille, fort nombreuse, et répandue sur toute la surface du globe, qui se nomment Chevaliers, Maubèches ou Bécasseaux, ont, à fort peu de chose près, les mêmes habitudes : tous aiment à se tenir sur les sables qui bordent les mers ou sur les flaques d'eau, qu'ils parcourent pour chercher leur pâture; ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus du genou : sur les rivages, ils courent avec vitesse. Les Vermisseaux sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les Insectes de terre et prennent des Scarabées, des Mouches, etc. Du reste, on possède peu de détails sur leurs habitudes.

Une espèce, le Chevalier à pieds jaunes d'Amérique, d'après M. D'Orbigny, tandis que sa compagne couve, s'envole, bat des ailes à la manière des Alouettes qui planent, faisant entendre une chanson joyeuse qu'il ne répète qu'au temps des amours, et accompagnée d'un air de contentement remarquable; puis il se laisse tomber et fait constamment des courbettes comme les autres Tringinés, semblant ainsi chercher à distraire sa femelle de la fatigue, de l'ennui de l'incubation. (*Histoire de l'île de Cuba.*)

Une autre espèce, le Combattant, chez laquelle les femelles paraissent être en beaucoup plus grand nombre que les mâles, ceux-ci non-seulement se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées, qui marchent l'une contre l'autre. Les femelles attendent à part la fin de la bataille et restent le prix de la victoire. « Je ne connais pas d'Oiseaux, écrivait à ce sujet Baillon à Buffon, en qui le physique de l'amour paraisse plus puissant que dans celui-ci.



Fig. 175. — Courlis.

« ... J'ai souvent suivi ces Oiseaux dans nos marais (de basse Picardie), où ils arrivent au mois d'avril avec les Chevaliers, mais en moindre nombre. Leur premier soin est de s'apparier, ou plutôt de se disputer les femelles. Celles-ci, par de petits cris, enflamment l'ardeur des rivaux. Souvent la lutte est longue, et quelquefois sanglante. Le vaincu prend la fuite; mais le cri de la première femelle qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau si quelque antagoniste se présente. Cette petite guerre se renouvelle tous les jours le matin et le soir, jusqu'au départ de ces

Oiseaux, qui a lieu dans le courant de mai; car il ne nous reste que quelques traîneurs, et l'on n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos marais. »

Le Bécasseau qui se trouve au bord des eaux et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive, que l'on voit courir sur le gravier ou raser au vol la surface de l'eau, jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par coups détachés. Il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Il se tient à l'embouchure des rivières, et, suivant le flot, il ramasse le menu frai de Poisson et les Vermisseaux sur le sable que tour à tour la lame d'eau couvre et découvre. (BUFFON.)



Fig. 174. — Bécasseau platyrhynque.

Enfin, M. Nordmann dit que le Chevalier stagnatile est bon nageur; que, lorsqu'il arrive près d'Odessas, au printemps, il ne montre pas de crainte; que lorsqu'on surprend plusieurs individus se promenant sur le rivage d'un étang, à moins qu'on ne les chasse brusquement, ils se jettent à l'eau, se tenant serrés les uns contre les autres, et se sauvent à la nage plutôt que de recourir aux ailes.

Tous les Tringinés sont migrateurs. Il voyagent de jour et de nuit, répètent fréquemment en volant une note de rappel, et font entendre, quand ils veulent se reposer, un chant cadencé, très-doux et très-varié suivant les espèces.

Les Chevaliers sont de double passage sur nos côtes maritimes; celui du printemps dure un mois et plus, des derniers jours de mars à la mi-mai au plus tard. Les vents d'est semblent le favoriser. Les mâles passent d'abord, puis les femelles et les jeunes. Le passage d'automne s'effectue vers la fin d'août, à l'improviste, par masses, souvent de nuit, avec des vents sud et sud-ouest et de la pluie. Il dure tout au plus un jour ou deux. Ce passage est toujours annoncé par quelques sujets avant-coureurs qui se font voir en juillet, comme aussi il est suivi de quelques trainards en septembre et même en octobre.

Quand les Chevaliers sont à terre et inquiets, ils s'arrêtent, se dressent subitement et s'inclinent en avant par un mouvement brusque répété plusieurs fois; c'est le signal du départ, à moins que l'objet de leur inquiétude ne s'éloigne.

La mue de tous les Tringinés est double. Les mâles muent plus tôt que les femelles, et il faut plus d'une année avant qu'ils n'obtiennent leur plumage parfait.

Leur chair passe pour être assez délicate.

• 1^{er} GENRE. — CHEVALIER. *TOTANUS*. (Bechstein.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aussi long ou plus long que la tête, grêle, droit ou légèrement incliné, un peu comprimé, sillonné et flexible à la base, solide vers la pointe.

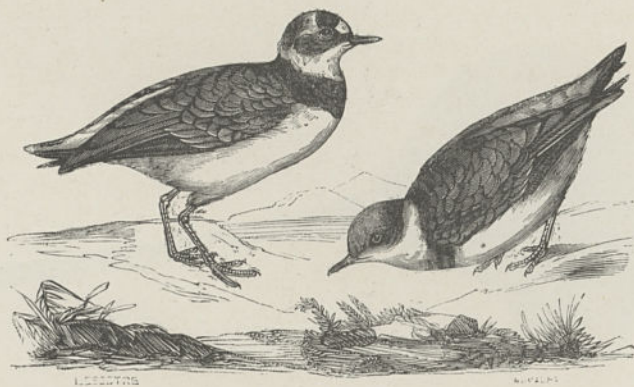


Fig. 1. — Petit pluvier à collier. (Mâle et femelle.)

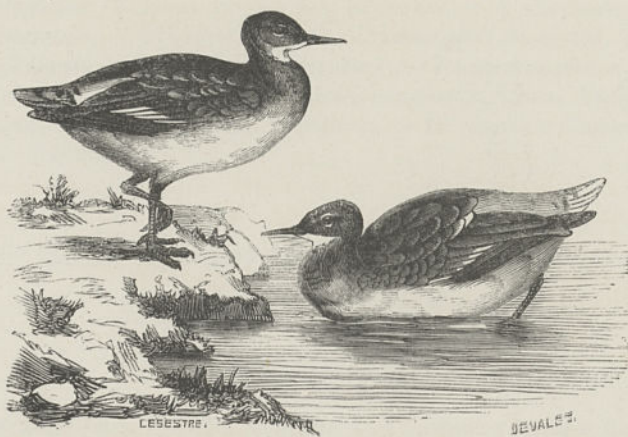


Fig. 2. — Phalarope hyperboré. (Mâle et femelle.)



Narines basales, linéaires.

Ailes atteignant le niveau de la queue, suraiguës; la première rémige la plus longue.

Queue courte, égale ou légèrement arrondie.

Tarses plus longs que le doigt médian, grêles, scutellés, dénudés au-dessus de l'articulation; doigts réunis par une courte membrane; pouce court, ne touchant à terre que par le bout.

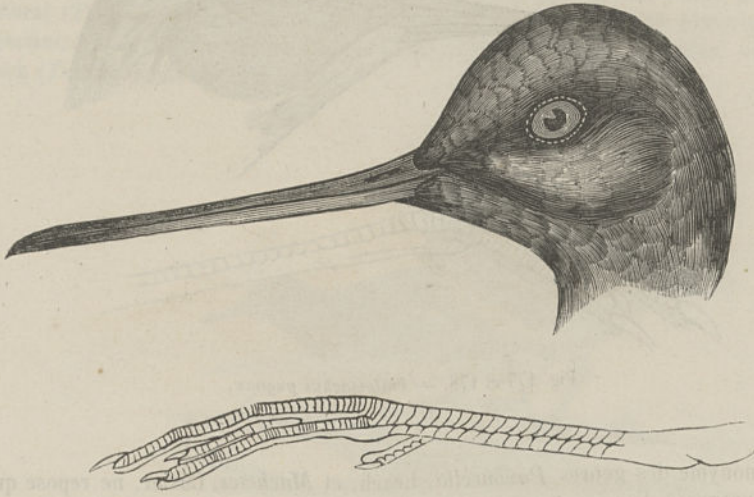


Fig. 175 et 176. — *Totanus fuscus*.

Ce genre, synonyme du genre *Ilyornis*, Kaup, et qui embrasse les genres *Glottis*, Nilson; *Limicola*, Leach; *Gambetta*, *Erythroscelus*, *Rhyncophilus*, *Helodromus* et *Hodites*, Kaup; *Symphemia*, Rafinesque; *Catoptophorus* et *Tringoides*, Ch. Bonaparte, se compose de trente espèces répandues sur toutes les parties de la terre. Les espèces propres à l'Europe sont : — 1° Chevalier aboyeur (*Totanus glottis*, Linné), Bechstein; — 2° Chevalier brun (*Totanus fuscus*, Brisson), Leisler; — 3° Chevalier stagnatile (*Totanus stagnatilis*), Bechstein; — 4° Chevalier gambette (*Totanus calidris*, Linné), Bechstein; — 5° Chevalier sylvain (*Totanus glareola*, Linné), Temminck; — 6° Chevalier cul blanc (*Totanus ochropus*, Linné), Temminck; — 7° Chevalier guignette (*Totanus hypoleucos*, Linné), Degland; — 8° Chevalier grivelé (*Totanus macularius*, Linné), Vieillot; — 9° Chevalier longicaude (*Totanus bartramius*, Wilson), Temminck; — 10° Chevalier semi-palmé (*Totanus semipalmatus*, Gmelin), Temminck.

2^{me} GENRE. — COMBATTANT. *PHILOMACHUS*. (Mœhring, 1752.)

Φιλεω, j'aime; μάχη, combat.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec des Chevaliers, de la longueur de la tête, très-faiblement renflé et incliné à sa pointe.

Narines latérales, coniques, ouvertes dans un sillon.

Ailes suraiguës.

Queue arrondie.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian; celui-ci uni à l'externe à la base par une membrane assez ample.

Les mâles portent, en été, une large collerette

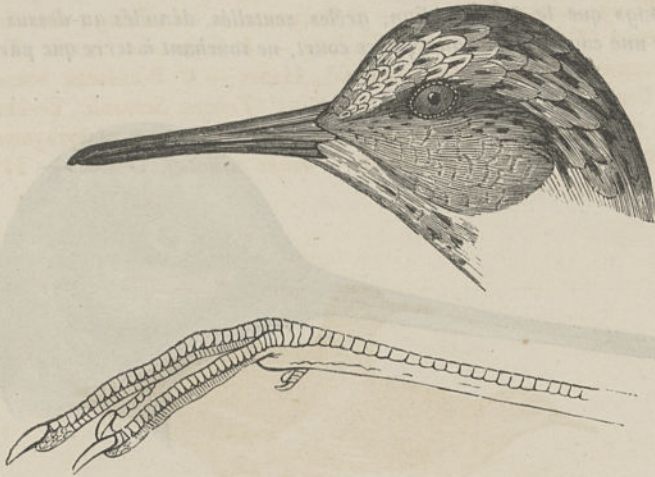


Fig. 177 et 178. — *Philomachus pugnax*.

Ce genre, synonyme des genres *Pavoncella*, Leach, et *Machetes*, Cuvier, ne repose que sur une seule espèce, propre à l'ancien continent : — le Combattant ordinaire (*Philomachus pugnax*), Linné.

3^{me} GENRE. — BÉCASSEAU. *TRINGA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aussi long ou plus long que la tête, grêle, flexible, presque rond, sillonné dans la plus grande partie de son étendue, droit ou un peu arqué, comprimé à sa base et dilaté à sa pointe.

Narines linéaires, ouvertes dans un sillon.

Ailes atteignant l'extrémité de la queue, suraiguës.

Queue doublement fourchue ou très-légèrement arrondie.

Tarses grêles, peu allongés, un peu plus longs que le doigt médian; doigts libres, légèrement bordés; pouce touchant à peine la terre par son extrémité.



Fig. 179. — *Tringa canutus*.



Fig. 180. — *Tringa canutus*.

Ce genre, synonyme des genres *Calidris*, Cuvier, et *Canutus*, Brehm, embrasse les genres *Ancylocheilus*, *Leimonites*, *Actodromus* et *Falcinellus*, Kaup; ce dernier, synonyme de *Limicola*, Koch,

et *Erolia*, Vieillot, et auquel nous réunissons le genre *Aphriza*, Audubon, se compose de vingt-six à vingt-huit espèces répandues sur tout le globe; celles particulières à l'Europe sont : — 1° Bécasseau maubêche (*Tringa canutus*), Linné; — 2° Bécasseau violet (*Tringa maritima*), Brünnich; — 3° Bécasseau rousset (*Tringa rufescens*), Vieillot; — 4° Bécasseau cocorli (*Tringa subarcuata*) Gmelin; — 5° Bécasseau cincle (*Tringa cinclus*), Linné; — 6° Bécasseau brunette (*Tringa torquata*, Brisson), Degland; — 7° Bécasseau de Schinz (*Tringa Schinzii*), Brëhm; — 8° Bécasseau pectoral (*Tringa dominicensis*, Brisson), Degland; — 9° Bécasseau platyrhynque (*Tringa platyrhyncha*), Temminck; — 10° Bécasseau minule (*Tringa minuta*), Leisler; — 11° Bécasseau Temminck (*Tringa Temminckii*), Leisler.

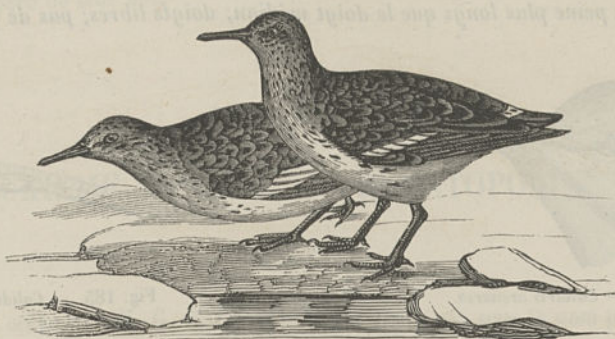


Fig. 181 et 182. — *Tringa Schinzii*. (Mâle et femelle)

4^{me} GENRE. — ORÉOPHILE. *OREOPHILUS*. (Jardine et Selby.)

Όρος, montagne; φιλω, j'aime.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec des Chevaliers, de la longueur de la tête.

Ailes suraiguës.

Tarses plus longs que le doigt médian, scutellés; trois doigts légèrement soudés; pas de pouce.

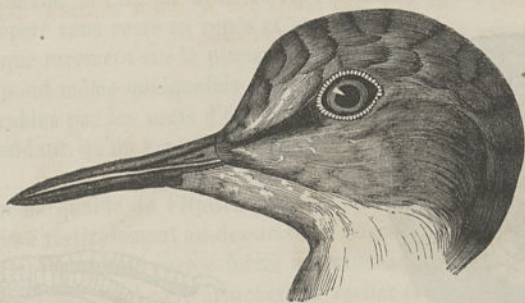


Fig. 183. — *Oreophilus totanirostris*.

Ce genre ne repose que sur une espèce unique du Chili, que M. Gray a cru devoir ranger dans ses *Cursorinæ*, d'où nous le retirons pour le mettre avec les Tringidés, dont il ne doit guère s'éloigner; c'est en effet un Oiseau beaucoup plus voisin du Sanderling que du Court-Vite.

On ne sait rien de ses mœurs.

C'est l'Oréophile à bec de Chevalier (*Oreophilus totanirostris*), Jardine et Selby.

5^{me} GENRE. — SANDERLING. *CALIDRIS*. (Cuvier, 1789.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, de la longueur de la tête, droit, flexible, comprimé à sa base, aplati, dilaté et obtus à sa pointe.

Narines latérales, percées dans un sillon très-étendu.

Tarses grêles, à peine plus longs que le doigt médian; doigts libres; pas de pouce.

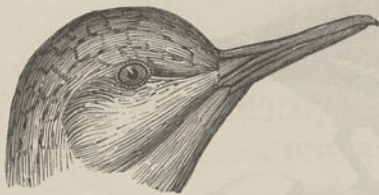


Fig. 184. — *Calidris arenaria*.



Fig. 185. — *Calidris arenaria*.

Ce genre, synonyme du genre *Arenaria*, Meyer, ne repose que sur une seule espèce propre aux régions méridionales du cercle arctique dans les deux mondes, et de passage en Europe.

C'est le Sanderling des sables (*Calidris arenaria*, Linné), Cuvier.

6^{me} GENRE. — TOURNEPIERRE. *ARENARIA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, à arête aplatie et à pointe dure, comprimée, tronquée; la mandibule supérieure légèrement retroussée.

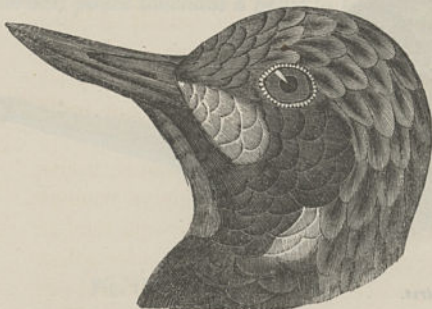


Fig. 186. — *Arenaria interpres*.



Fig. 187. — *Arenaria interpres*.

Narines basales, percées de part en part, à demi closes par une membrane.

Ailes suraiguës; la première rémige la plus longue.
Queue arrondie.
Tarses de la longueur du doigt médian; la jambe très-peu dénudée au-dessus de l'articulation;
doigts libres; pouce portant à terre sur le bout; ongles courbés et pointus.

Ce genre, synonyme des genres *Morinella*, Meyer; *Strepsilas*, Illiger, et *Cinclus*, Mœhring, auquel nous préférons le nom de Brisson, ne repose que sur deux espèces propres à l'ancien et au nouveau continent : celle qui se trouve en Europe est : — le Tournepier à collier (*Arenaria interpres*), Linné.

Ces Oiseaux, répandus sur tout le littoral du globe, cherchent leur nourriture sous les pierres et les galets, qu'ils retournent avec une dextérité étonnante à l'aide du levier naturel que leur offre la partie plane et retroussée de leur bec :

DEUXIÈME FAMILLE. — HÉMATOPODINÉS.

Cette famille a été créée, par M. G. R. Gray, pour les Huitriers, sous le nom peu grammatical de *Hematopinæ*, rectifié par M. Ch. Bonaparte. Elle ne renferme donc qu'un genre : — l'Huitrier (*Hematopus*), Linné.

Les Oiseaux qui sont dispersés dans nos champs ou retirés sous l'ombrage de nos forêts habitent les lieux les plus riants et les retraites les plus paisibles de la nature; mais elle n'a pas fait à tous cette douce destinée; elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue que les flots de la mer disputent à la terre, sur ces rochers contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour tous les autres êtres, quelques Oiseaux, tel que l'Huitrier, savent trouver la subsistance, la sécurité, les plaisirs mêmes et l'amour. Celui-ci vit de Vers marins, d'Huitres, de Patelles et autres coquillages, qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il se tient constamment sur les bancs, les récifs découverts à basse mer, sur les grèves, où il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a aussi donné à l'espèce européenne d'Huitrier ou mangeur d'Huitres le nom de *Pie de mer*, non-seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore parce qu'il fait, comme la Pie, un bruit ou cri continu, surtout lorsqu'il est en troupe. Ce cri, aigre et court, est répété sans cesse en repos et en volant.

Cet Oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes : cependant on le connaît en Saintonge et en Picardie; il pond même quelquefois sur les côtes de cette dernière province, où il arrive en troupes très-considérables par les vents d'est et de nord-ouest. Ces Oiseaux s'y reposent sur les sables du rivage, en attendant qu'un vent favorable leur permette de retourner à leur séjour ordinaire.

Le caractère le plus remarquable de l'Huitrier est son bec long de quatre pouces, qui se trouve rétréci et comme comprimé verticalement au-dessous des narines, et aplati par les côtés en manière de coin jusqu'au bout, dont la coupe carrée forme un tranchant; structure particulière qui rend ce bec tout à fait propre à détacher, soulever, arracher du rocher et des sables les Huitres et les autres coquillages dont l'Huitrier se nourrit; mais là ne se borne pas l'usage de ce singulier instrument : ce n'est pas tout que d'avoir détaché de son rocher une coquille bivalve s'il ne peut en retirer le Mollusque; c'est ici qu'il y a lieu d'admirer la prévoyance de la nature. Une Huitre ou autre Bivalve rejetée par le rivage s'offre-t-elle à la vue de notre Oiseau, il épie le moment où elle viendra à s'entr'ouvrir; il pique aussitôt la pointe aplatie de son bec dans la fissure; puis, pour arriver à la séparation des deux valves, il enlève le coquillage à son bec, et, à coups redoublés sur une pierre ou sur

le rocher, il le fait retomber, comme un bûcheron, sa bûche piquée à sa hache, jusqu'à ce que, brisant la charnière de son enveloppe, il ait mis à nu le Mollusque, dont il s'empare aussitôt.

Il est du petit nombre des Échassiers qui n'ont que trois doigts. Ce seul rapport a suffi aux méthodistes pour le placer, dans l'ordre de leurs nomenclatures, à côté de l'Outarde. On voit combien il en est éloigné dans l'ordre de la nature, puisque non-seulement il habite sur les rivages de la mer, mais qu'il nage encore quelquefois sur cet élément, quoique ses pieds soient absolument dénués de membranes. Il est vrai que, suivant Baillon, qui a observé l'Huitrier sur les côtes de Picardie, la manière dont il nage semble n'être que passive, comme s'il se laissait aller à tous les mouvements de l'eau sans en donner aucun; mais il n'en est pas moins certain qu'il ne craint point d'affronter les vagues, et qu'il peut se reposer sur l'eau et quitter la mer lorsqu'il lui plaît d'habiter la terre.

Le nom d'Huitrier lui convient, puisqu'il exprime sa manière de vivre. Catesby n'a trouvé dans son estomac que des Huitres, et Willughby des Patelles encore entières. Ce viscère est ample et musculéux, suivant Belon, qui dit aussi que la chair de l'Huitrier est noire et dure, avec un goût de sauvagine. Cependant, selon Baillon, cet Oiseau est toujours gras en hiver, et la chair des jeunes est assez bonne à manger. Il a nourri un de ces Huitriers pendant plus de deux mois; il le tenait dans son jardin, où il vivait principalement de Vers de terre, comme le Courlis; mais il mangeait aussi de la chair crue et du pain, dont il semblait s'accommoder fort bien. Il buvait indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre : cependant, dans l'état de nature, ces Oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières, et ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être parce qu'ils ne trouveraient pas dans les eaux douces une nourriture aussi analogue à leur appétit que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées.

L'Huitrier ne fait point de nid; il dépose ses œufs sur le sable nu, hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire; seulement, il semble choisir pour cela le haut des dunes et les endroits parsemés de débris de coquillages. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt et un jours : la femelle ne les couve point assidûment; elle fait à cet égard ce que font presque tous les Oiseaux des rivages de la mer, qui, laissant au soleil, pendant une partie du jour, le soin d'échauffer leurs œufs, les quittent pour l'ordinaire à neuf ou dix heures du matin et ne s'en rapprochent que vers les trois heures du soir, à moins qu'il ne survienne de la pluie. Les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre; ils se traînent sur le sable dès le premier jour; ils commencent à courir peu de temps après, et se cachent alors si bien dans les touffes d'herbages qu'il est difficile de les trouver. (BUFFON.)

GENRE UNIQUE. — HUITRIER. *HÆMATOPUS*. (Linné.)

Αιμ., αιματός, sang; πους, pied (pieds couleur de sang)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec droit, beaucoup plus long que la tête, aussi haut que large à la base, étroit et comprimé ou plus ou moins arrondi dans tout le reste jusqu'à la pointe, qui est terminée en forme de coin.

Narines oblongues, ouvertes, percées dans une rainure latérale.



Fig. 188. — *Hæmatopus ostralegus*.

Ailes allongées, pointues, suraiguës; la première rémige la plus longue, atteignant presque l'extrémité de la queue.

Queue médiocre, égale.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, réticulés, dénudés seulement au-dessus de l'articulation; doigts forts, épais, bordés de callosités; l'externe uni au médian par une membrane; pouce nul.

Ce genre, synonyme du genre *Ostralega*, Brisson, et que nous croyons mieux placé dans les Scolopacidés que dans les Charadriidés, se compose d'une douzaine d'espèces répandues sur tout le globe. La seule qui se rencontre en Europe est : — l'Huitrier-Pie (*Hæmatopus ostralega*), Linné.

TROISIÈME FAMILLE. — SCOLOPACINÉS.

Cette famille se compose d'Oiseaux dont le bec est généralement plus long que la tête, droit, fléchi en arc ou légèrement recourbé en haut, cylindrique dans sa plus grande étendue, renflé à son extrémité, qui est souvent molle, avec une rainure plus ou moins étendue de chaque côté de la mandibule supérieure.

La structure de ce bec a cela de remarquable, qu'indépendamment des nerfs olfactifs qui le parcourent dans toute sa longueur et se réunissent à son extrémité, il est muni d'une paire de muscles destinés à un mécanisme tout particulier. Ainsi, il paraît que, lorsque l'Oiseau a enfoncé son bec dans de la vase ou dans une terre plus ou moins molle ou résistante, pour y rechercher le Ver ou l'Insecte qu'il convoite, l'extrémité seule de cet organe a la faculté de s'entr'ouvrir pour saisir sa proie, après quoi, une fois retirée de la terre, le bec lui-même, sorti de son étroite, s'ouvre tout à l'aise pour engloutir le butin que retenait seule l'extrémité obtuse du bec.

M. Gray a formé cette famille des genres : — 1° *Macroramphus*, Leach; — 2° *Gallinago*, Leach; — 3° *Scolopax*, Linné; — 4° *Philohela*, Gray; — 5° *Rhynchæa*, Cuvier, que nous réduisons aux genres : — 1° *Gallinaga*, — 2° *Scolopax*, — 3° *Rhynchæa*, auxquels nous ajoutons les suivants : — 1° *Limosa*, Brisson; — 2° *Numenius*, Latham; — 3° *Ibidorhynchus*, Vigors, dont M. Gray a cru devoir faire une famille à part sous le nom de *Limosinæ*, et de plus ceux-ci : — 1° *Himantopus*, Brisson; — 2° *Recurvirostra*, Linné, dont le même méthodiste a fait sa famille des *Recurvirostrinæ*.

La Bécasse, même lorsqu'elle séjourne dans un pays, émigre, suivant les saisons, de la montagne à la plaine, l'automne; et, au printemps, de la plaine aux coteaux boisés, où elle niche dans les endroits secs. Réfugiée le jour au fond des bois, elle y tourne et retourne les feuilles tombées pour picoter les Insectes cachés dessous. A la nuit, elle abandonne ces retraites ombragées et va chercher les sources pour y laver son bec et le plonger à loisir dans la terre amollie. Les chasseurs attribuent à cet Oiseau une étrange stupidité et profitent de ses excursions quotidiennes, aux crépuscules du matin et du soir, pour lui tendre des embûches : lacets, collets, où elle se prend toujours; filets dans lesquels constamment elle s'embarrasse. Cuvier parle de sa tête comprimée et des gros yeux, placés tout en arrière, qui lui donnent cet air singulièrement stupide que ne démentent pas ses mœurs.

En épiant un couple de Bécasses lorsqu'elles tombent comme une masse dans les fourrés, on les voit faire, derrière les buissons, ces crochets qui désorientent les chasseurs; on entend leur *frou, frou, frou*, lorsqu'elles se poursuivent, le sifflement prolongé qu'elles poussent en s'élevant si haut pour retomber si vite; car, surtout dans la journée, leur vol est des plus courts.

Dans une clairière bien abritée, dit un observateur qui était à la recherche d'un nid de Bécasse enfouie sous l'ombre d'une futaie séculaire, où les feuilles amassées par cinquante automnes formaient un épais, humide et muet tapis, je découvris, entre les racines d'une vieille souche, sur le gravier

sec, un nid de feuilles flétries et de longs brins de gazon réunis sans art. Là se trouvaient quatre œufs oblongs, marbrés d'ondes obscures, sur un fond d'un roux grisâtre. J'eus grand'peine à les entrevoir, la mère ne s'en éloignait guère; elle s'aplatissait dessus à mon approche, sans les vouloir quitter. Les uns diront que c'est stupidité pure; d'autres, que la Bécasse est éblouie du jour, et en effet c'est un Oiseau crépusculaire; d'autres, enfin, font honneur de cette conduite à l'amour maternel, qui tient lieu de courage aux plus faibles créatures.

J'étudiai la couvée que j'avais découverte, et souvent j'ai vu le mâle couché près de sa compagne, les deux Oiseaux appuyant leurs becs sur le dos l'un de l'autre. J'ai vu le père et la mère descendre dans le fourré, et leurs petits, qui, à peine éclos, quittaient déjà le nid, accourir couverts d'un fin duvet au-devant des vieux Oiseaux, dont l'approche s'annonçait par un *touit, touit, touit*, répété avec une grande vélocité et une telle force, qu'il s'entendait de quatre à cinq cents mètres de distance.



Fig. 189. — Bécasse.

Un ancien auteur prétend que la Bécasse, pour sauver sa progéniture, l'emporte dans son bec; étrange assertion. Il faudrait le voir pour le croire; le bec flexible de l'Oiseau paraît tout à fait inhabile à cet acte de dévouement. Un Anglais affirme même avoir vu fuir la Bécasse, ses petits cramponnés sur son dos. Un autre dit qu'elle les porte sur ses pieds. Enfin, le jour où je m'emparai de la petite famille, qui s'était presque habituée à ma présence, le mâle m'échappa avec un des petits qui voletait, bien que ses plumes sortissent à peine de leurs tuyaux. Serrant, tête baissée, l'Oisillon entre sa gorge et son long bec, le père l'emporta à toute vitesse, si bien qu'il me fallut les abandonner, ayant assez à faire à retenir la mère et le reste de la couvée. (*Magasin pittoresque*, 1850.)

Les Bécasses arrivent sur la côte orientale d'Angleterre vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre, alors qu'il n'y a que peu ou point de vent, ou favorisées par une brise du nord-est. Elles reprennent, après une courte halte, leur course vers le sud-ouest, revoyant invariablement, si elles le peuvent, leurs haltes de l'année précédente, et montrant une préférence décidée pour les grands bois, les grands marais, les grandes bruyères; mais, par-dessus tout, pour un climat chaud et humide. Aussi ne tardent-elles pas à se montrer plus nombreuses dans le Cornwall et le Devonshire qu'en toute autre partie de l'Angleterre; or, comme l'émigration continue à l'ouest à mesure que la température devient plus rigoureuse, les Bécasses abondent en Irlande alors qu'elles ont presque entièrement disparu ailleurs.

La grosse Bécasse (*Scolopax major*) est plus rare en Angleterre que sur le continent. Elle va plus volontiers pondre au nord de l'Europe, et ne dépasse guère, dans ses migrations d'automne, l'est des îles Britanniques. Bien que j'aie tué, en Irlande, des Bécasses par centaines, jamais je n'en ai vu aucune de cette espèce. Il n'en a pas été de même dans les marais Pontins, près de Rome, où, il y a quelques années, j'en tuai trois au commencement de l'hiver. Leur vol ne ressemblait pas à ce-

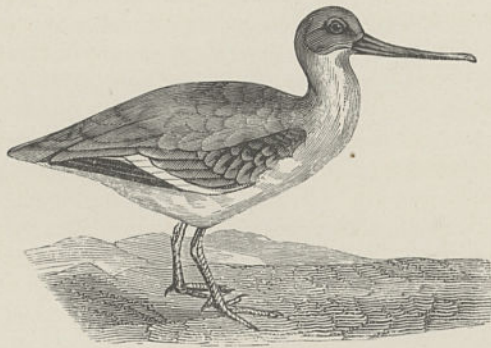


Fig. 1. — Barge Terek.



Fig. 2. — Cigogne maguari.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

lui de la Bécasse commune; leur corps me parut plus gros, et leurs ailes plus courtes à proportion; elles volaient beaucoup plus bas, et ne jetaient aucun cri, trait de conformité avec leur congénère la petite Bécasse (*Scolopax gallinula*). Au reste, je leur ai toujours vu le bec plus court qu'à la Bécasse commune; mais la distinction la plus apparente consiste en des taches brunes qui s'étendent sur les côtés de la poitrine et presque jusqu'au bas du ventre; tandis que chez les espèces ordinaires ces parties du corps sont entièrement blanches.

Quoique abondante encore dans quelques districts de l'Irlande, la Bécasse commune y est moins également répartie qu'autrefois, tandis qu'en Angleterre elle a presque entièrement disparu de certaines localités où elle abondait il y a vingt ans.

La Bécasse est un Oiseau nocturne et crépusculaire; elle se met en mouvement le soir pour y rester toute la nuit, et le chasseur la rencontre au moment où elle s'éloigne à regret de son lieu de retraite pendant le jour. Comme à la Chouette, à l'Engoulevent, au grand Pluvier, ses organes visuels sont proéminents et admirablement conformés pour la concentration des rayons confus du crépuscule. C'est alors qu'elle quitte les plantations de sapins, de houx et les grands bois, afin de suivre, en volant, les routes qui conduisent aux plaines, aux marais, aux basses terres d'alentour, où, toute la nuit, elle cherche à manger. C'est alors qu'elle devient facilement la victime des braconniers.

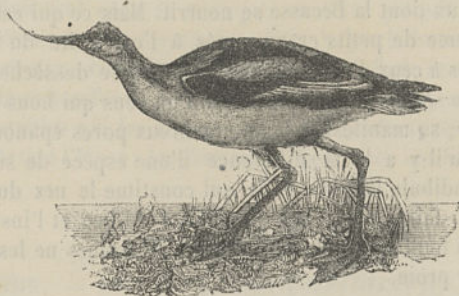


Fig. 190. — Avocette.

Pendant les belles nuits d'hiver, dans certaines parties de l'Angleterre, surtout dans les comtés de l'ouest, et dans les Galles plus qu'ailleurs, on emploie contre les Bécasses un moyen de chasse des plus destructeurs : de légers filets à larges mailles sont tendus verticalement dans les lieux qu'elles ont l'habitude de parcourir. Lorsqu'elles viennent à le rencontrer, leur long bec passe aisément à travers les mailles, la tête le suit, et tous les efforts qu'elles font pour se dégager ne servent qu'à les embarrasser davantage; elles sont d'ailleurs si stupides, elles soupçonnent si peu le danger, qu'elles vont souvent donner contre le filet au moment même où d'autres cherchent vainement à s'en arracher. Ce genre de braconnage est très-fructueux dans des mains habiles; car, tandis que les Bécasses s'engagent vers le haut de la *pentière*, les Lièvres, qui vont aussi à la pâture pendant la nuit, se prennent dans les mailles inférieures. (*Revue britannique*, 1852.)

La Bécasse construit son nid, tous les ans, en Écosse, non-seulement dans les grandes forêts de sapins, mais dans les petites plantations de bouleau, et qui bordent les rives de la plupart des lacs les plus septentrionaux. Je ne doute pas de l'émigration de celles qui ont été élevées dans le pays, puisqu'elles disparaissent toutes invariablement pendant deux ou trois mois, depuis la fin de l'été jusqu'aux premières gelées; mais, comme j'ai toujours vu leurs nids du mois de mars à celui d'août, il est probable que la Bécasse pond plus d'une fois chaque année.

Les vieilles Bécasses conduisent leurs couvées dans des endroits marécageux pour les nourrir. Comme leurs pattes ne paraissent pas de nature à rien saisir, ce doit être pour elles un travail des plus pénibles que de transporter, le soir, dans les marais, leur famille entière, généralement composée de quatre petits, et de la ramener le matin dans les bois, où elles rentrent toujours avant le lever du soleil.

J'ai découvert une fois une couvée de jeunes Bécasses dans une partie de bois sombre et humide

où elles étaient probablement écloses. Je présume que les père et mère avaient voulu éviter la peine de les porter à une grande distance. Toutefois, comme les nids sont presque toujours placés sur de hautes bruyères, dans des endroits très-éloignés des marais, les jeunes Oiseaux mourraient inévitablement de faim s'ils n'étaient ainsi transportés matin et soir. La quantité de Vers nécessaire à la nourriture d'un seul de ces Oiseaux frapperait de stupéfaction les naturalistes de ville, qui affirment gravement que la Bécasse *se nourrit par la succion*. (*Portefeuille d'un chasseur naturaliste. Revue britannique*, 1849.)

Les Bécassines, plus rusées, plus agiles, plus hautes sur pattes que la Bécasse, au vol plus long, plus rapide, plus haut, donnent souvent d'inutiles peines pour les observer de près. Au lieu de se réfugier dans les bois, où l'on pourrait les approcher sans être vu, elles fréquentent les marais et les prairies découvertes. Par les matinées brumeuses, leurs bandes successives traversent l'espace hors de portée, tantôt en faisant entendre leur sifflement sauvage, tantôt ce bêlement plaintif qui les a fait nommer par quelques-uns *Chèvres célestes*, *Chèvres volantes*. Toutes cependant n'ont pas le même vol : celui de la grande Bécassine (*Scolopax major*) est droit; celui de la Bécassine ordinaire (*Scolopax gallinago*) est en zigzag. Toutes deux ont l'habitude de voler contre le vent. Leur bec, brun jusqu'aux deux tiers de sa longueur, noir au bout et ressemblant assez à un étui cannelé, peut être comparé à une peau de chagrin. La langue, au dedans, avec sa pointe aiguë, semble faite exprès pour percer les Vermisseaux dont la Bécasse se nourrit. Mais ce qui est remarquable dans le bec de ces Oiseaux, c'est un système de petits creux semés à l'extrémité du bec, sur la mandibule supérieure, que l'on a comparés à ceux d'un dé à coudre, et qui se dessèchent et disparaissent assez vite dès qu'il n'y a plus vie. Ne serait-ce pas là le siège d'un sens qui nous est étranger, de ce *flair* qui, dans les Chiens de chasse, se manifeste par de nombreux pores épanouis à la surface d'un nez poli et dilaté?... Sans doute qu'il y a là la différence d'une espèce de substance cornée sèche, à la chair, à la peau, à la mandibule humide enfin qui constitue le nez du Chien. Mais il n'y en a pas moins un rapprochement à faire entre cette singularité du bec et l'instinct si remarquable qui fait que, sans cesse occupées à fouiller le sol, Bécasses et Bécassines ne les font jamais en vain, et tombent constamment sur leur proie.



Fig. 191. — Échasse à manteau noir.

« En m'aidant de raquettes pour me soutenir sur le sol mouvant, continue le même observateur que nous avons déjà eu occasion de citer en parlant des Bécasses, je pénétrai plus loin dans un marécage à demi desséché, pâturé, dès la fonte des neiges, par les bestiaux, endroit que les Bécasses semblaient préférer aux prés inondés du voisinage; je pus voir, derrière les roseaux, une Bécassine marcher en se prélassant, agiter sa tête par un mouvement horizontal, et faire osciller de haut en bas sa courte queue, comme fait la Bergeronnette à l'élégant corsage. Sous une racine d'aune, dans un petit creux entouré de jones, je découvris un nid vers la fin de juin. Je vis le mâle voltiger autour en sifflant, et, peu après que les petits l'eurent déserté, je parvins à dérober l'un d'eux. Il se trouvait un peu écarté de la mère, qui n'abandonne ses Oisillons que lorsqu'ils peuvent se passer d'elle. Au

moment où je mis la main sur lui, le petit Oiseau poussa le faible cri d'un poulet en détresse, ce qui fit prendre le vol au reste de la couvée. »

La Bécassine peut s'élever en domesticité. On lit dans un ouvrage sur l'Espagne qu'à Saint-Ildéphonse, à une certaine époque, les Bécassines étaient élevées et privées. Voici ce passage :

« A l'ombre d'un pin et de quelques arbrisseaux coule une fontaine qui entretient constamment l'humidité du sol; on y apporte le terreau frais le plus riche en Vers, qui s'enfoncent et se cachent en vain; la Bécasse les découvre, soit à quelque ébranlement léger, peut-être grâce à son odorat; elle enfonce son bec dans la terre jusqu'à la narine, et le retire toujours emportant un Ver, qu'elle déploie dans toute sa longueur en relevant le bec, et qu'elle avale petit à petit par un mouvement presque insensible. »

Le colonel Montagu a vu la même chose dans une ménagerie. (*Magasin pittoresque*, 1850.)

Quant à la Bécassine ponctuée (*Gallinago grisea*), ces Oiseaux, dont on n'a rencontré qu'un ou deux individus en Europe, arrivent sur les côtes de New-Jersey de bonne heure, en avril, par bandes nombreuses; ils vont de là nicher dans le nord, d'où ils reviennent au mois de juillet et au commencement d'août. Ces Bécassines, les plus nombreuses aux États-Unis, dit Wilson, celles dont la chair est la plus estimée, volent en troupes, souvent très-haut. Elles se forment en corps, se divisent, se réunissent, multiplient leurs évolutions au-dessus des marais, et s'abattent à terre en tel nombre et si près l'un de l'autre, qu'un seul coup de mousquet en a tué jusqu'à quatre-vingt-cinq. Du milieu du marécage salé, elles s'élancent tout à coup dans l'air, y tourbillonnent en s'élevant, font vibrer à travers l'espace un sifflement aigu, volent, tournoient, redescendent, remontent et retombent enfin en épaisses nuées sur ces mêmes bas-fonds, ces mêmes bancs de sable, où elles trouvent d'innombrables petits Limaçons à coquilles qui les engraisent et les rendent, en septembre, le gibier le plus recherché des chasseurs. Arrive l'hiver : les Bécassines ponctuées ont disparu et sont parties pour le sud. (*Ornith. amér.*)

1^{er} GENRE. — AVOCETTE. *RECURVIROSTRA*. (Linné.)

De *recurvum*, retroussé, et *rostrum*, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, grêle, flexible, ressemblant à de la baleine, déprimé, sillonné en dessus et en dessous, retroussé et se rétrécissant insensiblement jusqu'à la pointe, qui est très-mince.

Narines longues, linéaires.

Ailes longues, suraiguës.

Queue courte et arrondie.



Fig. 192. — *Recurvirostra avocetta*.

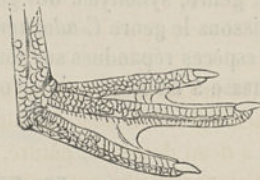


Fig. 195. — *Recurvirostra avocetta*.

Tarses allongés, assez minces, rétrécis; doigts réunis par une membrane échancrée dans le milieu, pouce presque nul, élevé de terre; ongles courts, falciformes.

Ce genre, synonyme des genres *Trochilus*, Mœhring, et *Avocetta*, Brisson, renferme cinq espèces répandues dans toutes les régions; celle propre à l'Europe est : — l'Avocette à tête noire (*Recurvirostra avocetta*), Linné.

Il règne peu d'accord parmi les auteurs sur la question de savoir quelle est la place qu'il convient d'assigner aux Avocettes dans un système ornithologique. Gmelin, et, après lui, MM. Keysserling et Blasius, les ont classés entre les Pluviers et les Huitriers; Latham les rangeait entre les Grèbes et les Court-Vite, dans l'ordre des Palmipèdes; Illiger, Vieillot et M. Temminck, à côté des Phénicoptères et dans la même famille; G. Cuvier, Duméril et Schlegel, après ou à la suite du genre Échasse; M. Ch. Bonaparte, entre les Huitriers et les Phalaropes, en faisant de l'Avocette et de l'Échasse sa famille des *Recurvirostridae*. (DEGLAND.)

Nous pensons, comme MM. Gray et Degland, qu'en faisant abstraction de la forme du bec et des pieds, et prenant en considération les mœurs et les formes générales, il convient mieux de placer les Avocettes, à côté des Barges et des Chevaliers, dans la famille des *Scolopacidae*.

2^{me} GENRE. — ÉCHASSE. *HIMANTOPUS*. (Brisson.)

ἱμας, ἱματος, lanière; πους, pied (pieds attachés avec des lanières, ou échasses).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, deux fois aussi long que la tête, mince, arrondi, pointu, cannelé latéralement jusqu'au milieu; l'extrémité de la mandibule supérieure un peu fléchie sur l'inférieure.

Narines linéaires.

Ailes très-longues, suraiguës; la première rémige de beaucoup la plus longue.

Queue courte, égale.

Tarses très-longs, grêles, flexibles et réticulés; jambes entièrement nues; doigt médian uni à l'externe par une large membrane, et à l'interne par une très-petite; ongles courts et plats; pouce nul.



Fig. 194. — *Himantopus Zeelandiae*.



Fig. 195. — *Himantopus Zeelandiae*.

Ce genre, synonyme des genres *Macrotarsus*, Lacépède, et *Hypsibates*, Nitzsch, et auquel nous réunissons le genre *Cladorhynchus*, Gray, synonyme lui-même de *Leptorhynchus*, Dubus, renferme sept espèces répandues sur tous les points du globe; une seule est particulière à l'Europe, c'est : — l'Échasse à manteau noir ou ordinaire (*Himantopus candidus*), Brisson.

5^{me} GENRE. — BÉCASSE. *SCOLOPAX*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec du double de longueur de la tête, grêle, arrondi, mou, rude, et comme barbelé aux côtés vers son extrémité, et creusé sur sa longueur de rainures profondes; la mandibule supérieure formant

seule la pointe arrondie du bec en débordant la mandibule inférieure; celle-ci comme tronquée et venant s'adapter en dessous par un point oblique.

Narines basales, longitudinales, et couvertes par une membrane.

Ailes moyennes, suraiguës.

Queue courte, en partie cachée par les couvertures.

Tarses forts, trapus, de la longueur du doigt médian, scutellés devant et derrière, réticulés sur les côtés; doigts longs, libres et sans membrane interdigitale; pouce élevé et n'appuyant à terre que par le bout.

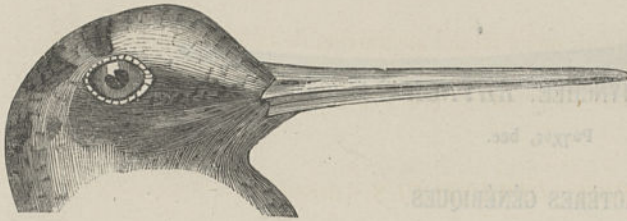


Fig. 196. — *Scolopax rusticola*.

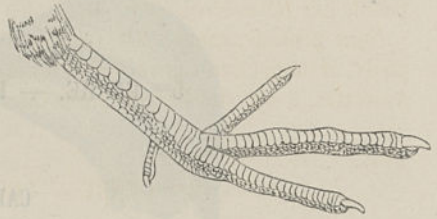


Fig. 197. — *Scolopax rusticola*.

La tête est comprimée; les yeux sont grands et situés fort en arrière.

Ce genre, synonyme des genres *Rusticola*, Mœhring, ne se compose que de deux espèces, d'Europe et du nord de l'Amérique; celle d'Europe est : — la Bécasse ordinaire (*Scolopax rusticola*), Linné.

4^{me} GENRE. — BÉCASSINE. *GALLINAGO*. (Leach.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Ceux du genre Bécasse.

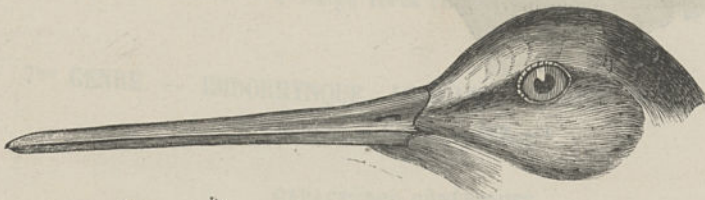


Fig. 198 et 199. — *Gallinago grisea*.

Les Bécassines ne se distinguent des Bécasses qu'en ce qu'elles ont le bas des jambes dénudé au-

dessus de l'articulation tibiale, des tarses plus longs, les doigts tantôt libres, tantôt l'externe uni au médian par une membrane, et les formes plus élancées.

Ce genre, synonyme des genres *Telmatias*, Boié; *Ascalopax*, Keysserling et Blasius, et *Macroramphus*, Leach, que nous y réunissons, renferme vingt espèces, propres à l'Europe et au nord de l'Amérique. Celles de l'Europe sont les suivantes : — 1° Bécassine grise (*Gallinago grisea*, Gmelin), Chenu et O. Des Murs; — 2° Bécassine double (*Gallinago major*, Gmelin), Ch. Bonaparte; — 3° Bécassine moyenne (*Gallinago media*), Stephens; — 4° Bécassine de Sabine (*Gallinago Sabini*, Vigors), Ch. Bonaparte; — 5° Bécassine sourde ou petite Bécassine (*Gallinago gallinula*, Linné), Ch. Bonaparte.

5^{me} GENRE. — RHYNCHÉE. *RHYNCHÆA*. (Cuvier.)

Ρυγχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque du double de la longueur de la tête, un peu recourbé à son extrémité, qui est dilatée, aplatie, légèrement spatulée; la mandibule supérieure surmontée d'une légère arête à son extrémité et bordée de pores.

Narines basales, petites, percées à la naissance d'un sillon latéral et moyen.

Ailes subobtusées; les trois premières rémiges étagées, la troisième la plus longue.

Queue très-courte.

Tarses nus au-dessus de l'articulation, allongés, assez robustes, scutellés; doigts longs, grêles, bordés sur le côté; pouce petit et surmonté.

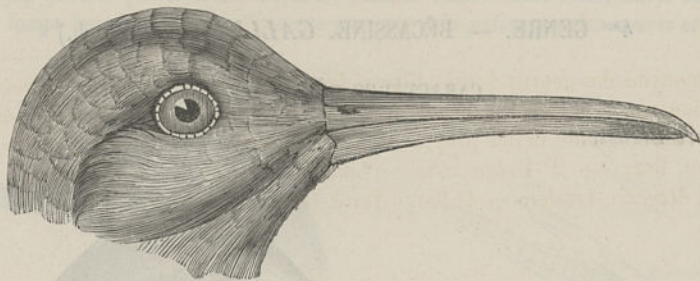


Fig. 200. — *Rhyrchæa Chinensis*.

Ce genre, synonyme du genre *Rostratula*, Vieillot, se compose de quatre espèces propres à l'Inde, à l'Amérique méridionale et à l'Australie. La plus remarquable est : — la Rynchée de Saint-Hilaire (*Rhyrchæa semicollaris*, Cuvier), Vieillot.

6^{me} GENRE. — BARGE. *LIMOSA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, trois fois plus long que la tête, mou, flexible, épais et cylindrique à la base, droit ou plus ou moins recourbé en haut dans le reste de son étendue; mandibules sillonnées sur les côtés. Les tarsi sont nus au-dessus de l'articulation.

Narines basales, longitudinales, percées de part en part.

Ailes longues et pointues, suraiguës, à rémiges étagées; la première la plus longue.

Queue courte et égale.

Tarses plus longs que le doigt médian, grêles; jambes nues au-dessus de l'articulation; les doigts chagrinés en dessous, le médian uni à l'externe jusqu'à la dernière articulation par une membrane qui se termine en simple bordure; doigt postérieur appuyant à terre par son extrémité; ongle médian à bord interne dilaté, tranchant ou finement dentelé, creusé en dessous.

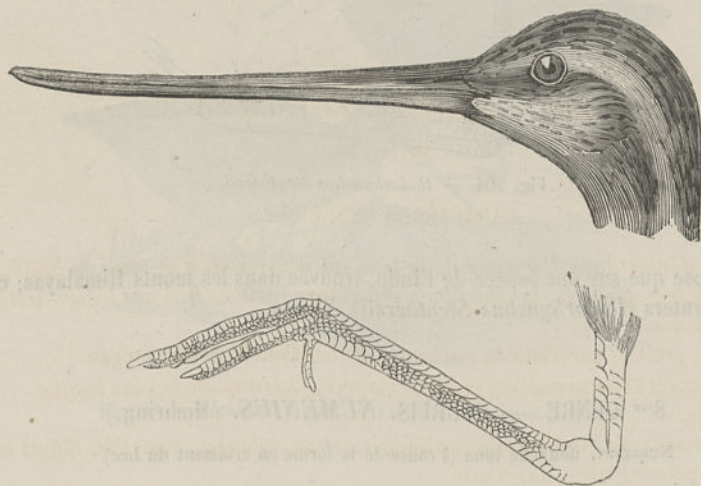


Fig. 201 et 202. — *Limosa fedoa*.

Ce genre, synonyme des genres *Actitis*, Illiger; *Limicula*, Vieillot; *Fedoa*, Stephens; *Xenus*, Kaup; *Terkia*, Ch. Bonaparte, et *Simorhynchus*, Keysserling et Blasius, ne renferme que huit espèces, répandues sur tout le globe. Celles propres à l'Europe sont : — 1° Barge commune (*Limosa algocephala*, Linné), Gray; — 2° Barge rousse (*Limosa laponica*, Linné), Brisson; — 3° Barge de Meyer (*Limosa Meyeri*), Leisler; — 4° Barge Terek (*Limosa cinerea*), Gùldenstad.

7^{me} GENRE. — IBIDORHYNQUE. *IBIDORHYNCHUS*. (Vigors, 1831.)

ἰβίς, ἰβίδος, Ibis; ῥυγχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, grêle, courbé dans toute son étendue.



Fig. 205. — *Ibidorhynchus Sruthersii*.

Narines latérales, longitudinales et entièrement recouvertes par une membrane.

Ailes allongées, subgraduées, subaiguës; les deuxième et troisième rémiges égales et les plus longues, la première légèrement plus courte; les autres décroissant successivement.

Queue médiocre et égale.

Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian; doigts bordés par un repli membraneux, l'interne libre, l'externe muni d'une membrane s'étendant jusqu'à la première phalange; ongles obtus.

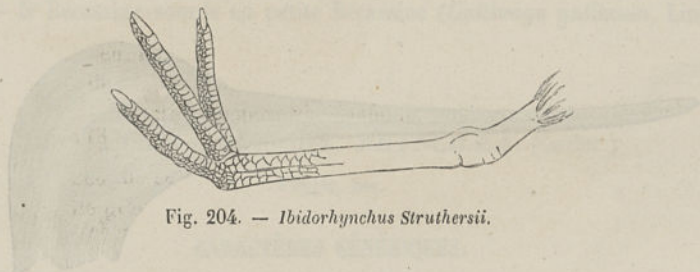


Fig. 204. — *Ibidorhynchus Struthersii*.

Ce genre ne repose que sur une espèce de l'Inde, trouvée dans les monts Himalayas; c'est : — l'Ibidorhynque de Struters (*Ibidorhynchus Struthersii*), Vigors.

8^{me} GENRE. — COURLIS. *NUMENIUS*. (Mœhring.)

Νουμηνία, nouvelle lune (à cause de la forme en croissant du bec).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec trois fois plus long que la tête, grêle, mou, également arqué dans presque toute sa longueur, presque rond, un peu comprimé, à mandibule supérieure cannelée dans les trois quarts de son étendue, à pointe dure et obtuse, dépassant l'inférieure.



Fig. 205. — *Numenius Madagascariensis*

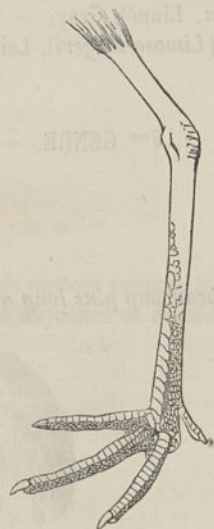


Fig. 206 — *Numenius Madagascariensis*.

Narines linéaires, ouvertes dans le sillon du bec.

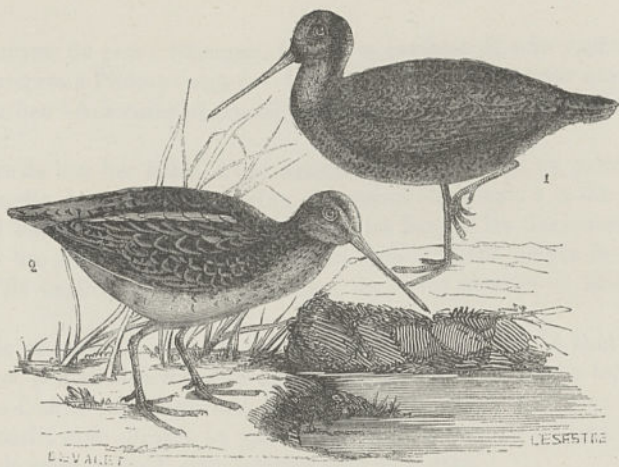


Fig. 1. — Bécassine sabbine. — Fig. 2. — *Scolopax gallinago*.

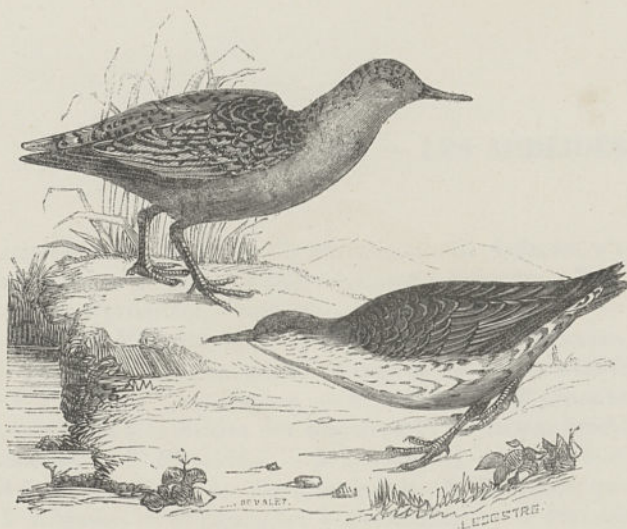


Fig. 3. — Bécassine maubèche. (Mâle et Femelle.)



Fig. 10. — *Branta canadensis*, Linn. — *Branta canadensis*, Linn.

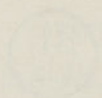
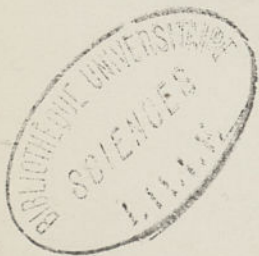


Fig. 11. — *Branta canadensis*, Linn. — *Branta canadensis*, Linn.



Ailes longues et pointues, suraiguës.

Queue courte et égale.

Tarses plus longs que le doigt médian; doigts courts, chagrinés en dessous, unis à leur base par une membrane; pouce petit, élevé, avec l'ongle rudimentaire, ne portant à terre que par le bout.

Ce genre, synonyme du genre *Phæopus*, Cuvier, se compose de seize espèces répandues sur tout le globe. Celles propres à l'Europe sont : — 1° Courlis cendré (*Numenius arquata*, Linné), Latham; — 2° Courlis courlien (*Numenius phæopus*), Linné; — 3° Courlis à bec grêle (*Numenius tenuirostris*), Vieillot.

Par le caractère de leur bec faible, d'une substance tendre, et qui ne paraît propre qu'à tirer les Vers de la terre molle, les Courlis, dit Buffon, pourraient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'Oiseaux à long bec effilé, tels que les Bécasses, les Barges, les Chevaliers, etc., et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les Poissons, sont obligés de s'en tenir aux Vers ou aux Insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses. (*Histoire des Oiseaux.*)

On se demande en vain le motif de la courbure du bec du Courlis. Le bout de ce bec est, comme celui de la Bécasse, pourvu de nerfs déliés qui lui permettent de sentir, sous terre, sa nourriture. Dans les cantons où les Courlis sont nombreux, ils bouleversent généralement tous les champs de navets.

Lorsque les Courlis sont effrayés ou aperçoivent un chasseur, ils ne cessent de jeter de grands cris d'alarme et de voler en rond, mais toujours hors de portée.

Les jeunes sont de singulières petites créatures, montées sur de longues jambes, lourdes du haut du corps, qui, lorsqu'on les poursuit, se pressent, se culbutent et fourrent leur tête dans tous les trous qu'elles rencontrent. Le bec du jeune Courlien n'est pas plus long que celui du Pluvier doré. J'en pris un, dit M. Saint-John, pour examiner le plumage ou plutôt le duvet qui le couvrait; tandis que je le tenais dans ma main, il me regardait de son grand œil noir, saillant, avec une telle expression de confiance et de curiosité, qu'eussé-je été le plus déterminé collectionneur d'Oiseaux, je n'aurais pu m'empêcher de le remettre doucement à terre. Dès qu'il se sentit libre, il courut se placer sur un petit monticule herbeux et chercha autour de lui ses parents, qui, jetant des cris à distance, voilaient avec un bruit étourdissant autour de la tête de mon Chien. (*Excursions d'un chasseur. Revue britannique, 1851.*)

TROISIÈME TRIBU. — LES ARDÉIDÉS.

Swainson, créateur de cette tribu sous la dénomination de *Ardeidae*, n'y comprenait que les genres typiques suivants : — 1° *Ardea*, Linné; — *Egretta*, Brisson; — *Butor antiquorum*, — *Tigrisoma*, Swainson; — *Nyctiardea*, Swainson; — 2° *Canceroma*, Linné; — 3° *Platalea*, Linné; — 4° *Ciconia*, Brisson; — *Mycteria*, Linné; — 5° *Hæmatopus*; — 6° *Scopus*, Brisson.

M. Gray, élevant la plupart de ces genres au rang de familles ou sous-familles, a divisé ses *Ardeidae* en : — 1° *Psophinae*, — 2° *Gruinae*, — 3° *Ardeinae*, — 4° *Ciconinae*, — 5° *Tantalinae*.

Cette tribu correspond à la division des *Magnirostres* du docteur Reichenbach, qui les distingue en : — 1° *Ciconiinae*, — 2° *Plataleinae*, — 3° *Botaurinae*, — 4° *Ardeinae*;

Et reproduit à peu près l'ordre des *Herodiones* de M. Ch. Bonaparte, qui le divise en : — 1° *Cancromidæ*, — 2° *Ardeidæ*, — 3° *Cicomidæ*, 4° *Dromadidæ*, — 5° *Plataleidæ*, — 6° *Tantalidæ*.

Nos Ardéidés se composent des familles suivantes : — 1° Tantalinés, — 2° Ciconinés, — 3° Ardéinés; — 4° Cochlearinés, — 5° Grinnés.

PREMIÈRE FAMILLE. — TANTALINÈS ou IBIS.

Cette famille a été créée originairement par Swainson, qui, sous la dénomination de *Tantalidae*, la composait des genres suivants : — 1° *Anastomus*, Illiger; — 2° *Tantalus*, Linné; — 3° *Ibis antiquorum*, — 4° *Aramus*, Vieillot, que M. Gray a réduits à trois, que nous adoptons : — 1° *Tantalus*, — 2° *Ibis*, — 3° *Geronticus*, Wagler.

Tous les Oiseaux de cette famille sont monogames, vivent en petites troupes réunies parfois au nombre de soixante, et ont des mœurs et des habitudes douces. Ils se nourrissent de Vers, de coquillages, de Sauterelles, d'Insectes, de petits Reptiles, de Poissons et de végétaux aquatiques. Il fréquentent le plus ordinairement les lieux humides, entrent dans les terrains inondés et dans les eaux stagnantes ou courantes.

Quelques-uns, tels que les Tantaies, y enfoncent leur bec un peu ouvert pour saisir, sans les voir, les Anguilles qui s'y trouvent.

Les individus de chaque genre ou espèce qui vivent dans le même canton, à une ou deux lieues de distance, se rassemblent pour passer les nuits sur les mêmes arbres; et ils choisissent les plus élevés et les plus secs à la lisière des bois; de sorte que si de pareils arbres sont rares dans le canton, ces Oiseaux se posent sur le même en aussi grand nombre qu'ils le peuvent. Le matin, chaque paire ou chaque famille se rend sur le terrain ou dans les parages où elle a coutume de chercher sa nourriture. Leur nid se compose d'une grande quantité de bûchettes; il est profond et placé sur le tronc d'un arbre sec et brisé. Lorsqu'ils veulent se percher ou se poser à terre, ils volent assez haut; mais, pour l'ordinaire, leur vol est bas, droit, horizontal et assez étendu; ils tendent le cou, et leurs battements d'ailes sont réguliers. (D'AZARA.)

D'autres nichent dans les jonchaies et les roseaux, et, parmi ceux-là, tels que les Ibis, ceux qui émigrent et sont de passage se rassemblent pour voyager souvent par plusieurs milliers, volant tous les uns à côté des autres et formant ainsi une file qui va plus ou moins en serpentant et qui traverse obliquement les régions de l'air. (NORDMANN.)

1^{er} GENRE. — IBIS. *IBIS*. (Mœhring.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, arqué, sillonné dans toute son étendue, presque carré à son origine, arrondi, obtus et lisse à sa pointe.

Fig. 207. — *Ibis ruber*.

Narines basales, petites, se prolongeant dans le sillon, qui s'étend de la base au boût du bec.

Ailes longues, suraiguës.

Queue courte et rectiligne.

Tarses de moyenne longueur; doigts réunis par une membrane jusqu'à la première articulation, le pouce appuyant presque entièrement à terre.

La tête et les lorums en partie nus.

Ce genre, synonyme des genres *Eudocimus* et *Tantalides*, Wagler; *Falcinellus*, Bechstein; *Plegodis*, Kaup, renferme cinq espèces d'Europe, d'Asie et d'Amérique. L'espèce qui s'observe en Europe est : — l'Ibis falcinelle (*Ibis falcinellus*, Linné), Vieillot.

Les Ibis diffèrent des Courlis par le bec plus robuste et quadrilatère dans presque toute son étendue, par le pouce plus long, appuyant presque entièrement à terre, tandis qu'il ne la touche que par le bout chez ceux-ci; par la nudité des lorums et de la tête; par un système de coloration différent; par la forme du sternum, qui ressemble entièrement à celui des Cigognes, et par quelques particularités de mœurs. Ils peuvent se percher et ont la démarche lente et mesurée, tandis que les Courlis courent sur la grève et les rivages à la manière des Barges et des Chevaliers, et ne peuvent se tenir sur les arbres à cause de la brièveté de leur pouce. (DEGLAND.)

2^{me} GENRE. — GÉRONTE. *GERONTICUS*. (Wagler.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, élevé à la base et recourbé dans toute son étendue jusqu'à la pointe, qui est obtuse.

Narines basales, latérales, percées dans un sillon qui se prolonge jusqu'à l'extrémité du bec.

Ailes longues, suraiguës.

Queue allongée, large et égale.

Tarses plus ou moins longs que le doigt médian, épais, recouverts d'écaillés hexagones; doigts longs et robustes, unis à la base par une membrane et munis d'un rebord; pouce long et vigoureux; ongles comprimés et courbés.

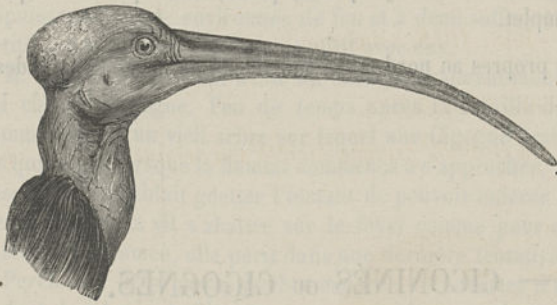


Fig. 208. — *Geronticus calvus*



Fig. 209. — *Geronticus calvus*.

Tête et cou plus ou moins nus; les scapulaires formées de plumes longues et décomposées.

Ce genre, qui embrasse les genres *Cercibis*, *Theristicus*, *Phimosus*, *Harpiprion*, Wagler; *Threskiornis*, Gray, et *Bostrychia*, Reichenbach, renferme dix-neuf espèces de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, dont une seule est de passage en Europe; c'est : — le Gèronte sacré (*Geronticus Æthiopicus*, Latham), Wagler.

5^{me} GENRE. — TANTALE. *TANTALUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, légèrement recourbé à la pointe, marqué d'un sillon sur les côtés de la mandibule supérieure, partant des narines.

Narines nues, ovalaires, percées de part en part.

Ailes épaisses, très larges, aussi longues que la queue, subaiguës; la première rémige plus courte que la deuxième; celle-ci, les troisième et quatrième les plus longues.

Queue courte, rectiligne, débordée par les couvertures inférieures.

Tarses excessivement longs, et proportionnellement peu gros, recouverts de scutelles hexagonales; doigts réunis par une courte membrane, granuleux en dessous et scutellés en dessus jusqu'à la première phalange; pouce portant à terre; ongles petits, obtus, convexes, creusés et usés à leur extrémité.



Fig. 210. — *Tantalus leucocephalus*.



Fig. 211. — *Tantalus leucocephalus*

Toute la tête est chauve et la gorge nue; les deux branches de la mandibule inférieure sont remplies par le prolongement de la peau du gosier, dont le milieu correspond à une arête osseuse, saillante. Les plumes du cou sont courtes et serrées. Les couvertures alaires dorsales sont très-amples; les moyennes couvertures des ailes, très-longues, s'étendent jusqu'à la queue, en composant des paires qui n'appartiennent qu'au plumage complet.

Ce genre ne comprend que quatre espèces propres au nord et au sud de l'Amérique et aux Indes orientales. Nous figurons le Tantale lacté.

DEUXIÈME FAMILLE. — CICONINÉS ou CIGOGNES.

M. Gray compose cette famille des genres suivants: — 1° *Dromas*, que nous avons renvoyé dans les Charadridés ou Pluviers; — 2° *Ciconia*, Linné; — 3° *Leptoptilus*, Lesson; — 4° *Mycteria*, Linné; — 5° *Anastomus*, Bonnaterre.

Les caractères communs des Oiseaux de cette famille sont de n'avoir pas de cri, d'être très-grands, de voler à de grandes distances, le cou élevé, le bec et les pieds très-tendus; d'être charnus à proportion de leur volume; de ne jamais arrondir le cou en le pliant; d'avoir la langue plate, en

triangle équilatéral, courte et bizarre; les cuisses et le cou très-longs; le tarse sec, comprimé, robuste, revêtu d'écaillés hexagones et nu comme une partie de la jambe; les ongles gros, semblables à ceux de l'homme, et surpassant à peine le bout du doigt; les ailes longues et vigoureuses; la queue courte; le bec très-long et fort, à bords garnis d'aspérités et ne se joignant bien qu'à leur bout. Du reste, aucune différence extérieure ne distingue les sexes.

Leurs mouvements, surtout ceux des Jabirus (*Mycteria*), sont lents, leurs pas grands et posés; ils avalent entiers les animaux dont ils se nourrissent. Ils se perchent sur les arbres, quoique le plus souvent on ne les voie se poser ailleurs que dans les amas d'eaux stagnantes et dans les terres inondées, où ils entrent assez avant. Leur ponte se compose de deux œufs dans un nid travaillé avec de petites branches et placé sur les arbres. (D'AZARA.)

Parmi ces Oiseaux, les uns, comme les Jabirus, sont sédentaires; les autres, tels que les Cigognes, sont migrateurs; on les voit toujours en assez grand nombre dans les cantons où se trouvent les Couleuvres, les Serpents, les Anguilles, les Grenouilles, etc., dont ils composent leur subsistance, et qu'ils guettent dans les terrains argileux et humides.

Les Cigognes offrent quelques différences dans leurs habitudes. Leur nidification se lie à des mœurs presque domestiques. Elles bâtissent leurs nids sur les clochers, sur les vieilles tours, quelquefois dans les gouttières d'une simple maison, entre les branches d'un arbre mort.

Dans les campagnes de l'Alsace et dans tous les districts marécageux, où la Cigogne blanche rend de grands services en détruisant les Serpents et les autres Reptiles, les habitants lui préparent une aire pour établir son nid; c'est une vieille roue de voiture portée à plat par le trou du moyeu au haut d'un long mât. Les Hollandais disposent des caisses sur le toit des maisons; et eux si propres, si jaloux de la netteté extérieure de leurs édifices, ne refusent jamais à la Cigogne la libre disposition du toit qu'elle a choisi pour établir son nid, malgré les inconvénients qui en peuvent résulter. Ce nid est construit de bûchettes, de roseaux enlacés, et recouvert en dedans de mousse ou de laine arrachée par les buissons aux troupeaux; il n'est jamais détruit, et il n'a besoin que d'être renouvelé; il est habité plusieurs années par un même couple, fidèle à sa première demeure, à son premier berceau. Après un long voyage, les Cigognes reviennent le rétablir et y déposent leurs œufs. La femelle les couve avec la plus touchante sollicitude. (*Magasin pittoresque*, 1834.)

Car, chez ces Oiseaux, l'amour maternel n'est pas moins grand que la piété filiale. On a vu la femelle préférer la mort à la nécessité d'abandonner ses œufs ou ses petits : témoin cette histoire véridique du dévouement d'une mère au grand incendie de Delft. La flamme furieuse s'élançait de toutes parts et atteignait le toit où se trouvait un nid de Cigogne avec ses jeunes habitants encore dépourvus de plumes. La mère, effrayée, tenta vainement, par tous les moyens en son pouvoir, de mettre sa progéniture à l'abri du danger; mais les plus vigoureux efforts furent impuissants. Alors, environnée de feu et à demi suffoquée par la fumée, elle étendit ses ailes sur ses petits, les pressa sur son sein et périt avec eux.

M. Bory Saint-Vincent a cité un exemple vraiment étonnant de cette persistance de l'amour maternel chez la Cigogne. Peu de temps après la bataille de Friedland, le feu, mis par des obus, se communiqua à un vieil arbre sur lequel une Cigogne avait son nid et couvait alors ses œufs; elle ne les quitta que lorsque la flamme commença à s'approcher, et alors, voltigeant perpendiculairement au-dessus, elle semblait guetter l'instant de pouvoir enlever ses œufs au désastre qui les menaçait; plusieurs fois on la vit s'abattre sur le foyer comme pour combattre la flamme; enfin, surprise par la chaleur et la fumée, elle périt dans une dernière tentative.

Perché sur deux hautes jambes maigres, recouvertes d'une peau écaillée, solide cuirasse contre la dent de l'Aspic de Cléopâtre, son corps léger se tient en équilibre parfait. Les doigts sont palmés de leur naissance à la première articulation, afin que l'Oiseau ne coure aucun risque si, en marchant dans l'eau, il perd pied tout à coup. Ses larges ailes sont mues par des muscles puissants, tandis que la tête, renversée en arrière sur le corps au moyen du long cou, demeure jointe à la masse et que les longues jambes aident la queue, comparativement courte, à diriger la course de cette nef aérienne. Quand l'Oiseau cherche sa nourriture, le cou est ou tendu en avant, ou, s'il guette sa proie, rejeté en arrière sur les épaules, prêt à darder, en un clin d'œil, la pointe acérée du bec. Les Serpents, les Lézards, les Poissons, les Grenouilles, voilà ses mets favoris : de là le respect que lui portent toutes les nations qu'il vient, voyageur aimé, visiter régulièrement. Pressé par la faim, il

pourrait bien manger des Crapauds, mais non par goût, évitant très-probablement les âcres mucosités que rendent les tubercules de la peau de ce Reptile.

Les parents nourrissent leurs petits, comme font les Pigeons, en introduisant leur bec dans ceux des Cigogneaux et en y déglutissant de leur propre estomac les restes, à moitié digérés, de leur dernier repas.

Ceux qui ont laissé la Cigogne blanche rôder autour des réserves où le Canard sauvage cache son nid, savent, à leur dépens, qu'elle ne restreint pas scrupuleusement son régime à un Poisson, à une Grenouille ou à un Serpent. Cet Oiseau, éminemment moral, dont la piété filiale est blasonnée dans les livres d'emblèmes où on le voit porter sur ses épaules son père vénéré, cet Oiseau, tenu pour sacré dans tant de villes (où sans doute les citoyens ont constamment l'œil ouvert sur leur jeune basse-cour), est dans son genre, malgré sa démarche solennelle, une sorte de tartufe. Après être resté immobile, dans une attitude réfléchie, comme s'il était au-dessus des vanités de ce monde, on l'a vu marcher lentement au bord du lac avec l'air d'un philosophe contemplatif, et puis disparaître au milieu des buissons. Avant son départ, on avait remarqué, près du point où il a disparu comme pour continuer ses méditations loin du regard importun des hommes, un nid caché, plein d'une gentille petite nichée de Canards sauvages; et puis, d'une façon ou de l'autre, quand le penseur est revenu de la solitude, on n'a pas tardé à s'apercevoir que le nid était vide. Ogre emplumé, la Cigogne avait l'habitude de visiter ce nid chaque jour, passant son temps à attendre que l'incubation fût complète, et, le terme arrivé, elle avalait chaque petit qui venait d'éclore.

La Cigogne noire est tout l'opposé de la Cigogne blanche, pour les mœurs comme pour la couleur; elle fuit la demeure de l'homme avec autant d'empressement que l'autre la recherche; mais elle se nourrit à peu près de la même manière, avec un penchant plus grand cependant pour le Poisson.

Ses visites en Angleterre sont rares. Le colonel Montagu en apprivoisa cependant une qui avait été légèrement atteinte d'un coup de feu dans l'aile, à Sedgemoor, près la paroisse de Stoke, dans le Somersetshire, en mai 1814. L'os ne fut pas cassé et l'Oiseau vécut en la possession du colonel, en bonne santé, pendant plus d'un an. Comme la Cigogne blanche, elle se reposait souvent sur une patte, et, si quelque chose l'inquiétait, particulièrement l'approche d'un Chien, elle faisait un bruit considérable au moyen du claquement réitéré de son bec, tout comme la première. Elle s'apprivoisa facilement, et, pour avoir son morceau favori, une Anguille, elle aurait suivi son maître partout. Quand elle avait bien faim, elle se baissait en faisant poser par terre toute la longueur de ses jambes, et semblait supplier qu'on lui donnât son repas en agitant la tête, en battant des ailes et en chassant bruyamment et avec force l'air de ses poumons. Quand on l'approchait, sa respiration se précipitait avec accompagnement de hochements de tête répétés. Elle était de nature douce et pacifique, fort contraire en cela à beaucoup de ses semblables; car jamais elle n'usa de son formidable bec d'une manière offensive contre aucun de ses compagnons de geôle, et même elle se laissait prendre volontiers sans grande résistance. A la manière dont on remarqua qu'elle cherchait dans l'herbe avec son bec, il était impossible de douter que les Reptiles ne formassent sa nourriture naturelle, et le colonel concluait que même des Souris, des Vers, et probablement les plus gros Insectes s'ajoutaient en supplément à ses repas accoutumés. Lorsqu'elle cherchait sa proie dans l'herbe épaisse ou dans la fange, elle tenait son bec entr'ouvert. « Par ce moyen, dit le colonel, je l'ai vue prendre des Anguilles dans un étang avec une grande dextérité. Il n'est pas d'hameçon plus communément en usage pour attraper ce Poisson, qui le puisse plus efficacement retenir dans ses crocs que les dentelures du bec entr'ouvert de la Cigogne. Une petite Anguille n'a aucune chance de salut dès qu'elle est une fois sortie de sa cachette. Mais la Cigogne n'engouffre pas immédiatement sa proie comme le Cormoran; au contraire, elle se retire sur le bord de l'étang, et là démonte sa victime en la frappant et en la secouant dans son bec avant de se hasarder à l'avalier. Je n'ai jamais vu cet Oiseau essayer de nager; mais il marche dans l'eau jusqu'au ventre, et au besoin y plonge toute la tête et le cou après sa proie. Il préfère un endroit élevé pour se reposer, un vieux saule pleureur, entouré de lierre, qui se penche au-dessus de l'étang, est ordinairement ce qu'il choisit pour cela. Dans cet état d'immobilité, le cou est très-raccourci par la manière dont il appuie sur le dos la partie postérieure de la tête, et sur la portion avancée du cou repose le bec, que les plumes recouvrent à moitié comme pour le cacher : tableau d'un fort singulier effet. » (*Fraser's-Magazine et Revue britannique*, 1850.)

Les Marabouts (*Leptoptilos*), forment un groupe naturel de Cigognes monstrueuses, non-seulement respectées comme la Cigogne blanche, à cause des services qu'elles rendent à l'homme, mais encore estimées pour leurs belles plumes, appelées *marabouts*, du nom donné au Sénégal à l'espèce africaine. L'expérience de Latham, qui a décrit le premier l'*Argala* des naturels du Bengale, sous le nom d'*Adjudant* et de *Grue gigantesque*, fait apprécier la légèreté de ces plumes duveteuses arrachées des flancs au-dessous de l'aile et sous la queue de l'Oiseau, pour venir ondoyer sur le front des jeunes femmes, où elles se balancent à chaque souffle de l'air. Il en pesa une qui avait onze pouces trois quarts de long et sept de large, et dont le poids n'était que de huit grains. (*Fraser's Magazine et Revue britannique*, 1850.)

Entre les diverses sortes de plumes que la mode emploie pour la parure des femmes, il n'en est pas de plus distinguées que le *marabout*. Duvet aérien d'une suave blancheur, si léger que la plus légère des têtes n'en saurait discerner le poids, cette plume n'en provient pas moins de la plus pesante, de la plus disgracieuse des espèces volatiles. Sorte de Cigogne au *long bec*, emmanché d'un *long cou*, marchant sur de longs pieds comme le Héron de La Fontaine, cet Oiseau ne retire aucune beauté de ce qui rehausse la beauté des femmes, puisque la nature cache celles de ses plumes qu'on recherche tant à l'extrémité du corps, précisément sous le croupion. (BORY DE SAINT-VINCENT, *Musée des familles*, 1855.)

M. Temminck, dans ses *Planches coloriées*, a très-bien fait sentir la différence entre le Marabout d'Afrique, l'*Argala* du continent asiatique et l'espèce insulaire, probablement le *Boorong cambin* ou *Boorong oolar* de Marsden, qui habite Java et les îles avoisinantes.

Inférieurs aux Vautours seulement dans la voracité avec laquelle ces boueurs emplumés font leurs aliments des substances les plus dégoûtantes, les Adjudants et les Marabouts sont à l'abri de toute persécution, et se promènent tranquillement parmi les habitations des hommes comme étant les destructeurs privilégiés de tous les immondices. La charogne, les viandes et les os, toute chose enfin qui peut offenser la vue ou l'odorat, entrent dans la panse omnivore du *Grand-Gosier*, du *Mangeur d'os*, du *Ramasseur de carcasses*, comme en certains endroits on nomme ce vorace utilitaire. Les Serpents, les Lézards, les Grenouilles, les petits Quadrupèdes et les Oiseaux, ont peu de chance de salut quand ils tombent sur son chemin; et, comme le volume du dévorant exige un ample approvisionnement, sa consommation d'êtres vivants ou morts est énorme.

Quant à son nom d'Adjudant que lui donne Latham, cet ornithologiste l'explique ainsi : « Je me suis laissé dire, écrit-il, que l'Oiseau a reçu ce dernier nom d'Adjudant à cause de sa ressemblance, quand on le regarde en face et à distance, avec un militaire en gilet blanc et culottes blanches. »

Mais d'où vient ce nom de Marabout? dit Bory De Saint-Vincent. Serait-ce que le premier industriel qui s'avisait de chercher un trésor de parure sous la queue malpropre d'un vilain Oiseau trouva dans la tournure hétéroclite de cette créature quelque similitude avec l'air qu'ont les devins, saints, charlatans, sorciers ou jongleurs qui servent de prêtres à quelques peuplades de l'Afrique, et qu'on appelle aussi des marabouts?

Perchant très-haut et volant à une hauteur considérable, de manière à donner à son regard une immense portée pour apercevoir à terre quelque charogne à enlever, cette espèce de Cigogne est douée d'une vue perçante et possède de robustes ailes pour l'aider à se maintenir dans l'air. Une poche cervicale ou sternale, plus ou moins développée dans chaque espèce, pend de plus d'un pied chez l'*Argala*, mais beaucoup moins chez le Marabout. Cette poche, ainsi que la peau derrière la tête, peut s'enfler à la volonté de l'Oiseau, et toutes deux assurément contribuent à la légèreté de son vol. De son haut perchoir, il regarde en bas, comme un bandit des montagnes du haut de sa tour. Voici à ce propos une histoire :

De presque toutes les créatures vivantes on peut faire des favoris domestiques, et Smeathman remarqua un Marabout qui était arrivé à ce rang élevé. Perché au haut des cotonniers, il restait immobile jusqu'à ce qu'il découvrit du plus loin les domestiques apportant les plats du dîner. Il descendait alors et prenait place derrière la chaise de son maître. Mais il n'était pas facile de tenir en repos une aussi fâcheuse machine que son énorme bec en présence de tant de bonnes choses, et les domestiques étaient armés de badines pour l'empêcher de se servir lui-même. Cependant, malgré leur vigilance, de temps en temps un Oiseau rôti disparaissait tout entier du plat et s'engloutissait d'une seule goulée dans l'immense gosier du favori. (*Fraser's-Mag. et Revue britannique*, 1850.)

Un voyageur raconte qu'il possédait un Argala qui avala si lestement et tout entière une Poule rôtie qu'on allait servir, qu'il n'eût jamais été possible de savoir où elle était passée si la chaleur d'une telle pilule, brûlant l'estomac du voleur, n'eût forcé celui-ci, quelques instants après, à la rejeter toujours entière et encore fumante...

... Il se familiarise facilement avec l'homme, qui le réduit en domesticité pour lui arracher des plumes, qui repoussent facilement et donnent une lucrative récolte. On raconte que dans un comptoir de l'Inde, à Chandernagor, si j'ai bonne mémoire, les soldats de la garnison se divertissent à jeter les restes de leurs repas et les débris des boucheries à des bandes d'Argalas, qui, dans un alignement parfait et comme des fantassins rangés en bataille, viennent attendre leur distribution. On en a vu qui se choisissaient un maître et le suivaient partout... (BORY DE SAINT-VINCENT.)

1^{er} GENRE. — CIGOGNE. *CICONIA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, large à sa base, comprimé, tranchant, pointu, lisse, à sillon nasal très-court.

Narines petites, basales et nues.

Ailes longues, amples, subobtusées; la troisième et la quatrième rémiges les plus longues.

Queue courte et égale.

Tarses très-longes, robustes; jambes nues dans la dernière moitié de leur longueur; doigts unis à la base par une membrane; le pouce articulé sur le même plan; ongles courts, aplatis et obtus; celui du doigt médian à bord entier.



Fig. 242. — *Ciconia abdimi*.

Les lorums sont emplumés, et la région ophthalmique est plus ou moins nue.

Ce genre, qui embrasse le genre *Sphenorhynchus* de Hemprich et Ehrenberg, se compose de huit espèces, qui se transportent, dans leurs migrations, dans les diverses parties de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Australie. Celles qui fréquentent l'Europe sont : — 1° Cigogne blanche (*Ciconia alba*), Brisson; — 2° Cigogne noire (*Ciconia nigra*, Linné), Bechstein.

2^{me} GENRE. — MARABOUT. *LEPTOPTILOS*. (Lesson, 1831.)

λεπτος, faible; πτελον, plume.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, très-volumineux, celluleux, subprismatique, ample, à base aussi large que la tête, conique, pointu, comprimé sur les côtés, à bords rentrés et coupants; la mandibule supérieure en carène renversée, triangulaire, à arête dorsale arrondie, à côtés déprimés; la mandibule infé-

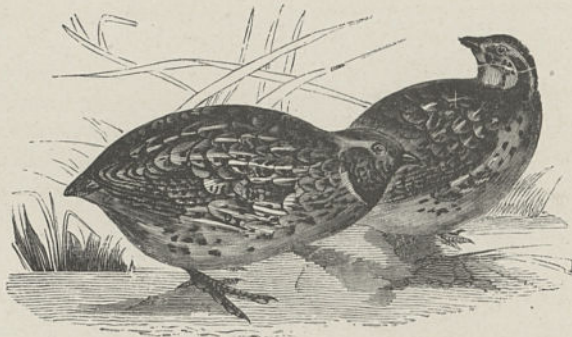


Fig. 1. — Caille. (Mâle et femelle.)



Fig. 2. — Tétras ptarmigan.



Fig. 3. — Ganga cata. (Mâle et femelle.)



rière lisse et droite sur ses bords, à branches séparées par une membrane tendre au delà de leur milieu.

Narines sans sillons et sans membranes, percées de part en part en fente longitudinale.

Ailes amples et larges.

Queue allongée, très-large, rectiligne.

Tarses très-longs et très-robustes, aréolés; jambes aux trois quarts nues; doigts scutellés; les antérieurs soudés à leur base, avec un repli plus grand entre le médian et l'externe; ongles allongés, robustes; le pouce puissant, appuyant en entier sur le sol.

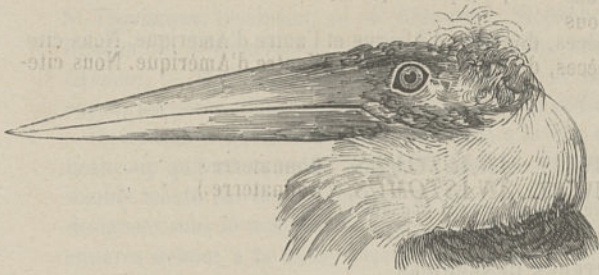


Fig. 215. — *Letoptilos argala*.

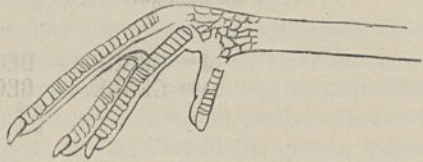


Fig. 214. — *Letoptilos argala*

La tête, le cou, sont dénudés; quelques poils ou plumes décomposés, capillacés, recouvrent l'occiput et le cou, dont la partie inférieure se dilate; le plus ordinairement une membrane faciforme, ridée ou chevelue au sommet, pend au milieu de la gorge.

Ce genre, synonyme du genre *Argala*, Leach, ne renferme que cinq espèces, de l'Inde et de l'Afrique.

3^{me} GENRE. — JABIRU. *MYCTERIA*. (Linné.)

МУКЪТЪ, long nez.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec volumineux, très-long, pointu, un peu déjeté vers le haut, à mandibule supérieure triangulaire, à arête vive, à côtés déprimés, ou obliques et en toit, parfois marqués d'un sillon; bords du bec membraneux, dentelés; mandibule inférieure convexe en dessous; commissure très-ample.

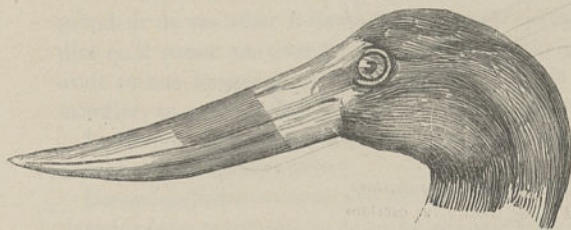


Fig. 215. — *Mycteria Senegalensis*

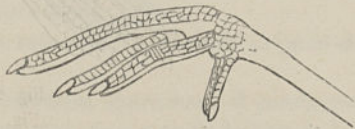


Fig. 216. — *Mycteria Senegalensis*.

Narines en fente ovulaire, percées de part en part, nues.

Ailes subobtusées; la troisième et la quatrième rémiges les plus longues.

Queue courte, large, carrée.

Tarses très-longs, aréolés; doigts unis par un fort repli membraneux, plus ample entre le médian et le doigt externe; pouce allongé, portant en entier sur le sol; ongles faibles, courts et concaves.

La tête et une grande partie du cou sont emplumés chez les individus d'Afrique et des terres australes; et couverts, chez ceux d'Amérique, d'une peau nue, avec quelques petites plumes courtes comme des soies; la peau du cou est alors si flasque, qu'elle pend comme le fanon des Vaches, et qu'elle pourrait contenir plusieurs autres cous.

Ce genre ne se compose que de deux espèces, dont une d'Afrique et l'autre d'Amérique. Nous citerons le Jabiru du Sénégal.

4^{me} GENRE. — BEC-OUVERT. *ANASTOMUS*. (Bonnaterre.)

Ανα, relevé en haut; σμα, bouche.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, élevé, large à la base, très-comprimé, à mandibules arquées chacune dans un sens opposé, de manière que leurs bords s'adaptent à la base et à la pointe en laissant un vide au milieu; cette partie libre, lamelleuse; l'arête supérieure comprimée, élevée en ressaut près du front, entamant les plumes; l'inférieure légèrement renflée en dessous, terminée en pointe.

Narines basales, nues, petites, percés en fente longitudinale.

Ailes amples, subobtusées; les troisième et quatrième rémiges les plus longues.

Queue courte, rectiligne.

Tarses très-longs, aréolés; jambes en grande partie nues; doigts unis par un repli membraneux; pouce au niveau des autres doigts.

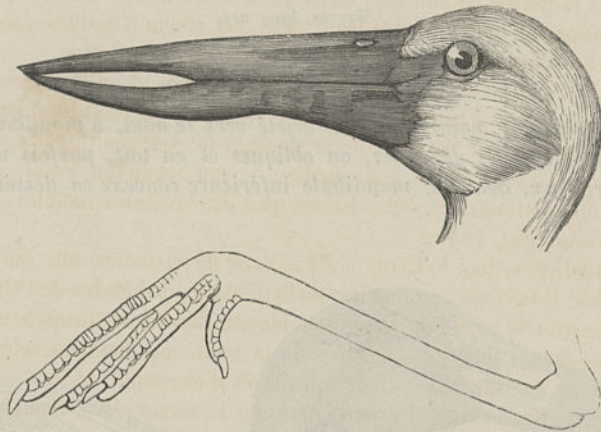


Fig. 217 et 218. — *Anastomus oscitans*.

Ce genre, synonyme des genres *Hians*, Cuvier; *Rhynchochasma*, Herman; *Chenoramphus*, Dumont, et *Apertirostra*, Vieillot, se compose de deux espèces de l'Inde et de l'Afrique. Nous citerons le Bec-Ouvert à lames.

TROISIÈME FAMILLE. — ARDÉINÉS ou HÉRONS.

M. Gray compose cette famille des genres : — 1° *Eurypigia*, Illiger; — 2° *Ardea*, Linné; — 3° *Tigrisoma*, Swainson; — 4° *Botaurus*, Stephens; — 5° *Nycticorax*, Stephens; — 6° *Scopus*, Brisson; — 7° *Cancroma*, Linné; — 8° *Platalea*, Linné, que nous réduisons à ceux-ci : — 1° Héron (*Ardea*), — 2° Garde-Bœuf (*Buphus*), Boié; — 3° Butor (*Botaurus*), — 4° Ombrette (*Scopus*), renvoyant les genres *Eurypigia*, *Platalea*, *Scopus* et *Cancroma*, à d'autres familles.

On ne trouve guère d'Oiseaux qui soient à la fois très-rapides à la course et au vol; mais il en est beaucoup qui ont en même temps de grandes ailes et de très-grandes jambes; tel est le Héron, qui semble monté sur deux échasses, et qui se trouve aussi compris dans le groupe que les naturalistes désignent sous le nom d'Échassiers. Le Héron ne court guère, et nous le voyons pendant des heures entières debout à la même place; mais c'est justement pour cet état d'immobilité que ses longues jambes lui sont le plus nécessaires.

Au moyen de ses longues jambes, en effet, le Héron peut entrer de plus d'un pied dans l'eau sans se mouiller. Ses doigts sont d'une longueur excessive: celui du milieu est aussi long que le tarse; l'ongle qui le termine est dentelé en dedans comme un peigne, et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au milieu de ses longs doigts épanouis. Cette dentelure en peigne est creusée sur la tranche dilatée et saillante du côté intérieur de l'ongle, sans s'étendre jusqu'à sa pointe, qui est aiguë et lisse. Son bec est armé de dentelures tournées en arrière par lesquelles il retient le Poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux, et il semblerait que ce mouvement s'exécute au moyen d'une charnière; car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'Oiseau.

Le Héron est destiné à vivre de Poissons, et cependant il n'a pas reçu la faculté de nager; mais ses longs pieds lui permettent d'entrer très-avant dans l'eau et d'y rester sans inconvénient, attendant que la proie passe à la portée de son bec; aussi le tibia, au lieu d'être revêtu de plumes, comme il l'est chez les espèces qui ne hantent point les rivages, est revêtu d'écailles dans toute sa partie inférieure. (*Magasin pittoresque*, 1838.)

Au moment du jusant, les Hérons arrivent, ainsi que beaucoup d'autres Oiseaux, au bord de l'eau, et, avançant pas à pas à mesure que la mer se retire, guettent tout Poisson ou autre animal marin qui peut convenir à leur appétit. Il est amusant de voir ces Oiseaux s'avancer lentement et gravement dans l'eau, qui leur monte à mi-jambes, le cou tendu en avant, et ressemblant plutôt, avec leurs longues silhouettes grises, à des bâtons qu'à des créatures vivantes. (*Portefeuille d'un naturaliste*, *Revue britannique*, 1849.)

Si l'on se demandait pourquoi le Héron n'a pas reçu de la nature une queue proportionnée à la grandeur de ses ailes, il faudrait se rappeler quelles sont les habitudes de l'Oiseau. Nous venons de dire qu'il passe une grande partie de la journée plongé dans l'eau jusqu'à moitié cuisse. Or, s'il avait eu une longue queue, il aurait été forcé de la tenir constamment relevée afin de ne la pas mouiller, ce qui eût été une véritable fatigue. (*Magasin pittoresque*, 1838.)

Le Héron passe ainsi des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé.

Lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paraît comme endormi, posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un pied, le cou replié le long de la poitrine et du ventre, la tête et le bec courbés entre les épaules, qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine; et, s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une autre encore plus contrainte en se mettant en mouvement; il entre dans l'eau jusqu'au-dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une Grenouille, un Poisson. Mais, réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir

à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition; car il n'a pas l'instinct, lorsque l'eau est couverte de glace, d'aller chercher à vivre dans les climats plus tempérés; et c'est mal à propos que quelques naturalistes l'ont rangé parmi les Oiseaux qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quittés l'hiver, puisque nous voyons ici des Hérons dans toutes les saisons, et même pendant les froids les plus rigoureux et les plus longs : forcés alors de quitter les marais et les rivières gelés, ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes; et c'est dans ce temps qu'ils sont le plus en mouvement, et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station, mais toujours dans la même contrée. Ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente, et ils paraissent supporter également et la faim et le froid; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété; mais ces froides vertus sont accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un Héron, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler : sa mélancolie naturelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conservation, sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres; l'apathique Héron semble se consumer sans languir; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret.

L'insensibilité, l'abandon de soi-même, et quelques autres qualités tout aussi négatives, le caractérisent mieux que ses facultés positives : triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paraît connaître aucun plaisir, ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une prairie inondée. Tandis que les autres Oiseaux cherchent l'abri des feuillages, que, dans les mêmes lieux, le Râle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes, et le Butor au milieu des roseaux, notre Héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air et à la plus grande rigueur des frimas. Hébert en a pris un qui était à demi gelé et tout couvert de verglas. Il a même trouvé souvent sur la neige ou la vase l'impression des pieds de ces Oiseaux, sans jamais avoir pu suivre leurs traces plus de douze ou quinze pas; preuve du peu de suite qu'ils mettent à leur quête, et de leur inaction même dans le temps du besoin. Leur longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course; ils se tiennent debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour; et ce repos leur tient lieu de sommeil, car ils prennent quelque essor pendant la nuit : on les entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons; leur voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourrait comparer au cri de l'Oie s'il n'était plus bref et un peu plaintif; ce cri se répète de moment à moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable lorsque l'Oiseau ressent de la douleur.

Le Héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie le mal de la crainte et de la défiance; il paraît s'inquiéter et s'alarmer de tout; il fuit l'homme de très-loin : souvent assailli par l'Aigle et le Faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs et s'efforçant de gagner le dessus; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages. On a prétendu que, pour dernière défense, il passait la tête sous son aile, et présentait son bec pointu à l'Oiseau ravisseur, qui, fondant avec impétuosité, s'y perçait lui-même. (BUFFON.)

On croit en effet encore que le Héron présente son bec à l'Oiseau de proie qui le poursuit pour le transpercer lorsqu'il foud sur lui; c'est là une de ces erreurs populaires presque toujours démenties par les faits. Si le Héron était tenté de se défendre dans cette crise, son arme redoutable serait complètement neutralisée par ses maladroits et lourds mouvements autant que par l'attaque rapide de son vif et vigoureux adversaire. A terre, il n'en est plus de même; dès que le Héron sent ses pieds affermis, il s'enhardit et cherche à se venger de ses persécuteurs par les coups répétés et souvent bien dirigés de son bec, dont il se sert comme d'un poignard. Si le fauconnier ne se hâte pas d'accourir, les Faucons courent grand risque de la vie; une blessure mortelle, ou tout au moins la perte de la vue, sera le fruit de leur glorieuse victoire. Le Héron vise toujours aux yeux; un chasseur a perdu un des siens pour avoir saisi sans précaution un Oiseau de ce genre après l'avoir blessé; pareille aventure est presque arrivée à un autre chasseur, qui a, pendant deux ans, chassé en Irlande avec un vieux Chien borgne, dont l'infirmité datait d'une bataille que, dans son imprudente jeunesse, il n'avait pas craint d'engager contre un Héron éclopé. (*Revue britannique*, 1852.)

C'était assez que la nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux Héron, sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie. Mais la chasse du Héron était autre-

fois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie; il faisait le divertissement des princes, qui se réservaient comme gibier d'honneur la mauvaise chair de cet Oiseau, qualifiée *viande royale*, et servie comme un mets de parade dans les banquets.

C'est sans doute cette distinction attachée au Héron qui fit imaginer de rassembler ces Oiseaux, et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des eaux, ou même dans des tours, en leur offrant des aires commodes où ils venaient nicher. On tirait quelque produit de ces héronnières par la vente des petits Héronneaux, que l'on savait engraisser. Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François I^{er} avait fait élever à Fontainebleau, et du grand effet de l'art qui avait soumis à l'empire de l'homme des Oiseaux aussi sauvages. Mais cet art était fondé sur leur nature même; les Hérons se plaisent à nicher rassemblés; ils se réunissent pour cela plusieurs dans un même canton de forêt, souvent sur un même arbre. On peut croire que c'est la crainte qui les rassemble, et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert, ou du moins étonner par leur nombre, le Milan et le Vautour. C'est au plus haut des grands arbres que les Hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des Corneilles; ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble. Les nids du Héron sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbe sèche, de joncs et de plumes.

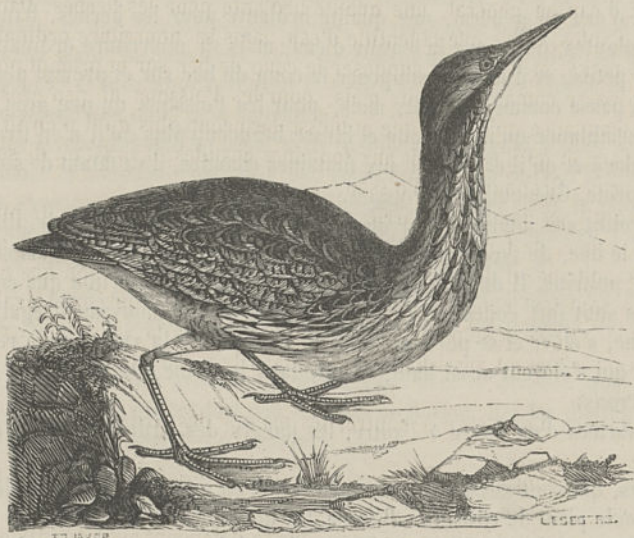


Fig. 219. — Héron fauve.

Dans l'accouplement, le mâle pose d'abord un pied sur le dos de la femelle, comme pour la presser doucement de céder; puis, partant les deux pieds en avant, il s'abaisse sur elle et se soutient dans cette attitude par de petits battements d'ailes. Lorsqu'elle vient à couvrir, le mâle va à la pêche, et lui fait part de ses captures; et l'on voit souvent des Poissons tomber de leurs nids. Du reste, il ne paraît pas que les Hérons se nourrissent de Serpents ni d'autres Reptiles; et l'on ne sait sur quoi pouvait être fondée la défense de les tuer en Angleterre. (BUFFON.)

Nous avons vu que le Héron adulte refuse de manger et se laisse mourir en domesticité; mais, pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse. Buffon en a fait porter du nid à la basse-cour; ils y ont vécu d'entrailles de Poisson et de viande crue, et se sont habitués avec la volaille; ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais de quelques mouvements communiqués; on en a vu qui avaient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître; mais, dès qu'on cessait de les agacer, ils retombaient dans leur tristesse naturelle, et demeuraient

immobiles. Mauduyt a élevé de cette façon un jeune Héron, auquel il donnait aussi des Limaçons; quoiqu'il fût déjà de la taille des pères et mères quand il s'en défit, il ne prenait pas sa nourriture de lui-même; il fallait la lui mettre dans le bec; d'abord Mauduyt faisait tirer les Limaçons de leur coquille; mais, lui en ayant fait avaler quelques-uns avec la coquille même, et ayant vu qu'il ne s'en était pas mal trouvé, il ne lui en donna plus d'une autre manière; l'Oiseau rendait les coquilles entières, mais vides de la substance du Limaçon, qui avait été digérée: souvent il n'avait pas d'autre nourriture pendant des jours entiers. On lui donnait quelquefois des Vipères mortes chez les apothicaires, et que l'on coupait en trois ou quatre morceaux; il se jetait sur cette seule nourriture avec avidité et l'avalait de lui-même, ce qui ferait douter que le Héron, dans l'état de liberté, ne se nourrisse pas de Serpents, ainsi que les auteurs l'ont avancé. Quoique ce jeune Héron vit souvent du monde, il était sauvage, et la vue des personnes qui entraient dans le lieu où il était ne manquait jamais de l'effrayer: il cherchait à s'échapper, et il fallait le contraindre pour lui faire prendre des aliments; cette opération demandait des précautions, parce que le jeune Oiseau, quand il se trouvait pressé, lançait de forts coups de bec, et cherchait à les porter à la face, ce qui engagea son maître à le faire tuer. Au reste, les jeunes Hérons sont, dans le premier âge, assez longtemps couverts d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou.

Le Héron prend beaucoup de Grenouilles; il les avale tout entières. On le reconnaît à ses excréments, qui en offrent les os non brisés et enveloppés d'une espèce de mucilage visqueux de couleur verte, formé apparemment de la peau des Grenouilles réduite en colle. Ses excréments ont, comme ceux des Oiseaux d'eau en général, une qualité brûlante pour les herbes. Dans la disette, il avale quelques petites plantes, telles que la lentille d'eau; mais sa nourriture ordinaire est le Poisson. Il en prend assez de petits, et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait; mais, pour les Poissons un peu gros, Willughby dit avec beaucoup de vraisemblance qu'il en pique et blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau. En hiver, lorsque tout est glacé et qu'il est réduit aux fontaines chaudes, il va tâtant de son pied dans la vase, et palpe ainsi sa proie, Grenouille ou Poisson.

Pour voler, il roidit ses jambes en arrière, renverse le cou sur le dos, le plie en trois parties, y compris la tête et le bec, de façon que d'en bas on ne voit point de tête, mais seulement un bec qui paraît sortir de la poitrine. Il déploie des ailes plus grandes à proportion que celles d'aucun Oiseau de proie; ces ailes sont fort concaves, et frappent l'air par un mouvement égal et réglé. Le Héron, par ce vol uniforme, s'élève et se porte si haut, qu'il se perd à la vue dans la région des nuages. Il y a peu d'Oiseaux qui s'élèvent aussi haut, et qui, dans le même climat, fassent d'aussi grandes traversées que les Hérons.

Sans être très-variées d'un genre à l'autre, les mœurs des Ardénés offrent entre elles quelques différences.

Ainsi, les Butors, qui sont aussi voyageurs, se voient en grand nombre dans le mois de décembre; quelquefois une seule pièce de roseaux en cache des douzaines.

Il y a peu d'Oiseaux, écrivait Baillon à Buffon, qui se défendent avec autant de sang-froid: le Butor n'attaque jamais; mais, lorsqu'il est attaqué, il combat courageusement et se bat bien sans se donner beaucoup de mouvement. Si un Oiseau de proie fond sur lui, il ne fuit pas; il l'attend debout et le reçoit sur le bout de son bec, qui est très-aigu: l'ennemi blessé s'éloigne en criant. Les vieux Busards n'attaquent jamais le Butor; et les Faucons communs ne le prennent que par derrière et lorsqu'il vole. Il se défend même contre le chasseur qui l'a blessé; au lieu de fuir, il l'attend, lui lance dans les jambes des coups de bec si violents, qu'il perce les bottines et pénètre fort avant dans les chairs: plusieurs chasseurs en ont été blessés grièvement. On est obligé d'assommer ces Oiseaux, car ils se défendent jusqu'à la mort.

Quelquefois, mais rarement, le Butor se renverse sur le dos, comme les Oiseaux de proie, et se défend autant des griffes, qu'il a très-longues, que du bec: il prend cette attitude lorsqu'il est surpris par un Chien.

La patience de cet Oiseau égale son courage; il demeure, pendant des heures entières, immobile les pieds dans l'eau et caché par les roseaux; il y guette les Anguilles et les Grenouilles. Il est aussi indolent et aussi mélancolique que la Cigogne: hors le temps des amours, où il prend du mouvement et change de lieu, dans les autres saisons on ne peut le trouver qu'avec des Chiens. C'est dans

les mois de février et de mars que les mâles jettent, le matin et le soir, un cri qu'on pourrait comparer à l'explosion d'un fusil d'un gros calibre. Les femelles accourent de loin à ce cri : quelquefois une douzaine entoure un seul mâle; car, dans ce genre comme chez les Canards, il existe plus de femelles que de mâles; ils piaffent devant elles et se battent contre les mâles qui surviennent. Ils font leur nid presque sur l'eau, au milieu des roseaux, dans le mois d'avril; le temps de l'incubation est de vingt-quatre à vingt-cinq jours. Les jeunes naissent presque nus et sont d'une figure hideuse; ils semblent n'être que cou et jambes; ils ne sortent du nid que plus de vingt jours après leur naissance; le père et la mère les nourrissent, dans les premiers temps, de Sangsues, de Lézards et de frai de Grenouilles, et ensuite de petites Anguilles... Les Busards, qui dévastent les nids de tous les autres Oiseaux de marais, touchent rarement à celui du Butor; le père et la mère y veillent sans cesse et le défendent : les enfants n'osent pas en approcher, ils risqueraient de se faire crever les yeux.

Enfin les Garde-Bœufs ou Crabiers ont l'habitude de fréquenter les troupeaux de Bœufs en Europe pour s'y nourrir des Insectes et des Taons dont ils sont poursuivis et piqués sans cesse; ils se nourrissent aussi de Vers.

M. le docteur Labonyse, chirurgien-major aux ambulances de l'Algérie, qui fait une étude toute spéciale des mœurs des Oiseaux de cette contrée, dans une lettre à M. Fournet, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon, adressait, en 1852, sur le Garde-Bœuf, les détails qui suivent :

« Cet Oiseau est assez gracieux et très-susceptible de domesticité. J'en ai eu d'appivoisés que j'avais blessés à la chasse, et qui, après quelques jours, vivaient avec moi dans une grande familiarité. Ils mangeaient dans ma main, me suivaient, reconnaissaient mes camarades, se cachaient à l'aspect d'une personne étrangère et faisaient bravement la police à l'égard des Chiens et des Chats du voisinage qui voulaient s'introduire dans mon logement.

« Je leur donne de la viande cuite ou crue, mais bientôt ils mangent toutes sortes d'aliments. Ils paraissent ne pas aimer la solitude; j'en avais un, entre autres, qui passait la journée avec moi, et allait, pendant mes absences et tous les soirs régulièrement, se giter dans le poulailler. Il vivait en bonne intelligence avec les volailles; cependant il devint, je ne sais comment, l'objet de la lubrique convoitise du Coq, et, en se défendant, il creva un œil à son séducteur. »

De son côté, M. D'Arnaud, en Abyssinie, a vu des troupeaux d'Éléphants qui avaient le dos couvert de ces Oiseaux. Le Garde-Bœuf, dit ce voyageur, est l'ami inséparable du monstrueux Pachyderme.

On le voit donc, les mœurs des Ardéinés sont d'accord avec la division que nous avons établie dans cette famille, division qui diffère fort peu de celle de Buffon, qui les distinguait en : — 1° Hérons, — 2° Butors, — 3° Bihoreaux, — 4° Crabiers.

1^{er} GENRE. — HÉRON. *ARDEA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, droit, pointu, épais à la base; conique, s'amincissant successivement jusqu'à la pointe, qui est aiguë; bords droits, membraneux, coupants, finement dentelés; arête convexe, côtoyée par deux sillons

Narines en fente, percées près du front sur le rebord d'une membrane recouvrant la base du sillon.

Ailes amples, concaves, subobtusées; la troisième rémige la plus longue, un peu plus courte que la queue.

Queue courte.

Tarses généralement plus longs que le doigt médian, grêles, réticulés, garnis de scutelles en devant; jambes à moitié dénudées; doigts allongés, l'interne libre à la base; pouce articulé au bord interne, muni d'un ongle robuste, portant en entier sur le sol; celui du médian ayant sa tranche finement dentelée.

Le devant de l'œil dénudé.

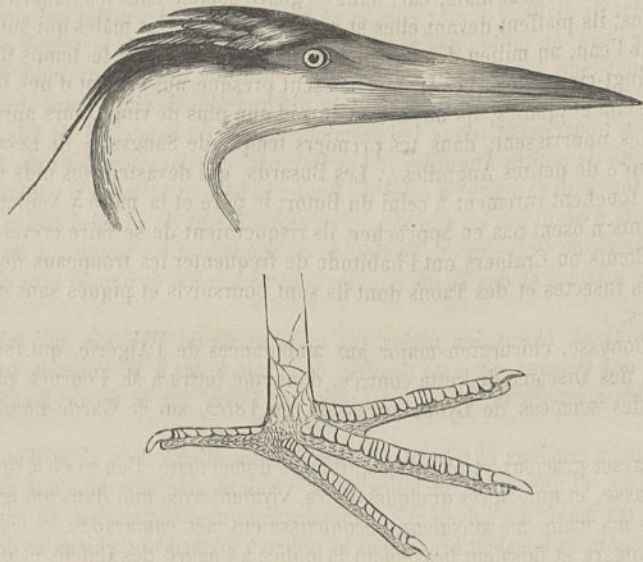


Fig. 220 et 221. — *Ardea cocoi*.

Ce genre, synonyme des genres *Herodias*, Boié; *Egretta*, Ch. Bonaparte; *Garzetta*, Kaup; *Erodius*, Macgillivray, et dans lequel nous confondons les genres *Tigrisoma*, Swainson, et *Nycticorax*, Stephens, comprend cinquante-deux espèces réparties sur toute la surface du globe. Celles propres à l'Europe sont : — 1° Héron cendré (*Ardea cinerea*), Linné; — 2° Héron pourpré (*Ardea purpurea*), Linné; — 3° Héron aigrette (*Ardea alba*), Gmelin; — 4° Héron garzette (*Ardea garzetta*), Linné; — 5° Héron bihoreau (*Ardea nycticorax*), Linné.

2^{me} GENRE. — BUTOR. *BOTAURUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, à mandibule supérieure un peu courbée vers le bout, qui est aigu.



Fig. 222 — *Botaurus lentiginos*.

Narines linéaires.

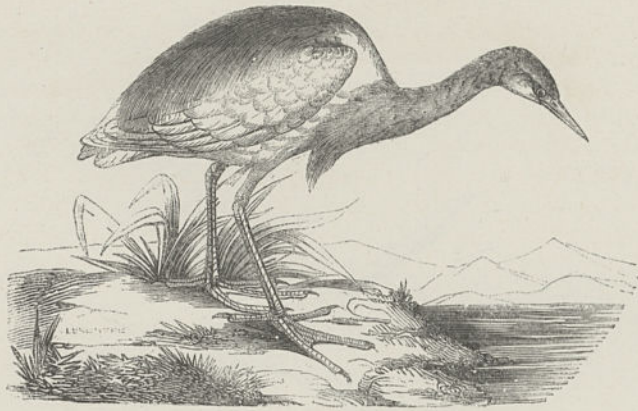


Fig. 1. — Héron roussâtre.

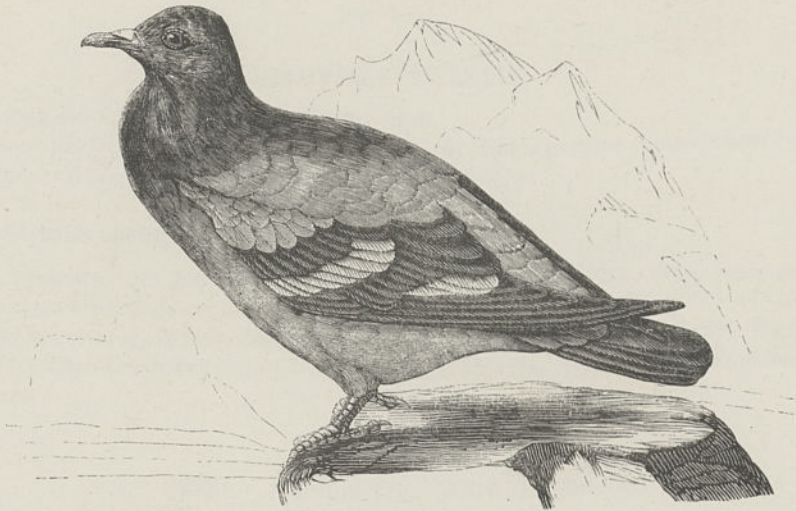
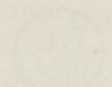


Fig. 2. — Pigeon bizet.



Faint, illegible text or markings located below the first sketch.



Faint, illegible text or markings located below the second sketch.



Tarses gros, robustes, de la longueur du doigt médian; jambes aux trois quarts emplumées; doigts et pouce très-longs, l'interne uni à la base; ongles fins et aigus; celui du pouce très-long et très-courbé.

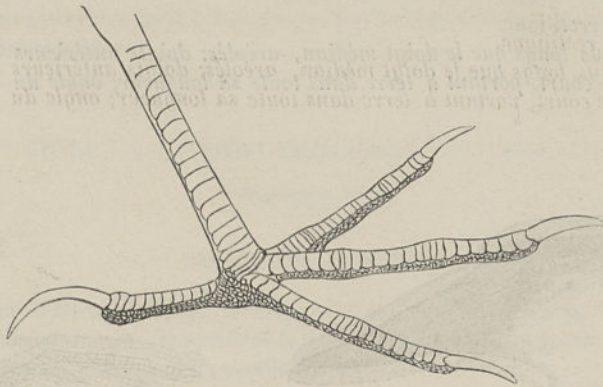


Fig. 225. — *Botaurus lentiginosus*.

Plumes du devant et des côtés du cou longues, larges, tombant en épais fanons au devant de la poitrine.

Ce genre, synonyme du genre *Butor*, Swainson, ne comprend que sept espèces réparties sur tous les continents, dont deux se trouvent en Europe : — 1° *Butor étoilé* (*Botaurus stellaris*, Linné), Brisson; — 2° *Butor mokoho* (*Botaurus lentiginosus*), Montagu.

3^{me} GENRE. — GARDE-BOEUF. *BUPHUS*. (Boié, 1823.)

Βους, bœuf.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, mince, très-pointu, droit.

Tarses forts, parfois plus courts que le doigt médian; jambes presque complètement emplumées; doigts allongés et forts; le pouce aussi long que le doigt interne.

Plumes occipitales tombantes.

Ce genre, synonyme des genres *Ardeola*, Ch. Bonaparte, et *Ardetta*, Gray, renferme environ vingt-cinq espèces répandues sur tout le globe, dont trois se trouvent en Europe : — 1° *Garde-Bœuf crabier* (*Buphus comatus*, Pallas), Chenu et O. Des Murs; — 2° *Garde-Bœuf vérani* (*Buphus coromanda*, Bodd.), Chenu et O. Des Murs; — 3° *Garde-Bœuf blongios* (*Buphus minutus*, Linné), Chenu et O. Des Murs.

4^{me} GENRE. — OMBRETTE. *SCOPUS*. (Brisson.)

Σκοπός, sentinelle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, épais à sa base, très-comprimé sur les côtés, convexe et à arête vive

en dessus, légèrement renflé en dessous, avec un sillon sur chaque côté jusqu'à la pointe, qui est recourbée; mandibule inférieure plus courte que la supérieure, plus étroite, tronquée à l'extrémité.

Narines basales, linéaires, percées dans une membrane.

Ailes allongées, pointues, subobtusées; les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues.

Queue médiocre, rectiligne.

Tarses un peu plus longs que le doigt médian, aréolés; doigts antérieurs soudés par un repli membraneux; pouce court, portant à terre dans toute sa longueur; ongle du doigt médian denticulé.



Fig. 224 — *Scopus umbretta*



Fig. 225. — *Scopus umbretta*.

Ce genre, synonyme du genre *Cepheus*, Wagler, ne repose que sur une seule espèce d'Afrique : — l'Ombrette (*Scopus umbretta*).

QUATRIÈME FAMILLE. — COCHLÉARIINÉS.

Cette famille n'est que la reproduction des Latirostres de Vieillot et des Cochlorhynques de Lesson, que ces deux ornithologistes composaient des deux genres : — 1° Savacou (*Cancroma*), — 2° Spatule (*Platalea*), auquel nous réunissons le genre *Eurynorhynchus*, que nous retirons, comme Linné, des Bécasseaux, puis un genre des plus curieux découvert en 1850, et nommé par M. Gould : — *Balæniceps*.

Les genres qui composent cette famille, bien qu'en apparence dissemblables, ont cependant des caractères qui les rapprochent beaucoup. Les Savacous la lient intimement avec les Hérons, dont ils ont l'organisation fondamentale, et les Spatules la rapprochent des Grues.

Les caractères de cette famille sont : un bec plus long que la tête, très-large, très-déprimé, à surface plane ou convexe, mais lisse; des narines obovales, dorsales, bordées d'un repli membraneux; la moitié de la jambe nue; des tarses longs, aréolés; un pouce allongé, portant en entier sur le sol; une gorge dilatée; des ailes amples, aussi longues que la queue; l'ongle du doigt médian non denticulé et à tranche lisse.

Les Cochléariinés, à l'exception de la Spatule, qui s'en approche volontiers, semblent s'éloigner par goût du voisinage de la mer : ils habitent les savanes noyées et se tiennent le long des fleuves et des rivières où la marée ne monte point, ils se nourrissent de Mollusques, de Poissons et de Reptiles, qu'ils saisissent facilement avec leur large bec et que la dilatation de leur gosier leur rend faciles à

avaler. Ils marchent le cou arqué et le dos voûté dans une attitude qui paraît gênée et avec un air aussi triste que celui du Héron. Ils sont sauvages et se tiennent loin des lieux habités. Leurs yeux, placés fort près de la racine du bec, leur donnent un air farouche. Lorsqu'ils sont pris, ils font craquer leur bec, et, dans la colère ou l'agitation, ils relèvent les plumes du sommet de leur tête.

Ces Oiseaux font leur nid à la sommité des grands arbres, les Spatules particulièrement sur ceux voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes; ils produisent trois ou quatre petits; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir. (BUFFON.)

1^{er} GENRE. — SAVACOU. *COCHLEARIUS*. (Brisson, 1760.)

Κοχλιάριον, cuiller.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, très-large, très-évasé, à crête convexe en dessus, arrondie et terminée en crochet à l'extrémité; à bords tranchants, à sillon profond depuis les narines jusqu'à la pointe; la mandibule inférieure membraneuse au milieu.

Narines oblongues, ouvertes en biais à la base de la rainure, et en partie recouvertes par un rebord membraneux.

Ailes amples, subobtusées, dépassant la queue.

Queue courte.

Tarses de la longueur du doigt médian, aérolés; doigts antérieurs soudés par un repli membraneux; pouce articulé sur le bord interne, allongé, portant en entier sur le sol; ongle du doigt médian ponctué seulement sur le bord interne.

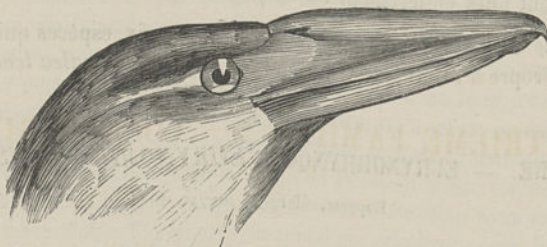


Fig. 226. — *Cochlearius cancruma*.

Le tour des yeux et la gorge sont nus; le derrière de la tête est garni de plumes allongées

Ce genre, synonyme des genres *Cancroma*, Linné, et *Cymbops*, Wagler, ne repose que sur une seule espèce de l'Amérique du Sud : — le Savacou crabier (*Cochlearius cancruma*), Brisson.

2^{me} GENRE. — BALÉNICEPS. *BALÆNICEPS*. (Gould, 1850.)

De *balæna*, baleine, et *caput*, tête.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, en forme de cuiller, très-large, à arête convexe, arrondie à la partie

supérieure et terminée en un fort crochet à son extrémité; la mandibule inférieure s'emboîtant dans la supérieure, dont les bords sont tranchants, fortement concave et renflée.

Narines basales, linéaires.

Ailes amples, subobtusées, atteignant le niveau de la queue.

Queue courte et rectiligne.

Tarses grêles, de la longueur du doigt médian, finement aérolés; jambes à moitié nues; doigts dépourvus de membranes, allongés, ainsi que le pouce, qui repose entièrement sur le sol.

Le tour des yeux est nu, et le derrière de la tête garni de plumes allongées; le repli de la peau qui compose la plus grande partie de la mandibule inférieure paraîtrait susceptible de se dilater en forme de sac.

Ce genre ne repose encore que sur une seule espèce de la côte occidentale d'Afrique, que nous avons figurée dans le premier volume : — le Baléniceps roi (*Baleniceps rex.*) Gould.

3^{me} GENRE. — SPATULE. *PLATALEA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, robuste, très-aplati, dilaté et arrondi en forme de spatule; la mandibule supérieure cannelée et sillonnée transversalement à la base, terminée en crochet à la pointe.

Narines dorsales, rapprochées, oblongues, ouvertes, bordées par une membrane.

Ailes médiocres, amples, aiguës; la deuxième rémige la plus longue.

Queue courte.

Tarses longs, forts, aérolés; jambes à moitié nues; les doigts antérieurs réunis jusqu'à la seconde articulation par des membranes profondément découpées; le pouce portant à terre.

La face et la tête sont nues entièrement ou en partie.

Ce genre, synonyme du genre *Platea*, Brisson, renferme six espèces qui se trouvent par tout le globe. Une seule est propre à l'Europe : — la Spatule blanche (*Platalea leucorodia*), Linné.

4^{me} GENRE. — EURYNORHYNQUE. *EURYNORHYNCHUS*. (Wilson.)

Ευρυνω, élargir; ρυγχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, mince, très-aplati, très-déprimé, spatuliforme, évasé à l'extrémité, qui se termine en pointe mousse.



Fig. 227. — *Eurynorhynchus pygmaeus*.

Narines basales, longitudinales.

Ailes longues et pointues, suraiguës; la première rémige la plus longue.

Queue courte et arrondie.

Tarses courts, réticulés, grêles, à pouce très-petit, à acropode scutellé, à membrane prolongée le long des doigts.

Ce genre, véritable Lamellirostre, ne repose que sur une seule espèce du nord de l'Europe et de l'Inde : — l'Eurynorhynque pygmée (*Eurynorhynchus pygmaeus*, Linné), Wilson.

CINQUIÈME FAMILLE. — GRUINÉS ou GRUES.

M. Gray a formé cette famille des genres : — 1° *Grus*, Linné; — 2° *Scops*, Mœhring; — 3° *Balearica*, Brisson, que nous conservons, en substituant le nom de *Anthropoides* à celui de *Scops*, et en y ajoutant un quatrième genre américain, l'Agami; ce sont donc quatre genres : — 1° Grue (*Grus*). — 2° Demoiselle (*Anthropoides*), Lesson; — 3° Baléarique (*Balearica*), — 4° Agami (*Psophia*).

Ce dernier genre, par le velouté des plumes de sa tête, qui rappelle le velouté des Baléariques, et par la nature des plumes effilées de son croupion, se lie parfaitement aux Gruinés, et par la plus grande partie de ses habitudes touche à la famille des Palméidés qui va suivre.

Cette famille comprend des Oiseaux connus de la plus haute antiquité et remarquables par leur grande taille, leur port noble et gracieux, et par les longs voyages qu'ils entreprennent régulièrement chaque année.

Elle est très-naturelle et parfaitement distincte, par l'ensemble de ses caractères, de celle des Hérons, avec laquelle elle est confondue par un grand nombre d'ornithologistes. Ce sont des Oiseaux essentiellement migrateurs, qui vivent, soit en société, soit par couples, et se tiennent de préférence dans les terrains humides ou marécageux, aux embouchures des fleuves et sur les bords de la mer. Ils joignent à une grande puissance de vol la faculté de supporter un long jeûne.

Ils nichent sous les buissons, parmi les herbes et les joncs, ou à terre; quelquefois, dit-on, sur les toits des maisons isolées. Le mâle partage avec la femelle le soin de l'incubation et a également soin des petits, qui sont nourris dans le nid jusqu'à ce qu'ils puissent voler. La ponte est de deux œufs très-gros, olivâtres, ou bien d'un brun clair un peu verdâtre, ou d'un roux cendré, avec des points et des taches d'un brun olive mêlés à quelques taches d'un gris brun; leur forme est généralement celle d'un ellipsoïde arrondi des deux bouts.

Durant une grande partie de l'année, les Grues vivent en familles ou en troupes plus ou moins nombreuses : à l'époque des amours, elles ne vivent que par couples.

Ces Oiseaux, qui sont alors fort confiants, se laissent approcher d'assez près; mais, lorsqu'on touche à leur progéniture, ils la défendent avec le plus grand courage; ils ne craignent pas d'attaquer l'animal et l'homme même qui veulent s'en emparer. Lorsque au contraire ils sont réunis en troupes, qu'ils entreprennent leurs voyages, ils sont très-craintifs; la présence de l'homme, d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent, les fait envoler en poussant un cri d'alarme; aussi est-il difficile de les tirer autrement que par surprise.

Les voyages des Grues ont toujours lieu aux mêmes époques, et toujours du nord au midi et du midi au nord. Elles partent vers le soir et volent de nuit, tantôt à haute distance, tantôt assez près de terre en poussant un cri de rappel, que l'on entend de fort loin. (DEGLAND.)

L'ordre qui règne dans le voyage de ces Oiseaux émigrants n'est pas moins admirable que l'instinct qui le détermine et la périodicité qui préside à l'époque des départs. Les Grues volent en triangle, la pointe dirigée en avant contre le vent et formée d'un seul individu, d'ordinaire l'un des plus forts, des plus habiles et conséquemment des plus âgés; c'est lui qui supporte la plus grande fatigue

et remplit la plus pénible tâche, celle de fendre l'élément fluide et de diriger la troupe à travers l'espace; mais, lorsque ses forces trahissent son courage, il passe en arrière, et est immédiatement remplacé par celui qui est le plus capable de lui succéder. Tous les individus qui composent ainsi un même escadron montrent une obéissance aveugle à leur chef. Celui-ci fait entendre de temps en temps, comme pour appeler ses compagnons, un cri de réclame auquel tous répondent aussitôt. Leur voix est forte et éclatante, et les inflexions différentes de leurs cris les font reconnaître très-facilement à de longues distances pendant la nuit. De temps en temps la troupe descend à terre pour prendre du repos; on assure qu'alors l'une des Grues veille toujours la tête haute pour avertir ses compagnons par un cri d'alarme lorsqu'un danger les menace. (*Magasin pittoresque*, 1851.)

Quelques espèces de Gruinés, les Demoiselles (*Anthropoides*), ont des habitudes singulières. Elles arrivent dans le midi de la Russie vers le commencement de mars, par troupes de deux à trois cents individus disposés en vols triangulaires. Parvenues au terme de leur voyage, les bandes restent encore ensemble pendant quelque temps; et, lors même que les Oiseaux se sont déjà dispersés par couples, ils se réunissent encore tous ensemble le soir et le matin, de préférence par un temps serein, pour s'exercer de compagnie et pour s'amuser à danser. A cette fin, ils choisissent dans les steppes un lieu convenable, le plus souvent le rivage plat d'un ruisseau. Là ils se placent en ligne, ou sur deux ou plusieurs rangées, et commencent leurs jeux et leurs danses extraordinaires, qui ne surprennent pas médiocrement le spectateur, et dont le récit passerait pour fabuleux s'il n'était attesté par des hommes dignes de foi. Ils dansent et sautent les uns autour des autres, s'inclinant d'une manière burlesque, avançant le cou, dressant les plumes du collier, et déployant à moitié les ailes. Une autre partie, en attendant, se dispute à la course le prix de vitesse: arrivés au terme, ils retournent, marchant lentement et avec gravité; tout le reste de la compagnie les salue par des cris réitérés et par des inclinations de tête et d'autres démonstrations qui sont réciproques. Après avoir continué de la sorte pendant quelque temps, ils s'élèvent tous dans l'air, où, voguant lentement, ils décrivent des cercles tels qu'on en voit faire à toutes les Grues et aux Cigognes. Après quelques semaines, ces assemblées cessent, et, à partir de cette époque, on voit constamment marcher ensemble, dans les steppes, un mâle et une femelle. (NORDMANN.)

On comprend que des Oiseaux ainsi organisés et aussi habitués à vivre en société puissent s'approprier aisément. C'est en effet ce qui a lieu.

Mais le plus remarquable d'entre eux, sous ce rapport, est, à part la Baléarique, l'Agami, sans contredit.

L'Agami, moins propre au vol que les autres Gruinés, mais mieux fait pour la course, paraît être parmi les Oiseaux ce que le Chien est parmi les Quadrupèdes. Ce sont, chacun dans leur genre, les animaux auxquels la nature a accordé le plus d'instinct, moins d'éloignement ou plus de penchant pour la société de l'homme. Non-seulement l'Agami s'approprie aisément, mais est, comme le Chien, susceptible d'éducation, et il donne de même des marques de connaissance, de sentiment et d'affection; il obéit à la voix de son maître; il le suit; il reçoit ses caresses; il lui en rend ou le prévient; il les lui prodigue à son retour quand il a été absent; il paraît sensible à celles qu'on lui accorde, et susceptible de jalousie contre ceux qui pourraient les partager: il chasse les autres animaux domestiques et poursuit même les nègres qui font le service. Il ne craint ni les Chiens ni les Chats, dont il évite l'atteinte en s'élevant dans l'air, qu'il harcelle en retombant sur eux et en les frappant à grands coups de bec. Il sort seul, s'éloigne sans s'égarer et revient chez son maître. Plusieurs personnes qui ont habité longtemps à Cayenne assurent même qu'on confie souvent à un Agami un troupeau de jeunes Dindons ou de Canards, qu'il les mène dans les habitations au pâturage dès le matin, les veille pendant la journée et les ramène le soir; on en a vu, à ce que l'on prétend, conduire un troupeau de Moutons. Dans la basse-cour, au dire des voyageurs, l'Agami se rend maître; le matin il chasse tous les Oiseaux dehors, et le soir il oblige les traîneurs de rentrer; pour lui, il ne s'enferme pas, mais il se couche, ou sur le toit de la basse-cour, ou sur quelque arbre voisin. (MAUDUYT.)

Enfin les faits relatifs à l'instinct de l'Agami, à ses mœurs sociales, sont répétés par trop de témoins pour n'être pas vrais en plus grande partie. Mauduyt lui-même, que nous venons de citer, a vu, à Paris, un Agami qui, quoiqu'il n'y fût apporté que depuis quelques jours, connaissait parfaitement la personne qui en avait soin; qui obéissait à sa voix et paraissait se plaire également à lui faire des caresses et à recevoir les siennes. La nourriture des Oiseaux de cette famille consiste principalement

en Insectes, en graines et en herbes. Ils se perchent en plein air pour dormir, et se reposent même souvent de jour sur les arbres

1^{er} GENRE. — GRUE. *GRUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec sensiblement plus long que la tête, en cône allongé, un peu comprimé, sillonné en dessus, un peu fléchi et obtus à son extrémité, à bords entiers ou demi-dentés.

Narines médianes, situées dans un sillon, elliptiques, concaves, percées de part en part et en partie couvertes par une membrane en arrière.

Ailes longues, subobtus; les troisième et quatrième rémiges les plus longues.

Queue courte.

Tarses très-longs, robustes, couverts de larges écailles; doigts assez courts, unis à la base; le pouce ne touchant pas à terre; ongles un peu larges, courts, obtus

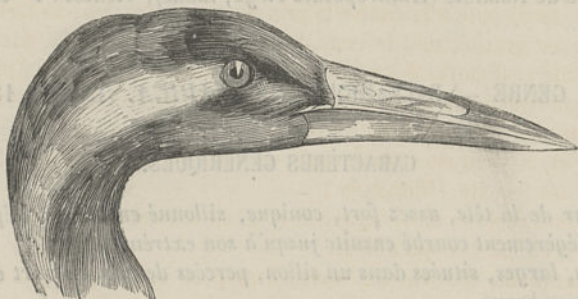


Fig. 228 — *Grus cinerea*.

Vertex et région des yeux nus, quelquefois avec ou sans plumes au cou; les plumes secondaires les plus rapprochées du corps allongées, à barbes décomposées et disposées en touffe ou panache.

Ce genre, synonyme du genre *Megalornis*, Gray, renferme huit espèces, disséminées sur tout le globe, dont trois se rencontrent en Europe : — 1° Grue cendrée (*Grus cinerea*), Bechstein : 1^m,25; — 2° Grue Antigone (*Grus Antigone*, Linné), Keysserling et Blasius : 1^m,80; — 3° Grue leucogérane (*Grus leucogeranos*), Pallas : 1^m,45.

* 2^{me} GENRE. — DEMOISELLE. *ANTHROPOIDES*. (Vieillot, 1816.)

ἄνθρωπος, homme (imitant les hommes).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine plus long que la tête, conique, comprimé, entier, épais et un peu convexe.

Narines basales, situées dans un sillon, concaves, couvertes en arrière par une membrane.

Ailes longues, pointues, subobtus.

Queue courte.

La tête totalement emplumée, avec deux touffes de longues plumes sur les côtés, et d'autres longues et effilées au bas du cou; les couvertures alaires très-allongées, pointues.

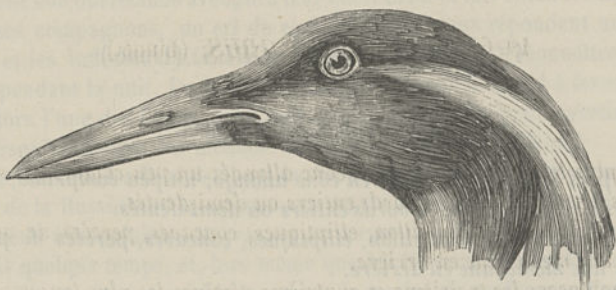


Fig. 229. — *Anthropoides virgo*.

Ce genre, synonyme du genre *Scops*, ressuscité mal à propos de Mœbring par M. Gray, et auquel nous l'avons substitué, renferme trois espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Celle d'Europe est : — la Demoiselle de Numidie (*Anthropoides virgo*, Linné), Vieillot : 1^m environ.

5^{me} GENRE — BALÉARIQUE. *BALEARICA*. (Lesson, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, assez fort, conique, sillonné en dessus, déprimé de la base à la partie moyenne, et légèrement courbé ensuite jusqu'à son extrémité.

Narines ovalaires, larges, situées dans un sillon, percées de part en part en devant, recouvertes en arrière par une membrane.

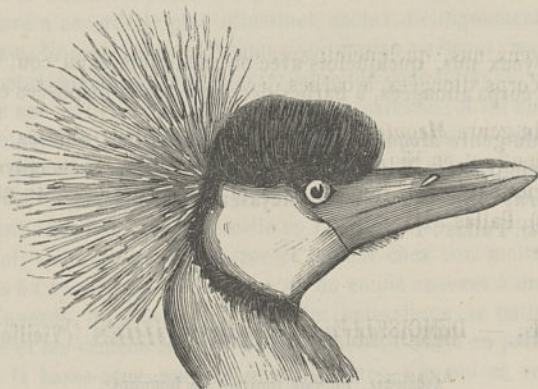
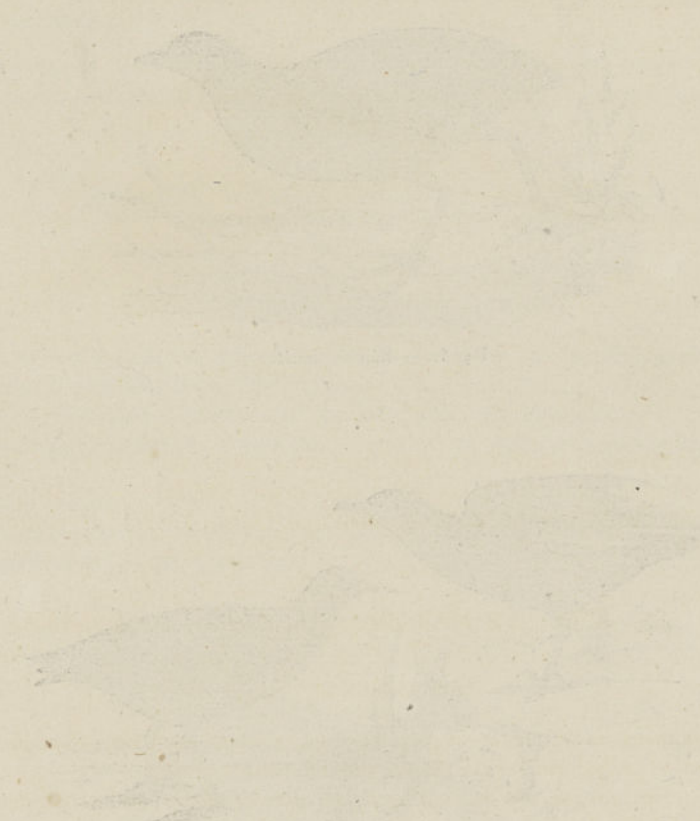


Fig. 230. — *Balearica regulorum*.

Ailes allongées, subobtus.

Queue courte et égale.

Tarses longs et réticulés, ainsi que les jambes, en grande partie nues; doigt médian uni à l'externe par une membrane; pouce court et élevé; ongles courts et obtus.



[Faint, illegible text, possibly a title or description of the sketches.]

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

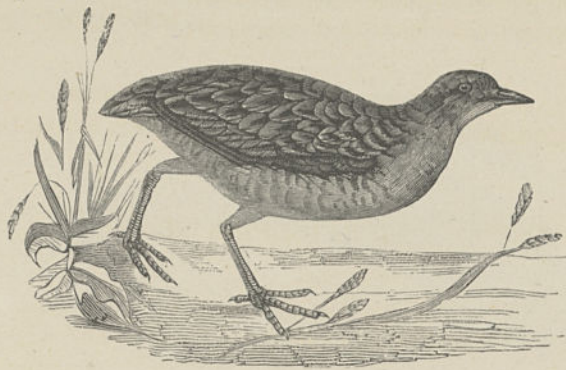


Fig. 1. — Râle de genêt.

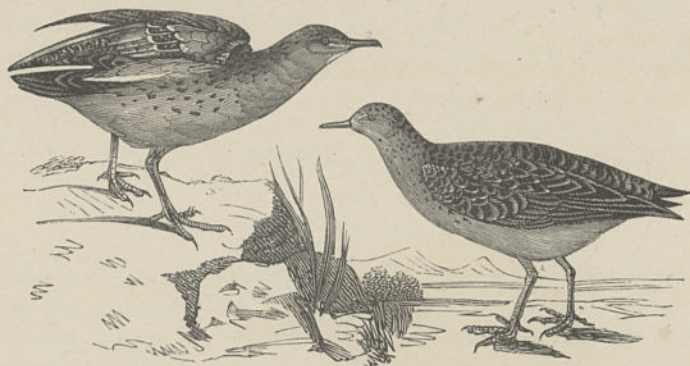


Fig. 2. — Tringa roussâtre. (Mâle et femelle.)

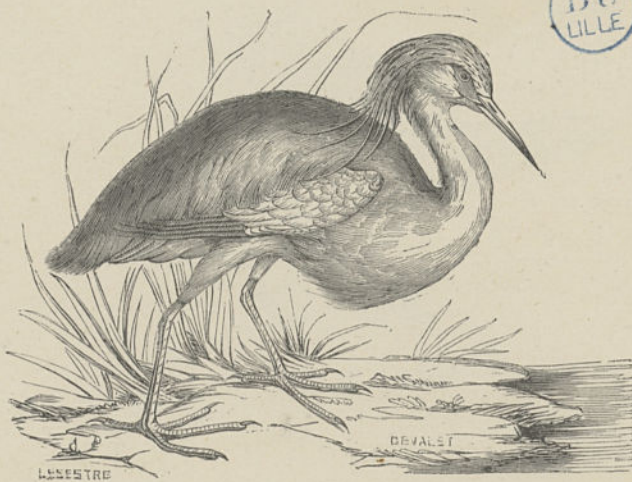


Fig. 3. — Héron crabier.

Joues et gorge nues, vivement colorées; front et vertex couverts de plumes veloutées; occiput orné d'une touffe de plumes filiformes imitant la racine de chiendent; haut du thorax garni de longues plumes étroites et lancéolées.

Ce genre, exclusivement propre à l'Afrique, ne se compose que de deux espèces, dont une se trouve aussi en Europe : — la Baléarique couronnée (*Balcarica pavonina*, Linné), Lesson : 1^m, 50.

4^{me} GENRE. — AGAMI. *PSOPHIA*. (Linné.)

Ψοφς, bruit.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, conique, convexe en dessus, comprimé sur les côtés, fléchi à la pointe, à mandibule supérieure plus longue que l'inférieure.

Narines médianes, elliptiques, ouvertes dans une large fosse membraneuse.

Ailes courtes, concaves, arrondies, surobtuses, à quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.

Queue très-courte, conique.

Tarses allongés, peu robustes, scutellés en avant; doigts médiocres, légèrement soudés à la base; pouce court, ne touchant au sol que par le bout.



Fig. 251 et 252. — *Psophia crepitans*

La tête et le cou garnis d'une sorte de bourre soyeuse, courte.

On connaît trois espèces d'Agamis, toutes de l'Amérique méridionale. Nous citerons l'Agami leucoptère (*Psophia leucoptera*), Spix.

Le nom d'Oiseau trompette, qu'il porte dans les colonies, lui a été donné à cause du bruit sourd et rauque qu'il fait entendre fréquemment, et sur l'origine duquel on n'est pas d'accord.

QUATRIÈME TRIBU. — RALLIDÉS.

Swainson formait cette tribu des genres et sous-genres suivants : — 1° *Parra*, Linné; — 2° *Porphyrio*, Brisson; — 3° *Fulica*, Linné; — 4° *Rallus*, Linné; — 5° *Gallinula auctorum* : *Alecthelia*, Lesson.

Nous réunissons dans nos Rollidés les *Palamedeidae* et les *Rallidae* de M. Gray, qui comprenait dans les premiers les familles : — 1° *Parrinae*, — 2° *Palamedeinae*, et dans les secondes les familles : — 1° *Rallinae*, — 2° *Gallinulinae*.

Nous y comprenons également les *Euripyginae*, *Araminae* et *Ocydrominae* de M. Ch. Bonaparte; en sorte que notre tribu se composera des familles suivantes : — 1° *Palamedeinae*, — 2° *Jacacinae*, par lequel nous remplaçons le nom de *Parrinae*; — 3° *Rallinae*, — 5° *Gallinulinae*, que nous croyons devoir en rapprocher, nous rangeant complètement sous ce rapport, à l'exception de la dernière famille, à l'opinion de M. D'Orbigny.

Ce sont tous Oiseaux fréquentant les terres inondées, les marécages et les étangs, courant sur les plantes aquatiques étalées à la surface de l'eau ou nageant et plongeant, les uns étant pourvus de bordures membraneuses aux doigts, les autres en étant dépourvus.

PREMIÈRE FAMILLE. — PALAMÉDÉINÉS.

M. Gray a formé cette famille des deux genres : — 1° *Kamichi* (*Palamedea*), Linné; — 2° *Cha varia* (*Chauna*), Illiger, que nous réduisons à un seul : — le *Kamichi*.

Cet Oiseau jette assez souvent un cri très-fort aigu et clair, non-seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit, pour peu qu'il entende du bruit; le mâle et la femelle se répondent alternativement. On les voit tantôt seuls, tantôt par paires, tantôt en troupes nombreuses. Il n'y a pas de différences entre l'un et l'autre; ils ne fréquentent que les marécages; et si quelquefois on les rencontre sur les bords des rivières, c'est dans les endroits où l'eau est basse et peu courante. Ils ne nagent point, quoiqu'ils entrent dans l'eau comme les Hérons; mais ce n'est pas pour manger les Poissons, les Grenouilles, etc.; car ils ne se nourrissent que des feuilles des plantes aquatiques et de quelques autres plantes.

Le *Kamichi* se perche à la cime des plus grands arbres; à terre, sa démarche est grave; il tient le corps horizontal, les jambes fort ouvertes, la tête et le cou en ligne verticale et le bec un peu baissé. Sa ponte, qui a lieu au commencement d'août, et est de deux œufs de la grosseur de ceux d'Oie, produit deux petits; quoique revêtus d'un simple duvet, ils suivent leurs père et mère. Les uns disent que ces Oiseaux font un nid spacieux, avec de petites branches, sur les buissons entourés d'eau, et d'autres qu'ils le placent dans les joncs au milieu des eaux. Lorsqu'ils volent, leur ensemble paraît gros et arrondi. Ils ont le cou long, la tête un peu petite et semblable à celle de la Poule, aussi bien que le bec; les ailes très-longues et larges comme celles de l'Urubu; et ils s'élèvent quelquefois dans les airs, de même que ce Rapace, en faisant de longs circuits jusqu'à ce qu'on les perde de vue. La peau du corps, chez ces Oiseaux, est séparée de la chair par un intervalle d'une ligne et demie, rempli par une infinité de petites cellules qui contiennent du vent; le tarse et les doigts participent à cette même disposition de la chair et de la peau, en sorte qu'ils paraissent démesurément gros, et

qu'en les pressant du doigt la peau prête et s'enfonce pour revenir sur elle-même dès que la compression cesse. (D'AZARA.)

Ils portent aux ailes deux éperons de deux pouces de longueur. Mais, avec cet appareil d'armes très-offensives, et qui le rendraient formidable au combat, le Kamichi n'attaque point les autres Oiseaux et ne fait la guerre qu'aux Reptiles; il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible, car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime. (BUFFON.)

L'une des deux espèces paraît plus susceptible de s'appivoiser que l'autre. Ainsi, quand le Chavaria a été élevé avec des Oiseaux de basse-cour, il ne cherche plus à s'en séparer; il les accompagne aux champs, les ramène le soir à la maison, et exerce sur eux pendant tout le jour une surveillance active. Si un Oiseau de proie se présente, il se précipite vers lui, le frappe de ses éperons et l'oblige communément à faire une honteuse retraite. Les habitants des campagnes voisines de Carthagène mettent à profit ces bonnes dispositions, et le Chavaria est pour leurs troupeaux de volaille (comme l'Agami) ce que le Chien, dans nos pays, est pour un troupeau de Moutons. Il ne paraît pas cependant qu'on ait essayé de faire propager ces Oiseaux en domesticité. (*Magasin pittoresque*, 1837.)

Nous observerons en terminant qu'un des caractères zoologiques qui fixent le mieux la place des Oiseaux de cette famille dans la tribu des Rallidés, c'est la forme et la position diagonale des narines, la même absolument qui se remarque dans les genres *Tribonyx* et *Porphyrio* des Gallinulés ou Poules d'eau.

GENRE UNIQUE. — KAMICHI. *PALAMEDEA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, convexe, à mandibule supérieure voûtée et plus longue que l'inférieure.

Narines glabres et ouvertes, fendues elliptiquement en diagonale.

Ailes longues, amples, surobtuses; les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues, garnies de deux éperons robustes et recourbés.

Queue médiocre et arrondie.

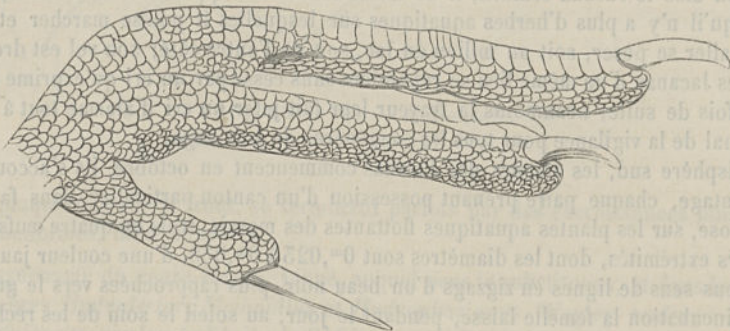


Fig. 233. — *Palamedea chavaria*.

Tarses de la longueur du doigt médian, épais, réticulés; doigts allongés, l'externe réuni au médian par une membrane, l'interne libre; le pouce inséré au niveau des autres doigts et muni d'un ongle vigoureux, droit, allongé et aigu comme celui des Alouettes.

La tête munie tantôt d'une huppe occipitale, tantôt d'une corne implantée sur le haut du front, s'élevant droit et finissant en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et revêtue à sa base d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume. Le tour des yeux est nu.

Ce genre, synonyme du genre *Anhima*, Brisson, auquel nous réunissons le genre *Chaina*, Illiger, et son synonyme *Opistholophus*, Vieillot, se compose de trois espèces exclusivement propres à l'Amérique méridionale. Nous figurons le Kamichi de Derby (*Palamedea Derbyana*, Gray), Chenu et O. Des Murs.

DEUXIÈME FAMILLE. — JACANÉINÉS ou JACANAS.

M. Gray a formé cette famille, sous la dénomination de *Parrinae*, des deux genres : — 1° *Parra*, Linné; — 2° *Hydrophasianus*, Wagler, que nous réunissons en un seul, le genre : — *Jacana* (*Jacana*), Brisson.

Les Jacanas tiennent aux Kamichis par l'éperon aigu dont leur aile est armée, et par la longueur et la forme rectiligne de leur ongle du pouce; ils sont remarquables par l'allongement exceptionnel de leurs doigts et de leurs ongles.

Gai, enjoué, des plus vifs dans ses mouvements, le Jacana se tient toujours près des eaux stagnantes, marécageuses ou lacustres, mais seulement près de celles que couvrent des plantes aquatiques qui surnagent à leur superficie. Là, s'aidant de ses longs ongles, qui occupent une plus grande surface, on le voit se promener, sans enfoncer, sur ces mêmes herbes, et, comme sur la terre, y marcher avec vitesse ou gravité, tout en cherchant les petites coquilles et les Insectes dont il se nourrit. Il va souvent aussi au bord de l'eau et y entre lorsqu'il croit faire meilleure chasse, ne restant jamais un moment en place, et toujours empressé dans toutes ses actions. Quelquefois seuls, d'autres fois par paires ou par troupes de quatre à six individus, répandus sur le même lac sans se rapprocher les uns des autres, les Jacanas passent le jour et la nuit dans le même lieu, devenant plus actifs, surtout le soir et le matin : il paraît alors y avoir plus d'intimité entre les divers individus; ils se rapprochent davantage, mais alors aussi leur naturel querelleur les amène à se disputer, à se battre même en s'élançant les uns contre les autres et en cherchant à se donner des coups d'aile, à peu près comme les Coqs avec leurs ergots.

Quoique l'on dise le Jacana craintif, il se laisse facilement approcher. Seulement, quand on est trop près, et qu'il n'y a plus d'herbes aquatiques sur lesquelles il puisse marcher et s'éloigner, il s'envole pour aller se poser, soit au milieu du lac, soit de l'autre côté; son vol est droit et peu prolongé. Tous les Jacanas d'un même lieu se répondent sans cesse par un cri qu'exprime la syllabe *cot*, répétée trois fois de suite; néanmoins la frayeur leur fait jeter un cri d'alarme tout à fait différent, qui est le signal de la vigilance pour tous les congénères du voisinage.

Dans l'hémisphère sud, les amours des Jacanas commencent en octobre; ils s'accouplent alors et s'isolent davantage, chaque paire prenant possession d'un canton particulier. Sans faire aucun nid, la femelle dépose, sur les plantes aquatiques flottantes des marais, trois ou quatre œufs assez pointus à l'une de leurs extrémités, dont les diamètres sont 0^m,025 à 0^m,050, d'une couleur jaunâtre; ils sont marqués en tous sens de lignes en zigzags d'un beau noir, plus rapprochées vers le gros bout. Tout le temps de l'incubation la femelle laisse, pendant le jour, au soleil le soin de les réchauffer, ne les couvant que le soir, la nuit et le matin. Dès que les petits sont éclos, ils suivent la mère, qui les protège avec une tendre sollicitude, allant même jusqu'à se battre à coups d'aile pour les défendre des Oiseaux de proie, et principalement des Caracaras, qui en détruisent un grand nombre.

Les indigènes et les colons des pays où vivent les Jacanas les aiment et les protègent à cause de leur gentillesse; néanmoins, malgré les diverses tentatives qu'on a faites, ils n'ont pu être conservés à l'état domestique, s'y laissant toujours mourir de faim. (D'ORBIGNY.)

GENRE UNIQUE. — JACANA. *JACANA*. (Brisson, 1760.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, peu haut, allongé, comprimé sur les côtés, presque droit, légèrement renflé en dessus et en dessous vers son extrémité, qui est convexe, conique.

Narines percées en scissure médiane et longitudinale au milieu d'une membrane recouvrant des fosses nasales amples.

Ailes moyennes, concaves, subobtusées; la première rémige un peu moins longue que la seconde, et celle-ci que la troisième, qui est la plus longue, armées parfois d'un fort éperon.

Queue variable, ou très-courte et cunéiforme, ou à rectrices rubanées très-longues.

Tarses très-longs, aussi longs que le doigt médian, grêles, annelés; doigts très-longs, minces, ainsi que le pouce; ongles longs : celui du pouce droit, lamelleux, pointu, deux ou trois fois long comme le pouce lui-même.

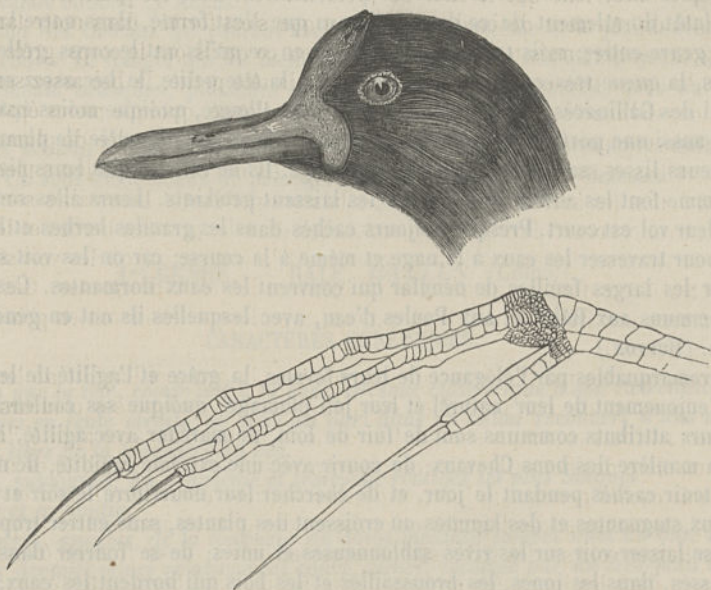


Fig. 254 et 255. — *Jacana parra*.

Une petite plaque nue sur le front, se terminant parfois par des excroissances plus ou moins arrondies ou cunéiformes, membraneuses.

Ce genre, synonyme du genre *Parra*, Linné, auquel nous le substituons, et dans lequel nous confondons les genres *Hydralector*, *Metopidius* et *Hydrophasianus*, Wagler, renferme quinze espèces propres aux régions tropicales de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Nous citerons : — le *Jacana* à ventre noir (*Jacana hypomelena*, Gray), Chenu et O. Des Murs.

Le *Parra* était un Oiseau mentionné par les Latins et inconnu aux modernes. Si nous le remplaçons par celui de *Jacana* de Brisson, c'est qu'il a été créé et appliqué par l'illustre ornithologiste bien avant celui de *Parra*, le premier datant de 1760, le second de 1766.

Les Jacanas sont aussi nommés *Chirurgiens* aux colonies, parce que l'ongle de leur pouce imite une lancette, et non, comme le dit Mauduyt, à cause de la forme de leur éperon alaire.

TROISIÈME FAMILLE. — RALLINÉS ou RALES.

M. Gray a distingué dans cette famille sept genres : — 1° *Rallus*, Linné; — 2° *Aramus*; — 3° *Ortygometra*, Linné; — 4° *Aramides*, Pucheran; — 5° *Eulabeornis*, Gould; — 6° *Corethrura*, Reichenbach; — 7° *Ocydromus*, Wagler, que nous réduisons à trois : — 1° Râle (*Rallus*), — 2° Marouette (*Ortygometra*), — 3° Galliralle (*Ocydromus*).

Ces Oiseaux forment une assez grande famille, et leurs habitudes sont différentes de celles des autres Oiseaux de rivage qui se tiennent sur les sables et les grèves : les Râles n'habitent, au contraire, que les bords fangeux des étangs et des rivières, et surtout les terrains couverts de glaïeuls et d'autres grandes herbes de marais. Cette manière de vivre est habituelle et commune à toutes les espèces; quelques-unes, telle que le Râle de près, habitent dans les prairies, et c'est du cri désagréable ou plutôt du râlement de ce dernier Oiseau que s'est formé, dans notre langue, le nom de *Râle* pour le genre entier; mais tous se ressemblent en ce qu'ils ont le corps grêle et comme aplati par les flancs, la queue très-courte et presque nulle, la tête petite, le bec assez semblable, pour la forme, à celui des Gallinacés, mais seulement bien plus allongé, quoique moins épais; tous ou presque tous ont aussi une portion de la jambe au-dessus du genou dénudée de plumes, avec les trois doigts antérieurs lisses, sans membranes et très-longs. Ils ne retirent pas leurs pieds sous le ventre en volant comme font les autres Oiseaux, ils les laissent pendants. Leurs ailes sont petites et fort concaves, et leur vol est court. Presque toujours cachés dans les grandes herbes et les joncs, ils n'en sortent que pour traverser les eaux à la nage et même à la course; car on les voit souvent courir légèrement sur les larges feuilles de nénufar qui couvrent les eaux dormantes. Ces derniers caractères sont communs aux Râles et aux Poules d'eau, avec lesquelles ils ont en général beaucoup de ressemblance. (BUFFON.)

Tous sont remarquables par l'élégance de leurs formes, la grâce et l'agilité de leurs mouvements, la gaieté et l'enjouement de leur naturel et leur joli plumage, quoique ses couleurs n'aient ni éclat ni reflets. Leurs attributs communs sont de fuir de loin, de marcher avec agilité, la tête haute et le pied levé à la manière des bons Chevaux; de courir avec une extrême rapidité, de n'être point voyageurs, de se tenir cachés pendant le jour, et de chercher leur nourriture le soir et le matin sur les bords des eaux stagnantes et des lagunes où croissent des plantes, sans entrer trop avant dans l'eau ni nager, ni se laisser voir sur les rives sablonneuses et unies; de se fourrer dans les endroits les plus embarrassés, dans les joncs, les broussailles et les bois qui bordent les eaux; de ne jamais se réunir en familles ni en troupes; de ne point se percher sur les arbres, si ce n'est quand ils sont poursuivis par quelque Quadrupède carnassier. (D'AZARA.)

Ils se nourrissent d'Insectes, de Vers, de Mollusques, dont ils amoncellent les coquilles; le Râle géant surtout et le Courliri sont remarquables pour cette habitude. Lorsqu'ils ont trouvé une coquille d'Ampullaire, par exemple, ils la transportent dans leur bec, en s'avancant avec vitesse des parties fangeuses d'un marais vers le premier tronc d'arbre, puis ils la secouent, la frappent avec force jusqu'à ce qu'ils y aient fait un trou qui puisse leur permettre de manger l'animal qu'elle renferme. Aussi n'est-il pas rare de trouver au bord des marais de la frontière du Paraguay et en Bolivie, où vivent notamment ces deux espèces de Rallidés, des amas de coquilles d'Ampullaires percées; amas quelquefois élevés de plus d'un mètre, et qui longtemps ont intrigué M. D'Orbigny sur l'être qui pouvait les former, jusqu'à ce qu'il eût pris l'ouvrier sur le fait.

Quoique le Râle soit fort commun en Écosse, on l'y voit rarement après la coupe des blés. C'est surtout un Oiseau d'été dont certaines personnes n'entendent jamais sans plaisir le cri rauque et dénué d'harmonie, parce qu'il s'allie pour elles aux délicieuses nuits de mai et de juin. Ce petit Oiseau ne témoigne aucune crainte lorsqu'on peut le saisir sans lui faire de mal. On en a vu un qui venait

d'être pris, et qu'on tenait encore à la main, becqueter et saisir avec une promptitude et une adresse admirables les Mouches qui passaient à sa portée. (*Portefeuille d'un chasseur et Revue britannique*, 1849.)

Un jeune Râle du Paraguay, lâché dans une cour, mangea sur-le-champ des citrouilles, du pain, de la viande, de tout; mais il préférait les Vers. Quand cet Oiseau fut adulte, il se battait avec les Poules et les Coqs; lorsqu'ils attendaient de pied ferme leur adversaire, celui-ci, incomparablement plus léger, baissait la tête, et, s'élançant entre les jambes du Coq, il le renversait; et, sans perdre un mouvement, il lui donnait des coups de bec sur le ventre et le croupion avant que le Coq pût se relever. Il savait quand les Poules allaient pondre; il les suivait, se blottissait près d'elles, et, dès qu'elles avaient déposé un œuf, il le prenait avec son bec, l'emportait loin du nid, le perçait avec précaution, et en buvait le jaune et le blanc sans en rien perdre, de sorte que l'on ne pouvait pas avoir un œuf à la maison. On le voyait s'impatienter si les Poules tardaient à pondre; il les chassait du nid à coups de bec et les poursuivait avec acharnement. Il faisait le même manège dans les maisons voisines où il allait en passant sur les toits; et les plaintes continuelles des voisins forcèrent son maître à le tuer. Cet Oiseau ne se laissait pas toucher; mais il entra dans les appartements, et s'il y trouvait un dé à coudre, des ciseaux ou quelque bijou, il les emportait et les cachait dans les herbes, et quelquefois dans la terre. Il attrapait aussi, avec beaucoup d'adresse, les Rats et les Souris, les tuait et les avalait entiers. (D'AZARA.)

Du reste, ce sont des Oiseaux qui courent avec une agilité extrême et le plus souvent ne se débentent que par la course au danger qui les menace. En marchant, ils relèvent la queue et l'évalent par de petits mouvements brusques; plusieurs ont un tubercule plus osseux, plus ou moins aigu à l'aile.

Les deux sexes portent généralement le même plumage. Celui des jeunes sujets diffère un peu. La mue est double. Ce sont des Oiseaux de passage. Leur chair est estimée. (DEGLAND.)

1^{er} GENRE. — RALE. *RALLUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, comprimé à la base, presque cylindrique à son extrémité.

Narines percées en fente étroite de part en part dans un sillon recouvert d'une membrane occupant les deux tiers de la longueur du bec.

Ailes courtes, subaiguës; les deuxième et troisième rémiges les plus longues.

Queue courte et arrondie.

Tarses médiocres, annelés, de la longueur du doigt médian; jambes nues au bas; doigts grêles, longs, libres en devant; pouce relativement court, mince, terminé par un très-petit ongle; les autres ongles assez longs et peu courbés.

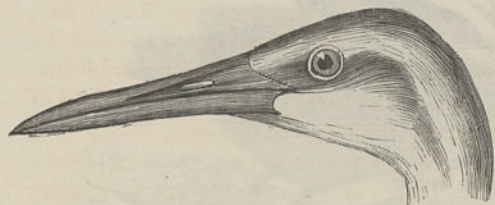


Fig. 256. — *Rallus elegans*.

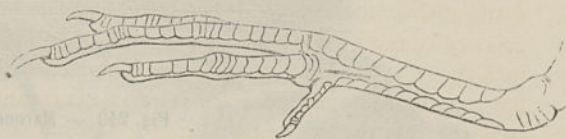


Fig. 257. — *Rallus elegans*.

Point de plaque dénudée sur le front; tête partout emplumée.

Ce genre, dans lequel nous comprenons les genres *Bieusis*, Pucheran; *Aramus*, Vieillot; *Euripy-*

gia, Illiger, et *Eulabcornis*, Gould, se compose de vingt-quatre espèces répandues sur tout le globe, dont une seule d'Europe : — le Râle d'eau (*Rallus aquaticus*), Linné : 0^m, 27.

2^{me} GENRE. — MAROQUETTE. *ORTYGOMETRA*. (Linné.)

Ορθοξ, ορθογος, Caille; μετρεω, mesurer (à cause de l'habitude d'un de ces oiseaux de suivre les Cailles dans leurs voyages).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, presque conique, très-élevé à la base, très-comprimé dans toute son étendue, à arête convexe.

Narines elliptiques, percées dans une fosse membraneuse.

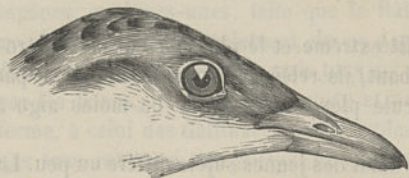


Fig. 238 — *Ortygometra crex*.

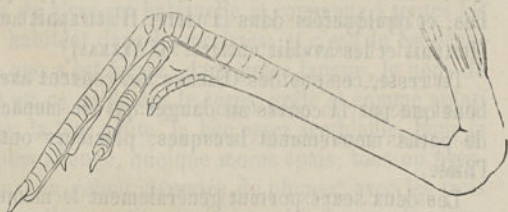


Fig. 239. — *Ortygometra (Corethrura) rubiginosa*.

Ailes médiocres, suraiguës.

Queue courte et étagée.

Tarses assez robustes; doigts longs; pouce court; ongles comprimés et aigus.

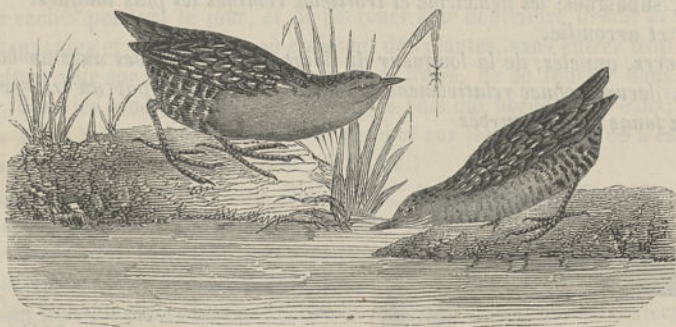


Fig. 240 — Marouette de Baillon.

Ce genre, synonyme des genres *Porzana*, Vieillot; *Zapornia*, Leach; *Phalaridion*, Kaup, et *Ralliter*, Pucheran, et dans lequel nous confondons le genre *Corethrura*, Reichenbach, renferme treize espèces répandues dans toutes les parties du monde, dont quatre particulières à l'Europe : — 1^o Marouette de genêt (*Ortygometra crex*), Gmelin; — 2^o Marouette porzane (*Ortygometra por-*



Fig. 1. — *Sula fusca*.

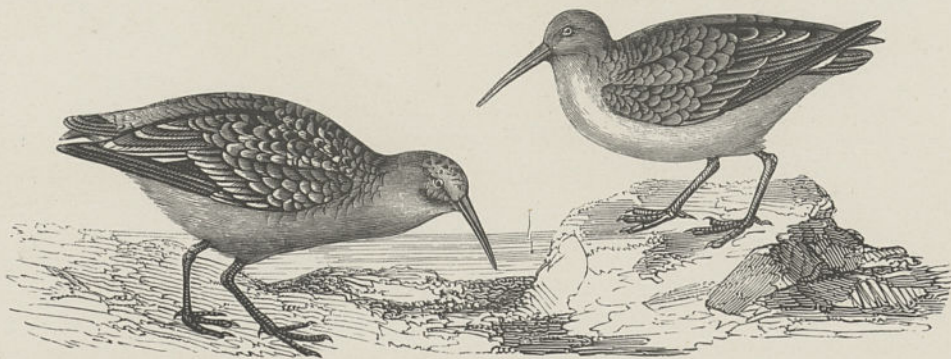


Fig. 2. — Bécasseau cocorli. (Mâle et femelle.)



zana), Linné; — 3^e Marouette poussin (*Ortygometra minuta*), Pallas; — 4^e Marouette de Baillon (*Ortygometra pygmaea*), Naumann.

3^{me} GENRE. — GALLIRALLE. *OCYDROMUS*. (De La Fresnaye, 1841; Wagler, 1830.)

Ωκυζ, vite; δρωμεω, je cours.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, comprimé, droit, à arête un peu déprimée à la base, puis insensiblement arqué jusqu'à la pointe.

Narines moyennes, ovales, percées dans une large fosse membraneuse occupant plus de la moitié de la longueur du bec.

Ailes courtes et arrondies, surobtuses; la cinquième et la sixième rémiges les plus longues, à rémiges secondaires et couvertures allongées, molles et à barbes décomposées.

Queue plus ou moins longue.

Tarses épais, trapus, robustes, de la longueur du doigt médian; jambes emplumées jusqu'à l'articulation; doigts allongés et libres; pource court, ainsi que son ongle; les ongles antérieurs assez longs et obtus

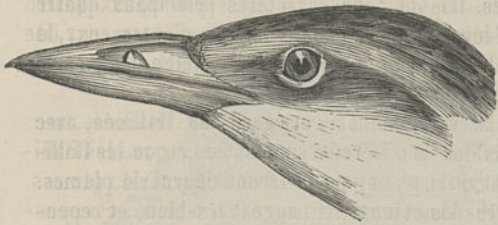


Fig. 241. — *Ocydromus Australis*



Fig. 242. — *Ocydromus Australis*.

Tout le système de pilose est mou, soyeux et comme décomposé, la souplesse des rémiges est telle, qu'elles paraissent à peine propres pour le vol.

Ce curieux genre, synonyme du genre *Gallirallus*, De La Fresnaye, ne se compose que de quatre espèces exclusivement propres à la Nouvelle-Zélande. Nous figurons : — le Galliralle obscur (*Ocydromus fuscus*, Dubus), Gray.

4^{me} GENRE. — NOTORNIS. *NOTORNIS*. (Owen.)

Notος, sud; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec élevé à la base, qui recouvre en forme de plaque la naissance du front, comprimé, conique, à bords denticulés.

Narines ovalaires, médianes.

Ailes arrondies, surobtuses; les quatrième et cinquième rémiges les plus longues.

Queue très-courte.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, de même que les doigts, qui sont libres.

Ce genre a été créé, par M. Owen, sur un squelette à demi fossile, trouvé à la Nouvelle-Zélande, d'une espèce que l'on croyait perdue et dont on a découvert, plusieurs années après, un individu vivant que M. Gould a appelé *Notornis* de Mantell (*Notornis Mantellii*).

Cet Oiseau, dernier représentant d'une race à la veille de s'éteindre, découvert par le voyageur Mantell, qui l'a observé vivant, a été pris derrière l'île de la Réunion par des pêcheurs de Phoques, qui, ayant remarqué ses traces sur la neige, les suivirent jusqu'au lieu où il s'était retiré; il prit la fuite en courant rapidement devant les Chiens, qui le poursuivirent et finirent par l'atteindre; il jeta des cris aigus et se débattit longtemps; on le garda vivant pendant quatre jours; son corps fut rôti et mangé par les matelots, qui trouvèrent à sa chair un goût agréable.

QUATRIÈME FAMILLE. — GALLINULINÉS ou POULES D'EAU.

M. Gray a formé cette famille de la réunion des genres : — 1° *Porphyrio*, Brisson; — 2° *Tribonyx*, Dubus; — 3° *Gallinula*, Brisson; — 4° *Fulica*, Linné, que nous conservons, c'est-à-dire : — 1° Porphyrion, — 2° Brachytralle, — 3° Poule d'eau, — 4° Foulque.

Les Oiseaux de cette famille font la transition la plus naturelle, avec celle qui va suivre, des Oiseaux de rivage aux Oiseaux aquatiques ou Palmipèdes. Ils ont pour caractères principaux quatre doigts, trois devant, un derrière, garnis, dans toute leur longueur, chez plusieurs d'entre eux, de membranes fendues ou festonnées et simples; un bec droit et pointu; le bas de la jambe dégarni de plumes; le front nu et couvert seulement d'une plaque ou membrane épaisse.

Ils ont de plus le corps comprimé par les côtés, et ils ressemblent à cet égard aux Rallinés, avec lesquels ils ont en général beaucoup de rapports, mais dont ils diffèrent, surtout en ce que les Rallinés ont généralement le bec plus long, moins épais, et qu'ils n'ont pas le front dégarni de plumes. Ils vivent au bord des eaux, le long des rivières et près des étangs; ils nagent très-bien, et cependant tous ne se mettent pas à l'eau fort souvent; mais ils ne font point de difficulté de s'y jeter pour traverser d'une rive à l'autre, et quelquefois pour chercher leur nourriture. Ils vivent de Poissons, d'Insectes et de plantes aquatiques; leur vol n'est ni élevé, ni rapide, ni soutenu, et ils volent les jambes pendantes; leur sûreté consiste dans leur soin et leur adresse à se cacher parmi les joncs et les roseaux; ils y passent la plus grande partie de la journée, et ce n'est guère que le soir et pendant la nuit qu'ils se hasardent sur la surface des eaux, où ils seraient trop exposés à la vue pendant le jour, les Poules d'eau notamment. Cette vie retirée et ce soin de la cacher étaient nécessaires à un Oiseau pesant, sans défense et sans moyen de se soustraire à la poursuite de l'homme et des Oiseaux de proie : la retraite et l'obscurité sont les ressources et la sauvegarde du faible. Les Gallinulinés placent leur nid sur le rivage, très-près de l'eau; ils le composent d'une grande quantité de joncs secs, grossièrement amoncelés : les petits suivent leur mère fort peu de temps après être nés, et apprennent bientôt à se passer de ses soins; c'est par cette raison que ces Oiseaux font jusqu'à trois pontes par an. On prétend que pendant l'incubation la femelle quitte très-peu son nid dans le jour, et que, lorsqu'elle se lève le soir pour chercher de la nourriture, elle couvre avec du jonc ou des roseaux secs les œufs qu'elle confie pour quelque temps aux soins de la nature : elle use, dit-on, de cette précaution toutes les fois qu'elle quitte son nid. (MAUDUYT.)

Si mal conformés pour le vol que soient les Oiseaux de cette famille, ils n'en sont pas moins migrants; mais leur voyage est intermittent et dès lors pénible. Aussi usent-ils, les Poules d'eau notamment, de tous les moyens imaginables. Elles sont ordinairement très-grasses vers l'époque du départ; elles font une portion de la route à pied, une autre partie à la nage; puis elles commencent à voler par intervalles, et, lorsque leur embonpoint a suffisamment diminué, elles prennent définitivement leur vol pour ne plus s'arrêter qu'au terme de la migration. On conçoit qu'avec de semblables expédients le voyage ne puisse avoir une courte durée, surtout si le terme est à de grandes dis-

tances. Les espèces qui voyagent ainsi par intermittences sont aussi beaucoup plus exposées aux dangers et aux obstacles de la route, ce qui ajoute encore à la longueur du voyage. (*Magasin pittoresque*, 1851.)

1^{er} GENRE. — POULE SULTANE. *PORPHYRIO*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, très-élevé, très-épais, très-comprimé sur les côtés, légèrement convexe en dessus, à pointe mousse, conique; mandibule supérieure déprimée à la base, et se terminant par une plaque frontale dénudée.

Narines nues, percées de part en part sur les côtés du bec, arrondies et diagonales au bec.

Ailes courtes, concaves, subobtusées; la première rémige courte, les deuxième, troisième et quatrième les plus longues.

Queue courte et arrondie.

Tarses robustes, allongés, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts longs, minces, légèrement bordés dans toute leur longueur par un petit repli membraneux; ongles longs, minces et légèrement courbés.

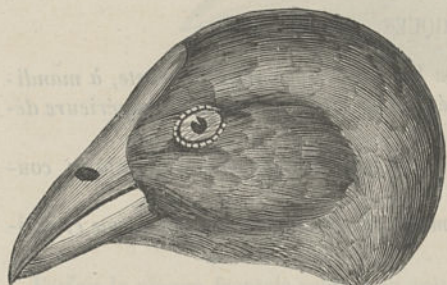


Fig. 245. — *Porphyrion melanotus*.

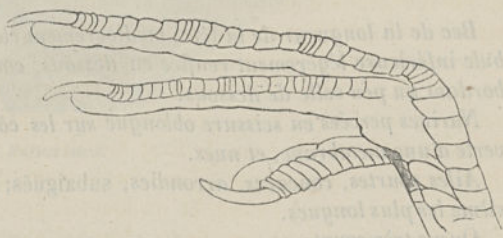


Fig. 244. — *Porphyrion melanotus*.

Ce genre renferme dix-sept espèces répandues sur tout le globe, dont une seule d'Europe : — la Poule sultane, Talève (*Porphyrion veterum*), Gmelin.

2^{me} GENRE. — BRACHYPTRALLE. *TRIBONYX*. (De La Fresnaye, Dubus, 1857.)

Τριβων, frotté, émoussé; κυρξ, ongle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, beaucoup plus haut que large à la base, qui forme un peu plaque frontale, très-comprimé; les deux mandibules renflées vers la pointe.

Narines percées diagonalement au bec, de forme elliptique et de part en part à jour.

Ailes très-courtes, tuberculées, obtuses; les quatrième, cinquième et sixième rémiges égales, les plus longues.

Queue courte et arrondie.

Tarses très-épais, scutellés, ainsi que les doigts, de la longueur du doigt médian; doigts épais; ongles courts et obtus.

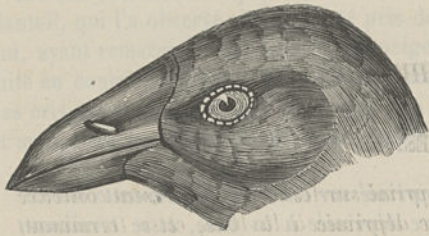


Fig. 245. — *Tribonyx mortieri*.



Fig. 246. — *Tribonyx mortieri*.

Ce genre, synonyme du genre *Brachytrallus* de La Fresnaye, ne repose que sur deux espèces d'Australie; la plus nouvelle est : — le *Brachytralle* de Mortier (*Tribonyx Mortieri*), Dubus, 1837.

3^{me} GENRE. — POULE D'EAU. *GALLINULA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, médiocrement élevé à la base, qui est dénudée, robuste, à mandibule inférieure légèrement renflée en dessous, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure débordant un peu celle de dessous.

Narines percées en scissure oblongue sur les côtés dans une large fosse nasale triangulaire, couverte d'une membrane, et nues.

Ailes courtes, concaves, arrondies, subaiguës; la première rémige courte, les deuxième et troisième les plus longues.

Queue très-courte.

Tarses allongés, de la longueur du doigt médian, minces; doigts longs, effilés, légèrement bordés; pouce de l'ongle très-petit.

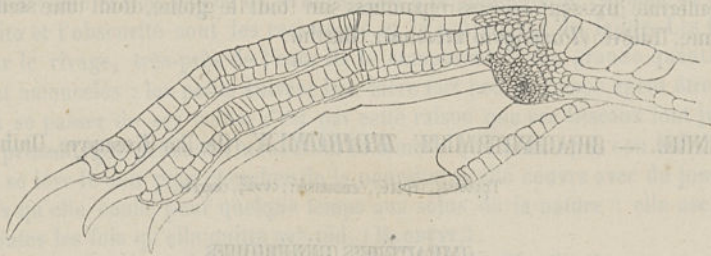


Fig. 247. — *Gallinula chloropus*.

Ce genre, synonyme des genres *Hydrogallina*, Lacépède, et *Stagnicola*, Brehm, se compose de onze espèces réparties sur tout le globe, dont une seule d'Europe : — la Poule d'eau ordinaire (*Gallinula chloropus*, Linné), Latham.

4^{me} GENRE. — FOULQUE. *FULICA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, droit, légèrement convexe en dessus, comprimé sur les côtés, épais et garni d'une plaque charnue sur le front et à sa base, à mandibule supérieure débordant un peu l'inférieure.

Narines nues, percées en fente latérale et médiane.

Ailes médiocres, concaves, amples, subaiguës.

Queue courte, très-arrondie.

Tarses assez robustes, de la longueur du doigt médian; doigts bordés de festons membraneux; un rebord au pouce.

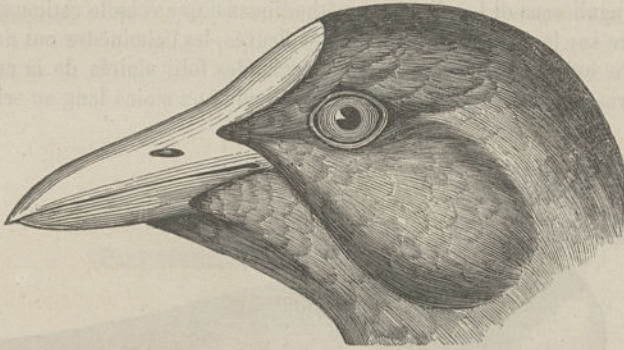


Fig. 248. — *Fulica atra*.

Parfois la plaque frontale relevée en arête et divisée en deux lambeaux à la base du bec.

Ce genre renferme dix espèces répandues sur toute la terre. Deux seules se trouvent en Europe : — 1° Foulque macroule (*Fulica atra*), Linné; — 2° Foulque à crête (*Fulica cristata*), Gmelin.



Fig. 249. — Poule d'eau poussin.

SEPTIÈME ORDRE. — PALMIPÈDES.

Les Palmipèdes sont reconnaissables à leurs tarses courts, robustes et aux membranes qui unissent entièrement leurs doigts. Toutefois, les Hémipalmes, qui ont tous les caractères des Échassiers, tiennent des Palmipèdes par la membrane natatoire, tandis que les Dactylobes ont leurs doigts festonnés comme ceux des Foulques, et ont tous les caractères généraux des Palmipèdes. Il en résulte donc pour nos méthodes des sortes de *hiatus* qui ne permettent point de tenter un arrangement absolu, et qui gênent singulièrement les divisions méthodiques d'une échelle rationnelle des êtres.

Organisés pour vivre sur la surface des mers ou des fleuves, les Palmipèdes ont des plumes vernissées ou enduites d'une huile qui est sécrétée par des glandes folliculaires de la peau, et qui forme une atmosphère imperméable au corps pendant un séjour plus ou moins long au sein de l'eau.

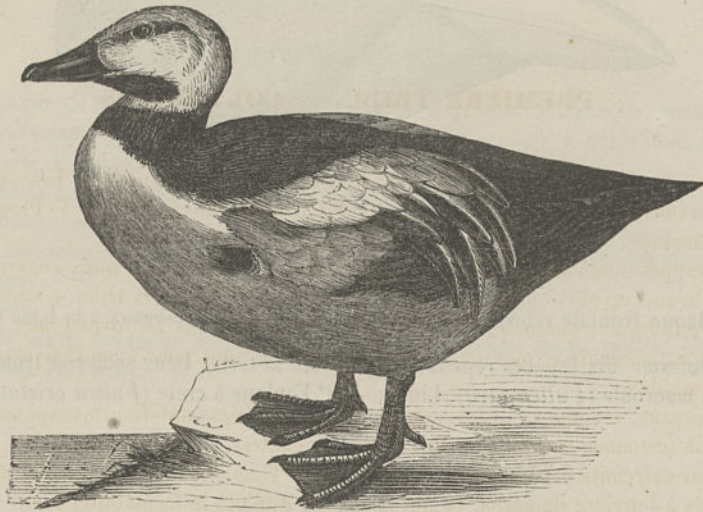


Fig. 250 — *Fulgula dispar*

Les Palmipèdes peuvent être divisés en quatre groupes caractéristiques adoptés par presque tous les auteurs, tant ils sont naturels. 1° Les Totipalmes, ou ceux qui ont un pouce allongé, mais engagé par un repli membraneux avec la membrane natatoire qui soude les doigts antérieurs. Le bec des Oiseaux de cette section est généralement conique, voûté, et à arête dorsale plus ou moins convexe et dilatée. 2° Les Longipennes ou les Palmipèdes à bec comprimé latéralement, à pouce petit et libre, dont les ailes, très-longues et très-pointues, sont organisées pour un vol puissant. 3° Les Lamelirostres, dont le bec est aplati dans le sens transversal et garni de lamelles régulières sur les bords. 4° Les Brachyptères ou Plongeurs, qui peuvent se sous-diviser en deux coupes : les Plongeurs à bec conique et les Brachyptères à bec comprimé sur les côtés. (LESSON.)

Ces quatre grandes sections sont très-naturelles sans doute, et forment quatre tribus, circonscrites et séparées qu'elles sont par l'ensemble de leurs caractères, bien que l'on puisse passer parfois de l'une à l'autre par des transitions insensibles. Cependant nous ne les adopterons pas dans notre travail, qui ne nous permet pas cette extension, surtout comprenant, comme nous le faisons, une partie des Dactylobes de Lesson dans nos Palmipèdes.

Swainson comprenait dans cet ordre, sous le nom de *Natatores*, les : — 1° *Anatidæ*, — 2° *Merganidæ*, — 3° *Colymbidæ*, — 4° *Alcadæ*, — 5° *Pelecanidæ*, — 6° *Laridæ*.

M. Gray, sous la dénomination linnéenne de *Auseres*, y a compris les six tribus : — 1° *Anatidæ*, — 2° *Colymbidæ*, — 3° *Alcidæ*, — 4° *Procellariidæ*, — 5° *Laridæ*, — 6° *Pelecanidæ*, que nous adoptons dans un ordre différent.

M. Ch. Bonaparte, dans un ordre d'idées différent, fondé sur la distinction à établir entre les Oiseaux qui ne quittent pas le nid au sortir de l'œuf et ceux qui le quittent et courent aussitôt, a fait de l'ordre ancien des Palmipèdes deux ordres, l'un sous la dénomination de *Gaviæ*, renfermant les Totipalmes et les Longipennes, qu'il place près des *Herodiones* et des *Columbæ*, au sixième rang; l'autre sous celle de *Auseres* ou *Natatores*, renfermant les Lamellirostres, les *Urinatores* ou Brachyptères, et les Ptiloptères ou Nullipennes, dont il fait son dixième et dernier ordre.

Ses *Gaviæ* comprennent les tribus : — 1° *Pelecanidæ*, — 2° *Tachypetidæ*, — 3° *Plotidæ*, — 4° *Phætonidæ*, — 5° *Procellariidæ*, — 6° *Laridæ*, et ses *Auseres* les tribus : — 1° *Phænicopteridæ*, — 2° *Anatidæ*, — 3° *Alcidæ*, — 4° *Colymbidæ*, — 5° *Podicipidæ*, — 6° *Spheniscidæ*.

PREMIÈRE TRIBU. — COLYMBIDÉS.

Cette tribu ne représente qu'imparfaitement les Brachyptères de Cuvier et Lesson, dont elle n'est qu'un démembrement. Ce dernier la composait des familles suivantes : — 1° Plongeurs, — 2° Alques, — 3° Manchots.

Nous nous rapprochons davantage de la manière de voir de M. Gray, qui y comprend aussi quatre familles, mais beaucoup plus en rapport avec les vrais caractères de la tribu, à savoir : — 1° *Colymbinæ*, — 2° *Podicipinæ*, que nous conservons, en remplaçant les *Heliornithinæ*, que nous supprimons par les *Phalaropodinæ*, que nous y ajoutons, et qui sont pour nous le lien véritable des Rallidés aux Colymbidés.

Parmi ces Oiseaux, les uns se distinguent par les trois doigts antérieurs simplement bordés d'une demi-membrane festonnée comme chez la Foulque; les autres par la réunion de ces trois doigts soudés jusqu'à leur extrémité par une membrane entière. Tous ont le bec assez allongé, droit et aigu; les pieds placés à l'arrière du corps, ce qui leur rend difficile la locomotion sur le sol.

Ils fréquentent tous les eaux, et vivent sur la mer aussi bien que sur les rivières et les lacs; ils ont cela de commun, qu'ils plongent avec une rare facilité, qu'ils nagent souvent entre deux eaux et qu'ils ne peuvent marcher qu'en se tenant droits, avec les ailes plus ou moins écartées. Quelques-uns, tels que les Grèbes, volent très-bien et opèrent de très-longes voyages en automne et au printemps.

Il en est autrement du Plongeon. Malhabile au vol, à la marche, rarement vu hors de l'eau; mais, lorsqu'il se hasarde à traverser l'air, s'élevant sur ses courtes ailes à une assez grande hauteur. L'Imbrim habite les froides mers et les lacs d'eau douce des contrées septentrionales du globe. Si les glaces le chassent, il descend des baies et des golfes de cristal du Spitzberg, du Groënland, des côtes déchirées de la Laponie et des écueils de l'Islande, et se dirige vers les îles Féroë, les îles Shetland, les Orcades et l'Écosse. De rigoureux hivers le poussent même vers les rives méridionales de l'Angleterre, et parfois il s'est avancé jusque dans nos lagunes de Picardie. Cet Oiseau enfouit son nid plat d'herbes sèches parmi les glaïeuls, les roseaux des petites îles parsemées sur les lacs et les étangs du nord aux douces et fraîches eaux. Chaque paire y habite à part, et se dérobe assez ha-

bilement aux recherches pour qu'on ait cru longtemps que l'Imbrim couvait au fond de la mer, ou que, nageant à sa surface, il maintenait sous ses ailes, dans deux cavités qu'elles recouvrent, ses deux gros œufs d'un brun olivâtre varié de quelques taches plus sombres.

Un sentier tracé sur l'herbe par les fréquents voyages de l'Oiseau a fini cependant par trahir au chasseur ce nid si bien caché, et sur lequel la femelle du Plongeon s'aplatit de façon à disparaître au milieu des joncs. Si elle est troublée dans cet asile, si quelque puissant ennemi l'approche de trop près, l'Imbrim, qui ne saurait se servir de ses courtes jambes placées trop en arrière pour le soutenir, glisse sur le ventre par saccades, se pousse, se traîne, le corps incliné en avant, et va se précipiter dans l'eau, où il plonge. S'aidant alors tout à la fois de ses ailes et de ses puissantes pattes palmées, il nage avec rapidité. « J'ai poursuivi cet Oiseau, dit un chasseur anglais, dans un bateau que faisaient voler sur la mer quatre robustes rameurs sans avoir jamais pu le gagner de vitesse, quoique les décharges de nos fusils, aussitôt qu'il se montrait, l'eussent contraint à plonger constamment. »

C'est lorsqu'il est caché dans les anfractuosités des rocs, près de ces criques dont on distingue le fond sablonneux à travers l'eau peu profonde, qu'il faut épier et attendre l'Imbrim. Il fréquente ces anses écartées, tellement âpre à la poursuite des petits Poissons, sa proie ordinaire, que plus d'une fois il s'est trouvé pris à l'hameçon ou entraîné dans les filets disposés pour la pêche du Hareng. Lorsqu'on tire sur l'Imbrim, il faut bien viser et le tuer du coup; blessé, il se sauve, et il y a peu de chance de le rejoindre à portée du fusil. Il se nourrit également de Grenouilles, de Sangsues et autres animaux du même genre.

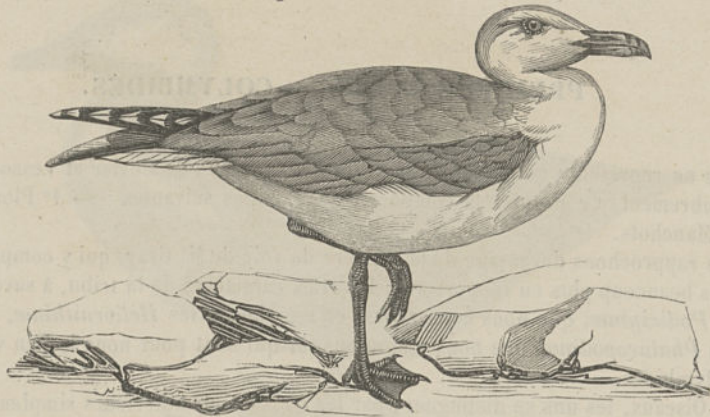


Fig. 251. — Mouette d'Aulouin.

On s'est cependant emparé, à plusieurs reprises, de Plongeurs du Nord vivants, que l'on a pu alors observer de plus près et plus à l'aise. Le naturaliste Montagu en gardait un dans un étang, et il était parvenu à l'appriivoiser en peu de jours. L'Oiseau docile venait à l'appel d'une rive à l'autre, et prenait la nourriture dans sa main. Une blessure, en le privant d'un de ses yeux, avait fort endommagé l'autre, ce qui ne l'empêchait pas de découvrir à l'instant même le Poisson jeté au bout le plus éloigné de l'étang. A défaut de sa pâture habituelle, il consentait à manger de la viande.

M. Nuttall, de Boston, a eu aussi en sa possession un jeune Imbrim acheté vivant au marché à sel de la baie de Chelsea : il l'avait transporté dans un étang poissonneux. « Cet Oiseau, dit-il, poussait une plainte incessante, et, cherchant toujours à se sauver, allait s'enfouir dans le gazon. Là, il demeurait silencieux jusqu'à ce qu'on l'eût découvert; alors il glissait rapidement à l'eau et recommençait à gémir. Si on l'approchait trop, il se défendait bravement, s'élançait avec colère contre l'agresseur, qu'il frappait de son robuste bec en forme de dague. Son œil, à l'iris rouge comme celui d'un Albinos, paraissait souffrir de l'éclat du jour; il cherchait à s'abriter d'une trop vive lumière, et ne

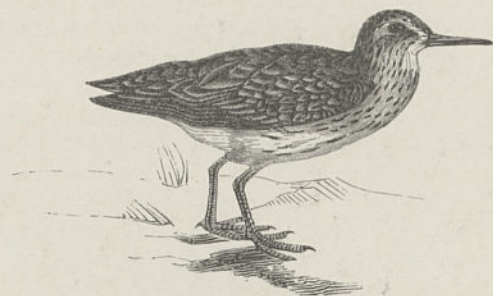


Fig. 1. — Bécasseau pectoral.

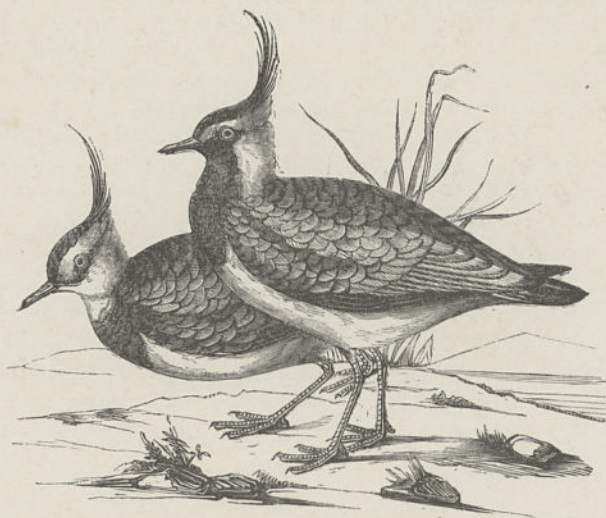


Fig. 2. — Vanneau huppé. (Mâle et femelle.)



Fig. 3. — Gourlis corlieu.





redevient actif que vers le soir. Sa pupille, comme celle de tous les animaux nocturnes, se dilatait aisément. Plongeur infatigable, souvent il enfonçait sa tête sous l'eau pour y guetter sa proie. Il y restait caché plusieurs minutes de suite, et, s'il remontait à la surface, c'était pour fendre l'eau aussi vite qu'une flèche fend l'air. Bien que mon Imbrim eût fini par devenir plus docile et par s'accoutumer aux visites, il retombait constamment dans ses habitudes errantes : toujours il s'éloignait en boitant, cherchant quelque retraite plus sûre, plus à son goût, et préférait endurer la faim plutôt que de se soumettre à la perte de la liberté. »

L'allure que signale M. Nuttall a valu à l'Imbrim le nom qu'il porte en Laponie, où il est appelé le Boiteux, le *Loon*. La charpente du grand Plongeur est admirablement adaptée à sa vie aquatique. La tête effilée est plus petite que les parties du cou qui l'avoisinent, afin de percer l'eau avec plus de facilité; les ailes de l'Oiseau sont placées en avant, hors du centre de gravité, pour que les quatre membres, nageant ensemble, ne se gênent pas mutuellement; les cuisses, tout à fait en arrière, favorisent le mouvement de bascule dont l'Imbrim a besoin pour plonger; ses jambes, plates, unies, coupantes comme le tranchant d'un couteau, divisent aisément les vagues, tandis que ses pattes s'épanouissent en larges rames qui frappent l'eau, l'écartent, et se ploient cependant avec une telle souplesse lorsque l'Oiseau les lance en avant pour donner un nouveau coup d'avirons, qu'alors elles ne sont guère moins étroites que le tibia.

La mandibule inférieure du bec, suivant Wilson, est formée de deux pièces qui, unies par une membrane élastique et mince, peuvent s'écarter horizontalement l'une de l'autre, de façon à élargir l'ouverture et à permettre à l'Oiseau d'avaler de plus gros Poissons.

Les Barabintzis, nation qui habite au nord de la Sibérie, entre la rivière d'Ob et l'Irtiche, tannent les peaux de l'Imbrim et les préparent de façon à en conserver le duvet. Ces peaux, cousues ensemble, sont vendues pour faire des pelisses et des bonnets, vêtements chauds, solides, qui ne prennent jamais l'humidité. Les Groënlandais s'en parent, et les sauvages de la baie d'Hudson se couronnent des plumes de l'Imbrim. Regnard, dans son voyage en Laponie, raconte que les indigènes couvraient leur tête d'un capuchon fait avec la peau du *Loon* (le Plongeur), et qu'ils plaçaient de façon à ce que la tête de l'Oiseau tombât sur leur front, et que leurs oreilles fussent couvertes par ses ailes. Cette coiffure originale avait attiré l'attention du poète voyageur. (*Magasin pittoresque*, 1850.)

Il est fort difficile de tirer ces Oiseaux, parce qu'ils nagent presque sous l'eau, et qu'une fois effrayés ils plongent si rapidement, que l'explosion même d'une arme à percussion n'est pas assez prompte pour les atteindre.

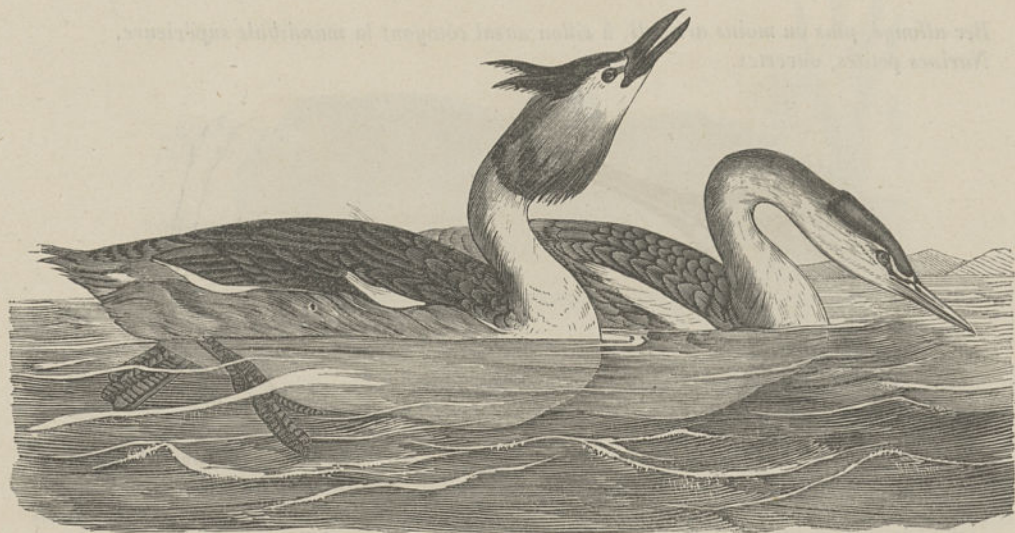


Fig. 252 et 253. — *Podiceps cristatus*. (Adulte et jeune.)

PREMIÈRE FAMILLE. — PHALAROPODINÉS.

Cette famille a été créée par M. Ch. Bonaparte pour un groupe d'Oiseaux que l'on a réuni tantôt, comme Cuvier, Lesson, MM. Ch. Bonaparte et Degland, aux Chevaliers, dont ils n'ont en partie que le bec; tantôt aux Foulques, tantôt aux Grèbes, dont ils ont, outre la conformation identique des pieds, le même mode d'être et de vivre. C'est à ce dernier système que nous nous rallions. Cette famille représente les Pinnatipèdes, moins la Foulque de Vieillot, et les Lobipèdes de Lesson, moins son Eurynorhynque.

Vieillot y reconnaissait deux genres : — 1° *Crymophilus*, — 2° *Phalaropus*, que Cuvier conservait en changeant *Crymophilus* en *Lobipes*.

M. Ch. Bonaparte y en ajoute un troisième pour une espèce américaine : — *Holopadius*, Ch. Bonaparte.

Ainsi que M. Gray, nous réunissons ces trois genres en un seul sous le nom de : — Phalarope (*Phalaropus*).

Nous sommes d'autant plus fondé à ranger les Phalaropodins parmi nos Palmipèdes, que, comme les Oiseaux nageurs, ils sont couverts d'un duvet épais et de plumes serrées et lustrées. Leur mue est double. Le mâle diffère de la femelle, dans toutes les espèces, par une taille un peu moins forte; dans quelques-unes, il s'en distingue encore par le plumage, qui varie dans l'un et l'autre sexe suivant les saisons. Les jeunes portent une livrée particulière jusqu'à la première mue. (DEGLAND.)

GENRE UNIQUE. — PHALAROPE. *PHALAROPUS*. (Brisson.)

Φαλαρα, harnais; πω, pied. (Pied harnaché, à cause de la forme retombante des festons, de chaque côté de chaque doigt.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, plus ou moins arrondi, à sillon nasal côtoyant la mandibule supérieure.
Narines petites, ouvertes.

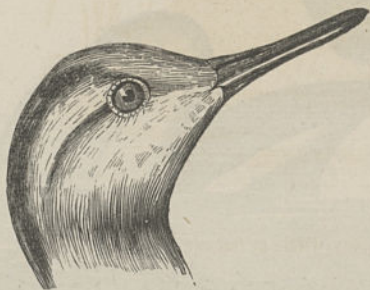


Fig. 254. — *Phalaropus fulicarius*.



Fig. 255. — *Phalaropus fulicarius*.

Ailes allongées, pointues, suraiguës; les première et seconde rémiges égales, les plus longues, aussi longues que la queue.

Queue courte, pointue.

Tarses médiocres, réticulés, à acropode scutellé; bas de la jambe dénudé; doigts antérieurs garnis à leur base d'un repli membraneux occupant la longueur de la première phalange, et se continuant de chaque côté du doigt en bordure qui se termine à l'ongle; pouce libre, court, surmonté à ongle très-grêle.

Ce genre, synonyme du genre *Crymophilus*, Vieillot, et qui embrasse les genres *Lobipes*, Cuvier; *Holopodius*, Ch. Bonaparte, et *Amblyrhynchus*, Nuttall, se compose de trois espèces répandues au nord des deux continents, dont deux se rencontrent en Europe : — 1° Phalarope hyperboré (*Phalaropus hyperboreus*, Linné), Latham; — 2° Phalarope dentelé (*Phalaropus fulicarius*, Linné), Cuvier.

DEUXIÈME FAMILLE. — PODICIPINÉS ou GRÈBES.

Cette famille, telle que nous l'entendons, correspond exactement aux Grèbifoulques de Lesson, qui les composait ainsi : — 1° Grèbe (*Podiceps*), Latham, divisé en deux sous-genres : *Podiceps*, *Podilymbus*, Lesson; — 2° Hélorne (*Heliornis*), Bonnaterre, divisé également en deux sous-genres : *Heliornis*, *Podica*, Lesson.

Nous renonçons donc à faire de chacun de ces deux genres un type de famille, *Podicipinæ* et *Heliornithinæ*, ainsi que l'ont fait MM. Gray et Ch. Bonaparte, et nous restons dans le sentiment de Lesson, moins ses sous-genres.

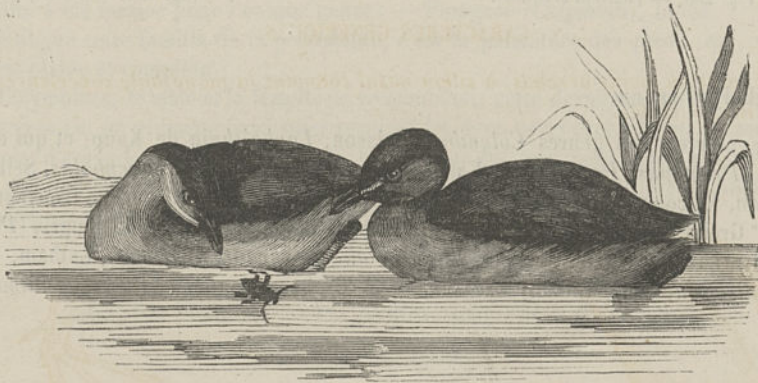


Fig. 256 et 257. — Grèbe castagneux. (Mâle et femelle.)

Les Podicipinés sont du reste des Oiseaux dont les plumes sont d'une nature poilue, vivement satinées, à reflets argentins, et sont imperméables à l'eau, et dont les pieds sont festonnés comme ceux de la Foulque, d'où le nom de Grèbifoulques, que Lesson donnait à cette famille.

1^{er} GENRE. — GRÈBE. *PODICEPS*. (Latham.)

Πεδίξω, je lie les pieds.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

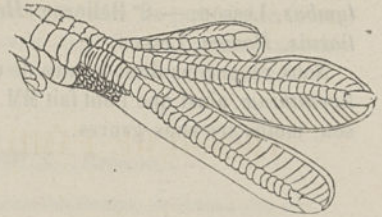
Bec de la longueur de la tête, droit, subconique, pointu, comprimé sur les côtés, élargi à la base; bords aiguïsés; mandibule inférieure à branches séparées par un repli membraneux, renflé et mince à son extrémité.

Narines ovalaires, oblongues, percées de part en part sur le devant d'une membrane recouvrant les fosses nasales, qui s'étendent jusqu'au milieu du bec.

Ailes pointues, courtes, étroites, échancrées, suraiguës; la première rémige la plus longue.

Queue nulle.

Tarses plus courts que le médian, très-comprimés, recouverts, de même que les doigts, de squamelles parcheminées; réguliers, et crénelés sur leur bord postérieur; jambes emplumées jusqu'au près de l'articulation; doigts antérieurs longs, l'externe le plus long; pouce sans ongle, membraneux, mince; ongles aplatis, minces pellucides.

Fig. 258. — *Podiceps cristatus*.Fig. 259. — *Podiceps cristatus*.

Le devant de l'œil est nu.

Ce genre, synonyme des genres *Colymbus*, Brisson; *Lophaihyia* de Kaup, et qui embrasse les genres *Dytes*, *Proctopus*, *Podaihyia*, Kaup; *Dasyptilus*, Swainson; *Policephalus*, Selby, et *Pedilymbus*, Lesson, se compose de vingt-deux espèces cosmopolites, dont cinq se trouvent en Europe; ce sont : — 1° Grèbe huppé (*Podiceps cristatus*, Linné), Latham; — 2° Grèbe jougris (*Podiceps griseana*, Bodd.), Latham; — 3° Grèbe esclavon (*Podiceps cornutus*, Gmelin), Latham; — 4° Grèbe oreillard (*Podiceps auritus*, Linné), Latham; — 5° Grèbe castagneux (*Podiceps minor*, Gmelin), Latham.

2^{me} GENRE. -- HÉLIORNE. *HELIORNIS*. (Bonnaterre.)

Ηλιος, soleil; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, subconique, pointu, légèrement convexe, un peu comprimé sur les côtés. Narines nues, percées en avant d'une membrane recouvrant de larges fosses nasales.

Ailes longues, pointues, suraiguës.

Queue ample, arrondie.

Tarses courts, robustes, scutellés en avant; doigts antérieurs garnis de festons membraneux ou d'une membrane seulement échancrée au milieu; pouce bordé, et naissant presque au niveau des doigts; ongles petits, comprimés, pointus.

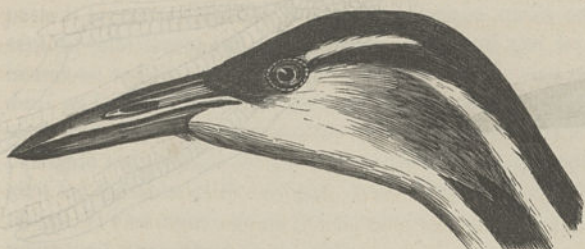


Fig. 260. — *Helionis Surinamensis*.

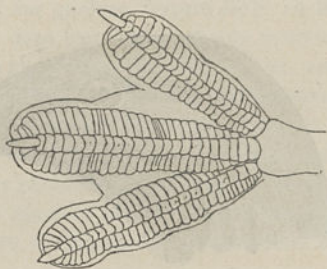


Fig. 261. — *Helionis Surinamensis*.

Ce genre, dans lequel nous comprenons le genre *Podica*, Lesson, se compose de deux espèces des régions chaudes de l'ancien et du nouveau continent. La plus nouvellement connue est : — l'Héliorne du Sénégal (*Helionis Senegalensis*), Vieillot.

TROISIÈME FAMILLE. — COLYMBINÉS OU PLONGEURS.

Cette famille a été formée pour l'unique genre : — Plongeon (*Colymbus*), Linné.

Ce qui distingue cette famille de la précédente, c'est la palmature des pieds, qui, au lieu d'être festonnée, est pleine et complète.

Chez les Colymbinés, le mâle et la femelle se ressemblent; cette dernière est seulement plus petite. Les jeunes sujets ont un plumage particulier pendant les deux premières années. La mue est double; et il paraît, d'après les observations de M. Hardy, que les très-vieux sujets quittent plus tard et reprennent plus tôt leur plumage d'amour. De là des individus que l'on trouve en plumage complet, tandis que d'autres ne sont encore qu'en mue. (DEGLAND.)

GENRE UNIQUE. — PLONGEON. *COLYMBUS*. (Linné.)

Κολυμβος, nageur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur ou plus long que la tête, droit, haut à la base, se terminant en cône aigu et pointu, légèrement comprimé sur les côtés, à bords rentrants et finement dentelés; mandibule inférieure à branches séparées jusqu'à leur milieu.

Narines basales, percées de part en part dans une membrane recouvrant les fosses nasales.

Ailes pointues, étroites, subaiguës; la deuxième et la troisième rémiges les plus longues.

Queue courte, pointue, roide, composée de vingt rectrices.

Tarses courts, robustes, comprimés, scutellés en devant, réticulés; doigts antérieurs soudés par une large membrane; pouce pinné.



Fig. 262. — *Colymbus Arcticus*.

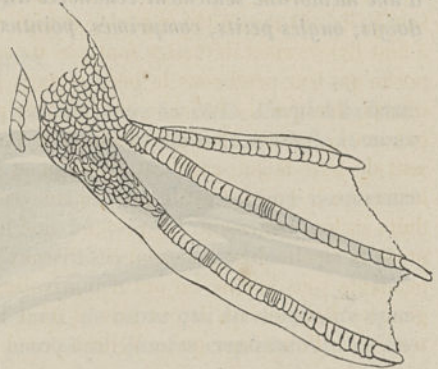


Fig. 265. — *Colymbus Arcticus*.

Les plumes du front avançant jusque auprès des narines.

Ce genre, synonyme des genres *Cepphus*, Mœhring; *Urinator*, Cuvier, et *Eudytes*, Illiger, ne renferme que trois espèces confinées dans le cercle arctique des deux continents; toutes trois se trouvent en Europe : — 1° Plongeon imbrim (*Colymbus glacialis*), Linné; — 2° Plongeon lumme (*Colymbus Arcticus*), Linné; — 3° Plongeon col marin; (*Colymbus Septentrionalis*), Linné.

DEUXIÈME TRIBU. — PÉLÉCANIDÉS.

Swainson, faisant de ce qu'il appelait ses *Pelecanidæ* une sous-famille de ses *Alcedæ*, la composait des genres : — 1° *Plotus*, Linné; — 2° *Tachypetes*, Vieillot; — 3° *Carbo*, Meyer, — 4° *Pelecanus*, Linné; — 5° *Dysporus*, Illiger, devenus presque tous types de familles pour M. Ch. Bonaparte. Quant à M. Gray, il n'y fait entrer que les trois familles suivantes, que nous maintenons : — 1° *Phacetoninæ*, — 2° *Plotinæ*, — 3° *Pelecaninæ*.

Cette tribu correspond exactement à celle des Totipalmes de Cuvier et Lesson, qui leur donnaient pour caractères :

Des tarses courts, robustes, réticulés; le pouce allongé, robuste, articulé en dedans du tarse, et uni au doigt interne par un large repli membraneux; la membrane natatoire des doigts antérieurs large, développée, et deltoïdale par le raccourcissement des doigts médian et interne, plus court que l'externe; les tarses très-déjetés en arrière; le tour du bec le plus ordinairement garni de peaux nues; la commissure fendue au delà des yeux.

Ce sont tous Oiseaux habitant les bords de la mer, des lacs et des étangs. Parmi eux, les Cormorans et les Anhingas perchent et font leur nid tantôt sur les arbres et tantôt sur les rochers. Les Fous et les Pélicans ne le font que dans ces derniers endroits.

Les Pélicans, eux, vivent en société. Ils ont autant d'avantage, dit Mauduyt, au milieu des airs qu'à la surface de l'eau; ils volent aussi bien et aussi aisément qu'ils nagent; ils vivent de Poisson, et ils ont deux manières de l'enlever, ou étant seuls, ou se réunissant en bandes. Dans le premier cas, ils s'élèvent à une certaine hauteur, se soutiennent en l'air en rasant la surface de l'eau jusqu'à

ce que, apercevant une proie qui leur convienne, ils fondent dessus en pic et comme un trait; frappant en même temps l'eau de leurs longues ailes, ils la font bouillonner et tourbillonner, ce qui ôte au Poisson tous moyens de pouvoir échapper. Dans le second cas, les Pélécans se réunissent en cercle sur la surface des eaux, et, rétrécissant toujours le cercle en nageant, ils se saisissent du Poisson qu'ils ont rassemblé et poussé devant eux dans un espace étroit; ils en avalent des poids de sept à huit livres; mais ils ne les font pas de suite passer dans leur estomac; ils les conservent dans la poche qui leur pend sous le bec, et dans laquelle les Poissons peuvent demeurer longtemps frais et intacts; lorsque les Pélécans ont fait leur provision, ils se retirent sur quelque terrain élevé où ils passent la journée, faisant remonter le Poisson qu'ils ont amassé dans leur poche, et s'en nourrissent de cette façon; car c'est le matin et le soir que les Pélécans choisissent pour leur pêche, aux heures où le Poisson est le plus en mouvement. Ce sont ces mêmes détails que M. Nordmann a reproduits en les confirmant. On prétend que les Chinois et quelques sauvages de l'Amérique, mettant à profit la faculté dont jouissent ces Oiseaux de conserver le Poisson frais dans la poche qu'ils portent pendant sous le cou, en ont d'appriivoisés qu'ils laissent aller à la pêche, et qui, de retour, dégorgeaient les Poissons qu'ils ont pris et dont leur maître leur laisse la quantité nécessaire pour leur entretien, et l'on assure qu'un Pélécans prend en une seule pêche autant de Poisson que six hommes en pourraient consommer en un repas.

On sait que c'est de cette habitude de vider ainsi leur poche de cette proie ensanglantée au bord du nid qui renferme leurs petits qu'est née cette vieille croyance populaire que le Pélécans s'ouvrait l'estomac pour nourrir ses petits de ce qui s'y trouvait renfermé.

Quant aux Fous, M. Ferrary, de Quimper, qui en a possédé un individu vivant en domesticité, dit que cet Oiseau a un cri très-fort, rauque, tenant de celui de l'Oie et du Corbeau gris mantelé. Il marche bien plus difficilement que l'Oie, comme on doit le présumer de la position bien plus reculée de ses pieds; il a beaucoup des manières du Cygne, portant la tête et le cou et se comportant dans l'eau comme lui; il répand, à sept ou huit pieds de diamètre autour de lui, une forte odeur de musc mêlée de sauvage qui se soutient, dans l'appartement où il a passé la nuit, pendant plus de vingt-quatre heures. Je conserve cet animal depuis un mois, et j'ai vu qu'il était susceptible de s'appriivoiser. Dans les premiers jours, on ne pouvait le faire manger qu'en lui présentant avec des pinces du Poisson; comme des morceaux de Congre, ou de foie de Raie; ou de Chien de mer, qu'il mangeait très-bien, quoique ayant éprouvé un commencement de putréfaction et exhalant une forte odeur ammoniacale. Au bout de huit jours il n'était plus besoin de lui jeter les mêmes aliments, il les prenait avec le bout du bec et en secouant la tête; il les faisait entrer, même en très-gros morceaux, dans son estomac. Quinze jours après il venait demander à manger, et, si l'on tardait à lui donner sa nourriture habituelle, il faisait entendre son cri rauque, et suivait comme un Chien la personne qui lui apportait ordinairement à manger. Il entrait pour cela dans les appartements, n'ayant peur ni des Chiens ni des Chats. Il se couchait sous les tables ou sous d'autres meubles, et ne mangeait qu'une ou deux fois par jour, ne touchant aux aliments qu'on lui offrait que lorsqu'il avait l'estomac vide. Pendant tout ce temps on ne l'a pas vu boire, quoiqu'on l'eût mis dans une grande auge remplie d'eau et où il nageait très-bien. Sur la fin on lui mettait ses aliments dans un endroit du jardin, et il savait très-bien les trouver quand l'appétit l'avertissait, quoique le jardin ait plus de trois quarts de journal d'étendue. Quand on manquait de Poisson, il s'accommodait fort bien de viande, qu'il finit même par préférer au Poisson. D'un naturel assez doux, il pinçait très-fort quand on cherchait à le prendre.

Cet Oiseau avait pour parasite un Insecte du genre Ricin, long d'une ligne, de couleur noirâtre, à abdomen trois fois plus long que la tête, divisé en segments par des lignes blanchâtres, à quatre paires de pattes égales; deux antennes et des yeux apparents. C'est évidemment le Ricin du Cormoran. (*Nouv. bull. des Sc. par la Soc. philom. de Paris*, ann. 1826.)

Les Cormorans et les Frégates parmi les Pélécans perchent volontiers sur les arbres des côtes pour digérer leurs aliments.

PREMIÈRE FAMILLE. — PLOTINÉS ou ANHINGAS.

Cette famille ne renferme qu'un genre : — *Anhinga*, Linné.

Les Anhingas ont les plus grands rapports avec les Héliornes, et lient les Palmipèdes aux Échassiers par les Dactylobes ou Podicipinés.

GENRE UNIQUE. — ANHINGA. *PLOTUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, très-droit, grêle, très-fendu, subulé, très-aigu, légèrement dilaté à sa base, un peu comprimé, et à bords rentrants, finement dentelés vers la pointe.

Narines peu visibles, en fente très-étroite sur le rebord du front, percées dans une fosse en rainure peu marquée.

Ailes allongées, subaiguës; la deuxième et la troisième rémiges les plus longues.

Queue très longue, arrondie, à douze rectrices roides.

Tarses courts, très-robustes, très-gros, réticulés; ongles robustes, aigus, recourbés; l'intermédiaire pectiné.



Fig. 264. — *Plotus anhinga*.



Fig. 265. — *Plotus anhinga*.

Ce genre, synonyme des genres *Ptynx*, Mœhring; *Anhinga*, Brisson, et *Plotus*, Scopoli, ne repose que sur quatre espèces d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. Nous figurons l'Anhinga de la Nouvelle-Hollande, le plus récemment découvert.

DEUXIÈME FAMILLE. — PHAÉTONINÉS ou PAILLE-EN-QUEUE.

Cette famille, qui est la reproduction des Pélagiens de Lesson, ne repose que sur un seul genre : — Phaéton (*Phaeton*), Linné, dont la place a varié selon les méthodes. Les espèces qui composent cette famille sont en effet sternes par le bec, et totipalmes par leurs tarses réticulés et non scutellés,

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — Échasse.



Fig. 2. — Canard à iris blanc. (Mâle et femelle.)

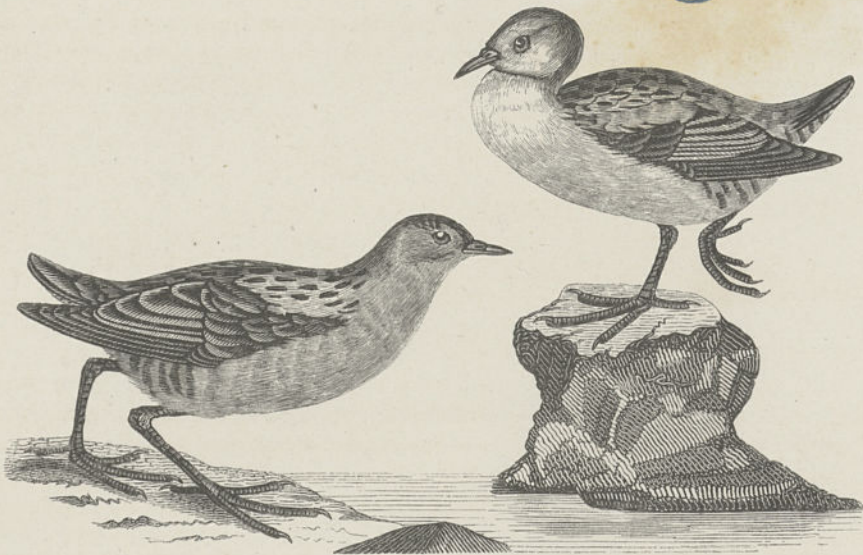


Fig. 3. — Poule d'eau poussin. (Mâle et femelle.)

et par le pouce qui se trouve antérieur et, bien que court, engagé par un repli membraneux avec les doigts antérieurs. Aussi Lesson ajoutait-il, tout en les mettant à la fin de ses *Hydrochélidons* ou Hirondelles de mer et Sternes, que peut-être les Phaétoninés devraient-ils être placés après la famille des Pélécainés comme lien de transition avec les Hydrochélidons.

GENRE UNIQUE. — PAILLE-EN-QUEUE. *PHAETON*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, robuste, comprimé sur les côtés, convexe et légèrement arqué ou presque droit, à mandibules égales, pointues, inclinées; à bords dentelés.

Narines concaves, étroites, recouvertes par une membrane.

Ailes allongées, suraiguës, à première et deuxième rémiges les plus longues.

Queue courte, à douze rectrices arrondies, et à deux moyennes très-longues, très-minces, sinuant des brins.

Tarses courts, réticulés; pouce petit interne et antérieur, soudé dans la membrane natatoire.

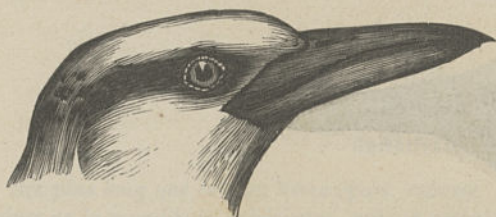


Fig. 266. — *Phaeton athereus*.

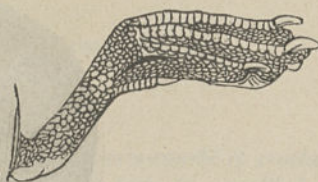


Fig. 267. — *Phaeton athereus*.

Ce genre, synonyme des genres *Lepturus*, Mœhring, et *Tropicophilus*, Leach, renferme quatre espèces confinées dans les îles semées entre les deux tropiques, soit dans l'océan Atlantique, soit dans l'océan Pacifique. Aussi a-t-on nommé ces Oiseaux Oiseaux des tropiques ou *Phaétons*, parce qu'ils ne s'exilent pas volontairement des latitudes que le soleil n'abandonne jamais. Mais c'est l'allongement insolite des deux rectrices médianes qui leur a fait donner le nom de *Paille-en-Queue*. Nous figurons le Paille-en-Queue à brins blancs.

TROISIÈME FAMILLE. — PÉLÉCANINÉS OU PÉLICANS.

Cette famille n'est que la reproduction de celle des Pélécainés de Cuvier et Lesson, qui y comprenaient les genres : — 1° Fou (*Sula*), Brisson; — 2° Pélécain (*Pelecanus*), Linné; — 3° Cormoran (*Graculus*), Linné; — 4° Frégate (*Attagen*), Mœhring, conservés par M. Gray, et que nous maintenons, sauf la substitution du nom de *Fregata*, Brisson, à celui de *Attagen* de Mœhring, qui rappelle trop le nom grec des Francolins (*Attagas*).

Ces genres d'Oiseaux, dont les mœurs et les habitudes sont identiques, sont remarquables, sous le rapport des caractères zoologiques, par un bec conique, plus ou moins dilaté en dessus; par des

narines percées en fente presque indiscernable; par l'intervalle des branches de la mandibule inférieure rempli par une peau membraneuse; par un sac membraneux plus ou moins dilatable sous la gorge.

Leur présence est pour le navigateur un signe certain du voisinage des terres.

1^{er} GENRE. — FOU. *SULA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, très-fendu, gros, allongé, robuste, convexe en dessus, sillonné sur les côtés, pointu, à mandibule supérieure un peu recourbée, plus longue que l'inférieure, sillonnée sur les côtés; bords rentrés, très-dentelés; branches de la mandibule inférieure séparées jusque auprès de la pointe par une membrane.

Narines petites, latérales, percées près du front, à la base de la rainure.

Ailes allongées, pointues, tuberculées, suraiguës; les deux premières rémiges les plus longues.

Queue longue, comme pointue, à penes rigides.

Tarses courts; large membrane entre les doigts; pouce long.



Fig. 268. — *Sula Bassana*.

Le pourtour du bec membraneux.

Ce genre, synonyme des genres *Dysporus*, Illiger; *Morus*, Vieillot; *Moris*, Leach, renferme onze espèces répandues sur toutes les mers du globe, dont une d'Europe : — Fou de Bassan (*Sula Bassana*, Linné), Brisson.

Leur mue est simple. Les mâles et les femelles adultes se ressemblent. Les jeunes en diffèrent beaucoup par une livrée qui change à chaque mue jusqu'à l'âge de trois ans; alors leur plumage reste stable. (DEGLAND.)

2^{me} GENRE. — PÉLICAN. *PELECANUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, large, convexe, en voûte, à arête marquée, onguiculée, renflée et très-crochue à son extrémité; bords dentelés, droits; mandibule inférieure à branches séparées jusque auprès de la pointe, et l'intervalle rempli par une membrane.

Narines très-étroites, longitudinales, presque imperceptibles, et creusées dans un sillon basal.

Ailes allongées, pointues, suraiguës, à première rémige très-longue.

Queue moyenne, échancrée, ample, composée de vingt rectrices presque rectilignes.

Tarses courts, robustes, réticulés; jambes nues à leur partie inférieure; doigts scutellés en dessus; unis par une large membrane; pouce allongé, presque antérieur.

Face dénudée. Une large membrane dilatible, sacciforme, occupant toute la gorge et pouvant se distendre considérablement.

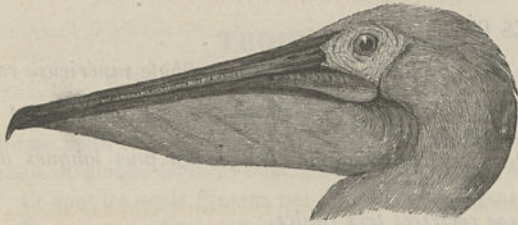


Fig. 269. — *Pelecanus onocrotalus*.

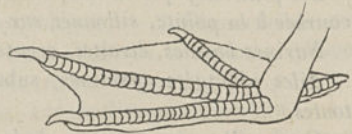


Fig. 270. — *Pelecanus onocrotalus*.

Ce genre, synonyme du genre *Onocrotalus*, Mœhring et Wagler, renferme dix espèces répandues sur tous les continents, dont deux se trouvent en Europe : — 1° Pélican blanc (*Pelecanus onocrotalus*), Linné; — 2° Pélican crépu (*Pelecanus crispus*), Bruch.

Leur mue est simple; les mâles et les femelles se ressemblent; les jeunes ont un plumage différent jusqu'à l'âge de trois ans.

5^{me} GENRE. — FRÉGATE. *FREGATA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, assez épais, robuste, entier, presque droit, très-courbé et crochu à la pointe de la mandibule supérieure, qui est côtoyée par une forte suture latérale; mandibule inférieure pointue, recourbée à sa pointe; commissure ample.

Narines petites, basales.

Ailes très-allongées, suraiguës; les première et dernière rémiges les plus grandes.

Queue très-longue, très-profondément fourchue.

Tarses courts, à moitié emplumés, robustes, réticulés; pouce allongé, presque antérieur; tous les doigts unis par une membrane notablement échancrée au milieu, et décomposée sur leurs bords; ongles crochus.



Fig. 271. — *Fregata aquila*.



Fig. 272. — *Fregata aquila*.

Le tour des yeux est dénudé; la gorge et le devant du cou sont nus, membraneux et très-dilatables chez le mâle.

Ce genre, synonyme des genres *Attagen*, Mœhring, et *Tachypetes*, Vieillot, renferme deux espèces des mers Tropicales. Nous citerons la Frégate ariel.

Ces Oiseaux ont été ainsi nommés à cause de leurs formes élancées et de leur vol rapide par comparaison avec les vaisseaux militaires les plus fins voiliers.

4^{me} GENRE. — CORMORAN. *GRACULUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

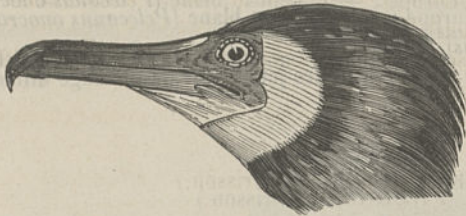
Bec plus long que la tête, robuste, mince, droit, arrondi en dessus, à mandibule supérieure recourbée à la pointe, sillonnée sur les côtés.

Narines basales, étroites, creusées dans un sillon.

Ailes allongées, pointues, subaiguës; les deuxième et troisième rémiges les plus longues de toutes.

Queue allongée, arrondie, à douze ou quatorze rectrices très roides.

Tarses très-courts, très-robustes, réticulés; jambes emplumées jusqu'à l'articulation; pouce long, presque antérieur; le doigt interne le plus long de tous.

Fig. 275. — *Graculus carbo*.Fig. 274. — *Graculus carbo*.

La gorge est dénudée et un peu dilatable, et la face garnie d'une peau nue.

Ce genre, synonyme des genres *Phalacrocorax*, Brisson; *Carbo*, Lacépède; *Halieus*, Illiger, est le plus nombreux en espèces de toute la famille des Pélécianins. Il en renferme trente-cinq cosmopolites, dont trois se trouvent en Europe : — 1^o Cormoran ordinaire (*Graculus carbo*), Linné; — 2^o Cormoran largup (*Graculus cristatus*, Fabricius), Gray; — 3^o Cormoran pygmée (*Graculus pygmaeus*, Pallas), Gray.

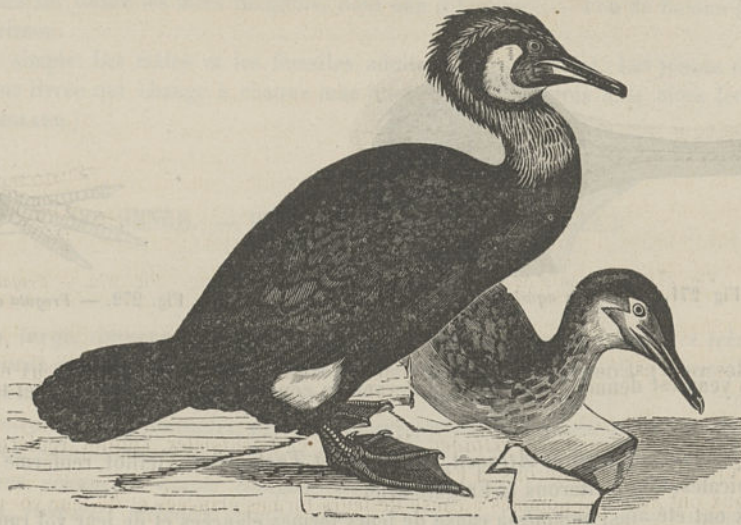


Fig. 275 et 276. — Cormoran ordinaire. (Mâle et femelle.)

TROISIÈME TRIBU. — PROCELLARIDÉS.

Cette tribu, que M. Gray a divisée en deux familles : — 1° *Procellariæ*, — 2° *Dicomedinæ*, ne forme pour nous comme pour MM. Hombrou et Jacquinot, dont nous adoptons le système, qu'une seule et unique famille, celle des : — Procellaires ou *Procellarinés* (*Procellariæ*).

Ce sont les seuls Oiseaux qui vivent constamment en pleine mer, à toute distance des côtes.

On rencontre quelquefois aussi, loin de terre, des Frégates, des Fous, des Phaëtons, des *Larus* et des Noddis; mais ce ne sont que des cas isolés, des exceptions à la règle, dus seulement à quelque circonstance fortuite, telle qu'une tempête; car ces Oiseaux se tiennent ordinairement dans les baies et sur les rivages.

Un rapide examen de leurs mœurs nous en convaincra facilement. Ils sont essentiellement pêcheurs; le Poisson forme leur principale nourriture. Or on sait qu'en pleine mer on ne rencontre aucun Poisson, si ce n'est quelques bandes de Poissons volants, entre les tropiques, et quelques Sombres, dont la taille et l'agilité défient les plus gros Oiseaux.

Ces Sombres, soit dit en passant, sont aux autres Poissons ce que les Albatros et les Pétrels sont aux Oiseaux de rivage.

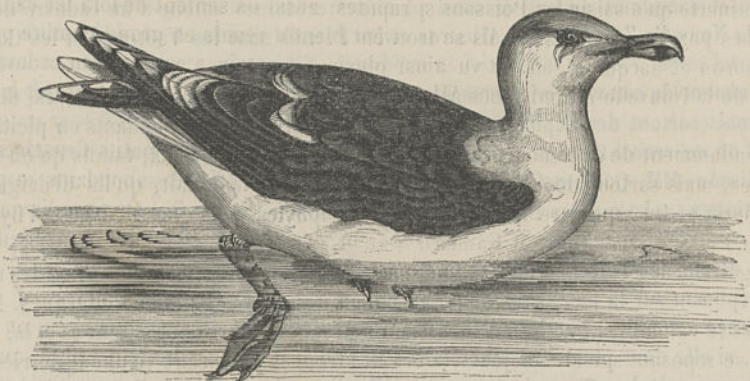


Fig. 277. — Goëland à manteau noir.

C'est dans les baies, au contraire, dans les eaux tranquilles, que se réunissent les innombrables espèces de Poissons. C'est là qu'au milieu des fucus, dans les anfractuosités des rochers et des coraux, sur un sol parsemé d'innombrables Annélides et Vers marins, ils trouvent une nourriture abondante et déposent leur frai. C'est aussi là que les Oiseaux pêcheurs vont les chercher...

Les Albatros et les Pétrels, au contraire des Fous et des Mouettes qui fréquentent les ports de mer, lorsqu'ils ont assez de force, abandonnent la terre, qu'ils ne reverront plus que pour y déposer leurs œufs. Ils déploient leurs longues ailes et s'élancent vers la haute mer, leur véritable élément. Ils rasent la surface des vagues d'un vol rapide; vont et reviennent sans imprimer à leurs ailes un seul mouvement; font cent tours divers, récoltant çà et là les Mollusques et les Crustacés dont ils se nourrissent; ils saisissent ordinairement ces petites proies à la surface de l'eau et sans s'arrêter; mais, si un objet plus volumineux se présente, ils se posent sur l'eau; pour cela ils écartent leurs pattes à l'avance, et osent à peine plier leurs longues ailes, car il leur est très-difficile de s'élever de nouveau; pour cela ils frappent l'eau de leurs larges pattes, et courent longtemps avant de pouvoir reprendre leur vol.

On sait que ces Oiseaux mis sur le pont d'un navire ne peuvent point s'envoler; on conçoit cela des Albatros, dont les immenses ailes ont jusqu'à quinze pieds d'envergure et peuvent à peine se déployer; mais on a peine à s'expliquer qu'il en soit de même des Damiers et des Pétrels, dont la conformation paraît peu s'éloigner de celle des autres Palmipèdes.

Tous ces Oiseaux plongent fort mal, ou plutôt mettent à peine la tête dans l'eau pour atteindre quelque proie.

Quelques auteurs, en lisant dans les récits des voyageurs qu'on prenait ces Oiseaux à la ligne, ont supposé qu'ils plongeaient; mais ils ignoraient sans doute que dans les lignes propres à prendre ces Oiseaux l'hameçon armé d'un appât est soutenu sur l'eau par une plaque de liège.

On lit aussi dans divers ouvrages que ces Oiseaux se nourrissent des Poissons volants, de Poissons et de frai de Poissons. Nous avons déjà dit que les Poissons volants se trouvaient seulement entre les tropiques, tandis que les Albatros et les Pétrels étaient surtout abondants dans les régions froides. Quant à d'autres espèces de Poissons, on n'en trouve pas en pleine mer, pas plus que du frai...

En supposant donc que les Albatros et les Pétrels rencontrent auprès des terres du Poisson en abondance, il est difficile d'admettre qu'ils s'en nourrissent. MM. Hombron et Jacquinot, à qui nous empruntons ces détails, ne le pensent pas, d'après l'examen de leurs habitudes.

Ainsi, les Pétrels ne planent point au haut des airs et ne plongent point, comme les autres Oiseaux plongeurs; et les Albatros, malgré la force de leur bec, n'attaquent jamais les autres Oiseaux, comme les Frégates et les Stercoraires. Les Damiers et les plus petits Pétrels viennent sans crainte leur disputer leur proie. Leur bec, avec sa pointe crochue et tranchante, est plutôt destiné à déchirer une proie inerte qu'à saisir les Poissons si rapides; aussi ils sentent de loin les cadavres des Cétacés abandonnés par les pêcheurs, et ils se trouvent bientôt réunis en grand nombre pour les déchirer. MM. Hombron et Jacquinot en ont vu ainsi plusieurs centaines autour d'un cadavre de Baleine sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Les Albatros et les Pétrels sont les Vautours et les Corbeaux de la mer.

Indépendamment de cette nourriture accidentelle, ils mangent de petits Crustacés, des Mollusques ptéropodes, mais surtout des Céphalopodes, qui paraissent être très-abondants en pleine mer. Presque toujours on en rencontre des débris dans l'estomac de ces Oiseaux, tandis qu'on n'y en trouve jamais de Poisson. MM. Quoy et Gaimard avaient déjà constaté ce fait, qu'ils dédaignent les Mollusques gélatineux, tels que les Biphores, et les Zoophytes, tels que Méduses, Physales, Velettes, etc...

Pendant le calme, les Pétrels trouvent une nourriture abondante, volent peu; on les rencontre par troupes, se reposant sur la mer, sans doute au milieu des amas de petits Mollusques. Mais, lorsque le vent commence à souffler, que la mer grossit, ils prennent leur vol et errent çà et là; et si la tourmente se fait, si elle dure plusieurs jours, alors des troupes d'Oiseaux viennent derrière les navires et les suivent sans relâche. C'est dans ces moments qu'on les prend facilement à la ligne; ils sont affamés et se précipitent sur l'appât. Constamment alors MM. Hombron et Jacquinot ont trouvé leur estomac vide, ou bien rempli d'excréments humains encore entiers qu'ils venaient d'avalier.

C'est donc pour se repaître de ces matières qui tombent des navires que ces Oiseaux les suivent avec tant de persistance, ne trouvant pas de nourriture ailleurs. (*Voyage au pôle sud.*)

Nous regrettons que dans leur Mémoire si plein de faits nouveaux sur les Procellariidés, MM. Hombron et Jacquinot ne nous aient rien appris de la manière d'être de ces Oiseaux relativement aux hommes tombant à la mer.

Nous ne trouvons qu'un seul exemple à cet égard, rapporté par M. Bourjot Saint-Hilaire.

Sur un navire français, le subrécargue s'aventure, par une sorte de bravade, à monter sur les vergues des mâts, et, le pied lui manquant, il est lancé à la mer. Malheureusement ce navire n'était pas muni de bons appareils de sauvetage, et avant d'être secouru, l'infortuné se soutenait assez bien sur l'eau pour que l'on eût eu le temps de jeter une embarcation à la mer, si une troupe d'Albatros ne se fussent jetés sur cet homme luttant contre la mort, et, l'assaillant à coups de leurs becs robustes, n'eussent déchiré ses yeux, son visage, ses bras, n'eussent rendu alors ses efforts inutiles, et ainsi, aux yeux de l'équipage consterné, n'eussent fait subir au malheureux le supplice de Prométhée... (*Écho du monde savant*, 1857.)

FAMILLE UNIQUE. — PROCELLARINÉS ou PROCELLAIRES.

MM. Hombron et Jacquinot partagent cette famille en trois divisions, la première renfermant les genres : — 1° *Diomedea*, Linné; — 2° *Puffinus*, Brisson; celui-ci formant trois sous-genres : *Puffinus*, *Priofinus*, Hombron et Jacquinot; *Thalassidroma*, Vigors; la seconde renfermant les sous-genres : *Prion*, Lacépède; *Daption*, Stephens; *Fulmarus*, Leach; *Ossifraga*, Hombron et Jacquinot; *Priocella*, Hombron et Jacquinot; et la troisième ne renfermant que le seul genre : — *Procellaria*, Linné.

Tout en conservant la famille, nous n'y reconnaissons que cinq genres, qui sont : — 1° Albatros (*Diomedea*), — 2° Puffin (*Puffinus*), — 3° Thalassidrome (*Thalassidroma*), — 4° Prion (*Prion*), — 5° Pétrel (*Procellaria*), conservés dans les deux divisions des *Diomedæinæ* et des *Procellarinæ* par M. Gray, qui y ajoutait les genres *Puffinus*, et *Pelcanoides*, Lacépède.

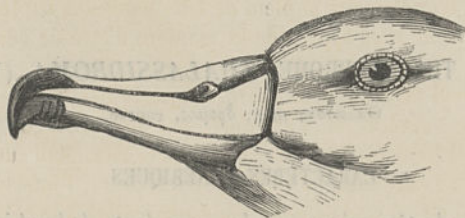
Ces Oiseaux, à l'exception de ce dernier genre, essentiellement pélagiens, ont pour caractères : un bec médiocre, à extrémité recourbée et crochue, composée en apparence de pièces distinctes, soudées et articulées les unes aux autres; des narines formant saillie en dessous ou sur les côtés du bec, et s'ouvrant en un ou deux tubes cornés; des pieds n'offrant, au lieu de pouce, qu'un ongle implanté dans le talon (un seul genre en manque complètement); enfin les bords des mandibules tranchants, doubles ou garnis à l'intérieur de lamelles transversales, présentant en général deux dents à la réunion des crochets et du bord de la mandibule supérieure.

Nous donnons ce nom de *dents*, disent MM. Hombron et Jacquinot, à deux lames longues et tranchantes chez quelques espèces, courtes et coniques chez d'autres, et dont la présence, la forme ou l'absence doivent modifier le genre de nourriture chez les différents individus. Ainsi, tandis qu'elles manquent complètement dans quelques espèces, chez d'autres, tels que le Fulmar et le Pétrel géant, ces dents courtes et coniques font l'office de véritables canines, en même temps que les lames dures, cornées, qui garnissent tout le bord de la mandibule supérieure, peuvent être assimilées avec raison à des molaires.

1^{er} GENRE. — ALBATROS. *DIOMEDEA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, robuste, crochu, à extrémité de la mandibule inférieure tronquée, à dents minces, allongées, tranchantes.

Fig. 278. — *Diomedea cauta*.

Narines s'ouvrant sur les côtés du bec, à peu de distance du front, en deux tubes.

*Ailes très-longues, aiguës; la seconde rémige la plus longue de toutes.
 Queue arrondie ou cunéiforme.
 Tarses courts, robustes et très puissants; pouce nul.*

Ce genre, synonyme du genre *Albatrus*, Brisson, renferme dix espèces habitant les mers australes et l'océan Pacifique septentrional, dont une seule fait de rares apparitions en Europe : — l'Albatros mouton (*Diomedea exulans*), Linné.

2^{me} GENRE. — PUFFIN. *PUFFINUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, assez large à la base, comprimé à la pointe, qui est crochue; la mandibule inférieure terminée en pointe, suivant la courbure de la mandibule supérieure, à dents peu distinctes, se confondant avec le bord intérieur.

Narines ovales, regardant en haut et un peu en avant, s'ouvrant en deux tubes distincts, faisant à la base du bec une légère saillie, et séparées par un espace plus ou moins large qui se continue avec la voûte du bec.

Ailes allongées, étroites, suraiguës; la première rémige la plus longue.

Queue médiocre et arrondie.

Tarses comprimés; jambe dénudée au-dessus de l'articulation.

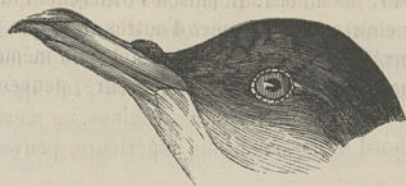


Fig. 279. — *Puffinus Anglorum*.

Ce genre, qui renferme les genres *Thiellus*, Gloger; *Cymotomus*, Macgill, et *Priofinus*, Hombron et Jacquinet, se compose de treize espèces cosmopolites, dont cinq d'Europe : — 1° Pétrel cendré (*Puffinus cinereus*), Gmelin; — 2° Puffin majeur (*Puffinus major*), Faber; — 3° Puffin fuligineux (*Puffinus fuliginosus*), Strickland; — 4° Puffin manks (*Puffinus Anglorum*), Ch. Bonaparte; — 5° Puffin obscur (*Puffinus obscurus*, Gmelin), Kuhl.

3^{me} GENRE. — THALASSIDROME. *THALASSIDROMA*. (Vigors, 1825.)

Θαλασσα, mer; δρομος, course.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, moins long que la tête, mince, crochu, sans dents; le bord intérieur se continuant jusqu'à la pointe.

Narines tubulées à la base du bec; les deux tubulaires soudées ensemble.

Ailes longues et pointues, aiguës; la seconde rémige la plus longue, les première et troisième égales.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — Bécasseau violet.

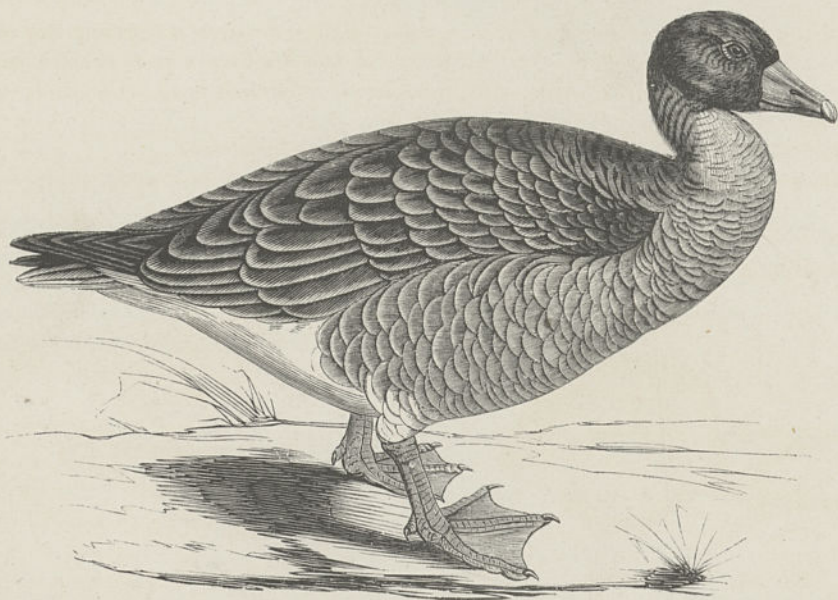
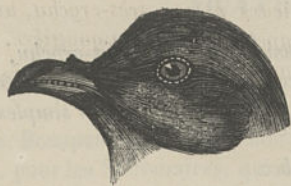


Fig. 2. — Oie cendrée.

Queue échancrée ou fourchue.
Tarses longs et grêles, de la longueur du doigt médian; la jambe à demi dénudée au-dessus de l'articulation.

Fig. 280. — *Thalassidroma pelagica*.Fig. 281. — *Thalassidroma pelagica*.

Ce genre, qui renferme les genres *Hydrobates*, Boié; *Eulweria*, Ch. Bonaparte, et *Oceanites*, Keyserling et Blasius, se compose de onze espèces qui se rencontrent sur toutes les mers des deux hémisphères, dont quatre habitent celles d'Europe : — 1° *Thalassidrome tempête* (*Thalassidroma pelagica*, Linné), Vigors; — 2° *Thalassidrome de Leach* (*Thalassidroma Leachii*, Temminck), Ch. Bonaparte; — 3° *Thalassidrome de Wilson* (*Thalassidroma Wilsonii*), Ch. Bonaparte; — 4° *Thalassidrome de Bulwer* (*Thalassidroma Bulwer*, Jardine et Selby), Gould.

4^{me} GENRE. — PRION. *PRION*. (Lacépède, 1800.)

Πριων, scie.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

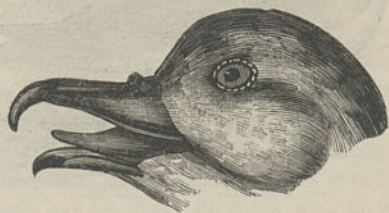
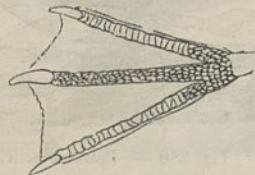
Bec moins long que la tête, très-large à la base, voûté, dilaté, comprimé à la pointe, qui est petite et faible, à bords de la mandibule supérieure garnis de lamelles fines, serrées et très-nombreuses; celui de la mandibule inférieure large, obtus; tous deux bordés ou de deux petites dents ou seulement de simples vestiges.

Narines petites, présentant deux ouvertures à l'extérieur d'un même tube.

Ailes médiocres, pointues, aiguës; la première rémige presque égale à la seconde, qui est la plus longue.

Queue médiocre, large et arrondie.

Tarses comprimés, de même longueur que le doigt médian.

Fig. 282. — *Prion vittatus*.Fig. 283. — *Prion vittatus*.

Ce genre, synonyme du genre *Pachyptila*, Illiger, ne se compose que de deux espèces de la mer du Sud.

5^{me} GENRE. — PÉTRÉL. *PROCELLARIA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

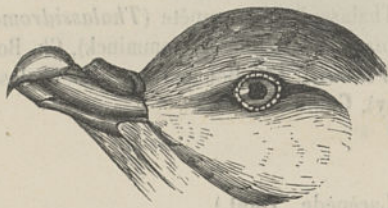
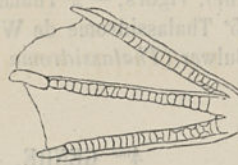
Bec plus court que la tête, gros, paraissant composé de plusieurs pièces, très-crochu, un peu comprimé à la pointe et renflé à la base; mandibule inférieure cannelée, creusée en gouttière, tronquée subitement et fléchie, et formant un angle à son extrémité; bords mandibulaires simples, tranchants; les dents minces, allongées.

Narines proéminentes, réunies en un seul tube sur le dos du bec.

Ailes longues, suraiguës: la première rémige la plus grande.

Queue arrondie ou conique.

Tarses comprimés, réticulés; un petit espace nu au-dessus de l'articulation; pouce remplacé par un ongle très-aigu.

Fig. 284. — *Procellaria glacialis*.Fig. 285. — *Procellaria glacialis*.

Ce genre, synonyme des genres *Haladroma*, Illiger, et *Puffinuria*, Lesson, renferme vingt-cinq espèces cosmopolites, dont une seule habite les mers de l'Europe : — Pétrel fulmar (*Procellaria glacialis*), Linné.



Fig. 286. — Pétrel obscur.

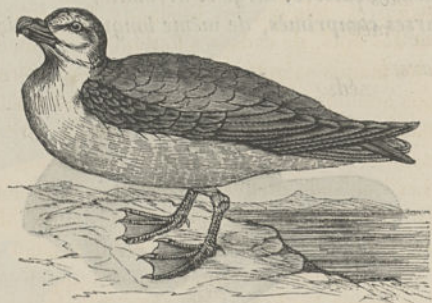


Fig. 287. — Pétrel fulmar.

QUATRIÈME TRIBU. — LARIDÉS.

M. Gray a composé cette tribu de trois familles : — 1° *Larinæ*, — 2° *Rhyncopinæ*, — 3° *Sterninæ*.

M. Ch. Bonaparte y en ajoute une quatrième, par laquelle il commence la tribu, celle des : — *Les-triginæ*, pour les Stercoraires, qui nous paraissent difficilement séparables des Goëlands.

A l'exemple de M. Degland, nous réduisons, quant à présent, ces diverses familles en une seule sous le nom de : — *Larinæ*.

Tous les Oiseaux qui la composent sont de haute mer, ont un vol étendu et s'éloignent plus ou moins des plages.

FAMILLE UNIQUE. — LARINÉS ou GOELANDS.

Nous composons cette famille des quatre genres suivants : — 1° Stercoraire (*Stercorarius*), Brisson; — 2° Goëland (*Larus*), Linné; — 3° Bec-en-Ciseaux (*Rhyncops*), Linné; — 4° Sterne (*Sterna*), Linné.

Tous les Oiseaux qui les composent sont voraces et criards, et sont répandus sur toutes les mers du globe par essaims de myriades, comme dit Lesson.

Les uns, tels que les Labbes ou Stercoraires, plus voraces encore que les autres et inquiets comme s'ils étaient toujours affamés, déploient une activité de tous les instants à la poursuite des Fous, des Cormorans, des Goëlands et des Sternes, afin de leur faire dégorger les Poissons avant qu'ils les aient avalés. C'est même de cette habitude que leur est venu le nom de Stercoraires, parce que pendant longtemps les anciens voyageurs crurent qu'ils poursuivaient ainsi les Oiseaux de mer plus faibles qu'eux pour se nourrir de leur fiente, ce qui est une grossière erreur. Ils se plaisent dans les mers qui baignent les deux pôles, et n'avancent qu'accidentellement dans les zones tempérées.

Les autres, tels que les Goëlands, font également leur nourriture de Poissons, qu'ils pêchent en rasant des flots, de cadavres flottants sur l'eau et de Mollusques mous. Ils se tiennent sur les rivages, dans les marais salants, et même sur les rivières à leur embouchure. (LESSON.)

Nous ajouterons, en ce qui concerne les Goëlands, la note suivante, que nous devons à l'obligeance de mademoiselle Élodie Hurvoix, qui l'a obtenue pour nous de M. Aug. Antier, capitaine au long cours; note pleine de détails d'un intérêt tout nouveau :

« Les Goëlands prennent, en Bretagne, le nom de *Canias*, qui leur est donné par imitation de leur cri. Il y en a plusieurs espèces sur les côtes, différant par leur grosseur et leurs habitudes. Ceux du cap Fréhel (entre Saint-Malo et Saint-Brieuc) et des baies aux environs de Saint-Malo, se tiennent sur l'eau comme les moyennes espèces appelées *Mauves*. Ils ont une pose très-gracieuse. Ils se tiennent aussi sur les bancs de sable d'où la mer vient de se retirer, et sur les plages et les rochers, tant pour trouver leur nourriture que pour la digérer. En dehors de la Manche, sur les accores des bancs de la grande et petite Solle, ils sont plus gros, d'une forme moins élégante; leur queue est beaucoup moins longue. Ils sont toujours au vol ou reposant sur les flots; quelque gros temps qu'il fasse, on les voit monter et descendre, suivant les ondulations de la mer, avec une quiétude et une aisance que souvent les pauvres marins regrettent de ne pouvoir partager. Cet Oiseau, à ce qu'il

paraît, ne quitte guère les mêmes lieux, et est quelquefois d'un grand secours à certains marins peu expérimentés, qui n'ont d'autre moyen de déterminer leur longitude que l'estime déduite de l'observation de latitude; et même à ceux qui ont été privés depuis trop longtemps des circonstances favorables aux observations de distance de la lune à quelque astre pour avoir une longitude certaine ou à peu près.

« Les marins donnent le nom de *Margats d'Ouessant* aux Goëlands que l'on rencontre à l'entrée de la Manche; ils guettent leur vue avec anxiété, parce qu'ils sont certains alors de leur position à l'entrée de la Manche.

« Il est fort souvent arrivé à des capitaines, par un temps forcé, d'*enmancher* en faisant courir la vue des Margats avec l'observation des marées qui se trouvent presque continuellement à l'entrée de la Manche.

« Les *Canias* ou Goëlands, dans les fermes de la Bretagne des côtes de la mer, s'apprivoisent et prennent facilement les habitudes domestiques. Un *Cania* se fait maître de la basse-cour, vit en bonne intelligence avec les Chiens, qu'il remplacerait, sinon pour la garde, du moins pour avertir de l'entrée et de la sortie des étrangers. Dans la domesticité, il est généralement hargneux. »

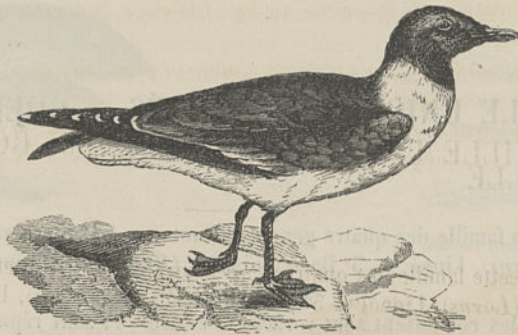


Fig. 288. — Mouette à ailes noires.

Le docteur Alain Labouysse, qui a conservé longtemps ainsi en domesticité un Goëland pris sur la côte algérienne, rapporte l'observation suivante, qui a aussi son importance :

« En hiver, dit-il, il aimait à se chauffer à la cheminée et passait toute la soirée auprès du foyer. Dans les premiers temps de sa domesticité, il fit une action qui m'étonna. Je tisonnais le brasier avec mes pincettes; elles rougirent. Au moment où je les retirais, le Goëland s'élança et saisit la partie rouge de l'instrument; mais il lâcha bientôt prise. Je considérai ce mouvement comme un acte de colère. Plus tard, un charbon embrasé roula sur le plancher, l'Oiseau s'élança de nouveau, le saisit et l'emporta en se sauvant dans la chambre; mais il ne tarda pas à le lâcher également. Je ne pouvais pas m'expliquer cette originalité; mais, quelques jours après, je fus à même d'en apprécier les motifs. Je m'étais absenté toute la journée, et j'avais oublié de donner à l'Oiseau sa ration de vivres; je devais encore m'absenter pendant la nuit, quand je me souvins du jeûne forcé que ferait mon Goëland. Venant donc dans ma chambre et dans l'obscurité, je pris des Poissons que j'avais en réserve pour les lui donner. Ces Poissons étaient avancés et émettaient une lueur phosphorescente assez intense. A peine les eus-je jetés à terre, que l'Oiseau, guidé par cette lueur, accourut pour les prendre et les avaler, et je vis alors ce que signifiaient les pincettes rougies ainsi que le charbon ardent. Cette phosphorescence des Poissons morts sert donc admirablement aux Mouettes ou Goëlands pour trouver leur nourriture sur le bord de la mer pendant la nuit. »

Quant aux Sternes ou Hirondelles de mer, elles vivent sur les rivages en troupes considérables, sans cesse occupées à chercher leur nourriture, et poussent des cris aigus et assourdissants. Les femelles ne font pas de nids, mais pondent négligemment sur les rochers ou sur les sables des îlots les moins fréquentés. Ces Oiseaux ont un grand courage, et défendent leurs œufs ou leurs petits, ou

se réunissent pour poursuivre les grands animaux, qu'ils ne craignent pas d'attaquer. Leur nourriture principale consiste en Poissons et en Mollusques. (LESSON.)

Enfin, les Becs-en-Ciseaux, à cause de la forme anormale de leur bec, composé de deux mandibules lamelleuses verticales, ne peuvent vivre autrement qu'en introduisant ces lames dans les coquilles bivalves entr'ouvertes à marée descendante, et en s'en servant comme d'un couteau pour extraire le Mollusque de son test. Les espèces connues fréquentent les bords des baies et remontent les rives des fleuves. Elles se réunissent par bandes considérables. (LESSON.)

1^{er} GENRE. — STERCORAIRE. *STERCORARIUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de grandeur moyenne, moins long que la tête, presque cylindrique, robuste, recouvert d'une membrane dans la plus grande partie de son étendue; mandibule supérieure convexe, crochue et armée d'un onglet paraissant surajouté; la mandibule inférieure arrondie à son extrémité, avec un angle saillant en dessous.

Narines latérales, rapprochées de la pointe du bec, linéaires, couvertes en arrière, percées diagonalement de part en part.

Ailes longues, pointues, suraiguës, la première rémige la plus longue.

Queue inégale, plus ou moins pointue au centre.

Tarses grêles, de la longueur du doigt médian; doigt postérieur court, touchant à peine le sol; ongles grands, crochus.

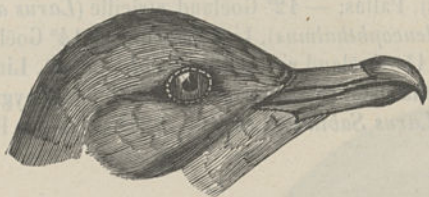


Fig. 289. — *Stercorarius parasiticus*.



Fig. 290. — *Stercorarius parasiticus*.

Ce genre, synonyme des genres *Catarrhacta*, Brünnich; *Lestrix*, Illiger, et *Prædatrix*, Vieillot, se compose de cinq espèces seulement, propres aux régions arctiques, dont quatre se trouvent en Europe : — 1^o Stercoraire cataracte (*Stercorarius catarrhactes*, Linné), Vieillot; — 2^o Stercoraire pomarin (*Stercorarius pomarinus*, Temminck), Vieillot; — 3^o Stercoraire des rochers (*Stercorarius cephus*, Brünnich), Gray; — 4^o Stercoraire longicaude (*Stercorarius longicaudatus*), Brisson.

2^{me} GENRE. — GOËLAND. *LARUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus ou moins allongé, comprimé, nu et fort, avec la mandibule supérieure arquée et crochue à son extrémité; la mandibule inférieure plus courte que celle-ci et anguleuse en dessous.

Narines médiocres, linéaires, quelquefois arrondies, percées de part en part.

Ailes longues, pointues, suraiguës.

Queue carrée ou un peu échancrée.

Tarses allongés, grêles; doigts entièrement palmés; les externes bordés par une membrane étroite; le pouce libre, petit, élevé de terre, avec ou sans ongle.

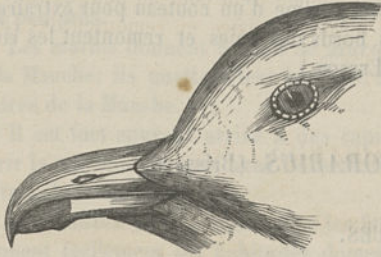


Fig. 291. — *Larus argentatus*.

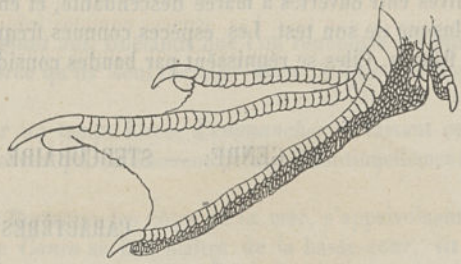


Fig. 292. — *Larus (Xema) Sabinii*.

Ce genre est synonyme des genres *Leucus*, *Gavia*, *Ichthyaetus* et *Hydrocolæus*, Kaup; *Laroides*, Brehm, et *Chroicocephalus*, Eyton, ou *Chræcocephalus*, Strikland; nous y réunissons également les genres *Rhodostethia*, Macgillivray; *Xema* et *Rissa*, Leach, et *Pagophila*, Kaup. Il se compose de quarante-trois espèces cosmopolites, dont dix-neuf se trouvent en Europe : — 1° Goëland marin (*Larus marinus*), Linné; — 2° Goëland brun (*Larus fuscus*), Linné; — 3° Goëland argenté (*Larus argentatus*), Brännich; — 4° Goëland bourgmestre (*Larus glaucus*), Brännich; — 5° Goëland leucoptère (*Larus leucopterus*), Faber; — 6° Goëland d'Andouin (*Larus Andouinii*), Peyrandeau; — 7° Goëland cendré (*Larus canus*), Linné; — 8° Goëland sénateur (*Larus eburneus*), Gmelin; — 9° Goëland tridactyle (*Larus tridactylus*), Linné; — 10° Goëland ténuirostre (*Larus gelastes*), Lichtenstein; — 11° Goëland ichthyaète (*Larus ichthyaetus*), Pallas; — 12° Goëland atricille (*Larus atricilla*), Linné; — 13° Goëland leucophthalme (*Larus leucophthalmus*), Lichtenstein; — 14° Goëland mélanocéphale (*Larus melanocephalus*), Natterer; — 15° Goëland rieur (*Larus ridibundus*), Linné; — 16° Goëland de Bonaparte (*Larus Bonaparti*), Richardson et Swainson; — 17° Goëland pygmée (*Larus minutus*), Pallas; — 18° Goëland de Sabine (*Larus Sabinii*), Leach; — 19° Goëland de Ross (*Larus Rossii*), Richardson.

5^{me} GENRE. — STERNE OU HIRONDELLE DE MER. *STERNA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus ou moins long, mais toujours plus long que la tête, entier, conique, presque droit, comprimé, pointu, avec l'extrémité de la mandibule supérieure très-légèrement fléchie.

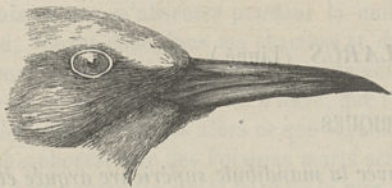


Fig. 295. — *Sterna (Anous) stolidus*.

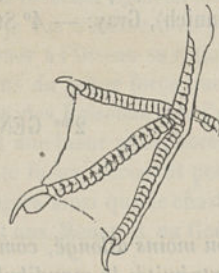


Fig. 294. — *Sterna (Anous) stolidus*.

Narines médianes, longitudinales, percées de part en part.

Ailes très-étendues, pointues, suraiguës.

Queue plus ou moins fourchue.

Tarses courts, plus ou moins épais; les doigts antérieurs unis par une membrane presque toujours échancrée au milieu de son bord libre; le pouce sans membrane; ongles petits; celui du doigt médian fasculaire.

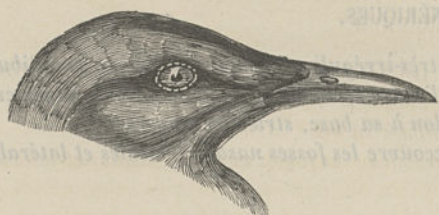


Fig. 295. — *Sterna (Hydrochelidon) nigra*.

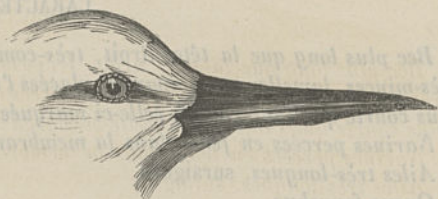


Fig. 296. — *Sterna (Gygis) candida*.

Ce genre embrasse les genres *Gelochelidon*, Brehm, et son synonyme *Laropis*, Wagler; *Thalasseus*, Boië, et son synonyme *Actochelidon*, Kaup; *Hydroprocne* et *Thalassea*, Kaup; *Sylochelidon*, Brehm; *Helopus*, *Planetes*, *Haliphana*, *Onychoprion* et *Pelecanopus*, Wagler, et *Sternula*, Boië.

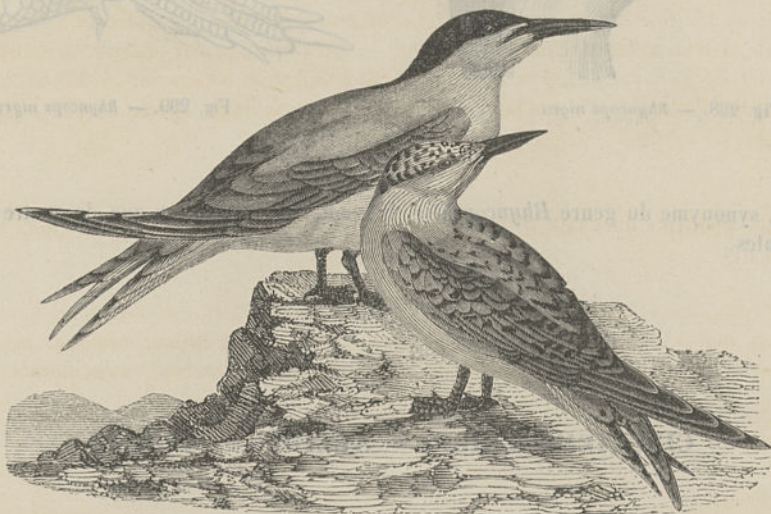


Fig. 297. — Sterne Caugek (Mâle et femelle.)

Il se compose de quatre-vingts espèces cosmopolites, dont douze se trouvent en Europe : — 1° Sterne Noddy (*Sterna stolidus*), Linné; — 2° Sterne Hansel (*Sterna anglica*), Montagu; — 3° Sterne Tschigrava (*Sterna caspia*), Pallas; — 4° Sterne Caugek (*Sterna cantiaca*), Gmelin; — 5° Sterne voyageuse (*Sterna affinis*), Rüppell; — 6° Sterne pierre-garin (*Sterna hirundo*), Linné; — 7° Sterne arctique (*Sterna macroura*), Naumann; — 8° Sterne Dougall (*Sterna paradisea*), Brünnich; —

9° Sterne minule (*Sterna minuta*), Linné; — 10° Sterne épouvantail (*Sterna fassipes*), Linné; — 11° Sterne leucoptère (*Sterna nigra*), Linné; — 12° Sterne moustac (*Sterna hybrida*), Pallas.

4^{me} GENRE. — BEC-EN-CISEAU. *RHYNCOPS*. (Linné.)

Πῦ, nez ou bec; κίπτω, je coupe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, droit, très-comprimé, très-irrégulier, composé de deux mandibules très-minces, lamelleuses, coupantes, placées l'une sur l'autre verticalement; la mandibule supérieure plus courte que l'inférieure; celle-ci marquée d'un talon à sa base, striée en travers.

Narines percées en fente dans la membrane qui recouvre les fosses nasales, basales et latérales.

Ailes très-longues, suraiguës.

Queue fourchue.

Tarses courts, scutellés en avant; jambes demi-nues; membrane interdigitale échancrée; pouce petit.

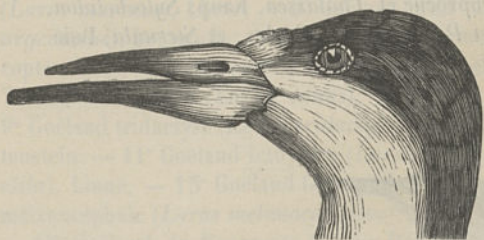


Fig. 298. — *Rhyncops nigra*.

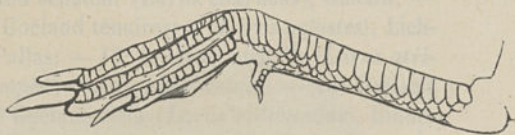


Fig. 299. — *Rhyncops nigra*.

Ce genre, synonyme du genre *Rhyncopsalia*, Brisson, ne se compose que de quatre espèces des mers tropicales.

CINQUIÈME TRIBU. — ALCIDÉS OU ALQUES.

Cette tribu a été créée par Swainson, en 1837, sous le nom de *Alcadæ*, réformé par M. Gray. Ce dernier en a fait trois sous-familles : — 1° *Phaleridinæ*, — 2° *Alcinæ*, — 3° *Urinæ*, que nous réunissons en une seule sous le nom de : — Alcines ou Alques (*Alcinæ*), adoptant à cet égard la composition du groupe telle que l'a conçu Swainson, moins cependant son genre *Aptenodytes*, que nous réservons pour une autre famille.

Ce sont tous Oiseaux à bec généralement comprimé, à arête plus ou moins élevée, recourbé à son extrémité, avec les pieds à l'arrière du corps, comme chez les Grèbes, et courts; ils se distinguent encore par trois doigts antérieurs réunis par une membrane, par l'absence du pouce et par des ailes courtes, et impropres au vol.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE

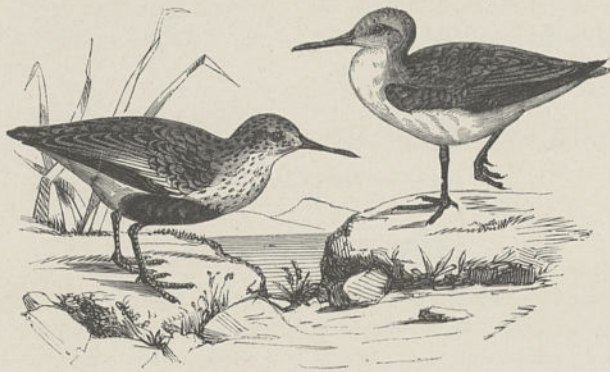


Fig. 1. — Bécasseau brunette. (Mâle et femelle.)

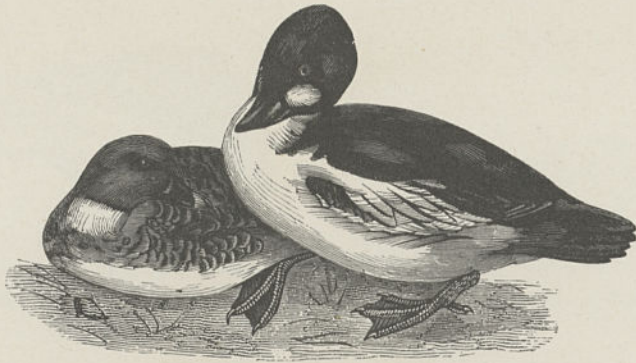


Fig. 2. — Canard garrot. (Mâle et femelle.)

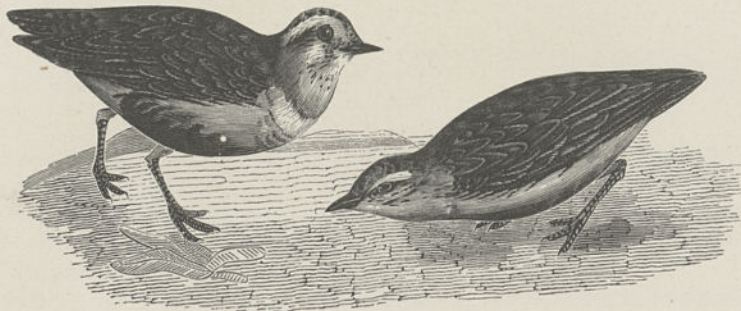


Fig. 3. — Pluvier Guignard. (Mâle et femelle.)

FAMILLE UNIQUE. — ALCINÉS.

Swainson formait cette famille des genres : — 1° *Uria*, Brisson; — 2° *Alca*, Linné; — 3° *Mormon*, Illiger; — 4° *Chimerhina*, Escholtz; — 5° *Phaleris*, Temminck; — 6° *Aptenodytes*, Forster.

M. Gray, dans les trois familles qu'il en a composées, en supprimant le genre *Aptenodytes*, dont il forme une famille à part, y introduit en outre les genres : — 1° *Brachyrampus*, Brandt; — 2° *Arctica*, Mœhring.

Ce sont les mêmes genres que nous adoptons dans l'ordre suivant : — 1° Guillemot (*Uria*), — 2° Brachyrampe (*Brachyrampus*), — 2° Pingouin (*Alca*), — 3° Macareux (*Fratercula*), Brisson, au lieu de *Mormon*; — 4° Vermirhynque (*Cerorhyna*), Ch. Bonaparte, au lieu de *Chimerhyna*; — 5° Starique (*Phaleris*); — 6° Mergule (*Arctica*).

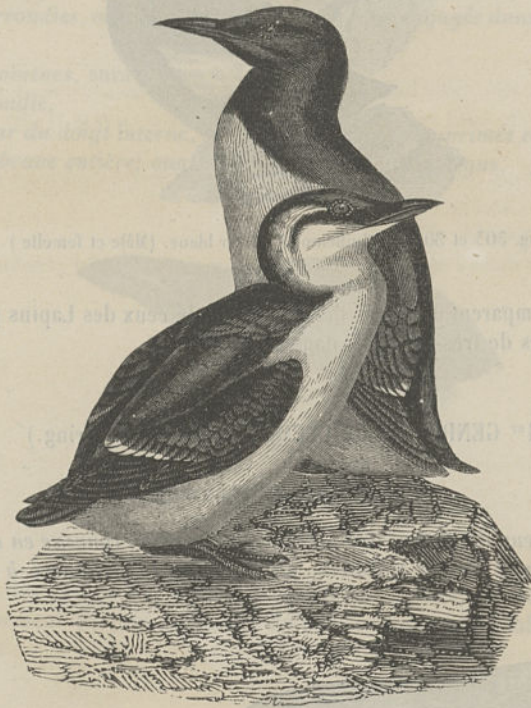


Fig. 301 et 302. — Grand Guillemot. (Mâle et femelle.)

Tous ces Oiseaux habitent généralement les mers qui baignent les contrées septentrionales du globe. Leur nourriture consiste en Insectes marins, en petits Crustacés, en petits Poissons, en Mollusques, en Astéries et en plantes marines. Ils nagent et plongent avec une extrême facilité; ne viennent à terre que durant les pontes ou lorsqu'ils y sont contraints par une mer trop houleuse. Ils ni-

chent en compagnie par grandes bandes, les Guillemots surtout, parmi les rochers, et choisissent à cet effet les points les plus culminants, afin de pouvoir aisément gagner la mer, leur démarche étant pénible, lente et peu assurée. Ils émigrent, les uns en automne, les autres en hiver, par troupes nombreuses, et suivent les côtes maritimes des pays tempérés. Quoique mal organisés pour le vol, ils se transportent à des distances très-grandes en rasant la surface des eaux : ce vol, qui n'est jamais de longue durée, est fréquemment repris. Leur mue est généralement double chez la plupart. Les mâles et les femelles se ressemblent. Les petits naissent couverts d'un duvet abondant et sont nourris par le père et la mère jusqu'à ce qu'ils puissent se rendre à la mer. (DEGLAND.)



Fig. 503 et 504. — Guillemot à miroir blanc. (Mâle et femelle)

Les Macareux, eux, s'emparent des trous des rochers et de ceux des Lapins pour y nicher; parfois ils en creusent eux-mêmes de très-profonds dans le sable.

4^{er} GENRE. — GUILLEMOT. *URIA*. (Mœhring.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié de la longueur de la tête, droit, pointu, comprimé, convexe en dessus et anguleux en dessous, couvert à sa base de plumes veloutées, un peu courbé et échancré à l'extrémité de chaque mandibule.

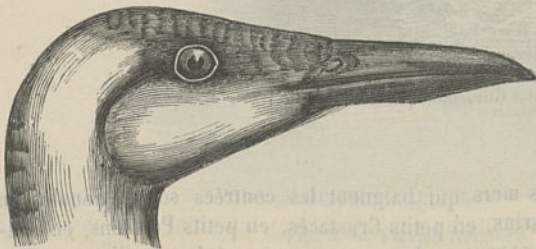


Fig. 505. — *Uria troile*.

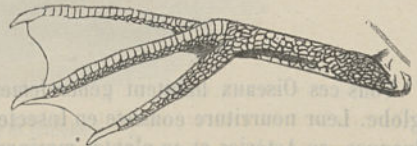


Fig. 506. — *Uria troile*.

Narines médiocres, ovalaires, à moitié fermées par une membrane emplumée, percées de part en part en devant.

Ailes moyennes, étroites, suraiguës.

Queue courte.

Tarses courts, grêles, réticulés; ongles falciformes, pointus.

Ce genre, synonyme du genre *Grylle*, Brandt, renferme les genres *Cataractes*, Mœhring; *Uria*, Brisson, et *Lomvia*, Brandt. Il se compose de six espèces du pôle arctique, dont quatre d'Europe : — 1° Guillemot troïde (*Uria troile*, Linné), Latham; — 2° Guillemot bridé (*Uria bingvia*), Brünnich; — 3° Guillemot de Brünnich (*Uria arra*), Pallas; — 4° Guillemot grylle (*Uria grylle*, Linné), Latham.

2^{me} GENRE. — BRACHYRAMPHE. *BRACHYRAMPHUS*. (Brandt.)

Βραχυς, court; ραμφος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, le quart à peine de la longueur de la tête, très-comprimé, deux fois plus haut que large; la mandibule supérieure bombée et courbée jusqu'à la pointe, qui dépasse l'inférieure.

Narines latérales, arrondies, ouvertes au devant d'une fosse engagée dans les plumes avancées du bec.

Ailes médiocres et pointues, suraiguës.

Queue courte et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt interne, qui est le plus long, comprimés et scutellés; doigts allongés, unis par une membrane entière; ongles courts, comprimés et aigus.

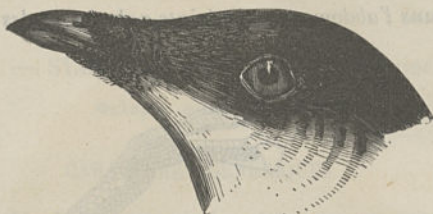


Fig. 507. — *Brachyrampus marmoratus*.

Ce genre, synonyme des genres *Anobapton* et *Synthliboramphus*, du même auteur, se compose de six espèces exclusivement propres aux côtes du pôle arctique qui confinent à l'Amérique et à l'Asie.

3^{me} GENRE. — PINGOUIN. *ALCA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conico-convexe, droit, plus court que la tête, très-comprimé, terminé en pointe recourbée et aiguë; mandibule supérieure à moitié couverte de plumes; l'inférieure renflée en dessous, l'une et l'autre sillonnées de haut en bas.

Narines médianes, oblongues.
Ailes courtes, suraiguës.
Queue courte et pointue.
Tarses courts, réticulés; trois doigts entièrement palmés, sans pouce; ongles peu courbés.

Fig. 308. — *Alca impennis*.

Ce genre, synonyme des genres *Chelanopax*, Mœhring; *Pinguinus*, Bonnaterre; *Diomedea*, Scopoli, et *Utamania*, Leach, ne se compose que de deux espèces propres aux mers arctiques des deux continents, et qui se trouvent en Europe : — 1° Pingouin torda (*Alca torda*), Linné; — 2° Pingouin brachyptère (*Alca impennis*), Linné.

4^{me} GENRE. — MACAREUX. *FRATERCULA*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, plus haut que long, très-comprimé, arqué, à arête surmontant le niveau du crâne, sillonné de haut en bas, échancré à sa pointe, garni d'une peau plissée et calleuse à sa base.

Narines basales, linéaires, à peine apparentes, en grande partie couvertes par une membrane nue.

Ailes courtes, étroites, suraiguës.

Queue très-courte, arrondie.

Tarses courts, retirés dans l'abdomen; trois doigts palmés; ongles crochus.

Fig. 309. — *Fratercula Arctica*.

Ce genre, synonyme des genres *Mormon*, Illiger; *Lunda*, Pallas, et *Gymnoblepharum*, Brandt, renferme six espèces des mers arctiques, dont une seule d'Europe : — Macareux moine (*Fratercula arctica*, Linné), Vieillot.

5^{me} GENRE. — VERMIRHYNQUE. *CERORHINA*. (Lesson, 1838; Ch. Bonaparte, 1828.)

Κερας, corne; ριν, nez, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, très-comprimé dans toute sa longueur, moins haut que long, très-

lisse, à base nue, recouverte d'une membrane calleuse surmontée par un appendice long, obtus, de nature cornée, et s'élevant verticalement; mandibules recourbées et légèrement échancrées à leur extrémité; l'inférieure anguleuse en dessous et aiguë, et sillonnée par deux rainures latérales, linéaires et très-profondes, à bords aigus; ceux de la mandibule supérieure dilatés, ceux de l'inférieure recourbés.

Narines situées au-dessous de la membrane calleuse de la base du bec, latérales, longues, linéaires, ouvertes, très-apparences, à demi occluses par une membrane.

Ailes courtes, petites, suraiguës, à rémiges émoussées.

Queue courte, très-arrondie.

Tarses comprimés, d'un tiers plus courts que le doigt médian, très-rugueux en arrière; doigts longs, grêles, lisses; membrane entière; ongles comprimés, recourbés, aigus; celui du milieu le plus large.

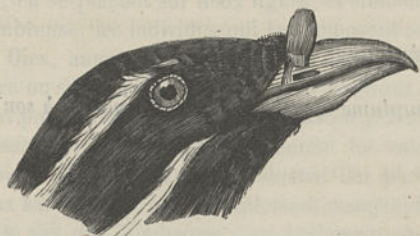


Fig. 510. — *Cerorhina occidentalis*.



Fig. 511. — *Cerorhina occidentalis*.

Ce genre, synonyme des genres *Chimerhina*, Escholtz, et *Ceratorrhina*, Higness, ne repose que sur une seule espèce du nord de l'océan Pacifique : — Vermirhynque occidental (*Cerorhina occidentalis*), Ch. Bonaparte.

6^{me} GENRE. — STARIQUE. *PHALERIS*. (Temminck, 1820.)

Φαλακρον, cimier, casque.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, déprimé, dilaté sur les côtés, presque quadrangulaire, échancré à la pointe, à mandibule inférieure formant un angle saillant.



Fig. 512. — *Phaleris cristatella*.

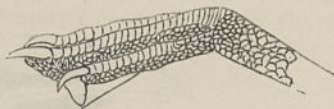


Fig. 513. — *Phaleris cristatella*.

Narines marginales, médianes, linéaires, à moitié fermées en arrière et en dessus, percées de part en part.

Ailes médiocres, suraiguës.

Queue courte, arrondie.

Tarses courts, grêles, sans pousse, à ongles très-recourbés.

Cet Oiseau porte six à huit plumes simples qui, partant du front, retombent sur la pointe du bec, d'où son nom latin; des poils effilés entourent, en outre, le bec et les côtés de la tête.

Ce genre, synonyme des genres *Ombria*, Escholtz; *Cyclorrhynchus*, Kaup; *Ptychoramphus* et *Tyloramphus*, Brandt, se compose de huit espèces du cercle arctique de l'océan Pacifique.

Le nom français de Starique n'est que la reproduction du nom *Starik*, employé par les Russes pour désigner un vieillard, et qu'ils ont appliqué à l'Oiseau type du genre, à cause de la couleur blanche des plumes effilées qui entourent et surmontent son bec.

7^{me} GENRE. — MERGULE. *ARCTICA*. (Mœhring.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, épais, conico-convexe, emplumé à sa base, courbé et pointu à son extrémité.

Narines amples et arrondies.

Ailes pointues, suraiguës.

Queue arrondie.

Tarses peu robustes et courts.



Fig. 314. — *Arctica alle*.



Fig. 315. — *Arctica alle*.

Ce genre, synonyme du genre *Mergulus*, Vieillot, ne renferme que trois espèces des régions polaires arctiques, dont une seule espèce d'Europe : — le Mergule nain (*Arctica alle*, Linné), G. R. Gray.

SIXIÈME TRIBU. — ANATIDÉS.

Swainson, créateur de cette tribu, qui pour lui n'était qu'une famille, la divisait en cinq sous-familles : — 1° *Phœnicopterinae*, — 2° *Anserinae*, — 3° *Anatinae*, — 4° *Fuligulinae*, — 5° *Merganinae*.

M. Gray y a ajouté les trois familles suivantes : — 1° *Plectopterinae*, — 2° *Cyprinæ*, — 3° *Eris-maturinae*, également conservées par M. Ch. Bonaparte.

Resserré que nous sommes par notre cadre, et à l'instar de plusieurs ornithologistes, notamment de M. Degland, nous n'admettons dans cette tribu que deux familles, celles des : — 1° Phénicoptérinés (*Phenicopterinae*), — 2° Anatinés (*Anatinae*).

Les Oiseaux qui font partie de cette tribu ont pour caractères principaux : les jambes un peu en dehors de l'équilibre du corps chez la plupart des espèces; les tarses courts, comprimés; le pouce petit, libre, pinné dans un très-grand nombre; les ailes médiocres; le bec large, épais, déprimé, recouvert d'une peau molle, et régulièrement garni, sur ses bords, de nombreuses dents en forme de lamelles.

Tous marchent péniblement. Les uns sont assez bons voiliers et fournissent en volant de fort longues traîtes; les autres ont un vol lourd et peu soutenu. Tous nagent avec grâce et facilité, et la plupart sont d'excellents nageurs. (DEGLAND.)

Presque tous vivent et voyagent en troupes qui forment en volant, dans leurs migrations, un triangle, en se plaçant sur deux lignes, et simulent une espèce de < renversé. Lorsque la troupe est peu nombreuse, les individus qui la composent se tiennent sur une seule ligne. Plusieurs alors, tels que les Oies, annoncent leur présence dans les airs par le retentissement d'une voix forte et sonore. A terre ou sur l'eau, ils ont l'œil sans cesse aux aguets et sont d'une méfiance extraordinaire; la plupart sont polygames. Ils se nourrissent en général d'Insectes et de plantes aquatiques, quelques-uns de Poissons. Les premiers, fréquentant les eaux douces, sont recherchés pour la délicatesse de leur chair et sont l'objet d'une industrie des plus lucratives sous ce rapport. Les autres, fréquentant les eaux salées, sont peu ou nullement mangeables.

On sait que l'industrie s'est également emparée de leur duvet, et que c'est l'Eider qui est mis le plus à contribution.

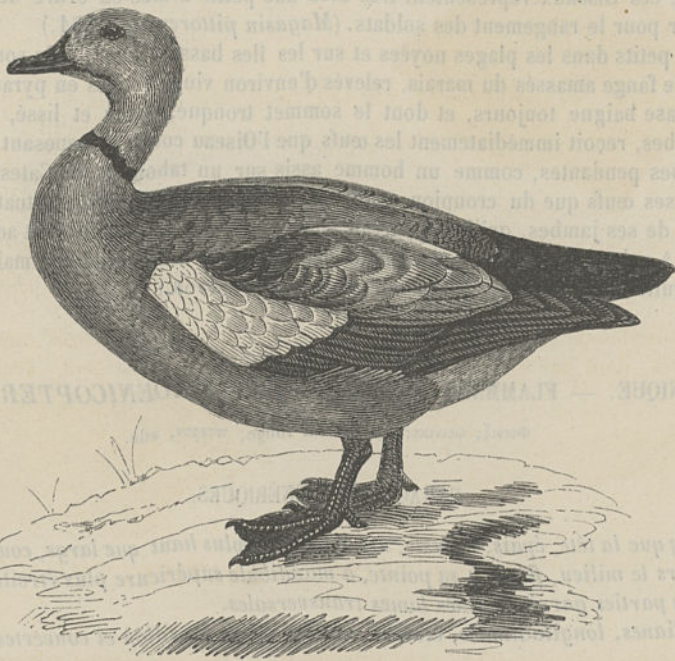


Fig. 516. — Canard kasarka.

PREMIÈRE FAMILLE. — PHÉNICOPTÉRINÉS.

Cette famille a été créée pour un genre unique : — le Phénicoptère ou Flammant (*Phaenicopterus*), Linné.

Les caractères extrêmes de ce genre ont constamment été une pierre d'achoppement pour la méthode. En effet, il est difficile de placer convenablement un type qui réunit des jambes de Gralle ou d'Échassier, des pieds de Palmipède et un bec de Canard. Aussi, sans nous lancer dans l'examen des divers systèmes, et malgré le peu de liaison de l'ensemble de ces caractères avec ceux de la tribu qui précède, mettons-nous cette famille en tête de nos Anatidés.

Le Flammant vit en société sur les bords de la mer et les marais salins. Il est rusé et défiant; aussi se laisse-t-il difficilement approcher. Il semble, lorsqu'une troupe repose ou cherche sa nourriture, que quelques individus veillent à sa sûreté. Au moindre danger, un cri, que l'on compare au son d'une trompette, est poussé, et toute la troupe fuit en s'élevant dans les airs et en observant le même ordre que les Grues. (DEGLAND.) Nous ajouterons : et que la plupart des Anatidés

Ces Oiseaux voyagent en effet en triangle; rien n'est curieux comme de voir un grand vol de Flammanants arriver dans le lointain. Les individus nombreux d'une même troupe se montrent d'abord semblables à une ligne de feu dans le ciel; ils s'avancent dans l'ordre le plus régulier, et, à la vue des lieux qu'ils ont reconnus pour leurs anciens domaines, ils ralentissent leur marche, et paraissent un instant immobiles dans les airs; puis, traçant par un mouvement lent et circulaire une spirale conique, renversée, ils atteignent le terme de leur émigration. Brillants de tout l'éclat de leur parure et sur une même ligne, ces Oiseaux représentent très-bien une petite armée en ordre de bataille, ne laissant rien désirer pour le rangement des soldats. (*Magasin pittoresque*, 1851.)

Ils font leurs petits dans les plages noyées et sur les îles basses. Leurs nids sont de petits tas de terre glaise et de fange amassés du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'Oiseau couve en reposant sur ce petit monticule, les jambes pendantes, comme un homme assis sur un tabouret, dit Catesby, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourrait jamais ranger sous lui s'il était accroupi. Les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur; mais ils courent avec une vitesse singulière peu de jours après leur naissance. (BUFFON.)

GENRE UNIQUE. — FLAMMANT OU PHÉNICOPTÈRE. *PHOENICOPTERUS*. (Linné.)

Φοινῖξ, φοινίκος, de couleur rouge; πτερον, aile.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, épais, robuste, uni à sa base, plus haut que large, courbé brusquement, comme brisé vers le milieu, fléchi à sa pointe, à mandibule supérieure plus étroite que l'inférieure; les bords de ces parties garnis de fines lames transversales.

Narines médianes, longitudinales, étroites, situées dans un sillon et couvertes d'une membrane operculaire.

Ailes médiocres, aiguës; la première et la seconde rémiges les plus longues.

Queue courte.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Fig. 1. — Râle d'eau.

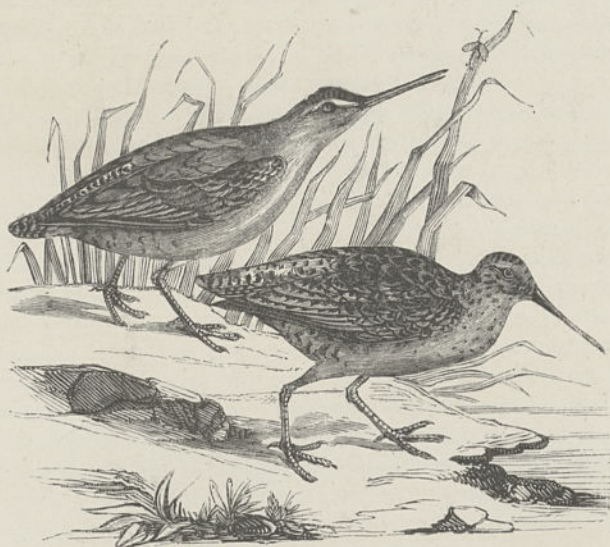


Fig. 2. — Bécassine ponctuée. (Mâle et femelle.)

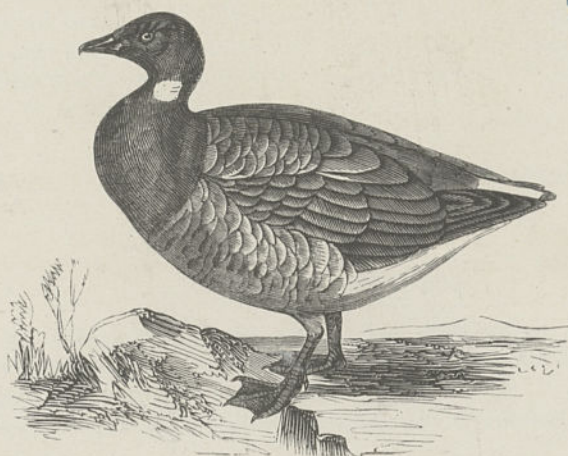


Fig. 3. — Oie cravant.



Tarses très-longs; doigts antérieurs réunis jusqu'aux ongles par une membrane échancrée; pouce court, élevé, ne touchant à terre que par le bout.

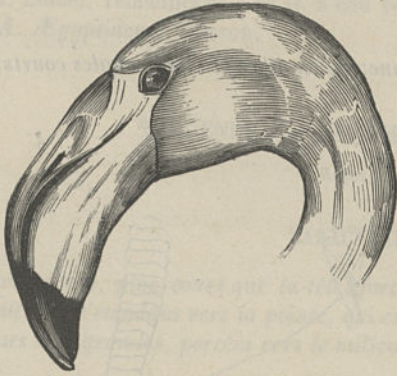


Fig. 317. — *Phœnicopterus antiquorum*.

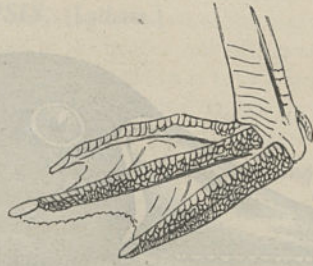


Fig. 318. — *Phœnicopterus antiquorum*.

Le cou très-long, en rapport avec la longueur des membres abdominaux.

Ce genre compte aujourd'hui six espèces appartenant aux parties chaudes de l'ancien et du nouveau continent, dont une seule habite l'Europe : — le Flamant des anciens (*Phœnicopterus antiquorum*), Ch. Bonaparte.

DEUXIÈME FAMILLE. — ANATINÉS.

Cette famille, dans laquelle nous confondons (après les Phœnicoptérinés) les quatre sous-familles des auteurs, se composera de la réunion de tous les genres répartis dans chacune d'elles, que nous réduisons aux suivants : — 1° Oie (*Anser*), Barrère; — 2° Céréopse (*Cereopsis*), Latham; — 3° Cygne (*Cygnus*), Linné; — 4° Arboricygne (*Dendrocygna*), Swainson; — 5° Canard (*Anas*), Linné; — 6° Fuligule (*Fuligula*), Stephens; — 7° Hydrobate (*Biziura*), Leach; — 8° Merganette (*Merganetta*), Gould; — 9° Harle (*Mergus*), Linné.

Les Anatinés ont tous les mêmes instincts et les mêmes habitudes. La plupart nichent dans les marais, au milieu des joncs et des roseaux; l'Eider, lui, place son nid dans les anfractuosités des rochers les plus inaccessibles; quelques-uns, tels que le Canard de la Caroline, l'Arboricygne, établissent le leur sur des troncs d'arbres ou dans l'enfourchure des grosses branches les plus basses.

1^{er} GENRE. — OIE. *ANSER*. (Barrère.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec de la longueur de la tête ou plus court qu'elle, conique, ou plus haut que large et renflé à

sa base, ou presque cylindrique; mandibules garnies de dentelures coniques et pointues formées par l'extrémité des lames transversales; l'inférieure plus étroite que la supérieure.

Narines médianes, latérales et amples.

Ailes médiocres, simples ou armées d'un éperon, suraiguës; les première et dernière rémiges les plus longues.

Queue courte et arrondie.

Tarses gros et allongés; doigts de longueur moyenne; pouce libre et élevé; ongles courts, falculaires et obtus.

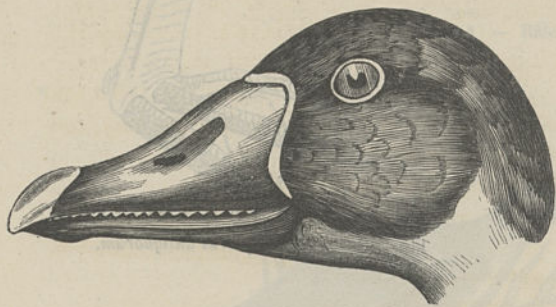


Fig. 319. — *Anser ferus*.

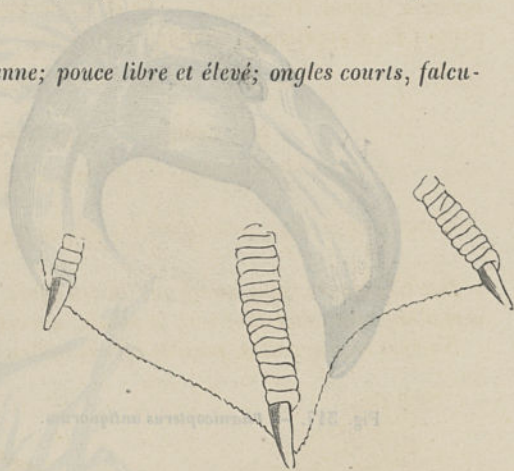


Fig. 320. — *Anser ferus*.

Les cuisses sont situées à l'équilibre du corps; les lorums sont emplumés; le cou est de longueur moyenne; la trachée-artère sans repli et sans renflement à sa partie inférieure; le bec parfois surmonté de caroncules, et, dans ce cas, les lorums nus.



Fig. 521. — Oie hyperborée.

Nous confondons dans ce genre les genres *Arseranas*, Lesson; *Plectropterus*, Leach; *Sarkidiornis*, Eyton; *Chenalopez* et *Bernicla*, Stephens, et *Nettapus*, Brandt, etc. Il se compose ainsi de

trente-six espèces cosmopolites, dont dix se trouvent en Europe : — 1° Oie cendrée (*Anser ferus*), Gessner; — 2° O. vulgaire (*A. sylvestris*), Brisson; — 3° O. à bec court (*A. brachyrhynchus*), Bailon; — 4° O. rieuse (*A. albifrons*), Gmelin; — 5° O. naine (*A. Temminckii*), Boié; — 6° O. hyperborée (*A. hyperboreus*), Gmelin; — 7° O. bernache (*A. erythropus*), Linné; — 8° O. cravant (*A. bernicla*, Linné), Temminck; — 9° O. à cou roux (*A. ruficollis*, Pallas), Stephens; — 10° O. d'Égypte (*A. Ægyptiacus*), Brisson.

2^{me} GENRE. — CÉRÉOPSE. *CEREOPSIS*. (Latham.)

Κηρῶς, cire; ωψ, visage.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, plus court que la tête, fort, obtus, presque aussi élevé à la base que long, couvert d'une cire s'étendant vers la pointe, qui est voûtée et comme tronquée.

Narines très-grandes, percées vers le milieu du bec, et complètement ouvertes.

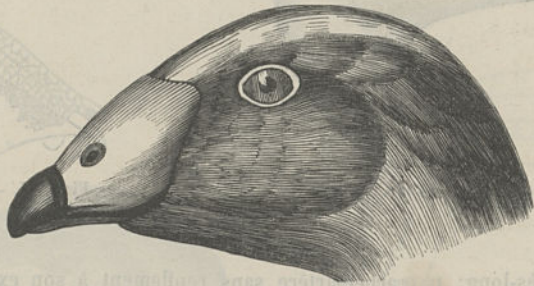


Fig. 322. — *Cereopsis Novæ-Hollandiæ*.

Ailes presque aussi longues que la queue, aiguës; la première rémige la plus courte.

Queue médiocre.

Tarses trapus, de la longueur du doigt médian; pieds à palmure très-découpée; pouce surmonté.

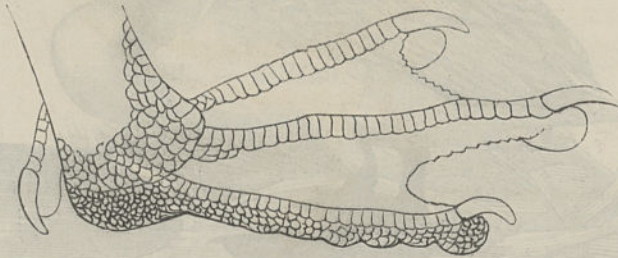


Fig. 323. — *Cereopsis Novæ-Hollandiæ*.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de la Nouvelle-Hollande : — le Céréopse cendré (*Cereopsis Novæ-Hollandiæ*), Latham.

5^{me} GENRE. — CYGNE. *CYGNUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

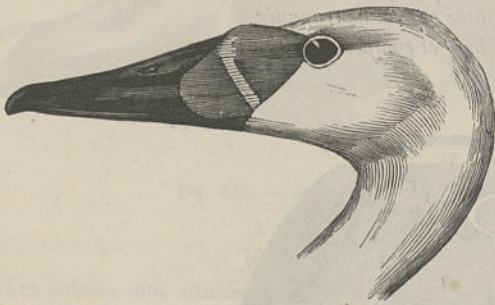
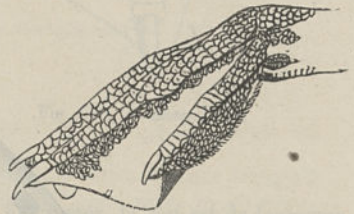
Bec de la longueur de la tête, d'égale largeur dans toute son étendue, épais à sa base, quelquefois avec un tubercule charnu, aplati et obtus à son extrémité, arrondi en dessus, dentelé en lames transversales sur ses bords.

Narines médianes, oblongues, couvertes d'une membrane.

Ailes médiocres, subaiguës; la seconde et la troisième rémiges les plus longues.

Queue courte et arrondie ou carrée.

Tarses courts, un peu à l'arrière du corps; doigts antérieurs largement palmés; pouce ne portant à terre que sur le bout; ongles fasciculaires.

Fig. 324. — *Cygnus minor*.Fig. 325. — *Cygnus minor*.

Le cou est grêle, très-long; l'achée-artère sans renflement à son extrémité inférieure, formant quelquefois un repli ou circonvolution qui pénètre dans une cavité du sternum. Les lorums sont nus.

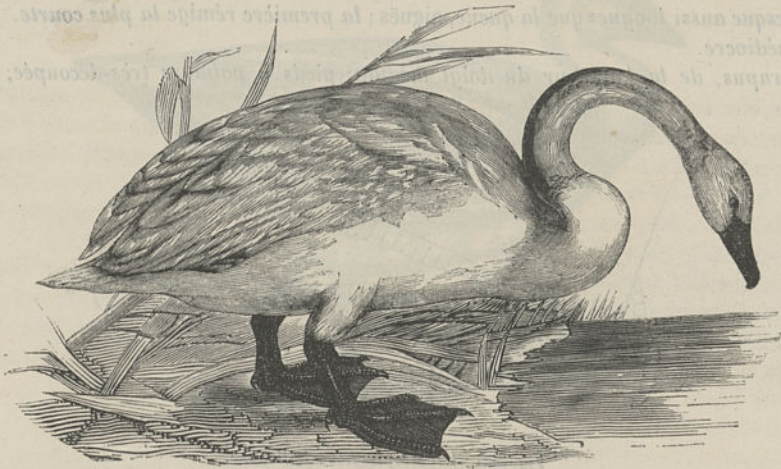


Fig. 326. — Cygne.

Ce genre, synonyme des genres *Olor* et *Chenopsis*, Wagler, se compose de neuf ou dix espèces

cosmopolites, dont trois se trouvent en Europe : — 1° Cygne sauvage (*Cygnus ferus*), Ray; — 2° Cygne de Bewick (*Cygnus minor*), Pallas; — 3° Cygne tuberculé (*Cygnus olor*, Gmelin), Illiger.

4^{me} GENRE. — ARBORICYGNE. *DENDROCYGNA*. (Swainson.)

Δενδρον, arbre; κυνος, Cygne.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, à arête lisse, arrondie et presque droite jusqu'à la pointe; les lamelles marginales faisant saillie en dehors de la mandibule inférieure.

Narines elliptiques, basales.

Ailes courtes et arrondies, subobtusées; les seconde, troisième et quatrième rémiges les plus longues.

Queue arrondie et un peu aiguë.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; la jambe à demi nue au-dessus de l'articulation; doigts allongés, unis par une membrane échancrée; le pouce assez long et légèrement élevé.

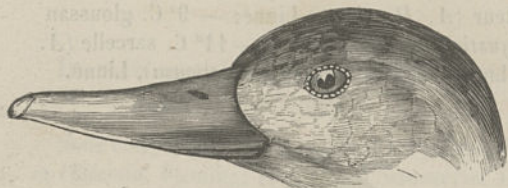


Fig. 527. — *Dendrocygna arborea*.

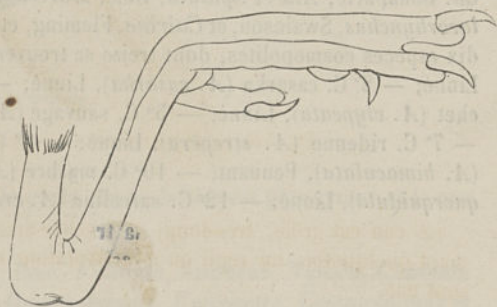


Fig. 528. — *Dendrocygna arborea*.

Ce genre, synonyme des genres *Dendronessa*, Wagler, et *Leptotarsis*, Gould, ne renferme que six espèces répandues en Asie, en Afrique, en Amérique et à la Nouvelle-Hollande.

5^{me} GENRE. — CANARD. *ANAS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, large, tantôt relevé en bosse, tantôt plus ou moins arqué en dessus ou renflé sur ses bords, tantôt plus ou moins aplati dans la plus grande partie de sa longueur, avec les mandibules pectinées en lames sur les bords.

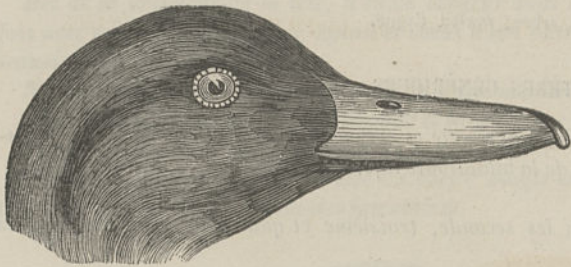
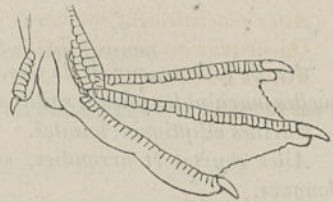
Narines basales, ovales, couvertes d'une membrane.

Ailes médiocres, étroites, pointues, plus ou moins aiguës, parfois armées d'un tubercule.

Queue variable, conique.

Tarses courts, comprimés, situés un peu à l'arrière du corps; doigts antérieurs de grandeur médiocre; ongles fusciculaires; pouce petit, élevé, sans bordure membraneuse développée ou avec un rudiment de membrane peu apparent.

Le corps allongé en bateau; le cou moins long que celui des Oies et surtout des Cygnes; la trachée-artère renflée, à sa bifurcation, en capsules cartilagineuses de forme et de grosseur diverses. Parfois la base du bec garnie, ainsi que les joues et le tour du cou, d'une peau papilleuse nue; souvent une huppe.

Fig. 329. — *Anas Boschas*.Fig. 330. — *Anas Boschas*

Nous réunissons dans ce genre les genres *Tadorna* et *Dafila*, Leach; *Casarka* et *Pterocyanca*, Ch. Bonaparte; *Aix* et *Spatula*, Boïé; *Mareca* et *Querquedula*, Stephens; *Chaulelasmus*, Gray; *Malacorhynchus*, Swainson, et *Cairina*, Fleming, etc. Ainsi constitué, ce genre renferme près de soixante-dix espèces cosmopolites, dont treize se trouvent en Europe : — 1° Canard tadorne (*Anas tadorna*), Linné; — 2° C. casarka (*A. casarka*), Linné; — 3° C. musqué (*A. moschata*), Linné; — 4° C. souchet (*A. clypeata*), Linné; — 5° C. sauvage (*A. Boschas*), Linné; — 6° C. pilet (*A. acuta*), Linné; — 7° C. ridenne (*A. strepera*), Linné; — 8° C. siffleur (*A. Penelope*, Linné; — 9° C. gloussan (*A. bimaculata*), Pennant; — 10° C. marbré (*A. angustirostris*), Ménétrières; — 11° C. sarcelle (*A. querquedula*), Linné; — 12° C. sarceline (*A. crecca*), Linné; — 13° C. huppé (*A. sponsa*), Linné.

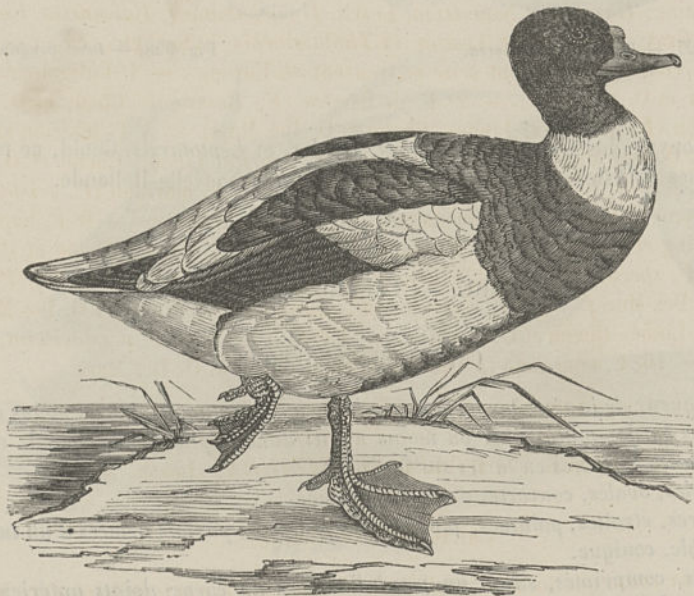
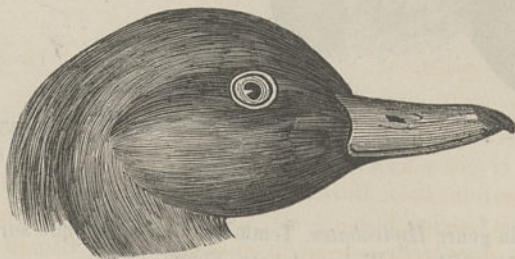


Fig. 331. — Canard tadorne.

6^{me} GENRE. — FULIGULE. *FULIGULA*. (Degland, d'après Stephens.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de forme et de longueur très-variables, tantôt plus long, tantôt plus court que la tête.
 Narines médianes, ovalaires.
 Ailes généralement courtes.
 Queue plus ou moins roide.
 Tarses très-comprimés, courts; doigts longs, à large palmure; pouce bordé d'une membrane très-prononcée.

Fig. 552. — *Fuligula cristata*.

Les pieds sont plus à l'arrière du corps que dans le genre *Anas*; la tête est plus grosse et le cou moins long; parfois une huppe.

Nous comprenons dans ce genre les genres *Branta*, Boië; *Fuligula*, Stephens; *Nyroca*, *Clangula* et *Oidemia*, Fleming; *Harelda* et *Somateria*, Leach; *Hymenolaimus*, *Eniconetta*, *Camptolaimus* et *Nesonetta*, G. R. Gray; *Micropterus*, Lesson, et *Thalassiornis*, Eyton, etc., etc. : ce qui lui donne quarante espèces cosmopolites, dont seize se trouvent en Europe : — 1° Fuligale garrot (*Fuligula clangula*), Cheny et O. Des Murs; — 2° F. de Barrow (*F. Barrowii*) Cheny et O. Des Murs; — 3° F. de Miquelon (*F. glacialis*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 4° F. histrion (*F. histrionica*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 5° F. miloninan (*F. marila*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 6° F. milonin (*F. ferina*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 7° F. morillon (*F. cristata*), Ch. Bonaparte; — 8° F. nyroca (*F. nyroca*, Guldensstedt), Keysserling et Blasius; — 9° F. huppé (*F. rufina*, Pallas), Keysserling et Blasius; — 10° F. eider (*F. mollissima*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 11° F. élégante (*F. spectabilis*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 12° F. de Steller (*F. Stelleri*, Pallas), Cheny et O. Des Murs; — 13° F. macreuse (*F. nigra*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 14° F. brune (*F. fusca*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 15° F. à lunettes (*F. perspicillata*, Linné), Cheny et O. Des Murs; — 16° F. couronné (*F. mersa*, Linné), Cheny et O. Des Murs.

7^{me} GENRE. — HYDROBATE. *BIZIURA*. (Leach, 1824.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête renflé, aussi haut que large à la base, avec un large fanon charnu pendant sous la mandibule inférieure.

Narines arrondies, percées dans le milieu de la longueur du bec.

Ailes courtes, subaiguës; la seconde et la troisième rémiges les plus longues, armées de tubercules.

Queue courte, rigide.

Tarses robustes, comprimés; pouce pinné et élevé

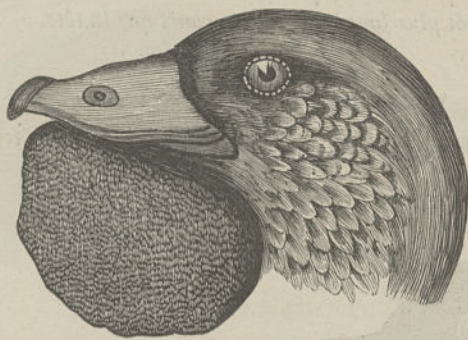


Fig. 553. — *Biziura lobata*.



Fig. 554. — *Biziura lobata*.

Ce genre, synonyme du genre *Hydrobates*, Temminck, ne repose que sur une seule espèce d'Australie : — l'Hydrobate à barbillons (*Biziura lobata*, Shaw), Leach.

8^{me} GENRE. — MERGANETTE. *MERGANETTA*. (Gould, 1841.)

Mergus, Harle; *Netta*, Canard.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, assez étroit, aussi haut que large, diminuant graduellement jusqu'à la pointe, à bords mandibulaires denticulés.

Narines médianes, ovales.

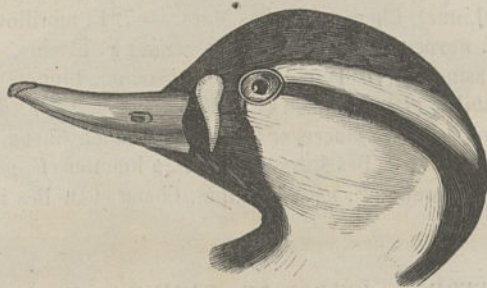


Fig. 555 — *Merganetta armata*.

Ailes médiocres, subaiguës, armées d'un éperon fort et aigu.

Queue allongée, rigide.

Tarses de la longueur du doigt médian, comprimés; pouce court, épais, élevé.



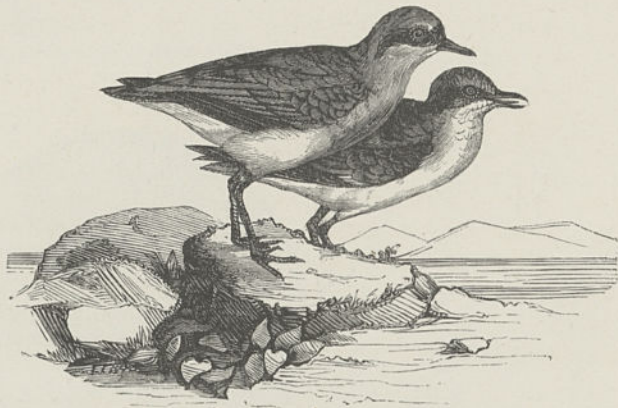


Fig. 1. — *Charadrius pyrrhоторax*. (Mâle et femelle.)

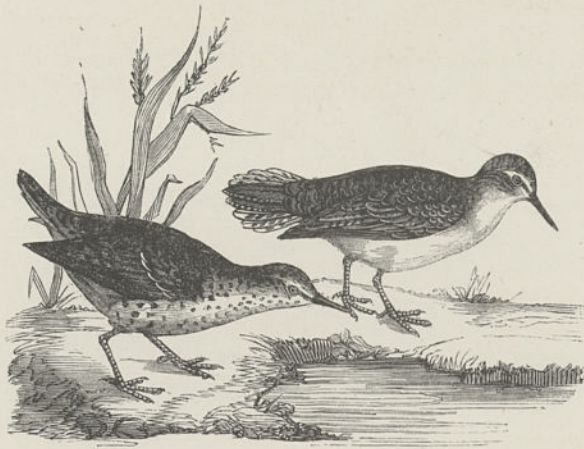


Fig. 2. — Chevalier perlé. (Mâle et femelle.)



Fig. 3. — Canard macreuse.

Ce genre assez curieux ne se compose que de deux espèces de l'Amérique du Sud, découvertes seulement depuis 1841.

9^{me} GENRE. — HARLE. *MERGUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus ou moins long, droit, épais et déprimé à sa base, puis cylindrique et très-courbé à sa pointe, qui est onguiculée; bords des mandibules garnis de dents pointues et inclinées en arrière.

Narines médianes, longitudinales et percées de part en part.

Ailes médiocres, suraiguës; les deux premières rémiges les plus longues.

Queue conique.

Tarses courts, un peu en arrière, retirés dans l'abdomen; doigt postérieur élevé.



Fig. 556. — *Mergus albellus*.

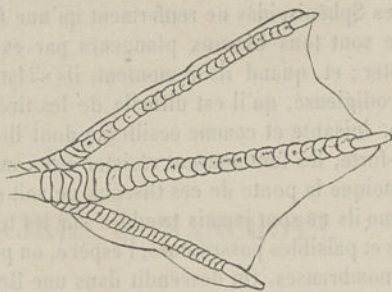


Fig. 557. — *Mergus albellus*.

Nous comprenons dans ce genre, synonyme du genre *Merganser*, Brisson, le genre *Mergellus*, Selby. Il se compose de huit espèces propres aux parties septentrionales des deux hémisphères, dont quatre se trouvent en Europe : — 1^o Harle bièvre (*Mergus merganser*), Linné; — 2^o Harle huppé (*Mergus serrator*), Linné; — 3^o Harle couronné (*Mergus cucullatus*), Linné; — 4^o Harle piette (*Mergus albellus*), Linné.

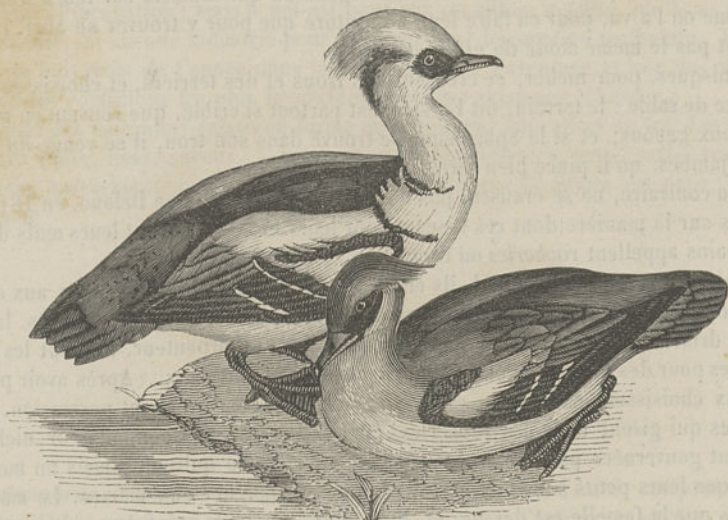


Fig. 558 et 559. — Harle piette. (Mâle et femelle)

SEPTIÈME TRIBU. — SPHÉNISCIDÉS.

Cette tribu a été créée par M. Ch. Bonaparte pour les Oiseaux les moins complets de toute la série, ceux qui ont bien conservé l'usage normal et la forme typique de leurs membres inférieurs, mais dont les ailes, cessant complètement d'être utiles au vol, ont subi une atrophie ou une transformation complète, puisque le système de plume a fait place à une espèce de tissu membraneux, que ces membres, tout en occupant la place ordinaire des ailes chez ces vertèbres, sont devenus de véritables rames.

Les Sphéniscidés ne renferment qu'une famille : — les Sphéniscinés (*Spheniscinæ*).

Ce sont tous Oiseaux plongeurs par excellence. Ils plongent et restent longtemps plongés, dit Forster ; et, quand ils remontent, ils s'élancent en ligne droite à la surface de l'eau avec une vitesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les tirer, outre que l'espèce de cuirasse ou de cotte de mailles dure, luisante et comme écaillée dont ils sont revêtus et qui a remplacé la plume, et leur peau très-forte, les font souvent résister aux coups de feu.

Quoique la ponte de ces Oiseaux ne soit que de deux œufs au plus, ou même d'un seul, cependant, comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, et dont ils sont les seuls et paisibles possesseurs, l'espèce, ou plutôt les espèces de ces demi-Oiseaux ne laissent pas d'être fort nombreuses. On descendit dans une île, dit Narborough, où l'on prit trois cents Manchots dans l'espace d'un quart d'heure : on en aurait pris aussi facilement trois mille si la chaloupe avait pu les contenir ; on les chassait en troupeaux devant soi, et on les tuait d'un coup de bâton sur la tête.

A notre retour au port Désiré, dit Wood, nous ramassâmes environ cent mille de ces œufs, dont quelques-uns furent gardés à bord près de quatre mois sans qu'ils se gâtassent.

Aucun navigateur ne manque l'occasion de s'approvisionner de ces œufs, qu'on dit fort bons, et de la chair même de ces Oiseaux, qui ne doit pas être excellente, mais qui s'offre comme une ressource sur ces côtes dénudées de tout autre rafraîchissement. Leur chair, dit-on, ne sent pas le Poisson, quoique, suivant toute apparence, ils ne vivent que de pêche ; et si on les voit fréquenter, dans les touffes du gramin, l'unique et dernier reste de végétation qui subsiste sur leurs terres glacées, c'est moins, comme on l'a vu, pour en faire leur nourriture que pour y trouver un abri. (BUFFON.)

Mais tous n'ont pas le même mode de nidification.

Ainsi les Sphénisques, pour nicher, se creusent des trous et des terriers, et choisissent à cet effet une dune ou plage de sable : le terrain, dit Forster, est partout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux ; et si le Sphénisque se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré.

Les Gorfous, au contraire, ne se creusent pas de terriers ; et le capitaine Delano, en 1817, a donné de curieux détails sur la manière dont ces Oiseaux font leurs nids et couvent leurs œufs dans ce que les Anglo-Américains appellent *rookeries* ou camps.

Lorsqu'ils commencent un camp, dit-il, ils choisissent une pièce de terre située aux environs de la mer, aussi nivelée et dégagée de pierres que possible, et disposent la terre en carrés, les lignes se croisant à angles droits, aussi exactement que pourrait le faire un arpenteur, formant les carrés justement assez larges pour des nids, avec une chambre pour ruelle entre eux... Après avoir préparé leur camp, ces Oiseaux choisissent chacun un carré pour un nid et en prennent possession. Toutes les différentes espèces qui gisent dans les *rookeries*, l'Albatros excepté, soignent leur nichée comme une famille et sont gouvernées par une seule et même loi ; elles ne quittent jamais un moment leurs nids, jusqu'à ce que leurs petits soient assez grands pour se soigner eux-mêmes. Le mâle se tient près du nid tandis que la femelle est dessus ; et, lorsqu'elle est sur le point de se retirer, il s'y glisse lui-même aussitôt qu'elle lui fait place ; car, si elle laissait apercevoir ses œufs, ses voisins les plus

proches les lui voleraient. Le Gorfou royal, ajoute notre voyageur, était le premier à faire des vols de cette sorte, et ne perdait jamais l'occasion de voler ceux qui se trouvaient près de lui. Quelquefois aussi il arrivait que, lorsque les œufs étaient éclos, il y avait trois ou quatre espèces d'Oiseaux dans un nid.

Enfin les mœurs et les habitudes des Manchots sont encore plus curieuses à observer, et c'est à J. Verreaux que l'on en doit la connaissance. Il existe en effet une grande différence entre la manière dont la femelle du Manchot royal couve son œuf et celle des deux autres genres. Ainsi, dit J. Verreaux, au lieu de le placer sur un nid de forme ronde et d'un pied environ de diamètre, artistement construit avec des herbes et de la mousse, comme les Manchots, elle le porte entre ses jambes, ou, pour mieux dire, entre ses cuisses, et dans un repli formé aux dépens de la peau du ventre, en sorte qu'elle ne le quitte jamais. Elle peut même sauter huit à dix pieds sans le laisser choir. Il arrive souvent aussi qu'elle se trouve bousculée, qu'elle roule de roches en roches sans pour cela abandonner cet œuf; aussi n'est-ce que fort rarement, et seulement lorsqu'elle est par trop tourmentée qu'elle le laisse échapper de sa poche incubatrice. Cette poche n'est qu'artificielle, car, aussitôt qu'on est parvenu à en extraire l'œuf, elle disparaît sans laisser de traces de son existence. (*Revue zoologique*, 1847.)

FAMILLE UNIQUE. — SPHÉNISCINÉS ou MANCHOTS.

M. Gray a composé cette famille des genres suivants, que nous conservons : — 1° Sphénisque (*Spheniscus*), Brisson; — 2° Gorfou (*Eudyptes*), Vieillot; — 3° Manchot (*Aptenodytes*), Forster.

Les Sphéniscinés, ainsi que nous l'avons dit, sont les moins Oiseaux de la série ornithologique. Ils semblent terminer tous les genres par un chaînon qui lie les Oiseaux aux Poissons, de même que les Autruches semblent continuer la chaîne des Mammifères... Tout a été sacrifié dans le type Manchot à des causes finales aquatiques. Ces Oiseaux ne quittent la mer que pour se rendre sur des grèves isolées et satisfaire à l'incubation; mais le sol est pour eux un milieu insolite, où ils ne possèdent aucun moyen de défense, ni aucune industrie pour protéger leur locomotion malhabile. En revanche, ils restent près de huit mois de l'année dans la mer, errant à l'aventure et loin des côtes, et trouvant dans ce milieu les conditions les plus favorables pour leur existence. (LESSON.)

Les ailes sont des moignons aplatis en forme de nageoires, impropres au vol. Les plumes sont une sorte de feutre poilu, lisse, soyeux. Les tarses sont très-réticulés, très-courts, très-déjetés en arrière, très-gros, brièvement soudés par une étroite membrane. Le pouce est petit, collé à la partie interne du tarse.

1^{er} GENRE. — SPHÉNISQUE. *SPHENISCUS*. (Brisson.)

Σφην, coin (par allusion à la forme du bec).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, médiocre, robuste, très-fort, assez élevé, comprimé et lisse sur les côtés, à mandibule supérieure convexe, recourbée, crochue; l'inférieure droite, obtuse, ou plutôt tronquée au sommet, plus courte.

Narines ovalaires, nues, médianes.

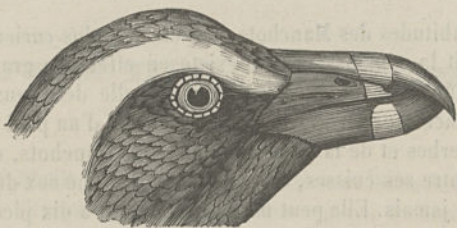


Fig. 540. — *Spheniscus Demersus*.

Ce genre ne repose que sur trois espèces propres aux régions méridionales et antarctiques des mers de l'ancien et du nouveau continent. La plus anciennement connue est le Sphénisque du Cap (*Spheniscus demersus*, Linné), Temminck.

2^{me} GENRE. — GORFOU. *EUDYPTES*. (Vieillot.)

Eu, bon; δυπτως, plongeur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, comprimé sur les côtés, élevé et très-robuste; mandibule supérieure convexe, arrondie, recourbée, un peu crochue, avec sillon partant de la narine et s'arrêtant au tiers du bec; mandibule inférieure plus courte, pointue au sommet; commissure anguleuse.

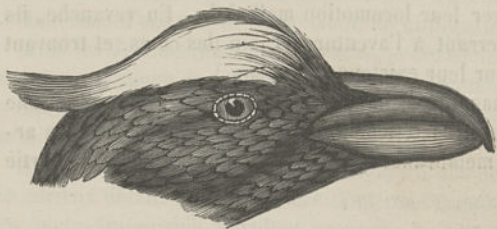


Fig. 541. — *Eudyptes chrysolophus*.

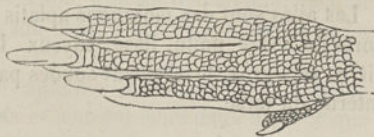


Fig. 542. — *Eudyptes chrysolophus*.

Ce genre, synonyme des genres *Cataractes*, Brisson, et *Chrysocoma*, Stephens, et qui embrasse le genre *Dasyramphus*, Hombron et Jacquinot, se compose aujourd'hui de onze espèces des parties antarctiques de l'Océan. La plus nouvelle est — le Gorfou d'Adélie (*Eudyptes Adeliae*, Hombron et Jacquinot), G. R. Gray.

Toutes les espèces de ce genre s'élancent hors de l'eau, à la manière des Sombres, sur les Poissons qu'elles poursuivent, d'où le nom de *Sauteurs*, qui leur a été originairement donné.

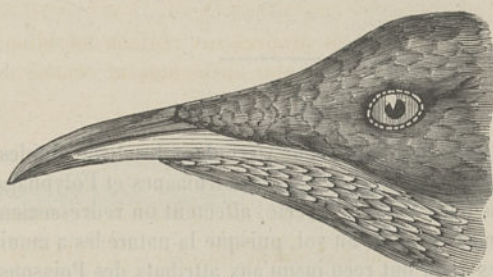
3^{me} GENRE. — MANCHOT. *APTENODYPTES*. (Forster.)

Απτύγ, sans plumes; δούπηγ, plongeur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-long, plus long que la tête, grêle, pointu, à mandibule supérieure un peu arquée, étroite, sillonnée, convexe, recourbé à la pointe; l'inférieure renflée et dilatée à la naissance de ses branches, qui sont creusées en gouttière et obtuses.

Narines basales, ouvertes dans le sillon.

Fig. 345. — *Aptenodytes Forsteri*.

Ce genre, synonyme des genres *Spheriscus*, Scopoli; *Apterodyta*, Gmelin, et *Pinguinaria*, Shaw, ne renferme que deux espèces des latitudes antarctiques, que l'on a pendant longtemps confondues en une seule; ce sont : — 1° Manchot de Forster (*Aptenodytes Forsteri*), G. R. Gray; — 2° Manchot de Pennant (*Aptenodytes Pennantii*), G. R. Gray, confondues jusqu'à ces derniers temps sous le nom de : — Manchot de la Patagonie (*Aptenodytes Patagonica*), Forster.

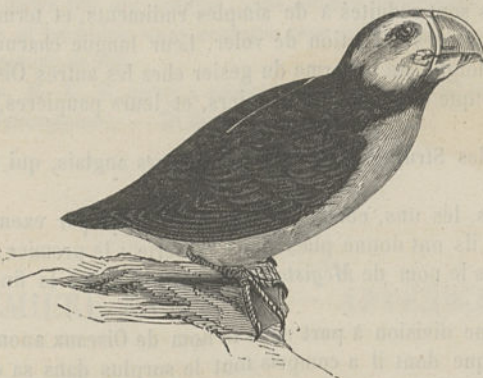


Fig. 344. — Macareux.

HUITIÈME ORDRE.

STRUTHIONS ou OISEAUX ANOMAX.

Il est des animaux quadrupèdes organisés pour vivre dans les divers fluides qui enveloppent ou qui occupent les déclivités de notre planète. Les uns, Quadrumanes et Polyphages, habitent plus exclusivement les forêts, et, même dans l'état de liberté, affectent un redressement vertical de leur tronc. D'autres sont plus exclusivement propres au vol, puisque la nature les a munis, dans ce but, de membranes alaires; quelques-uns enfin ont reçu jusqu'aux attributs des Poissons; car ils doivent séjourner exclusivement dans les eaux. Des Carnassiers par essence ont vu reproduire leur type chez les Amphibies; de manière que la série des Mammifères ne nous présente, au lieu d'une ligne droite descendante, qu'un cercle dont les renflements sont occupés par des types rayonnants plus ou moins entre eux.

Il en est de même des Oiseaux : quelques-uns tiennent de près aux Mammifères, car ils ne volent point, et possèdent une sorte d'organisation mixte; d'autres, peu propres à vivre sur le sol, sont façonnés presque exclusivement pour la natation. Certains, enfin, puissants et robustes, semblent planer sans cesse dans la couche de l'atmosphère et n'avoir que de courts instants de repos sur la terre... Entre ces limites extrêmes existe une foule de nuances qui viennent remplir l'intervalle. (LESSON.)

Les Oiseaux qui ne volent pas, suivant la distinction de Buffon, et que nous appelons *Oiseaux anomaux*, d'après Lesson, ont le sternum aplati et sans bréchet des Mammifères terminé par un appendice xyphoïde. Leurs ailes sont réduites à de simples rudiments, et terminées par des ongles que recouvrent des plumes impropres à l'action de voler. Leur langue charnue est presque libre à sa pointe, et leur estomac s'éloigne de la forme du gésier chez les autres Oiseaux. Ils ont un appareil simulant une vessie qui manque chez tous ces derniers, et leurs paupières, enfin, semblent être bordées de cils.

La création de l'ordre des Struthions est due aux auteurs anglais, qui n'en formèrent qu'une famille.

Parmi les ornithologistes, les uns, comme Vieillot et M. Gray, par exemple, n'en ont fait qu'une simple famille, à laquelle ils ont donné place dans la série : le premier en la mettant en tête des Gralles ou Échassiers, sous le nom de *Mégistanes*; le second tout à la fin de ses *Gallinæ*, sous le nom de *Struthiones*.

Lesson, lui, en a fait une division à part sous le nom de Oiseaux anomaux, par laquelle il commence la série ornithologique dont il a compris tout le surplus dans sa division des Oiseaux normaux. Tout en suivant la marche de Lesson, nous ne nous dissimulons pas tout ce qu'elle peut avoir d'irrationnel ou d'incomplet; car on peut se demander : pourquoi considérer plutôt comme anomaux des Oiseaux qui ne peuvent voler tout en pouvant courir que des Oiseaux qui peuvent à peine se soutenir sur leurs pattes, et ne peuvent que nager et plonger, sans pouvoir davantage voler que les

Struthionidés? Nous voulons parler des Sphéniscidés, qui sont tout autant anomaux dans leur organisation.

Nous nous autorisons, au surplus, pour terminer par les Oiseaux dits *anomaux*, la classe des Oiseaux, de l'exemple du savant membre de l'Institut, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui en fait son dernier ordre sous le nom de Coureurs, qu'il divise en trois familles : — 1° Struthionidés, — 2° Casuaridés, — 3° Aptérygidés.

M. Ch. Bonaparte vient aussi d'en faire, sous le titre de *Struthiones (Rudipennes)*, un ordre qu'il place entre son ordre des *Gaviæ* ou Sternes et Pélicans, et celui des *Gallinæ (Rasores)*. Il y distingue trois tribus ou familles : — 1° *Struthionidæ*, divisés en *Struthioninæ* et *Rheinæ*; — 2° *Dinornithidæ*, ne comprenant que les *Dinornithinæ*; — 3° *Apterygidæ*, ne comprenant que les *Apteryginæ*.

Quant à nous, suivant l'exemple ainsi donné par le savant auteur du *Conspectus* d'introduire les Oiseaux fossiles parmi les Oiseaux existants, nous ne distinguerons dans notre ordre des Struthions que deux tribus : — 1° Struthionidés pour les espèces vivantes; — 2° Dinornithidés pour les espèces éteintes.

PREMIÈRE TRIBU. — STRUTHIONIDÉS.

Nous composons cette tribu de deux familles : — 1° Aptériginés, — 2° Struthioninés.

Les Struthionidés, essentiellement coureurs, lient les Oiseaux aux Mammifères par une série de caractères pris dans toutes les parties de leur organisation. Leur masse puissante eût exigé des ailes d'une prodigieuse énergie pour les soutenir dans les airs; aussi ces parties, devenues inutiles, ne se présentent-elles plus qu'à l'état rudimentaire, et ont été remplacées par l'extrême vigueur des extrémités inférieures. De là est dérivée cette rapidité de progression qui les distingue. Privés de moyens de défense, ne trouvant de refuge que dans la vélocité de leur course, ces coureurs habitent les contrées les moins habitées du globe : les déserts de l'Afrique, les immenses pampas du nouveau monde, les vastes forêts des îles malaisiennes ou des terres australes; ils vivent de fruits, de graines, d'herbes, de jeunes pousses, et même d'Insectes et de Limaçons. (LESSON.)

Les tarsi sont nus au-dessus du genou, terminés par deux, ou trois, ou quatre doigts libres; le pouce, dans ce dernier cas, relevé. Les ailes sont rudimentaires et impropres au vol. Leur corps est gros et massif; l'oreille s'ouvre par une conque, sans plumes auriculaires tectrices. Les plumes sont décomposées et à barbes et barbules, sans analogie avec celles des volatiles. Les yeux sont recouverts par des paupières garnies de cils.

Dans ses *Struthionidæ*, M. G. R. Gray a renfermé les familles ou sous-familles suivantes : — 1° *Struthioninæ*, — 2° *Apteryginæ*, — 3° *Didinæ*, — 4° *Otidinæ*.

PREMIÈRE FAMILLE. — APTÉRIGINÉS.

Cette famille ne repose que sur un seul genre : — Aptéryx (*Apteryx*), Shaw.

On ne sait en vérité, dit Lesson, à quel ordre et à quelle famille l'Oiseau type de ce genre doit appartenir dans nos méthodes ornithologiques : toutefois il présente de grands rapports avec les Au-

truches et les Casoars, et, par ses pieds, il se rapproche des Gallinacés, tandis qu'il s'en éloigne par la forme anormale de son bec, qui est presque un bec de Scolopacidés.

M. Yarrell, le premier, a placé les Aptéryx à côté des Antruches et des Casoars, et il a été depuis imité en cela par tous les auteurs.

L'Aptéryx, d'après M. Mac-Leay, se nourrirait de longs Vers de terre, qu'il saisirait en enfonçant son bec dans le sol et qu'il avalerait tout vivants : on ajoute qu'il frappe la terre pour s'assurer de la présence des Vers, soit par rapport au degré de sécheresse de celle-ci, soit par rapport au son qui se fait entendre. On dit encore que comme l'Émen et le Casoar, il se sert de ses pattes robustes pour se défendre.

Cet Oiseau porte, à la Nouvelle-Zélande, le nom de *Kiwi*, qui lui vient de son cri, et ce cri ressemble si fort à un coup de sifflet, que c'est en imitant ce bruit que les naturels parviennent à l'attirer et à le surprendre. Il vit presque toujours par paires, se tient, pendant le jour, dans les forêts les plus sombres, ou reste caché dans les plus hautes herbes; c'est là, ou dans les racines d'un casuarina ou d'un métrosidéros, qu'il construit un nid grossier dans lequel il déposerait un seul œuf de la grosseur d'un œuf d'Oie. La nuit, il sort de son gîte et se met en quête de sa nourriture. C'est à l'aide de Chiens que les indigènes en font la chasse, pour sa chair d'abord, qu'ils apprécient, et ensuite pour ses plumes, que les chefs zélandais font servir à l'ornement de leurs manteaux de *phormium tenax*, ou lin de la Nouvelle-Zélande.

GENRE UNIQUE. — APTÉRYX. *APTERYX*. (Shaw.)

A privatif; πτερον, aile.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus long que la tête, grêle, très-droit, et recouvert à sa base d'une espèce de cire; une rainure tubuleuse sur chaque côté de sa longueur, à pointe renflée et se recourbant un peu à son extrémité.

Narines sublinéaires, placées de chaque côté de l'extrémité de la mandibule supérieure.

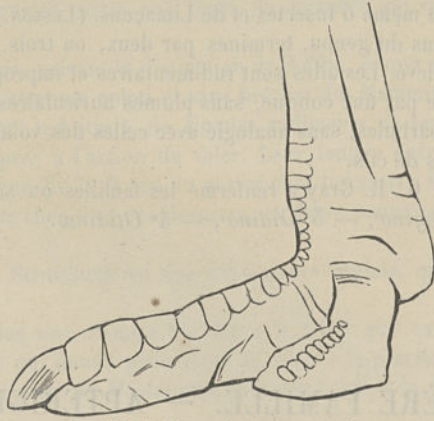


Fig. 345. — *Apteryx australis*.

Ailes rudimentaires, garnies de quelques plumes peu apparentes, et terminées par un ongle recourbé.

Queue nulle.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE
SCIENCES
LILLE



Phénicoptère flamand. (Mâle et femelle.)

Tarses courts, épais, fortement scutellés en avant et sur les doigts; ceux-ci au nombre de quatre, entièrement libres et munis d'ongles acérés et robustes; le pouce très-court.

La couleur et la nature du plumage rappellent celui de l'Émeu; les plumes ont une tige simple, mais leurs barbes sont longues, molles et finement barbelées; toutes se terminent en pointe effilée. La tête est petite; le cou de médiocre grandeur; le bec est garni, à sa base, de longues soies divergentes.

Ce genre tout moderne, puisque la description première de l'espèce la plus anciennement connue remonte à 1812, comprend aujourd'hui trois espèces, toutes de la Nouvelle-Zélande. L'espèce typique est : — l'Aptéryx austral (*Apteryx australis*), Shaw.

DEUXIÈME FAMILLE. — STRUTHIONINÉS.

De même que M. Gould, nous comprenons dans cette famille les quatre genres suivants : — 1° Émon (*Dromaius*), Vieillot; — 2° Casoar (*Casuaris*), Linné; — 3° Nandon (*Rhea*), Mœhring; — Autruche (*Struthio*), Linné.

Parmi ces Oiseaux, les uns, comme l'Autruche et le Nandon, vivent par troupes, et se réunissent plus ou moins en commun pour couvrir leurs œufs au moins la nuit, la chaleur du soleil pendant le jour étant suffisante pour continuer et entretenir celle de l'incubation nocturne. Aussi, chez ces deux genres, trouve-t-on toujours dans le même nid un nombre considérable d'œufs, tous avidement recherchés par les naturels. On sait quelle est la vélocité de leur course, et qu'en Afrique comme en Amérique elle défie la célérité du Cheval, ce qui fait que c'est presque toujours par des cavaliers que la chasse en est faite. Les nègres en élèvent en domesticité des troupeaux entiers, dont ils récoltent les belles plumes réservées pour le commerce avec la même régularité et le même soin que nos fermiers mettent à la récolte de la laine de leurs Moutons. Loin que les Autruches soient des Oiseaux niais, comme on l'a prétendu, leurs ruses mettent souvent le chasseur en défaut, et certes il ne faut pas moins que leur adresse, leur vigilance et la célérité de leur course, pour qu'elles résistent à la guerre acharnée que leur font les indigènes. Comme le commerce des plumes est très-lucratif, on n'épargne ni dépenses ni fatigues pour réussir dans les chasses d'Autruches.

Un fait peu connu particulier au genre américain, et que l'on peut croire commun au genre africain, c'est que ces Oiseaux, au moins en Amérique, seraient d'excellents nageurs. Les Nandons, dit D'Azara, traversent les rivières et les lagunes, même sans être poursuivis. De son côté, M. Darwin, l'un des naturalistes du Bengale, décrit leur manière de nager, qu'il a pu observer plusieurs fois. Ils vont, dit-il, lentement dans l'eau, ne laissant voir qu'une très-petite partie de leur corps et étendant leur cou en avant.

Tous sont voraces, surtout les Autruches, à qui il arrive souvent d'avaler des cailloux, des morceaux de fer et surtout des monnaies de cuivre, dont on trouve parfois leur estomac rempli.

Les Casoars ont les mêmes instincts et paraissent moins polygames que les Autruches; la femelle ne pond que trois œufs, qu'elle couve également pendant la nuit.

1^{er} GENRE. — CASOAR. *CASUARIUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

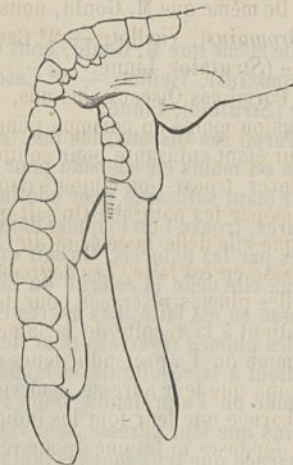
Bec de la longueur de la tête, droit, caréné en dessus, fléchi à sa pointe, à mandibule supérieure un peu voûtée, à bords déprimés et entaillés vers le bout; l'inférieure un peu anguleuse en dessous à l'extrémité.

Narines arrondies, couvertes d'une membrane médiane, et percées dans des fosses nasales presque aussi longues que le bec.

Ailes impropres au vol, portant cinq baguettes arrondies, pointues, sans barbes.

Queue nulle.

Tarses nus et réticulés; pieds robustes; les trois doigts munis d'ongles solides, convexes, inégaux.

Fig. 346. — *Casuarius emeus*Fig. 347. — *Casuarius emeus*.

Un casque osseux surmonte la tête; le cou et les joues sont nus; celles-ci garnies de deux fanons charnus pendants.

Ce genre ne repose également que sur une espèce de l'archipel Indien : — le Casoar à casque (*Casuarius emeus*), Latham.

2^{me} GENRE. — ÉMEU. *DROMAIUS*. (Viellot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, déprimé sur ses bords, légèrement caréné en dessus et arrondi à la pointe.

Narines médianes, arrondies.

Ailes et queue nulles.

Tarses allongés, réticulés et dentelés en arrière; les trois doigts antérieurs égaux, munis d'ongles obtus.



Fig. 348. — *Dromaius Novæ-Hollandiæ*.

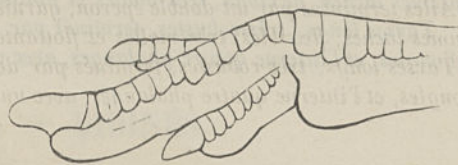


Fig. 349. — *Dromaius Novæ-Hollandiæ*.

La langue est triangulaire, charnue, frangée sur les bords; les joues et les côtés du cou sont nus; les jambes longues et robustes.

Ce genre, synonyme des genres *Dromicenis*, proposé aussi par Vieillot, et *Tachea*, Fleming, ne renferme qu'une espèce de la Nouvelle-Galles du Sud, en Australie : — l'Émeu parembang (*Dromaius Novæ-Hollandiæ*, Latham), Vieillot.

5^{me} GENRE. — NANDOU. *RHEA*. (Mæhring.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, déprimé horizontalement, robuste, médiocre, à mandibule supérieure un peu plus longue que l'inférieure, arrondie et onguiculée à sa pointe, surmontée d'une arête distincte sur sa partie moyenne longitudinale.

Narines ovalaires, ouvertes, placées vers le milieu du bec.

Ailes terminées par un petit éperon et garnies de plumes molles, impropres au vol.

Queue nulle.

Tarses longs, robustes, réticulés, divisés en trois doigts antérieurs, munis d'ongles comprimés et obtus.

La langue est courte, charnue, de forme elliptique; le rebord orbitaire saillant; la tête et le cou sont emplumés; les jambes couvertes de plumes à leur partie supérieure seulement.

Ce genre se compose de deux espèces de l'Amérique du Sud, dont la plus nouvelle est : — le Nandou emplumé (*Rhea pennata*), D'Orbigny; car nous profitons de l'occasion pour restituer à son auteur ce que nous croyons la priorité de cette dénomination. Car si M. Darwin, dans sa correspondance, se bornait, en 1854, à indiquer des individus de cette espèce comme appartenant à une espèce nouvelle sans lui donner de nom, le savant professeur, lui, dans sa correspondance de voya-

ges, avec M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, la nommait, dès 1850, *Rhea pennata*, à cause du caractère remarquable de ses jambes entièrement emplumées.

4^{me} GENRE. — AUTRUCHE. *STRUTHIO*. (Linné.)

Στρούθος, Autruche.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, déprimé horizontalement, égal, droit, à mandibule supérieure arrondie, onguiculée; l'inférieure peu résistante.

Narines oblongues, couvertes d'une membrane, se prolongeant jusqu'à la moitié du bec.

Ailes terminées par un double éperon, garnies, ainsi que la queue, au lieu de rémiges roides, de plumes lâches, flexibles, très-molles et flottantes.

Tarses longs, très-robustes, terminés par deux doigts, dont l'externe a cinq phalanges et point d'ongles, et l'interne quatre phalanges, avec un ongle large, obtus et de forme oblongue.

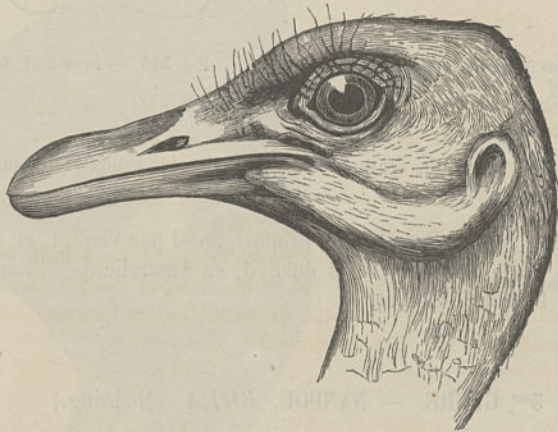


Fig. 350. — *Struthio camelus*.

La langue est courte, épaisse, charnue, un peu échancrée; la tête aplatie et dénudée. Les jambes sont nues, ainsi que les cuisses, dans presque toute leur longueur au-dessus de l'articulation.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce d'Afrique : — l'Autruche chameau (*Struthio camelus*), Linné.

DEUXIÈME TRIBU. — DINORNITHIDÉS.

M. Ch. Bonaparte n'a créé cette coupe que pour les *Dinornithinae*, qu'il comprend dans son ordre des Struthions. Nous l'appliquons, nous, à tous les grands types d'Oiseaux éteints et retrouvés à l'état plus ou moins fossile. Nos Dinornithidés comprendront donc les familles suivantes : — 1^o Di-

dinés (*Didinæ*), — 2° Dinornithinés (*Dinornithinæ*), — 3° Ornithichnitinés (*Ornithichnitinæ*), — 4° Épiornithinés (*Epiornithinæ*).

Les Dinornithidés ont ou trois, ou quatre doigts; mais un caractère qui leur est commun et qu'ils partagent avec l'Aptéryx, c'est que leurs os sont privés de trous à air comme les Mammifères et les Reptiles.

Quant à la dernière famille, quoique les Oiseaux qu'elle concerne ne soient connus que par l'empreinte de leurs pieds, le caractère indélébile de ces empreintes est tellement établi, qu'il y a lieu de s'étonner que, depuis 1856 qu'elles ont été révélées au monde savant, aucun auteur, à l'exception de M. Owen, ne s'en soit occupé au point de vue de l'ornithologie.

Il est certainement curieux et bien intéressant de retrouver des preuves manifestes de l'existence, à une époque du monde déjà reculée, d'Oiseaux construits sur le même type gigantesque (puisque la taille en varie de trois à quatre mètres) dans des centres de création aussi distincts et à des latitudes aussi différentes que Madagascar, l'Amérique septentrionale et la Nouvelle-Zélande.

PREMIÈRE FAMILLE. — DIDINÉS.

Cette famille repose sur un seul genre composé d'une espèce dont quelques restes subsistent bien en nature, mais dont il est difficile de bien préciser la place en présence des contradictions qui se trouvent dans les récits des voyageurs du dix-septième siècle, qui en ont vu les derniers représentants, et en l'absence des organes du vol et de tout le squelette, que l'on ne connaît pas, à l'exception du bec et des pattes, qui se trouvent au musée d'Oxford.

Tout ce qu'on sait de cet Oiseau appelé Dronte, Dodo, Cygne à capuchon, et *Didus* par Linné c'est que c'était un Oiseau massif, impropre au vol, à bec long et crochu, dont la chair fétide ne pouvait servir au ravitaillement des navires, et que sa pesanteur, en l'empêchant de fuir, a livré au brutal plaisir de destruction si commun chez les matelots.



Fig. 351. — *Didus*.

Le bec, dit Lesson, se rapproche, par sa forme, de celui de certains Vautours, des Sarcoramphes par la coupe, des Ranconcas par les narines; mais c'est plus particulièrement des Casoars, des Émens, des Nandons qu'il tient, par la disposition des bandes écailleuses qui recouvrent les phalanges et par la forme et la longueur des doigts, le pouce excepté. Il y a donc tout autant de raisons à admettre le Dronte, suivant lui, parmi les Struthions que parmi les Gallinacés et les Vautours.

Aussi voyons-nous que les opinions ont bien varié à ce sujet.

Latham regardait le Dronthe comme une Autruche, Cuvier comme un Gallinacé; De Blainville, dans un long et savant mémoire, en a fait un Vautour; Temminck, un Manchot.

M. G. R. Gray l'a placé dans ses *Columbæ*; enfin tout récemment (1855) M. Ch. Bonaparte, suivant l'exemple de M. Gray, en a composé avec l'*Epiornis* un sous-ordre (*Inepti*) de son ordre des *Columbæ*.

On comprend qu'au milieu de tant de contradictions nous trouvions plus prudent de ranger la famille, dont le Dronthe ou Dodo est le type, dans une tribu d'espèces éteintes que dans une tribu d'espèces vivantes.

Cette famille ne comprendrait qu'un genre des îles de France et de Bourbon : — Dronthe ou Dodo (*Didus*), Linné.

M. le baron De Freycinet, ancien gouverneur de l'île de Bourbon, s'est vivement occupé de recueillir des renseignements parmi les habitants de Bourbon sur l'existence du Dronthe. Il a dit à Lesson, qui le rapporte, avoir interrogé un nègre fort âgé du quartier Saint-Joseph, sur les bords de la rivière du Rempart, qui seul lui assura avoir beaucoup entendu parler de cet Oiseau dans son enfance, et qu'il se trouvait encore dans ce quartier dans les premières années de l'existence de son père.



Fig. 352. — Dronthe.

DEUXIÈME FAMILLE. — DINORNITHINÉS.

Cette famille a été créée, par M. Ch. Bonaparte, pour des espèces éteintes, dont les premiers vestiges ont été trouvés, en 1859, à la Nouvelle-Zélande. Dès cette époque, une portion de fémur a été examinée par M. Owen, qui en a conclu que, s'il n'existe plus, il a existé dans cette île un Oiseau de l'ordre des Brévipennes, et de la taille de l'Autruche, ou du moins en approchant. Plus tard, en 1843, le savant paléontologiste, ayant reçu plusieurs de ces os, put confirmer ses conclusions précédentes, et il établit parmi les Brévipennes le genre *Dinornis* (de *δεινος*, grand, terrible, et *ορνις*, Oiseau), dans lequel il a reconnu cinq espèces, auxquelles il donne des noms spécifiques tirés des Oiseaux connus dont elles approchent pour la grandeur, à l'exception de la première, qui est hors ligne :

- 1° *Dinornis giganteus*, de quatre mètres et plus de hauteur;
- 2° *Dinornis struthioïdes*, qui égale en grandeur l'Autruche;
- 3° *Dinornis dromæoïdes*, de la taille du Casoar de la Nouvelle-Zélande;
- 4° *Dinornis didiformis*, Oiseau aussi lourd, mais plus haut cependant que ce Dodo;
- 5° *Dinornis otidiformis*, de la taille de notre grande Outarde.

Ces Oiseaux étaient tridactyles, par conséquent différents de l'Aptéryx, qui a quatre doigts.

Les os du *Dinornis* contiennent encore une proportion si grande de gélatine, que l'on est presque forcé d'admettre que, s'ils n'existent plus, il y a peu de temps qu'ils ont disparu, et que, sous ce rapport, ils sont dans le cas du Dronte ou Dodo, dont le dernier individu a été vu il y a environ un siècle; et, s'il faut en croire un récit fait à M. Williams, deux Anglais, accompagnés d'un naturel, auraient aperçu un *Dinornis* de plus de quatre mètres de haut; mais ils n'osèrent point en approcher assez pour le tuer. (LAURILLARD.)

TROISIÈME FAMILLE. — ÉPIORNITHINÉS.

Cette famille a pour type un Oiseau d'une taille plus colossale que celle du Dronte, qui vient d'être découvert, au sein d'alluvions modernes, dans l'île de Madagascar. On en a trouvé des œufs et quelques ossements. Ces restes ont été mis récemment (1850) sous les yeux de l'Académie des Sciences par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, et ce savant en a donné une première description sommaire dont nous extrairons les détails les plus saillants.

L'un des œufs n'a pas moins de 0^m,34 de grand diamètre; 0^m,225 de petit diamètre, et 0^m,85 de grande circonférence; l'épaisseur de la coquille est d'environ 0^m,005. La capacité d'un pareil œuf approche de huit litres trois quarts; son volume égale celui de cinquante mille œufs d'Oiseau-Mouche; mais, en le comparant à celui d'autres Oiseaux dont la taille serait plus en proportion, on trouverait encore que, pour le représenter, il faudrait plus de six œufs d'Autruche, seize et demi de Casoar et dix-sept d'Émen.

Pour nous faire une idée approximative, dit l'illustre académicien, de la grosseur de l'Oiseau qui a pu pondre un œuf aussi gigantesque, nous pouvons nous servir de la comparaison entre cet œuf et celui de l'Autruche. D'après ce rapport, son volume aurait été au volume de ce dernier Oiseau à peu

près comme six à un; mais son corps n'était pas porté sur des membres tout à fait doubles en hauteur, et diverses autres considérations portent à croire que sa taille était comprise entre trois et quatre mètres.

La véritable affinité des débris fossiles dont il est ici question a pu être un instant douteuse. En effet, les œufs étaient-ils ceux d'un immense Reptile ou d'un Oiseau gigantesque? L'examen de la coquille, dont la structure est analogue à celle que l'on observe chez les Oiseaux à ailes rudimentaires, eût suffi pour fournir la solution de cette question; mais elle a été donnée bien plus directement et plus complètement par les pièces osseuses trouvées avec les œufs. D'après l'examen de ces pièces, M. Geoffroy Saint-Hilaire est arrivé à établir que le grand Oiseau de Madagascar devait devenir le type d'un genre nouveau à classer dans le groupe des Rudipennes ou Brévipennes, et il lui a donné le nom de *Epiornis* (de $\epsilon\pi\iota$, au-dessus, supérieur, et $\sigma\upsilon\upsilon\iota\varsigma$, Oiseau).

Nous avons dit que l'*Epiornis* avait été découvert au sein d'alluvions modernes. Cette circonstance géologique fait présumer que l'Oiseau appartient à la faune actuelle; il a dû vivre dans des temps peu éloignés de nous, et même l'on ne saurait affirmer qu'il ait entièrement disparu de la surface du globe. Il peut en être de lui comme du Dronte, que l'on ne connaît plus aujourd'hui que par des débris dans l'île Maurice, et qui cependant vivait encore dans cette île lorsque les Européens y abordèrent pour la première fois; ou comme de cet autre Oiseau gigantesque de la Nouvelle-Zélande, le *Notornis*, qui avait été longtemps regardé comme une espèce éteinte, et qu'on vient de retrouver vivant.

Certains récits de voyageurs autoriseraient à admettre que l'*Epiornis* était connu dans l'île, du moins par oui-dire, depuis une date très-ancienne; d'un autre côté, des naturels de cette île, les Sakalawas, affirment que l'Oiseau gigantesque vit encore, mais qu'il est extrêmement rare; quelques autres, il est vrai, ne croient pas à son existence actuelle, mais on retrouve du moins chez eux une tradition fort ancienne relative à un Oiseau de taille colossale qui terrassait un Bœuf et en faisait sa pâture : c'est à cet Oiseau que les Malgaches attribuaient les œufs gigantesques que l'on trouve parfois dans leur île.

Toutefois, la tradition que nous venons de rapporter prêterait à l'*Epiornis* des mœurs qui sont loin d'avoir été les siennes : l'*Epiornis* était un Rudipenne; et cette espèce, dont les croyances populaires ont fait un Oiseau de proie gigantesque et terrible, n'avait ni serres, ni ailes propres au vol, et devait se nourrir paisiblement de substances végétales. (*Magasin pittoresque*, 1851.)

Au surplus les mêmes croyances existent à la Nouvelle-Zélande au sujet du *Dinornis giganteus*, dont les Aborigènes font également un Oiseau de proie retoutable et monstrueux.

QUATRIÈME FAMILLE. — ORNITHICHNITINÉS.

Nous constituons cette famille pour des Oiseaux dont l'empreinte seule des pieds a été trouvée et constatée dans le grès rouge de la vallée de la rivière de Connecticut de l'Amérique septentrionale. C'est à M. le professeur E. Hitchcock qu'on en doit la connaissance; ce savant a même fait de l'étude de ces empreintes, auxquelles il donne le nom d'*ornithichnites* (de $\sigma\upsilon\upsilon\iota\varsigma$, Oiseau, et $\chi\eta\nu\sigma$, $\chi\eta\nu\sigma\nu$, trace du pied), une branche distincte de la science, qu'il a proposé, en 1856, d'appeler ornithichnologie.

La carrière où il a constaté ces traces est placée immédiatement sur la rive septentrionale de la rivière; les couches qui la composent sont inclinées de trente degrés au sud, et passent directement au-dessous du lit du fleuve sans qu'aucune alluvion soit venue les couvrir. La roche se compose d'un grès gris micacé, ressemblant beaucoup, dans les échantillons qu'il en a pris, à quelques variétés d'ardoise micacée, sans être cependant aussi dur ni très-facile à prendre. Les couches supérieures de ce grès appartiennent au nouveau grès rouge de De La Bèche et des autres géologues.



Fig. 1. — Duck.

Fig. 2. — Duck.



Fig. 3. — Duck.





Fig. 1. — Bihoreau.



Fig. 2. — Grue cendrée.

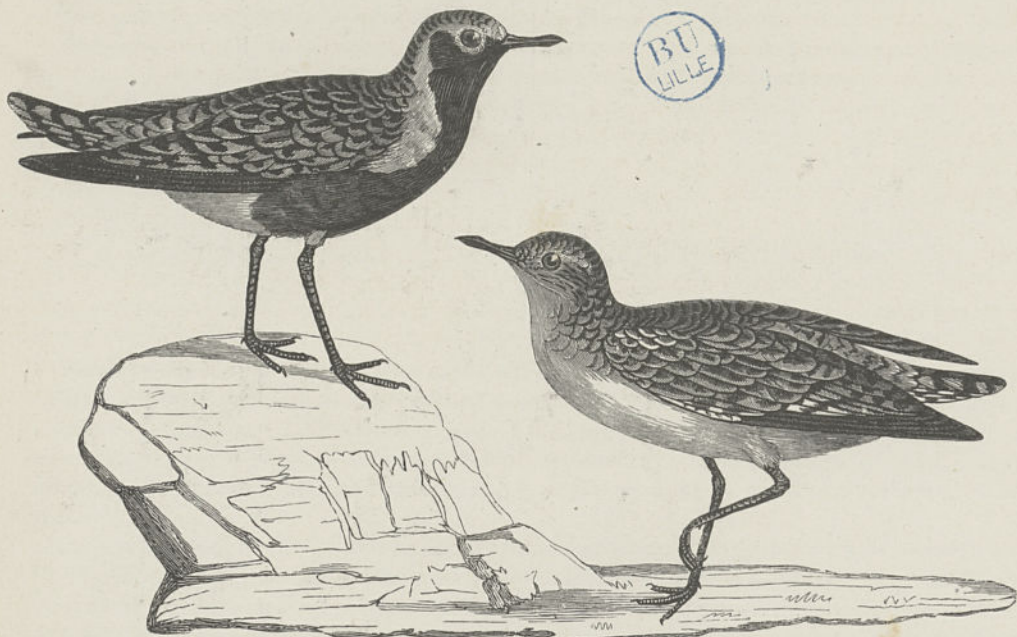


Fig. 3. — Vanneau pluvier (Mâle et femelle.)

Ces empreintes se présentent sur la roche en plan comme des dépressions plus ou moins parfaites, plus ou moins profondes, faites par un animal à deux pieds et le plus souvent à trois doigts. Dans un petit nombre de cas, on voit l'empreinte d'un quatrième doigt, ou doigt postérieur, ne se dirigeant pas directement en arrière, mais qui est un peu en dedans; dans un cas, les quatre doigts se dirigent tous en avant. Quelquefois ces trois impressions vont en se rapprochant, et les doigts concourent en un point de convergence; mais quelquefois aussi ils se terminent brusquement, comme si l'animal n'eût pas enfoncé assez pour imprimer son talon. Dans quelques cas, la pierre est soulevée à ce point d'une manière irrégulière, comme si le poids de l'animal avait forcé la vase ou le sable de s'élever en arrière de la jambe. Dans quelques cas aussi, en arrière de cette légère élévation, se trouve une dépression comme si un talon tuberculeux s'était légèrement enfoncé.

Dans un grand nombre de cas encore, il y a derrière l'impression du pied un appendice fort remarquable. Ce sont des empreintes de poils roides ou de soies qui s'irradient en arrière jusqu'à une distance qui, dans les plus grandes empreintes, est de plusieurs pouces.

Dans tous les cas où il y a trois doigts dirigés en avant, le doigt médian est le plus long et souvent de beaucoup. Dans le plus grand nombre, les doigts vont ordinairement graduellement jusqu'à une pointe plus ou moins aiguë; mais, dans quelques variétés très-remarquables, ils sont épais, un peu noueux, et se terminent brusquement.

Dans les empreintes à doigts minces, on ne trouve pas souvent d'ongles bien distincts, quoique quelquefois on y en découvre; mais, dans les variétés à doigts épais, ils sont souvent très-visibles. Dans beaucoup de cas cependant, cela dépend de la nature même de la roche. Si elle se compose d'une argile fine, les ongles sont ordinairement bien marqués. Et même alors, si on a par hasard clivé la roche un peu au-dessus ou un peu au-dessous du plan sur lequel l'animal avait primitivement imprimé son pied, les ongles ne seront très-probablement pas visibles.

Ces empreintes sont le plus souvent successives et faites par un animal marchant, ce qui, en mettant en rapport la mesure de leur intervalle avec la mesure de l'empreinte du pied, a mis M. Hitchcock à même d'assigner à peu près la taille de l'Oiseau.

Nous laissons de côté les traces d'Oiseaux déjà connus, tels que la Bécassine, le Dindon, etc.

Toutes les variétés de traces en dehors de celles-là que le savant a découvertes ont été comprises par lui dans deux divisions : — 1° les Pachydactyles ou à doigts épais; — 2° les Leptodactyles ou à doigts coniques. Dans la première de ces divisions, les doigts sont d'une grosseur presque uniforme dans toute leur étendue, excepté toutefois qu'ils sont un peu tuberculeux; ils se terminent brusquement, et sont cependant toujours pourvus d'ongles. Dans la seconde division, les doigts sont beaucoup plus étroits, moins gros, d'une longueur égale, et quelquefois ils sont d'une grande délicatesse; ils vont graduellement en s'amincissant, on n'y aperçoit pas souvent d'ongle bien distinct. C'est en se basant sur cette division qu'il en est arrivé à l'établissement et à la distinction des espèces et des variétés suivantes :

Pachydactyli :

- 1° *Ornithichnites giganteus*;
- 2° *O. tuberosus*, — *a. dubius*.

Leptodactyli :

- 1° *Ornithichnites ingens*, — *a. minor*;
- 2° *O. diversus*, — *a. clarus*, — *b. platydactylus*;
- 3° *O. tétradactylus*;
- 4° *O. palmatus*;
- 5° *O. minimus*.

L'Ornithichnite géant a trois doigts; la longueur du pied, non compris les ongles, est de quinze pouces. Dans un des échantillons, l'ongle a au moins deux pouces de long, et alors même il semble qu'une partie en soit détachée : en général, il n'a pas plus d'un pouce de longueur, mais il semble rompu. La longueur totale du pied est conséquemment de seize ou dix-sept pouces, et la longueur des diverses enjambées varie entre quatre et six pieds. Les doigts sont un peu tuberculeux; l'interne,

dans quelques cas, présente deux protubérances distinctes, et le médian en offre trois, mais moins évidentes. L'épaisseur moyenne des doigts est d'un pouce et demi, et leur largeur de deux pouces.

Maintenant, comme terme de comparaison pour déterminer la taille de cet Oiseau, d'après les dimensions de son pied et la longueur de ses enjambées, se présente le fait suivant. L'Autruche d'Afrique (*Struthio camelus*), le plus grand des Oiseaux connus, a un pied dix-pouces seulement de longueur en comptant depuis l'extrémité postérieure du talon jusqu'à l'extrémité des ongles. Elle pèse quelquefois quatre-vingts ou cent livres, et, quand elle marche, sa tête est aussi haute que celle d'un homme à Cheval, c'est-à-dire de sept à neuf pieds. Ne peut-on pas conclure que quelques-uns de ces anciens Oiseaux, dont les pieds ont seize ou dix-sept pouces de long, doivent avoir été presque deux fois aussi grands et aussi hauts que l'Autruche? En définitive, s'il était permis d'établir une conjecture, le savant professeur estime que la tête des Oiseaux du nouveau grès rouge devait s'élever de douze ou quinze pieds au-dessus du sol.

L'aspect le plus intéressant sous lequel ces faits se présentent aux géologues, c'est comme prouvant d'une manière évidente l'existence très-ancienne des Oiseaux parmi les habitants de notre globe. Jusqu'à l'époque de cette découverte comme jusqu'à présent encore on n'avait pu faire remonter leur existence que jusqu'à une époque comparativement très-récente: mais il est maintenant démontré qu'ils étaient contemporains des plus anciens Vertébrés qui aient été placés sur le globe. La découverte d'un monument qui donne à l'histoire d'un peuple quelque cent ans de plus qu'on ne le faisait auparavant est pour les antiquaires un grand sujet de joie. Mais ces simples empreintes de pieds démontrent l'existence et quelques-unes des habitudes d'une classe intéressante d'animaux à une période si reculée, que depuis toute la population du globe a été changée une ou deux fois, ou même davantage; car, pour parler des petites divisions de couches, les animaux et les plantes des terrains secondaires ont tous disparu avant la création de ceux des terrains tertiaires, et la plupart de ceux-ci ont cessé d'exister avant la production des races actuelles... C'est aussi une leçon instructive pour les géologues de voir que de simples empreintes de pieds aient pu se conserver si distinctes, alors que tous les restes du squelette avaient disparu. Et encore, qui dit que les ossements ne se retrouveront pas? Quoi qu'il en soit, si les Oiseaux existaient lors de la formation du nouveau grès rouge, sans aucun doute ils existaient lors de la formation des différents groupes de roches qui lui sont superposés; cependant, excepté un ou deux exemples assez douteux, on n'en rencontre aucune trace dans tout cet immense intervalle qui se trouve entre le grès rouge et le gypse tertiaire des environs de Paris. Certainement les géologues devront se demander si on ne s'est point trop hâté de nier l'existence des animaux les plus parfaits et des plantes aux époques les plus reculées de l'existence du globe...

Les présomptions tirées des analogies géologiques étant opposées de tout point aux faits ci-dessus et aux conséquences qu'en a déduites M. Hitchcock dans son excellent mémoire (*American Journ. of Sci.*, de Silliman), il en est résulté qu'un grand nombre de géologues se sont refusés à admettre pour ce qu'elles sont réellement les empreintes en question; car ce mémoire tend à prouver l'existence des Oiseaux d'une structure plus parfaite que les Mammifères et même que les plus anciens Vertébrés, peu de Sauriens et de Poissons ayant été trouvés aussi profondément que le nouveau grès rouge. Au nombre des opposants se trouve M. Gervais; mais, par contre, au nombre de ceux qui adhèrent aux idées de M. Hitchcock, se trouve M. Owen, dont l'autorité a trop de poids pour que nous ne nous soyons pas empressés de faire figurer dans la série cette intéressante famille des Ornithichnités que nous nous étonnons de voir jusqu'à présent passer sous silence et par M. Gray, et par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, et par M. Ch. Bonaparte.

FIN DU VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

	SOUS-ORDRE.		
CONIROSTRES (suite).	1	Peristera	55
FRINGILLIDÉS.	1	Ocyphaps	56
PYRRHULINÉS.	1	Geophaps	57
Catamblyrhynchus	3	Trogon	58
Spermophila	3	Calenas	59
Carpodacus	4	Goura	60
Erythrospiza	5		
Uragus	6	ORDRE.	
Pyrrhula	6	GALLINACÉS.	62
Strobilophaga	8	VERRULIDÉS.	65
LOXIANÉS.	9	VERRULINÉS.	65
Loxia	9	Verrulia	66
Paradoxornis	11	DIDUNCULIDÉS.	68
Psittirostra	12	DIDUNCULINÉS.	68
COLIIDÉS.	12	Didunculus	68
COLIINÉS.	15	MÉGAPODIDÉS.	69
Colius	14	MÉGAPODINÉS.	70
		Megacephalon	70
ORDRE.		Talegallus	71
PIGEONS.	16	Leipoa	74
COLOMBIDÉS.	24	Megapodius	76
TRÉRONINÉS.	26	Alethelia	78
Treron	27	MÉSITIDÉS.	80
Ptilinopus	29	MÉSITINÉS.	80
Kurukuru	30	Mesites	80
Alectrænas	31	MÉLÉAGRIDÉS.	81
Furningus	32	MÉLÉAGRIDINÉS.	81
COLOMBINÉS.	32	Meleagris	83
Lopholaimus	34	Numida	84
Carpophaga	35	ARGIDÉS.	85
Columba	37	ARGINÉS.	85
Picazurus	39	Argus	86
Livia	40	OPISTHOCOMIDÉS.	87
Strictornas	40	OPISTHOCOMINÉS.	87
Macropygia	41	Opisthocomus	89
Ectopistes	42	CRACIDÉS.	91
Turtur	43	CRACINÉS.	91
Geopelia	44	Crax	91
Œna	46	Pauxi	95
GOURINÉS.	46	Mitu	94
Columbina	48	PÉNÉLOPINÉS.	95
Zenoida	49	Ortalida	96
Chamaepelia	49	Penelope	97
Coturnicœnas	50	Oreophasis	97
Sturnœnas	51	GALLOPARIDÉS.	98
Chalcophaps	52	GALLOPARINÉS.	99
Phaps	53	Gallopavus	100
Petrophassa	54	GALLIDÉS.	110
		PAVONINÉS.	110
		Pavo	111
		Polyplectron	115
		Lophophorus	114
		GALLINÉS.	115
		Galus	116
		Cerionis	120
		Gallophasis	121
		PHASIANINÉS.	122
		Nythemerus	125
		Phasianus	125
		Crossoptilon	125
		Puerasia	126
		Ithaginis	127
		TÉTRAONIDÉS.	129
		ROLLULINÉS.	129
		Rollulus	129
		FRANCOLINÉS.	150
		Tetraogallus	150
		Francolinus	151
		PERDICINÉS.	155
		Lerwa	155
		Caccabis	156
		Ptilopachus	157
		Perdix	158
		ODONTOPHORINÉS.	145
		Odontophorus	145
		Cyrtonyx	146
		Philortyx	147
		Callipepla	148
		ORTYGINÉS.	149
		Ortyx	154
		TURNICINÉS.	155
		Turnix	155
		Ortyxelos	156
		Turnicigralla	157
		THINOCORINÉS.	157
		Thinocorus	158
		Attagis	158
		Chionis	159
		TÉTRAONINÉS.	161
		Tetrao	163
		Bonasa	164
		Lagopus	165
		PTÉROCLINÉS.	166
		Pterocles	167
		SYRRHAPTINÉS.	168
		Syrrhaptus	168
		TINAMIDÉS.	169
		TINAMINÉS.	169
		Tinamus	171

Nothura 172
 Rhynchotus 173
 Eudromia 174
 CARIAMIDÉS 175
 Cariama 176
 OTIDIDÉS 177
 OTODINÉS 177
 Otis 180
 Eupodotis 181
 CURSORINÉS 182
 Cursorius 182

ORDRE.

ÉCHASSIERS 183
 CHARADRIIDÉS 185
 GLARÉOLINÉS 185
 Glareola 186
 CHARADRINÉS 187
 Pluvianus 189
 Pluvianellus 189
 Charadrius 190
 Edicnemus 191
 Dromas 192
 Vanellus 192
 SCOLOPACIDÉS 193
 TRINGINÉS 194
 Totanus 196
 Philomachus 197
 Tringa 198
 Oreophilus 199
 Calidris 200
 Arenaria 200
 HÉMATOPODINÉS 201
 Hæmatopus 202
 SCOLOPACINÉS 203
 Recurvirostra 207
 Himantopus 208
 Scolopax 208
 Gallinago 209
 Rhynchæa 210
 Limosa 210
 Ibidorhynchus 211
 Numenius 212
 ARDÉIDÉS 213
 TANTALINÉS 214
 Ibis 214
 Geronticus 215
 Tantalus 216
 CICONINÉS 216
 Ciconia 220
 Leptoptilos 220
 Mycteria 221
 Anastomus 222

ARDÉINÉS 225
 Ardea 227
 Botaurus 228
 Buphus 229
 Scopus 229
 COCHLÉARINÉS 230
 Cochlearius 231
 Balæniceps 231
 Platalea 232
 Eurynorhynchus 232
 GRUINÉS 233
 Grus 235
 Anthropoides 235
 Balearica 236
 Psophia 237
 RALLIDÉS 238
 PALAMÉDÉINÉS 238
 Palamedea 239
 JACANÉINÉS 240
 Jacana 241
 RALLINÉS 242
 Rallus 245
 Ortygometra 244
 Ocydromus 245
 Notornis 245
 GALLINULINÉS 246
 Porphyrio 247
 Tribonyx 247
 Gallinula 248
 Fulica 249

ORDRE.

PALMIPÈDES 250
 COLYMBIDÉS 251
 PHALAROPODINÉS 254
 Phalaropus 254
 PODICIPINÉS 255
 Podiceps 256
 Heliornis 256
 COLYMBINÉS 257
 Colymbus 257
 PÉLÉCANIDÉS 258
 PLOTINÉS 260
 Plotus 260
 PHAÉTONINÉS 260
 Phaeton 261
 PÉLÉCANINÉS 261
 Sula 262
 Pelecanus 262
 Fregata 263
 Graculus 264
 PROCELLARIDÉS 265
 PROCELLARINÉS 267
 Diomedea 267

Puffinus 268
 Thalassidroma 268
 Prion 269
 Procellaria 270
 LARIDÉS 271
 LARINÉS 271
 Stercorarius 273
 Larus 273
 Sterna 274
 Rhyncops 276
 ALCIDÉS 276
 ALGINÉS 277
 Uria 278
 Brachyramphus 279
 Alca 279
 Fratercula 280
 Cerorhina 280
 Phaleris 281
 Arctica 282
 ANATIDÉS 282
 PHÉNICOPTÉRIINÉS 284
 Phœnicopterus 284
 ANATINÉS 285
 Anser 285
 Cereopsis 287
 Cygnus 288
 Dendrocygna 289
 Anas 289
 Fuligula 291
 Biziura 291
 Merganetta 292
 Mergus 293
 SPHÉNISCIDÉS 294
 SPHÉNISCINÉS 295
 Spheniscus 295
 Eudyptes 296
 Aptenodyptes 297

ORDRE.

STRUTHIONS 298
 STRUTHIONIDÉS 299
 APTÉRIGINÉS 299
 Apteryx 300
 STRUTHIONINÉS 301
 Casuarius 302
 Dromaius 302
 Rhea 303
 Struthio 304
 DINORNITHIDÉS 304
 DIDINÉS 305
 Didus 306
 DINORNITHINÉS 307
 ÉPIORNITHINÉS 307
 ORNITHICHTININÉS 308

FIN DE LA TABLE.



anser melanoptos (Vieill.)
Oie bronze.

